Études; ou, Discours historiques sur la chute de l'Empire romain; la naissance et les

progrès du christianisme, et l'invasion des barbares; suivis d'une Analyse raisonnée de l'histoire de France

François-René Chateaubriand

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

n'est plus l'Eglise militante, esclave, démocratique dans les cachots et dans le sanq; c'est l'Eglise triomphante, libre, royale, à la tribune et sur la pourpre. Les docteurs succèdent aux martyrs : ceux-ci n'avoient eu que leur foi; ceux-là ont leur foi et leur génie. La partie choisie du monde païen , qui n'avoit cédé ni à la simplicité apostolique ni à l'autorité des bûchers, écoute, s'étonne , et bientôt se rend, en retrouvant dans la bouche des Pères les systèmes des Sages plus clairement et plus éloquemment expliqués.

Les hautes écoles chrétiennes rcssembloient aux écoles philosophiques; les chaires comptoient une suite non interrompue de professeurs comme à Athènes. Rodon hérite de Tatien , et Maxime, successeur de Rodon, examine la question de l'origine du mal et de l'éternité de la matière \ Clément d'Alexandrie qui remplace Pantliénus, s'étoit nourri des ouvrages de Platon ; il cite , clans ses S tramâtes , les maîtres sous lesquels il avoit étudié : un en Grèce, un en Italie, deux en Orient: « Mon maître en Palestine, clit-ii, étoit » une abeille qui , suçant les fleurs de la prairie

■ * Rodon... eruditus a Tatiano, libros quam piuriruos et contra Marcionis haeresim scripsit. (Euseb. , List., Jib. V, cap. 13.)

» apostolique et proplictique , deposoit dans » l'esprit de ses auditeurs un doux et immortel » trésor. »

Dans son Traité du vrai Gnostiqiie (celui qui connoît) , Clément fait le portrait du Sage même des philosophes : « Le gnostique n'est plus sujet » aux passions; rien dans cette vie n'est fâcheux » pour lui : il a reçu la lumière inaccessible; il » ne fait pas sortir son corps volontairement de » la vie parce que Dieu le lui défend, mais il » retire son âme des passions \ Le gnostique » use de toutes les connoissances humaines ^.)) C'est foiblesse de craindre la philosophie des)) païens; la foi qu'elle ébranleroit seroit bien)) fragile ^. Le gnostique se sert de la musique » pour régler les mœurs; ^\ vit libre, ou, s'il » est marié et s'il a des enfants, il regarde sa » femme comme sa sœur, puisque cette femme

' Seipsum qr.idem à vitA non educit : non est enim ei permissum, sed animam abducit à œotibus et afl'ectionibus. (Clem. Alexand., Stromatum, lib. vi , p. 652; Lutetix Parisiorum , 1641.)

2 Sive judaicas. sive philosophorum discit scripturas... communem facit veritatem. (Id. , il)id. , p. 941.)

^ IMulti au te m , non seciis ae picri iarvat, timcnt graccam philosophiam, dmn verenlur ne eos abducat. Veritas eni.n est insuperabilis, dissolvitur autem fa!sa opinio (Id. , p. 655.)

)) ne sera plus pour lui qu'une sncur, (juand » elle sera dans le ciel. Les sacrifices agréables » à Dieu sont les vertus et l'humilité avec la » science. »

La renommée d'Origène étoit répandue dans tout le monde romain, et les polythéistes mêmes admiroient le docteur chrétien : étant un jour entré dans l'école de Plotin , au moment où celui-ci faisoit sa leçon, Plolîn rougit, interrompit son discours, et ne le

continua qu'à la sollicitation de son illustre auditeur, dont il fit un pompeux élog'^^ en reprenant la parole ^

Plotin, fondateur du néoplatonisme, n'en étoit pas l'inventeur; c'étoit Ammonius Saccas qui avoit enseigné mystérieusement sa doctrine à Plotin et à Origène : Origcne trahit le secret.

Ces pères de l'Eglise, la plupart sortis des écoles philosophiques et nés de familles jDaïennes, furent non - seulement des professeurs éloquents , mais encore des hommes politiques : alors brillèrent ces évêques qui bravoient la puissance des empereurs et la brutalité des rois barbares. Athanase livre ses combats contre les Ariens: cité au concile de Tyr, déposé à celui de Jérusalem , il est exilé à Trêves par

' Euseb., Hist. eccles. , lib. vr, cap. 19.

Constantin, il revient; les peuples accourent sur son passage ; il rentre en triomphe dans sa ville épiscopale. Quatre-vingt-dix évêques ariens, ajant ù leur têteEusèbe de Nicomédie, le condamnent de nouveau à Antioche ; cent évêques orthodoxes le déclarent innocent dans Alexandrie : le pape Jules confirme cette sentence à Rome. Le prélat remonte sur son siège; il en est chassé par ordre de Constance, qui met à exécution les décrets ariens des conciles d'Arles et de Milan. Athanase célébroit une fête solennelle dans l'église de Saint - Tliéon à Alexandrie ; comme il chantoit le psaume du triomphe d'Israël sur Pharaon, le peuple répétant à la fin de chaque verset : « La miséricorde du Seigneur est M éternelle , » des soldats enfoncent les portes : le peuple fuit ; Athanase reste h l'autel entouré des prêtres et des moines qui le dérobent à la perquisition des soldats. Il se réfugie dans les lieux écartés de l'Egypte; les religieux qui lui donnent asile sont in-

quiétés : ce génie enthousiaste s'enfonce plus avant dans la solitude, comme un glaive ardent dans le fourreau. Un serviteur qui lui reste va chaque jour, au péril de sa vie, chercher la nourriture de son maître. Que fait Athanase parmi les sables? Il écrit : les sépulcres des princes de Tanis, les puits où dorment les momies des persécuteurs de Moïse, sont les biblio-

théques de ce seul vivant; c'est là qu'il trace les pages qui du fond du désert remuent les passions du monde. A la mort de Constance, Atlianase reparoît au milieu de son peuple; Julien le force k rentrer dans la Tliébaïde; il revient quand Julien est passé. Valens le proscrit, et il se cache au tombeau de son père. Enfin il émerge une dernière fois do l'ombre, et torrent calmé achève paisiblement sa course. Sur les quarante-six années de l'épiscopat d' Atlianase, vingt s'étoient écoulées dans l'exil.

Grégoire de Nazianze, nommé évoque orthodoxe de Constantinople dont il ne fut d'abord que le missionnaire , eut à soutenir les outrages des Ariens : Théodose, qui l'avoit intronisé à main armée, l'abandonna. Grégoire, obligé de s'arracher à l'église de sa création et de son amour, lui lit ces adieux pathétiques qui ont retenti jusqu'à nous. Il passa la fin de ses jours dans sa retraite de Cappadoce, chantant, car il étoit poëte , l'inconstance des amitiés humaines, la fidélité du commerce de Dieu, et la beauté qui fait oublier toutes les autres, celle de la vertu.

Basile, archevêque de Césarée, mérita le surnom de grand. 11 donna des règles en Orient à la vie cénobitique. On a de lui plus de trois cent cinquante lettres , des homélies et un pa-

négyrique des quarante martyrs. Ces ouvrages nous apprennent une infinité de choses ; ils sont écrits d'un grand style :

saint liasile est peut-être^ avec saint Ephrem, un des pères qui s'éloigne le plus du génie antique et se rapproche le plus du génie moderne. Il excelle dans les descriptions de la nature. Je ne citerai point, parce qu'elle est trop connue, sa lettre à Grégoire de Nazianze sur la solitude que lui, Basile, avoit choisie dans le Pont ' : ses neuf homélies sur l'hexaemeron, ou l'œuvre de six jours, sont une espèce de cours d'histoire naturelle; il les prêchoit pendant le jeûne du carême, le matin et le soir, et, lorsqu'il reprenoit la parole, il renvoyoit ses auditeurs à ce qu'il avoit dit la veille. La physique de l'hexaemeron n'est pas bonne, mais les détails en sont charmants. L'orateur s'applique à faire sortir de l'histoire des plantes et des animaux les instructions de la morale. Un jour, parlant des reptiles et des quadrupèdes, il passoit sous silence les oiseaux ^; aussitôt la rustique assemblée de

^ Voyez encore les nouveaux Mélanges historiques et littéraires de M. Villemain , p. 322 et suiv. Il en existe aussi deux autres traductions.

^ Et sermo hujusmodi nobis cum avibus evolaverat, (Saint Ambr. , Hexaemeron , lib. y , p. 90, t. I , Parisiis, 1586.)

lui indiquer son oubli }3ar des signes. Le naturaliste chrétien naïvement interrompu , reconnoît son tort; il change de sujet et décrit l'instinct des oiseaux avec un bonheur extraordinaire : il tire même un enseignement religieux d'une erreur : selon lui , il est des oiseaux chastes qui se reproduisent sans s'unir : de Ici la virginité de Marie \

Valens voulut contraindre Basile h embrasser l'arianisme; il lui envoya Modeste, préfet d'Orient , avec ordre de l'effrayer par des menaces. Modeste s'étonna de la fermeté de Basile. «Appa-

remment, lui dit le saint, que » vous n'avez jamais rencontré d'évéque. » Après sa mort, Basile fut en si grande renommée, qu'on cherchoit à l'imiter jusque dans ses défauts : on affectoit sa pâleur , sa barbe , sa démarche, sa lenteur à parler, car il étoit pensif et recueilli. On s'habilloit comme lui, on se couchoit comme lui; on se nourrissoit des choses dont il airaoit h se nourrir. Cet évêque universel a fondé les premiers hôpitaux de l'Asie.

Flavien et Jean Chrysostome furent encore

^ Impossibile putatur in Dei mati'e quod in vulturibus possibile non negatur. Avis sine niasculo parit , et nullus refellit : et quia virgo Maria peperit pudori ejus quaestionem faciunt. (Id. Ib., lib. v, cap. 20, p. 97.)

plus mêlés que Basile k la politique. Daos la sédition d'Antioche, Clirysostome , alors simple prêtre, sema des consolations par ses discours, et Flavien , malgré son grand âge, se rendit à Constantinople. Arrivé au palais de l'empereur, introduit dans les appartements , il se tint debout sans parler, baissant la tête , se cachant le visage comme s'il eût été seul coupable du crime de son peuple. Tliéodose s'approcha de lui et lui représenta l'ingratitude des Antiochiens. Alors l'évêque fondant en larmes : «Vous » pouvez en cette occasion orner votre tête d'un » diadème plus brillant que celui que vous por- M tez. On a renversé vos statues ; élevez-en de » plus précieuses dans le cœur de vos sujets.

» Quelle gloire pour vous quand un jour on M dira : une grande ville étoit coupable; gouver-)) neurs et juges épouvantés n'osoient ouvrir la)) bouche; un vieillard s'est montré , il a touché » le prince! Je ne viens pas seulement de la part » du peuple ; je viens de la part de Dieu vous dé- » clarer que si vous remettez

aux hommes leurs » fautes, votre père céleste vous remettra vos pé- » chés. D'autres vous apportent de l'or, de i'ar- » gent , des présents ; moi je ne vous offre que » les saintes lois , vous exhortant h imiter notre M maître ; ce maître nous comble de ses biens M quoique nous l'offensions tous les jours. Ne

» trompez pas mes espérances : si vous par- » donnez à notre ville , j'y retournerai plein de » joie; si vous la condamnez, je n'y rentrerai » jamais. »

En entendant ce discours , Théodose s'écria :)) Serions-nous implacables envers les liommes , » nous qui ne sommes que des hommes, lorsque » le maître des hommes a prié sur la croix pour » ses bourreaux? S) Le christianisme étoit ci la fois un principe et un modèle : on ne sauroit croire combien cet exemple du pardon du Christ , incessamment rappelé pendant les siècles de barbarie et de despotisme, a été salutaire à l'humanité.

Saint Chrysostome avoit pratiqué quatre ans la vie ascétique sur les montagnes ; il passa deux années entières dans une caverne sans se coucher et presque sans dormir : il avoit fui, parce qu'on avoit songé à le faire évêque. Si dans l'âge héroïque chrétien, quand il s'agissoit d'être le premier martyr, ce n'étoit pas un léger fardeau que l'épiscopat, ce fardeau n'étoit pas moins pesant dans l'âge philosophique du christianisme : il falloit avoir le talent de la parole , la science de l'homme de lettres, l'habileté de l'homme d'état , la fermeté de l'homme de bien. Plus tard, lors de l'in-

^ Chrysost. Homel.

vasion des Barbares , toutes les tribulations des temps tomboient à la charge des prélats. Jean Bouche-d'Or, devenu évêque

de Gonstantinople, corrigea le clergé , gouverna par ses conseils les églises de la Thrace et de IMsie, et résista aux entreprises du Gotli Gainas. Quelquefois il étoit obligé de quitter l'autel , ayant l'esprit trop agité pour offrir le sacrifice. On conspira contre lui ; on l'accusa d'orgueil , d'injustice , de violence , d'amour des femmes : afin de se justifier de cette dernière foiblesse, il offrit d'exposer l'état où l'avoient réduit les austérités de sa jeunesse. Condamné au concile du Chênes , chassé de Gonstantinople, et bientôt rappelé , il osa braver Eudoxie qui jura sa mort. Ce fut alors qu'il prononça le fameux discours où il disoit : « Hérodiade est en-)) core furieuse , elle danse encore , elle demande » encore la tête de Jean. » Précipité, comme Démosthènes, de la tribune dont il étoit la gloire, enlevé de l'autel où il avoit donné un asile k Eutrope , Chrysostome reçoit l'ordre de quitter Gonstantinople. Il dit aux évéques, ses amis: «Venez, prions; prenons congé de l'ange de » cette église. » Il dit aux diaconesses : « Ma » fin approche; vous ne reverrez plus mon vi- » sage. M II descendit par une route secrète aux rives du Bosphore pour éviter la foule, s'embarqua , et passa en Bythinie. Exilé à Gueuse , les

peuples, les moines , les vierges accouroient k lui; tous s'écrioient : «Mieux vaudroit que le » soleil perdît ses rayons que Bouche-d'Or ses » paroles. »

Tout banni qu'il étoit, les ennemis de Chrjsostome le redoutoient encore et sollicitèrent pour lui un exil plus lointain. Il fut enjoint au confesseur de se transporter h Pjtionte, sur le bord du Pont-Euxin. Le voyage dura trois mois : les deux soldats qui conduisoicnt Chrysostome, le contraignoient de marcher sous la pluie ou à l'ardeur du soleil, parce qu'il étoit chauve. Quand ils eurent passe Comane,ils s'arrêtèrent dans une église dédiée à

ïiaint Basilisque, martyr. Le saint se trouva mal; il changea d'habits, se vêtit de blanc, communia (il étoit à jeun) , distribua aux assistans ce qui lui restoit, prononça ces mots qu'il avoit ordinairement à la bouche : « Dieu soit loué de tout; » puis, allongeant les pieds, il dit le dernier amen K

Rien de plus complet et de plus rempli que

^ Candidas vestes requirit, exutisque prioribus cas sibi jejimus induit omnibus ad calceamenta usque mutatis , atque reliquas piœsentibus distribuit ; et cum dixisset more suo : Gloria deo propter omnic , et ultiœum amen obsignasset, extendit pedes. (Pallad. , Dialog. de vit. s. Chrysost., p. 101 .)

la vie des prélats du quatrième et du cinquième siècle. Un évêque baptisoit, confessoit, prêchoit, ordonnoit des pénitences privées ou publiques, lançoit des anathèmes ou levoit des excommunications , visitoit les malades , assistoit les mourants, enterroit lesmiorts, raclietoit les captifs, nourrissoit les pauvres, les veuves, les orphelins , fondoit des hospices et des maladreries, administroit les biens de son clergé, prononçoit comme jui^e de paix dans des causes particulières, ou arbitroit des différends entre des villes : il publioit en même temps des traités de morale, de discipline et de théologie, écrivoit contre les hérésiarques et contre les philosophes, s'occupoit de science et d'histoire, dictoit des lettres pour les personnes qui le consultoient dans l'une et l'autre religions, correspondoit avec les églises et les évéques, les moines et les liermites, siégeoit à des conciles et à des sjDodes, étoit appelé aux conseils des empereurs, chargé de négociations, envoyé à des usurpateurs ou à des princes barbares pour les désarmer ou les contenir : les trois pouvoirs religieux , politique et philosophique , s'étoient concentrés dans l'évêque. Saint Am-

broise va en ambassade auprès de Maxime, fait sortir Théodose du sanctuaire, réclame les cendres de Gratien , ne peut sauver Valentinien II, et refuse

de communiquer avec Eugène : au milieu de ces grandes occupations, il compose tons ces ouvrages qui nous restent, introduit la musique dans les églises d'Occident , et laisse des chants si renommés que dans les siècles suivants, le mot hymne et le mot ylmbrosanium devinrent synonymes.

Les travaux de saint Augustin ne sont point surpassés par ceux de saint Ambroise, Quatrevingt-treize ouvrages en deux cent trente-deux livres, sans compter ses lettres, attestent la fécondité et la variété du génie du fils de Monifjue. « Si je pouvois, dit-il dans une lettre à Mar- » celiin, vous rendre compte de mon temps et » des ouvrages auxquels j'ai été obligé de mettre)) la main, vous seriez surpris et affligé de la

» quantité d'affaires qui m'accablent

» .... Quand j'ai un peu de relâche de la part « de ceux qui ont recours à moi , je ne man- » que pas d'autre travail; j'ai toujours quelque « chose à dicter qui me détourne de suivre ce)) qui seroit plus de mon goût dans les courts » intervalles de repos que m'accordent les be-)> soins ou les passions des autres \ » Augustin

^ Si autem rationeni omnium dierum et liicubrationum aliis necessitatibusimpensarum, libipcssem reddere, çfraviter contristatus mirareris quanta me distendant

écrit contre les Donatistee; ceux-ci veulent le tuer ; il intercède pour eux : il a un démêlé avec saint Jérôme; il s'occupe d'arbi-

trage ; il reçoit, les fugitifs après le sac de Rome. Son amitié et ses liaisons avec le comte Boniface sont célèbres : la lettre qu'il écrivit à cet homme ojQfensé pour le rappeler k l'amour de la patrie, lui fait grand honneur. « Jugez vous-même : » si l'empire Romain vous a fait du bien, » ne lui rendez pas le mal pour le bien ; si » l'on vous a fait du mal , ne rendez pas le » mal pour le mal. » Augustin étoit propre, mais simple dans ses vêtements. « Il faut, » disoit-il , que mes habits soient tels que je les » puisse donner à mes frères , s'ils n'en ont » point, il faut qu'ils conviennent par leur mo-)) destie à ma profession , à un corps cassé de » vieillesse et à mes cheveux blancs '. » Il étoit

Cum enim ab eoriim hominum necessitatibus aliquanlu- Hini vaco , qui me sic augariant , non désuni quze dictanda piopono... Talcs ergo milii nécessitâtes dictandi aliquid , quod me ab eis dictationibus impediat quibus magis inardesco , déesse non possunt ; cum pauiulum spatii vix datur inter acervos occupationum , quibus nos alienœ vel cupiditates vel nécessitâtes angariata trabunt. (Aug. epist., p. 139.)

^ Testes ejus vel lectualia ex moderato et competenti habita erant , nec nitida nimirùm nec abjecta plurimnm. (Possid. , in vit. Aug. , cap. 22.)

chaussé, et disoit à ceux qui alloient pieds nus : « J'aime votre courage; soullrez ma loiblcsse. » Aucune femme n'entroit dans sa maison , pas même sa sœur ; s'il étoit absolument obligé de communiquer avec des femmes, il ne leur parloit qu'en présence d'un prêtre : il se souvenoit de sa chute. Il mourut dans Hyppone assiégée sans faire de testament, car dans son extrême pauvreté, il n'avoit rien à laisser à personne.

Saint Jérôme est une autre grande figure de ces temps, mais d'une tout autre nature : orageux, passionné, solitaire, regrettant le monde dans le désert, le désert dans le monde; voyageur qui cherche partout un abri et qui se surcharge de travaux comme il se couvre de sable , pour étouffer ce qu'il ne sauroit étouffer ; matelot naufragé, pèlerin sauvage et nu qui apporte ses douleurs aux lieux des douleurs du fils de 1 homme, et qui courbé sous le poids des jours peut à peine rester au pied de la croix.

Augustin et Jérôme appartiennent aux temps modernes; on reconnoît en eux un ordre d'idées , une manière de sentir ignorés de l'antiquité. Le christianisme a fait vibrer dans' ces cœurs une corde jusqu'alors muette; il a créé des hommes de rêverie, de tristesse, de dégoût,

d'inquiétude, de passion, qui n'ont de refuge que dans l'éternité.

Le clergé régulier formoit une partie considérable de l'organisation chrétienne : dans le monde civilisé romain, les moines étoient des hommes de la nature, comme ils furent des hommes de la civilisation dans le monde barbare. On distinguoit trois sortes de religieux : les reclus enfermés dans leurs cellules, les anachorètes dispersés dans les déserts, les cénobites qui vivoient en communauté. Les règles de quelques ordres monastiques étoient des chefs-d'œuvre de législation. Trois causes générales peuplèrent les cloîtres: la religion , la philosophie et le malheur; on se mit à part de la société, quand elle eût perdu le pouvoir de protéger. Les couvents devinrent par cela même une pépinière d'hommes de talent et d'indépendance.

L'occupation manuelle des cénobites étoit de faire des cordes, des paniers, des nattes, du papier; ils transcrivoient aussi des livres ^; tra-

" Funiculos efficis... ? In mente habeto illos qui per mare navigant. Sportulas exiguas operaris? Quae nuncu-

pantur mallaccia , cogita Piilchrè et eleganter scri-

bis ? Odium fabiicatores cogita. (St. pati'is Ephraem. Syri Paraenesis quadragesima septima, p. 337. Antuerpiae, 1619.

vaux dont saint Ephrem se plait à tirer ries leçons.

Paul hermite, Antoine, Pacôme, Hilarion , Macaire, Siméon Stjlite , sont des personnages inconnus à l'hellénisme : leurs vêtements , leurs palmiers , leurs fontaines , leurs corbeaux , leurs lions , leurs montagnes , leurs grottes , leurs vieux tombeaux, les ruines où les démons les tentoient , les colonnes qui leur élevoient dans les airs une autre solitude, appartiennent à la puissance de l'imagination orientale chrétienne.

Les Ascètes erroient en silence sur le Sinaï comme les ombres du peuple de Dieu. Ces aspirants du ciel exerçoieut un grand pouvoir sur la terre : les empereurs les envoyoient consulter. Constantin adresse une lettre à saint Antoine et l'appelle son père ; saint Antoine assemble ses moines et leur dit : <f Ne sovez » pas surpris qu'un empereur nous écrive, ce » n'est qu'un homme; étonnez -vous plutôt)) de ce que Dieu ait écrit une loi pour les 5) hommes". » Antoine se refuse à toute réponse; ses disciples le pressent, alors il mande

^]Ne miremini si ad nos scribat imperator, homo cùm sit ; sed miramini potius quod legem hominibus scripserit Deus. (St.

Anasthasii achiepiscop. , St. Antonii vita, t. II, p. 856. Parisiis, 1698.)

à Constantin et à ses deux tils : « Méprisez le » monde, songez au jugement dernier, sou- » venez-vous que J.-C. est le seul roi véritable et » éternel; pratiquez l'humanité et la justice \ »

Dans la sédition d'Antioche , les moines descendirent de leurs montagnes, et s'établirent à la porte du palais, implorant la grâce des coupables. Un d'entre eux, Macédonius, surnommé le Critopliage , rencontre dans la ville deux commissaires de l'empereur; il en saisit un par le manteau et leur ordonne à tous deux de descendre de cheval : la hardiesse de ce petit vieillard couvert de haillons, indigne les commissaires; mais ayant apprit qui il était , ils lui embrassent les genoux. « Amis , s'écrie l'hermite, intercédez pour le saiîg des coupables; » dites à l'empereur que ses sujets sont aussi » des hommes faits à l'image de Dieu ; que » s'il s'irrite pour des statues de bronze, une » image vivante et raisonnable est bien préféra- » bleà ses statues Quand celles-ci sont détruites, » d'autres peuvent être faites: mais qui donnera)) un cheveu à l'homme qu'on a fait mourir ^. »

^ Sed potiùs diei judicii recordarentur , scirentque Chiistum solum et octernum esse imperatorem. Rogabat ut humanitati studerent ac curam justitise pauperumque gérèrent. (Id. , ibid.)

^ Ad principes ipsos accedentes ciim fiduciâ loqueban-

Ainsi renaissaient la liberté et la dignité de riiommc par le christianisme : ces bermites , exténués de jeûnes , retrouvoient dans l'indépendance et le mépris de la vie, les droits que la société avoit perdus dans le luxe et l'esclavage.

Les leçons n'étoient pas épargnées aux empereurs : Lucifer , de Galiari , apostrophe Constance au sujet d'Athanase : « Si tu étois tombé)) entre les mains de Mathatias ou dePhinées, ils » tauroient frappé du glaive; et moi parce que je » blesse de ma parole ton esprit trempé du sang » chrétien, je te fais injure! Que ne te venges-tu » d'un mendiant? Devons-nous respecter ton dia- » démettes pendants d'oreille, tes bracelets, tes » riches habits, au mépris du Créateur? Tu M m'accuses d'outrages : à qui t'en plaindras-tu?)) A Dieu, que tu ne connois pas! A toi même,)) homiTie mortel qui ne peux rien contre les

tur pro reis , et omnes sanguinem efFundere parati erant , et capita deponere, ut captos ab exspectatis tribulatio-

nibus eriperent

Statuae quidem defectœ

rursum erectae fuerunt ; si autem vos Dei imagineni occideretis, quomodo rursum poteritis peremptum revocare, etc.? (S. J. Chrysost. , Hom. 17, p. 173, t. IL Parisiis, 1718.)

« serviteurs de Dieu! Si tu nous fais mourir, » nous arriverons à une meilleure vie. Nous te » devons obéissance , mais seulement pour les w bonnes œuvres , non pour les mauvaises et » pour condamner un innocent '. »

Lucifer étoit légat du pape Libère : on voit déjà poindre l'esprit véhément et dominateur des futurs Grégoire VIL

Des vices s'étoient glissés à travers les vertus : les passions privées se nourrissent dans le silence de la retraite; les passions publiques naissent au bruit du monde. Saint Grégoire de Nazianze, saint Chr^sostome, saint Jérôme, saint Augustin, Salvien, plu-

sieurs autres Pères , se plaignent de l'ambition des prélats, de la cupidité des prêtres et des mœurs des moines. Vous avez déjà vu des exemples à l'appui de ces reproches et j'ai rappelé les lois qui s'opposoient aux empiétements du clergé : que l'homme triomphe par les vertus ou par les armes, la victoire le corrompt. Ce fut surtout dans

" Subditos nos debcre esse in bonis opeiibus, non iii nialis. An bonuni est opus si euui quein iunocentem scinius... inteiimanius... (De non parcendo in Denm delinquantibus. ■ — Luciferi , episcopi Calarkatiî , ad Constantium. Constantini magni Imp. Aug. Opuscula ^ |). 299. Parisiis, 1568.)

les sectes séparées de l'unité de l'Eglise qu'eurent lieu les plus grands désordres : les hérésies furent au christianisme ce que les systèmes philosophiques lurent au paganisme, avec cette différence que les systèmes philosophiques étoient les vérités du culte païen , et les hérésies les erreurs de la religion chrétienne.

Les hérésies sortoient presque toutes des écoles de la sagesse humaine. Les philosophies des Hébreux, des Perses, des Indiens, des Egyptiens, des Grecs, s'étoicut concentrées dans l'Asie sous la domination romaine : de ce foyer allumé par 1 étincelle évangélique, jaillit cette multitude d'hérésies aussi diverses que les mœurs des hérésiarques étoient dissemblables. On pourroit dresser un catalogue des systèmes philosophiques , et placer à côté de chaque système l'hérésie qui lui correspond. Tertullien l'avoit reconnu : «La philosophie, dit-il,)) qui entreprend témérairement de sonder la » nature de la divinité et de ses décrets , a » inspiré toutes les hérésies. De là viennent les » Eoiies et je ne sais quelles formes bizarres, » et la trinité humaine de Valentin , qui avoit » été platonicien ; de là le Dieu bon et indo- » lent de Marcion, sor-

ti des Stoïciens : les » Epicuriens enseignent que l'âme est mortelle.)) Toutes les écoles de philosophie s'accordent

» à nier la résurrection des corps. La doctrine » qui confond la matière avec Dieu , est la doc- » trine de Zenon. Parle t-on d'un Dieu de feu? w On suit Heraclite. Les philosophes et les » hérétiques traitent les mêmes sujets, s'em- » barrassent dans les mêmes questions : d'oà » vient le mal, et pourquoi est-il? d'où vient » t homme , et comment ? et ce que Valentin a » proposé depuis peu : quel est le principe de >» Dieu? A l'entendre, c'est la pensée et un » avorton ^ »

Saint Augustin comptoit de son temps quatrevingt-huit hérésies, en commençant aux Siraoniens et finissant aux Pélagiens , et il avoue qu'il ne les connoissoit pas toutes. Comme l'esprit ne fait souvent que se répéter, il n'est pas inutile de remarquer que le mot hérésie signifie choix, et c'est aussi ce que veut dire le mot éclectisme si fort en vogue aujourd'hui : l'éclectisme est l'hérésie des hérésies ou le choix des choix philosophiques.

Ainsi , au moment de la destruction de l'empire romain en Occident, le christianisme ma rchoit avec douze persécutions générales ^ , les

' Prescrip, cont. heret. Fleury.

^ \jQf> Actes des apôtres démontrent qu'il y avoit en des

Ijersécutions de Néron , de Domitien , de Trajan , de Marc-Aurèle, do Sévère, de Maximin, de Décius, de Valérien, d'Aurélien, de Dioclétien, de Constance (persécution Arienne), de Julien ; avec trois scb)snK?s de l'éscjlise romaine , les schismes des anti-papes Novatien , Ursien et Eulalius; avec plus de cent héré-

sies. Par schisme il faut entendre, ce qu'on entendoit alors, le dissentiment sur les personnes; par hérésie, les différences dans les doctrines.

Les hérésies du premier siècle furent de trois sortes : les premières appartenoient à des fourbes qui prétendoient être le véritable Messie, ou tout au moins une intelligence divine ayant la vertu des miracles; les secondes sortirent de ces esprits creux qui recouroient au système des Emanations pour expliquer les prodiges des apôtres ; les troisièmes furent les imaginations de certains rêveurs qui voyoient en Jésus-Christ un Génie sous la forme d'un homme, ou un homme dirigé par un Génie : ils disoient encore que Jésus-Christ avoit enseigné deux doctrines, l'une publique, l'autre secrète; ils muti-

persécutions particulières, même avant la persécution de Néron. Saint Luc en fait foi et les Actes des apôtres , quoiqu'on en ait dit, sont authentiques.

loient les livres du Nouveau-Testament, composoient de faux évangiles et fabriquoient des lettres des apôtres. Dans ces trois classes dliérésiarques on trouve Simon , Dosithée, Ménandre, Théodote, Gorthée, Gléobuîe, Hymenée, Pbilète , Alexandre , Hermogènes , Cérintbe , les Ebionistes et les Nazaréens, Presque toutes les hérésies du premier siècle furent juives d'extraction.

Au second siècle les hérésies devinrent grecques et orientales. Plusieurs philosophes de l'Asie avoient embrassé le christianisme ; ils y apportèrent les idées spéculatives dont ils s'étoient nourris : la doctrine des deux Principes, la croyance des Génies, les Émanations chaldéennes, en un mot tout l'abstrait de l'Orient modifié par la philosophie grecque pétrie et repétrie dans l'école cV

Alexandrie. Il y eut aussi des réformateurs du christianisme qu'ils trouvoient déjà altéré : Moutan , Praxéas, Marciou , Saturnin, Hermias, Artemon, Basilide, Hermogènes , Apelle , Taîien , Héracléon , Cerdon , Sévère, Bardesanes, Valentin , furent les plus célèbres hérétiques de cette époque.

Praxéas, de l'hérésie de Moutan, soutenoit que Dieu le père étoit le même que Jésus-Christ, et qu'en conséquence il avoit souffert. Les disciples de Praxéas furent appelés Patropassiens ,

parce qu'ils attribuoient au père comme au fils la passion et la croix \

Valeutin, suivant le génie grec qui personnifioit tout , transformoit les noms en personnes : les siècles qui dans l'Ecriture portent le nom d'Eones ou d'Aiones , devenoient des êtres ayant chacun leur nom. Le premier Eone se nommoit Proon, préexistant, ou Bjthos ^ profondeur : il avoit vécu long-temps inconnu avec Ennoia , la pensée, ou Charis , la grâce, ou Sigé, le silence. Bjthos engendra avec Sigé Nous ou l'intelligence, son fds unique. iVow5 devint le père de toutes choses. Nous enfanta deux autres Eones, Logos et Zoé, le verbe et la vie; de Logos et de Zoé naquirent Anthropos et Ecclesia, l'homme et l'église. Enfin après trente Eones qui formoient le Pleroma ou la plénitude , se trou voit la vertu du Pleroma , Horos ou Stauros , le terme ou la croix ^. Cette théologie s'étendoit beaucoup plus loin, mais l'esprit humain a des folies trop nombreuses pour les suivre dans toutes leurs ramifications.

Au troisième siècle la philosophie grecque continua ses ravages dans le christianisme : les hommes qui passoient incessamment des écoles

^ Append. ad Tertul. praescrip. , in fin. ^ Tertul. adv. Valent,

d'Athènes et d'Alexandrie à la religion évangélique, clierchoient à rendre celle-ci naturelle, c'est-à-dire qu'ils sefForçoient d'expliquer les mystères, afin de répondre aux objections des païens. Cette fausse honte de l'esprit, produisit les erreurs de Sabellius, de Noët, d'Hiérax, de Berylle, de Paul de Samosate : on compte aussi celles des Ophites, des Caïnites, des Sethiens et des Melchisédéciens.

Manès , dont l'hérésie éclata vers l'an 277, étoit un esclave appelé Coubric surnommé Manès , ce qui signifioit en persan l'art de la parole ; Manès y prétendoit exceller. Il eut pour disciple Thomas et rapporta de la Perse l'ancienne , doctrine des deux Principes : le Bon Principe est la Lumière, le Mauvais Principe les Ténèbres. Le monde étoit l'invasion du Mauvais Principe ou du principe Ténébreux, dans le Bon Principe ou le Principe Lumineux. Manès infdtroit sa doctrine dans le christianisme par l'histoire de la tentation de 1 homme produite de Satan , et par la mission de Jésus-Christ envoyé du Bon Principe pour détruire Faction de Satan ou du Mauvais Principe ^

' Beausobre , Hist. de Manecli.; Herbelot, Theodor. Ha;ret. ; Acta disput. Arch.j Monument, ceci., grec et lat. , ap. Vales et D. Cel.

Les hérétiques cherchoient assez souvent à rentrer dans le sein de l'Eglise ; on ne s'y refusoit pas, mais on difFéroit sur les conditions de leur réintégration : autre source de schismes au troisième siècle; celui des Novatiens est un des plus connus.

Le qnatrième siècle se distini^ue par la grande hérésie d'Arius. Le monde philosopliique à cette époque ëtoit devenu

néoplatonicien; le néoplatonisme ne trouvoit plus de contradicteurs, et se rapprochoit de la théologie chrétienne à laquelle il s'étoit assimilé. La puissance politique ayant passé du côté des chrétiens, les hérésies affectèrent le caractère de la domination et les mœurs du palais ; elles voulurent régner et montèrent en effet sur le trône avec Constance : elles servirent de niarchepicd au jiaganisme pour reprendre un moment la pourpre avec Julien. Constance ayant divisé la doctrine orthodoxe par l'arianisme , il parut tout simple que la religion changeât dans Julien , comme elle avoit changé dans Constance, et que l'un forçât ses sujets d'adopter sa communion , ainsi que Vautre les y avoit obligés.

Sabelius avoit établi la distinction des personnes trinitaires; Marcion et Cerdon recounoissoient trois substances incréées; Arius voulut concilier ces opinions en faisant delà Trinité trois

substances, mais, posant en principe que le Père seul étoit incréé, le\erbe devenoit une créature : Macéclonius nia depuis la divinité du Saint-Esprit. Le mot consubstantiel fut inventé pour écarter les subtilités des Ariens; mot latin qui ne traduisoit pas exactement le fameux mot grec homoousios employé par les Pères de Nicée. Eusèbe et Théognis usèrent de supercherie en souscrivant le symbole ^ ; ils introduisirent un iota dans le mot homoousios et écrivirent homoiousios , semblable en substance au lieu de même substance. On chicana sur cet iota qui causa bien des persécutions et fit couler beaucoup de sang. Saint Hilaire, avec la droiture et la raison des peuples occidentaux , admit les deux expressions, disant que rien ne pouvoitêtre semblable selon la nature qui ne fût de même nature^. L'arianisme divisé en plusieurs branches, Eusébien, Demi-Arien, etc. , passa des Romains aux Goths ; son caractère se mélangeoit de faste , de vio-

lence et de cruauté. Arius , son fondateur, étoit pourtant un homme doux quoiqu'obstiné : l'antagoniste d' Arius fut , vous le savez , le fameux Atbanase.

Avec Arius, dans le quatrième siècle, vinrent

^ Philosto, lib. I , cap. 9.

^ Sulp. Sev. , lib. xm.

nussi des réformateuis qui atLiiquèrenl la discipline de l'Eglise et le culte de la Vierge : par l'austériié des mœurs, ils arrivofent à la dépravation. On compte Helvidius, Bonose, Audée, Collathe, Jovinien, Priscillius et plusieurs autres.

Le cinquième siècle vit les hérésies placées dans les prélats : celle du violent Nestorius, évêque de Constantinople, éclata. Il nia l'union liypostatique , admettant toutefois l'incarnation du Christ , mais disant qu'il n'étoit pas sorti du sein de la Vierge. L'Orient se divisa ; il y eut conciles contre conciles, anathèmes contre anathèmes, persécutions, dépositions , exils. Après le concile d'Ephèse, le Nestorianisme triompha ; bientôt Eutyclîès vint combattre Nestorius et remplacer une erreur par une erreur. Le Nestorianisme supposoit deux personnes dans Jésus-Christ; Eutichès, par un autre excès, prétendoit que les deux natures de 1 Homme-Dieu, la nature humaine et la nature divine, étoient tellement unies qu'elles n'en faisoient qu'une. Les moines avolent soutenu contre les Nestoriens la maternité de la Vierge ; ils s'enrôlèrent presque tous sous les bannières d'Eutychès. L'empire d'Orient , berceau de toutes les hérésies, continua de s'engloutir dans ces subtilités déplorables. Les patriarches de Constantinople acquirent une puissance qui

leur permettoit de disposer de la pourpre. Après Eutychès , des moines scythes , dans le sixième siècle, posèrent en principe qu'une des personnes de la Trinité avoit souffert. Dans le septième siècle, autres cliimères; dans le huitième , Léon Isaurien donna naissance à la secte des Iconoclastes; et enfin, vers le milieu du neuvième siècle , s'établit le grand schisme des Grecs.

L'Occident, ravagé par les Barbares au cinquième siècle , enfanta des hérésies qui sentoient , le malheur; des chrétiens opprimés cherchèrent une cause aveugle à des souffrances en apparence non méritées : Pelage , moine breton qui avoit beaucoup voyagé , fut fauteur d'un nouveau système; il disoitf homme capable d'atteindre le plus haut degré de perfection par ses propres forces. De cette hauteur stoïque, il étoit aisé de glisser à cette rigueur du destin qui écrase le juste sans l'abattre. Entraîné de conséquences en conséquences, tout en ayant l'air d'admettre la nécessité de la Grâce, Pelage se voyoit obligé de nier cette nécessité, de rejeter la contrainte du péché originel laquelle auroit détruit la possibilité de la perfection sans la Grâce. Julien, évoque d'Eclane succéda à Pelage. Des Semi-Pélagiens engendrèrent la Prédestination : ils soutenoient que la chute d'Adam a

suspendu le libre arbitre, et que Jésus- Christ n'est pas mort pour tous : le résultat étoit la Damnation éternelle et la Salvation éternelle forcées par la Prescience de Dieu. Cette hérésie dura ^; elle parvint jusqu'à Gohescale et même jusqu'à Jean Scot Erit^ène.

Dans les sixième, septième, huitième et neuvième siècles, l'unité croissante de l'Eglise catholique et l'autorité de Charlemagne diminuèrent les hérésies dogmatiques, mais il se forma des hérésies d'imagination : elles eurent leur source dans une

nouvelle espèce de merveilleux né des faux miracles , des vies des saints, de la puissance des reliques, et du caractère crédule et guerrier prêt à procréer le moyen âge. La lumière classique jeta un rayon perdu à travers les ténèbres du neuvième siècle, et fit éclore une superstition , du moins excusable : un prêtre de Mayence prouva que Cicéron et Virgile étoient sauvés. L'étude de l'Ecriture amena des discussions subtiles, sur le nom de Jésus, sur le mot Chérubin, sur l'Apocalypse, sur les Nombres arithmétiques, sur les Couches de la Vierge. Tel fut ce long enchaînement de mensonges, de folies ou de puérilités.

' Norls. , Hist. Pelag. , lib. u ; Duchesne , praedest. ; Anna. Renedict., t. II, an. 829. • •

Des doctrines passons aux hommes, du tableau des croyances à la peinture des mœurs, de l'hérésie à l'hérésiarque : il est rare que la fausseté de l'esprit ne fasse pas gauchir la droiture du cœur, et qu'une erreur n'engendre pas un vice.

Marc, disciple de Valentin, séduisoit les femmes, en prétendant leur donner le don de prophétie; il s'en faisoit aimer passionnément; elles le suivoient partout. Ses disciples ^ possédoient le même talisman, et des troupes de femmes s'attachoient h leurs pas dans les Gaules. Ils se nommoient Parfaits ;i\s se prétendoieut arrivés à la vertu inénarrable. Selon eux le dieu Sabaoth avoit pour fils le diable, lequel avoit eu d'Eve, Gain et iibel.

Les Docites maudissoient l'union des sexes, disant que \e fruit défendu étoit le mariage, et les habits de peau la chair dont l'homme est vêtu ^.

Les Garpocra tiens, disciples de Carpocras, tenoient que Fàme étoit tout, que le corps n'étoit rien, et qu'on pouvoit faire de ce

corps ce qu'on vouloit. Ephiphane prêchoit la même doctrine : de là pour ces hérésiarques le réta-

^ Iren. , lib. i , cap. 8 et 9 ; Théodor. , Her. . lib. i , cap. 10 et 11.

^ Clem, III , Strom.

TOME m

blissenifint de l'égalité et de la communauté naturelles. Ils prioient nus, comme une marque de liberté; ils avoient le jeûne en horreur; ils léstinoient, se baignoient, se parfumoient. Les propriétés et les femmes appartenoieni, à tous : quand ils recevoient des hôtes, le mari ofiroit sa compagne à l'étranger. Après le repas ils éteiguoient les lumières et se plongeoient aux débauches dont on calomnioit les premiers chrétiens; mais ils arrêtoient autant que possible la génération , parce que le corps étant infâme il n'étoit pas bon de le reproduire \

Motitan couroit le monde avec deux prophétesses, Prisca et Maximilia. Il se disoit le Saint- Esprit et le continuateur des prophètes. Les pratiques des Moutanistes étoient d'une rigueur excessive.

Paul de Samosate se créa une immense for-

^ Nudi tolo corpore prccantur, tanquam per hujusmodi operationem inveniant dicendi apud Deum libertatem ; corpora auteni sua tuin niuliebiia , tum ^iiilia noctu ac diu curant unguentis , balneis epulationibus , concubitibusque et ebrietatibus vacantes et detestantur jejunantem. Atque humana? carnis esuperacto...

A^on ad senerandam sobolem coiruptio apud ipsos instituta est , sed voluptatis gratiâ, diabolo illudente talibus, et seductam errore Dei creaturam subsannante. (Epipli. , episcoD. Constantin contra haereses , p. 71. Lutetiac Pari • sioruni ^ 1012.)

tune par le débit de ses erreurs. Dans les assemblées ecclésiastiques, il s'asseyoit sur un trône; eu parlant au peuple il se frappoit la cuisse de sa main , et Ton entonnoit des cantiques à sa louange.

Au milieu des Donatistes, en Afrique , se formèrent les Circoncellions , furieux qui pilloient les cabanes des paysans, apparoissoient au milieu des bourgades et des marchés, mettoient en liberté les esclaves et délivroient les prisonniers pour dettes. Ils assommoient les catholiques avec des bâtons qu'ils appeloient des israèlites , et commençoient leurs massacres en chantant ; louange à Dieu! Gomme certains disciples de Platon, saisis de la frénésie du suicide, ils se donnoient la mort ou se la faisoieut donner à prix d'argent. Hommes, femmes, enfants s'élançoient dans des précipices ou dans des bûchers ^

Plusieurs conciles, et entre autres celui de Nicée, prononcent des peines contre les eunuques volontaires. A l'imitation d'Origène, il s'étoit formé une secte entière de ces hommes dégradés; on les nommoit Vaiésiens : ils muti-

^ Altorum montiuûi cacuminibus viles animas projicientes , se praecipites dabat. (Optati Afri Niievitani episcopi de schismate Donatistarum , lib. in, p. 59. Lutetiae Parisiorum , 1 700.)

ioicnt non-seulement leurs disciples, mais leurs hôtes '; ils gucttoient les étrangers sur les chemins pour les délivrer des pé-

rils de la volupté. Ils habitoient au ddà du Jourdain, à l'entrée de l'Arabie \

Les Gnostiques partageoient l'espèce humaine en trois classes: les hommes matériels ou hj'liques , les hommes animaux ou psychiquiques , les hommes spirituels ou pneumatiques. Les Gnostic|ues se sululivisoient eux-mêmes en une multitutle de sectes : celle des Ophites révéroit le serpent, comme ayant rendu le plus grand service à notre premier père, en lui apprenant à connoître l'arbre de la science du bien et du mal. Ils tenoient un serpent enfermé dans une cage; au jour présumé de la séduction d'Eve et d'Adam , on ouvroit la porte au reptile qui glissoit sur une table et s'entortilloit au gâteau qu'on lui présentoit: ce gâteau devenoit l'eucharistie des Ophites ^

' Aon solum proprios hoc modo peiflciunt , sed saepe etiam peregrinos accedentes, et adhuc apiid ipsos hospitio exceptos abi ipiunt enitn taies intus et vinculis alligatos pervim castrant. Ut non aniplius sint in voliiptatis periculo impulsi.

^- In Bacathis legione Philadelpliinà ultra Jordanem. (Epipli., episcop. Consi. ad versus haereses, 58, p. 407.)

^ Oriir. cont. Celse.

Des Gnostiques d'une autre sorte croy oient que toutétoit êtres sensibles, et ils se laissoient presque mourir de faim dans la crainte de blesser une créature de Dieu. Quand enfin ils étoient obligés de prendre un peu de nourriture, ils disoient au froment : « Ce n'est pas moi qui t'ai broyé ; ce » n'est pas moi qui t'ai pétri ; ce n'est pas moi M qui t'ai mis au four, qui t'ai fait cuire. » Ils prioient le pain de leur pardonnner et ils le mangeoient avec pitié et remords.

Les Priscilliens dont la doctrine étoit un mélange de celle des Manichéens et des Gnostiques , cassoient les mariages en haine de la génération, parce que la chair n'étoit pas l'ouvrage de Dieu, mais des mauvais anges ; ils s'assembloient la nuit, hommes et femmes, prioient nus comme les Carpocrasiens et se livroient à mille désordres toujours justifiés par la vileté du corps \ L'Espagne infestée de cette secte devint une école d'impudicité.

L'Eglise faisoit tête à toutes ces hérésies : sa lutte perpétuelle donne la raison de ces conciles, de ces synodes, de ces assemblées de tous noms et de toutes sortes que l'on remarque dès la naissance du christianisme. C'est une chose prodigieuse que l'infatigable activité de la communauté chrétienne : occupée à se défendre

^ Sulp. Jev. , lib. III ; Aug. hares. , 70.

contre les édits des empereurs et contre les supplices, elle étoit encore obligée de combattre ses enfants et ses ennemis domestiques. Il y alloit, il est vrai , de rc.cistence même de la foi : si lesîicré.sies n'avoient ('lé continuellement retranchées du sein de 1 Eglise par les canons, dénoncées et stygmatisées dans des écrits, les peuples n'auroient plus su de quelle religion ils étoient. Au milieu des sectes se propageant sans obstacles, se ramifiant à l'infini, le principe? chrétien se fût épuisé dans ses dérivations nombreuses, comme un fleuve se perd dans la multitude de ses canaux.

11 résulte de cet aperçu que les hérésies s imprégnèrent de l'esprit des siècles où elles se succédèrent. Leurs conséquences politiques furent énormes; elles affoiblirent et divisèrent le monde romain : les moines ariens ouvrirent la Grèce aux Goths,

les Donatistes l'Afrique aux \ andales, et, pour se dérober à l'oppression des Ariens , les évêques catholiques livrèrent la Gaule aux Franks. Dans l'Orient le Kestoriani.-me refoulé sur la Perse, gagna les Indes, alla s'unir au culte du Lama , et constituer sous un Dieu étranger la hiérarchie et les ordres monastiques de lEglise chrétienne : il fit naître aussi l'espèce de puissance problématique et fantastique du prêtre Jean. D'un autre côté une foule de sectes variées, que

proscrivoit le fanatisme grec , se réfugièrent pêle-mêle en Arabie : de la confusion de leurs doctrines, professées ensemble dans lexil et travaillées par la verve orientale , sortit le mabométanisme , bérésie judaïque-cbrétienne, de qui la baine aveugle contre les adorateurs de la croix se compose des baines diverses de toutes les infidélités dont la religion du Coran s'est formée.

A voir les cboses de plus baut dans leurs rapports avec la gran(ie famille des nations, les bérésies ne furent que la vérité pbilosopbique, ou l'indépendance de l'esprit de l'bomme, refusant son adbésion à la cbose adoptée. Prises dans ce sens, les bérésies produisirent des effets salutaires : elles exercèrent la pensée, elles prévinrent la complète barbarie , en tenant l'intelligence éveillée dans les siècles les plus rudes et les plus ignorants; elles conservèrent un droit naturel et sacré, le droit de choisir. Toujours il y aura des bérésies, parce que l'bomme né libre fera toujours des cboix. Alors même que l'bérésie cboque la raison , elle constate une de nos plus nobles liicultés : celle de nous enquérir sans contrôle, et d'agir sans entraves.

TROISIEME PARTIE

MQEDRS DES PAIEÎNS.

Un long paganisme et des institutions contraires à la vérité humaine avoient porté la gangrène dans le cœur du monde romain.

L'Evangile pouvoit faire des saints isolés, des

familles pieuses, charitables, héroïques; mais il ne pouvait extirper subitement un mal enraciné par une civilisation anti-naturelle. Le christianisme réforma les mœurs publiques avant d'épurer les mœurs privées ; il corrigea les lois, posa les do^^mes de la morale universelle, avant d'agir ellicacement sur la généralité des individus. Ainsi vous avez vu l'esclavage, la prostitution, l'exposition des enfants, les combats des gladiateurs, attaqués légalement par Constantin et ses successeurs (glorieux effet du christianisme au pouvoir); mais vous avez retrouvé aussi le même fond de corruption sur le trône. Les empereurs, il est vrai, ne se rendoient plus coupables de ces infamies effrontées dont s'étoient souillées à la face du soleil Tibère, Caligula, Néron, Domitien, Commode, Elagabale; mais les crimes intérieurs du palais, une dépravation secrète, une vie d'intrigues, quelque chose qui ressembloit davantage aux cours modernes commença : tout ce que le christianisme put faire d'abord, fut de contraindre les vices à se cacher.

La pouriture de l'empire romain vint de trois causes principales: du culte, des lois et des mœurs. Et comme cet empire renfermoit dans son sein une foule de nations placées dans divers climats, à différents degrés de civili-

sation, toutes ces nations mêloient leurs corruptions particulières à la corruption du peuple dominateur : ainsi l'Egypte donna h Rome ses superstitions, l'Asie sa mollesse, l'Occident et le Nord de l'Europe son mépris de l'humanité.

La société romaine parloit deux langues, étoit composée de deux génies : la langue latine et la langue grecque,, le génie grec et le génie latin. La langue latine se renfermoit dans une partie de l'Italie, dans quelques colonies africaines, illyriennes, daciques , gauloises, germaniques, bretonnes , tandis qu'Alexandre avoit porté sa langue maternelle jusqu'aux confins de l'Ethiopie et des Indes : elle servoit d'idiome intermédiaire entre les peuples qui ne s'entendoient pas; elle étoit parlée à Rome, même par les esclaves et les marchandes d'herbes. Le génie grec communiqua aux Romains la corruption intellectuelle, les subtilités, le mensonge, la vaine philosophie, tout ce qui détériore la simplicité naturelle; le génie latin voua ces mêmes Romains à la corruption matérielle, aux excès des sens, à la débauche, à la cruauté.

De ces généralités si nous passons à l'examen particulier de la religion, des lois et des mœurs, nous trouvons l'idolâtrie merveilleusement calculée pour autoriser les vices : l'homme ne faisoit

qu'imiter les actions du dieu K Jupiter a séduit une femme en se changeant en pluie d'or, pourquoi moi cliétif mortel n'en fcraije pas autant^? Ovide (et l'autorité est singulière) ne veut pas que les jeunes fdles aillent dans les temples parce qu'elles y verroient combien Jupiter a fait de mères \ Les femmes se prostituoient publiquement dans le temple de Vénus h Babylone \ Dans l'Arménie les familles les plus illustres consacroient leurs fdles vierges encore à cette déesse ^ Les femmes de Byblis qui ne

consentoient pas à couper leurs cheveux au deuil d'Adonis étoient contraintes, pour se laver de cette impiété, de selivrer un jour entier aux étrangers. L'argent qui provenoit de cette sainte souillure étoit consacré à la déesse ^. Les fdles, dans 1 île de Cjpre, se rendoient au bord de la mer avant de se marier et gagnoient avec le premier venu l'argent de leur dot ^

^ Eurip. ap. Just.

2 Ego homuntio, hoc non facerem? (Ter. Eun. , act. m.)

^ Quam multas maires fecerit il!e Deus. (Trist. , lib. ir.)

" Herodot., lib. i.

^ Strab., lib. xvi.

^ Lucian., de Assyiiâ, init.

' DotaleQi pecuniain qucesituras pro i-eliquâ pur

dicitiâ libamenta Venei'i soluturas. {Just., lib. wiii.)

Rien de plus célèbre que le temple de Gorinthe; il renfermoit mille ou douze cents prostituées offertes à la mère des amours. Ces courtisanes étoient consultées et employées dans les affaires de la république comme des vestales ^.

Lucien, dans les Dialogues des t^/ewj::, flagelle eK riant les turpitudes de la mythologie : Junon. se plaint à Jupiter qu'il ne la caresse plus depuis qu'il a enlevé Ganymède; Mercure se moque avec Apollon de l'aventure de Mars enchaîné par Vulcain dans les bras de Vénus; Vénus invite Paris à l'adultère : «Hélène n'est pas noire , puis- M qu'elle est née d'un cygne; elle n'est pas gros-))sière, puisqu'elle est éclose dans la coquille M d'un œuf. J'ai

deux fils: l'un rend aimable, » l'autre amoureux ; je mettrai le premier dans » tes yeux, le second dans le cœur d'Hélène, et » je t'amènerai les Grâces pour compagnes avec » le Désir.» Mercure dit à Pan : «Tu caresses » donc les chèvres?»

Les voleurs , les homicides et ie reste , avoient leurs protecleurs dans le ciel : « Belle Laverne , » donne moi l'art de tromper, et qu'on me croie » juste et saint ".

' Athen. lib. xai.

- pulciira Laverna,

Da mihi fallere, da justum sanctumque videri. (Hoiat., ep. XVI, lib, i.)

Les mystères d'Adonis , de Cybèle , de Priape, de Flore, étoient représentés dans les temples et dans les jeux consacrés k ces divinités. On vovoit à la lumière du soleil ce que Ton cache dans les ténèbres, et la sueur de la honte glaçoit quelquefois l'infâme courage des acteurs \

L'ordre légal, conforme à l'ordre religieux , faisoit de ces dérèglemens des mœurs approuvées. La loi Scantinie pensoit sans doute être rigoureuse, en n'exceptant de la prostitution publique que les garçons de condition. On versoit au trésor le tribut que payoient les prostituées; Alexandre Sévère appliqua cet argent à la réparation du Cirque et des théâtres ^.

Dans nne société où moins de dix millions d'hommes clisposoient de la liberté de plus de cent vingt millions de leurs semblables , on conçoit la facilité que les diverses cupidités avoient à se satisfaire. L'esclavage étoit une

^ Exuuntur etiam vestibus populo flagitante meretrices , quae tune mimorum funguntur officio , et in conspectu populi usque ad satietateui impudicorum luminum cum pudendis motiljus detinentur. (Lactanc. , de falsà religione, lib. i, p. 61. Basilese.)

- Lenonum vectigal et meretricum et exolctorum in sacrum asrarium iuferri vetuit , sed sumptibus publiais ad instaurationem theatri , circi , aruphitheatri et asrarii deputavit. (Laroprid. in Alex. Sev.)

source inépuisable de corruption ; la seule définition légale de l'esclave disoit tout : Noji tam vilis quant niellas \ moins vil que nul. Le maître avoit le droit de vie et de mort sur l'esclave, et l'esclave ne pouvoit acquérir qu'au profit du maître. Vous lisez au livre vingt-unième du titre premier de \éà\t Ediles ^ au sujet delà vente des esclaves : « Ceux qui vendent des es- » claves doivent déclarer aux acheteurs leurs » maladies et défauts; s'ils sont sujets à la fuite » ou au vagabondage ; s'ils n'ont point commis » quelques délits ou dommages

» Si depuis la vente l'esclave a perdu de sa va- » leur ; si , au contraire, il a acquis quelque chose, » comme une femme qui auroit eu un enfant ;. . » .... si l'esclave s'est rendu coupable d'un M délit qui mérite la peine capitale; s'il a voulu » se donner la mort; s'il a été employé à com- » battre contre les bêtes dans l'arène, etc. »

Immédiatement après ce titre vient un article sur la vente des chevaux et autre bétail, commençant de la même manière que celui sur la vente des esclaves : « Ceux qui vendent des » chevaux doivent déclarer leurs défauts, leurs)» vices ou leurs maladies, etc. »

Toutes les misères humaines sont renfermées dans ces textes que les légistes romains énon-

roient, sans se douter de l'abomination d'un tel ordre social.

Les cruautés exercées sur les esclaves font frémir : un vase étoit-11 brisé? ordre aussitôt de jeter dans les viviers le serviteur maladroit, dont le corps alloit engraisser les murènes favorites ornées d'anneaux et de colliers. Un maître fait tuer un esclave pour avoir percé un sanglier avec nnépieu, sorte d'armes défendues à la servitude \ Les esclaves malades étoient abandonnés ou assommés ; les esclaves laboureurs passoientla nuit enchaînés dans des souterrains : on leur distribuoitun peu de sel, et ils ne recevoient l'air que par une étroite lucarne. Le possesseur d'un serf le pouvoit condamner aux bêtes, le vendre aux gladiateurs, le forcer à des actions infâmes. Les Pvomaines livroient aux traitements les plus cruels, pour la faute la plus légère, les femmes attachées à leur personne. Si un esclave tuoit son maître, on faisoit périr avec le coupable tous ses compagnons innocents. La loi Petronia, l'édit de f empereur Claude , les efforts d'Antonin le Pieux, d'Adrien et de Constantin, furent sans succès pour remédier à ces abus que le christianisme extirpa.

L'instinct de la cruauté romaine se retrou voit

^ Cicer. in Yen'., \' , cap. 3.

dans les peines applicables aux crimes et aux délits. La loi prescrivoilla croix (à laquelle fut substituée la potence ^) le léu , la décollation, la précipitation , l'étranglement dans la prison , la fustigation jusqu'à la mort, la livraison aux bêtes, la condamnation aux mines, la déportation dans une île et la perte de la liberté.

Dans les premiers temps on pendoit le coupable, la tête enveloppée d'un voile, à des arbres appelés malheureux et maudits par la religion, tels que le peuplier', l'aulne et l'orme réputés stériles. On ne pouvoit faire mourir qu'avec le glaive, non avec la hache, l'épée, le poignard et le bâton. La mort par le poison ou par la privation d'aliments, d'abord permise, fut ensuite prohibée.

Etoient exemptés de la question , les militaires , les personnes illustres , ou distinguées j)ar leur vertu : celles-ci transmettoient ce privilège à leur postérité jusqu'à la troisième génération. Etoient encore soustraits à la question

' Callistratus scripserat crucem ; Tribonanius furcam substituit , quia Constantinus supplicium crucis abroga- \erat. (Pandect., lib. xlviii, tit. ix, de paen.)

2 Erant autem injelices arbores, damnatseque religione, quae nec seruntur nec frucium ferunt : quales populus, alnus, ulniis. (Piin., hist. nat. , lib. xxvi ; Pandect., loc. cit.)

TOME m bis d

les liomnics liJnes de race non plébéienne , excepté le cas d'accusation de crime de lèsemajesté au premier chef : or, la frayeur des tyrans et la bassesse des juges faisoient survenir celte accusation dans toutes les causes.

Les supplices de la question étoient : le chevalet, lequel étendoit les membres et détachoit les os du corps; les lames de fer rouge, les crocs à traîner \ les griffes h déchirer. Le même

homme pouvoit être mis plusieurs fois à la torture. Si nombre de gens étoient prévenus du même crime, on commençoit la question par le plus timide ou le plus jeune ^.

Ces épouvantables inventions de l'inhumanité ne sullisoient pas, et les bornes des tourments étoient laissées à la discrétion du juge \ De là cet arbitraire des supplices dont je vous ai parlé.

Avant de mettre les esclaves à la question , l'accusateur en déposoit le prix : le gouvernement confisquoit les esclaves qui survivoient , lorsqu'ils avoient déposé contre leurs maîtres '.

"" Unco trahebantur. (Plin. ; Senec.)

^ Ut ab eo priiuùm incipiatur qui timidior est , vel tenerse setatis videtur. (Pandect. , lib. xlyiii, tit. xviii.J

^ Quaestionismodummajiset judiccs aibitrariopoiteie. (Pandect., lib. xlviu, tit. xviii.)

^ Voyci tout relfioyable titre de qiia'sLîonibus.

De ce récit succinct de la corruption de Rome païenne par la religion et les lois , passons à la peinture de la corruption dans les mœurs.

Le seul peuple qui ait jamais fait un spectacle de l'homicide , est le peuple romain : tantôt c'étoient des gladiateurs et même des gladiatrices de famille noble ^ , qui s'entre-tuoient pour le divertissement de la populace la plus abjecte, comme pour le plaisir de la société la plus raffinée ; tantôt c'étoient des prisonniers de guerre que l'on armoit les uns contre les autres, et qui se massacroient au milieu des fêtes, la nuit, aux flambeaux, en présence de courtisanes toutes nues : on forçoit des pères, des fils, des

frères , de s'égorger mutuellement à fin de désennuyer un Néron, et mieux encore un Vespasien et un Titus.

Les panthères , les tigres , les ours , étoient appelés à ces jeux des hommes par une juste égalité

L'esprit de cette dernière loi est logique dans sa cruauté.

■" Per id tempus factum est mulierum certamen... Cum crudelè pugnavissent , essentque oh eam causam caeteras nobilissimas fœminas conviciis consectatae , cauluna est ne quœ mulier usquàm in reliquum tempus muneribus gladiatoris fungeretur, (Dion., Hist. Rom., lib. Lxxvi, p. 858, Hanoviae, 1806.)

et fraternité. La mort se voulut montrer un jour îiu milieu de l'arène dans toute son opulence; elle j lit paroître à la fois une multitude de lions : tant de bouches affamées auroient manqué de pâture, si les martyrs ne s'étoient heureusement trouvés pour fournir du sant^ et de la chair à ces armées du désert. Onze mille animaux de diflérentes sortes furent immolés après le triomphe de Trajan sur les Daces, et dix mille gladiateurs succombèrent dans des jeux qui durèrent cent vingt-trois jours.

La loi romaine étendoit ses soins maternels sur les bêtes de meurtre; elle défendoit de les tuer en Afrique, comme on délènd de tuer les brebis, mères des troupeaux. Le retentissement des glaives , les rugissemens des animaux , les gémissemens des victimes dont les entrailles étoient traînées sur un sable parfumé d'essence de safran ou d'eaux de senteur ^ , ravissoient la foule : au sortir de l'amphithéâtre elle couroit se plonger dans les bains, ou dans les lieux dont les enseignes brilloient sous les voûtes qui ont donné leur nom à la transgression de la chasteté. Ces impitoyables spectateurs de la mort, qui la regardoient sans pouvoir

' Croco diliito aut aliis fiagiantibus liquoribus. (Martial., V. 26, et de Spect., 3.)

apprendre à]iîourir, accordoient rarement la vie : si le gladiateur crioit merci, les Délie, Jet; Lesbie, les Cvnthie , les Lydie, toutes ces femmes des Tibulle, des Catulle, des Properce, des Horace, donnoient le signe du trépas delà même main dont les Muses avoient chanté les molles caresses ^

Les festins particuliers étoient rehaussés par ce plaisir du sang : quand on s'étoit bien repu et qu'on approchoit de l'ivresse, on appeloit des gladiateurs; la salle retentissoit d'applaudissements, lorsqu'im des deux assaillants étoit tué. Un Romain avoit ordonné par testament, de faire combattre ainsi de belles femmes qu'il avoit achetées, et un autre de jeunes esclaves qu'il avoit aimés ^.

^ Policem vertebant. (Juvenal , Sat. 3, v. 36.)

Quis nescit? vel quis non vidit vulnera pali ? Quem cavat assiduis ludibus , scutoque laccssit, Atque omnes implet numéros, dignissima prorsùs Florali matrona tuba ; nisi quid in illo , Pectore plus agitet veraeque paratur aienae. Quem praestare potest mulier galeata pudorem , Quae fugit à sexu?

(Juven., Sat. vi, p. 151. Lugduni Batav. 1695.)

^ Quidam testamento formosissimas mulieres quas emerat, eo pugnsc génère confligere inter se. Aliiis im-

Le luxe des édifices à Rome passe ce qu'on en sauroit dire : la maison d'un riche étoit une ville entière ; on y trouvoit des forum , des cirques, des portiques, des Laius publics, des bibliothèques. Les maîtres y vi voient pendant le jour, dans des salles ornées de peintures que la lumière du soleil n'éclairoit point : on ne les peut

encore voir qu'à la lueur des torches, aujourd'hui que la nuit des siècles et les ténèbres des ruines ont ajouté leur obscurité à celle de ces voi^ites. Un ouvrage, faussement attribué à Lucien , fait l'éloge d'un appartement ; cette demeure est représentée comme une femme modeste dont la parure est à ses charmes ce que la pourpre est à un vêtement. Et cependant Ihabitation qui paroissoit si simple à l'auteur de cette pièce de rhétorique , a des murs peints à fresque, des plafonds encadrés d'or, et tout ce qui en feroit pour nous un palais de la plus grande magnificence.

Descendant de la cruauté à la débauche, qui ne sait les spifitriœ de Tibère et les incestes de Galigula? Qui n'a entendu parler de Messaline et du lit où elle rapportoit l'odeur de ses souillures? Néron se marioit publiquement à des

pubères pueros quos vivus iii dcliciis habebat. (Athen., lib. iT, p. 154, edit. 1598.)

hommes ^ Par la ijlessure qu'il tit à Sporuis, il inventa une femme nouvelle. Je ne redirai plus rien des Vitellius et des Domitien.

Le luxe des repas et des fêtes épuisoit les trésors de Tétat et la fortune des familles : il falloit aller chercher les oiseaux et les poissons les plus rares , dans les pays et sur les côtes les plus éloignés. On engraissoit toutes sortes de bêtes pour la table, jusqu'à des rats. Des truies on ne mangeoit que les mamelles; le reste étoit livré aux esclaves.

Athénée consacre onze livres de son Banquet à décrire tous les poissons , tous les coquillages, tous les quadrupèdes , tous les oi-

seaux , tous les insectes, tous les fruits, tous les végétaux, tous les vins dont les anciens usoient dans leurs repas. Il se donne la peine d'instruire la postérité que les cuisiniers étoient des personnages importants, familiarisés avec la langue d'Homère , et à qui l'on faisoit apprendre par cœur les dialogues de Platon. Ils mettoient les plats

^ Nero tanto Sabiuœ desiderio teneri cœpit , ut puerum libeitum (Sporus norainabatur) exsecari jusserit quôd Sabince simillimus erat , eoque in caeteris rébus pro uxore usus sit , qiiin etiam progrediente tempore euiii in u\orem duxit quauquam ipse nuptus Pythagorœ liberto. (Dion., lib. lxii , p. 715.)

SLIP la table, coinpLaiit : Un , Deux , Trois ^ et répétant ainsi le commencement du Timée. lis avoient trouvé le moyen de servir un cochon entier, rôti d'un côté, bouilli de l'autre^. Ils piloient ensemble des cervelles de volailles et de porcs, des jaunes d'œuCs, des leuilles de rose, et fbrmoient du tout une pâte odoriférante, cuite à un feu doux, avec de l'huile , du garum , du poivre et du vin ^ Avant h; repas on mangeoit des cigales pour se donner de l'appétit ^

Je vous ai parlé de cet Elagabalc à qui ses compagnons avoient donné le surnom de Yarius, parce qu'ils le disoient fils d'une femme publique et de plusieurs pères. Il nourrissoit les officiers de son palais d'entrailles de barbot , de cervelles de faisans et de grives, d'œufs de perdrix et de têtes de perroquets ^. Il donnoit à ses

" Athen., Hb ix , cap. 7.

^ Id., lib. IX, cap. 6, ad fin.

* Fragrantissimis rosis in mortario tiitis, addo galHnaruiii et porcorum elixa cerebra , deindè oleum , garum, piper, vinum , omnia curiosè trita in oUam novam effundeus, subjecto iani blando et continue. (Athen. , Deipnosoph., lib. ix , p. 406.)

" Lib. IV, cap. 6.

5 Exhibuit palatinis ingénies dapes extis muliorum refertas , et cerebellis phœnicopterùm , et perdiccum

chiens des foies de canards , à ses chevaux des raisins d'Apamène , à ses lions des perroquets et des faisans \ 11 avoit, lui , pour sa part, des talons de chameau , des crêtes arrachées à des coqs vivans, des tétines et des vulves de laies, des langues de paons et de rossignols, des pois brouillés avec des grains d'or, des lentilles avec des pierres de foudre , des fèves fricassées avec des morceaux d'ambre et du riz mêlé avec des perles^ : c'étoit encore avec des perles au lieu de poivre blanc, qu'il saupoudroit les truffes et les poissons. Fabricateur de mets et de breuvages, il mêloit le mastic au vin de rose. Un jour il avoit promis h ses parasites un phénix, ou , à son défaut , mille livres d'or ^.

En été il donnoit des repas dont les orne-

ovisjet cerebellis turdorum , et capitibus psittacorum et fasianorum et pavonuni. {JElu Lamprid. ^ Ilist. Au^., ant. Héliogab.^ p. 108, Parisiis, 1620.)

■■ Canes Jecinoribus ansei'um pavit. Misit et uvas Apamenas in praesepia equis suis. Et psittacis atqiic fasianis leones pavit. (Id., ibid.)

^ Comedit calcanea camelorum et cristas vivis gallinaceis demptas; linguas pavoniim et lusciniarum , pisum cum aureis,

lentem cum ceiauniis , fabam cum electris et orizam cum albis. (Id., ibid.)

^ Fertur et piomisisse phœnicem conviviis, vei pro câ libins auri mille. (Id. p. 109.)

menls changcoient chaque jour tle couleur : sur les réchauds , les marmites , les vases d'argent du poids de cent livres, étoient ciselées des figures du dessin le plus impudique \ De vieux sycophantes assis auprès du maître du banquet, le caressoient en mangeant.

Les lits de table, d'argent massif, étoient parsemés de roses, de violettes, d'hyacinthes et de narcisses. Des lambris tournant lançoient des fleurs avec une telle profusion , que les convives en étoient presque étouffés ^. Le nard et des parfums précieux alimentoient les lampes de ces festins qui comptolent quelquefois vingtdeux services. Entre chaque service on se lavoit et l'on passoit dans les bras d'une nouvelle femme ^

■* Deindè aesliva convivia colorlbus exhibuit... Semper varie per dies omnes aestivos... Vasa centenaria argentea sculpta, et nonnulla schematlbus bbidinosis inquinata. (Id.,p. 107.)

- Oppressif in tricliniis versatilibus parasites suos violis et floribus, sic ut animam aliqui efflaverint , quùm crepere ad summum non possent. (Id., p. 108.)

^ Idem in lucernis balsamum exhibuit. Eïibuit et aliquando taie convivium ut haberet viginti et duo fercula ingentium epularum, sed per singula lavaret, et niulieribus uterentur ipse et araici cum jurejurando quod voluptatem cflicercnt. (Id., p. 111.)

Jamais Elagabale ne mangeoit de poisson auprès de la mer ; mais , lorsqu'il en étoit trèséloigné , il faisoit distribuer à ses gens des laitances de lamproies et de loups marins. On jetoit au peuple des pierres fines avec des fruits et des fleurs ; on î'envoyoit boire aux piscines et aux bains remplis de vin de rose et d'absynthe ^

J'ai déjà touché quelque chose des impuretés et des noces d'Elagabale. Il aimoit particulièrement à représenter l'histoire de Paris : ses vêtements tomboient tout à coup ; il paroissoit nu , tenant d'une main une de ses mamelles, de l'autre se voilant comme la Vénus de Praxitèle; il s'agenouilloit et se présentoit aux ministres de ses voluptés ^. Il avoit quitté Zoticus le cocher , et s'étoit donné en mariage à Hiéroclès; il porta la passion pour celui-ci à un tel degré d'obscénité , qu'on ne le sauroit dire : il prétendoit célébrer ainsi les jeux sacrés de

^ Ad mare piscem nunquàm coinedit : in longissimis à mari locis omnia marina semper exhibuit : murœnarum lactibus et luporum in locis mediterraneis pavit, et rosis piscinas exhibuit , et bibit cum omnibus suis caldaria_, miscuit gemmas pomis ac floribus; jecit et per fenestram cibos. (Id., p, 109.)

- Posterioribus eminentibus in subactorem rejectis et oppositis. (Lamprid., vit. Elagabal.)

Flore K En Loii Romain, il mêloit 1 immolation des victimes humaines à la débauche; il les choisissoit parmi les enfants des meilleures familles, prenant soin qu'ils eussent pères et mères vivants, afin qu'ils j eut plus de douleur ^.

Elaï^abale étoit vêtu de robes de soie brodées de perles. 11 ne portoit jamais deux fois la même chaussure, la même bague, la même tunique', il ne connut jamais deux fois la même femme ■'.

Les coussins sur lesquels il se couchoit, ëtoient enfles d'un duvet cueilli sous les ailes des perdrix \ A des chars d'or incrustés de pierres précieuses (Elagabale dédaignoit les chars d'argent et d'ivoire) il enchaînoit deux, trois et quatre belles femmes le sein décou-

" Ut eidem inguina oscularetur. (Iil., ibid.)

^ Credo ut major esset utrique parent) dolor. (Id.,

ibid.)

^ Calciainentum nunquàm itera\it; annulos etiam ne-

gatur itérasse, pretiosas vestes sœpè couscidit. (Id. ,

" Idem mulierem nunquàm iteravit praeter uxoreni. (Id., p. 109.)

" Nec cubuit in accubitis facile, nisi iisque pilum Icporinum haberent , aut plumas perdiccum , sub alares culcitras , ScTpè permutans. (Id.. p. 108.)

vert, et il se laisoit traîner sur le quadrige. Quelquefois il étoit nu ainsi que son élégant attelage, et il rouloit sous des portiques semés de paillettes d'or ', comme le Soleil conduit par les Heures.

Si ces iniquités et ces folies n'appartenoient qu'à un seul homme, il n'en faudroit rien conclure des mœurs d'un peuple; mais Elagabale n'avoit fait que réunir dans sa personne ce qu'on avoit vu avant lui , depuis Auguste jusqu'à Commode. Se faut-il étonner qu'il y eût alors dans les catacombes de Rome, dans les sables de la Thébaïde, un autre peuple qui, par des austérités et des larmes, appelât la création d'un autre univers? Ces cochers du Cirque, ces prostituées des temples de Cjbèle , qui faisoient

rougir la hme^ de leurs affreux débordements, ces poursuivants de testaments, ces empoisonneurs, ces Trimalcions, toute cette engeance de l'amphithéâtre,

^ Habuit et gemmata véhicula et aiiiata, coutempsit argentatis et eboratis et œratis. Junxit et quaternas muiieres pulchei rimas et binas ad papillam, vei ternas et ampliùs, et sic vectatus est : secl pleiumque nuckis , cùm iiudum illse traheient. (Id., p. 111.) Scobe aiiri

porticum slravit : ut fit de

aurosâ arenâ, (I., p. 102.)

- Inque vices equitant , ac , hinâ teste, moventur.

(Juv., sat. VI.)

toute cette race jugée et condamnée devoit disparoître de la terre.

L'impureté n'étoit pas le fruit particulier de l'éducation des tyrans, un privilège de palais, une bonne grâce de cour; elle étoit le vice dominant de la terre païenne, grecque et latine. La pudeur comme vertu, non comme instinct, est née du christianisme : si quelque chose pouvoit excuser les anciens, c'est que, ne remontant pas plus haut que le penchant animal , ils n'avoient pas de la chasteté l'idée que nous en avons.

Des savants, dans Athénée, examinent doctement quand l'amour pour les jeunes garçons commença. Les uns le font remonter à Jupiter et les autres à Minos qui devint amoureux de Thésée; les autres à Laïus qui enleva Chrysippe, fils de Pélops son hôte. Hiéronyme , le Péripatéticien, loue cet amour, et fait l'éloge

de la légion de Thèbes ; Agnon , l'Académicien , rapporte que chez les Spartiates il étoit licite à la jeunesse des deux sexes de se prostituer légalement avant le mariage.

Dans le dialogue des Amours , qui n'est vraisemblablement pas de Lucien , l'auteur introduit sur la scène deux personnages, Chariclès et Gallicratidas; ils plaident dans un bois du temple de Cnide , l'un l'amour des femmes,

l'autre l'amour des garçons : Lycinus et Thëomneste sont juges du débat. Chariclès, attaquant son adversaire après avoir fait l'éloge des femmes, lui dit: «Ta victime souffre, et » pleure dans tes odieuses caresses ^ ; si l'on » permet de tels désordres parmi les hommes , » il faut laisser aux Lesbiennes leur stérile)) volupté ^. »

Callicratidas prend la parole; il repousse quelques - uns des arguments de Chariclès : «Les lions n'épousent pas les lions, dis-tu? » c'est que les lions ne philosophent pas\ >> Callicratidas fait ensuite une peinture satirique de la femme; le matin, au sortir du lit, la femme ressemble à un singe; des vieilles et des servantes , rangées à la file comme dans une procession , lui apportent les instruments et les drogues de sa toilette , un bassin d'ar-

^ Principio quidem dolores ac lacrymse oboriuntur , ubi per lempus dolor aliquid remisit , nihil quicquam , ut aiunt, moleste feceris , voluptas autem ne ulla quidem. (Luciani amores , p. 572. Lutetiae Parisiorum , an 1615.)

2 Congrediantur et illas inter se rautuo. Tribadum obscœnitatis istius passim ac libère vagetui". (Id., ibid.)

^ Non amant sese leones , nec enim philosophantur.

(Luciani Amores , p. 576.)

geut , une aiguière, un juiroii-, des fers à friser, des fards, des pots remplis d'opiats et d'onqueiits pour nettoyer les dents, noircir les sourcils, teindre et parfumer les cheveux; on croirait voir le laboratoire d'un pharmacien. Elle couvre à moitié son front sous les anneaux de sa chevelure , tandis qu'une autre partie d' cette chevelure flotte sur ses épaules. Les bandelettes de sa chaussure sont si serrées qu'elles entrent dans sa chair; elle est moins vêtue qu'enlcrmée sous un tissu transparent qui laisse voir ce qu'il est censé cacher. Elle attache des perles précieuses à ses oreilles, des bracelets en forme de serpents d'or k ses poignets et à ses bras; une couronne de diamants et de pierreries des Indes, repose sur sa tête; de longs colliers pendent à son cou ; des talons d'or ornent sa chaussure de pourpre; elle rougit ses joues impudentes à fin de dissimuler sa pâleur. Ainsi parée, elle sort pour adorer des déesses inconnues et fatales à son mari. Ces adorations sont suivies d'initiations mal famées et de mystères suspects^.

^ Etiam corona caput circumica ambit, lapillis indicis stellata,pietiosa autem de cervicibus monilia dépendent.

Impudentes etiam gênas rubefaciunt illitis fucis

Nempe statira è domo egressae, sacrificiafaciunt arcana et abscjne viris suspecta mysteria. (Luciani Amores, p. 579.)

Elle rentre et passe d'un bain prolongé à une taîile somptueuse; elle se gorge d'aliments, elle goûte à tous les mets du bout du doigt. Un lit voluptueux l'attend ; elle s'y livre à un sommeil inexplicable, si c est un sommeil, et quand on sort de cette couche moelleuse , il faut vite courir aux thermes voisins \ »

De cette satire Callicratidas passe à l'éloge du jeune homme : « Il se lève avant l'aurore, se plonge dans une eau pure, étudie les maximes de la sagesse, joue de la Ivre, dompte sa vigueur sur des coursiers de Thessalie et lance le javelot; c'est Mercure , Apollon , Castor. Qui ne serait l'ami d un pareil jeune homme "? L'amoiu*

^ Domi statim prolixa balnea ac suQiptuosa quidem ac lauta mensa. Posteaquàm enim nimisquàm repletae fuerint sua ipsarum gulositate , suminis digitis velut inscribentes appositorun unumquodque dégustant. Et diversorum corporum somnos et muliebritate lectum refertum, ex quo surgens statim lavacro opus habet. (Id., ibid.) Ce latin ne rend pas le texte grec.

-^ Mane surgens ex lecto , postquàm residentem in oculis somnum reliquum aquâ simplici abstersit. lUi apta atque sonora lyra. Thessali equi illi curae sunt , ac breviter juventutem domant ac subjugant, in pace medi-

tatur res bellicas, evibrando jacula Quomodô

vero , non aiuaret illum in palœstris quidem Mei'curium , inter lyras autem Apollinem , equitoreni vero Castorem.

étoit le médiateur de l'arnïtié entre Oreste et Pilade; ils voguoient ensemble sur le même vaisseau de la vie ^ : il est beau de s'exciter aux actions héroïques par une triple communauté de plaisirs , de périls et de gloire. L'àme de ceux qui aiment de cet amour céleste habite les régions divines , et deux amants de cette sorte reçoivent , après la vie , le prix immortel de la vertii^. » Callicratidas exprime ici l'opinion de Platon, et de Socrate déclaré le plus sage des hommes !

Licinius juge le procès : il laisse les femmes aux hommes vulgaires et les petits garçons aux philosophes. Théomneste rit de la prétendue pureté de l'amour philosophique, et finit par la peinture d'une séduction dont les nudités sont à peine supportables sous le voile de la langue grecque ou latine.

Les plus grands personnages de la Grèce et les plus hautes renommées passèrent sous le joug de ces dégradantes passions : Alexandre fit

^ Amor Orestem et Pyladem conjunxit : atque in uno CËcdenique vitae navigio simul na\ igârunt.

2 Etiam aethei- post terrana excipit eos qui haec sectantur : illi autem meliori fato morientes , virtutis praemium hoc incorruptibile consequuntur. (LucianiAmores,. p. 585.)

rougir ses soldats de sa tamiliarité avec l'eunuque Bagoas. Périciès vivoit publiquement avec la femme de son fils ^; il défendit devant les tribunaux Cimon accusé dinceste avec sa sœur Elpinice, et Elpinice devint le prix de l'éloquence tarée du triomphant orateur^. Sophocle sort d'Athènes avec un jeune garçon qui lui dérobe son manteau; Euripide se raille de Sophocle, et lui déclare qu'il a possédé pour rien la même créature ^ Sophocle lui répond en vers : <{ Euripide, ce fut le soleil et nou un jeune gar- » çon qui me dépouilla en me faisant éprouver » sa chaleur; pour toi, c'est Borée qui t'a glacé » dans les bras d'une femme adultère ^. » Le sale Diogène dansoit avec l'élégante Lais qui se li-

" Ath., llb. XIII, cap. 6.

2Id.,ib.

^ Sophoclem venustum puerum extra maenia civitatis duxisse ut cuin eo coixet , eumque Sophoclis pennulâ direptâ discessisse. Euiipides cachinnans per ludibrium dixit illo se aliquando puero usum fuisse, verum sibi f'iirto nihii amissum. (Athen., p. 604.)

"* Hoc ubi Sophocles audiit, iu Euripidem epigi-amma scripsit hujusmodi.

Sol quidem, o Euripides, non puer, ciim me tepefaceret Veste nudavit : tiLi verô alieDam uxorem osculaiiti Inaessit Boreas, etc.

HXtoç ^v ov Tzxii, EupiTziOv} , o; f/ï ;/),txtva)V, etc.

(Athen., Deipnosoph., p. 604.)

vroit à lui , et le voluptueux Aristippe, amant de Lais, approuvoitle partat^e. Sur le tombeau de Dioclès, de jeunes garçons célébroient chaque année la fête des baisers : le plus lascif obtenoit la couronne ^ : Dioclès avoit été un infâme. Athénée nous apprend encore le rôle que jouoient les courtisanes, et Lucien les leçons qu'elles se donnoient entre elles : Aspasie , Phrynée , Lais, Gljcère , Flora, Gnathène, Gnathénion, Manie et tant d'autres sont devenues des personnages mêlés aux plus graves comme aux plus beaux souvenirs de l'histoiie, des arts, et du génie.

Un trait p;irticulier distingue le dialogue des Courtisanes dans Lucien. L'auteur met souvent en scène une mère et une fille : c'est la mère qui corrompt la fille, (jui cherche à lui enlever tout remords, toute pudeur, qui l'instruit au libertinage, au mensonge, au vol, qui lui conseille de se prostituer au plus rustre, au plus laid , au plus infâme , pourvu qu'il paie bien et qu'on le puisse dé-

pouiller. Quant aux jeunes courtisanes, elles éprouvent presque toujours une passion sincère et naïve; elles ont recours à

^ Quique labra labris dulcius applicaverit , Is coronis oneratus ad suam matrem revertitur. (Théoc, idyl. xii.)

des enchantements , comme la Magicienne de Théocrite , pour rappeler des amants volages; on les voit occupées à les arracher non-seulement à leurs rivales, mais encore à leurs nvaux , les philosophes. Chélidonion propose à Drosé d'écrire avec du charbon sur la muraille du Céramique : slristenet corrompt Clinias. Cet Aristenet étoit un philosophe qui avoit enlevé Clinias à Drosé. Enfin l'on trouve parmi les dialogues de Lucien, celui de Clonarion et de Lésena , consacre à la peinture des désordres entre les femmes; ils y sont peints comme les désordres entre les hommes. Léœna est aimée d'une riche femme de Lesbos, Mégille, déjà liée avec Démonasse , femme de Corinthe. Ces deux saphiennes invitent Léaena à partager leur commune couche. Mégille jette au loin sa fausse chevelure , paroît nue , et la tête rase comme un athlète'. Léaena entre dans des détails assez étendus avec Clonarion , et refuse de lui donner les derniers ^.

^ Megilla comam ut illam fictitiam habebat à capite rejecit , ipsa autem jacebat omninô similis atque îequiparanda gladiatori, alicui vehementex- virili atque robusto ad vivum usque cute detonsà.

■ ^ Ne quaere accuratius omnia , turpia eniin sunt. (Luciani dialogi meretricii Clonariuni et Léaena ad finem, p. 970.)

Vous auriez une fausse idée de ces ouvrages , si vous vous les représentiez comme ces mauvais livres destinés parmi nous h la dépravation de la jeunesse, mais qui ne peignent point l'état gé-

néral de la société. Les pères de l'Eglise s'expriment comme Lucien et comme Athénée : Clément d'Alexandrie indi(jue des choses de la même nature que celles rappelées au dialogues des Amours , et il cite ailleurs des faits racontés par Lucien lui-même ^ ; il parle de la Vénus de Guide souillée dans son temple, et de Philœnis, « k qui, dit Fleury, on attribuoit » un écrit touchant les impudicités les pluscrimi- » nelles dont les femmes soient capables. » Saint Justin , dans son Apologie , assure que l'ouvrage de Philœnis étoit entre les mains de tout le monde *.

Chez plusieurs nations , un prix étoit décerné

^ Inpaedâgog., lib. ii, cap. 10. In protreptico, p. 24 et 38.

^ Un auteur italien trop célèbre a reproduit l'ouvrage de Philœnis. Avant lui , un grave et religieux savant du onzième siècle avoit écrit un livre de même nature, Brantôme a lenouvelé les mêmes histoires ; mais le véritable auteur de l'ouvrage grec n'étoit point la courtisane Philœnis, c'étoit un sophiste nommé Polycrate , comme nous l'apprend Athénée.

au plus impudique Ml y avoit des villes entières consacrées à la prostitution : des inscriptions écrites h la porte des lieux de libertinage et la multitude des simulacres obscènes trouvés à Pompéi , ont fait penser que cette ville jouissoit de ce priviiége. Des philosophes méditaient pourtant sur la nature de Dieu et de l'homme dans cette Sodome ; leurs livres déterrés ont moins résisté aux cendres du Vésuve que les images d'airain du Musée secret de Portici. Caton le Censeur louoit les jeunes G;ens abandonnés au vice que cliantoient les poètes ^. Après les repas, on voyoit sur les lits du festin de malheureux enfans qui attendoient les outrages ^

Ammien Marcellin a peint les descendants des Gincinnatus et des Publicola au quatrième siècle \ « Ils se distinguent par de

^ Impios infamiâ turpissîmâ

(Philo, de praemiis et pœnis, p. 586, in-fol. , Parisiis ,

2 Horat. , saty. , lib. i.

^ Transeo puerorum infelicium grèges quos post transacta convivia aliae cubiculi contumeliae expectant. (Senec, ep. 95.)

* Les Romains sous le règne de Trajan, d'Antonin le Pieux et de Marc-Aurèle , ressemb-loient déjà beaucoun

» hauts chars ; ils suent sous le poids de leur » manteau , si léger pourtant que le moindre » vent le soulève. Ils le secouent fréquemment » du côté gauche pour en étaler les franges et ,) laisser voir leur tunique où sont brodées di- » verses figures d'animaux. Etrangers , allez les » voir , ils vous accableront de caresses et de » questions. Retournez-y , il semble qu'ils ne » vous aient jamais vus. Ils parcourent les rues

» avec leurs esclaves et leurs bouffons Devant

» ces familles oisives, marchent d'abord des » cuisiniers enfumés , ensuite des esclaves avec M les parasites. Le cortège est fermé par des » eunuques , vieux et jeunes , pâles , livides, » affreux.

» Envoie-t-on savoir des nouvelles d'un ma- » lade? Le serviteur n'oseroit rentrer au logis » avant de s'être lavé de la tête aux pieds. La » populace n'a d'autre abri pendant la nuit » que les tavernes ou les toiles tendues sur les » théâtres; elle joue aux dés avec fureur, ou

aux Romains dont parle Aramien Marcellin. Lucien, qui vivoit sous ces empereui's , nous a laissé dans le Nigrinus un tableau des mœurs romaines , dont l'tiistorien semble avoir emprunté p.usieurs traits : Le premier s'étend seulement davantage sur le goût pour les chevaux, sur le luxe, les funérailles, les testamcns, etc.

» s'amuse à faire un bruit ignoble avec les iia-

» Ceux qui s'enorgueillissent de porter les)» noms des Keburri , des Faburri , des Pagoni , » des Geri , des Dali , des Tarrasci , des Perrasi , » vont aux bains, couverts de soie et accompa- » gnés de cinquante esclaves. A peine entrés)) dans la piscine ils s'écrient : « Où sont mes » serviteurs! » S'il se trouve quelque créature jar. dis usée au service du public, quelque vieille » qui a trafiqué de son corps, ils courent à elle » et lui prodiguent de sales caresses. Et voilà les » hommes dont les ancêtres admonestoient un » sénateur pour avoir donné un baiser à sa femme » devant sa fille! Les prétendez- vous saluer?)> Tels que des taureaux qui vont frapper de la « corne , ils baissent la tête de côté et ne lais- » sent que leur genou ou leur main au baiser de)) l'humble client

» Au milieu des festins on fait apporter des » balances pour peser les poissons , les loires et » les oiseaux. Trente secrétaires, les tablettes à » la main, font l'énumération des services. Si » un esclave apporte trop tard de l'eau tiède,)) on lui administre trois cents coups de fouet. » Mais si un vil favori a commis un meurtre :

' Amm. Marcel., lib. xiv.

» Que voulez-vous, dit le maître? C'est un » misérable ! Je punirai le premier de mes gens » qui se conduira ainsi 1

)) Ces illustres patrices vont-ils voir une mai- » son de campagne ou une chasse que d'autres » exécutent devant eux ; se font-ils transporter » dans des barques peintes par un temps un M peu cliuud de Putéoles à Cajète , ils compa- » rent leurs voyages à ceux de César et d'Alexan-)) dre. Une mouche qui se pose sur les tranges » de leur éventail doré, un rayon de soleil qui » passe à travers quelque trou de leur parasol,)) les désolent; ils voudroient être nés parmi les M Cimmériens ^.

» Cincinnatus eût perdu la gloire de la pau- » vreté si , après sa dictature, il eût cultivé des » champs aussi vastes que l'espace occupé par un » seul des palais de ses descendans ^. Le peuple » ne vaut pas mieux que les sénateurs; il n'a)) pas de sandales aux pieds , et il se fait don-

^ TJbi si inter aurata flabella laciniis sericis insederint muscae , vel per foramen umbiaculi pensilis radiolus irruperit solis , queruntur quod non sunt apud Cimmerios nati. (Ammien. Marcell., lib. xxviii , cap. 4, p. 411. Lugduni Batavorum 1G93.)

2 Quorum mensuram siinagris consul Quintius possedisset , amiserat etiam post dictaturani gloriam paupeitati». (AriHîi., lib. xxii, cap. 4.)

» ner des noms retentissans; il boit, joue et » se plonge dans la débauche; le grand cirque » est son temple, sa demeure, son forum. » Les plus vieux jurent par leurs rides et leurs » cheveux gris, que la république est perdue, » si tel cocher ne part le premier et ne rase » habilement la borne. Attirés par l'odeur » des viandes, ces maîtres du monde suivent » des femmes qui crient

comme des paons » affamés , et se glissent dans la f.aîle à manger » des patrons ^ »

La mollesse du peuple passa à l'armée : le soldat préféroit la chanson obscène au cri de guerre; une pierre comme autrefois, ne lui servoit plus d'oreiller sur un lit armé , et il buvoit dans des coupes plus pesantes que son épée^ ; il connoissoit le prix de l'or et des pierreries; le temps n'étoit plus où un légionnaire ajant trouvé dans le camp d'un roi de Perse un petit sac de peau rempli de perles, les jeta, sans savoir ce que c'étoit , et n'emporta que le sac '.

^ Id,, lib. xxviii , cap. 4.

* Cnm miles cantilenas meditaretur pro jubilo molliores : et non saxum erat ut antehac armato cubile — et graviora gladiis pocula , testa enim bibere jam pudebat. (Amm., lib. xxu , cap. 4.)

Md., ibid.

Le soldat romain quitta la cuirasse, abau- «loniia le j)i!uni et la courte épée : alors, nu comme le Barbare et inférieur en force, il fut aisément vaincu, Végèce attribue les défaites successives des lésions à l'abandon des anciennes armes ^

Les désordres de la])o1ice de Home étoient extrêmes: on en jugera par un événement arrivé sous le règne de Théodose I*'.

Le.> empereurs avoient bâti de grands édifices où se trouvoient les moulins et les fours qui servoient à moudre la farine et à cuire le pain distribué au ; euple. Plusieurs cabarets s'étoient élevés auprès de ces maisons; des femmes publiques attiroient les passants dans ces cabarets; ils n'y étoient pas plus tôt entrés qu'ils tomboient par des trapes dans des souterrains. Là, ils dem-

curoient prisonniers le reste de leur vie, contraints à tourner la meule, sans que jamais leurs parents pussent savoir ce qu'ils étoient devenus. Un soldat de Théodose, pris à ce piège, s'arma de son poignard, tua ses détenteurs et s'échappa. Théodose fit raser les édifices qui couvroient ces repaires; il fit également disparoître

' De re niilit., iib. aa cap. 10.

les maisons de prostitution où étoient reléguées les femmes adultères K

L'anarchie dans les provinces égaloit celle qui rëgnoit dans la capitale : Salvien déclare qu'il n'y a point de châtiment que ne méritassent les Romains; il les compare aux Barbares, et les trouve inférieurs à ceux-ci en charité, sincérité, chasteté, générosité, courage. Il fait la description de la Septimanie : «Vignes, prairies émail- » lées de fleurs , vergers , campagnes cultivées , » forêts, arbres fruitiers, fleuves et ruisseaux, » tout s'j trouve. Les habitants de cette pro- » vince ne devroienl-ils pas remplir leurs de- » voirs envers un Dieu si libéral pour eux? Eh M bien ! le peuple le plus heureux des Gaules, » en est aussi le plus déréglé ^. La gourmandise » et l'impureté dominent partout. Les riches M méprisent la religion et la bienséance ; la foi » du mariage n'est plus un frein , la femme lé- » eitime se trouve confondue avec les concubi- » nés. Les maîtres se servent de leur autorité M pour contraindre leurs esclaves à se rendre à » leurs désirs. L'abomination règne dans des » lieux où les filles n'ont plus la liberté d'être

^ Socrat.^ lib. v, cap. 18.

2 In omnibus quippè Galliis sicut divitiis primi fuêre sic vitiis. (Salv., de gubern. Dei , iib. xii , p. 230.)

» chastes. On trouve des Romains qui se livrent » à tous les désordres, non dans leur maison, » mais au milieu des ennemis et dans les fers » des Barbares.

» Les villes sont remplies de lieux infâmes, ») et ces lieux ne sont pas moins fréquentés par » les femmes de qualité que par celles d'une » basse condition : elles rei^ardent ce liberti- » nage comme un des priviléî^es de leur nais- » sance, et ne se piquent pas moins de surpasser » les autres femmes en impureté qu'en no- » blesse ^

» Il n'y a plus personne , continue le nouveau » Jérémie, pour qui la prospérité d'autrui ne » soit un supplice. Les citoyens se proscrivent » les uns les autres : les villes et les bourgs)) sont en proie à une foule de petits tyrans ,)) juges et publicains. Les pauvres sont dépouil- » lés, les veuves et les orphelins opprimés. » Des Romains vont chercher chez les Barbares » une humanité et un abri qu'ils ne trouvent » plus chez les Romains; d'autres, réduits au

^ Apud Aquitanicas vero quae civitas in locupletissimâ ac nobilissimâ sui parte non quasi lupanar fuit ? quis potentum ac divitum non in luto libidinis vixit. Quis non se barathro sordidissimè colluvionis immersit : haud multùm matrona abest à vilitate ancillarum. (Salv., de gubern. Dei, lib. vu, p. 232.)

» désespoir, se soulèvent et vivent de vols et de)) brigandage ; on leur donne le nom de Bagau- » des ^; on leur fait un crime de leur malheur; » et pourtant ne sont-ce pas les proscriptions , les » rapines, les concussions des magistrats qui ont » plongé ces in-

fortunés dans un pareil désordre? » Les petits propriétaires , qui n'ont pas fui , se » jettent entre les bras des riches pour en être » secourus, et leur livrent leurs héritages. Heu-)> reux ceux qui peuvent reprendre à ferme » les biens qu'ils ont donnés! Mais ils n'y » tiennent pas long-temps : de malheur en » malheur , de l'état de colon où ils se sont ré-)) duits volontairement, ils deviennent bientôt » esclaves ^. »

Ce passage de Salvien est un des documents les plus importants de l'histoire; il nous apprend comment l'état des propriétés et des personnes changea au sixième siècle , comment le petit propriétaire livra son bien et ensuite sa

■■ Quos compulimus esse criminosos , imputatur his infelicitas sua : quibus enim aliis rébus Bagaudae facti sunt nisi iniquitatibus nostris, nisi eorum proscriptionibus et rapinis qui exactionis publicse in quaestus proprii emolumenta vertant: (Salv., de gubern. Dei , lib. v, p. 159.)

■ ^ Coloni divitum fiunt... in hanc necessitatem redaeti ut et jus libertatis amittunt. (De gubern. Dei, lib. x, cap. Y, p. 169.)

personne au grand propriétaire , pour en recevoir protection. Cet effet violent de la nécessité se convertit en usage, et bientôt en loi : on donna son (lieu au barbare, qiii le rendit en y/e/^, moyennant service; et ainsi s'établit la mouvance et la propriété féodale.

11 faut joindre aux causes de la destruction des lois et des mœurs païennes une dernière cause, puissante dans les hauts rangs de la société : la philosophie.

Je vous ai déjà fait observer que les sectes philosophiques étoient au paganisme ce que les hérésies étoient au christianisme, dans le rapport inverse de la vérité à l'erreur, i.a vérité philosophique ne fut dans son origine que la vérité religieuse, ou, pour parler plus correctement, la philosophie qui prit naissance dans les temples, fut d'abord cultivée en secret par les prêtres. La vérité philosophique (indépendance de l'esprit de l'homme dans la triple science des choses intellectuelles, morales et naturelles) se dut trouver altérée, selon le temps et les lieux. Les hommes, placés au berceau du monde, cherchèrent et crurent découvrir les lois mystérieuses de la nature dans la cause la plus agissante sous leurs yeux.

Ainsi les prêtres de la Chaldée regardèrent la lumière dont ils étoient inondés dans leur beau

climat, comme une émanation de l'âme universelle; bientôt ils attribuèrent aux astres qu'ils observoient, une iniluence particulière sur l'homme et sur la nature. La lumière, diminuant de force en s'éloignant de son foyer, créoit sur son chemin, du ciel à la terre, des êtres dont l'intelligence varioit selon le degré de fécondité qui restoit au rayon créateur. Le système des prêtres chaldéens donna naissance à la théorie des Génies : les usages et les mœurs s'enchaînèrent à la marche des saisons.

Les Mages, ne considérant dans la lumière que la chaleur, firent du feu le principe de tout. Et, comme il y avoit , selon les Mages, une matière brute qui résistoit à faction du feu , de là les deux principes : FEsprit et la Matière, le Bien et le Mal. Par le feu ou la chaleur, se reproduisoient l'âme humaine, et les Génies de la religion secrète des Chaldéens.

Les prêtres d'Egypte se persuadèrent, au bord du Nil , que feau étoit f agent d'une âme universelle pour la production des corps. Ayant remarqué qu'il y a dans l'homme un esprit et dans l'animal un instinct, ils en conclurent une intelligence qui tend à s'unir à la matière, cette intelligence voulant toujours produire des choses parfaites, et la matière supposant toujours à la perfection. Mais il paroît qu'ils regardoient le

TOME JII

bon et le mauvais principe comme également matériels, ce qui faisoit une doctrine d'atbéisme et de matérialisme clicz le peuple le plus superstitieux de la terre.

Aujourd'hui que les Indes nous sont mieux connues , que leurs langues sacrées sont dévoilées aux savants de l'Europe, nous trouvons dans ces immenses régions des systèmes métaphysiques de toutes les sortes , des cultes de toutes les formes, même de la forme chrétienne ; nous trouvons trois principes excellents , bien que mêlés de choses extravagantes : l'Existence d'un Dieu suprême, l'Immortalité de l'âme , et la Nécessité morale de faire le bien.

Mais cette nécessité morale de la philosophie indienne eut une conséquence aussi inattendue que désastreuse : d'après la Nécessité du bien , l'âme de l'homme devoit retourner au sein de Dieu si elle pratiquoit la vertu , ou s'emprisonner dans d'autres corps sur la terre si elle s'étoit abandonnée aux vices. Ce cercle inévitable de la société religieuse rendit la société politique stationnaire ; tout s'incrusta dans des castes qui ne remuoient pas plus

que ces bonzes fixés des jours entiers dans la même attitude, par esprit de sacrifice et de perfection. Ce que le matérialisme opéra en Chine et la superstition en

Egypte, la philosophie l'accomplit aux Indes : elle ligatura l'homme dans son berceau et dans sa tombe.

La haute science fut donc captive dans les collèges sacerdotaux de la Chaldée, de la Perse, des Indes et de l'Egypte. Rendons justice aux Grecs : ils tirèrent la philosophie du fond des temples, comme le christianisme la fit sortir des écoles philosophiques. Ainsi la philosophie fut pratiquée secrètement par les prêtres; c'est son premier pas : elle fut étudiée par quelques hommes supérieurs de la Grèce hors des sanctuaires; c'est son second pas : elle fut livrée à la foule par les chrétiens ; c'est son troisième et dernier pas.

Les Grecs qui dérobèrent les premiers la philosophie aux initiations , furent des poètes et des législateurs, tels que Linus, Orphée, Musée, Eumolpe, Méîanpe. Ensuite vinrent, dans une société plus avancée. Thaïes, Pythagore , Phérécide; voyageurs aux Indes, en Perse, en Chaldée, en Egypte, ils pénétrèrent leurs systèmes des doctrines qu'ils avoient étudiées chez les prêtres de ces contrées. Thaïes , comme les Egyptiens, admit l'eau pour élément général, et devint le chef de la philosophie expérimentale : une des branches de son école donna naissance à la philosophie morale personnifiée dans So-

Socrate. P^'thagore engendra la philosophie intellectuelle que divinisa Platon. ArJstote, esprit positif et universel , supposa une matière éternelle, et des formes mathématiques invariables renfermées dans cette matière. Le monde linit par se partager entre

les deux écoles de Platon et d'Aristote , entre le système des formes et celui des idées.

Les conquêtes d'Alexandre répandirent la philosophie grecque sur le globe, où elle s'enrichit de nouvelles connoissanccs.

« Alexandre commanda à tous les hommes vi-)) vans d'estimer la terre habitable être leur » pays, et son camp en être le château et le)) donjon; tous les gens de bien , parents les uns)) des autres, et les méchants seuls étranaers :)) au demeurant, que le Grec et le Barbare ne » scroient point distingués par le manteau ni à » la façon de la targue, ou au cimeterre, ou » par le haut chapeau ; mais remarqués et dis- » cernés, le Grec à la vertu et le Barbare au)> vice, en réputant tous les vertueux Grecs, et

)) tous les vicieux Barbares

)v . . . . Quel plaisir de voir ces belles et saintes » épousailles , quand il comprit dans une même M tente cent épousées persiennes , mariées à cent)) époux macédoniens et grecs, lui-même étant » couronné de chapeaux de fleurs, et enlonuant

» le premier îe chant nuptial d'Hyménéus , » comme un cantique d'amitié générale \ »

Amyot qui introduit ici sans le savoir, la langue et le reflet des mœurs de son siècle dans la peinture de l'âge philosophique et poli de la Grèce, n'ôte rien à la vérité des faits, et leur ajoute un charme étranger. Il n'est point de mon sujet d'entrer dans le détail des sectes philosophiques ^ ; mais je dois rappeler que la philosophie de Platon, mêlée aux. dogmes chaldéens et aux traditions juives, s'établit à Alexandrie sous les Ptolémées : tous les

systèmes, toutes les opinions convergèrent h ce centre de lumières et de ténèbres dont Je christiantsme débrouilla le chaos.

La philosophie des Grecs introduite à Rome , ébranla le culte national dans la ville la plus religieuse de la terre. Le poëte satirique Lucile, l'ami de Scipion , s'étoit moqué des dieux de Numa , et Lucrèce essaya de les remplacer par le voluptueux néant d'Epicure. César avo-it dé-

^ Plutar., de la fortune d'Alexandre, trad. d'Amyot.

^ \JJEssai historique contient un aperçu rapide de ces sectes ; on peut consulter dans cet ouvrage le tableau synoptique que j'en ai dressé (tora. II , pag. 225 de cette édition). On le pourra corriger à l'aide du Manuel de l'histoire de la philosophie de Tenneman , traduit excellemment par M. Cousin.

claré en plein sénat qu'après la mort rien n'étoit, et Gicéron, qui cliercliant la cause de la supériorité de Rome ne la trouvoit que dans sa piété, disoit, coutradictoirement , qu'à la tombe finit tout l'homme. L'épicurisme régna chez les Romains durant la majeure partie du premier siècle de lérc chrétienne : Pline, Sénèque, les poètes et les historiens l'attestent par leurs écrits, leurs maximes et leurs vers. Le stoïcisme prit le dessus quand la vertu fut élevée à la poupre.

Ces divers philosophies qui ne descendoient point dans le peuple, décomposoient la société : elles ne guérissoient point la superstition des esclaves , et otoient la crainte des dieux aux maîtres. Les arts magiques plus ou moins mêlés aux dogmes scolastiques, la théurgie et la goétie, ramenoient des erreurs tout aussi déplorables que les mensonges de la mythologie.

Les philosophes, tantôt chassés de Rome, tantôt rappelés, devenoient des personnages importants ou ridicides qui se prétoient complaisamment aux idolâtries , aux mœcrs et aux crimes de leurs siècles. On en remarque auprès de tous les tyrans; on en trouve au milieu des débauches d'Elagabale; il est vrai que, pour l'honneur de la vertu , ceux-ci se voiloient la tête, comme Agamemnon se couvroit le visage au

sacrifice de sa fille ^ : Plotin même assistoit aux désordres de Gratien.

Ces sages s'attribuoient des dons surnaturels : depuis Apollonius qui se transportoit par l'air où il vouloit, jusqu'à Proclus , qui conversoit avec Pan , Esculape et Minerve , il n'y a pas de miracles dont ils ne fussent capables. L'aliectation des allures de leur vie, rendoit suspect le naturel de leurs principes: Ménédus de Lampsaque paraissoit en public vêtu d'une robe noire, coifie d'un chapeau d'écorce où se vojoient gravés les douze signes du zodiaque; une longue barbe lui descendoit à la ceinture, et, monté sur le cothurne, il tenoit un bâton de frêne à la main; il se prétendoit un esprit revenu des enfers pour prêcher la sagesse aux hommes ^,

Anaxarque, maître dePyrrhoii, étant tombé dans une ravine , Pyrrhon refusa de l'en retirer, parce que toute chose est indifférente de soi, et qu'autant valoit demeurer dans un trou que sur la terre \

Lorsque Zenon marchoit dans les villes, ses

■" Erant amici iQiprobi, et séries quidam et specie philosophi , qui caput reticulo componerent. (Lamprid., in vit. El?_g., p. 105.)

■* Suid., Athen., lib. iv , pag. t62.

^ Laert., lib. in Pyrrhon.

amis l'accompagnoient de peur qu'il ne fût écrasé par les chars : il ne se donnoit pas la peine d'échapper à la Fatalité \ Dioirène faisoit le chien dans un tonneau ; Déniorrite s'enfermoit dans un sépulchre ^ ; Heraclite broutoit l'herbe de la montagne ^ Empédocle , voulant passer pour une divinité, se précipita dans l'Etna : le volcan rejeta les sandales d'airain de l'impie et la fourbe fut découverte \

Ces sophistes, de même que les hérésiarques , se îivroient à toutes sortes de folies : des Platoniciens se tuoient comme les CirconcelHons, et des Cyniques bravoient la pudeur comme les Priscilliens. Dans les écoles d'Athènes et d'Alexandrie, les maîtres mêloient le peuple à leurs factions : leurs disciples couroient au-devant des nouveaux venus pour les attirer à leur doctrine, criant, sautant, frappant à l'instar des furieux.

Lucien représente Ménippe affublé d'une massue , d'une lyre et d'une peau de lion , et s écriant : «Je te salue, portique, superbe entrée » de mon palais!» Ensuite j\îénippe raconte à Philonide que fatigué de l'incertitude des doc-

^ Laeit., lib. vu.

2 Laert., lib. ix , in Dem.

^ Id., in Heracl.

^ Id., lib. vin, Lucian. Strab., lib. vi.

trines, il s'adressa à un disciple de Zoroastre. Ce magicien par excellence, appelé Mi tlirobarzanes, avoit de longs cheveux et une longue barbe. Il prit Ménippe , le lava trois mois entiers dans l'Euphrate , en suivant le cours de la luner'et marmottant une longue prière ; il lui cracha trois fois au nez , le plongea de l'Euphrate dans le Tigre, le purifia avec de l'ognon marin, le ramena chez lui à reculons, l'arma de la massue, de la lyre, de la peau du lion, et lui recommanda de se nommer à tout venant, Ulysse, Hercule ou Orphée. L'initiation achevée, Ménippe descendit aux enfers conduit par Mithrobarzanes. Là , Tirésias lui conseilla de quitter les chimères philosophiques, en lui disant : (c La » meilleure vie est la plus commune.

Les Sectes à ï encan offrent le tableau complet des diverses sectes. Jupiter fait préparer des sièges; Mercure, investi de la charge d'huissier , appelle les marchands pour acheter toutes sortes dévies philosophiques; on fera crédit pendant une année, moyennant caution. Jupiter ordonne de commencer par la secte italique.

MERCURE

Holà ! Pythagore î descends et fais le tour de la place. Voici une vie céleste ; qui l'achètera? qui veut-être plus grand que Ihomme? qui veut

connoître Tharmonie des sphères et revivre après sa mort?

UW MAHCHAMU.

D'où es-tu?

PYTIIAGORE.

De Samos.

LE .M A R C U A N ;j .

Où as-tu étudié?

PYTIIAGORE.

En Egypte, chez les sages.

LE MARCUAND.

Si je t'achète que m'apprendras-tu?

PYTII AGO ■ E.

Je te ferai souvenir de ce que tu sus autrefois.

LE MARCHAND

Comment cela?

PYTIIAGORE,

En purifiant ton âme.

LE MARCHAND

Comment l'instruiras-tu?

PTTUAGORE.

Par le silence. Tu seras cinq ans sans parler. Après.

LE MARCHAND

PrTHAOORE.

Je t'enseignerai la géométrie , la musique et l'arithmétique.

Je sais celle-ci.

PYTIIAGORE.

Gomment comptes-tu?

LE MARCHAND

Un, deux, trois, quatre.

PTTUAGORE.

Tu te trompes : quatre est dix, le triangle parfait et le serment, etc.

(On déshabille Pythagore , et l'on découvre qu'il a une cuisse d'or. Trois cents marchands l'achètent dix mines.)

(On appelle Diogène.)

UN MARCnAIfD.

Que pourrai-je faire de cet animal, sinon un fossoyeur ou un porteur d'eau?

MERCURE

Non pas , mais un portier : il aboie et il se nomme lui-même un chien.

LE MARCHANT

Je crains qu'il ne me morde ; il î^rince les dents et me regarde de travers.

MERCURE

Ne crains rien , il est apprivoisé.

LE MARCHAT* D.

Ami, de quel pays es-tu? ;

DIOGÈNE

Je t'enfermerai avec la misère, tu ne te soucieras ni de parents, ni de patrie; tu quitteras la maison de ton père ; tu habiteras quelque masure, quelque sépulchre, ou comme moi un tonneau. Ton revenu sera dans ta besace pleine de rogatons et de vieux bouquins : tu disputeras de félicité avec Jupiter; si l'on te fouette, tu n'en feras que rire.

H faudroit que ma peau fût une écaille d'huître ou de tortue.

DIOGÈN E.

Voici ma doctrine : trouver à redire à tout , avoir la voix rude comme un chien , la mine barbare, l'allure farouche et sauvage, vivre au milieu de la foule comme s'il n'y avoit personne, être seul au milieu de tous , préférer la Vénus ridicule, et se livrer en public à ce que les autres rougissent de faire en secret. Si tu t'ennuies tu prendras un peu de ciguë et tu t'en iras de ce monde : voilà le bonheur : en veux tu?

Après Diogène, pour lequel on donne deux

oboies, Mercure fait venir Aristippe; il est ivre et ne peut répondre. Mercure explique sa doctrine : ne se soucier de rien , se

servir de tout, chercher la volupté n'importe où.

Heraclite et Démocrite, abrégé de la sagesse et delà folie , succèdent à Aristipe:run rit, l'autre pleure. Démocrite rit parce que tout est vanité, et que l'homme n'est qu'un concours d'atomes produits du hazard. Heraclite pleure parce que le plaisir est douleur, le savoir ignorance, la grandeur bassesse , la santé infirmité , le monde un enfant qui joue aux osselets et se tourmente pour un songe. Heraclite regrette le passé , s'ennuie du présent et s'épouvante de l'avenir.

Jupiter fait sémondrer Socrate.

Qu'es-tu ?

UN MARC.HA

SOCRATE

Amateur de petits garçons et maître es -arts d'aimer ^

LE MARCHAND

Dans ce cas mon fils est trop beau pour que je te confie son éducation.

^ Le texte est plus net :

Luc., vitar. auctio., p. 193.)

SOCRATE

Je ne suis pas amoureux du corps , mais de l'esprit : quand je dormirois avec ton fds, il ne se passeroit rien de déshonnête.

LE MARCHAND

Cela m'est fort suspect

SOCRATE

Je le jure par le chien et le platane.

LE MARCHAND

Quelle est ta doctrine?

SOCRATE

J'ai inventé une république et je me gouverne d'après ses lois.

Que fait-on dans ta république

SOCRATE

Les femmes n'y appartiennent pas à un seul mari ; chaque homme peut avoir commerce avec elles toutes.

LE MARCUAJJl».

Les lois contre l'adullère sont- elles donc abrogées?

Niaiseries.

SOCU A TE.

LE MARCHAND

Et qu'as-tu statué pour les beaux et jeunes

garçons?

SOCRATE

Ils deviendront le prix de la vertu , et leur amour sera la récompense du courage.

Socrate est vendu deux talens.

Epicure vient après Socrate : C'est, dit Mercure, le disciple du grand rieur Démocrite, et du grand débauché Aristippe; il aime les choses douces et emmiellées.

Crjsippe le stoïcien , à la barbe longue et aux cheveux courts, est présenté aux criées comme la vertu même, et le censeur du genre humain. Crjsippe est le seul sage, le seul riche, le seul éloquent, le seul beau, le seul juste; il explique au marchand ébahi , qu'il y a des choses principales et des choses moins principales, des accidents et des accidents d'accidents; il lui prétend enseigner les syllogismes : Le moissonneur, le dominant, l'électra, le masqué -, il lui prouve que lui marchand ne connaît pas son père ,

qu'il est une pierre ou un animal, un animal ou une pierre K

Le péripatéticien succède au stoïcien : il sait combien de temps vit un moucheron, à quelle profondeur les raj'ons du soleil pénètrent dans la mer, et quelle est l'âme des huîtres ^. Le dialogue se termine à Pjrrhias (pour Pjrrhon),

LE MARCHAND

Que sais-tu , Pjrrhias ?

LE PHILOSOPHE

Rien \

LE MARCHAND

Gomment rien?

LE PHILOSOPHE

Parce qne je ne sais pas s'il a y quelque chose.

Est-ce que nous n'existons pas ?

" Lapis est corpus : nonne et animal corpus est. Tu vero lapis et animal. (Id., p. 197.)

- Quàm profundè sol radios emittat in mare : Denique qualem animam habeant ostra.

(Id., p. 19«.) ^ 0vo%v. (Id., ibid.)

TOME m

LE PHILOSOPHE

Je ne sais^

LE MARCHAND

Kl toi , n'existes-tu pas?

LE PHILOSOPHE

Je le sais encore moins ^.

LE MARCHAND

Je viens de tacheter : n'es-tu pas à moi ?

LE PHILOSOPHE

Je m'abstiens et je considère ^

LE MARCHAND

Suis-inoi, tu es moi; esclave.

LE PHILOSOPHE

Qui le sait?

Ceux qui sont ici.

" O-JOê TG-^TO Û.t-y.. (Id, p. 198.)

^ lioA-j fZ7./).ov £Ti 70jr , i^voc.). (lu. , ibid.) ^ (Id., p. 199.)

„. , .

LE PHILOSOPHE

Est-ce qu'il v a quelqu'un ici ?

LE MABCHAND.

Je te prouve que je suis ton maître. (// le bat.)

LE PHILOSOPHE

Je m'abstiens et je considère.

Lucien , dans VHermotine ou les Sectes , achève de ruiner l'échafaudage de l'orgueil de l'homme.

Ainsi se montroient flétris et vaincus du temps ces philosophes jadis honneur de l'humanité, ces sages qui . au milieu des

nations souillées et matérialisées, avoient conservé les vérités de la science, de la morale et de la religion naturelle, jusqu'à ce qu'ils se corrompissent avec la foule , et par l'infirmité même de la sagesse.

Voilà la société romaine : ses générations étoient mûres ; les Barbares se présentoient comme les faucheurs qui nous viennent des provinces éloignées pour abattre nos foins et nos blés ; les chrétiens et les païens alloient tomber sur les sillons , selon le poids de leur valeur respective. L'homme attaché aux joies de la vie ne vojoit approcher le Frank , le Golh , le

Vandale qu'avec les terreurs de la mort, tandis que l'anachorète, le prêtre, l'évêque clierchoient comment ils adouciroient les vainqueurs, et comment ils feroient des calamités publiques un moyen d'enrôler de nouveaux soldats sous l'étendard du Christ.

ou

ÉTUDE SIXIÈME

MOEURS DES BARBARES

1 ouT ce qui se peut rencontrer de plus varié , de plus extraordinaire , de plus féroce dans les coutumes des sauvages, s'offrit aux yeux de Rome : elle vit , d'abord successivement et

ensuite tout à la ibis dans le cœur et dans les provinces de son empire, de petits hommes maigres et basanés ou des espèces de

géants aux yeux verts % à la chevelure blonde lavée dans de l'eau de chaux , frottée de beurre aigre, ou de cendres de frêne ^; les uns nus, ornés de colliers, d'anneaux de fer, de bracelets d'or, les autres couverts de peaux , de sayons, de larges braies, de tuniques étroites et bigarrées ^ , d'autres encore la tête chargée de casques faits en guise de mufles de bêtes féroces " , d'autres

^ Tum lumine glauco

Albet aquosa acies

(Apollin. in. paneg. Major.)

^ Calcis eniin lixidià fréquenter capillos lavant.

(Diod. , lib. V.)

Infundens acido Lomain butyro

(Apollin., carm. xii.) ^ Strictiùs assueta; ^estes procera coërcent. [Fraiici.)

Membra virum , patet his altato tegmine poples.

(Ibid.) Coloratis sagiilis pube tenus amictu.

(Amm., lib. xiv , cap. 4.)

* Tous les cavaliers cimbres avoient des casques en forme de gueules ouvertes et de mufles de toutes sortes de bètes étranges et épouvantables, et, les rehaussant par des panaches faifs couiaie des ailes, et d'une hau-

encore le menton et l'occiput rasés ^ on portant longues barbes et rnoustaclies. Ceux - ci s'escrimoient à pied avec des massues , des maillets , des marteaux , des framées, des angons à

deux crochets, des haches à deux tranchants ^, des frondes, des flèches armées d'os pointus^, des filets et des lanières de cuir ^ , de courtes ou de

tcur prodigieuse , ils paroissent encore plus j^rands. Ils étaient armés de cuirasses de fer très-brillantes, et couverts de boucliers tout blancs. (Plut, in Mar.)

"■ Ad frontem coma tracta jacet, nudata cervix Setaj'um per summa nitet.

(Apollin., in panegyr. Major.)

2 Ancipitibus , securibus et angonibus praecipuè rem gérant (Franci) ; sunt verô angones hastae qusedam neque admodùm parvae , neque admodùm magnae ad jactu feriendum, sic ubi opus fuerit, et ubi cominùs collato pede confligendum est, impetusque faciendus, accommodatœ. Hae pleraque sui parte ferro sunt obductae , ità ut perparùm ligni à laminis f'erreis nudum conspiciatur , atque adeô vix totae imae hastae cuspis. (Agath. hist , lib. ii.)

2 Sola in sagittis spes^ quas inopiâ ferri ossibus asperant. (Tac, de mor. Ger.) Missilibus telis acutis ossibus arte mira coagmentatis. (A;im., lib. xxxi, cap. 2.)

'* Contortis laciniis illigant, ut laqueatis resistentium membris equitandi vel gravandi adimant facultatem. (Amm., liv. XXXI, cap, 2.) Laqueis interceperunt hostes, trahendo conficere. (Pomp. Mel., lib. i. cap. nlt.)

longues épées; ceux-là enfourchant de hauts destriers bardes de fer ^ ou de laides et chétives cavales, mais rapides comme des aigles ^. En plaine ces hommes hostoyoient éparpillés % ou formés en coin '\ ou roulés en masse; parmi les bois ils montoient sur les arbres objets de leur culte, et combattoient ^ portés sur les épaules et dans les bras de leurs dieux.

Des volumes sufllroient à peine au tableau des mœurs et des usages de tant de peuples.

'• Ceux-là enfourchent de hauts destriers bardés de fer. (Panegyr. vetcr. G-7, p. 138, 1 66 , 167.) On voit ici que l'armure complète de fer, empruntée des Perses par les Romains , était connue bien avant la chevalerie. Il en est ain«i d'une foule d'autres usages qu'on a placés trop bas dans les siècles.

" Equis duiis sed defoimibus. (Amm.,

lib. XXXI, cap. 2.)

* Et his artibus Hunni Gothis snpcriores evasêre, partîm enim circumequitando, partira excurrendo et opportune retrocedendo , jaculantes ex equis maximam Gothorum cocdem fecêre. (Teste Zozimo , p. 747; Yales. annot. in Amm., lib, xxxi, cap. 2, p. 475.)

'* Acies per cuneos componitur. (Tac. de moi'. Germ.. cap. 6.)

^ Molientibus hostium rari apparuêre, qui conjunctis

arborum truncis velutè f'astiiiiis turrium, samttas^

tormentorum ritu eftiidêre (Grès. Tur., lib. h,,

cap. 9. Herodian , liv. vu, cap. 5.)

Les Agathjrses , comme les Pietés , se tachetoient le corps et les cheveux d'une couleur bleue; les gens d'une moindre espèce portoient leurs mouchetures rares et petites; les nobles les avoient larges et rapprochées ^

Les Alains ne cultivoient point la terre ; ils se nourrissoient de lait et de la chair des troupeaux; ils erroient avec leurs chariots d'écorce de déserts en déserts. Quand leurs bêtes avoient consommé tous les herbages , ils remettoient leurs villes sur leurs chariots et les alloient planter ailleurs^ : Le lieu où ils s'arrêtoient, devenoit leur patrie ^ Les Alains étoient grands el beaux; ils avoient la chevelure presque blonde et quelque chose de terrible et de doux dans le regard ". L'esclavage étoit inconnu chez eux; ils sortoient tous d'une source libre ^

^ Agadiyrsi interstincti colore caeruleo corpora simul et crines : et humiles quidem minutis atque raris, nobiles vero latls, fncatis et densioribus notis. (Amm. Marc. , lib. xxxi , cap. 2.)

2 Vehit carpentis civitates impositas vehunt. (Amm. Mar., lib, xiii, cap. 2.)

3 Quocùmque ierint illic genuinum existimant larem. (Id.,ibid.)

'* Crinibus mediocriter flavis , oculorura temperatâ torvitate, terribiles. (Id. , ibid.)

^ Le latin dit plus: Omnes generoso seniine procreati. (Id., ibid.)

Les Goths, comme les Alains, de race Scandinave, leur ressemblaient ; mais ils avoient moins contracté les habitudes slaves , et ils inclinoient plus à la civilisation. Apollinaire a peint un conseil

de vieillards sçoths. « Selon leur ancien » usa^e, leurs vieillards se réunissent au lever)) du soleil; sous les glaces de l'âge, ils ont » le ieu de la jeunesse. On ne peut voir sans dé- » goût la toile qui couvre leur corps décharné; » les peaux dont ils sont vêtus leur descendent » à peine au-dessous du genou. Ils portent des » bottines de cuirs de cheval , qu'ils attachent par)* un simple nœud au milieu de la jambe dont » la partie supérieure reste découverte ^ » Et , pourquoi ces Golhs étoient-ils assemblés ? pour s'indigner de la prise de Rome par un Vandale, et pour élire un empereur romain 1

Le Sarrazin, ainsi que l'Alain, étoit nomade : monté sur son dromadaire, vaguant dans des solitudes sans bornes , changeant à chaque instant de terre et de ciel , sa vie n'étoit qu'une fuite-.

Les Huns parurent effroyables aux Barbares

" Apoll. in Avit.

^ Errant semper per spatia longe , lateque distenta — Nec idem perferiint diutiùs cœlum , aut tractus unius soli illis unquam placet. Vita est illis seraper in fugâ , (Amm. Mar., lib. xiv, cap. 5.)

eux-mêmes ; ils considéraient avec horreur ces cavaliers au cou épais, aux joues déchiquetées, au visage noir, applati et sans barbe, à la tête en forme de boule d'os et de chair, ayant dans cette tête des trous plutôt que des jeux ^ , ces cavaliers dont la voix étoit grêle et le geste sauvage. La renommée les représentoit, aux Romains, comme des bêtes marchant sur deux pieds , ou comme ces effigies difformes que l'antiquité placoit sur les ponts ^. On leur donnoit une origine digne de la terreur qu'ils inspiroient : on les faisoit descendre de certaines sorcières appelées

Aliorumna , qui, bannies de la société par le roi des Goths Félimer, s'étoient accouplées dans les déserts avec les démons ^

^ E6 quod erat eis species pavenda nigredine , sed vehit quaedam (si dici fas est) defoimis ofFa^ non l'acies,

habensque inagis puncta quam lumina nam

maribus ferro gênas sécant hinc imberbes

sene^cunt. (Jornand. de reb Get. , cap. 24.) Ubi quoniam ab ipsis nascendi primitiis infantùm ferro sulcantur altiùs gense. Amm. Marcel.)

^ Prodigiosas formae et pandi , ut bipèdes existimes bestias , vei quales in commarginandis pôntibus effigiati stipites dolantur incoraptè. (Amm., lib. xxxi , cap. 2.)

^ Sicut à nobis dictum est, reperit in populo suo (Filimer, rex Gothoi um) quasdam magas muUei'es quas

Différents eu tout des autres hommes , les Huns n'usoient ni de feu , ni de mets apprêtés ; ils se nourrissoient d'herbes sauvages et de viandes demi-crues , couvées un moment entre leurs cuisses ou échauflées entre leur siège et le dos de leurs chevaux \ Leurs tuniques de toile colorée, et de peaux de rats des champs, étoient nouées autour de leur cou ; ils ne les abandonnoient que lorsqu'elles tomboient en lambeaux ^. Ils enionçoient leur tête dans des bonnets de peau arrondis, et leurs jambes velues dans des tuyaux de cuir de chèvre ^. On eût dit

patrio scrmone Aliormnnas is ipse cognominat, easque habens suspectas de niedio sui protiirhat , longèque ab exercitu mio fugatas in solitudinem coëgit terras. Quas spiritus iramundi per

ercmum vagantes dùm vidisseiit et earum se complexibus in coïtu miscuissent, genus hoc feiocissimum edidêre. (Jornand., cap. 24.)

^ In hominum autera figura licet insuavi ità viri sunt asperi , ut neque 'gni, ncque saporatis indigeant cibis , sed radicibus herbarum agrestium et semicruda cujus vis pecoris carne vescantur, quain inter fermera sua et equorum terga subsertam, fotu cale{aciuntbrevi.(Amm., lib. XXXI , cap. 2.)

- Indumcntis nperiuntur bnteis, vel ex pellibus sil-

vestrium murium consarcinatis Sed semel obso-

leti coloris tunica coUo incerta non antè deponitur aut mutatur , quam diuturnâ carie in pannulos defluxerit defrustata. (Ainm.. lib. xxxi, cap. 2.)

^ Galeris incurvis capita tegunt, liiisuta crura corii*

qu'ils étoient cloués sur leiirsciievaux petits et mal formés, mais infatigables. Souvent ils s'y tenoient assis comme les femmes; ils y traitoient d'affaires , délibérant , vendant , achetant , buvant , mangeant , dormant sur le cou étroit de leur bête, s'y livrant dans un profond sommeil, à toutes sortes de songes '.

Sans demeure fixe , sans foyer, sans lois , sans habitudes domestiques, les Huns erroient avec les chariots qu'ils habitoient. Dans ces huttes mobiles les femmes façonnoient leurs vétemens, s'abandonnoient à leurs maris , accouchoient , allaitoient leurs nourrissons jusqu'à l'âge de puberté. Nul chez ces générations ne pouvoit dire d'où il venoit, car il avoit été conçu loin du

munientes haedinis. (Id., ibid.) Saint Jérôme appelle ces bonnets des tiares, tiaras galeis. (In epitaph. Nepot.)

^ Verùm equis propè affixi duris quidem, sed deformibus, et muliebriter iisdem nonnunquam incidentes funguntur muneribus consuetis. Ex ipsis quivis in hâc natione per nox et per dies émit et vendit , cibumque sumit et potum, et inclinatus cervici angustaî jumenti^ in altum soporem adusquè varietatem eflunditur somniorum. (Id. , ibid.)

Nec plus nubigenas duplex natura biformcs

Cognatis aptavit equis

(Glaudian. in Ruf. , de Unn. , lib. i.)

lieu où il étoit né, et élevé plus loin encore ^ Cette manière tle vivre dans des voitures roulantes, étoit en usage chez beaucoup de peuples, et notamment parmi les Franks. Majorieu surprit un parti de cette nation : « Le coteau M voisin retentissoit du bruit d'une noce; les)) ennemis célébroient en dansant, à la manière » des Scythes, Thymen d'un époux à la blonde » chevelure. Après la délai te on trouva les pré- » paratifs de la fête errante, les marmites, les » mets des convives , tout le ré^al prisonnier et

)) les odorantes couronnes de fleurs

» Le vainqueur enleva le chariot de la ma- » riée ^. »

■• Omnes eniin sine sedibus flxis, absque larae vel lege aut ritu stabili dispalantur , seraper fugientium similes cum carpentis in quibus habitant : ubi conjuges tetra illis vestimenta contexunt , et coëunt cum maiitis, et pariant et adusquè pubertatem nutriunt pueios. Nullusque apud eos interrogatus respon-

dere undè oritur potest, alibi conceptus , natusque procul, et longius educatus. (Id.,ibid.)

2 fors ripae colle propinquo ,

Barbaricas resonabat hymen , scythicisque choreis Erubebat flavo similis nova nupta marito.

Barbarici vaga testa tori , convictaque passim Fercula , captivasque dapes, cirroque madente Ferre coronatos redolentia serta lebetas ,

Sidoine est un témoin considérable des mœurs des Barbares dont il voyoit l'invasion. «Je suis,)) dit-il , au milieu des peuples chevelus , obligé » d'entendre le langage du Germain, d'applau- » dir, avec un visage contraint, au chant du » Bourguignon ivre , les cheveux graissés avec » du beurre acide.... Heureux vos yeuxl heu-)> reuses vos oreilles qui ne les voient et ne les » entendent point ! heureux votre nez qui ne M respire pas dix fois le matin l'odeur empestée)) de l'ail et de l'ognon ^ ! »

Tous les Barbares n'étoient pas aussi brutaux. Les Franks, mêlés depuis long-temps aux Romains , avoient pris quelque chose de leur propreté et de leur élégance. « Le jeune chef

rapit esseda victor

Nubentemque nurum

(Apollin. , in panegyr. Major.)

^ Inter ci'inigenas situm catervas , Et germanica verba sustinentem, Laudentem tetreo subindè vultu, Quos Burgundio cantat esculentus Infundens acido comam butyro ?

Felices oculos tuos, et aures , Felicemque libet vocare nasum, Cui non allia sordidaeque cepae Ructant niane novo decem apparatus.

(Apollin., carm. xn.)

)) marclioit à pied au milieu des siens ; son)) vêtement d'écarlatc et de soie blanche, étoit » enrichi d'or, sa chevelure et son teint avoient)) l'éclat de sa parure. Ses compai^nons por- » toicnt pour chaussure des peaux de bêtes gar- » nies de tous leurs poils; leurs jambes et leurs M genous étoient nus ; les casaques bigarrées de » ces guerriers montoient très-haut, serroient » le hanches et descendoient à peine au jarret;)) les manches de ces casaques ne dépassoient » pas le coude. Par-dessus ce premier vêtement)) se voyoit une saye de couleur verte bordée » d'écarlate, puis une rhénone fourrée, retenue » par une agrafe ^ Les épées de ces guerriers » se suspendoient à un étroit ceinturon et » leurs armes leur servoient autant d'ornemens » que de défense : ils tenaient dans la main droite » des piques à deux crochets ou des haches à » lancer; leur bras gauche était caché par un » bouclier aux lymbes d'argent et à la bosse)) dorée ^. » Tels étoient nos pères.

Sidoine arrive à Bordeaux, et trouve auprès d'Euric, roi des Visigoths , divers Barbares qui subissoient le joug de la conquête. « Ici se présente

^ Sorte de manteau en usage chez les peuples des bords du Rhin.

- ApoUin., lib. iv, epist. ad Doninit.

le Saxon aux jeux d'azur : ferme sur les flots , il chancelle sur la terre. Ici l'ancien Sicambre , à l'occiput tondu , tire en arrière , depuis qu'il est vaincu , ses cheveux renaissans sur son cou vieilli ; ici vagabonde l'Hérule aux joues verdàtres qui laboure le fond de l'Océan , et dispute de couleur avec les algues; ici le Bourguignon, haut de sept pieds, mendie la paix en fléchissant le genou ^ m

Une coutume assez générale chez tous les Barbares, étoit de boire la cervise (la bière), l'eau, le lait et le vin dans le crâne des ennemis. Etoient-ils vainqueurs? ils se livrolent à mille actes de férocité; les têtes des Romains entourèrent le camp de Varus, et les centurions furent égorgés sur les autels de la divinité de la

^ Istic saxona caeruhim videmus, Assuetum antè salo , sohim timere.

Hic tonso occipiti , senex Sicaniber , Postquam victus es, elicis retrorsùm Cervicem ad veterein novos capillos :

Hic glaucis Herulus genis vagatiir, Imos Oceani colens recessus , Algoso propè concolor pi'oFundo.

Hic Burgundio septipes fre({uenter Flexo poplite supplicat quietem.

Apollin., lib. vni, cpist, 9.) TOME m. 8

guerre \ Etoient-ils vaincus? ils tournaient leur fureur contre eux-mêmes. Les compagnons de la première ligne des Cimbres que délit Marins, furent trouves sur le cliamp de bataille attachés les uns aux autres ; ils avoient voulu impossibilité de reculer et nécessité de mourir. lueurs femmes s'armèrent d'épées et de haclies; hurlant, grinçant des dents de rage et de douleur, elles frap-

poieiit et Cimbres et llomains , les premiers comme des lâches , les seconds comme des ennemis; au fort de la mêlée elles saisissoient avec leurs mains nues les épées tranchantes des légionnaires, leur arrachoient leurs boucliers et se faisoient massacrer. Sanglantes, écheveiées, vêtues de noir, on les vit , montées sur les chariots , tuer leurs maris, leurs frères, leurs pères, leurs fils, étouffer Leurs nouveaux-nés, les jeter sous les pieds des chevaux et se poignarder. Une d'entre elles se pendit au bout du timon de son chariot, après avoir attaché par la gorge deux

^ Medio campi albentia ossa , ut fugerant , ut restiterant , disjecta vel aggerata. Adjacebant fragmiua telorum , equorunique artus , situul truncis arborum antefixa ora; liicis propinquis bavbarae arae, apud quas tribunos , ac primoium ordinum centuriones mactaverant et cladis ejus superstites , pugnam aut vincula elapsi , refevebant , iiic cecidisse legatos, iliic raptas aquilas. (Tacit., ann. 1 , 61 .)

de ses enfants à chacun de ses pierls. Faute d'arbres pour se procurer le même supplice, le Cimbre vaincu se passoit au cou un lacs coulant , nouoit le bout de la corde de ce lacs aux jambes ou aux cornes de ses bœufs : ce laboureur d'une espèce nouvelle , pressant l'attelage avec i aiguillon , ouvroit sa tombe '.

On retrouvoit ces mœurs terribles parmi les Barbares du cinquième siècle. Leur cri de guerre faisoit palpiter le cœur du plus intrépide Romain : les Germains poussoieut ce cri sur le bord de leurs boucliers appliqués contre leurs bouches ^. Le bruit de la corne des Goths étoit célèbre; j'en ai parlé.

Avec des ressemblances et des différences de coutumes, ces peuples se distinguoient les uns des autres par des nuances de

caractères : « Les Gotlis M sont fourbes, mais chastes , dit Salvien; les AlJa- » mans impudiques, mais sincères; les Francks » menteurs, mais hospitaliers; les Saxons cruels, » mais ennemis des voluptés ^ » Le même auteur

"i Plutarc. , in vit. Maiii.

^ Nec tàm voces illte quam virtutis concentus videntui'. Adfectatur praecipuè asperitas soni , et fractaui miirmur objectis ad os scutis, qiio plenioi" et gravior vox repercussu intumescat. (Tacit., de mor. Germ., 3.)

^ Gothorum gens perfida , sed pudica est : Alamanorum impudica , sed minus perfida ; Franci mendaces ,

fait aussi l'éloge de la pudicité des Goths , et surtout de celle des Vandales. Les Taïfales, peuplade de la Dacie , pèchoient par le vice contraire. Gliez eux les jeunes garçons étoient forcés de se marier par contrat avec des hommes : la fleur de leur jeunesse se consumoit dans ces exécrables unions; ils ne pouvoient être délivrés de ces incestes qu'après avoir tué un sanglier ou un ours \

Les Huns, perfides dans les trêves, étoient dévorés de la soif de for. Abandonnés h l'instinct des brutes , ils ignoroient 1 honnête et le déshonnête. Obscurs dans leur langage, libres de toute religion et de toute superstition , aucun respect divin ne les enchaînoit. Colères et capricieux , dans un même jour ils se séparoient de leurs amis sans qu'on eût rien dit pour les irriter, et leur revenoient sans qu'on eût rien fait pour les adoucir ^. . .

sed hospitales : Saxones crudeUtale elferri , sed castitate mirandi. (Salvian., de gubern. Dei , lib. vu, p. 256. Parisiis , 1 608.)

^ Ut apud eos nefandi concubitus fœdere copulentur maribus pubères; aetatis viiiditatem in eorum polliitis usibus consuniptiiri. Porrô si quis jam adiiltus aprum exceperit «olus, vel intereme-rit ursiini itnmanem , colluvione liberatur incesti. (Amm., lib. xxxi, cap. 9. ;

^ Anim. Marcel., lib. xxxr, cap. 2. -

Quelques-unes de ces races éloieut anthropophages. Un Sarrasin tout velu et nu jusqu'à la ceinture, poussant un cri rauque et lugubre, se précipite, le glaive au pomg, parmi les Goths arrivés sous les murs de Constantinople après la défaite de Valens; il colle ses lèvres au gosier de l'ennemi qu'il avoit blessé et en suce le sang aux regards épouvantés des spectateurs ^ Les Scj^thes de l'Europe montroient ce même instinct du furet et de la hyène ^ : saint Jérôme avoit vu dans les Gaules des Atticotcs, horde bretonne, qui se nourrissoient de chair humaine: quand ils rencontroient dans les bois des troupeaux de porcs et d'autre bétail , ils coupoient les mamelles des bergères et les parties les jdIus succulentes des pâtres , délicieux festin pour eux ^ Les Alains arrachoient la tête de l'en-

' Ex eâ enim crinitus quidam , nudus omnin prœter pubem , subraucum et lugubre strepens , educto pugione agmini se niedio Gothorum inseruit, et interf'ecti hostis jugulo labra admovit, ef-Fusumque cruoreni exsuxit. (Amm., liv. xxxi , cap. 1 6.)

^ Ipsis et vulneribus ebibêre. (Pomp. Mêla, de Scyth. Europ., lib, II, cap. I.)

* Quid loquar de caeteris nationibus , quùm ipse adolescentulus in Galliâ viderim Atticotos , gentem britannicam, humanis

vesci carnibus ; et quùin per silvas porcoruin grèges et annentorum pecuduinque reperiant ,

ncmi abattu , et de la peau de son cadavre ils capararonnoient leurs chevaux \ Les Jjudins et les Gelons se laiso ent aussi des vêtements et des couvertures de cheval avec la peau des vaincus^ <lont ils se réservoienl la tête ^ Ces mêmes Gelons se découpoient les joues; un visage tailladé , des blessures qui présentoient des écailles livides surmontées d'une crête rouge, étoient le suprême honneur *.

L'indépendance étoit toutle fond d'un Barbare, comme la patrie étoit tout le fond d'un Romain, selon l'expression de Bossuet. Etre vaincu ou enchaîné paroissoit h ces hommes de batailles et de

pastorum liâtes et feminarnm , et yj^^j';///^* solere abscindere , et has solas ciborum debcias aibitrari ? (S. Hieron. , tora. iv , p. 201 ; adv. Jovi-n. , lib. ii.)

" Interfectorum avulsis capitibus detractas pelles pro pbaleris jnmentis accommodant bellatoriis. (Amm. Marc.. , lib. xxi, cap. 2.)

■^ Budini sunt et Gcloni perquam feii, qui detiactis cutibus bostium indumenta sidi, equisque tegminaconficiiint. (Id. , ibid.)

^Ilios, reliqui corporis ; se, capitum... (Pomp. Mêla., lib. XI , caput 4.)

* Illustri jam tiim donatur celsus honore, Squameus et rutilis etiamnùm livida crestis

Ora gerens

(Apollin. in paneg. Avit, v. 241,

solitudes, chose plus insupportable que la mort : rire en expirant étoit la marque distinctive du héros. Saxon le grammairien dit d'un guerrier : « il tomba , rit et mourut ^ » Il y avoit un nom particulier dans les langues germaniques pour désigner ces enthousiastes de la mort : le monde devoit être la conquête de tels hommes.

Les nations entières, dans leur âge héroïque, sont poètes : les Barbares avoient la passion de la musique et des vers; leur muse s'éveilloit aux combats , aux festins et aux funérailles. Les Germains exaîoient leur dieu Tuiston ^ dans de vieux cantiques : lorsqu'ils s'ébranloient pour la charge , ils entonnoient en chœur le Bardit , et de la manière plus ou moins vigoureuse dont cet hymne retentissoit , ils présageoient le destin futur du combat ^

Chez les Gaulois , les Bardes étoient chargés de transmettre le souvenir des choses dignes de louanges ^

' Mallet, Intiod. à l'hist, du Danem. , cap. 19. Sax. Gramm.

2 Célébrant carminibus antiquis Tuistonem deum.

^ Sunt illic hœc quoque carmina quorum relatu, quem Barditum vocant , accendunt animaB futurœquas pugnaî fortunamipsocantu augurantur. (Tac. demor. Germ.,iii.)

^ Bardi, qui de laudationibus rebusque poët.icis stUTdent. (Strab. , lib. vi.)

Jornandès raconte qu'à l'époque où il écrlvoit , on enlendoit encore les Gotlis répéter les vers consacrés à leur législateur \ Au

banquet royal d'Attila, deux, Gépides célébrèrent, les exploits des anciens guerriers : ces chansons de la gloire attablée animoient d'un attendrissement martial le visage des convives. Les cavaliers qui exécutèrent autour du cercueil du héros tartare une espèce de tournois funèbre , chantaient : « C'est ici Attila , roi » des Huns, engendré par son père Mund- » zuch. Vainqueur des plus fières nations, il » réunit sous sa puissance la Scythie et la Ger- » manie, ce que nul n'avoit fait avant lui. L'une » et l'autre capitales de lempire romain chan- » celoient à son nom : apaisé par leur soumis-)) sion , il se contenta de les rentlre tributaires. ■> Attila, aimé ju-qu'au bout du destin, a fini » ses jours , non par le fer de l'ennemi , non)) par la trahison domestique , mais sans dou- » leur, au milieu de la joie : Est-il une plus » douce mort que celle qui n'appelle aucune » vengeance ^ ? />

^ Jormandes , iib. viii.

2 Praecipuus Hunnorum rex Attila , pâtre geuitus Mundzucco, fortissimarum i^entium dominus, qui inaudità ante se poteutià solus Scythica etGeraiHiiica régna

HISTORIQUES. 12t

Uii manuscrit orisinaire de l'abba ve de Fuîde , maintenant à Cassel ^ , a par hasard sauvé de Ja destruction le fragment d'un poëme teutonique qui réunit les noms d'Hildebrand , de Théodoric , d'Hermanric, d'Odoacre et d'Attila. Hildebrand , que son fils ne veut pas reconnoître , s'écrie : « Quelle destinée est la mienne î » J'ai erré hors de mon pays soixante hivers et » soixante étés, et maintenant il faut que mon » propre enfant m'étende mort avec sa hache, » ou que je sois son meurtrier.)>

L'Edda (l'aïeule), recueil de la mythologie Scandinave, les Sagga ouïes traditions historiques des mêmes pays, les chants des Scaldes rappelés par Saxon le grammairien , ou conservés par Olaiis Wormsius , dans sa Littérature runicjue , offrent une multitude d'exemples de ces poésies. J'ai donné ailleurs une imitation du poëme lyrique de Lodbrog, guerrier, scalde et

possedit, nec non utiaqtie Ronianœ urbis imperia captis civitatibus terruit , et ne prœda reliqua siibderent , placatus precibus , annuum vectigal accepit. Quumque hsec omnis piovenlu felicitatis egerit , non vulnere liostium , non fraude suorum , sed gente incolumi inter gaudia laetus, sine sensu doloris occubuit. Quis ergo liunc dicat exitum , quem nuUus a^stimat vindicandum ? (Jor niand. , cap. 49.)

' \ oyez ci-après la note 1, page 123.

pirate. «Nous avons combattu avec l'épée

» Les aigles et les oiseaux aux pieds

» jaunes poussoient des cris de joie

)> Les vierges ont pleuré long-temps

» Les heures de la vie s'écoulent : nous sourirons » quand il faudra mourir '. » Un autre chant tiré <îe l'Edda , reproduit la même énergie et la même férocité.

Hogni et Giinar , deux héros de la race des Nifilungs, sont prisonniers d'Attila. On demande à Gunar de révéler où est le trésor des Nifllungs et d'acheter sa vie pour de l'or.

Le héros répond :

« Je veux tenir dans ma main le cœur d'Ho- » gni , tiré sanglant de la poitrine du vaillant » héros , arraché avec un poignard émoussé du » soin de ce fds de roi.

» lis arrachèrent le cœur d un lâche qui s'ap- » peloit Hialli , ils le posèrent tout sanglant sur » un plat et l'apportèrent à Gunar.

^ Martyrs , lib. vi. Pugnavimus ensibus

Yitae clapsae sunt horœ; Ridens raoriar.

Le texte Scandinave de cette ode a été publié en lettres runiques par Wormius, Litt. run. , p, 197, et transporté dans le recueil de Biorner : elle a \in£;tncuf strophes.

M Alors Gunar , ce chef du peuple, chanta : « Ici je vois le cœur sancjlant aHialli; il n'est M pas comme le cœur d'Hogni , le brave; il trem- » Lie sur le plat où il est placé, il tremhloit la » moitié davantage quand il étoit dans le sein » du lâche, »

)) Quand on arracha le cœur d'Hogni de son » sein, il rit; le guerrier vaillant ne songea pas M à gémir. On posa son cœur sanglant sur un » plat et on le porta à Gunar.

)) Alors ce noble héros , de la race des Nif- » flungs, chanta : « Ici je vois le cœur d'Hogni , » le brave; il ne ressemble pas au cœur d'Hialli , » le lâche; il tremble peu sur le plat où on l'a » placé, il trembloit la moitié moins quand il » étoit dans la poitrine du brave. »

» Que n'es-tu, ô Atli (Attila), aussi loin de » mes yeux que tu le seras toujours de nos » trésors! En ma puissance est désormais le)) trésor caché des Nifflungs : car Hogni ne vit » plus.

n J'étois toujours inquiet quand nous vivions)) tous les deux, maintenant je ne crains rien;)« je suis seul ^ . »

Ce dernier trait est d'une tendresse sublime.

^ Je dois ce chant , tiré de l'Edda , et le fragment du poëme épique du manuscrit de Fulde , à M. Ampère ,

Ce caractère de la poésie héroïque primitive est le même parmi tous les peuples barbares;

dont j'ai parlé dans la préface de ces Etudes. On sera bien aise d'entendre ce jeune littérateur, plein de savoir et de talent, sur un yenre d'étude qu'il a approfondi, et qui manquoit à la France. Mon travail auroit paru moins aiide aux lecteiu's , si j'avois toujours pu Tenrichir de morceaux pareils à celui qui va terminer cette note.

«La grande famille des nations germaniques (c'est » M. Ampère qui parle) peut se diviser en trois bran- » ches , la branche i;o!.hi(jue, la branche teutonique et » la branche scandinaxe.

» 11 ne reste d'autre monument des langnes gothiques '> que la traduction de la Bible par Ulfilas.

» Le plus ancien monument des langues teu toniques » est un fragment épique conservé dans un manuscrit » contenant le livre de la Sagesse et quelques autres " traités religieux. Ce manuscrit, originaire de l'abbaye » de Fulda, est maintenant à Cassel , où je l'ai vu. Dans » l'intérieur de la couverture, uie main inconnue avait » tracé le fragment dont je parle , le tout du liuitième » siècle ou de la première moitié du neuvième*. Les per- ') sonnages qui paroissent dans ce court morceau, ceux » dont on parle, leur situation respective, et les événe- » mens auxquels il

est fait allusion, tout cela appartient)' à ce grand cycle épique de l'ancienne poésie allemande, « dont les Niebelungen et le Livre des Héros sont des

Griinm die Bcrdeii nltesten deutsclien gedicliLe. Cassel , l8l2, ji. OJ.

il se retrouve chez l'Iroquois qui précéda la société dans les forêts du Canada , comme chez

') refontes phis modernes. Cette page du manuscrit de « Cassel est donc le plus ancien et le plus curieux débris » de ce cycle. Il nous intéresse à double titre, car ce » monument germanique est pour nous un monument » national. La langue dans laquelle il est écrit est le haut » allemand , dont l'idiome des Francs étoit un dialecte. » Ce morceau faisoit probablement partie de ces poèmes » barbares et déjà très-anciens au commencement du » neuvième siècle, que Charlemagne avoit fait recueillir » et transcrits de sa propre main *.

» Ce fragment contient le récit d'une rencontre entre » deux guerriers du cycle dont j'ai parlé : le vieil Hilde- '> brand et son fils Hadebrand. Hildebrand est l'ami, le '> Mentor du héros par excellence , de Théodoric. Selon " la légende, et non pas selon l'iiistoire , Théodoric avoit » été forcé de laisser son royaume aux mains d'IIerman- » rie, qui, à l'instigation d'Odoacre s'en étoit emparé. ') Le héros fugitif avoit trouvé un asile chez le roi des » Huns , Attila. Ainsi s'étoit groupé, d'une manière fa- «buleuse, le souvenir de ces quatre noms historiques » resté confusément dans la mémoire des peuples. L'u- ') surpateur étant mort , Théodoric revenoit dans ses j> états avec le vieil Hildebrand, quand celui-ci rencon-

* L'opinion si souvent énoncée que Charlemagne ne savait pas écrire pourvoit bien être une fable. Voici ce que dit de hii un contemporain : Item barbara et aiitiquissima carmina qnibits veterum aclus et bella cantabantur scripsit memoriceqite mandavit. (Eginhart , Vita Car. Magni, c. ng.)

le Grec redevoiiu sauvai^e , <|ui survit à la société sur ces niontagiies du Pinde où il n'est

D tre son lils Iladcbrarul, qui ctoit resté ù Dern (Vérone). » Ils ne se connoissoient ni l'un ni l'autre. Ici commence » le fragment dont le grand ^tyle rapj>elle l'école liomé 1) rique :

J'ai ouï dire que se proi'oqucrcnt dans une rencontre Hildebrand et Hadtbrand, le père et le fils. Alors les héros arrangèrent leur sarrcau * de guerre , se couvrirent de leur vêtement de bataille , et pardessus ceignii'ent leurs glaives. Comme ils lancoient les chevaux pour le combat , Hildebrand , fils d' H erebrand , parla .- c'étoit un homme noble , d'un esprit prudent. Il demanda brièvement qui étoit son père parnd la race des hommes , ou de quelle famille es-tu? Si tu me l' apprends , je te donnerai un vêtement de guerre à triple fil', car je connais , ô guerrier.' toute la race des hommes.

Hadebrand , fils d' Hildebrand , répondit .• Des hommes vieux et sages dans mon pays , qui maintenant sont morts , m'ont dit que mon phre s'appelait Hildebrand^ je m'appelle Hadebrand. Un jour il s'en alla vers l'est; il fuyait la haine d'Odaacre [Othachr), il était avec Théodoric {Theathrich] et un grand nombre de ses héros. // laissa seuls , dans son pays , sa jeune épouse , son fils encore petit , ses armes qui n'avaient plus de

maître ; il s'en alla du côté de l'est. Depuis , quand comuiencérent les malheurs de mon

Ce mot est d'origine germanique : il est ici employé dans le texte (saro). Je l'ai conservé , ne sachant comment le remplacer.

resté que la Muse année. « Je ne crains pas la mort, disoit l'Iroquois; je me ris des tourmens.

cousin Théodoric , quand il fut un homme sans amis, mon père ne voulut plus rester ai'cc Odoacre. 31 on père ètoit connu des guerriers vaillansj ce héros intrépide combattait toujours à la tête de l'armée^ il aimoit trop à combattre , je ne pense pas qu'il soit encore en i>ie. — Seigneur des hommes , dit Hildebrand ; jamais du haut du ciel tu ne permettras un combat semblable entre hommes du même sang. Alors il ôta un précieux bracelet d'or, qui entouroit son bras , et que le roi des Huns lui avait donné. Prends-le, dit-il à sonjîls , je te le donne en présent. Hadebrand, fils d'Hildebrand, répondit .- C'est la lance à la main , pointe contre pointe , qu on doit recevoir de semblables présens. Vieux Hun! tu es un mauvais compagnon ; espion rusé , tu veux me tromper par tes paroles , et moi je veux te jeter bas avec ma lance. Si vieux , peux-tu forger de tels niensonges ? Des hommes de mer, qui avoient navigué sur la mer des Vendes , m'ont parlé d'un combat dans lequel a été tué Hildebrand , fils d'Herebrand. Hildebrand , fils d' Herebrand , dit .- Je vois bien à ton armure que tu ne sers aucun chef illustre , et que dans ce royaume tu n'as rien fait de vaillant. Hélas! hélas ! Dieu puissant ! quelle destinée est la mienne ! J' ai erré hors de mon pays soixante hivers et soixante étés. On me plaçait toujours à la tête des combattans ; dans aucun fort , on ne m'a mis les chaînes aux pieds , et mainte-

nant il faut que mon propre enfant me pourfende avec son glaive , îu étende mort avec su. hache , oit que je sois son meurtrier. Il

)) Que ne puis-jc dévorer le cœur de mes en- » nemis! m

jpciit {arriver facilement , si ton bras te sert bien, que tu ravisses à un homme de cœur son armure , que tu pilles son cadavre ; fais-le , si tu crois en avoir le droit j et que celui-là soit le plus infâme des hommes de V hlst qui te détourneroit de ce combat , dont tu as un si grand désir. Bons compagnons qui nous regardez , Jugez dans votre courage qui de nous deux aujourd'hui peut se vanter de mieux lancer un trait, qui saura se rendre maître de deux armures. Alors ils firent voler leurs javelots à pointes tranchantes ., qui s arrêtèrent dans leurs boucliers ; puis ils s'élancèrent

l'un sur Vautre. Les haches de pierre résonnoient

Ils frappaient pesamment sur leurs blancs boucliers; leurs armures étaient ébranlées , mais leurs corps demeuroient immobiles

.' Ici s'arrûte le fragment. Je cite les premiers vers du » texte pour donner idée de l'allemand d'alors ; on verra » qu'il étoit beaucoup plus sonore que l'allemand d'au- » jourd'hui :

Ik gihorta that seggen, that sih urhettun anon muotin Flildibraht enti Hathubrant untar heriuntuem. Sunu fatar ungo. Iro sarorihtun, Garutun se iro guthamun , gurtur sih iro suert ana , Helidos , uber ringa do si to dero hiltu ritun.

« Comme exemple de l'ancienne poésie Scandinave, je » citerai le trait suivant tiré de l'Edda. Ici nous trouve- » rons autant de grandeur, mais moins de calme ; plus

« Mange oiseau (c'est une tête qui parle à un » aigle dans l'énergique traduction de M. Fau-))riel), mange oiseau, mange ma jeunesse; » repais- toi de ma bravoure , ton aile en devien- » dra grande d'une aune et ta serre d'un em- » pan "*. »

Les lois mêmes étoient du domaine de la poésie. Un homme d'un rare talent dans l'histoire, M. Thierry, a fort ingénieusement remarqué que les premières Ugiies du prologue

» de violence et de férocité, mais une férocité sublime. » (Ici M. Ampère donne le chant de Gunar tel que je l'ai transporté dans mon récit , pag. 122).

«Voici, continue le savant traducteur un échan- » tillon de la langue Scandinave ancienne , dans la- » quelle existe ce morceau remai'quable , comme en » général tous ceux de l'Edda, par un caractère sombre » et grand. »

Hiarta skal mér Havgna 1 hendi liggja Blothugt ôr briosti Scorit bald-ritha Saxi slithi'-beito Syni thio thaus

Skaro their hiarta

Hjalla ôr brjosti

Blothuct that a bjoth langtho

Ok bâi'o for gunar.

^ Chants populaires de la Grèce.

TOMB ni bis. g

(\c la loi saliquc semblent être le texte littéral d'une ancienne chanson; il les rend ainsi d'un style ferme et noble :

«La nation desFrauks, illustre, ayant Dieu » pour fondateur, forte sous les armes, ferme » dans les traités de paix, profonde en conseil,)) noble et i-aine de corps , d'une blancheur et » d'une beauté siui^ulière, hardie, agile et rude » au combat , depuis peu convertie à la foi » catholique, libre dhérésie ; lorsqu'elle étoit » encore sous une croyance barbare, avec l'in- » spiration de Dieu, recherchant la clef de la » science; selon la nature de ses qualités, dési- » rant la justice , gardant sa piété; la loi salique » fut dictée par les chefs de cette nation , qui en » ce temps commandoient chez elle

» Vive le Christ qui aime les FranksI Qu'il

)) regarde leur royaume Cette nation est celle

» qui, petite en nombre, mais brave et forte, » secoua de sa tête le dur joug des Romains. »

La métaphore abondoit dans les chants des scaldes : les fleuves sont la sueur de la terre et le sang des vallées , les flèches sont \esjilles de r infortune, la hache est la main de l' homicide, l'herbe est la chevelure de la terre, la terre est le vaisseau qui Jlottc sur les âges, la mer est le champ des pirates , un vaisseau est leur patin ou le coursier des flotà.

Lés Scandinaves avoient de plus quelques poésies mythologiques. « Les déesses qui pré- » sident aux combats , les belles Walkyries)) étoient k cheval , couvertes de leur casque et » de leur bouclier. Allons, disent-elles, pous- » sons nos chevaux au travers de ces mondes » tapissés de verdure qui sont la demeure des » dieux. »

Les premiers préceptes moraux étoient aussi confiés en vers à la mémoire : « L'hôte qui vient » chez vous a les genoux froids; donnez-lui du » feu. 11 n'y a rien de plus inutile que de trop » boire de bière : l'oiseau de l'oubli chante » devant ceux qui s'enivrent , et leur dérobe leur » àme. Le gourmand mange sa mort. Quand un)) homme allume du feu, la mort entre chez lui » avant que ce feu soit éteint. Louez la beauté)) du jour quand il est fini. Ne vous fiez ni à la

» glace d'une nuit, ni au serpeîit qui dort, ni » aux tronçons de l'épée, ni au champ nouvel-

» iement semé. »

Enfin les Barbares connoissoient aussi les

chants d'amour : « Je me battis dans ma jeu-

» nesse avec les peuples de Devonstheim, je

» tuai leur jeune roi; cependant une fille de

» Russie me méprise.

» Je sais faire huit exercices; je me tiens ferme

» à cheval; je nage, je glisse sur des patins, je

» lance le javelot , je manie la rame: cependant » une fille de Russie me méprise K »

Plusieurs siècles après la conquête de l'empire romain , l'usage des hymnes guerriers continua : les défaites amenoient des complaintes latines dont l'air est quelquefois noté dans les vieux manuscrits : Angelbert gémit sur la bataille de Fontenay et sur la mort de Hugues, bâtard de Cljarlemagne. La fureur de la poésie

étoit telle, qu'on trouve des vers de toutes mesures jusque dans les diplômes du huitième, du neuvième et du dixième siècle ^. Un chant teutonique conserve le souvenir d'une victoire remportée sur les Normands, l'an 881 , par Louis , lils de Louis le Bègue. « J'ai connu un roi appelé le seigneur » Louis , qui servoit Dieu de bon cœur, parce

M que Dieu le récompensoit Il saisit la lance

» et le bouclier, monta promptement à cheval, » et vola pour tirer vengeance de ses ennemis ^. » Personne n'ignore que Charlemagne avoit fait recueillir les anciennes chansons des Germains. La chronique saxonne donne en vers le récit d une victoire remportée par les Anglois sur les

^ Les deux £dda , les Sai^ha; AVorni. litt. Runic. j Maliet, Hist. de Danem.

- Voyez entre autres une Charte de l'an 835. ^ Rerum Gall. et Franc, script., t. ix, p. 99.

Danois, et l'histoire de Norvège . l'apothéose d'un pirate du Danemark , tué avec cinq autres chefs de corsaires sur les côtes d'Albion \

Les nautoniers normands célébroient euxmêmes leurs courses ; un d'entre eux disoit : «Je suis né dans le haut pavs de Norvège; » chez des peuples liabiles à manier l'arc; mais » j'ai préféré hisser ma voile, l'effroi des labou- » reurs du rivage. J'ai aussi lancé ma barque » parmi les écueils , loin du séjour des hom- » mes. » Et ce scalde des mers avoit raison , puisque les Danes ont découvert le Vineîand ou l'Amérique.

Ces rhjthmes militaires se viennent terminer à la chanson de Roland qui fut comme le dernier chant de l'Europe barbare. « A la bataille d'Has- » ting , dit admirablement le grand peintre » d'histoire que je viens de citer, un Normand » appelé Taillefer poussa son cheval en avant)j du front de bataille, et entonna le chant » des exploits, fameux dans toute la Gaule,)) de Charlemagne et de Roland. En chantant » il jouoit de son épée , la lançoit en l'air avec » force et la recevoit dans sa main droite; les

"* Yoyez ces chants dans \' Histoire de la conquête de l' Angleterre par les Normands , de M. A. Thierry, 1. 1 , p. 131 de la 3". édit.

» Normands répéloient cew refrains ou crioient : » Dieu aide! Dieu aide M »

Wace nous a conservé le même fait dans une autre langue :

Taillefer, qui moult bien chantoit Sur un clieval qui tost alloit , Devant eus alloit chantant De rAllemaigtie et de RoUant , Et trOlivier et de vassaux.

Qui moururent à Rainschevaux.

Cette ballade héroïque qui se devroit retrouver dans le roman de Rollant et d'Olivier, de la Bibliothèque des Rois Charles V, VI et VII ^ , fut encore chantée h la bataille de Poitiers.

Les poésies nationales des Barbares étoient accompagnées du son du fifre, du tambour et de la musette. Les Scythes , dans la joie des festins, faisoient résonner la corde de leur arc ^. La cithare ou la guitare étoit en usage dans les Gaules " , et la harpe dans file des Bretons : il y avoit trois choses qu'on ne pouvoit saisir pour

" Thierry, Hist. de la conquête de l'Angl. par les Normands, t. I, p. 213.

^ Ducanc^e . voce ccmtinela RoUandi:^\ém. de l'Ac. des Inscript., t. I, partie i, p. 317: Hist. litt. de la France, t. VII, Avertis., p. 73.

^ Diod. Sic.

, '* Plut, in Demetr. ■

dettes ciiez un homme libre du pays de Galles : son cheval , son épée et sa harpe.

Dans quelles langues tous ces poëmes étoientils écrits ou chantés? Les principales étoient la langue celtique , la langue slave , les langues leutonique et Scandinave: il est difficile de savoir à quelle racine appartenoit l'idiome des Huns. L'oreille dédaigneuse des Grecs et des Romains ii'entendoit dans les entretiens des Franks et des Tartares que des croassemens de corbeaux ' ou des sons non articulés , sans aucun rapport avec la voix humaine " ; mais quand les Barbares triomphèrent , force fut de comprendre les ordres que le maître donnoit à l'esclave. Sidoine Apollinaire félicite Syagrius de s'exprimer avec pureté dans la langue des Germains : « Je ris, dit le littérateur puéril , en voyant un » Barbare craindre devant vous de faire un barri barisme dans sa langue ^ » Le quatrième canon du concile de Tours ordonne que chaque évêque

"• Julian. Op.

■^ Nec aliâ voce notura, nisi quae liumani sermonis imaginem assignabat. (Jornand., cap. 24, de reb. Get.)

^ iEstimari minime potest , quanto mihi cœterisque sit risui , quoties audio quôd te praesenti formidet facere linguse suae Barbarus barbarismum, (lier. Gall. et Franc, scrip., tom. I , pag. 794.)

traduira ses sermons latins en langues romane et tudesque ^ Louis le Débonnaire fit mettre la Bible en vers teutons. Nous savons , par Loup de Ferrières, que sous Charles le Gliauve on envojoit les moines de Ferrières k Pruym pour se familiariser avec la langue germanique^. On fit connoître à la même époque les caractères dont les Normands se servoient pour garder la mémoire de leurs chansons ; ces caractères s'appeloient riuistabath^ ce sont les lettres runiques : on y joignit celles qu'Ethicus avoit inventées auparavant et dont saint Jérôme avoit donné les signes.

La parole usitée dans les forets , est dès sa naissance une parole complète pour la poésie : sous le rapport des passions et des images, elle -dégénère en se perfectionnant. L'homme perd en imagination ce qu il gagne en intelligence ; enchaîné clans la sociabilité, l'esprit s'effraie d'une expression indépendante et dépouille sa libre et fière allure. Il n'y a rien d'aussi vivant que le grec d'Homère , depuis long-temps passé avec Ulyse et Achille : ce ne sont pas les langues primitives qui sont mortes , c'est le génie qui n'est plus là pour les parler et les entendre.

■* Concil. Gall.

^ Lup. Ferr. , ep. 70 et 91.

Quelques monumens des langues de nos ancêtres nous restent ; on est obligé d'avouer qu'elles étoient plus douces et plus harmonieuses dans leur âge héroïque , qu'elles ne le sont aujourd'-

hui dans leur âge humain. L'évèque des Goths , Ulphilas , traduisit dans son idiome paternel , au quatrième siècle , les Evangiles : conservés jusqu'à nos jours, ils ont été imprimés avec des glossaires et de savantes recherches ^. Si vous comparez le teutonique d'Ulphilas avec le teutonique du serment de Charles et de Louis, tel que Nithard ^ nous l'a transmis , et avec le teutonique du chant de victoire de Louis, fils de Louis le Bègue ^ , vous reconnoîtrez qu'à mesure que l'on descend vers l'allemand moderne, la prononciation devient plus rude et plus difficile. Les mots de l'idiome d'Ulphilas se terminent très-souvent par des voyelles et surtout par la vojelle a : wisandoiia (existence), Gotha (Dieu), waldufuja (puissance) , godamma (bon) , etc. Ce gothique a beaucoup de rapport avec le Scandinave du fragment manuscrit de Fulde et du Chant de

^ Ulphilas, Gotliische Bibcl ùbcrsgtzung. (Edit. de Jean Christ. Zahn, Wcissenfels , 1805.)

" Nithardi histor. , lib m , p. 227, in ler. Gall. script., t. YII.

^ Rer. Gall. script., t. IX, p. 99.

Gunar , tiré de i'Edda \ On ne voit pas même, dans le fac slmile du texte d'Ulpliilas, les lettres qu'il lut, dil-ou, obligé d'inventer pour rendre la prononciation de ses compatriotes; ^■51 y remarque seulement quelques ligatures grecques mêlées aux caractères latins , mais ne présentant pas dans leur aggrégation le même pouvoir labial , lingual et guttural qu'elles expriment dans le grec.

D'après un passage d'Hérodote, un système assez plausible assigne aux pi.-uples de la Finlande et de la Gothie une origine asiatique; on les fait descendre d'une colonie des Médes, et 1 on a

trouvé des analogies entre la langue des Perses et celle des Suédois et des Danois. Des noms propres surtout ont paru les mêmes dans les deux idiomes : le Gustaff ou Gustaw des Suédois répond au Gustdspe ou Hjstaspe des Perses; Ote/i, Olstanus, Ostanus,vo\sàe Suède, portent les noms persans d'Otanus, Olstaiies et Ostanes. Gibert ^ , à Fappui de son système (aujourd'hui étendu et reproduit) auroit pu remarquer que I'Edda mentionne un peuple conquérant venu de l'Asie dans les régions

^ Voyez plus haut. pag. 122 , 123 et 129, note 1, ce chant et ce fragment.

o - Mémoires pour ser\ ir a l'hist. des (isules . p. 241 .

septentrionales de la Baltique. Le savant Robert Henri, ministre de la communion calviniste h Edimbourg , a enrichi son Histoire d'Angleterre de difFérens spécimen des dialectes bretons et anglo-saxons à différentes époques : le tableau placé à la fin de ce volume , vous donnera une idée des langues que parloient les destructeurs du monde romain.

Passons à la religion des Barbares. Les historiens nous disent que les Huns n'en avoient aucune ^ ; nous voyons seulement qu'ils croyoient, comme les Turcs , à une certaine fatalité. Les Alains , comme les peuples d'origine celtique, révéroient une épée nue fichée en terre ^. Les Gaulois avoient leur terrible i)w ,père de la Nuit, auquel ils immoloient des vieillards sur le dolmin, ou la pierre druidique ^ ; les Germains adoroient la secrète horreur des forêts "*. Autant la religion de ceux-ci étoit simple , autant celle des Scandinaves étoit compliquée.

Le géant Ymer fut tué par les trois fils de Bore : Odin , Vile et Ve. La chair de Ymer forma

^ Sine larae, vel lege aut ritu stabuli. (Amm. Marc.) 2 Gladius barbï îib. XXXI , cap. 9.) Tertul. et Au| Tacit., de mor. Gerni.

2 Gladius barbai ico ritu humi figitur nudus. (Id. ,

^ Tertul. et August.

la terre, son sang la mer , son crâne le ciel ^ Le Soleil ne savoit pas alors où étoit son palais, la Lune ignoroit ses forces , et lesE-toiles ne connoissoient point la place qu'elles dévoient occuper.

Un autre géant, appelé Norv , fut le père de la Nuit. La Nuit, mariée à un enfant de la l'amille des Dieux , enfanta le Jour. Le Jour et la Nuit furent placés dans le ciel , sur deux chars conduits par deux chevaux; Hrini-Fax (crinière gelée) conduit la Nuit; les gouttes de ses sueurs fontla rosée: Skin-Fax (crinièrelumincuse), mène le Jour ^. Sous chaque cheval se

1 Texte scaiKlina\e.

Or y mis holdi

Var iorp vni skavp\ d ,

En or sveita sœr ,

En or hausi liiinii).

Traduction latine. "^

Ex Ymeris caine

Terra creata est ;

Ex sanguine autcm mare ;

Ex cranin autem cœlum.

(Edda saemundar hinns froda, p. 58. Haf'aiœ, 1787.)

^ Skiii-Fao-i (juba splendens) vocatur Qui sercnum trahit

trouve une outre pleine d'air : c'est ce qui produit]a fraîcheur du matin.

Un chemin ou un pont conduit de la terre au firmament : il est de trois couleurs et s'appelle î'arc-en-ciel. Il sera rompu quand les mauvais Génies après avoir traversé les fleuves des Enfers , passeront à cheval sur ce pont.

La cité des Dieux est placée sous le chêne Ygg-Drasill ^ qui ombrage le monde. Plusieurs villes existent dans le ciel.

Le Dieu Tlior est fils aîné d'Odin ; Tjr est la divinité des victoires. Heindall aux dents d'or, a été engendré par neuf vierges. Loke est l'artisan des tromperies. Le loup Feuris est fils de Loke ^ ; enchaîné avec difficulté par les Dieux ,

Diem super humanum genus.

Hriiii-Faxi (juba pniinosus) vocatur

Qui singulas trahit

Noctes super bénéficia numina.

De lupatis stillare l'acit guttas

Quovis manè,

Jude venit ros in convalles.

(Id, p. 8 et9.)

^ Subtus ab arbore Ygg-Drasilli.

Qui curret

Per aescuhim Ygg-Drasilly.

2 Snorr. Edda , fab. 29.

il sort cle su Ijouchf^ uwo écume qui devient la source du fleuve Vam (les vices).

Frigga est la principale des Déesses guerrières qui sont au nombre de douze; elles se nomment Walkiries: Gadur , Rosta et Skulda (l'zivenir), la plus jeune des douze fées , vont tous les jours à cheval choisir les morts ^

Il y a dans le ciel une grande salle, le Valhalla, où les braves sont reçus après leur vie. Cette salle a cinq cent quarante portes ; par chacune de ces portes sortent huit guerriers morts pour se battre contre le Loup ". Ces vaillants squelettes s'amusent à se briser les os , et viennent ensuite dîner ensemble : ils boivent le lait de la chèvre Heidruna qui broute les feuilles de l'arbre Lœrada ^ Ce lait est de Thydromel : on en remplit tous les jours une cruche assez large pour

1 Snorr. Edda, fab. 29.

2 Qiiingenta ostiorum Et ultra quadraginta , Ità puto in Valhalla esse :

Octinginti Einherioruni Exeunt simul per unum ostium , Cùm contià lupum pugnatum eunt.

(Edda saimundar hinns frôda , p. 53.)

^ Heidruna vocatur capra Quae stat supra auiam Odini Et pabulum sibi carpit ex Lœradi ramis :

enivrei' les héros décédés. Le monde finira par Il 11 embrasement.

Des magiciens ou des fées, des prophétesses , des Dieux défigurés empruntés de la mythologie grecque, se retrouvoient dans le culte de certains Barbares. Le surnaturel est le naturel même de l'esprit de l'homme : est-il rien de plus étonnant que de voir des Esquimaux assemblés autour d'un sorcier sur leur mer solide , à l'entrée même de ce passage si longtemps cherché , qu'une éternelle barrière de glace fermoit au vaisseau de l'intrépide capitaine Parry ^ ?

De la religion des Barbares descendons à leurs gouvernements.

Ces gouvernements paroissent avoir été en général des espèces de républiques militaires dont les chefs étoient électifs , ou passagèrement héréditaires par l'effet de la tendresse ,

Craterem illa (quotidiè) implebit

Liquidi illius medonis.

Non potis est iste potus deficere.

(Id.,p. 52.) Voyez aussi Mallet, Introd. à l'histoire de Danemaick , et les monuinens de la mythologie des anciens Scandinaves , poui" servir de preuve à cette introduction, par le même auteur, in-4". , Copenhague, 1766.

^ Second voyage du capitaine Parry pour découvrir le passage au nord-ouest de l'Amérique.

de la gloire, ou de 3a tjraimie paternelle. Toute l'antiquité européenne du Paganisme et de la barbarie n'a connu que la souve-

raineté élective : la souveraineté héréditaire fut l'ouvrage du Christianisme; souveraineté môme qui ne s'établit qu'au moyen d'une sorte de surprise, laissant dormir le droit à côté du fait.

La société naturelle présente les *ariétés de gouvernement de la société civilisée : le despotisme , la monarchie absolue , la monarchie tempérée, la république aristocratique ou démocratique ^ Souvent même les nations sauvages ont imaginé des formes politiques d'une complication et d'une finesse prodigieuses , comme le prouvoit le gouvernement des Hurons. Quelques tribus germaniques, par l'élection du roi et du chef de guerre , créoient deux autorités souveraines indépendantes Tune de l'autre; combinaison extraordinaire.

Les peuples , sortis de l'orient de l'Asie, difiéroient en constitutions des peuples venus du nord de l'Europe : la cour d'Attila ofiroit le spectacle du sérail de Stanboul ou des palais de Pékin , mais avec une différence notable ; les femmes paroissoient publiquement chez les

^ Voyez, dans le vol. VII de cette édition , le voyage en Amérique, gouvernement des Sauvages, p. 47.

Huns; Maximin fut présenté à Gerça, principale reine ou sultane favorite d'Attila ; elle étoit couchée sur un divan ; ses suivantes brodoient assises en rond sur les tapis qui couvroient le plancher. La veuve de Bléda avoit envoyé en présens aux ambassadeurs de belles esclaves.

Les Barbares, qui en raison de quelques usages parti>puliers ressembloient aux sauvages que j'ai vus au Nouveau-Monde, différoient d'eux essentiellement sous d'autres rapports. Une centaine de Hurons , dont le chef tout nu portoit un chapeau bordé à

trois cornes , servolent autrefois le gouverneur françois du Canada : lespourroit-on comparer à ces troupes de race slave ou germanique, auxiliaires des troupes romaines? Les Iroquois , au temps de leur plus grande prospérité , n'armoient pas plus de dix mille guerriers : les seuls Goths mettoient , comme un excédant de leur conscription militaire, un corps de cinquante mille hommes à la solde des Empereurs; dans le quatrième et dans le cinquième siècle les légions entières étoient composées de Barbares. Attila réunissoit sous ses drapeaux sept cent mille combattants, ce qu'à peine seroit en état de fournir aujourd'hui la nation 1?. plus populeuse de l'Europe. On voit aussi dans les charges du palais et de l'Empire , des Franks, des Goths, des Suèves, des Vandales : nourrir, vêtir, équiper tant

TOME m

d'hommes, est le t'ait d'une société déjà poussée loin dans les arts industriels; prendre part aux affaires de la civilisation grecque et romaine, suppose un développement considérable de l'intelligence. La bizarrerie des coutumes et des mœurs n'inlirme pas cette assertion : l'état politique peut être très-avancé chez un peuple , et les individus de ce peuple conserver les habitudes de l'état de nature.

L'esclavasre étoit connu de toutes ces hordes ameutées contre le Capitole. Cet affreux droit, émané de la conquête, est pourtant le premier pas de la civilisation : l'homme entièrement sauvage tue et mange ses prisonniers; ce n'est qu'en prenant une idée de

l'ordre social, qu'il leur laisse la vie à fin de les employer à ses travaux.

La noblesse étoit connue des Barbares comme l'esclavage; c'est pour avoir confondu l'espèce d'égalité militaire qui naît de la fraternité d'armes, avec l'égalité des rangs, que l'on a jamais pu douter d'un fait avéré. L'histoire prouve invinciblement que différentes classes sociales existoient dans les deux grandes divisions du sang Scandinave et caucasien. Les Golhs avoient leurs ^ses ou demi-dieux : deux familles dommoient toutes les autres , les Amali et les Baltes.

Le droit d'aînesse étoit ignoré delà plupart des

Barbares; ce fut avec beaucoup de peine que la loi canonique parvint à le leur faire adopter. Nonseulement le partage é;:^al subsistoit cliez eux , mais quelquefois le dernier né d'entre les enfants, étant réputé le plus foible, obtenoit un avantage dans la succession. « Lorsque les frères ont par- » tagé le bien de leur père , dit la loi galîique , » le pius jeune a la meilleure maison , les instru- » ments de labourage, la cbaudièrede son père, » son couteau et sa cognée \ » Loin que l'esprit de ce qu'on appelle la loi salique fût en vigueur dans la véritable loi salique , la ligne maternelle étoit appelée avant la ligne paternelle dans les héritages et les affaires résultant d'iceux. On va bientôt en voir un exemple à propos de]a peine de l'boaiicide ^.

Le gouvernement suivoit la règle de la famille; un roi, en mourant, partageoit sa succession entre sesenfans, sauf le consentement ou la

1 Leg. Wall., lib. ii , cap. 17.

- On trouve une très-bonne note sur la succession de la Terre salique , article 5 du titre 62 , dans la nouvelle traduction des lois des Francs , par M. J.-F.-A. Peyré. J'aime à rendre d'autant plus de justice à cet estimable auteur^ qu'on a peu ou point parlé de son travail auquel M. Isambert a joint une préface. On ne saurait trop encourager ces études sérieuses qui coûtent tant de peine et rapportent si peu de gloire.

ratification populaire : la loi poliLicjue ii'étoit dans sa simplicilô que la loi domestique.

Chez plusieurs tribus germaniques la possession étoit annale; propriétaire de ce qu'on avoit cultivé, le fonds, après la moisson, retournoit à la communauté ^ Les Gaulois étendoient le pouvoir paternel jusque sur la vie de l'enfant ; les Germains ne disposoient que de sa liberté^. Au pays de Galles, le Pencénedlt ou chef du clan, gouvernoit toutes les familles ^

Les lois des Barbares, en les séparant de ce que le christianisme et le Code romain y ont introduit, se réduisent à des lois pénales pour la défense des personnes et des choses. La loi salique s'occupe du vol des porcs, des bestiaux, des brebis, des chèvres et des chiens, depuis le cochon de lait jusqu'à la truie qui marche à la tête d'un troupeau , depuis le veau de lait jusqu'au taureau, depuis l'agneau de lait jusqu'au mouton, depuis le chevreau jusqu'au bouc, depuis le chien conducteur de meutes jusqu'au chien de berger. La loi gailique défend de jeter

■• Arva per annos mutant. (Tacit. , de mor. Germ. y cap. 26,)

2 César, de bell. Gai. , lib, m , cap, 19. ï Leg. Wal., p. 164.

une pierre au bœuf atlacbé à la cîiarrue et cie lui trop serrer le joug \

Le cheval est particulièrement protégé : celui qui a monté un cheval ou une jument sans la permission du maître, est mis h l'amende de quinze ou de trente sous d'or. Le vol du cheval de guerre d'un Frank , d'un cheval hongre , d'un cheval entier et de ses cavales, entraîne une forte composition ^. La chasse et la pèche ont leurs garants : il y a rétribution pour une tourterelie ou un petit oiseau dérobés aux lacs où ils s'étoient pris, pour un faucon happé sur un arbre , pour le meurtre d'un cerf privé qui servoit à embaucher les cerfs sauvages, pour l'enlèvement d'un sanglier forcé par un autre chasseur, pour le déterrement du gibier ou du poisson cachés , pour le larcin d'une barque ou d'un filet à anguilles. Toutes les espèces d'arbres sont mises à l'abri par des dispositions spéciales ; veiller à la vie des forêts ^ , c'étoit faire des lois pour la patrie.

L'association militaire, ou la responsabilité de la tribu et la solidarité de la famille , se retrouvent dans l'institution des co-jurants ou com-

^ Leg. Wal. , lib. m, cap. 9.

2 Lex Salie. , tit. 25. — Lex Ripu. , tit. 42.

^ Lex Salie , tit. 8. — Lex Ripu. , tit. 68.

purgateurs: qu un homme soit accusé duii délit ou d'un crime, il peut, selon la !oi allemande et plusieurs autres, échapper à la pénalité, s'il trouve un certain nombre de ses pairs pour jurer avec lui qu'il est innocent. Si l'accusé étoit une femme, les comnursrateurs dévoient être femmes ^

Le couraç^e étant la première qualité du Barbare , toute injure qui en suppose le défaut est punie; ainsi , appeler un homme lepus, lièvre, ou coixcAGATiîs, embreué , amène une composition de trois ou de six sous d'or^; même tarif pour le reproche fait à un ççuerrier d'avoir jeté son bouclier en présence de l'ennemi.

La Barbarie se montre toute entière dans la législation des blessures ; la loi saxonne est la plus détaillée à cet égard : quatre dents cassées au devant de la bouche ne valent que six schillings , mais une seule dent cassée auprès de ces quatre dents, doit être payée quatre schillings; l'ongle du pouce est estimé trois scîiiî-

^ Leg. Wall.

2 Lex Salie. , tit. 32 :

Renard se pense qu'il feia , Et comment le chunchiera.

(Roman duRenard. apud Cang. gloss. , voce Coucfig.)

lings, et une des membranes du nez le même prix ^

La loi ripuaire s'exprime plus noblement : elle demande trente-six sous d'or pour la mutilation du doigt qui sert à décocher les flèches ^ ; elle veut qu'un ingénu paye dix-huit sous d'or, pour la blessure d'un autre ingénu dont le sang aura coulé jusqu'à terre ^. Une blessure à la tête, ou ailleurs, sera compensée par trente-six sous d'or, s'il est sorti de celte blessure un os d'une grosseur telle, qu'il rende un son en étant jeté sur un bouclier placé à douze pieds de distance ^. L'animal domestique qui tue un homme est donné aux parens du mort avec une composition ; il en est ainsi de la pièce de bois tombée sur un passant. Les Hébreux avoient des règlemens semblables.

Et néanmoins ces lois si violentes dans les choses qu'elles peignent , sont beaucoup plus douces en réalité que nos lois : la peine de mort n'est prononcée que cinq fois dans la ioi

^ Lex anglo-saxonic. , p. 7.

^ Sisecundus digitus, undè sagittatur. (Lex ripuar. , lif. V, art. 12)

^ Ut sanguis exeat , terram taiigat. (Id., tit. ii, art. 12.)

* Os exindè exierit, quod , super viani duodecim pedum io sculo jactum, sonaverit. (Id. , tit. lxx, art. 1.)

salique et six lois dans la loi ripuairo, et, ehose inûniment remarquable, ce n'est jamais, un seul cas excepté, pour eljàtimcnt du meurtre: l'homicide n'entraîne point la peine capitale , tandis que le rapt, la prévarication , le renversement d'une charte, sont punis du dernier supplice; encore pour tous ces crimes ou délits, y a-l-ii la ressource des co-jurants.

La procédure relative au seul cas de mort eu réparation d'homicide, est un tableau de mœurs. Quiconque a tué un homme et n'a pas de quoi payer la composition, doit présenter dou7x' co-jurants lesquels déclarent que le délinquant n'a rien ni dans la terre, ni hors la terre au delà de ce qu'il offre pour la composition. Ensuite l'accusé entre chez lui , et prend de la terre aux quatre coins de sa maison ; il revient à la porte , se tient debout sur le seuil , le visage tourné vers l'intérieur du logis ; de la main gauche,il jette la terre par-dessus ses épaules sur son plus proche parent. Si son père, sa mère et ses frères ont fait l'abandon de tout ce qu'ils avaient, il lance la terre sur la sœur de sa mère ou

sur les fils de cette sœur, ou sur les trois plus proches parens dans la ligne m.aternelle \ Cela

" Yoilà l'exeniplc de la picfcicnce dans la ligne ma ternelle.

fait, déchaussé et en chemise, il saute à l'aide d'une perche par-dessus]a haie dont sa maison est entourée ; alors les trois parens de la ligne maternelle se trouvent chargés d'acquitter ce qui manque à la composition. Au défaut des parents maternels, les parents paternels sont appelés. Le parent pauvre qui ne peut payer, jette à son tour la terre recueillie aux quatre coins de la maison , sur un parent plus riche. Si ce parent ne peut achever le montant de la composition, le demandeur oblige le défendeur meurtrier, à comparoître à quatre audiences successives ; et enfin si aucun des parents de ce dernier ne le veut redimer, il est mis à mort : de vitâ compoiiat.

De ces précautions multipliées pour sauver les jours d'un coupable, il résulte que les Barbares traitoient la loi en tyran et se prémunissoient contre elle; ne faisant aucun cas de leur vie ni de celle des autres , ils regardoient comme un droit naturel de tuer ou d'être tués. Un roi même , dans la loi des Saxons, pouvoit être occis; on en étoit quitte pour payer sept cent vingt livres pesant d'argent. Le Germain ne concevoit pas qu'un être abstrait , qu'une loi pût verser son sang. Ainsi , dans la société commençante , l'instinct de l'homme repoussoit la peine de mort, comme dans la société achevée la raison

de l'homme 1 abolira : cette peine n aura donc été établie qu'entre l'état purement sauvage et l'état complet de civilisation,

alors que la société n'avoit plus l'indépendance du premier état, et n'avoit pas encore la perfection du second.

OD

ÉTUDE SIXIÈME

SECONDE PARTIE

SDITE DES MOEDRS DES BARBARES.

JL E S conducteurs des nations barbares avoient quelque chose d'extraordinaire comme elles. Au milieu de l'ébranlement social x^ttila sembloit né pour l'effroi du monde ; il s'attacboit h sa

destinée je ne sais quelle terreur , et le vulgaire se faisoit de lui une opinion formidable. Sa démarche étoit superbe ; sa puissance apparoissoit dans les mouvements de son corps, et dans le roulement de ses regards. Amateur de la guerre, mais sachant contenir son ardeur, il étoit sage au conseil, exorable aux suppliants, propice à ceux dont il avoit reçu la foi. Sa courte stature, sa large poitrine, sa tête plus large encore, ses petits yeux, sa barbe rare, ses cheveux grisonnant, son nez camus, son teint basane annonçoient son origine K

Sa capitale étoit un camp ou grande bergerie de bois, dans les pacages du Danube : les rois qu'il avoit soumis veilloient tour h

tour à la porte de sa baraque ; ses femmes habitoient d'autres loges autour de lui. Couvrant sa table de plats de bois

"i Vil" in concussionem gentis natus in mundo, lerrarum omnium raetus : quincscioqua sorte terrebatcuncta, formidabili de se opinione vulgata. Erat namque superbus incessu,huc atque illuc circumferens occulos, ut elati potentia ipso quoque motu corporis appareret. Bellorum quidem amator, sed ipse manu temperans , consilio validissimus , supplicantibus exorabilis, propitius in iide semel receptis. Forma brevis , lato pectore, capite grandiori, minuîis oculis, rarus baibà, canis aspersus , simo naso , teter colore , originis sua? signa l'estituens. (Jornand., cap. 35, de reb. Get,) . .

et de mets grossiers , il laissoit les vases d'or et d'argent, trophée de la victoire et chefs-d'œuvre des arts de la Grèce , aux mains de ses compagnons ^. C'est là qu'assis sur une escabelle, le Tartare recevoit les ambassadeurs de Rome et de Constantinople. A ses côtés siégeoient non les ambassadeurs , mais des Barbares inconnus , ses généraux et capitaines : il buvoit à leur santé, finissant, dans la muniticence du vin, par accorder grâce aux maîtres du monde ^. Lorsque Attila s'achemina vers la Gaule , il menoit une meute de princes tributaires qui attendoient, avec crainte et tremblement, un signe du commandeur des monarques pour exécuter ce qui leur seroit ordonné ^

" Attilae in quadrâ ligneâ, et nihil prxter carnes. Conviviis aurea et aigentea pocula quibus bibebant suppeditabantur. Attilae poculum erat ligneura. (Ex Prisco rhetore gothicœ historiae excerpta Carolo Gantoclaro interprète, p. 60. Parisiis, 1606.)

•^ Tum convivaruni primum ordinem, ad Attilae dcxtram sedere constituerunt , secundùra ad laevam : in quo nos etBerichus, vir apud Scytbasnobilis, sed Berichus superiore loco. (Ex Prise, rhet. goth. hist. excerpt.,p. 48.)

Sedentes ordine salutavit. Reliquis deinceps ad bunc modumhonore affectis, Atlilas, nos ex Tbracum instituto, ad parium poculorum certamen provocavit. (Id., p. 49.)

^ Turba regum , diversarumque nationum ductores , ac si satellites, absque aliquâ murmurationc cuni timorc

Peuples et chefs rcmplissoient une mission qu'ils ne se pouvoient eux-mêmes expliquer : ils abordoient de touscôtés aux rivages de la désolation , les uns à pied, les autres à cheval ou en chariots , les autres traînés par des cerfs ^ ou des rennes , ceux-ci portés sur des chameaux , ceuxlà flottant sur des boucliers^ ou sur des barques de cuir et d'écorce \ Navigateurs intrépides parmi les glaces du nord et les tempêtes du midi, ils sembloient avoir vu le fond de l'Océan à découvert ". Les Vandales qui passèrent en Afrique, avouoient céder moins à leur volonté qu'à une impulsion irrésistible ^.

et treinoi'e unusr]uis(|uc adstabat , aut certè quodjussus fuerat ox:.e([uebatur. (Joriiand., cap. 38. de reb. Get.)

^ Fuit aliiis currus quatuor cervis junclus , qui fuisse dicitur rei^is Gothorum. (Vopisc, in vit. Aurelian.)

- Enatantes super parmà positi amnem , in ulteriorem egressi sont ripam. (Greg. Tur., lib. iii , p. 15.)

^ Quin et Aremoricus piratum Saxona tractus Superabat , cui pelle salum sulcare Britannum Ludus, et aperto glaucum mare

findere ierabo.

(ApoU. , in Panegyr. Avit.)

^ ImosOceani colens recessus. (Id., lib. viii, epist. 9.) ^ Cœlestis manus ad punienda Hispanorum flagitia , etiam ad vastandani Africain transira cogebat. Ipsi denique fatebantur non suum esse quod facerent, agi enim se divino jussu ac perurgeri. (Salvian., de gubernat. J3ei, lib. VII, p. 250.)

Ces conscrits du Dieu des armées n etoieiit que les aveugles exécuteurs d'un dessein éternel : de là cette fureur de détruire, cette soif de sang qu'ils ne pouvoient éteindre ; de là cette combinaison de toutes clioses pour leurs succès , bassesse des hommes, absence décourage, de vertu, de talent , de génie. Genseric étoit uu prince sombre , sujet aux accès d'une noire mélancolie; au milieu du bouleversement du monde, il paroissoit grand, parce qu'il étoit monté sur des débris. Dans une de ses expéditions maritimes, tout étoit prêt , lui-même embarqué : ou alloitil ? il ne le savoit pas. « Maître, lui dit le pilote , » à quels peuples veux-tu porter la guerre? — A » ceux-là , répond le vieux Vandale , contre qui)> Dieu est irrité \ »

Alaric marcboit vers Rome : un liermite barre le chemin au conquérant; il l'avertit ^ que le ciel venge les malheurs de la terre : « Je ne puis

' Gum è Carthaginis poitu veiis passis soluturus esset, interrogatus à nauclero, que tendere populabundus vellet, respoudisse : Quo Deas impulerit. (Zosim., de bello Vandilico., Ub. i, p. 188.)

Narrant cum è Cartliaginis portu solvens à nautâ interrogaretur quo bellum inferre vellet , respondisse : In eos quibus ira-

tuse.st Deus. (Piocop , hist. Yand., iib. i.)

- Probus, aliquis monachus ex his qui in Italiâerant, Romam festinanti Alarico consuluisse ut urbi parceret,

» ni'arrêter, ^iil Alaric , quelqu'un me presse, 5) et me pousse à saccager Rome. » Trois fois il assiège la ville éternelle avant de s'en emparer : Jean et Brazilius, qu'on lui députe lors du premier siège pour l'engager à se retirer, lui représentent que s'il persiste dans son entreprise, il lui faudra combattre une multitude au désespoir. « L'herbe serrée, repart l'abatteur)) d'hommes, se fauche mieux \ ■ » Néanmoins il se laisse fléchir et se contente d'exiger des suppliants , tout l'or, tout l'argent , tous les ameublemens de prix , tous les esclaves d'origine barbare : « Roi , s'écrient les envoyés du » sénat, que restera-t-il donc aux Piomains? » — « La vie ^. »

Je vous ai déjà dit ailleurs qu'on dépouilla les

nec se tantorum malorutn auctorem constitueret. Alaricus respondissc dicitur, se non volentem hoc tentare : sed esse quemdain qui se obtundendo urgeat, ac prœcipiat ut Romam evertat. (Sozom., lib. ix , cap. 6, p. 481.)

^ Ipsius, inquit , fœnum rariôve faciliùs resecatur. (Zozim., lib. v^ p. 106.)

2 Aiebat enim non aliter se finem obsidionis facturum nisi aurum omne, quod in urbe foret, et argentum accepisset prœterea quidquid suppellectilis in urbe reperiret : itemque mancipia barbara. Iluic cum dixisset alter \ea,atorum si quidem hœc abstulisset quid eis tandem relia querct in urbe qui essent? Animas, respondit. (Id.^ ibid.)

images des dieux, et que l'on fondit les statues d'or du Courage et de la Vertu. Alaric reçut cinq mille livres pesant d'or, trente mille pesant d'argent, quatre mille tuniques de Joie, trois mille peaux teintes en écarlate, et trois mille livres , de poivre \ C'étoit avec du fer que Camille avoit racîieté des Gaulois les anciens Romains.

x\taulpîie , successeur d' Alaric , disoit : « J'ai eu la passion d'effacer le nom romain de lu terre, et de substituer à l'empiré des Césars l'empire des Goths, sous le nom de Gotliie. L'expérience m'ajaut démontré l'impossibilité où sont mes conîpatriotes de supporter le joug des lois, j'ai changé de résolution; alors j'ai voulu devenir le restaurateur de l'empire romain , au lieu d'en être le destructeur. » C'est un prêtre nommé Jérôme, qui raconte en 416 dans sa grotte de Bethléem, à un prêtre nommé Orose, cette nouvelle du monde ^ : autre merveille.

■* Quinquies mille libras auri , et praeter has tricies mille libras argenti , quater mille tunicas sericas , et ter mille pelles coccineas^ et piperis pondus qiiod ter mille libras œquaret. (Id ., p. 107.)

2 Nam ego quoque ipse viriim quemdam Narbonensem , illustris sub Theodosio miiitiae , etiam reliifiosum prudentemque et gravem apud Bethléem oppidum Pa-

TOME III

Une biche ouvre le chemin aux Huns à travers les Palus Méotides, et disparoit \ La génisse d'un pâtre se blesse au pied dans

un pâturage; ce pâtre découvre une épée cachée sous l'herbe ; il la porte au prince tartare : Attila saisit le glaive et sur cette épé« qu'il appelle l'épée de Mars ^ , il jure ses droits à

lestinae, beatissimo Hieroayiiio presbytero réfère n te , audivi se f'amiliarissiinum Ataulpiio apud Narbonam fuisse : ac de eo sœpè sub lestibcatione didicisse quod ille, quam essetanimo, \iii-bus iiii^enioque nimius, referre solitus essetse in primis ardriitei' inhiasse, ut oblitciato romano no nine , lomanuni omiie solum Gothorum imperium <'t faceret et vocaret : essetque , ut vuigarit-cr loquar, Gothia quod Rou)aijia fuisset ; . . . .

At

ubi inulta experientia probavisset , neque Gothos ullo modo parère Icgibus posse propter elTrenatam barbariem, neque rei-publicae interdici leges oportere, elegisse se saltem , ut oloiiam sibi et restituendo in inte<irujDa augendoque Roaiano uomine , Gothorum viribus quaeret, habereturque apud posteros Roma-nae restitutionis auctor, postquam esse non])oterat iminutator. (Gras. , lib. VII.)

^ Mox quoqiie ut Scythica lena iguotis apparuit , cerva dis-pai'uit. (Jornand., de reb. Get., cap. 24.)

^ Qiium pastor quidam gregis unain buculain conspiceret claudicantem, nec eausaiu tanti vulneris inveniret, sollicitus ves-tigja cruoris insequitur : tandemque venit

la domination du monde. Il disoit : « L'étoile » tombe; la terre tremble, je suis le marteau » de l'univers. » 11 mit lui-même par-mi ses titres le nom de fléau de Dieu , que lui donnoit la terre ^

G'étoit cet homme que la vanité des Romains traitoit de général au service de V empire, le tribut qu'ils lui pajoient, étoit à leurs yeux ses appointements : ils en usoient de même avec les chefs des Goths et des Burt^ondes. Le Hun disoit à ce propos : « Les généraux des empe- » reurs sont des valets , les généraux d'Attila des » empereurs ^. »

ad gladium , quem depascens herbas bucula incautè calcaverat, effossuuique protinus ad Attilam defert. Quo iile munere grâtulatus, ut eiat magnanimus , arbitratiir se totius mundi principem constitutum , et per Martis gladium potestateni sibi concessam esse bellorum. (Prise, ap. Jornand., cap. xxxv.)

^ Stella Ciidit -. tellits treniit .■ en ego maliens orbis. Seque juxta eremitae dictum flagellum Dei , jussit appellari. (Reruin huugariarum scriptores varii. Francforti, 1600.)

2 Jam tuiii enim cum irascebatur dicebat exei'cituum duces, suos esse servos : qui quidem AttiljE, non tamen impei atoribus romanis, eraiit honore et dignitate pares. (Ex Prise, rhet. Gothic. hist. excerpt., p. 46.)

11 vit à Milan un tableau où des Goths et des Huns étoient représentés prosternés devant des empereurs; il cortimanda de le peindre, lui Attila, assis sur un Irône, et les empereurs portant sur leurs épaules des sacs d'or qu'ils répandoient à ses pieds \

« Croyez - vous , demandoit-il aux ambassa- » dcurs de Théodose II, qu'il puisse exister une » forteresse ou une ville, s'il me plaît de la faire » disparoître du sol ^. »

Après avoir tué son frère Bléda , il envoya deux Goths, l'un h Théodose, l'autre à Vaîentinien , porter ce message : « Attila,

mon maître » et le vôtre, vous ordonne de lui préparer un). palais \. .. ^_ , .^.,,, ,^: . ^.,.,, ;. ,^^.,. ,,.,,,, ^:.

"• Cum autem in picturâ vidisset Romanorum quidem re£^es, in aureis thronis sedentes, Scythas vero caesos et ante pedes ipsorum jacentes, pictorem accersituni jussit se pingei e sedcntem in solio -. Romanorum veio reges ferentes saçcos in liiuneiis, et aute ipsius pedes aurum efFundenles. (Suid., in voc. Msdio/avr^, p, 517.)

2 Quœ enim urbs, quae arx qnâ latepatet Romanorum imperiura, salva et ineolumis evadere potuit quameverteie aut diniere apud^e constitutum habuerit. (Exeerpta ex histoiià gothicâ Prisci rhetoris de legationibus , in corpore historiae byzant., p. 53.)

^ Imperat tibi per me dominus meus et dominas tuiis

« L'herbe ne croît plus, disoit encore cet » exterminateur, partout où le cheval d'Attila » a passé. » .

L'instinct d'une vie mystérieuse poursuivoit jusque dans la mort ces mandataires de la Providence. Alaric ne survécut que peu de temps à son triomphe : les Goths détournèrent les eaux du Busentum, près Cozence; ils creusèrent une fosse au milieu de son lit desséché; ils y déposèrent le corps de leur chef avec ime grande quantité d'argent et d'étoffes précieuses; puis ils remirent le Busentum dans son lit, et un courant rapide passa sur le tombeau d'un conquérant \ Les esclaves employés à cet ouvrage furent égorgés, afin qu'a-ucun témoin ne pût dire où reposoit celui qui avoit pris Rome, comme si Ion eût craint que ses cendres ne fussent recherchées pour cette gloire ou pour ce crime.

Attilas, uti sibi palatium seu regiam Romae egregiè adornes. (Chronicon Alexandrinum , p. 734.)

^ Hujus ergo in medio alveo, coUeclo captivorum agmine , sepulturse locum efFodiunt. In cujus fodiae gremio Alaricum multis opibus obruunt : rursusque aquas in suum alveum reducentes , ne à quoquam quandoque locus cognosceretur, fossores omnes interemerunt. (Joinand., de reb. Get,, cap. xxx.)

Attila, expiré sur le sein d'une femme, est d'abord exposé dans son camp entre deux longs rangs de tentes de soie. Les Huns s'arrachent les cheveux et se découpent les joues pour pleurer Attila , non avec des larmes de femme, mais avec du sane d'homme \ Des cavaliers tournent autour du catafalque en chantant les louanges du héros. Cette cérémonie achevée on dresse une table sur le tombeau préparé, et les assistans s'assevent à un festin mêlé de joie et de douleur. Après le festin le cadavre est confié ^^ la terre dans le secret de la nuit; il étoit enfermé en un triple cercueil d'or, d'argent et de fer. On met avec le cercueil des armes enlevées aux ennemis, des carquois enrichis de pierreries , des ornemens militaires et des drapeaux. Pour dérober à jamais aux hommes la connoissance de ces richesses, les ensevelisseurs sont jetés avec l'enseveli ^. '

Au rapport de Priscus, la nuit même où Je Tartare mourut , Vempereur Marcien vit en

^ Ut praeliator eximiuà non faemineis lamentationibus et lacrimis , sed sancuine luççeretur virili. (JornancL , cap. 49.)

^ Nam de totâ sente Hnnnorum electissimi equitis in eo loco quo erat positus , in niodum circensicum cursi-

songe, à Gonstantinople , l'arc rompu d'Attila \ Ce même Attila, après sa défaite par Aëtius , avoit formé le projet de se brûler vivant sur un bûcher composé des selles et des ha mois de ses chevaux , pour que personne ne se pût vanter d'avoir pris ou tué le maître de tant de victoires ^ ; il eût disparu dans les flammes comme Alaric dans un torrent: images de la

bus ambientes , facta ejus cantu t'unereo tali ordine

referebant

Postquam talibus lamentis est defletus , stravam super tumuliim ejus, quam appellant ipsi, ingenti commessa tione concélébrant, et contraria invicem sibi copulantes, luctum funereum mixto gaudio explicabant, noctuque secreto cadaver est terra l'econditum. Cujus fercula priuium auro , secundo arçento , tertio ferri riççore commu-

niuDt

Addunt arma hostium csedibus acquisita , phaleras vario gemmarum fulgore preciosas, et diversi generis insignia , quibus colitur aulicum decus. Et ut lot et tantis divitiis humana curiositas arceretur, operi deputalos detestabili mercede trucidarunt, emersitque momentanea mors sepelientibus cum sepulto. (Jornand. , de reb. Get, , cap. 49.)

^ Arcum Attilae in eâdem nocte fractura ostenderet. (Prise, in Jornand., cap. 40.)

- Equinis sellis construxisse pyram , seseque, si ad\.'rsarii irrumperent , flammis injicere voluisse ; ne aut a!iquis ejus vulnere laetaretur, aut in potestatem hoslimn

grandeur et des ruines dont ils avoient rempli leur vie et couvert la terre.

Les fils d'Attila , qui formoiant h eux' seuls un peuple ' , se divisèrent. Les nations que cet homme avoit réunies sous son glaive se donnèrent rendez-vous dans la Pannonie, au bord du ileuve Netad , pour s'affranchir et se déchirer. Une multitude de soldats sans chef ^ , le Goth frappant de l'épée , le Gépide balançant le javelot, le Hun jetant la flèche, le Suève h pied, l'Alain et l'IIérule, l'un pesamment, l'autre légèrement armés ^ , se massacrèrent à l'envi : trente mille Huns restèrent sur la place, sans

, -, .<• ; >■' ! •. ij! inii.i'it!-

tantorum hostium gentium dominus perveniret

Multarum victoiiarum dominus. (Jornand.,

de reb. Get., cap. 41 — 43.) . .

^ Filii Attilrc, quorum per licentiam libidinis penè populus fuit. (Jornand., cap. 50.)

^ Commititur in Pannoniâ juxta flumen qui nomen est Netad. Illic concursus factus est gentium variarum , quas in suâ Attila tenuerat ditione. Dividuntur régna cum populis, fiuntque ex uno corpore membra diversa, nec quae unius pas?ioni compaterentur, sed quai exciso capite invicem insanirent ; quœ nuuquam contra se pares invenerant, nisi ipsi mutuis se vulneribus sauciantes, se ipsos discerperent fortissimas nationes. (Jornand. , cap. 50.)

' Pugnantem Gothum ense furentem , Gepidam in

compter leurs alliés et leurs ennemis. Ellac , fils chéri d'Attila , fut tué de la main d'Aric j chef des Gépides. L'héritage du monde qu'avoit laissé le roi des Huns n'avoit rien de réel; ce n'étoit qu'une sorte de tiction ou d'enchantement produit par son épée : le talisman de la gloire brisé, tout s'évanouit. Les peuples, passèrent avec le tourbillon qui les avoit apportés. Le règne d'Attila ne lut qu'une invasion. •

L'imagination populaire , fortement ébranlée par des scènes répétées de carnage , avoit inventé une histoire qui semble être l'allégorie de toutes ces fureurs et de toutes ces exterminations. Dans un fragment de Damascius, on lit qu'Attila livra une bataille aux Romains , aux portes de Rome : tout périt des deux côtés , excepté les généraux et quelques soldats. Quand les corps furent tombés, les âmes restèrent debout, et continuèrent l'action pendant trois jours et trois nuits : ces guerriers ne combattirent pas avec moins d'ardeur morts que vivants \

vulnere suorum cuncta tela frangentem , Suevum pede, Hunnum sagitta prœsumere , Alanum gravi, Herulum levi armatura aciem instruere. (Id., ibid.)

^ Commissâ pugnâ contra Scythas ante conspectum

Mais, si (l'un côté les J3arbares étoient poussés à détruire, d'un wutre ils étoient retenus : le monde ancien, qui touchoit à sa perte, ne devoit pas entièrement disparoître dans la pjartie où commencoit la société nouvelle. Quand Alaric eut pris la ville éternelle, il assigna l'écilise de Saint-Paul et celle de Saint- Pierre pour retraite à ceux qui s'y voudroient renfermer. Sur quoi saint Aniçustin fait cette belle remarque : Que si le fondateur de Rome

avoit ouvert dans sa ville naissante un asile , le Christ y en établit un autre plus glorieux que celui de Romulus \

Dans les horreurs d'une cité mise ;i sac , dans une capitale tombée pour la première fois et pour jamais du rang de dominatrice et de maî-

urbisRomae, tanta iitrinque facta est caedes , ut nerao pugnantium ab utrâqiie parte servaretur, praeter quam duces paucique satellites eorum : cùm cecidisseut pugnantes , corpore defatigati animo adhue erecti , pugnabant très intégras noctes et dies, nihil viventibus pugnando inferioies, neque manibus neque animo. (Phot., Bibl., p. 1039.)

^ Romulus et Remus asylum constituisse pei'hibentur quaerentes cieandaî multitudinem civitatis : miiandum in honorem Christi praecessit exemplum. Hoc constituerunt eversores urbis quod instituerant antea conditores. (Aug., Civ., lib. 1 , cap. 34,]^. 22. Basileaî.)

tresse de la terre, on vit des soldats (et quels soldats I) protéger la translation des trésors de l'autel. Les vases sacrés étoient portés un à un et à découvert; des deux côtés marchoient des Goths l'épée à la main : les Romains et les Barbares chantoient ensemble des hymnes à la louange du Christ \

Ce qui fut épargné par Alaric n'auroit point échappé à la main d'Attila : il marchoit à Rome; saint Léon vient au-devant de lui ; le Fléau de Dieu est arrêté par le Prêtre de Dieu ^ , et le prodige des arts a fait vivre le miracle de l'histoire dans le nouveau Capitole qui tombe à son tour.

Devenus chrétiens les Barbares mêloient à leur rudesse les austérités de l'anachorète : Tliéodoric , avant d'attaquer le camp de Litorius ,

^ Super capita data palam , auiea atque argentea vasa portantur, exsertis undique ad defensionem gladiis pia pompa munitur. Hymnis Deo , Romanis Barbaiisque concinentibus , canitur. — Pei sonat latè in excidio urbis

salutis tuba (Oros. , Historiar. , lib. vu, cap. 39,

pag. 574. Lugduni Batavorum , 1767.)

^ Occurente sibi (Genseiico) extra portas sancto Leone episcopo , cujus supplicatio ita eum Deo agente lenivit , ut, cum omnia in potestate ipsius essent, traditâ sibi civitate, ab igné tamen et caede atque suppliciis abstineret. (Prosp. Chronic.)

passa la nuit vêtu d'une ^ hère , et ne la quitta que pour reprendre le sayon de peau. i

Si les Romains l'emportoient sur leurs vainqueurs par la civilisation , ceux-ci leur étoient supérieurs en vertus. « Lorsque nous voulons in-)* sulter un ennemi , dit Luitprand, nousl'appe- » \ons Romain : ce nom signifie bassesse, lâcheté, » avarice , débauche, mensonge; il renferme seul)) tous les vices ^. « Les Barbares rejetoient l'étude des lettres, disant : (f L'enfant qui tremble » sous la verge, ne pourra regarder une épée » sans trembler ^ » Dans la loi salique, le meurtre d'un Frank est estimé deux cents sous d'or, celui d'un Romain propriétaire, cent sous; la moitié d'un homme ^ ' •' .

^ Indutus cilicio pernoctavit. (Salvian., de Gubern. Dei, p. 165.)

2 Yocamus Raraaiium, hoc solo, id est quidquid luxuria; , quidquid mendacii, imô quidquid vitiorum est comprehendentes. (Luitprand. légat, apud Murât. , Scriptor. Ital., aoI. II , part, i , p. 481 .)

^ Eos nunquam hastam aut gladium despecturos mente intrepidâ , si stuticam tremnissent, (Procop., de Bell. gothico, lib. I , p. 312.)

^ Si quis ingenuusFrancum, aut hominum barbarum, odciderit , qui lege salicâ vivit , viii denariis qui faciunt solidos ce, culpabilis judicetur. (Tit. XLiii , art. 1.) Si Romanus homo possessor occisus fuerit , iv denariis qui faciunt solidos c , culpabilis judicetur. (Tit. xuii, art. 7.)

Dignités , âge , profession , religion , n'arrêtèrent point les fureurs de la débauche; au milieu des provinces en flamme , on ne se pouvoit arracher aux jeux du Cirque et du théâtre : Rome est saccagée , et les Romains fugitifs viennent étaler leur dépravation aux yeu% de Cartilage, encore romaine pour quelques jours ^ Quatre fois Trêves est envahi, et le reste de ses citoyens s'assied, au milieu du sang et des ruines, sur les gradins déserts de son amphithéâtre.

« Fugitifs delà ville de Trêves, s'écrie Salvien,)) vous vous adressez aux empereurs afin d^obtenir :> la permission de rouvrir le théâtre et le cirque : » mais où est la vi!le, où est le peuple pour qui » vous présentez cette requête"?»

Cologne succombe au moment d'une orgie générale; les principaux citoyens n'étoient pas

^ Qu3c (pcstilenlia tla^nionum)• animos miserorum adeô obcaîcavit tenebris , taiitâ deformitate ftedavit ut etiam modo, Roruanâ xirbe vastatâ f'ugientes , Carthaginem veniie potuerunt, in theatris quotidiè ceitatini pio

histrionibus déliraient Vos nec contriti

ab hoste luxuriaiii repressistis -. perdidistis utilitatem ca-' lainitatis et miserrimi focti estis et pessimi permansistis. (Aug.> de Civ. Dei, lib, i, cap. 32.)

- Theatra igitur quseritis, circum à principibus postulatis; quaeso cuistatiii,cui populo, oui civitati? (Salvian., de Gubern. Dei, lib. vi, p. 217.)

en état de sortir de lubie, lorsque l'ennemi, maître des remparts , se précipitoit dans la ville \

Presque toutes les maisons de Garthage étoient des lieux de prostitution ; des hommes erroient dans les rues couronnés de fleurs, répandant au loin l'odeur des parfums, habillés comme des femmes, ia tête voilée comme elles, et vendant aux passants leurs abom/nables faveurs^. Genseric arrive: au dehors le fracas des armes, au dedans le bruit des jeux; la voix des mourants, la voix d'une populace ivre se confondent; à peine le cri des victimes de la guerre se peut-il distinguer des acclamations de la foule au Girque \

' Ad ii,ressum uutaburidi (p. 213). Barbaris penè in conspectii omnium sitis, iiiillus metus erat hominum , non custodia civitaturu. (Salv., de Gubcrn. Dei , lil). vi, p. 214.)

^ Adeo omnia penè compila , omnes vias , quasi foveae libidinum... Fœtebant, ut ila dixerim, cuncti urbis illius cives cœno li-

bidinis spurcum sibimelipsis mutuo impudicitia^ nidoreiîi inhalantes (pag. 260). Indicia sibi quae dam monstruosae impuiitatis innectebant et faemineis tegniinum illigamentis capita velarent atque publiée in i\\ itate (p. 266). Latrono quodam modo excubias vide- !et (p. 269). (Salv., de Gubern. Dei , lib. vu.)

^ Fraaîor, ut ita dixerim, extra Jiiuros et intra muros , prîeliorum et ludicrorum confundebantur : vox morien-

Souvenez-vous, pour ne pas perdre de vue le train du monde, qu'à cette époque Rutilius mettoit en vers son vo^^age de Rome en Etrurie, comme Horace, aux beaux jours d'Auguste , son vojago de Rome à Brindes ; que Sidoine-Apollinaire chantoit ses délicieux jardins dans l'Auvergne envahie par les Visigoths; que les disciples d'Hypathia ne respiroient que pour elle dans les douces relations de la science et de l'amour; que Damascius à Athènes attachoit plus d'importance à quelque rêverie philosophique qu'au bouleversement de la terre ; qu'Orose et saint Augustin étoient plus occupés du schisme de Pelage que de la désolation de l'Afrique et des Gaules; que les eunuques du palais se disputoient des places qu'ils ne dévoient posséder qu'une heure; qu'enfin il y avoit des historiens qui fouilloient comme moi les archives du passé au milieu des ruines du présent, qui écrivoient les annales des anciennes révolutions au bruit des révolutions nouvelles; eux et moi prenant pour table dans l'édifice croulant , la pierre tombée à nos pieds, en attendant celle qui devoit écraser nos têtes.

ti.um voxque bacchantium : ac vix discci'ni forsitan poterat plebis ejulatio quae cadebat in bello , et sonus populi qui clamabat in circo. (Sal\ian., de Gubern. Dei, lib. VI. p. 210.)

On ne se peut faire aujourd'hui qu'une foible idée du spectacle que présentoit le monde romain , après les incursions des J3ar])ares : le tiers, (peut-être la moitié) de la population de l'Europe et d'une partie de l'Afrique et de l'Asie , fut moissonné par la guerre, la peste et la famine.

La réunion de tribus germaniques, pendant le règne de Marc-Aurèle , laissa sur les bords du Danube des traces bientôt effacées; mais lorsque les Gotlis parurent au temps de Philippe et Dèce, la désolation s'étendit et dura. Valérien et Galîien occupoientla pourpre quand les Franks et les Allamans ravagèrent les Gaules et passèrent jusqu'en Espagne.

Dans leur première expédition navale les Goths saccagèrent le Pont , dans la seconde ils retombèrent sur l'Asie Mineure, dans la troisième la Grèce fut mise en cendres. Ces invasions amenèrent une famine et une peste qui dnra quinze ans ; cette peste parcourut tontes les provinces et toutes les villes : cinq mille personnes mouroient dans un seul jour*^. On reconnut par le registre des citoyens qui

'>^.]Vain et pestilentia tanta existerai vel Piomae, vel in Achaicis urbibus , ut uno die quinque millia horainum parimorbo périrent. (Hist. Aug., p. 177.)

recevoient une rétribution de blé à Alexandrie , que cette cité a voit perdu la moitié de ses habita ns \

Une invasion de trois cent vingt mille Gotlis sous le règne de Claude, couvrit la Grèce; en Italie, du temps de Probus , d'autres Barbares multiplièrent les mêmes malheurs. Quand Julien passa en Gaule , quarante-cinq cités venoient d'être détruites par les Allamans : les habitans avoient abandonné les villes ouvertes, et

ne cultivoient plus que les terres encloses dans les murs des villes fortifiées. L'an 412, les Barbares parcoururent les dix -sept provinces des Gaules, chassant devant eux comme un troupeau, sénateurs et matrones, maîtres et esclaves, hommes et femmes, filles et garçons. Un captif qui cheminoit à pied au milieu des chariots et des armes, n'avoit d'autre consolation que d'être auprès de son évêque, comme lui prisonnier : poëte et chrétien, ce captif prenoit pour sujet de ses chants les malheurs dont il étoit témoin et victime. « Quand l'océan auroit » inondé les Gaules, il n'y auroit point fait de

^ Quaerunt etiam quamobreni civitas ista maxima, non amplius tantam habitatorum multitudinem ferat ,

quantam senum quorum nomina in tabulas publicas

pro divisione frumenti factitatas- (Euseb. , Hist. eccles., iib. VII, cap. 21.)

TOME III

» si horribles (légâLs que cette guerre. Si l'on 1) nous a pris nos bestiaux , nos fruits et nos)) grains; si l'on a détruit nos vignes et nos oli- » viers ; si nos maisons à la campague ont été » ruinées parle l'eu ou par l'eau , et si, ce qui est » encore plus triste à voir, le peu qui en reste » demeure désert et abandonné : tout cela n'est » que la moindre partie de nos maux. Mais, hélas! » depuis dix ans , les Goths et les Vandales font » de nous une horrible boucherie. Les châteaux » bâtis sur les rochers, les bourgades situées sur » les plus hautes montagnes , les villes environ- » nées

de rivières n'ont pu i^arantir les habitans)) de la fureur de ces Barbares , et l'on a été par- » tout exposé aux dernières extrémités. Si je ne » puis me plaindre du carnage que l'on a fait » sans discernement soit de tant de peuples, » soit de tant de persoimes considérables par leur M rang qui peuvent n'avoir reçu que la juste » punition des crimes qu'ils avoient commis: » ne puis-je au moins demander ce qu'ont fait » tant de jeunes enfants enveloppés dans le M même carnage , eux dont l'âge étoit incapable » de pécher? Pourquoi Dieu a-t-il laissé conù sumer ses temples ^ ? »

^ Si lotus Gallos sese efFudisset in a^ros

Oceanus vastis phis superesset aquis, etc. (DeProvid. div., trad. de Tillcmont, Hist. desemp.)

L'invasion d'Attila couronna ces destructions; il n'y eut que deux villes de sauvées au nord de la Loire, Troyes et Paris. A Metz, les Huns égorgèrent tout jusqu'aux entants que l'évêque s'étoit hâté de baptiser ; la ville fut livrée aux flammes: long - temps après on ne reconnoissoit la place où elle avoit été , qu'à un oratoire échappé seul h l'incendie \ Salvien avoit vu des cités remplies de corps morts; des chiens et des oiseaux de proie gorgés de la viande infecte des cadavres , étoient les seuls êtres vivants dans ces charniers ^.

Les Thurings qui servoient dans l'armée d'Attila exercèrent, en se retirant à travers le pays des Franks, des cruautés inouïes que Théodoric, fds deKhlovigh, rappeloit quatre-vingts ans après pour exciter les Franks à la vengeance. « Se ruant sur nos pères, ils leur ravirent tout. » Ils suspendirent leurs enfants aux arbres par » le nerf de la cuisse. Ils firent mourir plus » de deux cents jeunes fdles d'une mort

" Nec remansit in eâ locus inustus, praeter orationem beati Stephani , primi martyris ac levitae. (Grec;. Tur., lib. II, cap. 6.)

- Jacebant si quidem passim , quod ipse vidi atque sustinui , utriusque sexûs cadavera nuda, lacerata uibis oculos incestantia, avibus canibusque laniata, (Salv., de Gubern. Dei , lib. vi , p, 216.)

» cruelle; les unes furent attachées par les bras » au cou des chevaux qui , pressés d'un aiguillon » acéré, les mirent en pièces; les autres furent » étendues sur les ornières des chemins et clouées » en terre avec des pieus : des charrettes char- » gées passèrent sur elles; leurs os furent hrisés , » et on les donna en pâture aux corbeaux et aux » chiens ^ » ,.

Les plus anciennes chartes de concessions dé terrains à des monastères , déclarent que ces terrains sont soustraits des forêts ^, qu'ils sont déserts, eremi, ou plus énergiquement qu'ils sont pris du désert ^, ab eremo. Les canons du concile d'Angers (4 octobre 453), ordonnent aux clercs de se munir de lettres épiscopales pour voyager; ils leur défendent de porter des

^ Inruentes super parentes nostros , omnem substanliam abstulerunt , pueros per nervum femoris ad arboles appendentes , puellas aiuplius ducentas crudeli * nece interfecerunt -. ita ut ligatis brachlis super equolum cervicibus ipsisque accirimo moti stimulo per diversa petentes , diversas iu partes feminas diviserunt. Aliis verô super orbitas viarum extensis , sudibusque in terrai» confixis , piaustra desuper onerata transire fecerunt, confractisque ossibus, canibus avibusque eas in cibaria dederunt. Grec. Tur., lib. m , cap. 7.)

'^ Act. S. Sevcr.

2 S. Bernard. Vit. ,

armes ; ils leur interdisent les violences et les mutilations et excommunient quiconque auroit livré des villes : ces prohibitions témoignent des désordres et des malheurs de la Gaule.

Le titre quarante-septième de la loi salique : De celui qui s'est établi dans une propriété qui ne lui appartient point , et de celui qui la tient depuis douze mois , montre l'incertitude de la])ropriété et le grand nombre de propriétés sans maîtres. « Quiconque aura été s'établir dans » une propriété étrangère et y sera demeuré » douze mois sans contestation légale, y pourra » demeurer en sûreté comme les autres habi- » tans ^ . »

Si sortant des Gaules vous vous portez dans l'est de l'Europe , un spectacle non moins triste frappera vos yeux. Après la défaite de Valens , rien ne resta dans les contrées qui s'étendent des murs de Constantinople au pied des Alpes Juliennes ; les deux Thraces offraient au loin une solitude verte, bigarrée d'ossements blanchis. L'an 448 des ambassadeurs romains furent envo3'és à Attila : treize

^ Si autem quis migraverit in villam alienani , et ei aliquid infrà duodecim menses secundum legem contestatum non fueiit, securus ibidem consistât sicut et alii vieilli. (Art. 4.)

jours de marche les conduisirent à Sardique incendiée , et de Sardique à Naisse : la ville natale de Constantin n'étoit plus qu'un monceau informe de pierres ; quelques malades languissoient dans les décombres des églises , et la campagne à l'entour, étoit jonchée de squelettes \ <(Les cités furent dévastées , les hommes » égorgés, dit saint Jérôme; les quadrupèdes , » les oiseaux et les

poissons mêmes disparu- » rent ; le sol se couvrit de ronces et d'épaisses » forêts ^. »

L'Espagne eut sa part de ces calamités. Du temps d'Orose, Taragone et Lërida étoient dans l'état de désolation où les avoient laissés les Suèves et les Franks; on appercevoit quelques huttes plantées dans l'enceinte des métropoles renversées. Les Vandales et les Goths glanèrent

^ Yenimus Naissum quae ab hostibus fuerat evers et bolo aequala ; itaque eam desertam liominibus ostendimus, prœter quaiB quod in ruinis sacrarum aediuiii erant quidam aegroti. Omnia euim circa ripaui erant pleua ossibus eoiuni qui bello cccideiant. (Excerpla à lei^ationibus ex Hist. Goth. Prisci rhetoris, iu corp. liyz. histor., p. 59, Pari.siis , è typograpliiâ regiâ , 1 660. ;

2 Vastatis ui'bibus , hominibusque interfectis , solitudinem et raiitatem bestiarum quoque fîeri, et volatilium

pisciumque crescentes vêpres et condensa

sylvarum cuncta perierunt. (Hier, ad Sophon,)

ces ruines; îa taniine et la peste achevèrent la destruction. Dans les campagnes les bêtes, alléchées par les cadavres gisants , se ruoient sur les hommes qui respiroient encore; dans les villes , les populations entassées après s être nourries d'excrémens , se dévoroient entre elles ; une femme avoit quatre entants; elle les tua et les mangea tous \

Les Pietés , les Calédoniens , et ensuite les Anglo-Saxons exterminèrent les Bretons, saut' les familles qui se réfugièrent dans

le pays de Galles ou dans l'Armorique. Les insulaires adressèrent à Aëtius une lettre ainsi suscrite : « Le gémissement de la Bretagne à Âetius , » trois fois consul. » Ils tlisoient : « Les Bar- » bares nous chassent vers la mer, et la mer » nous repousse vers les Barbares ; il ne nous » reste que le genre de mort à chois ir,1e glaive » ou les flots ^. »

^ Famés dira grassatur, adeô ut humanœ carnes ab humano gênera vi famis fuerint devoratae, matres quoque necatis vel coctis per se natorum suorum sint pastae corporibus.

Bestiae occisorum giadio , famé, pestilentiâ , cadaveribus adsuetae , quôusque hominum fortiores interimunt. (Idatii episcop. Chronicon , p. 11. Lutetia; Parisiorum , 1619.)

-' « Aelio ter consiili gcmilus Brilaniiorum. » — Et in

Gildas achève le tableau : « D'une mer à » l'autre, la main sacrilège des Barbares venus » de l'Orient promena l'incendie : ce ne lut » qu'après avoir brûlé les villes et les champs » sur presque toute la surface de l'île, et l'avoir » bala^'ëe comme d'une langue rouge, jusqu'à)) l'Océan occidental , que la flamme s'arrêta. » Toutes les colonnes croulèrent au choc du » bélier ; tous les habitans des campagnes » avec les gardiens des temples, les prêtres » et le peuple périrent par le fer ou par le » feu. Une tour vénérable h voir, s'élève au M milieu des places publiques ; elle tombe : les » fragmeiis de murs , les pierres , les sacrés M autels , les tronçons de cadavres pétris et » mêlés avec du sang , ressembloient à du marc » écrasé sous un horrible pressoir.

» Quelques malheureux échappés à ces dés-)) astres, éloienl atteints et égorgés dans les » montagnes; d'autres, poussés par la

faim, » revenoient, et se livroient à l'ennemi pour «subir une éternelle servitude, ce qui passoit

proceésu epistolae ita caiamitates suas explicant : Repellunt Barbari ad mare, mare ad Barbares. Intcr liœc oriuntur duo gênera funerum , aut jugulamur aut merii:çimur. (Bedae presbyt., Hist. écoles, geiitis Anglorum , cap. 13 Colonia.anno 1612.)

» pour une grâce signalée; d'autres gagnoient » les contrées d'outre-mer, et, pendant la tra- » versée, chantoient avec de grands gémis- » semens , sous les voiles : Tu nous as , ô » Dieu' livrés comme des brebis pour un fes- » tin\ tu nous as dispersés parmi les na- » lions ^ . »

' De mari usque ad mare , ignis orientali sacrilegorum manu exageratus et finitimus, quasque civitates agrosque populans, qui non quievit accensus doneccunctam penè exui'ens insulae superficiem rubrà oceidentalem trucique Oceanum linguâ delamberet. Ita ut cunctae columnae crebro impetu, crebris ariiîtibus , omnesque coloni cum praepositis ecclesiae, cum sacerdolibus ac populo , mucronibus undique micantibus , ac flammis crepitantlbus , simul solo sternerentur ; et venerabili visu, in medio platearum una turrium , edito carminé evulsarum , murorumque celsorum , saxa , sacra altaria , cadaverum frusta , crustis acgelantibus purpurei cruoris tecta velut in quodam horrendo torculari mixta viderentur.

Itaque nonnuUi miserarum reliquiarum in montibus deprehensiacervatim jugulabantur ; alii, famé confecti accedentes, manus hostibus dabant in apvum serviturі. . quod altissimae gratis stabat in loco. Alii transmarinas petebant regiones cum ululatu magno, hoc modo sub velarum sinibus cantantes : Dedisti nos

tanquam o^'es escarum , et in gendbus dispersisti nos, Deus. (Histor. Gildae, liber querulus de excidio Britanniae , p. 8, in Hist. Brit. et AngL script., tom. II.)

La misère de la Grande-Bretai^ne esl peinte toute entière dant> une des lois Galliques; cette loi déclare qu'aucune compensation ne sera reçue pour le larcin du lait d'une jument, d'une chienne ou d'une chatte K

L'Afrique dans ses terres fécondes fut écorchée par les Vandales, comme elle l'est dans ses sables stériles par le soleil ^. «Cette devasta- » tion , dit Possidonius , témoin oculaire , rendit » très-amer à saint Augustin le dernier temps » de sa vie; il voyoit les villes ruinées, et à la » campagne les bàtimens abattus, les habitans » tués ou mis en luite, les églises dénuées de » prêtres, les vierges, et ics religieux dispersés. » Les uns avoient succorhbé aux tourments , » les autres péri par le glaive; les autres, encore » réduits en captivité , ayant perdu l'intégrité)) du corps, de l'esprit et de la foi, servoient

» des ennemis durs et brutaux Ceux

» qui s'enfujoient dans les bois , dans les ca- M vernes et les rochers, ou dans les forteresses, M éloient pris et tués, ou mouroient de faim. » De ce grand nombre d'églises d'Afrique, à » peine en restoit-il trois, Carthage, Hippone et

■■ Leges Wallicae , lib. ui , cap. 3, p. 207-260. ^ Bufi'on , Hist. natur.

» Ciithe, qui ue fussent pas ruinées , et dont les » villes subsistassent '. »

Les Vandales arrachèrent les vignes , les arbres à fruit , et particulièrement les oliviers , pour que l'habitant retiré dans les montagnes , ne pût trouver de nourriture ^. Ils rasèrent les édifices publics échappés aux flammes : dans quelques cités, il ne resta pas un seul homme vivant. Inventeurs d'un nouveau moyen de prendre les villes fortifiées , ils égorgeoient les prisonniers autour des remparts; Finfection de ces voiries sous un soleil brûlant, se répandoit dans l'air, et les Barbares laissoient au vent le soin de porter la mort dans des murs qu'ils n'avoient pu franchir ^

Enfin, l'Italie vit tour à tour rouler sur elle

^ Traduct. de Fleuiy, Hist. cccles.

- Sed nec arbustis fnictiferis parcebant ne forte quos antra monlium occultaverant , post eorum transitum , illis pabulis nutrirentur ; ab eorum coutagione nuUus remansit iocus imujunis. (Victor, Viteiisis episc, iib. I, de persecutipne afiicanâ, p. 2. Divione , 1664.)

^ libi vero munitioncs aliquae videbaiitur, quas hostiiitas baibarici furoris oppugnare nequiret , congregatis in circuitu casUoruiu innumerabilibus turbis, "ladiis feralibus cruciabant , ut putrefactis cadaveribus , quos adiré non poterant arcente murorum defensione , corporum liquescentiuni enecarent foetore. (Id., p. 3.)

les torrents des Allamans , des Goths, des Huns et des Lombards; c'étoit comme si les fleuves qui descendent des Alpes, et se dirigent vers des mers opposées, avoient soudain, détournant leur cours , fondu h flots communs sur l'Italie. Rome, quatre ibis assiégée et prise deux fois, subit les maux qu'elle avoit infligés il

la terre. « Les femmes, selon saint » Jérôme, ne pardonnèrent pas même aux on- M tants qui pendoieut à leurs mamelles, et firent » rentrer dans leur sein le fruit qui ne venoit » que den sortir '. Rome devint le tombeau

» des peuples dont elle avoit été la mère

» La lumière des nations fut éteinte; en cou- » pant la tête de l'empire romain , on abattit » celle du monde '. » — « D horribles nouvelles

1 Ad

; dum mater non parcit lac-

tenti infanliae, et suo rccipit utero quem paulo antè efFuderat. (Hieron., ep. 16, p. 121 f Epistolœ ti-ibus prioribuscontentaein eodem volumine), tom. II, p. 486 Parisiis, 1579.)

^ Quis credat ut totius oibis extructa victoriis Roma corrueret , ut ipsa suis populis et mater fieret et sepul-

chrum Postquam vero clarissimum

terrarum omnium lumen exstinctum est, inio romani imperii truncatum caput et, ut verius dicam, in unâ urbe

totus orbis interiret obmutui. (Hieron. , in

Ezech.)

)) se sont répandues, s'écrioit saint Augustin du » liaut de la chaire, en parlant du sac de Rome : » carnage, incendie, rapine, extermination! » Nous gémissons , nous pleurons, et nous ne » sommes point consolés ^ »

On fit des règlemens pour soulager du tribut les provinces de la Péninsule, notamment la Campanie , la Toscane , le Picénum , le Samni um , l'Apulie, la Calabre, le Brutium et la Lucanie; on donna aux étrangers qui consentoient à les cultiver, les terres restées en friche^. Majorien ^ et Tliéodoric s'occupèrent de réparer les édifices de Rome , dont pas un seul n'étoit resté entier, si nous en croyons Procope *. La ruine alla toujours croissant avec les nouveaux temps , les nouveaux sièges, le fanatisme des chrétiens et

■• Horrenda nobis nuntiata sunt : stracçes facta , incendia, rapina, interfectiones, excruciationeshominum... Omnia gemuimus , sepè flevimus , vix consolati sumus. (Aug., deUrb. excidlâ , t. VI, p. 624,)

2 Cod. Theodos., lib. xi , xiii , iv.

^ Antiquarum aedium dissipatur speciosa constructio, et, ut aliquid reparetur, magna diruuntur, etc. (Nov. Majorian,, lit. vi, p. 35.)

'*.... Omnique omnique direptâ, magnâ Romanorum caede édita, pergunt aUô. (Procop., hist, Vand.) La chronique de Marcellin ajoute : Parteni urbis Romce eremavit'^ et Philostorge va bien au delà.

les guerres intestines : Rome vit renaître ses conflits avec Albe et Tibur; elle se battoit à ses portes; les espaces vides que renfermoit son enceinte, devinrent le champ de ces batailles qu'elle livroit autrefois aux extrémités de la terre. Sa population tomba de trois millions d'habitans au-dessous de quatre-vkigf mille \ Vers le commencement du huitième siècle, des forêts et des marais couvroient l'Italie; les loups et d'autres animaux sauvages han-

toicnt ces amphithéâtres qui furent bâtis pour eux; mais il n'y avoit plus d'hommes à dévorer.

Les dépouilles de l'empire passèrent aux Barbares ; les chariots des Goths et des Huns , les barques des Saxons et des Vandales, étoient chargés de tout ce que les arts de la Grèce et le luxe de Rome avoient accumulé pendant tant de siècles: on déménageoit le monde comme une maison que l'on quitte. Genseric ordonna aux citoyens de Carthage de lui livrer, sous peine de mort, les richesses dont ils étoient en possession : il partagea

" Brottier et Gibbon ne portent cette population qu'à douze cent mille , évaluation visiblement trop foible , comme celle de Juste-Lipse et de Vossius est trop forte ; il s'agiroit, d'après ces derniers auteurs, de quatre , de huit et de quatorze millions. Un critique moderne italien a rassemblé avec beaucoup de sagacité les divers recensements de l'ancienne Rome.

les terres de la province proconsulaire entre ses compagnons ; il garda pour lui-même le territoire de Bjzance et des terres fertiles en Numidie et en Gétulie '. Ce môme prince dépouilla Rome et le Capitole, dans la guerre que Sidoine appelle la quatrième guerre punique- : il composa d'une masse de cuivre , d'airain , d'or et d'argent , une somme qui s'élevoit à plusieurs millions de talents ^

Le trésor des Goths étoit célèbre : il consistoit dans les cent bassins remplis d'or, de perles et de diamans offerts par Ataulplie à Placidie ; dans soixante calices ;, quinze patènes et vingt coffres précieux pour renfermer l'Évangile ". Le

^ Procop., de Bell. Vand.^ lib. i, cap. 5; Victor Vitens., dePersecut. Vandal., lib. i, cap, 4.

^ Sid. Apoll., Paneg. Avit.

' Ne aes quidem , aut quicquam aliud unde pretium fieri posset in palatio reliquerat. Diripuerat et Capito- Jiuin , Jovis templum , tegularumque partem abstulerat alterara , qnaî ex aère puiissinio factae, auroque largiter oblitae , magnificam plane mirandamque speciem praebebant. (Procop., hist. Vand., lib. i.)

* Nain sexaginta calices, quindecim patenas, viginti Evangeliorum capsas detulit , omnia ex auro puro , ac gemmis pretiosis ornata. Sed non est passus ea confringi. (Greg. Turon., lib. m, cap. 10.)

Les Gestes des Fraiiks , pag. 557, répètent le même fait.

Missorium , partie de ces richesses , étoit un plat d'or de cinq cent livres de poids élégamment ciselé. Un roi Goth , Sisenand , l'engagea à Dagobert pour un secours de troupes ; le Goth le lit voler sur la route, puis il apaisa le Frank par une somme de deux cent mille sous d'or, prix jugé fort inférieur à la valeur du plat \ Mais la plus grande merveille de ce trésor étoit une table formée d'une seule émeraude : trois rangs de perles l'entouroient ; elle se soutenoit sur soixante-cinq pieds d'or massif incrustés de pierreries; on l'estimoit cinq cent mille pièces d'or ; elle passa des \ isigotbs aux Arabes" : conquête digne de leur imagination.

L'histoire , en nous faisant la peinture générale

^ In hujus beneficii repensionem missorium aureum

nobilissimum ex thesauris Gothorum Dagoberto

dare promisit, pensaiitem auri pondus quingentos

Cùmque à Sisenando rege missorius ille legatariis fuisset traditus, à Gothis per vim tollitur, nec eum exinde exiiibere permiserunt. Postea discurrentibus legatis duccnta millia folidorum missorii hujus pretii Dagobertus à Sisenando accipiens, ipsumque pensavit. (Fredeg. Chron., cap. 73.)

Le Iroisième fragment de Frédé2;aire et les Gestes de Dagobei't, chapitre 29, redisent cette anecdote.

^ Histoire de l'Afrique et de lEspagne sous la domination des Arabes , par M. Cardonne.

des désastres de l'espèce humaine à cette époque, a laissé dans l'oubli les calamités particulières, insuffisante qu'elle étoit k redire tant de malheurs. Nous apprenons seulement par les Apôtres chrétiens , quelque chose des larmes qu'ils essuyoient en secret. La société, bouleversée dans ses fondements , ôta même à la chaumière l'inviolabilité de son indigence; elle ne fut pas plus à l'abri que le palais : à cette époque , chaque tombeau renferma un misérable.

Le concile de Brague, en Lusitanie, souscrit par dix évêques , donne une idée naïve de ce que l'on faisoit et de ce que l'on souflroit pendant les invasions, L'évêque Pancratien prit la parole : « Vous » vojez, mes frères, dit-il, comme l'Espagne est » ravagée par les Barbares. Ils ruinent les églises , » tuent les serviteurs de Dieu , profanent la » mémoire des saints , leurs os , leurs sépul-

» cres , les cimetières

»... Mettez devant les yeux de

» notre troupeau l'exemple de notre constance , » en souffrant pour Jésus-Christ quelque partie n des tourments qu'il a souf-

ferts pour nous ^.. » » Alors Pancratien fit la profes-

^ Notum vobis est , fratres et socii mei , quo modo barbarae gentes dévastant universam Hispaniam : teinpla evertunt, sei'vos Christi occiduiit in ore gladii et me- TOME m, 13

sion de foi de l'Eglise catholique , et à cha^e article, les évêquesrépondoient : Nous le crojons '. « Ainsi , que ferons-nous maintenantdcs reliques » des saints, ditPancratien. Clipand de Coimbre » dit: ((Quechacunfasseselonroccasion;lesBarba- » res sont chez nous et pressent Lisbonne; ilstien- » nent Mérida et Astracan ; an premier jour ils » viendront sur nous; que chacun s'en aille chez » soi, qu'il console les fidèles; qu'il cache dou- » cément les corps des Saints et nous envoie la re- » lation des lieux ou des cavernes où on les aura » mis, de peur qu'il ne les oublie avec le temps. » Pancratien dit: « Allez en paix. Notre frère Pon- » tamius demeurera seulement à cause de la des- » truction de son église d'Eminie que les Bar- » bares ravagent. » Pontamius dit : « Que j'aille » aussi consoler mon troupeau et souffrir avec lui » pour Jésus-Christ, Je n'ai pas reçu la charge » d'évêque pour être dans la prospérité mais » dans le travail. » Pancratien dit: « C'est très- M bien dit. Dieu vous conserve. «Tous les évêques dirent : « Dieu vous conserve ^. Tous ensemble » allons en paix à Jésus-Christ. »

morias sanctovum, ossa, sepulchra, caemeteria profanant.

(Labb. Concil., p. 1508.)

"• Similiter et nos credimus. (Id., ibid.)

2 Pancradanus dixit, Abite in pace omnes , sohis

Lorsqu' Attila parut dans les Gaules, la terreur se répandit devant lui : Geneviève de Nanterre rassura les habitans de Paris; elle exhortoit les femmes k prier réunies dans le Baptistaire et leur, promettoit le salut de la ville : les hommes qui ne crojoient point aux prophéties de la bergère, s'excitoient à la lapider ou à la noj'er ^ L'archidiacre d'Auxerreles détourna de ce mauvais dessein , en les assurant que saint Germain

remaneat frater noster propter destructionem ecclesiap suae quam Barbari vexant.

Pontamius dixit .- Abeam et ego ut confortem oves meas , et simul cuui eis pro nomine Chiisti patiar labo res et anxietates , non enim suscepi munus episcopi in prosperitate secl in laboi-e.

Pancrat. .- Optimum verbum , justum consilium : profertiam approbo. Deus te conservât.

Omnes episcopi: Servet te Deus.

Omnes simul : Abeamus in pace Jesu Christi. (Conc., tom. Il, p. 1508.)

^ Dies aliquot in Baptisterio vigilias exercentes jejuniis et orationibus ac vigiliis insistèrent ut suaserat Genovefa, Deo vacarunt. Viris quoque suadebat ne bona sua à Parisio auferrent. Urbem Parisium fore incontaminatam ab inimicis. Insurrexerunt in eam cives, dicentes pseudoprophetissam , tractaverunt ut Geïïovefam , aut lapidibus obrutara, aut vasto gurgite submersam punirent. (Boll. 3, p. 139.)

publioit les vertus de Geneviève : les Huns ne passèrent point sur les terres des Parisii \ Troves fut épargné, à la recommandation de saint Loup. Dans sa retraite, le fléau de Dieu se lit escorter par le saint ^ : saint Loup , esclave et prisonnier protégeant Attila , est un grand trait de l'histoire de ces temps.

Saint Agnan , évêque d'Orléans, étoit renfermé dans sa ville que les Huns assiégeoient; il envoie sur les murailles attendre et découvrir des libérateurs : rien ne paroissoit. « Priez, dit le » saint, priez avec foi » , et il envoie de nouveau sur les murailles. Rien ne paroît encore : «Priez,)) dit le saint , priez avec foi » , et il envoie une

^ Interea adveniente Autissiodorensi urbe arcliidlacoiio , qui olim audierat sanctum Germanum magnificum

testimonium de Genovefà dédisse. . dixit :

JNolite tantum admittere facinus Prœdietum

exercitum ne Parisium circumdaret procul abegit. (Yita S. Geiiov. ap. Boll., 3janv.)

2 Rediix in Galbas Lupus urbem suam ab Attilée Hunnorum régis furore servavit an. 451, qui,post vastas Romani impei-ii plurimas piovincias, Thraciam, Illyriam, etc., Galbam quoque invaserat, ubi Remos Cameracum , Lingonas Autis>iodorum abasque urbes ferro flammisque vastarat. Attilam Rhenum usque comitatus Lupus, indè reversus tum ut se arctius vocationibus divinis impbcaret. (Gall. Christ., t. XII, p. 485; Vit, S. Lup. ap. Suri., p. 348.)

troisième fois regarder du haut des tours. On aperçevoit comme un petit nuage qui s'élevoit de terre. — «C'est le secours

du Seigneur! s'écrie » l'évêque ^ . »

Genseric emmena de Rome en captivité Eudoxie et ses deux filles , seuls restes de la famille de Théodose ^. Des milliers de Romains furent entassés sur les vaisseaux du vainqueur : par un raffinement de barbarie, on sépara les femmes

■• Adspicite de muro civitatis, si Dei miseratio jam

succurrat Adspicientes autem de muro ^

neminem viderunt. Et ille : Orate , inquit , fideliter. . .

Orantibus gutem iîlis, ait : Adspicite itei'Um.

Et cum adspexissent , neminem viderunt qui ferret auxilium. Ait eis tertio : Si fideliter petitis, Dominus velociter adest. Exactâ quoque oratione , tertio juxta senis imperiura adspicientes de muro , viderunt à longe quasi nebulam de terra consurgere. Quod renuntiantes , ait sacerdos : Domini auxilium est. (Greg. Tur. , lib, ii , p. 161.)

Du récit des guerriers combattant après leur mon , et de l'histoire de saint Agnan à Orléans , on peut conclure que des poèmes et des contes , devenus populaires dans le dernier siècle , ont leur origine pour le fond ou pour la forme dans les chroniques du cinquième au quinzième siècle.

- At Eudoxiam Gizerichus filiasque ejus ex Valentiniano duas , Eudociam et Placidiam , captivas abduxit. (Procop., hist. Vand., lib. i.)

de leurs maris, les pères de leurs eufans K Deogratias, évêque de Garthage, consacra les vases saints au rachat des prisonniers, 11 convertit deux églises en hôpitaux, et, quoiqu'il fût d'un grand

âge , il soignoit les malades qu'il visitoitjour et nuit. 11 mourut, et ceux qu'il avoit délivrés crurent retomber en esclavage ^.

Lor.>qu'Alaric entra dans Rome , Proba , veuve du préfet Pétronius , chef de la puissante famille Ancienne , se sauva dans un bateau sur le Tibre'; sa fille Laeta , et sa petite-fille Démétriade, l'accompagnèrent : ces trois femmes virent de leur barque fugitive les flammes qui consumoient la ville éternelle. Proba possédoit de grands biens en Afrique ; elle les vendit pour soulager ses compagnons d'exil et de malheur ".

Fuyant les Barbares de l'Europe, les Ro-

^ Victor Vitens., lib. i, cap. 8.

2 Id., ib. ; Fleury, Hist. ecclés., tom. VI, p. 491.

^ Probam fuisse matronam inter senatorias famâ ac

divitiis insignem Jam et portum et ainneni

potitohoste, familiae suae praecepisse, ut noctu portam panderent. (Procop., hisl. Vand., lib. i.)

* Hier.,epist. 8, ad Démet., t. I , p. 62-73; Sulp. 29, N. ult.j Til!., Vie de saint Augustin.

niairis se réftigioient en Afrique et en Asie ; mais , dans ces provinces éloignées , ils rencontroient d'autres Barbares : chassés du cœur de l'empire aux extrémités, rejetés des frontières au centre, la terre étoit devenue un parc où ils étoient traqués dans un cercle de chasseurs.

Saint Jérôme reçut quelques débris de tant de grandeurs dans cette grotte où le Roi des rois étoit né pauvre et nu. Quel spec-

tacle et quelle leçon que ces descendans des Scipion et des Gracques réfugiés au pied du Calvaire! Saint Jérôme commentoit alors Ezéchiel ; il appliquoit à Rome les paroles du prophète sur la ruine de Tyr et de Jérusalem : «r Je ferai monter contre » vous plusieurs peuples, comme la mer fait » monter les flots. Ils détruiront les murs jusqu'à

» la poussière Je mettrai sur les enfans de

» Juda le poids de leurs crimes Ils verront

» venir épouvante sur épouvante \ » Mais lorsque lisant ces mots, ils passeront d'un pajs à un autre y et seront emmenés captif s y le solitaire jetoit les yeux sur ses hôtes , il fondoit en larmes.

Et pourtant la grotte de Bethléem n'étoit pas

^ Cap. VII, V. 26; cap. xii , v. 1 1 .

un asile assuré ; d'autres ravageurs dépouilloicnt la Phœnicie, la Syrie el l'Egypte K Le désert^ comme entraîné par les Barbares et changeant de place avec eux, s'étendoit sur la face des provinces jadis les plus fertiles; dans les contrées qu'avoient animées des peuples innombrables^ il ne restoit que la terre et le ciel ^. Les sables mêmes de l'Arabie, qui faisoient suite h ces champs dévastés, étoient frappés de la plaie commune ; saint Jérôme avoit h peine échappé aux mains des tribus errantes, et les religieux du Siua venoient d'être égorgés : Rome manquoit au monde, et la Thébaïde aux solitaires.

Quand la poussière qui s'élevoit sous les pieds de tant d'armées, qui sortoit de l'écroulement de tant de monumens, fut tombée; quand les toiirbillons de fumée qui s'échappoient de tant

de villes en flammes, furent dissipés; quand la mort eut fait taire les gémissemens de tant de victimes; quand le bruit de la chute du colosse romain eut cessé, alors on aperçut une croix,

"* Invasis excisisquecivitatibus atque Castellii. . (Amm. Marcel.)

"^ Ubi picXter cœluni et tenani. . .

luncta |ieriorunt (Hieron. ad SophioiT.)

et au pied de cette croix un monde nouveau. Quelques prêtres, l'Evangile à la main, assis sur des ruines , ressuscitoient la société au milieu des tombeaux, comme Jésus -Christ rendit la vie aux enfans de ceux qui avoient cru en lui.

ANALYSE RAI8oNIVEE

DE

ANALYSE RAISONNEE

DE

DEPUIS LE REGNE DE KHLOVIGH JUSQU'A CELUI DE PHILIPPE VI, DIT DE VALOIS.

PREMIERE RAGE

Qu ETOiENT devenues les trois vérités de l'ordre social quand l'empire d'Occident s'écroula?

La vérité religieuse avoit fait un pas immense : le polythéisme étoit détruit, et avec le dogme d'un Dieu s'établissoient les vérités, corollaires de ce dogme.

La vérité pliilosopliique étoit rentrée dans la vérité religieuse comme au berceau de la civilisation.

La vérité politique avoit suivi les progrès de la vérité religieuse. Les destructeurs du monde romain étoient liLres; ils trouvèrent sur leur chemin une société organisée dans la servitude : la jeune liberté sauvage s'assit d'abord sur cette société, comme le vieux despotisme romain l'avoit fait : des républiques militaires , frankes , burgondes , visigotiies , saxonnes, gouvernèrent des esclaves à l'instar des anciennes républiques civiles , grecques et latines.

A oilà le point où avoient abouti les faits nés du choc des générations païennes, chrétiennes et barbares, à partir du règne d'Auguste pour arriver h celui d'Augustule.

Maintenant les trois vérités fondamentales combinées d'une autre façon, vont produire aussi les faits du moyen âge : la vérité religieuse, dominant tout, ordonnera la guerre et commandera la paix , favorisera la vérité politique (la liberté) dans les rangs inférieurs de la société, ou soutiendra partiellement le pouvoir dans des intérêts privés; elle poursuivra avec le fer et le feu la vérité philosophique échappée de nouveau du sanctuaire sous l'habit de quelque moine savant ou hérétique. Ainsi continuera la lutte jusqu'au jour où les trois vérités, se pondérant , produiront la société perfectionnée des temps actuels.

J'ai dit que l'empire roniain-latiu étoit devenu l'empire romain - barbare , un siècle et demi avant la chute d'Augustule : cet empire mixte subsista plus de quatre siècles encore après la déposition de ce prince. Les Franks , les Bourguignons et les Visigoths en Gaule, les Ostrogoths et les Lombards en Italie, furent des possesseurs que les populations connoissoient , qu'elles avoient vus dans les légions, et qui, soumis à leurs lois nationales, laissoient au monde assujetti ses mœurs, ses habitudes , souvent même ses propriétés : une religion commune étoit le lien commun entre les vaincus et les vainqueurs. Ce n'est qu'après l'invasion des Normands , sous les derniers rois franks de la race karlovingienne, que la transformation sociale commence à frapper les jeux.

Il n'y eut jamais de complète barbarie , comme on se l'est persuadé ; on ne peut pas dire qu'un peuple soit entièrement barbare , quand il a conserve la culture de lintelligence et la connaissance de l'administration. Or létude des lettres , de la philosophie et de îa théologie continua])armi le clergé ; l'administration municipale , fiscale, publique et domestique demeura long-temps ce qu'elle avoit été sous l'empire. La science militaire périt dans la discipline , mais l'art de la fortification

ne se détériora point et même les machines de guerre se perfectionnèrent. 11 n'y a donc rien de nouveau à remarquer sous les deux premières races, si ce n'est les mœurs particulières des familles investies du pouvoir, l'aclièvement de la monarchie de l'église , et les hautes sources qui comme des écluses, lâchèrent sur l'Europe le torrent des siècles féodaux.

Toutefois deux observations doivent être faites. Le chef du gouvernement étoit électif sous la race mérovingienne et sous la race karlovingienne , de même qu'il l'avoit été au temps des Césars; mais auprès du gouvernement des Franks se trouvoit une institution qui le faisoit différer de l'antiquité romaine : des Conseils , composés d'évêques et de chefs militaires , décidoient les affaires avec le roi; des Assemblées générales , ou plutôt les grandes revues des mois de mars et de mai , recevoient une communication assez légère de la besogne traitées dans ces assemblées particulières : celles-ci étoient nées de la tradition des Etats des Gaules rétablis un moment par Arcade et Honorius , mais elles s'étoient surtout modelées sur l'organisation des Conciles. Si l'on veut avoir une idée juste de ces temps sans y chercher des nouveautés qui n'y sont pas, il faut reconnoître que la société entière prit la forme eclésiastique : tout se gouverna

pour l'église et par l'église , depuis les nations jusqu'aux rois dont le sacre étoit purement le sacre d'un évêque. Que des laïques fussent admis à siéger avec le clergé, ce n'étoit pas coutume insolite : dans plusieurs Conventions religieuses, les empereurs Romains présidoient, et les grands-officiers de la couronne délibéroient ; nous avons vu des philosophes et des païens même assister au concile de Nicée.

La seconde observation sur cette époque historique est relative aux maires du palais. Le premier maire dont il soit fait mention est Goggon , qui fut envoyé à Atlianaghilde de la part deSighebert, pour lui demander la main de Brunehilde.

Deux origines doivent être assignées à la mairie ,\ une romaine, l'autre franke ou germanique. Le maire représentoit le m.agister officiarum. ; celui-ci acquit dans le palais des empe-

reurs la puissance que le m.aire obtint dans la maison du roi frank. Considérée dans son origine romaine, la charge de maire du palais fut temporaire sous Sighebert et ses devanciers , viagère sous Khlother, héréditaire sousKblovigh II: elle étoit incompatible avec la qualité de prêtre et d'évêque. Elle porte dans les auteurs le nom de Magister palatii , prœfectits aulœ , recto r aulœ , gubernator palatii , major domus^

TOME III

reclor palatU, modcrator palatii , prœpositus palalil , provisor aidœ regiœ , provisor ,palatii. il ; ; • ^ .; f , • ■•' : . ^ r., >

Pris dans son origine , franke ou germanique , le maire du palais éloit ce duc ou chef de guerre , donL l'élecLiou apparLenoit à la nation tout aussi bien que Félection du ï^o\: Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt. J'ai déjà indiqué ce qu'il y avoiL d'extraordinaire dans cette institution qui créoit chez un même peuple deux pouvoirs suprêmes indépendants: ii devoit arriver, et il arriva que l'un de ces deux pouvoirs prévalut. Les maires s'étant trouvés de plus grands hommes que les souverains, les supplantèrent: après avoir commencé par abolir les assemblées générales, ils confisquèrent la rovautt; à leur profit , s'emparant à la lois du pouvoir et de la liberté. Les maires n'étoient point des rebelles; ils avoient le droit de conquérir, parce que leur autorité émauoit du peuple ou de ce qui étoit censé le représenter, et non du monarque : leur élection nationale, comme clsefs de l'armée, leur donnoit une puissance légitime. îl faut donc réformer ces

vieilles idées de sujets oppresseurs de leurs maîtres et détenteurs de leur couronne : un roi et un général d'armée, également souverains par une élection séparée {reges et duces sumunt) ^ s'attaquent; l'un triomphe de l'autre, voilà tout.

Uue des dignités périt, et la mairie se confondit avec la royauté, par une seule et même élection. On n'auroit pas perdu tant de lecture et de recherches à blâmer ou à justifier l'usurpation des maires du palais ; on se seroit épargné de profondes considérations sur les dangers d'une charge trop prépondérante, si l'on eût fait attention à la double origine de cette charge , si l'on n'eût pas toujours voulu voir un grandmaître de la maison du roi, là où il falloit aussi reconnoître un chef militaire librement choisi par ses compagnons ; <(Omnes Austrasii , ciun eligerent Chrodiniim majorem, domus. »

J'ai déjà fait observer qu'ii ne seroit pas rigoureusement exact de comparer les nations Germaniques et Slaves aux hordes sauvages de l'Amérique. Dans le tableau général que j'ai tracé des mœurs des Barbares, celles des Franks occupent une place considéiable ; j'ai donc peu de chose à ajouter ici. Cependant je dois remarquer que les Franks passoient encore pour le peuple le moins i^rossier de tous ces peuples; le témoignage d'Agathias est formel: «Les Franks, dit il, ne ressemblent point » aux autres Barbares qui ne veulent vivre » qu'aux champs et ont horreur du séjour des

» villes Ils sont très-soumis

» aux lois, très-polis; ils ne difierent guère

» de nous que par le laiiirage et le vêlement : M nihiloque a nobis differre quam solum modo » barbarico vestitu et lingiiœ proprletate. » Long- temps avant le sixième siècle, leurs relations avec les Romains avaient urbanisé leurs coutumes , sinon humanisé leur caractère. Salvien dit qu'ils étaient hospitaliers , ce qui signifie ici sociables. Dans le tombeau de Kliildéric I". , découvert en 1 653 , ii Tournai , se trouva une pierre gravée : l'empreinte représentoit un homme fort beau, portant les cheveux longs, séparés sur le front et rejetés en arrière , tenant un javelot de la main droite; autour de la figure étoit écrit le nom de Kliildéric en lettres romaines; un globe de cristal , signe de la puissance, un stjle avec des tablettes, des anneaux , des médailles de plusieurs empereurs, des lambeaux d'une étolïé de pourpre , étoient mêlés à des ossemens : il n'y a rien dans tout cela de trop barbare. On lit aux histoires que les Germains adoucissoient leur rudesse au delà du Rhin par le voisinage des Franks. Selon Constantin Porph}'rogenète, Constantin le Grand fut l'auteur d'une loi qui permettoit aux empereurs de s'allier au sang des Franks; tant ce sang paroissoit noble.

Mais quel que fût le degré de sociabilité des Franks, il me semble qu'il n'en fautifaire ni un

peuple civilisé , ni un peuple sauvage , et qu'il faut lui laisser surtout sa perfidie, sa légèreté, sa cruauté , sa fureur militaire attestées par les auteurs contemporains. Vopiscus et après lui Procope accusent les Francks de se faire un jeu de violer leur foi , et Salvien leur reproche le peu d'importance qu'ils attachent au parjure. « Les M Franks , dit Nazaire , surpassent toutes les na- » tions barbares en férocité. » Un panégyriste anonyme prétend

qu'ils se nourrissoient de la chair des bêtes féroces, et Libanius assure que la paix étoit pour eux une horrible calamité.

L'opinion dominante fait des Franks une ligue de quelques tribus germaniques associées pour la défense de leur liberté : c'est encore une de ces opinions sans preuve , qu'aucun document historique n'appuie. Les Franks étoient tout simplement des Germains , comme le témoignent saint Jérôme, Procope et Agathias. Que nos ancêtres aient reçu leur nom de la liberté ou qu'ils le lui aient communiqué, notre orgueil national n'a rien à souffrir de l'une ou de l'autre hypothèse. Libanius, altérant le nom de Friuik pour lui trouver une étymologie grecque, le fait dériver de cppa/.Tot , habiles à se fortifier : d'autres veulent qu'il signifie indomptable dans une langue nommée lijigiui attica ou hattica , sans nous dire

ce que c est que celte langue. Le savaiit et judicieux greiiier du Tillet , frère du savant évêque de Meaux, avance que le nom de Frank vient de deux mots Teutons Freien ausen , libres jeunes hommes , ou libres compagnies, prononces par synérèse Fransen ; il remarque qu'un privilège de marchands octroyé par Louis le Gros a retenu le mot anse société. Une grande autorité (M. Thierry) suppose au mot tudesque Frankon Frak , la puissance du mot latin /èrojc: nous en restons toujours à la chanson des soldats de Probus pour autorité première. Francus étoit-il un sobriquet militaire donné par les soldats de Probus à cette poignée de Germains qu'ils vainquirent dans les environs de Mayence? Que vouloit dire ce sobriquet? Un savant ^ l'explique du mot Front ou Framée, comme si les soldats de Probus avoient entendu les Barbares crier : A la lance! à la lance I aux armes! aux armes! Mais

alors les Germains se seroient tous appelés Franks , puisqu'ils portoient tous la framée : Frameas gérant augusto et hrevi ferrOy dit Tacite.

Quoi qu'il en soit, les Franks habitoient de l'autre côté du Rhin à peu près au lieu où les place la carte de Putinger, dans ce pays qui conv

^ Gibert. • . •

prend aujourd'hui la Franconie, la Thurini^e, la Hesse, et la-Westphalie. Ils ravagèrent les Gaules sous Galien , et pénétrèrent jusqu'en Espagne ; ils reparurent sous Probus , sous Constance , et sous Constantin, Constance transplanta une de leurs colonies dans le pays d'Amiens, de Beauvais, de Langres, de Trojes, et conclut un traité avec le reste. Après cette époque, des Franks entrèrent au service des empereurs : on voit successivement Sylvanus , Mellobald , Mérobald, Bakon,Rikliomer, Carietton, Arbogaste, revêtus des grandes cliarges militaii'es de l'empire. Mais d'autres Franks indépendants , Genobalde, Markbomer et Sunnon, restèrent ennemis, et firent du temps de Maxime une irruption dans les Gaules ; ils s'y paroissent être tixés pendant le règne d'Honorius vers l'an 420 , et on leur donne pour conducteur le roi Pliaramond. Comprenons toujours bien que ce nom de roi ne signifie que chef mïVitHire {coning) de différents degrés : sur-roi , sous-roi , demi-roi : ober, under ^ half-koning (Thierry).

Il n'est pas du tout sûr qu'il ait existé un Pharamond , et que ce Pharamond fût le père de Khlodion ; mais il est certain que Khlodion , ou plutôt Khlogion le Chevelu , étoit roi des Franks occidentaux en 427, et qu'il s'empara de Tournay et de Cambrai en 445. Aëtius le chassa

de ses conquêtes en deçà du Rhin. Khlodion mourut en 447 ou 448.

Les uns lui donnent deux fils , les autres trois , parmi lesquels se trouveroit Auberon dont on feroit descendre Ansbert , tige de la famille de la seconde race.

On ignore quel fut le père de Mérovée ou Mérovigh, successeur de Khlodion : étoit-il son fils? avoit-il un frère aîné lequel implora le secours d'Attila , tandis que Mérovigh se jeta sous la protection des Romains? Il est prouvé que Mérovigh n'étoit pas ce beau jeune Frank qui portoit une longue chevelure blonde, qu'Aëtius adopta pour fils et que Priscus avoit vu à Rome. Les savants ont fort disserté sur tout cela , sans réfléchir que la royauté, ou plutôt la cheftainerie étant élective chez les Franks , il n'y avoit rien de plus naturel que de trouver des chefs successifs qui n'étoient pas fds les uns des autres. Roricon dit qu'après la mort de Khlodion , Mérovigh fut élu roi des Franks. Frédégher raconte que lu femme de Khlodion , se baignant un jour dans la mer, fut surprise par un monstre dont elle eut Mérovigh : fable mêlée de mythologie grecque et Scandinave.

« Selon un certain poëte , appelé Virgile , dit » le même auteur, Priam fut le j)remier roi des M Franks, et Friga fut le successeur de Priam.

» Troie étant prise, les Franks se séparèrent en)) deux bandes; l'une, commandée par le roi » Francio, s'avança en Europe, et s'établit sur les » bords du Rhin. » L'auteur des Gestes des rois franks , Paul Diacre, Roricon , Amoin, Sighebert de Gliemblours, font le même récit. Annius de Viterbe, enchérissant

sur ces chroniques, compose une généalogie des rois gaulois et des rois franks; il donne vingt-deux rois aux Gaulois avant la guerre de Troie. Sous Rémus, le dernier de ces rois, arriva la prise de Troie; et Francus , fils d'Hector, vint épouser dans les Gaules la fille de Rémus. On veut que les Franks qui combattit eut dans l'armée romaine , aux champs catalauniques, fussent commandés par Mérovigh.

Mérovigh eut pour successeur, l'an 456, Khildérik F'. , son fils. Khildérik , enlevé encore enfant par un parti de l'armée des Huns, fut délivré par un Frank nommé Viomade. Khildérik était un chef dissolu que les Franks chassèrent. H se retira en Tburinge, auprès d'un roi nommé Bisingb. Les Franks se donnèrent pour chef Egidius, commandant les armées romaines. Au bout de huit ans Khildérik fut rappelé; Viomade lui renvoya la moitié d'une pièce d'or qu'ils avaient rompue, et qui devait être le signe d'une réconciliation avec son pays. Le

vrai de tout cela , c'est que Khildérik étoit allé à Constantinople, d'où l'empereur le dépêcha en Gaule pour contre-balancer l'autorité suspecte d'Egidius. j "

Bazine, femme du roi de Thuringe, accourut auprès de son hôte Khildérik , et lui dit: «Je viens » habiter avec toi; si je savois qu'il y eût outre- 5) mer quelqu'un qui me fût plus utile que toi,)) je l'eusse été chercher pour dormir avec lui. » Khildérik se réjouit, et la prit à femme. La première nuit de leur mariage, Bazine dit à Khildérik : k Abstenons - nous; lève-toi, et ce)) que tu verras dans la cour du logis, tu le vien-)) dras dire h ta servante, » KhilJérick se leva, et vit passer des bêtes qui ressembloient à des

lions, à des licornes et à des léopards. Il revint vers sa femme , et lui dit ce qu'il avoit vu , et sa femme lui dit : « Maître, va derechef, et ce » que tu verrras, tu le raconteras à ta servante. » Khildérik sortit de nouveau, et vit passer des bêtes semblables h des ours et à des loups. Ayant raconté cela h sa femme , elle le fit sortir une troisième fois, et il vit des bêtes d'une race inférieure. Là-dessus Bazine explique à Khildérik toute sa postérité , et elle engendra un fils nommé Khlovigh : celui-ci fut grand , guerrier illustre, et semblable à un lion parmi les rois. Voici déjà poindre l'imagination du

moyen âge; elle se retrouve dans l'histoire du mariage de Khlothilde, ou Khrotechilde , fille de Khilpérik et nièce de Gondebald , roi de Bourgogne.

Le Gaulois Aurélien déguisé en mendiant, portant sur son dos une besace au bout d'un bâton, est chargé du message : il devoit remettre à Khlothilde un anneau que lui envoyoit Khlovigh, afin qu'elle eût foi dans les paroles du messager. Aurélien , arrivé à la porte de la ville (Genève), y trouva Khlothilde assise avec sa sœur Sœdehleuba : les deux sœurs exerçoient l'hospitalité envers les voyageurs, car elles étoient chrétiennes. Khlothilde s'empresse de laver les pieds d'Aurélien. Celui-ci se penche vers elle, et lui dît tout bas : « Maîtresse, j'ai une grande nou- » velle à t'annoncer , si tu me veux conduire » dans un lieu où je te puisse parler en se- » cret.)> — « Parle , » lui répond Khlothilde. Aurélien dit : «Khlovigh, roi des Franks, m'en-)) voie vers toi ; si c'est la volonté de Dieu , il » désire vivement t'épouser, et, pour que tu » me croyes, voilà son anneau. » Khlothilde l'accepte , et une grande joie reluit sur son visage; elle dit au voyageur : «Prends ces cent)) sous d'or pour récompense de ta peine, avec)) mon

anneau. Retourne vers ton maître; dis-lui « que s'il me veut épouser , il envoie prompte-

» ment des ambassadeurs à mon oncle Gonde- » bald.)) C'est une scène de l'Odyssée. ' Aurélien part; il s'endort sur le chemin; un mendiant lui vole sa besace, dans laquelle étoit l'anneau de Khlotliilde ; le mendiant est pris, battu de verges , et l'anneau retrouvé. Klilovigh dépêche des ambassadeurs h Gondebald qui n'ose refuser Khlotliilde. Les ambassadeurs présentent un sou et un denier, selon l'usage, fiancent Khlotliilde au nom de Khlov gh , et l'emmènent dans une basterne. Khlothilde trouve qu'on ne va pas assez vite; elle craint d'être poursuivie par Aridius, son ennemi, qui peut faire changer Gondebald de résolution. Elle saute sui" un cheval , et la troupe franchit les collines et les vallées.

Aridius sur ces entrefaites, étant revenu de Marseille à Genève , remontre à Gondebald qu'il a égorgé son frère Kliilpérik , père de Khlothilde; qu'il a fait attacher une pierre au cou de la mère de sa nièce et l'a précipitée dans un puits; qu'il a fait jeter dans le même puits les têtes des deux frères de Khlothilde; que Khlothilde -ne manquera pas d'accourir se venger, secondée de toute la puissance des Franks. Gondebald efirayé envoie à la poursuite de Khlothilde; mais celle-ci prévoyant ce qui devoit arriver, avoit ordonné d'incendier et de ravager douze lieues de pays derrière elle. Khlothilde

sauvée s'écrie : « Je te rends grâce, Dieu tout- » puissant , de voir le commencement de la ven- » geance que je devois à mes parents et à mes M frères ^ ! » Véritables mœurs barbares , qui

n'excluent pas la mansuétude des mœurs chrétiennes mêlées dans Klilothilde aux passions de sa nature sauvage.

Avant son mariage, Khlovigh, âgé de vingt ans, avolt attaqué la Gaule. Les monuments historiques prouvent que son invasion fut favorisée , surtout dans le midi de la France , par les évêques catholiques , en haine des Visigoths ariens. Khlovigh battit les Romains à Soissons, et les Allemands à Tolbiak. Il se fit ensuite chrétien : Saint Rémi lui conféra le baptême le jour de Noël, l'an 496.

Les Bourguignons et les Visigoths subirent tour à lour les armes de Khlovigh. Les Armoriques (la Bretagne), depuis longtemps soustraites à l'autorité des Romains , consentirent à reconnoître celle du fils de Mérovigh. Anastase , empereur d'Orient , envoya à Khlovigh le titre et les insignes de patrice, de consul et d'auguste.

Ce fut à peu près à cette époque que Khlovigh vint à Paris : Khildérik , son père , avoit

^ Hist. Franc. , epit.

occupé cette ville quand il péiiétrti dans les Gaules.

Khlovigli tua ou lit tuer tous ses parents , petits rois de Cologne, de Saint -Orner, de Cambrai et du Mans.

Le premier concile de l'église gallicane se tint sous Khlovigli à Orléans, l'an 511. On y trouve les principes du droit de régale, droit qui faisoit rentrer au lise les revenus d'un bénéfice laissé sans inaître pendant la vacance du bénéfice. Khloviglî ne comprit

sans doute ce droit que comme un impôt que les prêtres lui accordoient sur leurs biens : quelques legs testamentaires du chef des Franks , me font présumer qu'il ne parloit pas latin. Il suffit de mentionner ce droit de régale, pour entrevoir les abîmes qui nous séparient du passé : étrangers à notre propre histoire, ne nous semble-t-il pas qu'il s'agisse de quelque coutume de la Perse ou des Indes? On fixe à cette même année 511 la rédaction de la loi salique , la mort de sainte Genovefe (Geneviève) et celle de Khlovigh. La bergère gauloise et le roi frank lurent inhumés dans l'église de Saint- Pierre et de Saint-Paul , qui prit dans la suite le nom de la patronne de Paris ; on céîébroit encore au commencement de la révolution une messe pour le repos de î'âme du Sicambre, dans l'église même où il avoit été enterré.

La vérité religieuse a une vie que la vérité philosophique et la vérité politique n'ont pas : combien de fois les générations s'étoient-elles renouvelées , combien de fois la société avoitelle changé de mœurs, d'opinions et de lois, dans l'espace de 1 280 ans l Qui s'étoit souvenu de Khlovigh à travers tant de ruines et de siècles ? un prêtre sur un tombeau.

Khlovigh laissa quatre fils : Thierry, fils d'une concubine; Khlodomir, Khildebert, Khlother, fils de Khiothilde. Le rojaiime fut partagé selon la loi salique comme un bien de famiîie; on en fit quatre lots qui furent tirés au sort : il n'y avoit point de droit dainesse ; nous avons vu que les lois des Barbares favorisoient le cadet. La France s'étendoit alors du Rhin aux Pyrénées et de l'Océan aux Alpes; elle possédoit de plus la terre natale des Franks, au-delà du Rhin, jusqu'à la Westphalie ; mais ces limites changeoieiit à tout moment. Une section géographique plus fixe avoit lieu ; le royaume de ce côté -ci de la Loire se divisoit en

oriental et occidental, Oster-Rike et Neoster-Rike : l'Austrasie comprenoit le pays entre le Rhin , la Meuse et la Moselle; la Neustrie embrassoit le territoire entre la Meuse, la Loire et l'Océan. Au delà de la Saône et de la Loire étoit la Gaule conquise sur les Burgondes ou Bourguignons et les

Visigoths. Les chroniqueurs et les hagiographes disent souvent la jpra/zce et]sLGaule, distinguant l'une de l'autre.

Les quatre rois, pour succéder à la couronne , obtinrent le consentement des Franks. Les quatre royaumes étoient fédératits sous une môme loi politique ; il y avoit une assemblée commune qui délibéroit sur les aiiaires communes aux quatre états.

Les lils de Khlovigli eurent à soutenir la guerre contre Tlîéodoric roi d'Italie, contre Amalaric, roi desVisigotlis d'Espagne, contre Balric ,roi de Thuringe, contre Sigîiismond et Gondemar, rois de Bourgogne. La Bourgogne fut subjuguée et réunie à la France : ce royaume des Burgondes avoit subsisté cent vingt ans. Khlodomir, roi d'Orléans , fut tué à la bataille de Veseronce près de Vienne.

11 laissa trois fds : Théodebert, Gonther et Klilodoald, élevés par Kblothilde veuve de Klilovigh. Kliildebert et Klilotlier, pour s'emparer de ces jeunes enfants, députent Arcade à Khlotilde : c'étoit un sénateur de la ville de Clermont, homme choisi parmi ces vaincus qui ne refusent aucune condition de l'esclave, et qu'on attaciie au crime comme à la glèbe. Il portoit à Khlotilde des ciseaux et une épée nue, et il lui dit : « 0 glorieuse » reine , tes fils, nos seigneurs , désirent connoitre

M ta volonté concernant tes petits-enfants : or- » domies-tu qu'on leur coupe les cheveux, ou qu'on)) les égorge? » A ce message Khlotliilde saisie de terreur, regardant tour à tour l'épée nue et les ciseaux , répondit : « si mes petits-enfants ne » doivent pas régner, je les aime mieux voir morts » que tondus. » Arcade ne laissant pas à l'aïeule le temps de s'expliquer plus clairement, revient trouver les deux rois et leur dit : «accomplissez votre dessein ; la reine étant favorable se veut bien rendre à votre conseil. » Paroles ambiguës qu'on pouvoit expliquer dans un sens divers, selon l'événement. Khlother saisit le plus âgé des enfants , le jette contre terre et lui enfonce son couteau sous l'aisselle. A ses cris son frère se prosterne aux pieds de Khildebert , embrasse ses genoux et lui dit tout en larmes : « Secoure-moi , » mon très-cher père , afin qu'il ne soit pas fait » à moi comme à mon frère. » Alors Khildebert se prit à pleurer et dit : « Je t'en prie , mon très- » doux frère, que ta générosité m'accorde la vie » de celui-ci. Ce que tu me demanderas, jeté l'ac- » corderai pourvu qu'il ne meure point. » Khlother obstiné au meurtre dit: « Rejette l'enl'ant loin » de toi , ou meurs pour lui : tu as été l'instiga- » teur de la chose et maintenant tu me veux faus- » ser la foi ! w Khildebert entendant ceci repoussa l'enfant , et Khlother lui perça le côté avec son

TOME m

couteau, comme il avoit fait k son frère; ensuite Khlother et KhildeLert tuèrent les nourriciers, et les enfants compaccnons de leurs neveux : l'un ctoit âgé de dix ans l'autre de sept. Khlodoald, le troisième fils de Khlodomir, fut sauvé par le secours d'hommes

puissants ^ Khlodoald, devenu grand, abandonna le royaume de la terre, passa k Dieu , coupa ses cheveux et, persistant dans les bonnes œuvres, sortit prêtre de cette vie (7 septembre 560). Il bâtit un monastère au bourg de Noventium qui changea son nom pour prendre celui du petit-fils de Khlovigh. Et Saint-Cloud vient de voir partir pour un dernier exil le dernier successeur du premier de nos rois !

Dans ces crimes de Khlother et de Khildebert distinguez ce qui appartient à la civilisation de ce qui tient à la barbarie. Le massacre par les propres mains de Khlother est du sauvage ; le désir d'envahir un trône et d'accroître un état , est de l'homme civilisé. Tous les frères de Khlotherétant morts, il hérite d'eux : il livre bataille à son fils Khramn qui s'étoit déjà révolté; il le défait et le brûle avec toute sa famille dans une chaumière. Khlother meurt à Compiègne (562).

Ses quatre fils partagèrent de nouveau ses

"* A'iios fortes qui postea miIco liarones

appellati sunt.

états, toujours avec l'assentiment des Franks; mais les quatre royaumes n'eurent pas les mêmes limites.

Sighebert épousa Bruneliilde , fille puînée d'Athanaghikîe , roi des Visigotlis : elle étoit arienne et se fit catholique. Kliilpéric I". eut pour maîtresse Frédégonde , qu'il épousa lorsque Galswinte, sa femme, sœur aînée de Bruneliilde , fut morte.

Les démêlés et les fureurs de ces deux belles femmes amènent des guerres civiles , des empoisonnements, des meurtres, et occupent les règnes confus de Karibert , de Contran , de Sighebert

I". , de Khilpéric P'. , de Khildebert II , de Khlotlierll, de Thierry I"'. , de Théodebert II. Khlotlier II se trouve enfin seul maître du royaume des Franks en 61 3.

Les Lombards s étoient établis en Italie (563) seize ans après l'extinction du royaume des Ostrogoths. L'exarchat de Ravenne avoit commencé sous le patrice Longin , envoyé de l'empereur Justin. Les maires du palais firent sentir leur autorité croissante dans l'Austrasie et la Bourgogne.

Les Gascons ou Wascons, vers l'an 593, descendirent des Pyrénées et s'établirent dans la Novempopulanie à laquelle ils donnèrent leur nom; ils s'étendirent peu i\ peu jusqu'à la Ga-

ronne. Il y eut gueire avec ces peuples : Théodebert II, après les avoir défaits , leur donna pour chei' Genialis, qui l'ut le premier duc de Gascogne.

Il ne faut croire ni tout le bien que Fortunat, Grégoire de Tours et Saint-Grégoire, pape , ont dit de Brunehilde , ni tout le mal qu'en ont raconté Frédégaire, Aimoin et Adon , qui d'ailleurs n'étoient pas contemporains de celte princesse : c'étoit à tout prendre une femme de génie , et dont les monuments sont restés. Si elle fut mise à la torture pendant trois jours, promenée sur un chameau au milieu d'un camp , attachée à la queue d'un cheval , déchirée et mise en pièces par la course de cet animal fougueux , ce ne fut pas pour la punir de ses adultères , puisqu'elle avoit près de quatre-vingts ans. Si elle avoit fait mourir dix rois (ce qui est prouvé faux), il eût été plus juste de lui faire un crime des princes qu'elle avoit mis au monde, que de ceux dont elle avoit délivié la France.

Khlother décéda l'an 628. 11 eut deux lils : Dagobert et Karibert. Karibert mourut vite, et Dagobert donna du poison à Khildérich , fils aîné de Karibert. Un autre iils de ce prince, Bogghis, se contenta de l'Aquitaine à titre de duché héréditaire.

Le roi Dagobert menoit toujours avec lui

grande tourbe de concubines, c est-à-dire de meschines qui pas n'étoient ses épouses , sans autres quil avoit autre part qui avoient et nom et à ornement de rojnes (Aier des Hist. et ehron.). Grégoire de Tours cite trois reines : Nanthilde, Vidfguiide et Berthilde; il se dispense de nommer les concubines , parce qu'elles sont, dit-il, en trop grand nombre. Les trésors de Dagobert et de saint Eloi sont demeurés fameux. En chasses le roi se déportoit a coustumcment (Mer des Hist.). 11 y a une belle et poétique histoire d'un cerf qui se réfugia dans une petite chapelle bâtie à Catulliac par sainte Gerîeovefe , sur les corps de saint Denis et de ses compagnons. Ce fut Va que Dagobert jeta les fondements de ce Capitole des François où se conservoient leurs chroniques avec les cendres royales, comme les pièces à l'appui des faits. Buonaparte fit reconstruire les souterrains dévastés, et leur promit sa poussière en indemnité des vieilles gloires spoliées :il a déçu sa tombe. Louis XVIIÏ occupe h peine un coin obscur des caveaux vides , avec les restes plus ou moins retrouvés de Marie-Antoinette, de Louis XVI, et quelques ossements rapportés de l'exil. Puis, s'est venu cacher auprès de son père le dernier des Condé, devant le cercueil duquel Bossuet fût demeuré muet. Enfin le duc de Berry attend inutilement son

père, son frère et son fils dans ces sépulcres d'espérance. Que sert-il de préparer d'avance un asile au néant, quand l'homme est chose si vaine qu'il n'est pas même sûr de naître?

Les deux fils de Dagobert , Sighebert II ou III , roi d'Austrasie, Khlovigh II , roi de Bourgogne et de Neustrie , gouvernèrent l'empire des Franks. Peppin le Vieux avoit été maire du palais sous Dagobert ; il continua de l'être sous Sighebert.

Suit l'histoire confuse de Dagobert II et III, de Khlother III , de Khildéric II , de Thierry III. La puissance royale avoit passé aux maires du palais après les sanglants démêlés de Grimoald, d'Arkembald, de l'évêque Léger, et dEbroin.

Ebroïn est assassiné ; plusieurs maires du palais sont élus : Berther est le dernier. Peppin de Héristal , duc d'Auslrasie, petit-fils de Peppin le Vieux , père de Karle le Martel, aïeul de Peppin le Bref, et trisaïeul de Charlemagne, fait la guerre à Thierry, auquel il donnoit toujours le nom de roi. Thierry est battu, et Peppin au lieu de le détrôner, règne à côté de lui sous le nom de maire du palais. Peppin fait rentrer dans l'obéissance les peuples qui s'étoient soustraits à l'autorité des Franks.

A Thierry III commence la série des rois surnommés fainéants. L'âpre sève de la première race s'affadit prompiement, et les fils de

Khlovigh tombèrent vite du pavois dans un fourj^on traîné par des bœufs.

Peppin continua de régner sous Khlovigh III , Khildebert III, fils de Thierry, et sous une partie du règne de Dagobert III , fils

de Khildebert III (de 692 à 714). Peppin meurt et paroît avant de mourir, ou méconnoître les grandes qualités de son fils Karle (Martel) , ou n'oser Je faire élire à sa place , parce que Karle n étoit que le fils d'une concubine, Alpaïde : il lui substitua son petit-fils Theudoalde. Un enfant devint maire du palais sous la tutelle de Plectrude, son aïeule , comme s'il eût été un roi héréditaire. Karle, qui ne portoit pas encore son surnom,. est emprisonné au désir de Plectrude. Les Francs se soulèvent : Theudoalde fuit ; Karle se sauve de sa prison ; les Austrasiens le reconnoissent pour leur duc.

Les Sarrazius appelés par le comte Julien, chassoient alors les Visigoths et envahissoient l'Espagne. Les peuples du Nord se ruoient sur la France.

Dagobert meurt , et laisse un fils nommé Thierry, mais les Franks choisirent Daniel, fils de Khijpéric U, qui régna sous le uorn de Khilpéric II.

Il combattit Karle, duc d'Austrasie, qui le vainquit. Celui-ci fit nommer roi Khlother IV.

Ce Khiother mourut tôt, etKhilpéric II, retiré en Aquitaine, fut lappelé par Karle qui se contenta d'être son maire du palais.

Thierry IV, dit de Chelles, fils deDaqobertllI, succède à Khilpéric Jî (720). C'est sous ce règne que Karle le Martel déploya ces talents de victoire qui lui valurent son surnom. Les Sarrazins avoicnt déjà traversé l'Espagne , passé les Pyrénées, et inondé la France jusqu'à la Loire. Karle le Martel les écrasa entre Tours et Poitiers , et leur tua plus de trois cent mille hommes (732). C'est

un des plus grands événements de l'histoire: les Sarrazins victorieux, le monde étoit mahométan. Karle abattit encore les Frisons, les fit catholiques, bon gré, malgré, et réunit leur pays à la France.

Karle vainquit Eudes, duc d'Aquitaine, et lorca Herald , fils d'Eudes , à lui faire hommage des domaines de son père.

Thierry étant décédé , Karle régna seul sur toute la France comme duc des Franks, depuis 737 jusqu'à 742. Il contint les Saxons soulevés de nouveau , chassa les Sarrazins de la Provence. Grégoire III lui proposa de se soustraire, lui pape, à la domination de l'empereur Léon, et de le proclamer, lui Karle, consul de Rome : commencement de l'autorité temporelle des papes. ^ '

Karle meurt (741). Karloman et Peppin , ses fils, se partagent l'autorité royale. Peppin élu chef de la INeustrie, de la Bourgogne et de la Provence, proclame roi Khildéric III, fils de Khildéric 11, dans cette partie du ro3^aurae; Karloman reste gouverneur de l'Austrasie , puis se retire à Rome et embrasse la vie monastique.

Quand le voyageur français regarde le Soracte f» l'horizon de la campagne romaine, se souvientil qu'un Frank , fils de Karle le Martel , frère de Peppin le Bref et oncle de Gharlemagne, habitoit une cellule au haut de cette montagne?

Khildéric III est détrôné, tondu et enfermé dans le monastère de Sithin (Saint-Bertin). Il mourut en 754. Son fils Thierry passa sa vie à l'ombre des cloîtres dans le couvent de Fontenelîe, en Normandie. Les Mérovingiens avoient régné deux cent soixante-dix ans.

Si les Etudes qui précèdent sont fondées sur des faits incontestables , le lecteur ne s'est point trouvé en un pays nouveau dans le royaume des Franks ; c'est toujours \ empire barbare romain , tel qu'il existoit plus d'un siècle avant l'invasion de Khlovigli. Seulement le peuple vainqueur qui s'est substitué à la souveraineté des Césars, parle sa langue maternelle, et se distingue par quelques coutumes de ses forêts; le fond de la société est demeuré le même.

Au lieu de généraux romains, on voit des chefs germaniques qui se font gloire de jeter sur leur casaque étroite et bigarrée , la pourpre consulaire qu'on leur envoie de Constantinople, mais à laquelle ils n'étoient pas étrangers. Tout étoit romain , religion , lois , administration : les Gaules, et surtout le Lyonnois, TAuvergne, la Provence, le Languedoc, la Guyenne , étoient couverts de temples, d'amphithéâtres, d'aquéducs, d'arcs de triomphe, et de villes ornées de Capi tôles; les voies militaires existoient partout; Brunehilde les fit réparer. 11 est vrai que les rois de la première race et les maires du palais les plus fameux , entre autres Karle le Martel , saccagèrent des cités qu'avoient épargnées les précédents Barbares. Avignon fut détruit de fond en comble; Agde et Beziers éprouvèrent le même sort. C'est encore Karle le Martel qui renversa Nîmes (738); il y ensevelit ces ruines que nous essayons d'exhumer.

La nature des propriétés ne changea pas davantage sous la domination des Franks; l'esclavage étoit de droit commun chez les Barbares comme chez les Romains, bien quil fût plus doux chez les premiers. Ainsi la servitude que l'on remarque en Gaule deve-

nue franke, n'étoit point le résultat de la conquête; c'étoit tout simplement ce qui existoit parmi le peuple

vainqueur et parmi le peuple vaincu , l'ejOfet de ces lois grossières nées de la rude liberté germanique, et de ces lois élaborées, écloses du despotisme raffiné de la civilisation romaine. liCS Gaulois, que la conquête franke trouva libres, restèrent libres; ceux qui ne l'étoient pas portèrent le joug auquel les condamnoitleCode romain, les lois saîique, ripuaire, saxonne , gombelte et visigotlie. La propriété moyenne continuoit à se perdre dans la grande propriété, par les raisons qu'en donne Salvien : De Gub. (Voyez V Etude cinquième , troisième partie.)

Quant à l'état des personnes , le tarif des compositions annonce bien la dégradation morale de ces personnes , mais ne prouve pas le changement de leur état. Les noms seuls suffisent pour indiquer la position des hommes : presque tous les noms des évéques , et des chefs des emplois civils, sont latins de ce côté-ci de la Loire , dans les premiers siècles de la monarchie, et presque tous les noms de l'armée sont Franks; mais en Provence, en Auvergne, et de l'autre côté de la Loire jusqu'aux Pyrénées, presque tous les noms sont d'origine latine ou gothique dans l'armée , l'Eglise et l'administration. Lorsque les chefs fianks commencèrent à entrer eux-mêmes dans le clergé et que le soldat devint moine, l'évêque et le moine se firent à

leur tour soldats. On voit , dès la première race, l'évêque d'Auxerre, llaincmar, combattre avec Karles le Martel contre les Sarrasins, et contribuer puissamment à la victoire. (Hist. épis. Autis.)

Les sciences et les lettres furent à cette époque dans les Gaules, ce qu'elles étoient dans le monde romain, selon le dei^ré d'instruction et le plus ou moins de tranquillité des diverses provinces de l'empire. Fortunat, Fredéglier, Gréi^oire de Tours, MarcuUe, saint Rémi, une foule d'ecclésiastiques et quelques laïques lettrés écrivoient alors.

' Sous le rapport politique , nous voj^ons le dernieV des Mérovingiens tondu et renfermé dans un cloître : ce n'est point encore là une nouveauté; l'usage remontoit plus haut; on rasoit les derniers empereurs d'Occident pour en faire des prêtres et des évêques.

Mais il ne me semble pas certain que Khilpéric devînt moine, bien qu'on lui coupât les cheveux et qu'on le confinât dans un monastère. Couper les cheveux à un Mérovingien, c'étoit tout simplement le déposer et le reléguer dans la classe populaire. On dépouilloit un roi fiank de sa chevelure comme un empereur de son diadème : les Germains dans leur simplicité, avoient attaché le signe de la puissance à la couronne naturelle de l'homme.

11 arriva que l'inégalité des rangs se glissa par cette coutume dans la nation ; pour que les chefs fussent distingués des soldats , il fallut bien que ceux-ci se coupassent les cheveux; le simple Frank porloit les cheveux courts par derrière et longs par devant (Sidoine). Khlovigh et ses premiers compagnons , en revenant de la conquête du royaume des Visigotlis , offrirent quelques cheveux de leur tête à des évêques : ces Samson leur laissoient ce gage comme un signe de force et de protection. Un pêcheur trouva le corps d'un jeune homme dans la Marne; il le reconnut pour être le corps de Khlovigh II , à la longue chevelure dont la tête étoit ornée, et dont l'eau n'avoit pas encore déroulé les tresses (

Greg. Tur. , lib. 8). Les Bourguignons , à la bataille deVéseronce, reconnurent au même signe qu'un chef frank , Khlodomir , avoit été tué. « Ces » chefs , dit Agathias , portent une chevelure » longue ; ils la partagent sur le front et la lais- » sent tomber sur leurs épaules; ils la font » friser; ils l'entretiennent avec de l'huile ; elle M n'est point sale, comme celle de quelques » peuples , ni tressée en petites nattes comme » celle des Goths. Les simples Franks ont les » cheveux coupés en rond , et il ne leur est pas » permis de les laisser croître. »

On prêtoit serment sur ses cheveux.

A douze ans ou coupoit pour la première fois la clievelure aux eufants de la classe commune; cela donnoit lieu à une fête de famille appelée capitoldtoria.

Les clercs étoient tondus comme serfs de Dieu : la tonsure a la même origine.

On condamnoit les conspirateurs à s'inciser mutuellement les cheveux.

Les \isigoths paroissent avoir attaché aux cheveux la même puissance que les Franks : un canon du concile de Tolède, de l'an 628, déclare qu'on ne pourra prendre à roi celui qui se sera fait couper les cheveux.

Quand les cheveux repoussoient le pouvoir revenoit. Thierry III recouvra la dignité royale qu'il avoit perdue en perdant ses cheveux {Quam nuper tonsoratiir amiserat,recepit dignitatern). Khlovigh avoit fait couper les cheveux au roi Khararik et à son fds, Khararik pleuroit de sa honte, son fils lui dit : « Les feuilles

tondues M sur le bois vert ne se sont pas séchées; elles » renaissent promptement. ') {In viridi ligno hœ frondes succisœ siint , nec omninb arescuiit; sed velociter émergent.)

La couronne même de Charlemagne, n'usurpa point sur la chevelure du Frank l'autorité souveraine : Lother se vouloit saisir de Karle , son frère , pour le tondre et le rendre incapable de

la royauté ; la nature avoit devancé l'inimitié fraternelle, et la tête de Karle le Chauve oftroit l'image de son impuissance à porter le sceptre.

Mais vers la fin du sixième siècle, il y avoit déjà des Gaulois-Romains qui laissoient croître leur barLe et leurs cheveux : les Francks toléroient cette imitation, pour cacher peut-être leur petit nombre. « Grégoire de Tours remarque que le » bienheureux Léobard n'étoit pas de ceux qui » cherchent à plaire aux Barbares en laissant flot- » ter épars les anneaux de leurs cheveux. » (Dimissis capilloriun Jlagellis Barharum plnudebat. De vit. Patrum.) Le précepteur de Dagobert, Saudreghesil , avoit une longue barbe, puisque Dagobert la lui coupa. Enfin, dans le douzième siècle, les rois abrogèrent la loi qui défendoit aux serfs de porter les cheveux longs : cette abrogation fut obtenue à la sollicitation de Pierre Lombard , évêque de Paris , et de plusieurs autres prélats. Les ecclésiastiques en envoyant leurs serfs à la guerre, et les donnant pour champions, exigèrent qu'ils eussent 1 extérieur des ingénus contre lesquels ils combattoient. Voilà comment la longue chevelure a miarqué parmi nous une grande époque historique , comment elle a servi à signaler le passage de l'esclavage à la liberté, et la transformation du Frank en François. Il faut toutefois remarquer qu'il y avoit des Gaulois

appelés Capillati , Crinosi , une Gaule chevelue, Gallia comataj que les Bretons portoient les cheveux longs comme les Franks (Fredegher) ; que dans les vies de plusieurs saints Gaulois, on voit ces saints arranger leurs chevelure. Est-il probable que les Franks, en se fixant au milieu de leurs conquêtes, aient lorcé tous les peuples qui reconnoissaient leur domination , à quitter leurs usages? C'est donc particulièrement de la nation victorieuse qu'il faut entendre tout ce qui est dit concernant les cheveux dans notre histoire.

Je ne m'arrêterai point à 1 examen de cette seconde invasion des Francks , qu'on place à Tavénement des maires de la race karlovingienne, laquelle invasion auroit donné la couronne à cette race. Qu'il y eut des guerres civiles continuelles entre les Franks de TAustryisie et les Franks de la Neustrie , rien n'est pi us vrai ; que ces guerres conférèrent la puissance à ceux qui avoient le génie , et qu'elles mirent lesKarlovingiens à la place des Mérovingiens, rien n'est encore plus exact; mais dans tout cela, il le faut dire, il n'y a pas trace d'invasion nouvelle. En attendant des preuves qui jusqu'ici ne se trouvent point , je ne puis penser comme des hommes habiles dont je me plais d'ailleurs à reconnoître tout le mérite ^

^ J^oyez la Préface.

îl y eut, sous la première race et jusque sous la seconde, dans les familles souveraines barbares un désordre qui n'exista point dans les familles souveraines romaines : les princes franks avoient plusieurs femmes et plusieurs concubines, et les partages

avoient lieu entre les enfants de ces femmes sans distinction de droit d'aînesse, sans égard à la bâtardise et à la légitimité.

En résumé, la société , dans sa décomposition et sa recomposition lente et graduelle , fut presque immobile sous les Mérovingiens : une transformation sensible ne se manifesta que vers la fin de la seconde race. Il n'y a donc rien d'important à examiner dans les cinq cents premières années de la monarchie , si ce n'est la marche ascendante de l'Eglise vers le plus haut point de sa domination. Les bas siècles furent tout entiers le règne et l'ouvrage de l'Eglise : je montrerai bientôt sa position, quand nous serons arrivés à l'entrée même de cette autre espèce de barbarie, qu'on appelle le moyen âge; barbarie d'où sont sorties, par la fusion complète des peuples païen , chrétien et barbare , les nations modernes.

SECONDE RAGE

Iraiter d'usurpation l'avénemeut de Peppin à la couronne , c'est un de ces vieux mensonges historiques qui deviennent des vérités à force d'être redits. Il n'y a point d'usurpation là où la monarchie est élective, on l'a déjà remarqué ; c'est l'hérédité qui dans ce cas est une usurpation. « Peppin fut élu de l'avis et du consentement de tous les Franks, ce sont les paroles du premier continuateur de Frédégher. » (Gap. 12.) Le pape Zacharie consulté par Peppin eut raison de répondre :

u II me paroît bon et utile, que celui-là soit voï >» qui sans en avoir le nom en a la puissance,)) de préférence à celui qui portant le nom de » roi n'en garde pas l'autorité. »

Les papes d'ailleurs , pères communs des lidèles, ne peuvent entrer dans ces questions de droit; ils ne doivent reconnoître que le fait : sinon la cour de Rome se trouveroit enveloppée dans toutes les révolutions des cours chrétiennes; la chute du plus petit trône au bout de la terre ébranleroit le Vatican. « Le prince,)) dit Eghinard, se contentoit d avoir les cheveux » flottants et la barbe longue; il étoit réduit h. n une pension alimentaire réglée par le maire » du palais; il ne possédoit qu'une maison de » campagne d'un revenu modique, et quand il » voyageoit, c'étoit sur un chariot traîné par » des bœufs et qu'un bouvier conduisoit à la » manière des paysans. »

Les intérêts sans doute vinrent à l'appui des réalités politiques. Il avoit existé de grandes liaisons entre les papes Grégoire II , Grégoire III et le maire du palais Karle le Martel. Peppin désiroit être roi des Franks, comme Zacharie désiroit se soustraire au joug des empereurs de Constantinople protecteurs des Iconoclastes, et à l'oppression des Lombards. Saint Boniface , évoque de Mayence, ayant besoin de l'entremise des Franks

pour étendre ses missions en Germanie, fut le négociateur qui mena toute cette affaire entre Zacliarie et Peppin. Et pourtant Peppin crut devoir demander l'absolution de son infidélité envers Khildéric III, au pape Etienne, bien aise qu'étoit celui-ci qu'on lui reconnût le droit de condamner ou d'absoudre.

D'un autre côté , les ducs d'Aquitaine refusèrent assez long - temps de se soumettre h Peppin ; nous les voyons jusque sous la troisième race, renier Hugues Capet et dater les actes publiés : Heg'e terreno déficiente , Christo rognante. Guillaume le Grand,

duc d'Aquitaine à cette époque , ne reconnut d'une manière authentique que Robert , fils de Hugues : Régnante Roberto , rege Theosopho. On eût ignoré les causes secrètes des rudes guerres que Peppin d'Heristal, Karle le Martel, Peppin le Bref et Gharlemagne firent aux Aquitains, si la charte d'Alaon imprimée dans les conciles d'Espagne , commentée et éclaircie par dom Vaissette , ne prouvoit que les ducs d'Aquitaine descendoient d'Haribert par Bogghis , famille illustre qui s'est perpétuée jusqu'à Louis d'Armagnac , duc de Nemours, tué à la bataille de Cérignoles, en 1503. Ainsi les ducs d'Aquitaine venoient en directe ligne de Khlovigb ; la force seule les put réduire k n'être que les vassaux d'une couronne dont

leurs pères avoient été les maîtres. Il est curieux de remarquer aujourd'hui rignoraiice ou la mauvaise foi d'Eghinard ; après avoir dit que Charles et Carloman succédèrent à Peppin leur père , il ajoute : « L'Aquitaine ne put demeurer long-)) temps tranquille, par suite des guerres dont » elle avoit été le théâtre. Un certain Hunoldy » aspirant au pouvoir, excita les habitans, etc. » Or ce certain Ilunold étoit fils d'Eudes , duc d'Aquitaine et père de Waifl'er, également duc d'Aquitaine et héritier de la maison des Mérovingiens. Je me suis arrêté à ces guerres d'Aquitaine, dont aucun historien, Gaillard et la Bruère exceptés , n'a touché la vraie cause : c'étoit tout simplement une lutte entre un ancien fait et un fait nouveau , entre la première et la seconde race.

Peppin, élu roi à Soissons (751), défait les Saxons ; il passe en Italie à la prière du pape Etienne III , pour combattre Astolphe , roi des Lombards , qui menaçoit Rome après s'être emparé de lExarchat de Ravenne. Peppin reprend l'Exarchat, le donne au

pape, et jette les fondements de la royauté temporelle des pontifes.

Après Peppin vient son fils, qui ressuscite l'empire d'Occident. Chariemagne continue contre les Saxons, cette guerre qui dura trente-trois

années; il détruit en Italie la monarchie des Lombards et refoule les Sarrasins en Espagne. La défaite de son arrière-garde à Roncevaux, engendre pour lui une gloire romanasque qui marche de pair avec sa gloire historique.

On compte cinquante-trois expéditions militaires de Charlemagne; un historien moderne en a donné le tableau. M. Guizot remarque judicieusement que la plupart de ces expéditions eurent pour motifs d'arrêter et de terminer les deux grandes invasions des Barbares du Nord et du Midi.

Charlemagne est couronné empereur d'Occident à Rome par le pape Léon III (800). Après un intervalle de trois cent vingt-quatre années , fut rétabli cet empire dont l'ombre et le nom restent encore après la disparition du corps et de la puissance.

Une sensibilité naturelle pour l'honneur d'un grand homme , a porté presque tous les écrivains à se taire sur la destinée des cousins de Charlemagne : Peppin le Bref avoit laissé deux fils, Karloman et Karle; Karloman eut à son tour deux fils , Peppin et Siaghre. Le premier a disparu dans l'histoire; pendant près de neuf siècles on a ignoré le sort du second. Un manuscrit de l'abbaye de Saint-Pons de Nice , envoyé à l'évêque de Meaux , a fait retrouver

Siaglire dans un moine de celte abbaye. Siaghre, devenu évêque de Nice , a été mis au rang des saints, et il étoit réservé à Bossuet de laver d'un crime la mémoire de Charlemagne.

Ce prince, qui étoit allé chercher les Barbares jusque chez eux pour en épuiser la source , vit les premières voiles des Normands : ils s'éloignèrent en toute hâte de la côte que l'empereur protégeoitdc sa présence. Charlemagne se leva de table, se mit h une fenêtre qui regardoit l'Orient, et y demeura long-temps immobile: des larmes couloient le long de ses joues; personne n'osoit l'interroger, « Mes Fidèles , dit-il aux grands)) qui l'environnoient , savez-vous pourquoi je » pleure ? Je ne crains pas pour moi ces pi-)) rates , mais je m'afilige que , moi vivant , ils » aient osé insulter ce rivage. Je prévois les » mau?; qu'ils feront souffrir à mes descendans » et à leurs peuples. » (Moine de Saint-Gall.)

Ce même prince associant son fils, Hlovigh le Débonnaire, à l'empire, lui dit: «Fils, cher » à Dieu , à ton père , et à ce peuple , toi que » Dieu m'a laissé pour ma consolation ; tu le » vois, mon âge se hâte; ma vieillesse même » m'échappe : le temps de ma mort appro-

)) che Le pays des Franks m'a

)) vu naître, Christ m'a accordé cet honneur; » Christ me permit de posséder les royaumes pa-

» ternels : je les ai gardés non moins florissants que » je ne les ai reçus. Le premier d'entre les Franks » j'ai obtenu le nom de César, et transporté à la)) race des Franks l'empire de la race de Ro- » niulus. Reçois ma couronne, ô mon fils, » Christ consentant , et avec elle les marques de » la puissance • »

« Karle embrasse tendrement son fils , et lui » dit le dernier adieu. » (Ermold. Nigel.)

Le vieux chrétien Charlemagne pleurant à la vue de la mer, par le pressentiment des maux qu'éprouvéroit sa patrie quand il ne seroit plus ; puis associant à l'empire , avec un cœur tout paternel , ce fils qui devoit être si malheureux père ; racontant à ce fils sa propre histoire , lui disant qu'il étoit né dans le pays des Franks, qu'il avoit transporté à la race des Franks l'empire de la race de Romulus: Charlemacne annonçant que son temps est Uni , que la vieillesse même lui échappe: ce sont de belles scènes qui attendent le peintre futur de notre histoire. Les dernières paroles d'un père de famille au milieu de ses enfants , ont quelque chose de triste et de solennel : le genre humain est la famille d'un grand homme et c'est elle qui l'entoure à son lit de mort.

Le poëte de Hlovigh fait venir son nom Hludovicus du mot latin Ludus , ou , ce qui

est beaucoup plus vrai , des deux mots teutons , Hlut , fameux, et Wigh, dieu à la guerre. Hlovigh le Débonnaire étoit malheureusement trop bon écolier ; il savoit le grec et le latin : l'éducation littéraire donnée aux enfants de Charlemagne , fut une des causes de la prompte dégénération de sa race. Hlovigh hérita du titre d'empereur et de roi des 'Franks; Peppin, autre fils de Charlemagne , avoit eu en partage le royaume d'Italie.

Hlovigh le Débonnaire associa son fils Lother à l'empire (817), créa son autre fils Peppin duc d'Aquitaine, et son autre fils Hlovigh roi de France. Son quatrième fils Karle H , dit le Chauve ,

qu'il avoit eu de Judith , sa seconde femme , n'eut d'abord aucun partage.

Les démêlés de Hlovigh le Débonnaire et de ses fils eurent pour résultat deux dépositions et deux restaurations de ce prince qui expira en 840 d'inanition et de chagrin.

Karle le Chauve n'avoit que dix -sept ans lorsque son père décéda : il étoit roi de France , de Bourgogne et d'Aquitaine. Il s'unit à Hlovigh, roi de Bavière , son frère de père, contre Lother , empereur et roi d'Italie et de Rome. La bataille deFontenai, en Bourgogne, fut livrée le 25 juin 841 . Karle le Chauve et Hlovigh de Bavière demeurèrent vainqueurs de

Lother et du jeune Peppin , fils de Peppin , roi d'Aquitaine , dont la dépouille avoit été donnée par Hlovigh le Débonnaire à Karle le Chauve.

On a porté jusqu'à cent mille le nombre des morts restés sur la place : exagération manifeste (y o\v la savante Dissertation de V abhé Lehœuf). Mais ces affaires entre les Franks étoient extrêmement cruelles, et l'ordre profond qu'ils affectoient dans leur infanterie amenoit des résultats extraordinaires. Thierry remporta, en 61 2, une victoire sur son frère Tliéodebert à Tolbiac , lieu déjà célèbre : « Le meurtre fut tel des deux)) côtés , dit la chronique de Frédégher , que les » corps des tués n'ayant pas assez de place pour » tomber restèrent debout serrés les uns contre » les autres, comme s'ils eussent été vivants. » (Stabant mortui inter cœterorum cadavera stricti , quasi viventes , cap. 38.)

Un des premiers historiens des temps modernes ,M. Tierry, a fixé avec une rare perspicacité à la bataille de Fontenai le commencement de la transformation du peuple frank en nation fran-

çaise. La plus grande perte étant tombée sur les tribus qui se servoient encore de la langue germanique, les vainqueurs firent graduellement prévaloir les mœurs et la langue romanes. Cette bataille prépara encore une révolution par un autre effet : la plupart des anciens chefs franks

y périrent , comme les anciens nobles françois restèrent au champ de Crécj ; ce qui amena au rani» supérieur de la société les chefs d'un rang secondaire , de môme encore que la seconde noblesse trançoise surgit après les déroutes de Crccy et de Poitiers. Ces seconds Franks , fixés dans leurs fiels, devinrent sous la troisième race la tige de la haute noblesse françoise.

L'empereur Lother, retiré à Aix-la-Chapelle, leva nne nouvelle armée de Saxons et de Neustriens. Advint alors le traité et le serment entre Karle et Hlouis , écrits et prononcés dans les deux langues de l'empire , la langue romane et la langue tudesque. Je ferai néanmoins observer qu'il y avoit une troisième langue, le celtique pur, que l'on distinguoit de la langue gauloise ou romane , comme le prouve ce passage de Sulpice Sévère: Parlez celtique ou gaulois, si vous âiraez mieux : In vero celticè , vel si mavis , gallicè loquere. Au milieu de ces troubles parurent les Normands qui dévoient achever de composer avec les Gaulois-Romains , les Burgondes ou Bourguignons, les Visigoths, les Bretons, lesWascons ou Gascons et les Franks, la nation françoise : Robert le Fort, bisaïeul de Hugues Capet , et qui possédoit le duché de Paris ^ fut lue d'un coup de flèche, en combattant contre les Normands dans les environs du Mans.

L'empereur Lother meurt en habits de moine (855) : prince turbulent, persécuteur de son père et de ses frères.

Karle le Chauve est empDisonné par le juif Sédécias , dans un village au pied du Mont-Cénis en revenant en France (3 octobre 877).

Hlovigh le Bègue succède au royaume desf Franks, et est couronné empereur par le papo Jean VIII. Karloman , fds de Hlovigli le Germanique, lui disputa l'empire et fut peut-être empereur; mais, après la mort de Karloman, Karle le Gros, son frère, obtint l'empire.

Karle le Gros, empereur, devint encore roi de France à l'exclusion de Karle , fds de Hlovigh le Bègue. Il posséda presque tous les états de Gharlemagne. Siège de Paris par les Normands , qui dure deux ans et que Karle le Gros fait lever à faide d'un traité honteux. Il avoit recueilli autant de mépris que de grandeurs; on favoit dépouillé de la dignité impériale avant sa mort arrivée en 888.

Karle , fils de Hlovigh le Bègue , fut proposé pour empereur; on n'en voulut pas plus qu'on n'en avoit voulu pour roi de France. Arnoul , bâtard de l'empereur Carloman , succède à l'empire de Karle le Gros; Eudes, comte de Paris et fils de Robert le Fort , est proclamé roi des Franks dans l'assemblée de Gompiègne :

Eudes avoit défendu Paris contre les Normands. En 892 , Karle III est enfin proclamé roi dans la ville de Laon. Il y eut partage entre Eudes et Karle : Eudes eiït le pays entre la Seine et les Pyrénées , et Karle les provinces depuis la Seine jusqu'à la Meuse.

Après la mort d'Eudes (898), Karle III, dit le Simple, recueillit la monarchie entière. Alors commençoient les guerres particulières entre les chefs devenus souverains des provinces dont ils avoient été les commandants. A Saint- Clair-sur-Ept fut conclu (912), le traité en vertu duquel Karle le Simple donne sa fille Ghisèle en mariage à Roi Ion , et cède à son gendre cette partie de la JNeustrie que les conquérants appelaient déjà de leur nom. Rollon la posséda à titre de duché, sous la réserve d'en faire hommage à Karle et d'embrasser la religion chrétienne; il demanda et obtint encore la seigneurie directe et immédiate de la Bretagne : grand homme de justice et d'épée , il fut le chef de ce peuple qui renfermait en lui quelque chose de vital et de créateur propre à former d'autres peuples.

L'empereur Hlovigh IV étant mort , Karle , resserré dans un étroit domaine par les seigneuries usurpées, ne put intervenir, et l'empire sortit de la France. Conrad , duc de Franconie ,

et ensuite Henric I"., tige de la maison impériale de Saxe, furent élus empereurs. Le fils d'Henriç, Othon, dit le Grand, couronné à Rome (962), réunit le royaume d'Italie au royaume de Germanie.

Robert , frère du roi Eudes , est proclamé roi et sacré à Rheims (922). Karle le Simple lui livre bataille, le défait et le tue. Tout épouvanté de sa victoire , il s'enfuit auprès de Henric , roi de Germanie, et lui cède une partie de la Lothingarie. De là il s'enfuit chez Herbert , comte de Vermandois, d'où il s'enfuit enfin dans sa tombe (929). Oghine, fille d'Edouard P'., roi des Anglois, se retire à Londres auprès d'Adelstan, son frère; elle emmène avec elle son fils Hlovigh , qui prit le surnom d' Outre-mer.

En 923 on veut décerner la couronne à Hugues qui la fait donner à son beau-frère Raoul , duc et comte de Bourgogne : Raoul ne fut jamais reconnu roi dans les provinces méridionales de la France. Il meurt à Autun, en 936. Hugues, dit le Grand , dit l'Abbé , dit le Blanc , ne veut point encore de la couronne et fait revenir Hlovigh d'Outre-mer, fils de Charles le Simple. Celui-ci âgé de 1 6 ans monte au trône.

En 954 , il meurt d'une chute de cheval, et laisse deux fils , Lother et Karle, duc de Lothingarie.

Lother est élu roi , sous le patronage de Hu-

gués le Grand; le royaume, devenu trop petit, ne se partage point entre les deux frères. Hugues décède (956). Lotlier voit ses états presque réduits, par l'envahissement d'îs grands vassaux, à la ville de Laon ; ainsi s'étolt rétréci le large héritage de Charlemagne. Charles Yll fut aussi roi de Bourges , mais il sortit de cette ville pour reconquérir son royaume, et Lother ne reprit pas le sien. 11 mourut à Rheims eu 98ô, du poison que lui donna sa femme, fille de Lother, roi d'Italie. Son lils , Louis V, surnommé mal à propos le Fainéant , fut le dernier roi de la race karlovingienne. Il ne régna qu'un an et partagea le destin de sou père; sa femme. Blanche d'Aquitaine l'empoisonna; il ne laissa point de postérité. Karle, son oncle, avoit des prétentions à la couronne, mais l'élection se fit en faveur de Hugues Gapet, duc des François. Hugues commença la race de ces rois dont le dernier vient de descendre du trône : force est de reconnoître cette grandeur du passé par le vide et le mouvement qu'elle creuse et qu'elle cause dans le monde en se retirant.

Les soixante premières années de la seconde race n'ofirent aucun changement remarquable dans les mœurs et dans le gouvernement; c'est toujours la société romaine dominée par quelques conquérants. Le rétablissement de l'empire

d'Occident donne même à cette époque un plus grand air de ressemblance avec les temps antérieurs. Sous le rapport militaire, Charlemagne ne fait que ce que beaucoup d'empereurs avoient fait avant lui; il se transporte en diverses provinces de l'Europe pour repousser des Barbares, comme Probus, Aurélien , Dioclétien , Constantin , Julien avaient couru d'un bout du monde à l'autre dans la même nécessité. Sous le rapport de la législation et des études , Gharlemagne avoit encore eu des modèles; les empepereurs , mêmes les plus ignorés et les plus foibles, s'étoient distingués parla promulgation des lois et l'établissement des écoles ; mais il faut convenir que ces nobles entreprises de Gharlemagne amenèrent d'autres résultats ; elles étoient aussi plus méritoires dans le soldat teuton qui fit recueillir les chansons des anciens Germains , « Qui mist noms aux douze mois selonc la M langue tojse, et noms propres aux douze » vejits j car avant ce nestoient nomé que li » quatre vent cardinal, dans un soldat qui se » vestoit à la manière de France , vestoit en. » y ver un garnement forré de piaus de loutre » ou de martre , dans un soldat qui levoit un » chevalier armé sur sa paume , et deJojeuse, » son épée, coupoit un chevalier tout armé. » (Ghron. Saint-Denis.)

TOME III

Om loLiOLivo à la cour des lois tics deux prcinlcres races, les charges et les dignités de la cour des Césars , ducs , comtes , chanceliers , référendaires, caniériers, domestiques, connétables, grands-maîtres du palais: Gharm'agne seul garda la première simplicité des Franks; ses devanciers , et ses successeurs afi'ectèrent la magnificence romaine. On voit auprès de lilovigli le Débonnaire, Ilérold le Danois portant une chlamjde de pourpre, ornée de pierres précieuses et d'une broderie d'or; sa femme, par les soins de la reine Judith, revêt une tunique également brodée d'or et de pierreries; un diadème couvre son front et un long collier descend sur son sein. La reine danoise , il est vrai, a aussi des cuissards de mailles d'or et de perles , et un capuchon d'or retombe sur ses épaules : ce sont des sauvages se parant à leur fantaisie dans le vestiaire d'un palais. Dans une châsse brillante, l'enfant Kar]e(Karle le Cliauve) frappe de ses petites armes une biche que lui ont ramenée ses jeunes compagnons : Virgile ne disoit pas mieux d'Ascagne.

Les Capitulaires de Charlemagne, relatifs à la législation civile et religieuse, reproduisent à peu près ce que l'on trouve dans les lois romaines et dans les canons des conciles; mais

ceux qui concernent la législation domestique sont curieux par le détail des mœurs.

Le Capitulaire de Villls fisci se compose de soixante -dix articles, vraisemblablement recueillis de plusieurs autres Capitulaires.

Les intendants du domaine sont tenus d'amener au palais où Gharlemagne se trouvera le jour de la Saint-Martin d'hiver, tous les poulains de quelque âge qu'ils soient , afin que l'empereur, après avoir entendu la messe, les passe en revue.

On doit au moins élever dans les basses-cours des principales métairies cent poules et trente oies.

Il y aura toujours dans ces métairies, des moutons et des cochons gras , et ou moins deux bœufs gras , pour être conduits , si besoin est , au palais.

Les intendants feront saler le lard ; ils veilleront h la confection des cervelas, des andouilles, du vin , du vinaigre, du sirop de mûres, de la moutarde, du fromage , du beurre , de la bière, de l'hydromel , du miel et de la cire.

Il faut , pour la dignité des maisons royales , que les intendants y élèvent des laies , des paons, des faisans , des sarcelles, des pigeons, des perdrix et des tourterelles.

Les colons des métairies fourniront aux ma-

nufactures de l'empereur du lin et de la laine , du pastel, de la garance , du vermillon , des instruments h carder, de l'huile et du savon.

Les intendants défendront de fouler la vendange avec les pieds : Charlemagne et la reine, qui commande également dans tous ces détails, veulent que la vendange soit très-propre.

Il est ordonné , par les articles '59 et 65 , de vendre au marché , au profit de l'empereur , les œufs surabondants des métairies et

les poissons des viviers.

Les chariots destinés à l'armée doivent être tenus en bon état, les litières doivent être couvertes de bon cuir et si bien cousues, qu'on puisse s'en servir au besoin comme de bateaux pour passer une rivière.

On cultivera dans les jardins de l'empereur et de l'impérarice toute sortes de plantes, de légumes et de (leurs : des roses , du baume , de la sauge, des concombres, des haricots, de la laitue, du cresson alenois, de Ja menthe romaine, ordinaire et sauvage, de fherbe aux chats, des choux, des oignons, de l'ail et du cerfeuil.

C'était le restaurateur de l'empire d'Occident, le fondateur des nouvelles études , l'homme qui du milieu de la France, en étendant ses deux bras , arrêtait au nord' et au midi les der-

nières armées d'une invasion de six siècles , c'était Charlemagne enfin qui faisait vendre au marché les œufs de ses métairies et réglait ainsi avec sa femme ses affaires de ménage.

Quand je parlerai de la chevalerie , je montrerai qu'on en doit rattacher Torigine à la seconde râpe, et que les romanciers du onzième siècle en transformant Charlemagne en chevalier, ont été plus fidèles qu'on ne l'a cru à ïa vérité historique.

Les Gapitulaires des rois francs jouirent de la plus grande autorité : les papes les observaient comme des lois ; les Germains s'y soumirent jusqu'au règne des Othons , époque h laquelle les peuples au-delà du Rhin, rejetèrent le nom de Franks qu'ils s'étoient glorifiés de porter. Karle le Chauve, dans i'édit de Pitres (chap. 6), nous apprend comment se dressoit le Capitulaire. «La » loi , dit ce prince, devient irréfragable par le » consentement de

la nation et la constitution » du roi. » La publication des Capitulaires, rédigés du consentement des assemblées nationales , étoit faite dans les provinces par les évêques et par les envoyés royaux , missi dominici.

Les Capitulaires furent obligatoires jusqu'au temps de Philippe-le-Bel : alors les Ordonnances les remplacèrent. Rhenanus les tira de l'oubli

en 1531 : ils avoient été recueillis incomplètement en deux livres, par Angesise , abbé de Fontenelles (et non pas de Lobes), vers l'an 827. Benoît , de l'église de Mayence , augmenta cette collection en 845, La première édition imprimée des Capitulaircs, est de Yitus; elle parut en I 545.

Les assemblées générales où se traitoient les affaires de la nation , avoient lieu deux fois l'an partout où le roi ou l'empereur les convoquoit. Le roi proposoit l'objet du Capitulaire : lorsque le temps étoit beau , la délibération avoit lieu en plein air, sinon on se retiroit dans des salles préparées exprès. Les évoques , les abbés et les clercs d'un rang élevé , se réunissoient à part; les comtes et les principaux chefs militaires de même. Quand les évêques et les comtes le jugeoient à propos, ils siégeoient ensemble, et le roi se rendoit au milieu d'eux ; le peuple étoit forclos , mais après la loi faite on l'appeloit à la sanction (Hincmar. Hunold.) : la liberté individuelle du Franck se cliangeoit peu à peu en liberté politique, de ce genre représentatif inconnu des anciens. Les assemblées du huitième et du neuvième siècle étoient de véritables Etats tels qu'ils reparurent sous Saint-Louis et Phi-

lippe le Bel ; mais les Etats des Karlovingiens avoient une base plus large, parce

qu'on étoit plus près de rindépendance primilive des Barbares : le peuple existoit encore sous les deux premières races; il avoit disparu sous la troisième pour renaître par les serfs et les bourgeois.

Cette liberté politique karlovingieune perdit bientôt ce qui lui restoit de populaire : elle devint purement aristocratique, quand la division croissante du royaume priva de toute force la royauté.

La justice, dans la monarchie franke, étoit administrée de la manière établie par les Romains; mais les rois chevelus, afin d'arrêter la corruption de cette justice, instituèrent les missi dominici j sorte de commissaires ambulants qui tenoient des Assises, rendoient des arrêts au nom du souverain, et sévissoient contre les magistrats prévaricateurs. Quand il s'agira de la léodalité et des parlemens, je montrerai comment la source de la justice chez les peuples modernes , fut autre que la source de la justice chez les Grecs et les Latins.

Sous les successeurs de Charlemagne se déclare la grande révolution sociale qui changea le monde antique dans le monde féodal; second pas de la liberté générale des hommes, ou passage de Yesclavng'e au sen^age. J'expliquerai en son lieu cette mémorable transformation.

Charlemagne , comme tous les grands hommes, par l'attraction naturelle du génie, concentra l'administration et le mouve-

ment social en sa personne ; h sa mort l'unité disparut : ses contemporains, qui avoient vu son empire, en déplorèrent la division.

Alexandre n'ayant point de famille livra à ses capitaines, comme h ses enfants, les débris de sa conquête : en quittant la Macédoine il ne s'étoit réservé que l'espérance; en quittant la vie il ne garda que la gloire. Charlemagne n'étoit point dans la même position : il commençoit un monde; Alexandre en finissoit un. Charlemagne partagea son empire entre ses trois fils; ses lils le morcelèrent entre les leurs. En 888, à la mort de Karle le Gros, il y avoit déjà sept royaumes dans la monarchie du lils de Karle le Martel : le royaume de France, le royaume de Navarre, le royaume de Bourgogne cis-jurane , le royaume de Bourgogne trans-jurane , le royaume de Lorraine, le royaume d'Allemagne , le royaume d'Italie. Karle le Chauve établit l'hérédité des bénéfices. « Si après notre mort, dit-il, quelqu'un w de nos Fidèles a un fils ou tel autre pa-

» rent qu'il soit libre de lui trans-

» mettre ses bénéfices et honneurs comme il » lui plaira. » Ce n'étoit que changer le fait en

droit, car les ducs, comtes et vicomtes, relenoient déjà les châteaux, villes, et provinces dont ils avoient reçu le commandement. A la fin du neuvième siècle, vingt-neuf liefs ou souverainetés aristocratiques se trouvoient établis. Un siècle après, à la chute de la race Karlovingienne, le nombre s'en ctoit accru jusqu'à cinquante-cinq. A mesure que ces petits états féodaux se multiplioient, les grands états monarchiques diminuoient : les

sept royaumes existants du temps de Karle le Gros, étoient réduits à quatre, lorsque Hugues Capet reçut la couronne.

Les fiefs usurpés donnèrent naissance aux maisons aristocratiques que l'on voit s'élever à cette époque : alors les Barbares substituèrent à leurs noms germaniques et ajoutèrent à leurs prénoms chrétiens les noms des domaines dans lesquels ils s'étoient impatronisés. Les noms propres de lieux, ont précédé les noms propres d'individus : le Sauvage donne à sa terre une dénomination tirée de ses accidents, de ses qualités, de ses produits, avant de prendre luimême une appellation particulière dans la famille commune des hommes ; un globe pourroit avoir une géographie et n'avoir pas un seul habitant.

I^ gentilhomme proprement dit, dans le

sens où nous entendons ce mot aujourd'hui, commença (le paroît.re vers la (in de la seconde race. La noblesse titrée, que Constantin mit à la place du patiMciat, s'infiltra chez les Franks par leur mélanj^e avec les générations romaines, par les emplois qu'ils occupèrent dans l'empire , par 1 influence que les vaincus civilisés exercèrent dans l'intimité du foyer sur leurs vainqueurs agrestes.

Dans les autres parties de l'Europe la même cause agit, les mêmes faits s'accomplissent : le monarque n'est plus que le chef de nom d'une aristocratie religieuse et politique dont les cercles concentriques se vont resserrant autour de la couronne; dans chacun de ces cercles s'inscrivent d'autres cercles qui ont des centres propres à leur mouvement : la royauté est l'axe autour

duquel tourne cette sphère compliquée , république de tyrannies diverses.

L'Eglise eut la principale part à la création de ce système ; e.lle avoit atteint le complément de ses institutions dans la période que les deux premières races mirent à s'écouler ; elle avoit saisi l'homme dans toutes ses facultés : aujourd'hui même on ne peut jeter les regards autour de soi , sans s apercevoir que le monde extraordinaire d'où nous sommes sortis , étoit presqu'entière-

ment l'ouvrage de la religion et de ses ministres.

Les précédentes études nous ont montré le christianisme avançant à travers les siècles, changeant non de principe mais de moyen d'âge en âge, se" modifiant pour s'adapter aux modifications successives de la société, s'accroissant par les persécutions et s'élevant quand tout s'abaissoit. L'Eglise (qu'il faut toujours bien distinguer de la Communauté chrétienne, mais qui étoit la forme visible de la foi et la constitution politique du christianisme) l'église s'organisoit de plus en plus: ses milices s'étoient portées d'Orient en Occident; Benoît avoit fondé au mont Cassin son ordre célèbre.

Le long usage des conciles avoit rendu ceux-ci plus réguliers; on les savoit mieux tenir, on connoissoit mieux leur puissance. Sur les conciles se modelèrent les corps délibérants des deux premières races, et les prélats, qui dans la société religieuse représentoient les Grands, furent admis au même rang dans la société politique. Les évêques se trouvèrent tout naturellement le premier ordre de l'état, par la raison qu'ils étoient à la tête de la civilisation par l'intelligence. Les preuves de la considération et de

l'autorité des évêques sous les races Mérovingienne et Karlovingienne sont partout.

La composition pour le meurtre d'un évêque dans la loi salique est de neuf cents sous d'or, tandis que celle du meurtre d'un Frank n'est que de deux cents sous; on peut tuer un Romain convive du roi pour trois cents souS et un antrustion pour six cents.

Un des premiers actes deKhlovigh est adressé aux évêqucs et abbés , aux hommes illustres les magnifiques ducs, etc. , omnibus episcopis , abbatibus , etc. Kblotber fait la même chose en 516.

Guntran et Khilpéric s'en remettent de leurs différends au jugement deseVe^^^e^et des anciens du peuple; ut quidquid sacerdotes vel seniores populi Judicarent.- Guntran et Khildebert se soumettent à la médiation des prêtres : mediantibus sacerdotibus (588). Khlother II assemble les êvêques de Bourgogne pour délibérer sur les affaires de l'Etat et le salut de la patrie : ciun pontijices et universi proceres re-

g7ii sui pro utilltate regiâ et salute patriœ

conjunxissent (627).

Lss évêques sont toujours nommés les premiers dans les diplômes; aucune assemblée où l'on ne les voie paroître: ils jugent avec les rois dans les plaids , et leur nom est placé au bas de l'arrêt immédiatement après celui du roi ; ils sont souverains de leurs villes épiscopales; ils ont la justice; ils battent monnaie; ils lèvent des impôts et

des soldats: Savarik, évêque d'Aiixerre, s'empara de rOrléanois , du Nivernois, des territoires de Tonnerre, d'Avalon et de Troyes, et les unit à ses domaines. Le prêtre, dans le camp, s'appeloit ïabbé des armées.

L'unité de 1 Eglise , qui s'étoit établie par la doctrine, prit une nouvelle force par la création du temporel de la cour de Rome. Une fois la papauté portant couronne , son influence politique augmenta; elle traita d'égale à égale avec les maîtres des peuples. Aussi voit-on les pontifes signer au testament des rois, approuver ou désapprouver le partage des royaumes, parvenir enfin à cet excès d'autorité, qu'ils disposoient des sceptres et forcoient les empereurs à leur venir baiser les pieds. Et cependant cette puissance sans exemple sur la terre n'étoit qu'une puissance d'opinion, puisque les papes qui imposoient leur tiare au monde , étoient à peine obéis dans la ville de Rome.

Les successeurs de saint Pierre étant montés au rang de souverains , il en fut de même des évêques ; la plupart des prélats en Allemagne étoient des princes : par une rencontre naturelle mais singulière , lorsque l'empire devint électif les dignités devinrent héréditaires ; l'élu fut amovible, l'électeur inamovible.

Le grand nom de Rome, de Rome tombée

aux mains des papes , ajouta l'autorité k leur suprématie en l'environnant de l'illusion des souvenirs: Rome , reconnue des Barbares euxmêmes pour l'ancienne source de la domination, parut recommencer son existence, ou continuer la ville éternelle.

La cour théocratique donnoit le mouvement à la société universelle : de même que les fidèles étoient partout, l'Eglise étoit en tous lieux. Sa hiérarchie, qui commençoit à l'évêque etremontoit au souverain pontife, descendoit au dernier clerc de paroisse, à travers le prêtre, le diacre, le sous-diacre, le curé et le vicaire. En dehors du clergé séculier, étoit le clergé régulier; milice immense qui , par ses constitutions , embrassoit tous les accidents et tous les besoins de la société laïque : il y avoit des ecclésiastiques et des moines pour toutes les espèces d'enseignements ou de souffrances. Le prêtre célibataire de l'unité catholique ne se refusa point, comme le ministre marié séparé de cette communion, aux calamités populaires; il devoit mourir dans un temps de peste en secourantles pestiférés; il devoit mourir dans un temps de guerre en défendant les villes et en montant à cheval, malgré l'interdiction canonique; il devoit mourir en se portant aux incendies; il devoit mourir pour le rachat des captifs : à lui étoient confiés

le berceau et la tombe; l'enfant qu'il élevoit ne pouvoit, lorsqu'il ëtoit devenu homme , prendre uue épouse que de sa main. Des comîiiunautés de femmes remplissoient envers les femmes les mêmes devoirs : puis veno-it la solitude des cloîtres pour les grandes études et les grandes passions. On conçoit qu'un système religieux ainsi lié à l'humanité devoit être l'ordre social même.

Les richesses du clergé , déjà si considérables sous les empereurs romains qu'on avoit été obligé d'y mettre des bornes , continuèrent de s'accroître jusqu'au douzième siècle, bien qu'elles fussent souvent attaquées, saisies et vendues dans les besoins urgents de l'état. Le monastère de Saint-Martin d'Autun possédoit, sous les Mérovingiens, cent mille manses ; la manse étoit un fonds de terre dont un colon se pouvait nourrir avec sa famille et

payer le cens au propriétaire. L'abbaye de Saint-Riquier, plus riche encore, nous montre ce que c'étoit qu'une ville de France au neuvième siècle.

Héric, en 831 , présenta à Hlovigh le Débonnaire , l'état des biens de la susdite abbaye. Dans la ville de Saint-Riquier, propriété des moines, il y avoit deux mille cinq cents manses de sécuhers; chaque manse payoit douze deniers, trois setiers de froment, d'avoine et de fèves,

quatre poulets et trente œufs. Quatre moulins dévoient six cents muits de grain mêlé, huit porcs et douze vaches. Le marché , chaque semaine , foarnissoit quarante sous d'or, et le péage vingt sous d'or. Treize fours produisoient chacun par an , dix sous d'or, trois cents pains et trente gâteaux dans le temps des Litanies. La cure de Saint-Michel donnoit un revenu de cinq cents sous d'or, distribués en aumônes par les frères de l'abbaye. Le casuel des enterrements des pauvres et des étrangers étoit évalué , année courante, à cent sous d'or, également distribués en aumônes. L'abbé partageoit chaque jour aux mendiants cinq sous d'or; il nourrissoit trois cents pauvres, cent cinquante veuves et soixante clercs. Les mariages rapportoient annuellement vingt livres d'argent pesant, et le jugement des procès soixante-huit livres.

La rue des Marchands (dans la ville de Saint- Riquier) devoit à l'abbaje, chaque année, une pièce de tapisserie de la valeur de cent sous d'or, et la rue des Ouvriers en fer, tout le ferrement nécessaire à l'abbaye ; la rue des Fabricants de boucliers étoit chargée de fournir les couvertures de livres ; elle relioit ces livres et

les cousoit , ce qu'on estimoit trente sous d'or. La rue des Selliers procuroit des selles à l'abbé et aux frères ; la rue des Boulangers délivroit cent

pains hebdomadaires; Ja rue des Ecuyers étoit exempte de toute charge (P^iciis Servientium par omjiia liber est) ; la rue des Cordonniers munissoit de souliers les valets et les cuisiniers de l'abbaye; la rue des Bouchers étoit taxée chaque année, à quinze setiers de graisse; la rue des Foulons confectionnoit les sommiers de laine pour les moines, et la rue des Pelletiers les peaux qui leur étoient nécessaires; la rue des Vignerons donnoit par semaine seize setiers de vin et un d'huile ; la rue des Gabaretiers , trente setiers de cervise (bière) par jour ; la rue des Cent àxK. Milites , Chevaliers, devoit entretenir pour chacun d'eux un cheval , un bouclier, une épée , une lance, et les autres armes.

La chapelle des nobles otroyoit chaque année douze livres d'encens et de pa.rfum; les quatre chapelles du commun peuple {popidi vulgaris) payoient cent livres de cire et trois d'encens. Les oblations présentées au sépulchre de Saint- Riquier, valoient par semaine deux cents marcs ou trois cents livres d'argent.

Suit le bordereau des vases d'or et d'argent des trois églises de Saint -Riquier, et le catalogue des livres de la bibliothèque. Vient la liste des villages de Saint-Riquier, au nombre de vingt : Buniac, Vallès, Drusiac, Neuville, Gaspanne , Guibrantium , Bagarde , Cruticelle, Croix , Civi-

nocurtis, Haiflulficurtis, Maris, Niella, Laugrarlus, Alteica , Roclionismons, Sidriinis, Concilio, Buxiiclis , Iiigoaldicurtis. Dans ces villages se trouvoient quelques vassaux de Saint-Riquier, qui possédoiciit des terres à titre de Lénéfices militaires. On voit de plus treize autres villages .sans mélange de tief; et ces villages, dit la notice , sont moins des villages que des villes et des cités.

Le dénombrement des églises, des villes, villages et terres dépendants de Saint-Riquier, présentent les noms de cent clievaliers attachés au monastère . lesquels chevaliers composent à l'abbé, aux t'êtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, une cour presque royale. En résumé, le monastère possédoit la ville de Saint-Riquier, treize autres villes , trente villages , un nombre infini de métairies, ce qui produisoit un revenu immense. Les olïrandes en argent , faites au tombeau de Saint-Riquier, s'élevaient seules par an à quinze mille six cents livres de poids, près de deux millions numériques de la mounoie d'aujourd'hui. / .>

Khlovigh gratifia l'église de Rhéims de terres dans la Belgique, la Thuringe , Fx^ustrasie , la Septimatnie et l'Aquitaine; il donna de plus, à l'évêque qui l'avoit baptisé , tout l'espace de terre qu'il pourroit parcourir, pendant que lui, Khlovigh, dormiroit après son dîner. L'église de

Besançon étoit une souveraineté ; l'archevêque de cette église avoit pour hommes-liges le vicomte de Besancon , les seigneurs de Salins , de Montfaucon , de Montferrand , de Durnes , de Montbeillard, de Saint-Seine; le comte de lîourgogne relevoit même pour la seigneurie de Gray, de Vesoul et de Ghoye, de l'archevêché de Besançon.

Charlemagne ordonna en 805 , le renouvellement du testament d'Abbon en laveur du monastère de ia Novalaise ; cette charte contient la nomenclature des lieux donnés: M. Lancelot en a recherché la situation ; on peut voir ce document curieux.

11 seroit impossible de calculer la quantité d'or et d'argent , soit momioj'és, soit employés en objets d'arts, qui existoit dans les bas siècles ; elle devoit être considérable , à en juger par l'opulence des églises, par l'abondance incroyable des aumônes et des offrandes, et par la multitude infinie des impôts. Les Barbares avoient dépouillé le monde , et leurs rapines étoient restées dans les lieux où ils s'étoient établis : on sait aujourd'hui qu'une armée féconde les champs qu'elle ravage.

La seule chose à remarquer maintenant sur les richesses du clergé , c'est comment elles servirent à la société , et de quelle autre propriété elles se composèrent.

Sous les races mérovingiennes et karlovingiennes, le droit de conquête dominoit; les terres ne furent point enlevées au propriétaire par la loi positive, mais le fait se dut mettre et se mit souvent en contradiction avec le droit. Quand un Frank se vouloit emparer du champ d'un Gaulois-Romain , qui l'en pouvoit empêcher ? Lorsque Khlovigh donne à saint Rémi l'espace que le saint pourra parcourir tandis que le roi dormira \ il est clair que le saint dut passer sur des terres déjà possédées qui n'apparteaoient plus à leur ancien propriétaire, lorsque le roi se réveilla. Mais ces terres qui changèrent de possesseurs, ne changèrent point de régime, et c'est sur ce point que toutes les notions historiques ont été faussées.

L'imagination s'est représentée les possessions d'un monastère comme une chose sans aucun rapport avec ce qui existoit auparavant : erreur capitale.

Une abbaye n'étoit autre chose que la demeure d'un riche patricien romain , avec les diverses classes d'esclaves et d'ouvriers attachés au service de la propriété et du propriétaire, avec les villes et les villages de leur dépendance. Le Père Abbé

^ Karle le Martel fit une concession de la même na ture : il dédommageoit le clergé , aux dépens des voisins, des biens qu'il lui avoit pris.

étoit le maître; les Moines, comme les Affranchis de ce Maître , cultivoient les sciences , les lettres et les arts. Les jeux même n'étoient frappés d'aucune différence dans l'extérieur de l'abbaje et de ses habitants ; un monastère étoit une maison romaine pour l'architecture : le portique ou !e cloître au milieu , avec les petites chambres au pourtour du cloître. Et, comme sous les derniers Césars il avoit été permis, et même ordonné, aux particuliers de fortifier leurs demeures, un couvent enceint de murailles crénelées ressembloit à toutes les habitations un peu considérables. L'habillement des moines étoit celui de tout le monde : les Romains , depuis long-temps, avoient quitté le manteau et la toge; on avoit été obligé de porter une loi pour leur détendre de se vêtir à la gothique:, les brajes des Gaulois et la robe longue des Perses étoient devenues d'un usage commun. Les religieux ne nous paroissent aujourd'hui si extraordinaires dans leur accoutrement, que parce qu'il date de l'époque de leur institution.

L'abbaye , pour le répéter, n'étoitdonc qu'une maison romaine ; mais cette maison devint bien de main-morte par la loi ecclé-

siastique, et acquit par la loi féodale une sorte de souveraineté : elle eut sa justice, ses chevaliers et ses soldats ; petit état complet dans toutes ses

parties et en même-temps ferme expérimentale, manufacture (on y faisoit de la toile et des draps) et école.

On ne peut rien imaginer de plus favorable aux travaux de l'esprit et à l'indépendance individuelle, que la vie cénobitique. Une communauté religieuse représentoit une famille artificielle toujours dans sa virilité et qui n'avoit pas, comme la famille naturelle , à traverser l'imbécillité de l'enfance et de la vieillesse : elle ignoroit les temps de tutelle et de minorité, et tous les inconvéniens attachés à l'infirmité de la femme. Cette famille qui ne mouroit point, accroissoit ses biens sans Irs pouvoir perdre, et, dégagée des soins du monde, exerçoit sur lui un prodigieux empire. Aujourd'hui qne la société n'a plus à soufîrir de l'accaparement d'une propriété immobile, du célibat nuisible à la population, et de i'abus de la puissance monacale, elle juge avec impartialité des institutions qui furent sous plusieurs rapports utiles h 1 espèce humaine à l'époque de leur formation.

Les couvents devinrent des espèces de forteresses où la civilisation se mit à l'abri sous la bannière de quelque saint : la culture de la haute intelligence s'y conserva avec la vérité philosophique qui renaquit de la vérité religieuse. La V(rite politique , ou la liberté, trouva un intcr-

prête et un complice clans l'indépendimce du moine qui recherchoit tout , disoit tout et ne craignoit rien. Ces grandes découvertes dont l'Europe se vante, n'auroient pu avoir Heu dans la

société barbare, sans l'inviolabilité et le loisir du cloître , les livres et les langues de l'antiquité ne noUvS anroient point été transmis, et la chaîne qui lie le passé au présent , eût été brisée. L'astronomie, l'arithmétique, la géométrie, le droit civil, la physique et la médecine, l'étude des auteurs profanes, la grammaire et les humanités, tous les arts eurent une suite de maîtres non interrompue, depuis les premiers temps de Khlovigh jusqu'au siècle où les universités , elles-mêmes religieuses, firent sortir la science des monastères. Il suffira pour constater ce lait, de nommer Alcuin , Anghilbert, Eghinard , Téghan , Loup de Ferrières , Eric d'Auxerre, Hincmar , Odon de Clunj, Gherbert, Abbon , Fulbert, ce qui nous conduit au règne de Robert , second roi de la troisième race. Alors naissent de nouveaux ordres religieux, et celui de Clunj n'eut plus le beau privilège d'être à peu près l'unique dépôt de l'instruction.

On sait tout ce qui avoit lieu relativement aux livres : tantôt les moines en multiplioient les exemplaires par zèle ou par ordre; tantôt ils en faisoient des copies par pénitence : on

transcrivoit Tite-Live pendant le carême par esprit de, mortification. Il est malheureusement vrai qu'on gratta des manuscrits pour substituer à un texte précieux , l'acte d'une donation ou quelque élucubration scolastique. On voit dans le catalogue delà bibliotiiéque de l'abbaye de Saint-Riquier, an 831 , des exemplaires de Cicéron, d'Homère et de Virgile. On trouve au dixième siècle, dans la bibliothèque de Rheims, les oeuvres de Jules-César, de Tite-Live, de Virgile et de Lucain. Saint-Bénigne de Dijon possédoit un Horace. A Siint-Benoit sur Loire chaque écolier (ils étoient cinq mille) donnoit à ses maîtres deux volumes pour ho-

noraires; à Montierender on niontroit, eu 990, la rhétorique de Cicéron et deux Térence. Loup de Ferrières fit corriger un Pline mal transcrit ; il envo^^a à Rome des Suétone et des Quinte Curce, Dansl'abbayede Fleury on avoit le traité de Cicéron delà République, qui n'a été retrouvé que de nos jours, encore non en entier. Je ne me souviens pas d'avoir vu mentionné dans lescataloarues de ces anciennes bibliothèques de France, un seul Tacite.

La musique, la peinture, la gravure et surtout l'architecture ont des obligations infinies aux gens d'Église. Charlemagne montroit pour la musique le goût naturel que conserve encore aujourd'hui la race germanique : il avoit fait venit des chantres

de Rome; il indiquoit lui-même dans sa chapelle avec le doigt ou avec une baguette, le tour du clerc qui devoit chanter; il marquoit la fin du motet par un son guttural qui devenoit le diapason de la phrase recommençante. Le moine de Saint-Gall raconte qu'un clerc, ignorant les règles établies et obligé de figurer dans un chœur, agi toit la tête circulairement et ouvroit une énorme bouche pour imiter les chantres qui l'environnoient. Gharlemagne garda son sang-froid et fit donner à ce clerc de bonne volonté une livre d'argent pour sa peine.

Il j avoit des écoles de musique : les moines connoissoient l'orgue et les instruments à cordes et à vent. Les séquences de la messe étoient fameux au dixième siècle; on y poussoit le son à toute l'étendue de la voix ; ils produisoieut des effets si extraordinaires qu'une femme en mourut de ravissement et de surprise. Les séquences , dorigine barbare , portoient le nom de Frigdora.

L'art de graver sur pierres précieuses, n'étoit pas' perdu au huitième et au neuvième siècle : deux chanoines de Sens , Berne-

lin et Bernuin , construisirent une table d'or ornée de pierreries et d inscriptions ; Heldric, abbé de Saint-Germain d'Auxerre, peignoit ; Tutilon , moine de Saint- Gall , exerçoit à Metz l'art de graveur et de sculpteur. L'architecture dite Lombarde se rattache à

l'époque religieuse de Charlemagne: le moine de Gozzeétoltun habilearchitectedu dixième siècle. Plus tard , l'architecture que nous appelons mal à propos gothique dut en majeure partie sa gloire, dansle douzième et letreizième siècle, à des clercs, des abbés, des moines et des hommes affiliés aux ' établissements ecclésiastiques. Hugues Libergier et Robert de Coucy, maître de Notre-Dame et de Saint-Nicaise de Rheims, a voient fourni, les plans et dirigé la construction de l'église métropole de cette ville ainsi que de l'église de Saint- JNicaisc, admirable édifice détruit par les Barbares du dix-huitième siècle. Avoun al Rascheld, ami et contemporain de Charlemagne, aimoit et protégeoit comme lui les sciences et les arts; mais les lettres ont péri dans le moyen âge du mahométisme, et elles se sont rajeunies et renouvelées dans le moyen âge du christianisme.

Le corps du clergé étoit constitué de manière ^ favoriser le mouvement progresseur : la loi romaine qu'il opposoit aux coutumes absurdes et arbitraires, les affranchissements qu'il ne cessoit décommander, les inununités dont ses vassaux jouissoient , les excommunications locales dont il frappoit certains usages et certains tyrans, étoient en harmonie avec les besoins de la foule. 11 est vrai <ju en ce faisant , les prêtres avoient pour objet principal l'augmentation de leur puis-

sance, mais cette puissance etoit elle-même plébéienne; ces libertés, réclamées au nom des peuples, ne leur étoientpas incessamment données, mais elles répandoient dans la société des idées qui s'y dévoient développer et tourner au profit de l'espèce humaine.

Le clergé régulier étoit encore plus démocratique que le clergé séculier. Les ordres mendiants avoient des relations de sympathie et de famille avec les classes inférieures; vous les trouvez partout à la tête des insurrections populaires : la croix à la main , ils meuoient les bandes des pastoureaux dans les champs, comme les processions de la Ligue dans les murs de Paris. En chaire ils exaltoient les petits devant les grands et rabaissoient les grands devant les petits; plus les siècles étoient superstitieux, plus il y avoit de cérémonies, p)us le moine avoit d'occasions d'expliquer ces vérités de la nature déposées dans lEvangile : il étoit impossible qu'à la longue, elles ne descendissent pas de l'ordre religieux dans l'ordre politique. La milice de saint François se multiplia , parce que le peuple s'y enrôla en foule ; il troqua sa chaîne contre une corde , et reçut de celle-ci l'indépendance que celle-là lui ôtoit ; il put braver les puissants de la terre, aller avec un bâton, une barbe sale, des pieds crottés et nus, faire à ces terribles châte-

lains d'outrageantes leçons. Le maître, intérieurement indigné, étoit obligé de subir la réprimande de son homme de poeste transformé en ijigéiiu par cela seul qu'il avoit changé de robe. Le capuchon afiranchissoit plus vite encore que le heaume, et la liberté rentroit dans la société par des voies inattendues. A cette

époque le Peuple se lit Prêtre, et c'est sous ce déguisement qu'il - le faut chercher.

Enfin, on s'est élevé, avec raison , contre les richesses de l'Eglise qui possédoit la moitié des propriétés de la France; mais, pour rester dans la vérité historique , il eût été juste de remarquer que les deux tiers au moins de ces immenses richesses, étoient entre les mains de la partie plébéienne du clergé. J'insiste sur ce mot ^/eT'e/c/z , parce qu'en développant tout ce qu'il renferme , on arrive à une nouvelle vue, et une vue très-exacte, d'un sujet jusqu'ici mal compris et mal représenté.

L'esprit d'égalité et de liberté de la république chrétienne avoit passé dans la monarchie de l'Eslise. Cette monarchie étoit élective et représentative; tous les chrétiens , même laïques , quel que fût leur rang, pouvoient arriver, en vertu de l'élection , à la première dignité. La papauté n'étoit qu'une souveraineté viagère; en certains cas même les conciles généraux pou-

voient déposer le souverain, et en choisir un autre; il en étoit ainsi des évêques élus primitivement par la communauté diocésaine.

Il arriva donc que le suprême pontife étoit très-souvent un homme sorti de la dernière classe sociale; tribun -dictateur que le peuple envoyait pour mettre le pied sur le cou de ces rois et de ces nobles , oppresseurs de sa liberté : Grégoire VII qui réduisit en pratique la théorie de cette souveraineté , et qui exerça dans toute sa rigueur son mandat populaire , étoit un moine de néant ; Boniface Vlil , qui déclaroit les papes compétents à ravir et à donner les couronnes , étoit un obscur légiste; Sixte V, qui approuvait le régicide, avoit gardé les pourceaux. Aujourd'hui même,

après tant de siècles, cet esprit d'égalité n'est point altéré : il est rare que le souverain pontife soit tiré des grandes familles italiennes : un prêtre parvient au cardinalat; son frère, petit marchand, illumine sa boutique à Rome , en réjouissance de l'élévation de son frère. Le pape futur né dans le sein de l'égalité , entroit dans le cloître où il retrouvoit une autre sorte d'égalité mêlée à la théorie et à la pratique de l'obéissance passive : il sortoit de cette, école avec l'amour du nivellement et la soif de la domination.

Pour expliquer la puissance temporelle du saint-

siège, ou est allé chercher des raisons d'ignorance et de rehgioii , <[ui sans doute contribuèrent à l'augmenter, mais qui n'en étoient pas l'unique source : les papes la tenoient cette })uissanre de la liberté républicaine; ils représentoient en Europe la vérité politique détruite presque partout; ils furent dans le monde gothique les défenseurs des iranchises populaires, La querelle du sacerdoce etde l'empire, est la lutte des deux principes sociaux au moyen âge, le pouvoir et la liberté : les Guelfes étoient les démocrates du temps, les Gibelins les aristocrates. Ces trônes déclarés vacants et livrés au premier occupant; ces empereurs qui venoient à genoux implorer le pardon d'un poutife; ces royaumes mis en interdit; ces églises fermées et une nation entière privée de culte par un mot magique; ces souverains frappés d'anathème, abandonnés non-seulement de leurs sujets, mais encore de leurs serviteurs et de leurs proches ; ces princes évités comme des lépreux , séparés de la race mortelle en attendant leur retranchement de 1 éternelle race; les aliments dont ils avoient goûté , les objets qu'ils avoient touché passés à travers les flammes ainsi que

choses souillées : tout cela n'étoit que les effets énergiques de la souveraineté populaire déléguée à la religion , et par elle exercée.

La papauté marchoit alors à la tête de la

civilisation et s'avançoit vers le but de la société générale. Et commentées monarques sans sujets, sans armées, fugitifs même et persécutés lorsqu'ils îançoient leurs foudres; comment ces souverains trop souvent sans mœurs, quelques-uns couverts de crimes, quelques autres ne croyant pas au dieu qu'ils servoient ; comment auroient-ils pu détrôner les rois avec unmoine, une parole, une idée, s'ils n'eussent été les chefs de l'opinion? Comment, dans toutesles régions du globe, les hommes chrétiens auroient-ils obéi à un prêtre dont le nom leur étoit à peine connu , si ce prêtre n'eût été la personnification de quelque vérité fondamentale? Aussi les papes ont-ils été maîtres de tout, tant qu'ils sont restés Guelfes ou démocrates; leur puissance s'est afioiblie , lorsqu'ils sont devenus Gibelins ou aristocrates. L'ambition des Médicis fut la cause de cette révolution : pour obtenir la thiare ils favorisèrent en Italie les armes impériales, et trahirent le parti populaire : dès ce moment l'autorité papale déclina , parce qu'elle avoit menti à sa propre nature, abandonné son principe de vie. Le génie des arts masqua d'abord aux yeux de la foule cette défaillance intérieure; mais les chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel- Ange, qui s'etfacent sur les murs du Vatican, n'ont point remplacé le pouvoir dont ies papes se dépouillèrent en déchirant leur contrat primitif.

C'est la même tendance à un faux pouvoir qui perdit la royauté sous Louis XIV : cette royauté , qui jusqu'au règne de Louis XIII

s'étoit mélangée des libertés publiques , crut augmenter sa puissance en les étouffant , et elle se frappa au cœur. Les arts vinrent aussi embellir l'envahissement de nos franchises nationales : le Louvre du grand roi est encore debout comme le Vatican , mais par quels soldats a-t-il été pris et est^il gardé ?

ANALYSE RAISONNEE

DE

DEPUIS LE RÈGNE DE KLOVIGH JUSQU'A CELUT DE PHILIPPE VI, DIT DB VALOIS.

TROISIEME RAGE

Avec la troisième race finit l'histoire des Franks et commence l'histoire des François.

La monarchie de Hugues Gapet subit quatre transformations principales :

Elle fut purement Féodale jusqu'au règne de Philippe le Bel.

A Philippe le Bel s'élève la monarchie des Trois états ^ et du Parlement, qui dure jusqu'à Louis XUI.

^ Appelés depuis états i^énéraux.

TOME in

Louis XIV impose la monarchie Absolue que détruit la monarchie Constitutionnelle ou Représentative de Louis XVL

Les faits de la monarchie purement Féodale sont : la formation même et le caractère de ce gouvernement, le mouvement insurrectionnel et railranchissement des Communes , la conquête de l'Ani^leterre par les Normands, les croisades extérieures et intérieures, et la querelle du sacerdoce et de l'empire.

La monarchie des Trois états et du Parlement, voit naître les lois générales civiles et politiques, l'administraiion et la petite propriété; elle voit les démêlés de Philippe le Bel avec le pape , la destruction de l'ordre des Templiers , l'avènement au trône de la double lignée des Valois, la longue rivalité <le la France et de l'Angleterre avec tous ses événements et tous ses malheurs, la destruction delà première haute noblesse, le soulèvement des paysans et des bourgeois, les troubles des Trois états, l'établissement de l'impôt régulier et des troupe sohiées, la séparation du Parlement des conseils du roi par la création du conseil d'Etat, l'extinction des deux maisons de Bourgogne, la réunion successive des grands fiefs à la couronne, les guerres d'Italie, les changements dans les lois, les mœurs , ia langue, les usages et les armes. Les lettres renaissent;

les grandes découvertes s'accomplissent ; Luther paraît; les guerres de religion éclatent; les Bourbons arrivent à la couronne; la monarchie des Etats et la constitution aristocratique expirent

sous Louis XIIL Le parlement en garde les traditions à travers la monarchie absolue.

La courte monarchie Absolue de Louis XIV se compose de la gloire de ce prince, de la honte de Louis XV et de l'intrusion des idées dans l'ordre social comme faits.

La monarchie Constitutionnelle ou Représentative a pour accidentsle jugement de Louis XVI, le passage de la République à l'Empire, de l'Empire à la Restauration, et de la Restauration à la monarchie Républicaine, si ces deux mots se peuvent allier.

Je ne prétends pas établir ici des divisions tranchées, commençant tout juste à telle date, finissant tout juste à telle autre; les choses sont plus mêlées dans la société : les siècles s'élèvent lentement à l'abri des siècles; les mœurs nouvelles, au milieu des anciennes mœurs, sont comme les jeunes générations qui grandissent sous la protection des vieilles générations dont elles sont sorties. Ainsi Louis le Gros n'a point affranchi les Communes dans le sens absolu du mot; il y avoit des Communes Ijbres et des communes insurgées avant qu'il leur octroyât des

t'iiartcs; mais c'est à partir do son règne que les afiVanchissements se multiplient tant par la couronne rpie par les seigneurs : ainsi Philippe le Bel n'a pas appelé le premier le Tiers-Etat aux délibérations publiques; avant lui plusieurs rois avoient convoqué des assemblées de notables, et particulièrement le roi saint Louis; mais depuis Philippe le Bel, en 1303, jusqu'à Louis XIII, en 1614, on trouve une série de convocations d'Etats, qui n'est guère interrompue que vers la fin du quatorzième siècle.

J'en dis autant des autres divisions que je n'adopte que comme une formule historique , propre à servir de layette ou de

case aux faits et d'aide à la mémoire. Je sais tout aussi bien que personne , que la monarchie Féodale ne tombe pas quand la monarchie des Etats et du Parlement s'élève; loin de là , elle est à son apogée ; elle descend ensuite pendant tout le quatorzième siècle , et se vient abîmer sous Charles VII.

HUGUXS CAPET

> De 987 à 996.

Il faut dire de la royauté de Hugues Capet ce que j'ai dit de celle de Peppin : il n'y eut point usurpation parce qu'il y avoit élection; la légitimité étoit un dogme inconnu. Charles, duc de

la Basse-Lorraine, tils de Louis d'Outre-Mer et oncle de Louis V, le dernier des Karlovingiens , iut un prétendant que repoussa la majorité des suOVages : voilà tout. Il prit les armes, s'empara de la ville de Laon , mais l'évêque de cette ville la livra h Hugues Capet (2 avril 991). Charles, mort en prison , laissa deux fils qui ne régnèrent point et auxquels on ne pensa plus.

Mais dans la personne de Hugues Capet s'opère une révolution importante; la monarchie élective devient héréditaire; en voici la cause immédiate qu'aucun historien, du moins que je sache, n'a encore remarquée : le sacre usurpa le droit délection.

Les six premiers roi de la troisième race firent sacrer leurs fils aînés de leur vivant. Cette élection religieuse remplaça l'élection politique, affermit le droit de primogéniture et fixa la coui^onne dans la maison de Hugues Capet. Phihppe Auguste se crut assez puissant pour n'avoir pas besoin durant sa vie de présenter au sacre son fils Louis VHI; mais Louis VHI, près de mourir, s'alarma, parce qu'il laissoit en bas âge son fils Louis IX qui n'étoit pas

sacré : il lui fit prêter serment par les seigneurs et les évêques; non content de cela , il écrivit une lettre à ses sujets, les invitant à reconnoître pour roi son fils aîné. Tant de précautions font voir que

239 ans n'avoient pas suffi à la confirmation de l'hérédité absolue, et de l'ordre de primot^éniture dans la monarcliie capétienne. Le souvenir même du droit d'élection se perpétuoit dans une lormule du sacre : on demandoit au peuple présent, s'il consentoit à recevoir le nouveau souverain.

Lorsque la couronne échut en litçne collatérale aux descendants de Hugues Capet, rien ne parut moins certain que l'existence de la loi salique, laquelle loi contestée mettoit pareillement en doute l'hérédité. Ces questions s'agitèrent vivement sous Philippe le Long, Charles le Bel et Philippe de Valois. Sous Charles VI une fille hérita delà couronne. Eu 1576 une ordonnance décida que les princes du sang précéderoient tous les pairs et qu ils se placeroient selon leur proximité au trône ; à ce propos Cristojjhe de Thou dit à Henri HI que, depuis le règne do Philippe de Valois, il ne s'étoit fait chose aussi utile à la conservation de la loi salique : certes il falloit que le doute fût bien enraciné dans les esprits , pour qu'un magistrat, à la fin du seizième siècle, vîtune loi politique dans un règlement de préséance. Catherine de Médicis songea à faire passer le sceptre à sa fiile. Les états de la ligue parlèrent de mettre l'Infante d'Espagne sur le trône de France. Enfin , sous la régence du duc d'Orléans, pendant la minorité de-LouisXV,il fut

déclaré que, la famille royale venant à s'éteindre , les François seroient libres de se choisir un chef: n'étoit-ce pas reconnaître leur droit primitif?

L'hérédité mâle , constituée dans la famille rojale , devint à la fois le germe destracteur de la féodalité et le principe générateur de la monarchie absolue. L'aristocratie subsista dans l'empire d'Allemagne et se détruisit dans le royaume de France parce que la dignité impériale demeura élective et que la couronne Iran-çoise devint héréditaire.

Les assemblées nationales cessèrent sous les premiers rois de la troisième race, de même qu'elles avoient été interrompues sous les derniers rois delà seconde. Hugues Capet étoit un très-petit seigneur «Le royaume, dit Montes-)♦ quieu, se trouva sans domaine, comme est M aujourd'hui l'empire : on donna la cou-ronn,-; >) à un des plus puissants vassaux. » Hugues , quand il en auroit eu l'envie, n'auroit pu réunir des Etats; les autres grands vassaux ne s'y seroient pas rendus; souverains comme le duc de France, ils ne lui auroient pas obéi. La liberté politique qui se montroit dans ces assemblées ne se trouva plus; elle se plaça ailleurs dans une autre forme.

La France alors étoit une république aristocratique fédéra-tive^ reconnaissant un chef im-

puissant. Cette aristocratie étoit sans peuple : tout étoit es-clave ou serl". Le servage n'avoit point encore englouti la servi-tude; le bourgeois n'étoit point encore né; l'ouvrier et le mar-chand appartenoient encore à des maîtres dans les ateliers des abbayes et des seigneuries; la moyenne propriété n'avoit point

encore reparu ; de sorte que cette monarchie (aristocratie de droit et de nom) étoit de fait une véritable démocratie, car tous les membres de cette société étoient égaux ou le croyoient être. On ne rencontroit point au-dessous de l'aristocratie cette classe distincte et plébéienne qui , par l'infériorité relative du rang, iixe la nature du pouvoir qui la domine. Yoilci pourquoi les chroniques de ces temps ne parlent jamais du peuple : on s'enquiert de ce peuple; on est tenté de croire que les historiens l'ont caché, qu'en fouillant les chartes on le déterrera, qu'on découvrira une nation Irançoise inconnue, laquelle agissoit , administroit, gagnoit les batailles et dont on a enseveli jusqu'à la mémoire. Après bien des recherches on ne trouve rien , parce qu'il n'y a rien , et que cette aristocratie sans peuple, est à cette époque la véritable nation françoise.

Marquons le commencement de l'institution de la pairie ; ies pairs avoient existé avant la pairie; dans l'origine les pairs étoient des jurés

qifi prononçoient sur des différends advenus entre leurs égaux. La pairie prit un caractère politique quand les fiefs se convertirent en biens patrimoniaux et héréditaires. Les pairs du roi furent des seigneurs plus puissants que les pairs d'un comte ou d'un duc. Tous les systèmes qui placent l'origine de la pairie plus haut ou plus bas que le règne de Hugues Gapet , ne se peuvent soutenir.

L'introduction de la dignité de la pairie favorisa l'élection des Capétiens. Il y avoit sept pairs laïques; Hugues en étoit un : les six autres pairs, dont les seigneuries relevoient immédiatement de la couronne, s'entendirent, comme aujourd'hui des électeurs s'entendent dans un collège électoral, pour porter leurs voix sur

leur compagnon. La pairie se trouva ainsi réunie à la royauté et il ne resta que six pairs de France. L'égalité étoit si complète entre les pairs que, Hugues Capet ayant demandé à Adalbert qui r avoit fait comte, Adalbert lui répondit : ceux qui {ont fait roi.

Outre les pairs laïques il y avoit des pairs ecclésiastiques du ressort du trône, à la différence des autres seigneuries qui n'a voient point de pairs ecclésiastiques. On peut dire de la pairie avant ses différentes dégénérations, qu'elle étoit une espèce de sénat de rois, ou, plus exacte-

ment, un conseil aristocratique supérieur à la royauté même.

Elisez douze pairs qui soient compagnons , Qui mènent vos batailles par grand dévotion.

Quand les pairs furent au nombre de douze on les appela les douze compagnons , etFroissard les nomme// t?re^ du royaume de France. Les grands efiets politiques de la pairie se virent dans le jugement de Jean Sans-Terre et du prince de Galles.

Hugues Capet mourut en 996. Je dirai , pour ne plus parler des successions royales , que sous la troisième race l'apanage remplaça le partage des biens patrimoniaux entre les enfants.

ROBERT

De 996 à io3i.

Robert, héritier du trône de Hugues, étoit un prince pieux et savant pour son siècle ; il étoit poète : l'église chante encore des répons et des séquences composés par ce fils aîné de l'Eglise : o constantia martjrum ! veni, sancte spirilus ! il craignoit beaucoup sa femme et se laissoit voler par les pauvres. Son règne fut long; c'est ce qu'il falloit alors pour un monde au berceau.

HEBTRI T.

De io3i à 1060.

Le règne de Henri , qui vint après celui de Robert , fut encore un règne nourricier et tout rempli de petites guerres féodales.

Robert Guiscard paroissoit en Italie lorsque Guillaume le Bâtard occupoit la seigneurie de son père, Robert le Diable : ces deux INormands dévoient jouer un rôle important à l'Occident et à l'Orient de l'Europe, et lorsque Henri mourut Grégoire VII n'étoit plus qu'à quelques années de distance.

Le petit-fils de Hugues Capet fut un homme d'une valeur héroïque : il porta le premier un nom peu répété sur le trône de France et funeste à tous les rois marqués de ce nom.

FHI1.1FF1: I.

De 1060 à 1 108.

Les quatre-vingt-une années qui s'écoulèrent de Hugues Capet à Philippe P'. furent des années de conception, de travail, d'éducation première; mais au règne de Philippe!", la nuit , qui couvroit une enfance sociale laborieuse, se dissipe : le moyen âge paroit dans l'énergie de sa jeu-

n(ïi>se, l'àme toiiU; religieuse, le corps Lout barbare, et l'esprit aussi vigoureux que le bras.

Guillaume le 13àtard convoque les aventuriers de l'Europe pour aller subjuguer l'Angleterre; il triomphe h la bataille d'ilastings, et le roi de France se trouve avoir un vassal -roi plus puissant que lui.

Cet événement qui lut bientôt suivi des croisades , donne un nouveau mouvement aux populations. On avait vu des invasions fortuites, des peuples marchant en avant et au hasard , sans savoir où ils s'arrêteroient , allant plutôt à des découvertes qu'à des conquêtes , comme ces navigateurs qui cherchent des terres inconnues ; il en est tout autrement de Guillaume et de ses bandes. Pour la première fois un peuple est méthodiquement subjugué : le sol envahi reçoit de nouvelles forêts ; les anciennes propriétés sont cadastrées afin d'être imposées ou prises; la langue et les lois des vaincus sont changées par système; des espèces de moines armés bâtissent de toutes parts des châteaux moitié forteresses, moitié églises, et chaque soir le peuple conquis se couche au son d'une cloche, comme dans un couvent; grand tableau qui n'est plus h faire depuis qu'il a été peint de la main de M. Thierry. Gildas avoit dit que les Angles (Anglois) n'étoient ni puissants dans la guerre, ni

fidèles dans la paix : Angli nec m bello fortes , ucc in p ace fidèles -^ les historiens des Siciliens et des Normands font observer que la Grande- Bretagne et la Sicile changèrent de face et devinrent des pays renommés aussitôt qu'ils

eurent reçu la race Normande : Jam indè Ans:iia » o

noji minus helli gloria quant humanitatis culta inter Jlorentissimas orbis cliristiani gentes in primis Jloruit. (Malmesb.) Siculi quod in patrio solo sunt , quod liberi sunt , quod omnes hodiè christiani sunt ingeTÙo Normannis acceptum ferunt. (Prosp. Fasel., de reb. sic.)

En Italie, un mauvais petit garçon de chétivc mine devient d'abord moine de Cluny, ensuite cardinal et enfin pape , sous le nom de Grégoire VIL Hildibrand dépose Boneslas, roi de Pologne , enlève le titre de royaume à la Pologne même, ordonne à l'empereur victorieux de Constantinople d'abdiquer, rend les aventuriers normands de la Pouille feudataires du saint -siège , écrit à l'archevêque de Rheims que le roi de France est un tyran indigne du sceptre, mande aux princes chrétiens de l'Espagne que saint Pierre est seigneur suzerain de leurs petits états et que la Hongrie est un domaine de l'église de Rome. Dans une lettre au roi Démétrius, Grégoire VII lui dit : « Votre fils nous a déclaré qu'il » vouloit recevoir la couronne de nos mains; cette

» demande nous aparujuiLe; et nous lui avons)> donné votre royaume de la part de saint Pierre.

On sait comment l'empereur Henri I\' fut déposé par Hildibrand , comment il fut obligé, pour obtenir son pardon, de se présenter au bas des murailles de la forteresse de Canosse , sans gardes, dépouillé desliabits impériaux, nu-pieds et couvert d'un ciîice. Après trois jours de jeûne et de larmes, il fut admis à baiser humblement la mule du pontife . un retour de fortune rendit l'empire à Henri IV. Après diverses entreprises guerrières où l'on voit paroitre Godefroi de Bouillon et un saccagement de Rome, Hildibrand va mourir fugitif, non vaincu, à Salerne, laissant après lui un grand nom mêlé à ceux de la comtesse Mathiîde et

de l'aventurier Guiscar. Une plume habile ^ nous prépare 1 histoire de ce fameux pontificat. La querelle des Investitures ne finit pas avec Henri IV et Grégoire VII; l'esprit de domination populaire et religieuse se perpétua dans les successeurs d'Hildibrand. Mathiîde légua ses états au saint-siège.

Philippe I".,peu tle chose par lui-même, étoit un de ces hommes qui vivent seulement à fin que tout s'arrange autour d'eux : il aimoit les temmes et répudia la reine Berthe sous prétexte

1 M. Villeniain.

de parenté. Il enleva Bertrade de Montfort , femme de Foulque le Rechein , comte d'Anjou. De là des excommunications et des guerres dont Philippe triompha par sa fermeté dans le mal. Destiné aux grands spectacles sans y prendre part , Philippe vit la première croisade délibérée et résolue dans son royaume au concile de Clermont que présida Urbain II (1098). En ce même concile le nom de pape fut attribué exclusivement au souverain pontife.

Les flots des Barbares s'étoient calmés dans le bassin d la France où Dieu les a voit versés, et où la main de Karle le Martel et celle de son fils les avoit contenus; mais, après deux siècles de stagnation , gonllés par des générations nouvelles , ils se débordèrent. Les croisades furent comme un souvenir ou comme une prolongation de cette invasion générale qui avoit ravagé le monde; elles furent en outre des guerres de représailles. Les Sarrasins avoient menacé l'Europe de leur joug trois siècles avant que l'Europe eût pris les armes contre eux : leur migration , sor-

tant de l'Arabie, conquit la Syrie et l'Egypte, s'avança le long de l'Afrique d'Orient en Occident jusqu'au détroit de Gade, passa ce détroit, inonda l'Espagne , surmonta les Pyrénées et ne s'arrêta qu'au milieu des Gaules contre l'épée de Karle le Martel.

Trop occupées alors les' populations chrétiennes remirent h un autre temps la vent^eance ; mais , quand ce temps fut venu , elles s'ébranlèrent à leur tour , se portèrent [d'Occident en Orient par l'Europe , traversèrent le Bosphore et allèrent attaquer lies enfantS| du) prophète aux lieux mêmes d'où ils étoient partis. Je ne sache pas de plus grand spectacle que ces invasions des peuples de l'Asie et des peuples de l'Europe marchant en sens opposé , les uns sous l'étendard de Mahomet , les autres sous l'étendard du Christ, autour de cette mer qu'avoit bordé la civilisation grecque et romaine. Les Portugais et les Espagnols ont seuls reproduit ces merveilles, lorsque les premiers à travers les mers de l'Orient, les seconds à travers les mers de l'Occident, retrouvoient un monde perdu et découvroient un monde nouveau.

Des mœurs pleines de splendeur et de naïveté, des crimes et des vertus, des croyances ardentes, des faits héroïques, des souvenirs merveilleux, d'immenses résultats matériels et moraux , scientifiques et politiques, voilà ce que présentent les croisades. Les rudes et simples expressions des chroniqueurs, relèvent l'éclat des actions; les hermites sont les historiens des chevaliers; des moines racontent, avec l'humilité delà religion et la simplicité du langage, l'orgueil de la

conquête et la grandeur des exploits guerriers , ces pèlerinages commencés avec le bourdon et continués avec 1 epée. On doit aux

croisades la recomposition des armées nationales, décomposées par les petits cantonnements militaires de la féodalité : tant de cheftains éparpillés sur le sol, et étrangers les uns aux autres, apprirent à se connoître à la tête de leurs vassaux ; les serfs recommencèrent le peuple françois dans les camps, comme les bourgeois dans les villes. La chrétienté parut aussi pour la première fois sous la forme d'une immense nation , agissant par l'impulsion d'un seul chef. Et qu'alloit-elle conquérir? un tombeau.

Les derniers croisés, embarqués dansle dessein de reprendre Jérusalem sur un soudan ismaélite, prirent Gonstantinople sur un empereur chrétien ; fin extraordinaire d'une aventure àe quatre siècles , d'une chevalerie romanesque ranimée à Rhodes-devant Mahomet, évanouie à Malte devant l'homme historique qui devoit lui-même aller toucher la Cité Sainte , pour y puiser un autre sorte de merveilleux.

TOME III

France et une trentaine de seigneuries. Il se battoit contre ses vassaux à Gorbeil , à Mantes , à Montlhéry , à Montfort , au Puysaye dont le château lui coûta trois années de siège : cetoit plus qu'il n'en avoit Fallu aux François pour ravager l'Asie et prendre Jérusalem.

C'est ici l'occasion de remarquer que les nom^ les plus répétés dans notre histoire n'ont pas pour cela une origine plus ancienne que les autres noms. Les nobles, dont les terres se trouvoient

dans le duché de Paris, étoieut par cette raison même mentionnés aux chroniques du petit domaine royal ; ces chroniques racontèrent les guerres que ces vassaux avoient eues avec la couronne, ou les honneurs qu'ils avoient obtenus du monarque. Les autres nobles, cantonnés au loin dansleurschâteaux,restèreut ignorés; on ne paria d'eux qu'à 1 occasion de quelques batailles où ils avoient été appelés en vertu des services du fief. Il est arrivé de là qu'une centaine de noms ont rempli les fastes nationaux dans la monarchie féodale; au lieu des annales de France, vous ne lisez réellement que celles du duché de France, et pour ainsi dire des voisins du roi.

Sous la monarchie absolue, Versailles et la cour envahirent à leur tour notre histoire , comme le duché de France l'avoit jadis usurpée : c'est toujours une centaine d'hommes de la banlieue

de Paris qui, tantôt chevaliers, tantôt valets décorés deviennent les personnages de la nation ; héros domestiques dont la gloire avoit le vol du chapon autour des antichambres de leur seigneur. Si l'on veut connoître enfin notre ancienne patrie, il en faut recomposer le tableau général avec les tableaux particuliers des provinfies; seul moyen de rétablir le caractère aristocratique que notre histoire doit avoir, au lieu du caractère monarchique qu'on lui a mensongèrement donné. Au temps de Louis le Gros les quatre frères Guerlande et l'abbé Suger firent faire un pas à la puissance royale, en diminuant l'autorité des justices particulières, en affranchissant les serfs, en établissant les Communes: cet établissement dont ou a fait tant de bruit, doit être entendu avec restriction.

La France, au commencement du onzième siècle , loin d'être homogène étoit composée de trois ou quatre peuples différents

de mœurs, de lois, de langage; il ne faut pas prendre ce qui se passoit dans le duché de Paris, en Picardie, en Champagne, le long du cours de la Marne et de l'Oise, de la Seine et de l'Yonne, pour ce qui se passoit au-delà de la Loire et du Rhône au-delà de l'Orne, de la Sarthe et de la Vilaine. Nos rois n'ont pas pu affranchir ce qui n'étoit pas de leur dépendance.

Mais l'histoire , qui n admet que les faits prouvés, en refusant à Louis le Gros l'honneur d'avoir fait naître la classe intermédiaire et libre de la bourgeoisie, ne peut pas non plus recevoir comme une vérité incontestable cet esprit général de liberté dont on pense que les villes furent simultanément saisies au douzième siècle : cette coïncidence n'existe pas. Presque toutes les Communes du midi de la France étoient libres et demeurées libres depuis l'administration romaine et . visigothe ; quelques privilèges, ajoutés à leur liberté primitive, ne constituent pas des chartes communales de la date du douzième siècle.

D'une autre part, on ne peut dire que Louis le Gros, en donnant des chartes à sept ou huit communes , n'ait fait que suivre l'impulsion d'un mouvement qu'il n'auroit pu arrêter. Nous voj'ons les Rois étoulièr avec la plus grande facilité les libertés municipales renaissantes , tirer tour à tour de 1 argent de la Commune qui avoit secoué le joug de son Seigneur, et du Seigneur qui , à l'aide de la force royale , avoit remis sa Commune sous le joug.

Je ne puis me refuser au plaisir de citer un passage de la dix-neuvième lettre sur V Histoire de France. L'auteur (M. A. Thierry), après avoir cité les noms des treize bourgeois bannis de la

Commune de Laon , termine son récit par ces paroles d'une gravité pathétique : « Je ne sais si 1) vous partagerez l'impression

que j'éprouve, » en transcrivant ici les noms obscurs de ces » proscrits du douzième siècle. Je ne puis » m'empêcher de les relire et de les prononcer » plusieurs fois, comme s'ils dévoient me ré- » vêler le secret de ce qu'ont senti et voulu » les hommes qui les portoient il y a sept cents » ans. Une passion ardente pour la justice , et » la conviction qu'ils valoient mieux que leur » fortune, avoient arraché ces hommes à leurs)) métiers, à leur commerce, à la vie paisible, » mais sans dignité, que des serfs dociles pou-)) voient mener sous la protection de leurs » seigneurs. Jetés , sans lumières et sans expé- » rience, au milieu des troubles politiques, ils » y portèrent cet instinct d'énergie qui est le » même dans tous les temps, généreux dans » son principe, mais irritable à l'excès, et sujet » à pousser les hommes hors des voies de l'hu- 1) manité. Peut-être ces treize bannis , exclus h)) jamais de leur ville natale, au moment où)) elle devenoit libre, s'étoient-ils signalés, entre » tous les bourgeois de Laon, par leur oppo- » sition contre le pouvoir seigneurial : peut- » être avoient-ils souillé par des violences cette M opposition patriotique; peut-être enfin furent-

» ils pris au hasard pour être seuls chargés du » crime de leurs concitoyens. Quoi qu'il en soit, » je ne puis regarder avec indifférence ce peu » de noms et cette courte histoire, seul monu- » ment d'une révolution qui est loin de nous il)) est vrai, mais qui fit battre de nobles cœurs » et excita ces grandes émotions que nous avons » tous, depuis quarante ans, ressenties ou par- » tagées. » ,. »

Le bourgeois du moyen âge, qui reconstruisit la moyenne propriété dans lee cités, n'étoit pas du tout le bourgeois de la monar-

chie absolue : c'étoit un personnage important , souvent appelé h délibérer sur les plus graves affaires de la patrie. Il y avoit de grands, de petits, et de Iraucs-bourgeois : le bourgeois pouvoit posséder certains fiefs. Le nom de bourgeois signifioit quelquefois homme de guerre; il ne dérogeoit point à noblesse. Noble homme ^ damoiseau,, et bourgeois, sont des qualités données à une même personne dans des titres du quinzième siècle. Les nobles qui étoient bourgeois de certaines villes , se trouvoient dispensés de l'arrièreban. Les bourgeois de Paris s'appeloient les Bourgeois du Roi. « Au regard des non-nobles » ils sont en deux manières : dont les aucuns >' sont franches personnes , bourgeois du roi ou » de3 seigneuries sur lesquelles ils demeurent,

» et les autres sont serfs et de serve condition. » (Coiitum. gén.)

Cette classe intermédiaire entre le noble et le serf, a donné naissance à une portion du peuple. Charles V accorda des lettres de noblesse à tous les bourgeois de Paris; Charles VI, Louis XI, François I". et Henri II, confirmèrent ces lettres de noblesse. Paris ne fut jamais une Commune, parce qu'il étoit franc par la seule présence du roi.

IiOUIS VII.

De 1137 à n8o.

Le règne de Louis VU, dit ie Jeune, vit beaucoup de choses : Le Code de Justinien retrouvé , la doctrine. d'Abailard condamnée au concile de Soissons; la faction des Guelfes et des Gibelins répandue en Italie; la seconde croisade prêchée par saint Bernard. Suger et Bernard étoient deux hommes supérieurs , de nature antipathique l'un à l'autre; mais Bernard , sans être ministre

, gouvernoit le monde en sa double qualité de saint et de moine réformateur.

Louis le Jeune, revenu delà croisade, répudie Eiéonore d'Aquitaine pour cause présumée d'à-

(lultère avec un jeune Sarrazin : il lui restitue la Guyenne et le Poitou. Eléonore se remarie à Henri, comte d'Anjou et duc de Normandie, qui , devenu roi d'Angleterre sous le nom de Henri H, se trouva roi d'Angleterre, duc de Normandie et d'Aquitaine, comte d'Anjou, de Poitou , de Touraine et du Maine. Cette restitution probe, mais impolitique à laquelle Suger s'étoit opposé parce qu'il en prévoyoit les résultats, démembra la monarcbie, introduisit l'ennemi dans le cœur du pays, et favorisa les grandes guerres que l'Angleterre fit à la France avec des François.

Le douzième siècle est mémorable par de rapides progrès vers d'autres idées. Alexandre HI, dans le troisième concile de Latran , déclara que tous les chrétiens dévoient être exempts de la servitude : la croix portoit son fruit.

Les écoles se multiplièrent dans les cathédrales et dans les monastères; les collèges s'établirent en dehors de ces monastères; l'Université prenoit de nouvelles forces; les étudiants étrangers égaloient dans Paris le nombre des habitants.

En Angleterre survint le différend fameux entre Henri II et Thomas Beket, relativement aux immunités ecclésiastiques.

PHIZiIFFE II.

De 1180 à 1223.

Philippe Auguste, parvenu au trône, réunit à la couronne, par la confiscation féodale appuyée des armes, la Normandie, le Maine, l'Anjou, la Touraine et le Poitou; il fit l'acquisition des comtés d'Auvergne et d'Artois ; il recouvra la Picardie , grand nombre de places dans le Berry, et divers autres comtés, cbàtellenies et seigneuries. Il rétablit la subordination parmi les grands vassaux et fit sentir la monarchie; il cita Jean Sans-Terre devant la cour des Pairs pour y être jugé sur le meurtre d'Arthur commis dans le ressort du royaume : c'est le premier important arrêt politique de cette haute cour.

Philippe fit couronner son fiis roi d'Angleterre à Londres. Les Anglois conquirent à cette époque la grande Charte : entre plusieurs articles favorables aux Communes et à l'indépendance des tribunaux , le trente-troisième porte que nul homme ne sera arrêté , emprisonné , dépouillé , banni , mis à mort arbitrairement; que le roi n'agira ou ne fera agir contre qui que ce soit autrement que d'après le jugement légal des pairs de l'accusé , ou d'après la loi du pays. C'est le

fondement de toutes les libertés chf-z tous les peuples.

La bataiîle de Bouvines est la première où l'on reconnoisse un esprit de nationalité; la transformation est accomplie ; les Franks sont devenus François. Philippe n'offrit point avant le combat sa couronne au plus digne , mais en remportant la victoire sur l'empereur Othon il courut risque de la vie. Jeté à bas de son cheval , « s'il n'eût » été protégé, dit Guillaume le Breton, delà main » de Dieu et d'une excellente armure, il eût été » tué. »

Au règne de Philippe Auguste se rattachent deux incidences remarquables : la croisade contre Saladin et la croisade contre les

Albiçreois: on avoit appris en marchant contre les infidèles à marcher contre les chrétiens.

Saladin avoit repris Jérusalem Tan 1187 de Jésus- Christ. I! laissa sortir tous les chrétiens au prix d'une rançon modique. Un historien arabe leur applique ce passage (ie l'Alcoran : « Oh combien ils quittèrent alors de jardins)) et (le fontaines , de champs ensemencés et » de nobles demeures qui faisoient leurs délices » et que nous donnâmes en héritage h un autre » peuple! » (Bibli. des crois, par M. Michaud, chron. Arab.)

Les princes d'Occident se croisèrent pour aller

une seconde fois délivrer la ville Sainte. Philippe passa en Orient; mais il y fut éclipsé par ce Richard Cœur de Lion , dont l'ombre faisoit tressaillir les chevaux sarraz^ins, et qui revenoit du combat la cuirasse hérissée de Jlèches comme une pelote couverte cVai^tilles (Vinisanf) ; de ce Richard que Blondel ne délivra pas de sa prison par une chanson , mais qui chantoit lui-même dans la tour en langue romance :

Ja nus hom pris non dira sa raison ; Adreitament se com hom dolent non :

Ma per conort pot il faire chanson ; Pro a d'amis, mas pouve son li don; Onta i auron se por ma rcMon , Sois fait dos y ver prison.

La troisième croisade, commencée en 1187, fut suivie de la quatrième, en 1204 , et se termina à la prise de Constantinople par les Croisés. Beaudouin, comte de Flandres, fut élu empereur, et établit cet empire des Latins , qui ne dura que 58 ans.

L'an 1206 ouvrit la croisade contre les Albigeois : Innocent !II , saint Dominique , Raymond, comte de Toulouse , Simon , comte de Montfort, sont les personnages de cet abominable épisode de notre histoire.

Le progrès de l'esprit philosophique renaissant

par l'hérésie, est remarquable dans les opinions diverses des Albigeois. Les principaux chefs ligués contre Raymond VI , leur protecteur , furent Eudes duc de Bourgogne , Henri comte de Nevers , et Simon comte de Montfort. Simon étoit un homme dissimulé et ambitieux , vaillant du reste , réglé dans ses mœurs , ayant , comme tous les hommes à part , commandement sur la fortune.

Cette guerre vit naître l'inquisition, et se distingua par ses auto-da-fés. On jetoit les femmes dans des puits ; on égorgeoit sans merci , et pendant les massacres les prêtres du comte de Montfort chantoient le V^eni , creator. Beziers fut emporté d'assaut : « Là se fit le plus grand » massacre qui se fut jamais fait dans le monde en- » tier; car on n'épargna ni vieux, ni jeunes, pas » même les enfants qui tétoient ; on les tuoit et)) faisoit mourir. Voyant cela , ceux de la ville » se retirèrent, ceux qui le purent, tant liom- » mes que femmes , dans la grande église de » Saint-Nazaire. Les prêtres de cette église de- 1) voient faire tinter les cloches quand tout le » monde seroit mort ; mais il n'y eut son de » cloche; car, ni prêtre, vêtu de ses habits, ni)) clerc ne resta en vie. « »

Toulouse , dont toutes les maisons étoient fortifiées , et dont les bourgeois se défendirent de

rue en rue , est prise et reprise , inondée de sang , à moitié brûlée.

Long - temps après , les ossements du vieux Raymond, qui ne furent jamais enterrés, se montroient dans un coffre tout profanés et à moitié mangés des rats , chez des frères liospitaîiers de Saint-Jean de Toulouse. Une simple Commune de France, la petite république de Toulouse , brava pendant vingt ans les anathèmes des papes , les fureurs de l'inquisition , les assauts de trois rois de France , parmi lesquels on compta Philippe Auguste et saint Louis. Simon de Montfort introduisit , avec ses Frajiçois y la langue picarde , ou le françois wallon ^ dans les villes de Languedoc. La belle langue romane se perdit, et ne subsista plus qu'altérée dans le patois des campagnes.

L'inquisition , née des troubles vaudois , ne se put établir en France , parce qu'elle rencontra une rivale puissante dans la justice parlementaire. «L'inquisition a été quelque temps en France en quelques endroits; mais elle n'y a proprement fait que des apparitions. Il n'y en reste plus qu'un vestige dans un village nommé Quingey, entre Besançon et Dôle, où un dominicain, qui y vit d'un petit hospice, porte le nom de Pape de Quingey. Tout son pouvoir est , Dieu merci , restreint à donner permission

de lire les livres prohibés. Avant la conquête de la Franche-Comté , ce petit pape de Quiugey fit briller plus d'une l'ois par feu clair et nierveil le pouvoir de l'inquisiteur, m (Note sur BouUaimnUiers .)

Philippe Auguste fit enclore et paver Paris.

« Le bon roi se mit à une des fenêtres

» de laquelle il s'appuyoït aucunes lois pour re-

» garder la Seine couler si advint que

» charrette vint à mouvoir si bien la boue et

» l'ordure que le roi sentit cette

» pueur si corrompue , et s'entourna de cette » fenêtre en grande abomination de cœur. Lors)) fit mander li prévôt et borgeois de Paris , et)) li commanda que toutes les rues fussent pa- » vées, bien et soigneusement de grès gros et)) forts. » ^ ' '

Les deux cents trente-six rues de Paris étoient pleines de gens qui crioient :

Seigneurs , voulez-vous baigner,

Entrez donc sans délaïer ;

Les bains sont chauds , c^est sans mentir.

Le bon vin fort à trente deux , A seize , à douze , à dix , à huit.

I.OUIS VIII

De i'2'i3 à i?.'aG-

«Louis Ylli, (lit du Maillant, fut bon et vern tueux prince , et si peu de temps ro^ , qu'il » n'a autre surnom sinon de père du roi saint)) Louis. » Du Raillant se trompe : fils d'un grand roi, et père d'un roi plus grand encore, Louis fut surnoTiimé Cœur de

Lion ou Lion Pacifique , tout à la' fois à cause de son courage et de sa douceur.]\ choisit son fils aîné pour lui succéder, laissant k ses autres enfants des apanages; l'accession du premier-né à la couronne n'étoit pas encore un droit indépendant de la uolonté paternelle.

Sous le règne de Louis VIJI on remarque l'établissement du premier ordre des moines mendiants. On signale aussi une multitude de lépreux. Il fut défendu aux Jemmes amoureuses ^ filles de joie et paillardes ^ de porter robes à collets renversés, queue, ni ceinture dorée.

I.OUIS IX

De 1226 à isro.

Chaque époque historique a un homme qui la représente : saint Louis est l'homme -modèle du moyen âge ; c'est un législateur, un héros et un saint. Le temps où il a vécu rehausse encore sa gloire par le contraste de la naïveté et de la simplicité de ce temps. Soit que Louis combatte sur le pont de Tadlebourg ou à la Massoure; soit que, dans une bibliothèque, il rende compte de la matière d'un livre à ceux qui ie viennent demander; soit qu'il donne des audiences publiques ou juge des différends au Plaids de la Porte , ou sous le chêne de Vincennes, sans huissier ou gardes ; soit qu'il résiste aux entreprises des papes; soit que des princes étrangers le choisissent pour arbitre ; soit qu'il meure sur les ruines de Carthage , on ne sait lequel le plus admirer du che-

valier , du clerc , du patriarche , du roi et de l'homme. Marc Aurèle a montré la puissance unie à la philosophie , Louis IX la puissance unie à la sainteté; l'avantage reste au chrétien.

Les amours et les chansons de Thibaut , comte de Champagne, ont répandu quelque chose de

romanesque sur]e lemps orageux de la tutelle de saint Louis.

Saint Louis résista aux usurpations de la cour de Rome, et réclama en faveur des libertés de l'Eglise gallicane : toutes les libertés sont sœurs.

Les Etablis sèment s de saint Louis sont une espèce de Code où les diverses coutumes de la monarchie, les ordonnances des rois, les canons des conciles, l-es décisions des Décretales se trouvent mêlés au droit romain.

Louis avoit devancé son siècle : ses Etablissements ne furent point admis; s'il les eût publiés au commencement de son règne, peut-être leur auroit-il pu donner quelque chose de l'autorité de sa vie; mais les Etablissements furent le dernier présent et comme les derniers adieux qu'un saint faisoit à la terre. L'ignorance , les intérêts , les passions qui ne purent rien contre la mémoire de ce grand homme, furent toutpuissants contre ses lois.

Il s'embarqua le 1". juillet 1270 à Aigues- Mortes, ville k laquelle il donna une Charte que nous avons encore. Le temps, qui change tout, a reculé la mer qui haignoit la ville d'où saint Louis quitta pour jamais !a France. Les remparts qu'il avoit élevés, et qui devroient être sacrés, sont au moment d'êtie détruits par des TOME m. 21

générations nouvelles qui se retireront h leur tour comme les flots.

J'ai vu le lieu de la mort de saint Louis : les historiens futurs trouveront peut-être dans le récit que j'ai fait de cette mort \ quelques détails que mes devanciers ont ignorés, et dont je n'ai dû la connoissance qu'aux vicissitudes de ma vie, yita est in fugâ. ,

Des pièces c!e mon noies qui nous restent de saint Louis sont percées; on croyoit qu'elles guérissoient de tous maux , et on les portoit suspendues au cou comme des reliques : ce roi passoit pour avoir conservé la puissance de soulager SCS peuples , même après sa mort.

PHII.IFFE IIX. . ' '

De r270 a i285.

Philippe le Hardi se trouve placé entre saint Louis son père et Philippe le Bel son fds, de même que Louis \1II l'avoit été entre Philippe-Auguste et saint Louis : comme le laboureur laisse une terre en friche entre deux moissons, la Providence ujissait reposer la France entre deux grands règnes. Philippe quitta Tunis, débarqua en Sicile, passa dans les Galabres , entra dans Rome , ville des tombeaux , portant avec lui les os du roi son père , du comte

de Nevers son frère et d'Isabelle d'Aragon sa femme. Arrivé en France, il déposa les restes de sa famille h Saint-Denis , et seize années après il mourut h Perpignan, non loin du port où son père s'étoit embarqué pour l'Afrique.

Philippe le Hardi donna les premières lettres d'anoblissement; attaque à la constitution aristocratique.

Au dehors de la France , la nature des événements faisait entrer dans le royaume des idées nouvelles. Le grand corps de la féodalité françoise étoit flanqué en Allemagne par un empire dont le chef étoit électif, ce qui produisoit des troubles et élevoit des doutes sur le droit divin des rois ; en Angleterre , une monarchie représentative avoit des parlements votant les subsides, et allant jusqu'à juger le souverain; en Espagne , les cortès et les lois de l'état n'octroyoient les trônes qu'avec des réserves; en Italie où les guerres des Guelfes et des Gibelins continuoient, la plupart des villes s'étoient affranchies. Charles d'Anjou, qui ne mourut que sous le règne de son neveu Philippe le Hardi, roi de France, portoit la couronne de Sicile, en vertu de la donation d'un pape qui n'avoit pas eu le droit de la donner : le premier en Europe, il fit décapiter un prince souverain injustement condamné. Prêt à poser le tête sur le

billot, Gonradin jeta son t^ant dans la foule: qui l'a relevé ? Louis XVI , descendant de saint Louis, dont Charles d'Anjou étoit frère.

PHIIiIPFi; IV.

De ii85 a i3i4.

Au règne de Philippe le Bel commence la Monarchie des Trois-états et la monarchie du Parlement.

Sous les rois des deux premières races, le peuple entier (c'est-à-dire les soldats ou les conquérants) paroissoit aux assemblées de mars et de mai , doniioit son sulfrage pour la formation des

lois et sa voix pour l'élection des souverains. Il ne faut pas confondre le tiers-état ^ appelé par Philippe , et avant lui par saint Louis, avec ces masses militaires. Le tiers-état se composoit des bourgeois nés dans les villes. du moyen âge, des gens de métiers affranchis, et des anciens magistrats municipaux romains. Ce furent ces bourgeois qui se soulevèrent dans le douzième siècle, c^m àe\'\nr eux. propriétaires collectifs, et par conséquent seigneurs^ obtinrent de Louis le Gros quelques Ghartes et prirent le nom de communes, nom nouveau et exécrable ^ dit un auteur contemporain; ce furent ces bourgeois qui arrivés aux états com-

mencèrent le peuple francois dans les villes ,. après la disparition de la peuplade franke et la métamorphose de la servitude en servage.

Ce n'est pas, je l'ai déjà dit, qu'avant le règne de Philippe le Bel on ne trouve des assemblées de notables , des bourgeois des Bonnes Villes semondréspar nos rois; mais ce n'est qu'à l'occasion des démêlés de Phi lippe IV avec lepapeBonifaee, et surtout à l'occasion d'une taxe générale de six deniers sur les denrées vendues , « qu'Enguerrand » de Marigny , surintendant de ses finances, » ministre phis célèbre encore par ses malheurs » que par son grand talent dans les affaires, » pour obvier à ces émeutes, pourpensa d'obte- » tenir cela du peuple avec plus de douceur. » Dans cette vue il engagea le monarque à con- » voquer à Paris les états généraux du royaume. » On fit dresser un échafaud ; là, en présence » du roi, le surintendant, après avoir loué hau- » tement la capitale , l'appelant la Chambre » royale , où les souverains anciennement pre-)) noient leurs premières nourritures, exposa » avec beaucoup de force les motifs qu'avoit

ce » prince d'aller punir la désobéissance des Fla- » mands, exhortant vivement les trois états à le » secourir dans cette nécessité publique , où il » s'agissait du fait de tous.» (Pasqlier.)

Au moment où les Trois-états prennent siège,

le Parlement de Paris, qui devoit hériter de la puissance politique de ces Etats, devient sédentaire; le môme roi qui constitue ces deux pouvoirs établit en même temps une nouvelle sorte de pairie : trois coups mortels portés à la monarchie féodale.

Les Trois-états, nommés depuis Etats gêné' vaux ^ qui ofïrirent souvent de grands talents et un haut instinct politique, n'entrèrent cependant jamais bien avant dans les mœurs du pays. D'abord ils n'agissoient pas sur une monarchie iiomogène : il 3' avoit des états de la langue d'Oc et de la langue d'Ojle et des états particuliers de provinces. Les grands vassaux et les petites seigneuries indépendantes ne se soumettoient que selon leur bon plaisir aux décisions des Etats. Quant aux trois Ordres, la Noblesse, minée graduellement par la couronne, ne sentit ni n'aima jamais cet autre pouvoir collectif qu'on lui dounoit dans ces assemblées mêlées du tiersétat et du clergé , en dédommagement de sa puissance aristocratique; elle s'y montra très-indépendante quant aux opinions, mais elle ne songea point à reprendre sur la couronne, en entrant dans les intérêts communs de la patrie, l'autorité qu'elle avoit perdue : cette idée abstraitement politique ne pouvoit venir d'ailleurs aux gentilshommes du moyen âge.

Le Clergé , qui avoit ses synodes particuliers et généraux, se soucioit peu de ces réunions mixtes où sa voix ne comptoit que pour un tiers des suffrages. Ses intérêts, défendus dans les conciles, ne l'incitoient point à jouer un rôle important dans les Etats : il y porta de l'humeur, une opposition factieuse et des talents administratifs que lui seul possédoit alors.

Le Tiers-Etat faisoit entendre quelques doléances , mais il n'étoit guère occupé qu'à se tenir attaché au trône, son abri naturel contre les deux autres Ordres; il y étoit encore enclin par le penchant naturel qu'a la démocratie à s'unir au pouvoir absolu.

Les guerres civiles et étrangères, les invasions, le soulèvement des peuples , la défiance des rois, les résistances des seigneurs, la confusion qui régnoit dans les attributions politiques , mirent des obstacles à la tenue régulière des Etats : il y a des temps où ces Etats , enchevêtrés aux assemblées de notables, aux chambres du Parlement de Paris et au conseil du monarque, se peuvent à peine distinguer des pouvoirs auxquels ils étoient réunis.

Un mot à présent sur le Parlement.

Lorsque le Roi cessa de juger, son conseil jugea pour lui. Ce conseil , sous le nom de parlement,/>ar/«me«^Mm,(vers l'an 1 000) succéda aux

placita (le Grciroire de Tours et de Frédégher et au mallum'^ imperatoris des Capituhiires. Le Parlement, d'abord ambulant avecle monarque, fut ensuite rendu sédentaire; il eut des sessions fixes et devint enfin perpétuel : des conseillers jugeurs tirés de la classe de la noblesse et de léglise, des conseillers rapporteurs

choisis parmi la classe des clercs et des bourgeois, lecomposoient. La noblesse d'épée se retira peu à peu du parlement; la noblesse de robe y demeura seule, d'où il arriva que les juges inamovibles (les Nobles) laissèrent le dépôt de la justice aux juges amovibles (les Bourgeois). Charles VIÏ, en créant le conseil d'état, acheva de séparer le Parlement de la couronne, et chercha à le livrer aux pures fonctions judiciaires. Louis XI donna en 1467 un édit pour la perpétuité des offices de judicature;à lavérité il ne tint compte de son édit, parce qu'il n'étoit fidèle qu'à son despotisme de bas aloi.La vénalité des charges, si fâcheuse dans son principe, ramena l'inamovibilité et enfin l'hérédité de la magistrature.

Lorsque le roi, grand justicier de son royaume, venoit à miourir, toute justice cessoit ^, parce que

^ C'est du mot mallum qu'est venu notre mot mail, lieu planté d'arbres.

2 Nous verrons ci-après l'origine de la justice chez les Franks.

toute justice émanoit ciu roi. Le Parlement paroissoit aux obsèques du prince et entouroit le cercueil; quand le cri de la perpétuité de l'empire s'étoit fait entendre : Le roi est mort, vive le roi! les tribunaux se rouvroient et la justice renaissoit avec la monarchie.

D'autres parlements lurent successivement érigés à l'instar du parlement de Paris dans les différentes provinces. Celui-ci usurpa des droits politiques que n'exerçoient point lesTrois-états dans les longs et irréguliers intervalles de leurs sessions; les peuples s'accoutumèrent à le regarder comme le défenseur de leurs droits : « Par l'usase » d'enregistrer l'impôt, il acquit, selon l'expres- »

sion énergique de Pasquier, le droit de vérifier » les volontés de nos princes. » La monarchie parlementaire survécut à celle des Etats , joua un rôle indépendant au temps de la Fronde, disparut dans la monarchie absolue de LouisXIV, fut brisée sous Louis XV, rétablie sous Louis XVI et servit au rappel des Etats généraux de 1 789.

Pour la justice civile le Parlement de Paris jugeoit d'après les coutumes des pajs qui ressortoient à son tribunal ; pour la justice criminelle, il emplojoit le droit royal (les ordonnances) mêlé au droit romain , et au droit canon lorsque la relii^ion étoit incidente au délit ou au crime. Ce furent des personnages

comparables à ce qu'il y a de plus grave et déplus illustre dans l'histoire que les Flotte, les L'Hôpital , les de Thou , les Harlay , les Nicolai, les Lamoignon, les d'Aguesseau , les Brisson , les Mole , les Séguier ; avec les gens d'église, les clercs, les lettrés, les savants, les artistes et une centaine d'hommes de guerre de terre et de mer, ils forment les grands hommes delà partie plébéienne de l'ancienne monarchie. Néanmoins plusieurs magistrats étoient de familles nobles; quelques parlements étoient nobles, et la haute magistrature s'appela la noblesse de robe. '

Une multitude de rois s'en étoient allés à la fois , quand Philippe monta sur le trône ; il commença son règne au milieu des générations renouvelées. Ses querelles avec Boniface \' III sont célèbres : il s'agissoit d'abord de quelques levées de deniers faites ou à faire sur le clergé. Boniface s'emporta ; Philippe repartit qu'il ne se soumettroit jamais au pape pour les choses temiporelles.

L'évêque de Pamiers, légat de Boniface, insulte le roi en pleine audience; le roi le chasse de son conseil et le fait accuser de crime de haute trahison : une bulle de Boniface ordonne de livrer l'évêque au tribunal ecclésiastique. Autre bulle qui déclare le roi de France soumis

au pape, tant au temporel qu'au spirituel. Le garde des sceaux , Pierre Flotte, adresse au pape de la part du roi une lettre commençant ainsi : « Philippe , par la grâce de Dieu, roi des Français, » à Boniface prétendu pape, peu ou point de M salut. Que votre très-grande fatuité sache que » nous ne sommes soumis à personne pour le » temporel , etc. «

Survint alors une bulle où sont retracés les principaux torts de Philippe : « Il accable » ses sujets d'impôts; il altère les monnoies; » il perçoit les revenus des bénéfices vacants. » En vain il rejetteroit tous ses torts sur de «mauvais ministres, il doit changer ces mi- » nistres à l'admonition du saint-siége. » Si ces reproches étoient déplacés, ils étoient justes, et ces violences mêmes étoient utiles. La papauté avoit seule alors le droit de parler, et remplaçoit l'opinion publique pour les nations ; les répliques que les rois étoient obligés de faire , dévoiloient les abus de la cour de Rome : par les doubles passions de la couronne et de la tiare, les peuples obtenoient une partie des lumières

qui sont aujourd'hui le résultat de la liberté

de la presse.

Les trois Ordres écrivirent à Rome , le clergé

en latin, la noblesse, et vraisemblablement le

tiers-état, en français. La lettre du clergé étoit

respectueuse , mnis ferme ; celle He la noblesse violente, et celle du tiers-état, qu'on n'a plus, vraisembluLlement aussi vit^oun-use que celle de la noblesse, à en jucher par la réponse des cardinaux. Le pape traita l'église gallicane de fdie folle , et se plaiijçnit de ce que la noblesse et les Communes n'a voient pas même daigné bji accorder le titre de souverain pontife.

Après la tenue d'un consistoire, l'assemblée d'un concile à Rome, et la promulgation de nouvelles bulles, (juillaume de Nogaret , chevalier du roi, dans une assemblée des prélats et des barons (1303) déclara que Boniface n'étoit point pape, qu'il étoit aux termes de l'Evangile, un voleur et un brigand; qu'il étoit temps d'arrêter ce misérable, de le mettre au cachot, d'assembler un concde pour le juger , ce qu'étant fait, les cardinaux éliroient un vrai pape; Boniface lança une bulle d'excommunication contre Philippe, et mit le royaume en interdit: il se trompoit d'époque ; le siècle de Grégoire VII étoit déjà loin. ■ ■ , ■

Les deux nonces chargés de porter au roi la sentence papale furent jetés en prison , les bulles saisies, le temporel des ecclésiastiques françois qui s'étoient rendus à Rome confisqué, les Ordres du royaume convoqués au Louvre afin d'aviser au moyen de se venger ^

du pontife. Dans cette assemblée un procès public fut intenté à Boniface par Guillaume de Plasian ; les principaux articles portaient : que le pape nioit l'inimortalité de l'âme, qu'il doutoit de la réalité du corps de Jésus- Christ dans TEucharistie, qu'il étoit souillé du péché infâme, et qu'il appeloit les François Patarins. Le roi, sur les conclusions de Nogaret et de Plasian, en appelle des

ijulles de Boniface aux conciles futurs et aux papes futurs. Les Troisétats adhèrent à cette déclaration.

Ncgaret se trouvoit alors en Italie; il fin chargé de signifier au pape la résolution de l'assemblée générale de France. Le violent pontife, retiré à Agnanie , sa ville natale , préparoit de nouveaux foudres. Nogaret avoit reçu l'ordre de l'enlever, de le conduire à Lyon où il seroit privé des clefs dans un concile général : c'étoit à leur tour les rois qui déposoient les papes.

Nogaret s'entendit avec Colonne, de cette puissante famille romaine que Boniface avoit persécutée. L'entreprise fut conduite avec secret et succès : Nogaret et Colonne, à l'aide de quelques seigneurs gagnés et d'aventuriers enrôlés, s'introduisent dans Agnanie , le 7 septembre 1303 , au lever du jour. Le peuple se joint aux assaillans et force le palais du pape. Les portes de son appartement sont brisées; on entre:

]e pontife étolt assis sur un trône, portant sur les épaules le manteau de saint Pierre , sur sa tête une tiare ornée de deux couronnes , symbole des deux puissances, et tenant k la main la croix et les clefs.

Nogaret, étonné, s'approche avec respect de Boniface , accomplit sa mission , et l'invite à convoquer à Lyon le concile général. « Je me con- » solerai , répondit Boniface, d'être condamné)) par des Patarins. » Le grand-père de Nogaret étoit Patarin, c'est-à-dire Albigeois , et avoit été brûlé vif comme hérétique. « Veux-tu déposer » la tiare? s'écria Colonne. — Voilà ma tête, » répliqua Boniface ; je mourrai dans la chaire » où Dieu m'a assis. » Pie VI prisonnier, à moitié expirant, dépouillé des marques de sa puis-

sance, étoit arrivé à Aalence; le peuple, entourant la maison où il étoit déposé , l'appeloit à grands cris ; le vicaire de Jésus-Christ se traîne à une fenêtre , et , se montrant à la foule, dit : jEcce homo l C'étoit là toute une autre grandeur et toute une autre manière de mourir.

Boniface après sa haute réponse à Colonne se répandit en outrages contre Philippe. Colonne donne un soufflet au pape , et lui auroit plongé son épée dans la poitrine , si Nogaret ne l'eût retenu. « Ghétif pape, s'écrie Colonne, regarde

» de monseigneur le roi de France îa bonté , qui » te garde par moi et te défend de tes ennemis.» Boniface, craignant le poison, refusa tout aliment ; une pauvre femme le nourrit pendant trois jours avec un peu de pain et quatre œufs. Le peuple , par une de ses inconstances accoutumées, délivra le souverain pontife qui partit pour Rome; il y mourut d'une fièvre frénétique (Il octobre 1303). Quelques auteurs ont écrit qu'il se brisa la tête contre les murs , après s'être dévoré les doigts.

Les troubles de la Flandre , à peine conquise par Philippe le Bel , recommencèrent. Il y eut de grands massacres, principalement à Bruges. Pour reconnoître les François qu'on vouloit égorger, on les forçoit de répéter ces mots en bas allemand : Scilt ende wriendt , bouclier et ami; le mot ciceri avoit ainsi servi d'arrêt de mort aux Vêpres siciliennes. Il y a des mots auxquels les Gaulois et les François ont encore mieux dénoncé leur double race : pour s'épargner l'ennui d'apprendre les langues étrangères, ils ont enseigné la leur les armes à la main, à toute la terre; il est probable que ce ne fut pas en latin que Brennus prononça au Gapitole le uœ victis.

Le massacre de Bruges fut suivi de la bataille de Courtray; des paysans et des bourgeois,

commandés par le tisserand Pierre le Roy qui se fit armer chevalier à la tête du camp , remportèrent une victoire signalée sur les plus grands capitaines et la plus haute noblesse <!e Trance. Il demeura prouvé que la valeur n'étoit pas exclusivement du côté delà chevalerie; lumière de plus montrée aux peuples. Quatre mille paires d'éperons dorés lurent enlevés à quatre mille chevaliers par les bons hommes de Flandre (130J).

Cette victoire donna lieu à une singulière aventure : quelques Flamands déguisés en mendians , se tirent passer pour des seigneurs françois échappés à la journée de Gourtraj, ayant juré de demeurer pendant sept ans sous l'habit de pauvres, sans révéler leur naissance; les veuves les prétendirent reconnoître , et les admirent à jouir de leurs droits.

Philippe prit sa revanche à la bataille de Mons en Puèle : La consécration de la statue grossière que l'on voyoit encore avant la révolution dans la cathédrale de Paris, attestoit cette victoire.

La découverte de la boussole est du règne de Philippe le Bel , et coïncide avec celle de la poudre; inventions qui ont changé, l'une le globe , l'autre la société matérielle , en attendant la découverte de l'imprimerie, qui

devoit transformer le monde de l'intelligence. Il n'est pas clair néanmoins que Jean Gira , ou Goya, ou Flavio Jivia d'Amalfi , soit l'inventeur de la boussole; Marc Paul pouvoit l'avoir apportée de la Chine vers l'an 1260, et un vieux poète, François Guyot , de

Provins, décrit exactement la boussole, sous le nom de marinetta ou pierre marinière , vers la fin du douzième siècle, cinquante ans et plus avant le voyage du Vénitien en Chine. La fleur de lis, qui chez tous les peuples signale le nord sur la rose des vents, semble assurer à la France l'invention ou le perfectionnement delà boussole: cette fleur a de même indiqué bien d'autres gloires, avant l'époque où elle n'a plus marqué que des malheurs.

Le mouvement général des esprits, qui fait du quatorzième siècle un siècle à jamais mémorable, amena , en 1308, l'insurrection des trois cantons de Schweitz, d'Uri et d'Undervalden; la liberté se réveilla au milieu des lacs et des rochers des Alpes: tandis que les Communes de Flandre préparoient dans leurs plaines les républiques industrielles des Artavelle, la république agricole et guerrière de Guillaume Tell se formoit dans les montagnes de la Suisse.

Lyon, en 1310, fut réuni h la couronne : Cette même année vit la conquête de File de TOME m. 22

Rhodes par Jes chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Le concile de Vienne, 1311 , termina le dé-, mêlé de la couronne de France et de la tiare, car Philippe avoit poursuivi la mémoire même dcBouiface. Ce concile traita aussi de l'abolition de l'ordre des Templiers : elle remplit la fin du règne de Philippe.

Neuf" gentilshommes François établirent, en 1118, l'ordre dos Templiers à Jérusalem. Cet ordre acquit d'immenses richesses, et devint susnect aux jjeuples et aux rois. Les Templiers étoient accusés de se vouer entre eux à d'infâmes voluptés, de renier le

Christ, de cracher sur le crucifix, d'adorer une Idole à longue barbe, aux moustaches pendantes, aux yçux d'escarboucle, et recouverte d'une peau humaine, de tuer les enfants qui naissoient d'un Templier, de les faire rôtir, de frotter de leur graisse la barbe et les moustaches de l'idole, de brûler les corps des Templiers décédés, et de boire leurs cendres détrempées dans un philtre. On peut toujours deviner les siècles au genre des calomnies historiques : brutales et absurdes dans les temps de grossièreté et de foi, raffinées et presque vraisemblables dans les temps de civilisation et de doute.

L'abolition de l'ordre des Templiers ne. fut

pas cependant une pure affaire de finances : Il paroît assez prouvé que les Chevaliers appartenoient à la secte des Manichéens , et que Philippe se montra plus jaloux de leur autorité qu'avide de leurs trésors. Quoi qu il en soit, l'humanité et la justice furent également violées dans ce procès : la nature des accusations fut si bien calculée pour frapper l'esprit de la foule , que l'opinion vulgaire a transformé en monstres ces moines-chevaliers qui n'étoient vraisemblablement coupables que de passions et d'erreurs. Ce n'est qu'au commencement du dix-neuvième siècle qu'un savant et un poëte a vengé leur mémoire (M. Raynouard). Il faut descendre presque jusqu'à nos jours, pour trouver dans l'abolition de l'ordre des Jésuites (la différence des époques admise) quelque chose de l'appareil et du fracas qu'excita dans le monde catholique l'abolition de l'ordre des Templiers.

Le ministre de Philippe le Bel , Enguerrand de Marigny, fut, dans le règne suivant, victime de cette même iniquité des hommes qu'il avoit soulevée contre les Templiers; il expia par

une injuste mort le supplice injuste de Jacques de Molay : Dieu patient et vengeur suspend quelquefois son bras , mais ne détourne jamais les yeux.

Si l'on en croit une vieille chronique , les chevaliers du Temple, sur le bûcher, citèrent Philippe le Bel et Clément V à comparoître dans l'an et jour au tribunal suprême; et le prince et le poutile se présentèrent dans le délai légal à la barre de l'éternité. Ferdinand IV, roi de Gastiîle, mandé de même à l'audience de Dieu par deux gentilshommes qu'il avoit fait mourir, expira juste au terme de l'assignation, d'où lui resta le terrible surnom de Ferdinand l'ajourné. Ces récits ne sont point sans dignité morale; l'histoire se plaît aux choses graves et tragiques : on ne doit point écarter les faits qui peignent les croyances, les mœurs, la disposition des esprits, et qui donnent de salutaires leçons. Dans tous les cas, il sera toujours vrai que le Ciel entend la voix de l'innocence et du malheur, et que l'oppresseur et l'opprimé paroîtront tôt ou tard aux pieds du même

juge- Philippe le Bel ouvrit un des siècles les plus

féconds en transformations sociales, et ce prince lui-même fut une nouveauté : il connut la raison d'état, et commença la conversion du vassal en sujet. Mais si d'un côté la liberté Feligieuse, politique et civile fit un pas considérable sous son règne par le choc de la puissance temporelle et de la puissance spirituelle, par la

convocation des Trois-états, par l'établissement du Parlement sédentaire; d'un autre côté, Philippe donna naissance à l'esprit de

la monarchie absolue, et montra dans l'avenir des rois tels que la France ne les devoit pas long-temps supporter.

I.OUIS X

De i3i4 a i3j6

Philippe le Bel laissa trois fils : Louis X , surnommé le Hutin, Philippe V, dit le Long, et Charles IV, dit le Bel. Tous trois moururent vite , tous trois furent déshonorés par leurs femmes. Cette succession de trois frères se présente deux autres fois dans notre histoire , et toujours à la maie heure : François II, Charles IX, Henri III; Louis XVI, Louis XVIII, et Charles X. Marguerite, reine de Navarre, femme de Louis le Hutin, Blanche, fille cadette d'Othon IV, comte palatin de Bourgogne, femme de Charles le Bel, furent enfermées au château Gaillard bâti par Richard Cœur de Lion , et où l'on racontoit qu'il avoit plu du sang; on les tondit et rasa, punition de l'adultère : Marguerite fut étranglée avec le linceul de sa bière: Blanche, répudiée, prit le voile dans l'abbaye

342 ANALYSE RAÎSONNEE

deMaubuisson. Jeanne , comtesse de Bourgogne, sœur aînée de Blanche et femme de Pliilippe le Long, emprisonnée d'abord au château de Dourdan, acquittée ensuite par arrêt du parlement, rentra dans le lit de Philippe. Les séducteurs de Marguerite et de Blanche étoient deux frères bossus. Philippe et Gauthier d'Aulnay : ils furent écorchés vils, traînés dans la prairie de Maubuisson nouvellement fauchée , mutilés et pendus à un gibet par-dessous les bras :

Que il furent vif escorchiez ,

Puis fu lo nature copée

Aux chiens et aux bestes jetée.

Ils ne croyoient pas avoir acheté trop cher leur supplice.

Enguerrand de Marigny fut alors poursuivi pour anciennes concussions sous le règne de Philippe le Bel. L'avocat qui plaida contre lui allé^ gua les exemples des serpents qui clesgatoient la terre de Poitou au temps de monseigneur saint Hilaire , et appliqua et comparagea les serpents à Enguerand et à ses parents et ajjins. On ne permit pas môme à l'accusé de parler : Si ne lui fut en aucune manière audience donnée de soi défendre. Le comte de Valois persécutoit Marigny à causes de quelques paroles

hautaines proférées au jour de la fortune. On ne put cependant faire condamner cet homme illustre qu'en produisant l'accusation de sorcellerie , dernière ressource de l'injustice et de -la délation dans ces temps, comme on employoit l'accusation de trahison dans la république romaine , et de lèse-majesté dans l'empire romain : toutes les consciences se fermoient et se taisoient au seul mot de sorcellerie , et l'innocent devenoit coupable. Le roi déclara qu'il ôtoit sa main de Marigny : Charles I". ôta sa main de Strafford. Le parlement ne jugea point Marigny qui fut pendu (30 avril 1315) au gibet de Montfaucon avant le lever du jour , par arrêt d'une commission de barons et de chevaliers convoquée au bois de Vincennes ; c est la première commission assemblée dans ce bois; on sait quelle a été la dernière. « Montfaucon a apporté tel » malheur, dit Pasquier (dans le chapitre in- » titulé : Plus malheureux que le bois dont, on ^> fait le gibet , liv. VIII, chap. 40, p. 742) , à)) ceux qui s'en sont meslez,

que le premier qui » le fit bastir (qui futEnguerrant de Marigny) » y fut pendu; et depuis, ayant esté refaict par » le commandement d'un nommé Pierre Remy)) (général des finances sous Charles le Bel) , luy- » même y fut semblablement pendu (sous-Phi- » lippe de Valois) ; et , de nostre temps , maître

» Jean Moulnier, lieutenant civil de Paris j jr » ayant lait mettre la main pour le refaire , la)) fortune courut sur luy, sinon clc la penderie, » comme aux deux autres, pour le moins d'a- M mende honorable , à laquelle il fut depuis con- » damné. »

Ici la civilisation rétrograde; la justice recule et est moins avancée que dans les Etablissements de saint Louis ^ et dans les Règlements de Philippe le Bel; mais l'exécution de nuit et la corde pour le gentilhomme ne sont point, comme on l'a pu croire, des infractions à la loi des temps. Les Etablissements de saint Louis stipulent qu'un gentilhomme coupable du déshonneur d'une iille de famille, sera pendu. Il y avoit, ce cas échéant, égalité de supplice pour le noble et le roturier ; on supposoit que le crime faisoit déroger. Depuis, les gentilshommes ont prétendu qu'il y avoit des crimes de race, comme il y avoit une noblesse d'extraction, et ils ont réclamé le privilège de l'échafaud.

Les regrets du roi et du peuple vengèrent Marigny. En ce temps-là l'imagination des hommes , plus sensible parce qu'il y avoit plus de foi en toute chose , expioit les fautes des passions : une calamité générale qui survenoit (comme il arriva alors) après une injustice individuelle , étoit prise pour un châtiment du Ciel : Dieu, juge ♦

en dernier ressort, établissoit, pensoit-ôn , la peine auprès de la prévarication ; grave système qui lioit par la morale les desti-

nées de tout un peuple h l'iinquiLé accomplie sur un seul homme; système sans danger qui n atfoiblissoit point le pouvoir en lui commandant le repentir, parce que l'ordre émanoit de la puissance éternelle.

Mais si la civilisation recula dans l'ordre civil , à propos du supplice d'Enguerrand, la voici qui avance dans l'ordre politique. Louis le Ilutin publia , le 3 juillet 1305, des lettres qui méritent d'être rapportées pour l'honneur des to\s> frajics et du peuple ^«nc.

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France » et de Navarre, etc.: Comme selon le droit de » nature chacun doit mnsirejranc, et par aucuns » usages ou coustumes, qui de grant ancienneté 1) ont été introduites et gardées jusques cy en » nostre royaume, et par aventure j!)o^^r le mef- ^^ fet de leurs prédécesseurs, mou\t de personnes » de nostre commun pueple, soient encheiies en ^) lien de servitudes et de diverses conditions , » qui moult nous desplait. Nous considérants » que nostre royaume est dit, et nommé le » royaume des Francs , et voullants que la chose » en vérité soit accordant au nom , et que la cou- » dition des gents amende de nous en la venue

» de nostre nouvel gouvernement. Par délibéra-)) lion de nostre graiit conseil , avons ordene et » ordenons , que jTeneiaH-ment, par tout nostre)) royaume , de tant comme il peut appartenir h » nous et à nos successeurs , telles servitutes » soient ramenées à franchises] et ^ tous ceux 3 qui de ourine , ou ancienneté , ou de nouvel)) par mariage , ou par résidence de lieus de » serve condition , sont encheiies ou pour roi en t » eschoir en liens

de servitudes, francliise » soit données o bonnes et convenables condi- » tions. »

L'esprit philosophique de cette loi, ses considérations générales sur la liberté qui est un droit de nature , contrastent avec l'enfance du dialecte : les idées sont plus vieilles que la langue.

Des historiens ont pensé que ces lettres ne furent qu'un moyen de finances imaginé dans le Lut d'obtenir par le rachat du servage, un argent dont on avoit grand besoin. La remarque de ces historiens fût-elle vraie, je diroi s encore : peu importe comment la liberté arrive aux hommes, pourvu qu'elle leur arrive; toutes les interprétations possibles ne détruisent pas un fait indicateur d'une importante révolution commencée dans l'état social. Mais la remarque tombe à faux : le roi , en affranchissant

ses serfs , gens de corps , gens de pouesle , gens de mortemain , diminuoit ses revenus , car les serfs étoient soumis à certaines taxes; il étoit donc équitable que la couronne, en accordant la liberté, ne le fît pas aux dépens de sa force ; c'est ce que l'ordonnance exprime très-bien : « Vous)) commettons (collecteurs, sergens, etc.) et)) m.andons pour traitez et accordez avec eus » (serfs) de certaines compositions, par les- » quelles soffisant recompensation nous soit faite » des émoluments, qui desdites servitudes ^o- » vent venir à nous et à nos successeurs. »

Si les idées étoient plus vieilles que le langage, il se trouve encore que le roi devançoitle peuple: très-peu de serfs consentirent à se racheter ; on voit d'autres lettres par lesquelles Louis X déclare que plusieurs nont pas connu la grandeur du bienfait qui leur étoit accordé^ et ordonne qu'on les contraigne à payer de grosses sommes, c'està-dire qu on les oblige à devenir libres.

Toute révolution qui n'est pas accomplie dans les mœurs et dans les idées, échoue : la dégradation qu'amène la dépendance est pour l'être accoutumé à obéir, une sorte de tempérament, une nature qui accomplit ses lois dans le dernier ordre de l'intelligence ; or, il y a dans les lois accomplies un certain Ijien-aise. Délivré des soucis de la pensée et des soins de lavenir, l'esclave

s'habitue à son ii^nominie; sans liens sociaux sur lu terre, la servitude devient son indépendance; si vous l'émancipez tout à coup, épouvanté de sa liberté il redemande ses chaînes. Le génie de l'homme est comme l'aigle ; lorsqu'il est nourri dans la domesticiu'î , et qu'on le veut rendre aux champs de l'air, il refuse de s'envoler, et ne sait user ni de ses serres, ni de ses ailes.

Louis rappela les Juifs chassés par Philippe le Bel (28 juillet 1315). Il leur fut défendu de prêter sus vessel ou aournenients d église, iie sus gages sanglants ' , ne sus gages mouillés fraîchement; il leur étoit ordonné de porter le signel, là où ils Uavoient accoutumé , et sera large cïun blanc tournois d'argent au plus , et sera d autre couleur que la robe , pour être mieus et plus clerement apparent ^. Les Juifs étoient gens de poueste à perpétuité; si leurs enfants avoient une nourrice chrétienne, les clercs la pouvoient excommunier itS'e^i benevoluTit quod nutrices Judœorum excommunicentur, dit un

■• Cet article se trouve dans une charte latine de Philippe Auguste (février 1218).

' Ce signe étoit une rouelle jaune ou moitié blanche et rouge, que le Juif devoit porter en vertu du chapitre 68 du concile de La-

tran, de l'an 1215: ut omni tenipore in medio pectoris rotant portent , ajoute un statut de l'église de Rhodet.

Etablissement de Philippe-Auguste. Un commentateur croit qu'on peut lire meretrices pour nutrices ^ (prostituées au lieu de nourrices). Que veulent dire tant de dédains pour ce peuple vivant à part dans tous les temps; isolé au milieu de tous les autres peuples; ne changeant jamais; n'ayant passé comme les races renouvelées, ni par la barbarie, ni par la civilisation; toujours au même degré de sociabilité; jamais conquis parce qu'il l'a été une fois et pour toujours; jamais libre parce que toutes les nations le regardent comme un esclave qui leur est dévolu de droit , comme s'il y avoit pour lui une 'origine mystérieuse, fatale, incontestée de servitude! Est-ce Dieu qui avoit mis sur la poitrine des Juifs, dans le moyen âge, le si^nel de sa main ? Il leur étoit défendu de prêter sur gages sanglants ou sur vêtements mouillés : on les soupçonnoit donc de profiter de la dépouille de l'assassiné et du noyé? Ne sembloient-ils pas poursuivis par le souvenir de cette robe tirée au sort, et vendue au prix de trente deniers? Enfin, leurs enfants ne paroissoient pas dignes d'être abreuvés d'un lait légitime; la nourrice chrétienne qui prenoit à son sein l'enfant d'un Juif, tomboit dans la réprobation éternelle

^ Brussel , tract, de Usu. feud, , t. I, pag. 5S3.

dont étoit frappée l'innocente créature que la pitié avoit mis dans ses bras.

Après dix-neuf mois de règne, Louis X mourut âgé de vingt-quatre ou vingt-six ans. Il avoit continué la guerre malheureuse de Flandre. Ce jeune prince eut des qualités : il confirma d'utiles

ordonnances pour la protection des laboureurs; personne, sous peine de (juadruple et d'infamie, ne pouvant s emparer de leurs biens. 11 voulut ôter aux seigneurs le droit de battre monnaie , il ne le put ; la royauté n'avoit point encore détrôné l'aristocratie. Louis X aima les sciences, les lettres et les arts, et se laissa bien conseiller par la clergie laïque.

PHIZCIPPE V.

' De i3i(3à132-2.

Louis X avoit eu , de sa première femme adultère, une fille nommée Jeanne, laquelle héritant du royaume de Navarre le porta dans la maison d'Evreux dont elle épousa le chef. La seconde femme de Louis, Clémence de Hongrie, étoit enceinte lorsqu'il mourut ; il y eut une sorte d'interrègne pendant lequel Philippe, second frère de Louis , eut la régence. Les douze pairs décidèrent que si l'enfant à naître était

femelle, la couronne passeroit à Philippe: c'est la première fois qu'il est parlé dans notre histoire de la loi salique , et de l'application de cette loi. Clémence accoucha d'un fils, Jean P'. , il ne vécut que cinq jours ^ (an 1316); plusieurs historiens l'ont omis dans le catalogue des rois, tant il passa vite; on ne retrouve que dans des Chartes oubliées les dates rapprochées de sa naissance et de sa mort : heureux si un autre orphelin royal eût de même caché sa courte vie dans ie trésor poudreux de nos Chartes, s'il n'eût jamais senti le poids de la couronne, qu'il n'a cependant pas portée!

Philippe V, dit le Long , fut proclamé roi; il y eut contestation; plusieurs princes, et entre autres le frère du roi , qui fut depuis Charles le Bel, vouloient qu'on examinât les droits que Jeanne,

fille de Louis X, pouvoit avoir aux couronnes de France et de Navarre. Le sacre se fit à huis-clos. Une assemblée d'évêques, de seigneurs et de bourgeois de Paris, déclarèrent qu'au royaume de France la femme ne succède pas ^, et cela contre la maxime du droit féodal, par qui presque tous les grands fiefs tomboient de lance

^ Spicil. , tom. III, pag. 72, Trésor des Chartes. 2 Contin. chron. Guill, de Nangis. ; Spicil., tom. If I , pag. 72.

en quenouille. Uii traité conclu en 1^16 entre Philippe V, alors régent, et le duc de Bourgogne, avoit stipulé que, si la veuve de-LouisX accoucboit d'une fille, cette princesse, et Jeanne sa sœur, du premier lit, ou 1 une des deux , en cas que l'autre mourût , auroient le royaume de Navarre avec les comtés de Champagne et de Brie, al quelles donneraient quittance du reste du rojaume de France'^. Ne croiroit-on pas voir d'obscurs héritiers se partageant une ferme en famille? Ces anciennes monarchies chrétiennes étoient singulières tant pour le droit que pour les mœurs; elles avoient à la fois quelque chose de rustique et de violent , d'équitable et d'injuste comme la vieille république romaine : deux femmes donnoient quittance de cette mâle patrie qui , portant sa gloire en tous lieux, donnoit souvent elle-même en se retirant, quittance de ses conquêtes.

Jeanne épousa Philippe, fds aîné du comte d'Évreux , auquel elle porta en dot le rojaume de Navarre; elle fut mère de Charles le Mauvais. Philippe le Bel avoit marié sa fille Isabelle à Edouard II, roi d'Angleterre; elle fut mère

1 Très, des Cha. ^av. layette III, pièce 7 ; Dupuis , Traité de la uiaison des rois ; Leibnitz, in eod. diplom. , p. 70; Mém. de l'Ac. des bel.-let., t. XVII, p. 295.

d'Edouard 111 , autre fléau de la France. Le royaume de JNavarre, entré par le mariage de Philippe le Bel dans la maison de France , eu sortit sou^ le règne de ses fils , pour y rentrer quatre siècles après par une autre princesse du nom de Jeanne , mère d'Henri IV; époque à laquelle nos monarques reprirent ce titre et ne le quittèrent plus qu'en perdant les deux couronnes. Disons donc aussi tout d'un coup , que Charles le Bel érigeant la baronnie de Bourbon en duché-pairie en faveur de Louis I"., fils aîné de Robert, sixième fils de saint Louis, obligea celui-ci à renoncer au nom de Clermont et à prendre celui de la mère de sa femme, Agnès de Bourbon : delà vint ce nom de Bourbon, auquel il n'a manqué pendant tant de siècles que cette gloire de l'adversité, qu'il a enfin magnifiquement obtenue. Ainsi se montrent à peu près à la même époque, dans notre histoire, ces Bourbons et ces Navarrois , lesquels , accablés sous la même couronne, dévoient voir leur premier roi tomber sous le poignard du fanatique, et le dernier sous la hache de l'athée.

Philippe V, de même que ses prédécesseurs, étoit toujours en querelle avec les princes flamands ; il finit néanmoins par mettre un terme à une guerre qui avoit duré vingt-cinq années, eu donnant sa fille Marguerite en mariage au comte

TOME III

de Nevers, à condition qu'il succc^deroit au comté de Flandre. L'Allemai-ne ctoit divisée entre les deux prétendants à l'empire, Frédéric d'Autriche et Louis de Bavière. L'Italie prenoit part k cette division dans les deux partis guelfes et gibelins : les Yisconti s'élevèrent dans ces troubles. Le pape publia contre eux une croisade comme autrefois contre les comtes de Toulouse.

Reparurent sous Philippe le Long ces bandes de paysans armés, qui, sous le nom de Pastoureaux, avoient déjà désolé la France pendant la captivité de saint Louis, et qui, sous prétexte d'aller délivrer la Terre-Sainte, ravagèrent leur propre pays et massacrèrent les juifs. Le mouvement qui pendant plusieurs siècles , avoit poussé les Germains vers le Midi et les Arabes vers le Nord, conserva son principe dans les races qui l'avoient opéré : l'humeur vagabonde et inquiète des Barbares continua de s'agiter, tant que la société demeura privée de ses droits; c'étoit l'indépendance naturelle de l'individu qui se montroit au défaut de la liberté politique de l'espèce.

Quelques ordonnances sur la justice font honneur à Philippe V : il est défendu aux juges de débiter nouvelles ou eshattements pendant les audiences, de recevoir paroles privées ^ 11 est

1 Ordon. des R., t. I, p. 673, 702, 729.

défendu de passer ou conseiller au roi aucune lettre contraire aux anciens règlements ^ Messire Dieu qui tient sous sa main tous les rois , ne les a établis en terre quajîn quils gouvernent ensuite dûment ^. On fixe au règne de Philippe V l'époque du droit qui rend le domaine de la couronne inaliénable ^ (1321) : les lois générales prenoient la place des lois privées. Le roi ne pouvoit plus acquérir ni vendre, comme les autres possesseurs des grands

fiefs; il sortoit du pérage : mis à part de l'aristocratie et de la démocratie, il commençoit ce pouvoir inviolable que la liberté lui reconnoit aujourd'hui pour sa propre garantie et pour le maintien de l'ordre. Mais la nation renaissante, en même temps qu'elle élevoit la royauté à une hauteur inaccessible , régularisoit le mouvement de cette royauté, et il y avoit une loi supérieure à la volonté de la couronne , l'inaîiénabilité.

Philippe le Long s'occupa de l'administration; il régla la dépense de sa maison. Il faut prendre garde de confondre les idées par la ressemblance des mots : les anciens rois n'avoient point de liste civile; ils vivoient des revenus de leurs domaines; quand ils administroient leur maison,

1 Ordon. des R. , t. I , p. 672, 673.

2 Ordon. des R. , t. I, p. dm.

^ Ordon. des R., t. 1, p. 665.

ils admiiiistroient de fait les revenus de la couronne; l'impôt, qui avoit toujours une destination spéciale, étoit applicable aux lieux où il étoit levé, et ne tomboit dans les cofires du roi que par abus. Toutes ces grandes charges aujourd'hui antiquailles de la royauté , qui n'ont plus de place dans la constitution de l'état, qui coûtent beaucoup et ne sont bonnes à rien , étoient dans l'origine des places administratives. Le maître de l'écurie du roi devint, sous Philippe V, premier écuver du corps; il se changea en grand-écuyer sous Louis XL Philippe établit des capitaines généraux dans les grandes villes; le système d'élection prévaloit toujours, et ces capitaines étoient élus par le conseil des prud'hommes. Enfin Philippe avoit songé à établir l'égalité des poids et mesures, et une seule monnoie pour la France. Les siècles marchoient.

Philippe aimoit les lettres ; il s'entoura de poètes et de savants, ce qui n'est remarquable que par ses ordonnances dans lesquelles l'on sent un esprit quelque peu philosophique , étranger à cet âge. Toulouse devint métropole; seize évêchés nouveaux furent établis.

A peu près k cette époque Le Dante mourut en Italie , et le sire de Joinville en France ; celui-ci étoit plus que centenaire : représentant des temps de saint Louis parmi des hommes qui déjà ne lui

ressembloient plus , il devoit nous transmettre cette chronique pleine de charmes dont la langue n'est plus la nôtre ; nous lui devons le premier monument de notre littérature , comme Le Dante a glorifié sa patrie de cet ouvrage, à la fois portrait vivant et statue colossale du moyen âge.

CHARIiES IV.

De i32a à iSîS.

Philippe V mourutàLongchamp , le 3 janvier, âgé de vingt-huit ans , après en avoir régné six. Il laissa quatre filles: un fils qu'il avoit eu de Jeanne, héritière du comté de Bour^osrne, mourut en bas âge. Charles IV, dit le Bel , succéda à Philippe. L'archevêque de Reims, Robert de Courtenai, sacra les trois frères : Louis Hutin , Philippe le Long et Charles le Bel ^ : honneurs répétés dont il offre en sa personne le seul exemple, et qui prouvoient en même temps la vanité et la rapidité des honneurs de la terre.

Charles IV s'occupa vivement, dans les premiers moments de son règne, d'une croisade pour secourir les chrétiens de Chypre et d'Ar-

1 Baluzc, t li. p. 4.^(0.

ménie ^ Ce ne fut qu'un projet coûteux. On fit la recherche des financiers, presque tous Lombards. Gérard Laguette , receveur général des revenus de la couronne ^, mourut dans les tortures de la question.

Des commissions royales allèrent dans les provinces châtier les juges prévaricateurs et les nobles qui s'emparoienl du bien d'autrui. Jourdain de Lille, seigneur de Cazaubon, étoit accusé de rapt, de vol et d'as-iassinat : cité à la cour du Roi, il assomma l'huissier qui vint lui signifier l'ordre, et osa comparoître devant ses juges, accompagné de la principale noblesse de sa province. Il n'en fut pas moins condamné à mort, traîné à la queue d'un cheval et pendu ^ Ce fait prouve l'usurpation de la couronne et la décadence du pouvoir féodal. Jourdain de Lille étoit un brigand, mais il étoit souverain dans sou château ; s'il, eût manqué de foi au roi , comme son homme-hge, il eût été punissable; il n'avoit commis que des crimes privés , et dans la loi du temps , ne tenant sa puissance que de Dieu, il n'éloit punissable que de Dieu.

^ Ruin., an. 1322, n°. 36 et suiv.

^ Abr. chron., t. II, p. 839.

^ Spicil., t. m, p. 80, 81 ; Hist des Lang. , t. IV, p. 191.

Mais la monarchie n'étoit plus la monarchie <l'Hugues Capet, et les masses roturières avoient gagné par l'intervention du trône ce que leurs oppresseurs aristocratiques avoient perdu.

Des contestations en Flandre pour la succession du comté, entre Louis II, petit-fils du vieux comte de Nevers, et Robert de Cassel , fils de ce même comte (de 1323 k 1325); une défaite des Navarrois par les Basques; une guerre en Guyenne occasionée pour la construction d'un château, entre le roi de France et le roi d'Angleterre, comme duc d'Aquitaine, remplissent les années 1323, 1324- et 1325. A Toulouse, s'établirent . des débats plus pacifiques : l'académie de la gaie société des sept torbadors donna naissance à celle des jeux floraux. Ce règne de six ans de Charles le Bel n'est remarquable que par la révolution qu'il amena en finissant , et par les idées qui se développèrent en Angleterre.

Edouard II avoit épousé Isabelle de France, sœur de Charles le Bel, et dont il eut Edouard III, je l'ai dit. Ed'ouard II étoit livré aux favoris. Ga veston, gentilhomme de Gascogne , lui avoit déjà été arraché par les seigneurs ; il prit un autre favori , Hugues Spenser , lequel , avec son père aussi nommé Hugues, devint le maître de l'état.

Les barons s'assemblèrent ; les Spenser en firent décapiter vingt-deux, parmi lesquels se trouvoit Thomas de Lancastre, oncle du Roi. Après beaucoup d'événements et d'aventures, Edouard II , accusé au parlement d'avoir violé les lois du pays et de s'être livré à d'indignes ministres, lut , par arrêt de ce même parlement, déposé, condamné à garder une prison perpétuelle, la couronne passant immédiatement à Edouard III ^ L'arrêt lui fut lu en prison, en ces termes : Moi Guillaume Trussel, procureur du parlement et de toute la nation anglaise , je vous déclare dans leur nom. et de leur autorité , que je révoque et rétracte l hommage que je vous ai j ait; et dès ce moment je vous prive de la

puissance rojale , et proteste que je ne vous obéirai plus comme à mon roi.

Voilà dès l'an 1327 (14 janvier) un roi jugé et déposé par ses sujets.

L'Angleterre devoit multiplier ces exemples. Le roi Jean avoit déjà concédé la grande Charte; les Communes étoient entrées au parlement comme dans nos Etats; en 1265, le parlement appelé Leicester avoit ofiert le premier modèle de la division du parlement en deux chambres ; événement qu'on ne remarqua point , mais dont

1 Thoyr., Hist. d'Ang., t. III, p. 132 ; Hum.

les conséquences dévoient être senties si loin et si fort. On fit dire au jeune Edouard III dans sa proclamation que son père s en est ousté des governement du roïalme de sa bone yolunté ^ , mais cesprincipes de souveraineté absolue, de succession , de non élection , étoient encore si peu reconnus , quoi qu'on en ait dit , que nous allons voir Edouard III disputer la couronne de France à Philippe de Valois, nonobstant la loi salique. Edouard II, renfermé au château de Bardai, fut assassiné au moyen d'un fer rouge qu'on lui enfonça dans le fondement à travers un tujau de corne.

Un vieux poëte anglois représente Edouard regardant des bergers dans la campagne à travers les fenêtres grillées de sa tour , et disant à peu près comme Lucrèce : « Heureux , ô vous qui regardez » du rivage et qui n'êtes point engagé dans le)) naufrage que vous voyez ! »

Oh ! happy y ou ! Who look as from the shore I Et had no venture in the wreck you see!

Uévêque deHerford, consulté pour savoir s'il étoitloisible de tuer un roi détrôné , avoit répondu par une phrase qui selon la ponctuation pouvoit signifier que cela étoit permis, ou que cela n'é-

' Ryni., t. II, p. 171

toit pas permis : le crime étoit chargé de la vraie lecture ^

La mère d'Edouard fut reléguée au château de Rising^ ; Mortiner son favori subit le supplice que Spenser avoit lui-même subi ; et ce fut en raison des droits de cette reine captive, infidèle, déshonorée qui avoit privé son mari de la couronne et delà vie, qu'Edouard 111 réclama la couronne de France.

Charles IV, qui passa dans son temps pour un philosophe, décéda au Lois de Yincennes, le 1'". de février 1328. Jl avoit eu à soutenir la cruelle et ridicule guerre des bâtards , vagabonds sortis de la Gascogne qui se disoient fils naturels des gentilshommes gascons; c'étoit \e^ pastoureaux sous une autre forme. Charles avoit épousé trois femmes : Blanche de Bourgogne , Marie de Luxembourg et Jeanne d'Evreux. Les enfants des deux premières moururent à la mamelle ; Jeanne lui donna deux filles. Il la laissa grosse de sept mois en mourant ; il dit aux seigneurs assemblés autour de son lit que si la reine accouchoit d'une fille , ce seroit aux grands barons de France à adjuger la couronne à qui de droit appartiendrait. Il nomma Philippe de \alois

" Rym. , t. X, p. 63 dans la note.

- Froissa rd.

régent du royaume pour l'interrègne^ : cela confirme tout ce que j'ai dit sur le peu de fixité du principe héréditaire.

Avec le règne de Philippe VI, dit de Valois, commence une ère nouvelle pour la France : nous avons atteint le point culminant des temps féodaux qui vont maintenant décliner. Si les révolutions n alloient pas si vite dans ma patrie; si les heures qui suffisent aujourd'hui à la besogne des siècles ne ni'emportoient avec elles, j'aurais placé ici les quatre grands tableaux de la monarchie féodale : la Féodalité, la Chevalerie, l'Education, les Mœurs générales des douzième , treizième et quatorzième siècles. Mais à peine puis-je consacrer une centaine de pages à ce qui demanderoit des volumes. Je vais présenter une ébauche qu'achèveront des mains plus habiles et plus heureuses.

FÉODALITÉ, CHEVALERIE , ÉDUCATION , MOEURS GÉNÉRALES DES DOUZIÈME, TREIZIÈME ET QUA- TORZIÈME SIÈCLES.

Lorsque les Franks s'établirent en Gaule , ce pays pouvoit contenir de dix-sept à dix-huit millions d'hommes sur lesquels ci.nq cent mille

^ Froissard.

chefs de famille lout au plus étoient de condition h payer la capitatiou ; cela veut dire que plus des deux tiers des habitans étoient de condition servile. L'esclavage portoit sa peine en soi : les invasions étoient faciles chez des peuples dontles deux tiers désarmés et opprimés n'avoient aucun intérêt à défendre la patrie. Le même terrain qui fourniroit maintenant plus de quinze

mille hommes en état de résister, n'avoit pas deux raille citoyens à opposer à la conquête.

Les esclaves, chez les Romains et chez les Grecs, étoient de deux sortes principales , les uns attachés à la maison et à la personne du maître, les autres plantés sur le sol qu'ils cultivoient. Les Germains ne connoissoient que ce dernier genre d'esclaves; ils les traitoient avec douceur et en faisoient des colons plutôt que des serfs.

Les Franks multiplièrent ces esclaves de la terre dans les Gaules; peu à peu Yesclai'cige se changea en servage , lequel servage se convertit en salaire , lequel salaire se modifiera à son tour : nouveau perfectionnement qui signalera la troisième ère et le troisième grand combat du christianisme.

Si la moyenne propriété industrielle recommença par la bourgeoisie, la petite propriété agricole recommença par les serfs afiranchis devenus fermieis-propriétaires moyennant une

redevance , quand]a servitude germanique eut prévalu sur la servitude romaine : celle-ci paroît même avoir été complètement abolie sous les rois delà seconde race; on ne voit plus en effet sous cette race de serfs de co^rps, ou d esclaves domestiques dans les maisons \ Il en résulta ce bel axiome de jurisprudence nationale : tout esclave qui met le pied sur terre de France, est-libre. C'est donc un fait étrange mais certain, que la féodalité a puissamment contribué à l'abolition de l'esclavage par l'établissement du servage. Elle y contribua encore d'une autre manière, en mettant les armes à la main du vassal : elle fit du serf attaché à la glèbe un soldat sous la bannière de sa paroisse; si on le vendoit

^ L'esclavage de corps ne cessa pas partout à la fois ; ils se prolongea sui'tout en Angleterre par trois causes -. le dur esprit des habitans, l'invasion normande qui ranima le droit de conquête , l'usage du pays qui n'admet l'abolition formelle d'aucune loi. En 1283 les Annales du prieuré de Dunstale fournissent cette note : « Au » mois de juillet de la présente année, nous avons » vendu Guillaume Pyke, notre esclave, et reçu un marc » du marchand. » C'étoit moins que le prix d'un cheval. Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, dans ces guerres que les Anglois faisoient à Charles 1". pour la liberté des hommes , on voit ces fameux Niveleurs vendre comme esclaves des royalistes faits prisonniers sur le champ de bataille.

encore quand et quand la terre , on ne le vendoit plus comme individu avec les autres bestiaux. Le serf sur les murs de Jérusalem escaladée, ou vainqueur des Anglois avec Du Guesclin . ne portoit plus le ter qui enchaîne, mais le fer qui délivre. Le paysan serf, demisoldat, demi-laboureur, demi-berger du moyen âge, étoit peut-être moins opprimé, moins ignorant, moins grossier que le paysan libre des derniers temps de la monarchie absolue.

On doit néanmoins faire une remarque qui expliquera la lenteur de l'afFranchissement complet dans le régime féodal. L'affranchissement chez les Romains ne causoit presque aucun préjudice au maître de l'aiFranchi il n'étoit privé que d'un individu. Le serf constituoit une partie du Jïef^ en l'affranchissant on abrégeait le fief , c'est-à-dire qu'on le diininuoit, qu'on amoindrissoit à la fois la qualité, le droit et \2l fortune du possesseur. Or, il étoit difficile à un homme d'avoir le courage de se dé-

pouiller, de s'abaisser, de se réduire soi-même à une espèce de servitude, pour donner la liberté à un autre homme.

Voyons maintenant quelle étoit la classe d'hommes qui dbminoit les serfs , les gens de poueste , les vilains taillables à merci de la tête jusqu'aux pieds.

L'égalité régnoit dans l'origine parmi les

Franks. Leurs dignités militaires étaient électives. Le chef ou le roi se donnoit des Jîdèles ou compagnons, des leudes , des anstrustions . Ce titre de leude étoit personnel; l'hérédité en tout étoit inconnue. Le leude se trouvoit de droit memhre du grand conseil national et de l'espèce de cour d'appel de justice que le roi présidoit : je me sers des locutions modernes pour me faire comprendre.

J'ai dit que cette première noblesse des Franks, si c'étoit une noblesse, périt en grande partie à la bataille de Fontenai. D'autres chefs franks prirent la place de ces premiers chefs, usurpèrent ou reçurent en don les provinces et les châteaux confiés à leur garde : de cette seconde noblesse franke personnelle, sortit la première noblesse françoise héréditaire.

Celle-ci , selon la qualité et Fimportance des fiefs, se divisa en quatre branches : i°. les grands vassaux de la couronne, et les autres seigneurs qui, sans être au nombre des grands vassaux, possédoient des fiefs à grande mouvance; 2°. les possesseurs de fiefs de bannières ; 3°. les possesseurs de fief de haubert ; 4°- l^s possesseurs de fief de simple écuyer.

De là quatre degrés de noblesse : noblesse du sang royal, haute noblesse, noblesse ordinaire, noblesse par anoblissement.

Le service militaire introduisit chez la noblesse la distinction du chevalier , miles, et de l'écuyer, servitium scuti. Les nobles abandonnèrent dans la suite une de leurs plus belles prérogatives, celle de juger. On comptoit en France quatre mille ianiilles d'ancienne noblesse , et quatrevingt-dix mille familles nobles pouvant l'ournir cent mille combattants. C'étoit à proprement parler, la population militaire libre.

Les noms des nobles dans les premiers temps n'étoient point héréditaires, quoique le sang, le privilège et la propriété le fussent déjà : on voit dans la loi salique que les parents s'assembloient la neuvième nuit , pour donner un nom à l'enfant nouveau né. Bernard le Danois fut père de Torfe, père de Turchtil , père d'Anchtil, père de Robert <^Harcourt ,• le nom héréditaire ne paroît ici qu'à la cinquième génération.

Les armes conféroient la Koblesse : la Noblesse seperdoit par la lâcheté; elle dormoit seulement quand le noble exerçoit une profession roturière non dégradante; quelques charges la communiquoient, mais la haute charge même de chancelier resta long temps en roture. Dans certaines provinces le ventre anoblissoit , c'est-à-dire que la noblesse étoit transmise par la mère.

Les échevins de plusieurs villes recevoient la Noblesse; ou Tappeloit Noblesse delà cloche.

parce que les échevins s'assembloient au son d'une cloche. L'étranger noble, naturalisé, en France , demeuroit noble.

Les nobles prirent des titres selon la qualité de leurs fiefs; (ces titres, à l'exception de ceux de baron et de marquis, étoient d'origine romaine;) ils furent ducs, barons, marquis, comtes, vicomtes , vidâmes, chevaliers, quand ils possédèrent des duchés , des

marquisats, des comtés, des vicomtes , des baronnies. Quelques titres appartenoient à des noms sans être inhérents à des fiefs; cas extrêmement rare.

Le gentilhomme ne pajoit point la taille personnelle, tant qu'il ne faisoit valoir de ses propres rnains qu'une seule métairie; il ne logeoit point les gens de guerre : les coutumes particulières lui accordoient une foule d'autres privilèges. . Les nobles se distinguoient par leurs armoiries qui commencèrent à se multiplier au temps des croisades. Ils portoient ordinairement un oiseau sur le poing, même en vojage et au combat: lorsque les Normands assaillirent Paris sous le roi Eudes, les Franks qui défendoient le petit pont, ne l'espérant pas pouvoir garder, donnèrent la liberté à leurs faucons. Les tournois dans les villes, les chasses dans les châteaux, étoient les principaux amusements de la noblesse.

On ne se peut faire une idée de la fierté qu'im-

TOME iir

prima au caractère le régime féodal ; le plus mince aleutier s'estimoît à l'égal d'un roi. L'empereur Frédéric I". traversoit la ville de Tliongue; le baron de Krenkingen , seigneur du lieu, ne se leva pas devant lui, et remua seulement son chaperon , en signe de courtoisie. Le corps aristocratique étoit à la fois oppresseur de la liberté commune et ennemi du pouvoir royal; fidèle à la personne du monarque ators même que ce monarque étoit criminel , et rebelle à sa puissance alors môme que cette puissance étoit

juste. De cette fidélité naquit l'honneur des temps modernes : vertu qui consiste souvent à sacrifier les autres vertus; vertu qui peut trahir la prospérité, jamais le malheur; vertu implacable quand elle se croit offensée ; vertu égoïste et la plus noble des personnalités; vertu enfin qui se prête à ellemôme serment et qui est sa propre fatalité, son propre destin. Un chevalier du Nord tombe sous son ennemi : le vainqueur manquant d'arme pour achever sa victoire, convient avec le vaincu qu'il ira chercher son épée ; le vaincu demeure religieusement dans la même attitude jusqu'à ce que le vainqueur revienne l'égorger : voilà l'honneur, premier-né de la société barbare. (Mallet, introd. à l'hist. du Danem.)

De l'état des hommes passons à létat des propriétés.

Le fief qui naquit à l'époque où le servage germanique débouta la servitude romaine , constitua la féodalité. Dans les temps de rév©.lutions et d'invasions successives , les petits possesseurs n'étant plus protégés par la loi, donnèrent leur champ à ceux qui le pouvoient défendre : c'est ce que nous avons appris de Salvien. De cet état de choses à la création du fief, il n'y avoit qu'un pas , et ce pas fut fait par les Barbares: ils avoient déjà l'exemple du bénéfice militaire , c'est-à-dire de la concession d'un terrain à charge d'un service, bien que les fe-ods ne soient pas exactement les prœdia militaria. Il arriva que le roi et les autres chefs ne voulurent plus accepter des immeubles, en installant le propriétaire donateur comme fermier de son ancienne propriété; mais ils la lui rendirent, à condition de prendre les armes pour ses protecteurs : ils s'engageoient de leur côté à secourir cette espèce de sujet volontaire. Voilà le vasselage et la seigneurie.

Toutes les propriétés, dans la féodalité , se divisent en deux grandes classes : l'aleu ou le franc-aleu, le fief et l'arrière-fief. « Tenir en aleu , » dit la Somme rurale, si est tenir terre de Dieu » tant seulement, et ne doivent cens, rente, ne » relief, ne autre redevance à vie ne à iTiort. »

Cujas fait venir le mot Aleu , alodium , d'un

possesseur de terres sine Iode. Il est plus naturel de le tirer de la terre du Leude , fidèle , ou du 3 rude , ami : driidi et vassalli sont souvent réu nis dans les actes. Leude est le compagnon de Tacite, Thomme de la foi du roi dans la loi salique, et V anstrustion du roi des formules de Marculfe.

L'aleu fut dans l'origine inaliénable sans le consentement de l'héritier.. 11 y eut deux sortes de franc-aleu : le noble et le roturier; le noble étoit celui qui entrainoit justice, censive ou mouvance , le roturier celui auquel toutes ces conditions manquoient; ce dernier, le plus ancien des deux , représentoit le foible reste de la propriété romaine.

Les parlements différoient de principes sur le maintien du franc-aleu. Les pays coutumiers et de droit écrit, dans le ressort des parlements de Paris et de Normandie, ne reconnoissoient le franc-aleu que par titres ; titres qu'il étoit presque toujours impossible de produire. La coutume de Bretagne, sous le parlement de la même province, rejetoit absolument le franc-aleu. Les quatre parlements de droit écrit , Bordeaux , Toulouse , Aix et Grenoble , varioient dans leurs us , et rendoient des arrêts en sens divers: le parlement de Provence ne recevoit pas le franc-

aleu, et le parlement de Daupliiné l'admettoit dans quelques dépendances sur titres. Le Languedoc

préteiidoit jouir du franc-aleu avant les Etablissements de Simon de IMontfort qui transporta dans le comté de Toulouse la coutume de Paris. « Après ce grand progrès d'armes , Simon , comte » de Montfort , se voyant seigneur de tant de » terres, de mesnagement ennuyeux et pénible , » il les départit entre les gentilshommes , tant

» français qu'autres : Pour

» contenir l'esprit de ses vassaux et assurer ses » droits , il establit des loix générales en ses » terres , par advis de liuict arclievesques ou » évesques et autres grands personnages. » Tarn inter barones , ac milites , quam inter Burgenses et rurales , seu succédant hœredes , in hœreditatibus suis , secundiim morem. et usum Franciœ , circa Parisius.

Les coutumes de Troyes, de Vitry et de Chaumont , réputoient toute terre franche ou alodiale. Le fief et l'aleu étoient la lutte et la coexistence de la propriété selon l'ancienne société, et de la propriété selon la société nouvelle. Quelquefois le fief se changea en aleu , mais l'aleu finit presque généralement par se perdre dans le fief. Nulle terre sans seigneur devint l'adage des légistes. L'esprit du fief s'empara à un tel point de la communauté qu'une pension accordée , une charge conférée , un titre reçu , la concession d'une chasse ou d'une pêche , le don

d une ruche d'abeilles , l'air même qu'on respiroit, s'inféoda, d'où cette locution : fief en l'air, fief volant, sans terre, sans

domaine.

Y'\eï,feudum ,feoduin , foedam, Jochun dam , fedum y fedium ,fenum, vient d'^ fide, latin, ou plutôt de fehod, saxon , prix. La formule de la vassalité remonte au temps de Cbarlemagne :

Jura ad hœc sancta DeiEvangelia , ut

vassalum domino. •

Le fief étoit la confusion de la propriété et de la souveraineté : on retournoit de la sorte au berceau de la société , au temps patriarcal , à cette époque où le père de famille étoit roi dans l'espace que paissoient ses troupeaux , mais avec une notable différence : la propriété féodale avoit conservé le caractère de son possesseur; elle étoit conquérante; elle asservissait les propriétés voisines. Les champs autour desquels le seigneur avoit pu tracer un cercle avec son épée , relevoient de son propre champ. C'est le premier ' âge de la féodalité. •; . .

Le mot vassal, qui a prévalu pour signifier homme de fief, ne paroît cependant dans les actes que depuis le treizième siècle. Passus ou vassallus , vient de l'ancien mot franc gessell , compagnon ; conversion de lettres , fréquente dans les auteurs latins: Wacta , guet; wadium, gage; it-ïz/z^/, gants , etc.

Il y avoit des fiefs de trois espèces générales : lief" de bannière , fief de haubert , fief de simple écujei-.

Le fief banneret fournissoit dix ou vingtcinq vassaux sous bannière.

Le fief de haubert devoit un cavalier armé de toutes pièces , bien monté et accompagné de deux ou trois valets.

Le fief de simple écuyer ne devoit qu'un vassal armé à la légère.

Tous les fiefs et arrière-fiefs ressort^ssoient au manoir des seigneurs, comme à la tente du capitaine : la grosse tour du Louvre étoit \e fief dominant ou le pavillon du général. Le terrain sur lequel Philippe -Auguste l'avoit bâtie, il Tavoit acheté du prieuré de Saint- Denis - de - la- Chartre, pour une rente de trente sous parisis : ainsi , ce donjon majeur , d'où relevoient tous les fiefs, grands et petits de la couronne , relevoit lui-même du prieuré de Saint-Denis.

Quand le roi possédoit des terres dans la mouvance d'une seigneurie , il devenoit vassal du possesseur de cette seigneurie ; mais alors il se faisoit représenter pour prêter, comme vassal, foi et hommage à son propre vassal \ on vouloit bien user de cette indulgence envers lui, sans qu'il se pût néanmoins soustraire h la loi générale de la féodalité. Philippe III rend , en 1 284 ,

hommage à l'abbaye de Moissac. En 1350 le grand-chambellan nnid hommage, au nom du roi Jean, à l'cvéque de Paris, pour les chastellenies de Tournant et de Torcy : Joannes , Del gratiâ

Franco rum rex Robertus de Loriaco , de

prœceptonostro , homagium fecit. On citera encore un exemple, parce qu'il est rare dans son espèce et qu'il afiectera les lecteurs ("rançois comme l'historien qui le rappelle. Henri VI, roi d Angleterre , rend hommage à des bourgeois de Paris.

« Henry , par la grâce de Dieu , roi de France » et d' Angleterre ^ à tous ceux qui ces présentes)) lettres verront, salut. Savoir fai-

sons, que, » comme autresfois a fait nostrc très-cher sei- » gneur et ayeul , feu le roi Charles (Charles VI),)) dernier trespassé, à qui Dieu pardolnt , par » ses lettres sur ce faites, données le 21'. jour ' » de mai , dernier passé, nous avons député et » députons M*. Jean le Eoy, notre procureur au » Chastelet de Paris, pour, et en lieu de nous,)) à homme et vassal , de ceux de qui sont mou- » vans et tenus en fiefs les terres, possessions » et seigneuries , à nous advenues , en la ville et » vicomte de Paris, depuis quatre ans en ça ; et

» en faire les debvoirs, tels qu'il appartient

» Donné à Paris , le i 5*. jour de mai i 423,

w et de notre règne le premier. Ainsi signé par

» le roi, h la relation du conseil, tenu par i'or- » donnancede monseigneur le régent de France, » duc de Betfort. »

Paris étoit un composé de fiefs; neuf d'entre eux relevoient de l'évôcbé : le Roule, la Grange- Batelière , l'outre Petit-Pont, etc. Les autres fiefs de la ville de Paris appartenoient aux abbayes de Sainte-Geneviève, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Victor, du grand prieuré de France et du prieuré de Saint- Martin- des-Champs. On comptoit en France soixante-dix mille fiefs ou arrière-fiefs , dont trois mille étoient titrés. Le vassal prêtoit hommage tête nue, sans épée, sans éperons , à genoux , les mains dans celles du seigneur, qui étoit assis et la tête couverte; on disoit : « Je dei^iens cotre homme de ce Jour » en avajit , de vie , de membre , de terrestre » honneur, et à vous serai féal et loyal ^ et foi » à vous porterai des tenements que je recon- » nois tenir de vous , saïf la foi que je dois à « notre seigneur le roi. « Quand cette formule étoit prononcée par un tiers, le vassal répondoit

voire : oui, je le jure. Alors le vassal étoit reçu par le seigneur audit hommage à la foi et à la bouche, c'est-à-dire au baiser, pourvu que ce vassal ne fût pas un vilain. « Quelquefois un » gentilhomme de bon lieu est contraint de se » mettre à genoux devant un moindre que luy :

» de mettre ses mains fortes et généreuses dans » celles d'un lasche et efl'eminé. » (Traité des fiefs.)

Quand l'hommage étoit rendu par une femme elle ne pouvoit pas dire : « /eo deveigne vostre » feme, pur ceo que ri est couinement , quefeme » dira , que el deviendra feme à aucun /tome , » fors que à sa baron , quand ele est espouse ; » mais elle disoit, etc.

Main, fils de Gualon , du consentement de son iils Eudon et de Viete, sa bru , donne à Dieu et h Saint-Albin en Anjou la terre de Brilchiot; en foi de quoi le père et le fils baisèrent le moine Gaultier ; mais , comme c'étoit chose inusitée qu'une femme baisât un moine , Lambert , avoué de Saint-Albin , est délégué pour recevoir le baiser de la donatrice, avec la permission du moine Gaultier : Jubente TValterio monacho.

Robert d'Artois, comte de Beaumont, ayant à recevoir deux hommages de son amée cousine madame Marie de B rebâtit, dame d Arschot et de Vierzon , ordonna : « Que nous et la dame » de Vierzon devons être à cheval , et notre che- » val les deux, pieds devant en l'eau du gué de » JNoies, et les deux pieds derrière à terre sèche, » par devant notre terre de Meun , et le cheval k » la dite dame de Vierzon les deux pieds der- » rière en l'eau dudit gué , et les deux devant à

» terre sèche par devers notre terre de Meiin. »

L'hommage étoit lige ou simple , l'hommage ordinaire ne se doit pas compter. L'hommelige (il y avoit six espèces d'hommes dans l'antiquité f'ranke) s'engageoit à servir en personne son seigneur envers et contre toute créature qui peut vivre et mourir. Le vassal simple pouvoit fournir un remplaçant. On fait venir liiçe ou du latin ligare , liga, ligameTi , ittc. , ou du frauk, leude : Vous êtes de Tournaj, laquelle est toute lige au roi de France.

Tantôt le vassal étoit obligé à piège ou plejure, tantôt à service de son propre corps j à devenir caution ou champion pour son seigneur : c'étoit la continuation de la clientèle franke et de l'inscription au rôle J^assaticum.

Quand les rois sémonoient pour le service du fief militaire leurs vassaux directs , les ducs , comtes, barons, chevaliers, châtelains, cela s'appeloit le Baji; quand ils sémonoient leurs vassaux directs et leurs vassaux indirects , c'est-àdire les seigneurs et les vassaux des seigneurs , les possesseurs d'arrière-fiefs, cela s'appeloit l'y^rrière-ban. Ce mot est composé de deux mots de la vielle langue : har, camp, et ban, appel, d'eu le mot de basse]aùnhé heribannum. H n'est pas vrai que l'arrière-ban soit le réitératif du ban.

«Les vassaux, hommes et cavaliers estoient

» comme des digues , des remparts , des murs » d'airain, opposez aux ennemis; victimes dé- » vouées à la fortune de l'Estat , possédans une » vie flottante, incertaine, le plus souvent ense- 1) velie dans les ruines communes. » (DuFrancaleu,)

Les vassaux dévoient aide en monnoie à leur seigneur en trois cas : lorsqu'il partoit pour la Terre Sainte , lorsqu'il marioit sa sœur ou son fils aîné , lorsque ce fils recevoit les éperons de la chevalerie.

Il y avoit des fiefs rendables et receptables : le fief étoit rendable, quand le vassal en certains cas remettoit les châteaux du fief au seigneur, en sortoit avec toute sa famille et n'y rentroit que quarante jours après la guerre finie; le fief étoit receptable quand le feudataire, sans sortir des châteaux qu'il tenoit, étoit obligé d'y donner asile à son seicneur. L'un et l'autre de ces fiefs étoïeni jicrables à cause du serment réciproque.

L'investiture, qui remonte à l'origi ne de la monarchie, se faisoit pour le royaume sous la première race, parla franciske, lehang ou angon; sous la seconde race par la couronne et le manteau; sous la troisième, par le glaive, le sceptre et la main de justice.

L'investiture ou saisine du fief avoit lieu au

moyen de quelque marque extérieure et symbolique,suivantla nature du fief ecclésiastique ou militaire, titré ou simple: onjuroit sur une crosse, sur un calice, sur un anneau, sur un missel, sur des clefs, sur quelques grains d'encens, sur une lance, sur un heaume, sur un étendard, sur une épée, sur une cape, sur un marteau, sur un arc, sur une flèclie, sur un gant, sur une étrille, sur une courroie, sur des éperons, sur des cheveux, sur une branche de laurier, sur un bâton, sur une bourse, sur un denier, sur un couteau, sur une broche, sur une coupe , sur une cruche remplie d'eau de mer, sur une paille, sur un fétu noué , sur un peu d'herbe , sur un morceau de bois , sur une poignée de terre.

On trouve encore de vieux actes dans les plis desquels ces fragiles symboles sont conservés ; le gage n'étoit rien , parce que la foi étoit tout. « Le seigneur est tenu à son homme com.me » lhom.me à son seigneur , fors que seulement » en révérence. » Une société à la fois libre et opprimée, innocente et corrompue, raisonnable et absurde, naïve, capricieuse, attachée au passé comme la vieillesse, forte, féconde, avide d'avenir comme la jeunesse, une société entière reposa sur desimpies engagements et n'eut d'autre loi d'existence qu'une parole.

La création des terres nobles dans le régime féodal, étoit une idée politique la plus extraor-

dinaire et en môme temps la plus profonde : la terre ne meurt point comme l'homme; elle n'a point (le passions; elle n'est point sujette aux changements, aux révolutions; en lui attribuant des droits, c'étoit communiquer aux institutions la fixité du sol ; aussi la téodalité a-t-elle duré huit cents ans, et dure encore dans une partie de l'Europe. Supposez que certaines terres eussent conféré la liberté au lieu de donner la noblesse, vous auriez eu une république de huit siècles. Encore faut-il remarquer que la noblesse féodale étoit , pour celui qui la possédoit , une véritable liberté. '

Le roturier ne put d'abord acquérir un fief , parce qu'il nepouvoit porter la lance et Véperon, marques du service militaire; ensuite on se relâcha de cette coutume : le roi dont les trésors s'épuisoient, le seigneur accablé de dettes, furent aises de laisser vendre et de vendre des terres nobles à de riches bourgeois; la terre transmit le privilège, et le roturier, investi du fief, fut à la troisième génération démené comme gentilhomme.

Tout feudataire pouvoit prendre les armes contre son seigneur pour déni de justice, ou pour vengeance de famille; traditions de l'indépendance et des mœurs des Franks. La querelle se pouvoit terminer par le duel , par Vassurement

(caution), ou par une sentence enregistrée à la justice seigneuriale du siizerain. « C'est la paix » de Raolin d'Argées, de ses enfans et de leur » lignage, d'une part; et de l'hermite de Stenay, » de ses enfans , de leur lignage et de tous » leurs consorts, d'autre part. L'hermite a juré » sur les saints, lui huitième de ses amis, que)) bien ne lui fut de la mort de Raolin*, mais » beaucoup d'angoisse; a donné cent livres pour » fonder une chapelle où l'on chantera pour le » repos de l'âme du défunt ; s'est engagé d'en- » voyer incessamment un de ses fds en Palestine. »

On peut remarquer, dans ce traité de la iin du treizième siècle, les co-jurauts des lois ripuaire et saxonne.

Si une veuve noble marioit sa tille orpheline sans le consentement du seigneur suzerain , ses meubles étoient confisqués : on lui laissoit deux robes, une pour les jours ouvrables, l'autre pour le dimanche, un lit, un palefroi, une charrette et deux roussi ns.

Une héritière de haut lignage étoit obligée de se marier pour desservir le fief, comme on voit aujourd'hui les marchandes , qui perdent leur mari, épouser leur premier commis pour faire aller l'établissement. Si cette héritière avoit plus de soixante ans, elle étoit dispensée du mariage.

Les droits seigneuriaux ont été puisés dans les eutiailles môme du fief. Dans forigine ils étoient appelés lioniieurs , fa-

veurs , comme reconnoissances faites au seigneur par le vassal, des aliénations et transmissions des fiefs d'une personne à 1 autre. C est ce que veut dire Lods et \ entes : laudimia , laudœ, laudatioTies, lausus , de louer, complaire, agréer. Ces droits étoient ou militaires ou fiscaux ou lionorifiques.

Non-seulement le roi, grand chef féodal qui se sustentoit du revenu de ses domaines, levoit encore des taxes, mais tous les seigneurs suzerains et non suzerains , ecclésiastiques ou laïques en levoient aussi de leur côté. Les droits de quint et requint , de lods et ventes , de mj-lods , de ventrolles, de reventes , de revenions , de sixièmes, huitièmes, treizièmes, de resixièmes, de rachats et reliefs, de plait, de morte-main, de rettiers, de pellage , de couletage, d'affouage , de camhage , de cottage, de péage, de vilainage, de chevage, d'aubain, d'ostize, de champart , de mouture, de fours haiiaux, s'étoient venus joindre aux droits de justice, au casuel ecclésiastique, aux cotisations des jurandes, maîtrises et confréries, et aux anciennes taxes romaines : en inventions financières nous sommes fort inférieurs à nos pères. Il est probable que la masse entièce du numéraire passoit chaque année dans les mains du

fisc royal et parliculier, car les marchands et les ouvriers , serfs encore , appartenoient à des corporations de villes ou à des maîtres; ils ne formoient pas une classe généralement indépendante; ils touchoient à peine un bas salaire; le prix de leurs denrées et le travail de leurs journées souvent n'étoient pas à eux.

Quant aux droits honorifiques ils servoient de marques à une souveraineté locale ; tels fiefs, par exemple, allouoient la faculté de prendre le cheval du roi, lorsque le roi passoit sur les terres du possesseur de ces fiefs. D'autres droits n'étoient que dfes divertis-

sements rustiques que la philosophie a pris assez ridiculement pour des abus de la force : lorsqu on apportoit un œuf garrotté dans une charrette traînée par quatre bœufs; lorsque les poissonniers, en l'honneur delà dame du lieu, sautoient dans un vivier à la Saint-Jean ; lorsqu'on couroit îa quintaine avec une lance de bois; lorsque, pour l'investiture d'un fief, il falloit venir baiser la serrure, le cliquet ou le verou d'un manoir, marcher comme un ivrogne , faire trois cabrioles accompagnées d'un bruit ignoble et impur, c'étoient là des plaisirs grossiers, des fêtes dignes du seigneur et du vassal , des jeux inventés dans l'ennui des châteaux et des camps de paroisse, mais qui n'avoient aucune origine oppressive. Nous voyons tous les jours

TOME III

sur nos p(;tits théâtres, dans ce siècle poli , des joies qui ne sont pas plus élégantes.

Si, ailleurs, les serfs étoient obligés de battre l'eau des étangs, quand la châtelaine étoit en couche; si le châtelain se réservoit le droit de markette (cullngium, marcheta) ; si des curés mêmes réclamoient ce droit, et si des évêques le convertissoient en argent, c'est à la servitude grecque et romaine qu'il faut restituer ces abus : les rescrits des empereurs défeudent aux m.aîtres de forcer leurs esclaves à des choses infâmes ,• soit ignorance , soit défaut de réflexion, on n'a pas vu ou l'on n'a pas voulu voir oe que X esclavage a voit laissé dans le servage. Quant à la multitude et à la diversité des Coutumes, elles s'expliquent naturellement par les

règlemens des différens chefs de cette nation armée , cantonnée sur le sol de la France.

Au milieu de la propriété mobile du fief, s'é'evoit une propriété immobile, comme un rocher au milieu des vagues, et qui grossissoit par de quotidiennes adhérences : l'amortissement étoit la faculté d'acquérir accordée à des gens de main- morte. Une fois l'acquêt consommé au moyen d'un dédommagement ou d'un rachat pour la seigneurie dont l'acquêt relevoit , la propriété 7nouroit , c'est-à-dire qu'elle étoit retirée de I3 circulation^ et q^ue tous les droits de muta-

ti'on se perdoient. Une terre ainsi tombée à des églises, à des abbayes, à des hôpitaux, à des ordres de chevalerie , représentoit , pour le fisc et pour le maîti*e du fief , un capital enfoui et sans intérêts. De sorte qu'avec la main-mortable, le domaine inaliénable de la couronne , les substitutions, le retrait lignager et féodal (c'est-à-dire le droit de retirer un bien de famille ou une terre mouvante d'un fief) , il seroit résulté à la longue un fait incroyable dans la nature déjà si extraordinaire de la possession territoriale du moyen âge : toutes les propriétés se seraient fixées sous la main de propriétaires héréditaires; et, comme ces propriétés étoient privilégiées , l'impôt direct et foncier eût péri ; l'Etat se seroit trouvé réduit aux dons gratuits , la plus casuelle des taxes.

Le droit de justice tenoit une haute place dans ïa féodalité.

Chez les Grecs et les Romains la justice émanoit du peuple : ce peuple étant tombé sous le joug , la justice resta foible dans les tribunaux où, souveraine détrônée, elle put à peine cacher la li-

berté qui se réfugia auprès d'elle. Il ne s'éleva point au sein de ces tribu-

}«.S ANALYSE UAiSOJNNEE

naux un grand corps (Je magistrature indépendante, appelé à prendre part aux aflaires i\u gouvernement.

La justice, au contraire, parmi les nations de race germanique, découla de trois sources : la royauté, la propriété et la religion. Les rois, chez les Franks, comme chez les Germainô leurs pères, étoi eut les premiers magistrats : Principes qui jura per pagos reddunt. Quand donc saint Louis et Louis XII rendoient la justice au pied d'un (wiéne , ils ne faisoient que siéger au tribunal de leurs aïeux. La justice prit dans son air quelque chose d'auguste, comme les générations royales qui la portoient dans leur sein , et la faisoient régner.

Par la raison que les Franks lièrent la souveraineté et la noblesse au sol , ils y attachèrent la justice : fille, de la terre, elle devint immuable comme elle. Tout seigneur qui possédoit des propres avoit droit de justice. L'axiome de l'ancien droit françois étoit ; « La justice est patri- ». moniale.)) Pourquoi cela? parce que le patrimoine étoit la souveraineté.

La religion ajouta une nouvelle grandeur à notre magistrature : la loi ecclésiastique mit la justice sur l'autel. Au défaut du public, un crucifix assistoit dans la salle d'audience i» la défense de l'accusé et à l'arrêt du juge: ce témoin étoit

à la fois le dieu, le souverain arbitre et l'innocent condamné.

Née du sol, appuyée sur le sceptre, i'épée et la croix, la justice régla tout. Chez les nations antiques le droit civil dériva du droit

politique; chez les François le droit politique découla du droit civil : la justice étoit pour nous la liberté.

La justice seigneuriale se divisoit en deux degrés, haute et basse justice; toutes deux étoient du ressort du seigneur de trois châtellenies et d'une ville close, ayant droit de marchés, de péage, de lige-estage, c'est-h-dire du seigneur qui pouvoit obliger ses vassaux à faire la garde de son chastel.

Sénéchal et bailli , noms attribués aux juges : on appeloit sénéchal- au-duc un grand-officier des ducs de Normandie , chargé de l'expédition des aftaires litigieuses, dans l'intervalle des sessions de l'échiquier.

Le baron ne pouvoit être jugé que par ses pairs : il y avoit des pairs bourgeois pour les bourgeois. Saint Louis voulut que les hommes du baron ne fussent responsables ni des dettes qu'il avoit contractées, ni des crimes qu'il avoit commis. Même alors il y avoit des suicides , car les meubles revenoient par coniiscation au seigneur sui les terres duquel l'homme s'étoit donné la mort. Un t^jésor trouvé appartient au.

seigueur delà terre, s'il est en argent; en or, il va au roi : <(Nul n'a la fortune dor s'il n'est roi. »

La veuve noble avoit le bail et la garde de ses enfants : le bail étoitla jouissance des biens du mineur jusqu'à sa majorité : « En vilenage » ilnj a point de bail de droit. »

Le douaire se régloit à la porte du moustier où se contractoit le mariage : c'étoit le mariage solennel, un de ces actes que les Romains appeloient légitimes.

L'abominable législation sur les épaves, et les deux espèces d'aubains , les mescrus et les méeonnus , consistoit à s'emparer des choses égarées, delà dépouille et de la succession des étrangers.

Par le droit de bâtardise , quand les bâtards mouroient sans héritier les biens échéoient au seigneur, sous la condition d'acquitter les legs et de payer le douaire à la femme.

Mais ceci doit être entendu des bâtards roturiers, serfs ou main-mortables de corps, incapables de succéder, ne pouvant ni se marier, ni acquérir, ni aliéner sans le congé du seigneur. Quant aux bâtards des nobles, il n'y avoit aucune difiérence entre eux et les enfants légitimes, lorsque le père les avoit reconnus : ils en étoient quittes pour croiser les armes paternelles d'une barre diagonale qui perpétuoit le souvenir du malheur ou de la honte de leur mère. Les

bâtards étoient presque toujours des hommes remarquables, parce qu'ils avoient eu à lutter contre l'obstacle de leur berceau.

Dans quelques lieux le nouveau marié ne pouvoit avoir de commerce avec sa femme pendant les trois premières nuits de ses noces, à moins qu'il n'en eût obtenu la permission de son évêque. On tiroit la raison de cette coutume de l'histoire du jeune Tobie : on en auroit pu retrouver quelque chose dans les institutions de Lycurgue, si ce nom-là eût été connu des barons.

Les déconfès ou intestats , ceux qui mouroient sans confession ou sans faire de testament, avoient leurs biens envahis par le seigneur. La mort subite amenoit la même confiscation : l'homme mort soudainement ne s'étoit point confessé ; donc Dieu Tavoit jugé à lui seul , l'avoit atteint tout vivant de sa réprobation éter-

nelle. Les Etahlissements de saint Louis remédioient à cette absurde iniquité : ils ordonnoient que les biens d'un déconfès frappé assez vite pour n'avoir pu appeler un prêtre, passeroient à ses enfants. On sait à quel point le clergé poussa les abus et la capta tion à l'égard des testaments : il falloit en mourant laisser quelque chose à l'église, même un dixième de sa fortune, sous peine de damnation et de non-inhumation :

Une pauvre femme offrit un petit chut pour 1 acheter son âme.

Ija procédure civile et criminelle se régioit suilétat des personnes. L'assignation a voit un terme de quinze jours. Les pi'euves étoient au nombre <le huit , parmi lesquelles figuroit le combat judiciaire.

La déposition des témoins devoit être secrète; mais saint Louis avoit voulu que cette déposition fût à l'instant communiquée aux parties.

L'appel aux justices royales étoit permis non de droit, mais de doléance. Cet appel alloit directement au roi qui étoit sup])lié d{.' dépiécer le jugement. La pénalité étoit placée auprès du faux jugement, ou de la non-exécution delà loi.

La multiplication des cas de morts montre qu'on étoit déjà loin de l'esprit des temps bar-])ares. . .

La cause de ce changement fut l'introduction de l'ordre moral dans l'ordre légal : la morale va au-devant de l'action; la loi l'attend: dans l'ordre moral la mort saisit le crime; dans Tordre légal c'est le crime qui saisit la mort.

La sentence se prononçoit par la bouche de certains jurés nommés jugeurs. Ces jugeurs ne pouvoient être tirés de la classe des vilains et coutumiers. Toutefois on voit des bourçfeois-

jugeurs dans quelques procès de gentilshommes;

l'accusé puisoit dans cet incident un moyen d'appel, pour incapacité de juges.

L'accusation de meurtre, de trahison, ou de rapt, amenoit un cas extraordinaire : il étoit loisible à l'accusé de récriminer contre l'accusateur; tous les deux alloient eu prison, deux procès commençoient pour un même fait, les deux parties étant à la fois plaignantes et demanderesses.

La caution étoit admise, excepté pour crime méritant peine capitale.

Le vol équipolloit l'assassinat : !a maison du coupable étoit rasée , ses blés étoient ravagés, ses foins incendiés, ses vignes arrachées; on ne coupoit pas ses arbres; on les dépouilloit de leur écorce. Tuer un homme, ravir une femme, trahir son seigneur et son pays , ne constituoit pas un plus grand crime aux yeux de la loi que d'enîbler (voler) un cheval ou une jument. On arrachoit les yeux aux voleurs d'église et aux faux-monnoyeurs. Le vice qui fit la honte de l'antiquité requéroit la mutilation en première offense, la perte d'un membre en récidive, le feu au troisième délit. La femme, convain-cue du même vice en même progression, perdoit successivement les deux lèvres, et arrivoit au bûcher. En menues choses Se vol postuloit le retranchement d'une oreiile ou d'un pied : le caractère

des lois salique et ripuaire se retrouve dans ces dispositions. Le premier infanticide d'une mère impétroit au renvoi de cette malheureuse devant le tribunal de pénitence; si elle le comniettoit une seconde fois, on la brûloit morte, La volonté n'étoit point punie, lorsqu'il n'y avoit point eu commencement d'exécution: c'est aujourd'hui le principe universel.

Le prisonnier, même innocent, étoit pendu quand il forçoit la porte de sa prison , parce que la société entière reposoit sur la parole baillée ou reçue. Le clerc , le croisé et le moine compétoient des cours ecclésiastiques qui ne condainnoient jamais c» mort: on sent combien ce titre de croisé favorisoit alors la classe du servage et de la bourgeoisie. L'hérétique , le sorcier , le maléficier étoient jetés aux fagots ; la saisie des meubles punissoit l'usurier. Si une bête rér tive ou méchante tuoit une femme ou un homme, et que le propriétaire de cette bête avouât l'avoir connue vicieuse, on le pendoit : la bête étoit quelquefois attachée auprès de son maître. Un cochon, atteint et convaincu d'avoir mangé un enfant, eut son procès fait, après quoi il fut exécuté par la main du bourreau : la loi s'efforçoit de montrer son horreur pour le meurtre, dans ces temps de meurtre. L'enfant coupable subissoit la peine capitale comme l'homme

en âge de raison : on lui accordoit dispense d'âge pour mourir.

A la porte de chaque chef-lieu des seigneuries, s'éîevoit un gibet composé de quatre piliers de pierres d'où pendoient des squelettes cliquetants.

Tout ce qui concerne la famille , dot, tutelle, partage, donation, douaire, s'enchevêtroit, dans l'ancienne jurisprudence du moyen âge, de l'état des hommes et des choses. A cette complica-

tion que l'on retrouve en partie dans les lois romaines en raison de la clientèle et de l'esclavage , se joignoit la confusion introduite par la féodalité, à savoir le franc-aleu, le fief et l'arrière-fief, les terres nobles et non nobles , les biens de main morte, les diverses mouvances, les droits seigneuriaux et ecclésiastiques, les coutumes non-seulement des provinces , mais encore des cantons. Les mariages dans les familles royales et princières produisoient des compositions et des décompositions de fiefs; le sol changeant sans cesse de limites, avoit la mobilité de la vie et de la fortune des hommes.

Indépendamment des raisons d'ambition, de jalousie , d'intérêts commerciaux et politiques , il suffisoit du service d'un fief pour mettre à deux nations le fer à la main. Un homme-lige du roi refusoit de rendre hommage ; cet homme-lige étoit ou Allemand, ou Flamand, ou Savoyard,

OU Catalan , ou INavai rois , ou A.nglois : on saisissoitses biens, et l'Europe étoit en feu. Un procès civil ou criminel engcndroit un procès politique qui se plaicloit et se jui^eoit entre deux armées ' sur un champ de bataille. Jean , roi d'Angleterre, voit ses états confisqués par un arrêt delà cour des pairs de France; le Prince JNoir est sommé de comparoître devant Charles V , afin de répondre aux accusations des barons de Gascogne : un huissier à verge est chargé d'appréhender au corps le vainqueur de Poitiers , et de signifier un exploit à la gloire.

Il me rcsteroit beaucoqp à dire sur la féodalité, mais peut-être en ai-je déjà parlé trop longtemps; je viens à ia chevalerie. .;

CHEVALERIE

La chevalerie , dont on place ordinairement linstitution à l'époque de la première croisade, remonte à une date fort antérieure. Elle est née du mélange des nations arabes et des peuples septentrionaux, lorsque les deux grandes invasions du Nord et du îMidi se heurtèrent sur les rivages de la Sicile, de l'Italie, de l'Espagne, de la Provence , et dans le centre de la Gaule : cela nous donne une époque à peu près cerîaine , comprise entre l'année 700 et l'année 753.

Le caractère de la chevalerie se forma parmi nousdela nature sentimentaleetfidèleduTeuton, et de la nature galante et merveilleuse du Maure, l'une et l'autre nature pénétrées de l'esprit et enveloppées de la forme du Christianisme. L'opinion exaltée qui a tant contribué à l'émancipation du sexe féminin chez les nations modernes, nous vient des Barbares du Nord; les Germains reconnoissoient dans les femmes quelque chose de divin (Inesse quin etiam sanctum aliquid et providum piitant), La mythologie de l'Edda et les poésies des Scaldes décèlent le même enthousiasme chez les Scandinaves; jusqu'au Soleil , dans ces poésies , est une femme , la hvï\\nnte Sunna. ïjt^s lois gardent ces impressions délicates ; quiconque a coupé la chevelure d'une jeûna fille est condamné à payer soixante-deux sous d'or et demi ; l'ingénu qui a pressé la main ou le doigt d'une femme de condition libre, est frappé d'une amende de quinze sous d'or, de trente s'il lui a pressé lavant-bras, de trente-cinq s'il lui a pivssé le bras audessus du coude, de quarante-ci)iq s'il lui a pressé le sein (si mamillajji strlnxerit).

De leur côté, les premiers Arabes prôfessoient un grand respect jjour les femmes , à en juger par le roman ou le poëme àiAntar, écrit ou recueilli par Asmai , le grammairien, sous le

règne du calife Aioun-al-Rachecl. Antar, comme les chevaliers, est sonmis à des épreuves; il aime constamment et timidement la belle Ibla ; il court mainte aventure et l'ait des prouesses dignes de Roland; il a un cheval nommé Abjir , une épée appelée dllavjij, mais les mœurs arabes sont conservées : les femmes boivent du lait de chamelle, et Antar, qui souffre qu'on \e frappe ^ paît souvent les troupeaux \ Saladin étoit un chevalier tout aussi brave et moins cruel que Richard. On connoît les tournois, les combats et les amours des Maures de Cordoue et de Grenade.

Mais si Asmaï écrivoit l'histoire d'Antar pour le kalife Aroun-al-Rached , contemporain de Charlemagne , Charlemagne n'a point attendu , comme on l'a cru , le faux Turpin pour être transformé en chevalier lui et ses pairs.

Le roman publié sous le nom de Turpin, archevêque de Reims , fut composé par un certain moine Robert, sur la tin du onzième siècle, au moment de la première croisade. Ce

^ Yoyez, dans la Revue française de juillet 1830, un article très-ingénieux de M. de l'Ecluse, ■sxxv Antar. Il paraît que le savant orientaliste^ M. Ilammer de Tienne, a fait une traduction Françoise de ce roman-poëme , dont l'impression à Paris seroit confiée aux soins de M. Trébutien, à qui nous devons les .CoHfe^ inédits des mille et une finit s.

moine se proposoit d'animer les chrétiens à la guerre contre les Infidèles , par l'exemple de Gharlemagne et de ses douze pairs. C'est sur cette chronique que les Anglois ont calqué l'histoire de leur roi Artus et des chevaliers de la Table Ronde.

Le prétendu Turpin n'étoit lui-même qu'un imitateur, fait qui me semble avoir échappé jusqu'ici à tous les historiens. Soixante-dix ans après la mort de Charlem.agne , le moine de Saint-Gall écrivit la vie de Karle le Grand, véritable roman du genre de celui ^Antar. N'estce pas une chose curieuse de trouver la chevalerie tout juste à la môme époque chez les Franks et chez les Arabes? Le moine de Saint- Gall tenoit ses autorités pour la législation ecclésiastique , de Wernbert , célèbre abbé de Saint-Gall, et pour les actions militaires, du père de ce même Wernbert. Le père de l'abbé Wernbert se nommoit Adalbert et a voit suivi son seigneur Gherold à la guerre contre les Huns (Avares), les Saxons et les Esclavons. Le romancier dit naïvement : « Adalbert étoit)) déjà vieux , il m' éleva quand j'étois encore M très-petit, et souvent, malgré mes efforts » pour lui échapper , il me ramenoit et me » contraignoit d'écouter ses récits. »

Le vieux soldat raconte donc au futur jeune

moine, que les Huns habitoieni, un pays entoure de neuf cercles. Le premier renf'ermoit un espace aussi i^rand que la distance de Constance à Tours ; ce cercle étoit construit en troncs de cliênôs, de hêtres, de sapins et de pierres trèsdures; il avoit viiii^t pieds de largeur et autant de hauteur : il en étoit ainsi des autres cercles , ie terri})le Charlemagne renverse tout cela. Ensuite il marche contre des Barbares qui ravageoient la France orientale;

il les extermine et lait couper la tête à tous les eiitants qui dépassoient la hauteur d'une épée. Charîemagne est trahi par un de ses bâtards, petit nain bossu, confiné au monastère de Saii;t-Gall, Karle avoit dans ses armées des héros à la manière de Roland : Cisber vaîoit à lui seul luie armée; on l'eût pu croire de la race Enachim , tant il étoit grand; il montoit un énorme cheval, et quand le cheval refusoit de passer la Doirf enflée par les torrents des Alpes, il le traînoit après lui dans les tlots en lui disant : «Par monseigneur » Gali , de gré ou de force, tu nie suivras.» Cisher fauchoit les Boliémiens comme l'herbt; d'une prairie. «Que m'imporlent, s'écrioit-il, » les Wenèdes, ces grenouillettes ? y^n porte » sept, huit et même neuf enfilés au bout de ma); lance, en murmurant je ne sais quoi. »

Karle attaque Didier en Italie. Didier de-

mande k Ogger, si Karie est dans l'armée qu'il aperçoit : «Non, dit Ogger : quand vous verrez » les moissons s'agiter d'horreur dans les champs, » le sombre Pô et le Tessiu inonder les murs de)) la ville de leurs flots noircis par le fer, vous » pourrez croire à l'arrivée de Karle. » Alors s élève au couchant un nuage qui change le jour en ténèbres : Karle , cet homme de fer, avoit la tête couverte d'un casque de fer et les mains garnies de gantelets de fer; sa poitrine de fer et ses épaulas étoient couvertes d'une armure de fer; sa main gauche élevoit en l'air une lance de fer, sa main droite étoit posée sur son invincible épée; ses cuissards étoient de fer^ ses bottines de fer, son bouclier de fer; son cheval avoit la couleur et la force du fer; le fer couvroit les champs et les chemins, et ce fer, si dur, étoit porté par un peuple dont le cœur étoit plus dur que le fer. Et tout le peuple de la cité de Didier de s'écrier : « o fer ! » Ah ! que de fer l » O ferruml Heu ferrum. I

Une autre fois Karle, accoutré d'une casaque de peau de brebis , va à la chasse avec les grands de Pavie, vêtus de robes faites de peaux d'oiseaux de Phénicie, de plumes de coucous , de queues de paons mêlées à la pourpre de Tjr et ornées de franges d'écorce de cèdre. On voit Charlemagne, dans l'histoire, armer son second fils Louis, chevalier, en lui ceignant l'épée.

TOME m

Le moine de Soint-Gall, qui se dit bégayant et édenté, mentionne aussi le lion tué par Pépin le Bref. Le vétéran Adalbert, redisant les exploits de Cliarlemagne à un enfant qui devoit les écrire lorsqu'à son, tour il seroit devenu vieux, ne ressemble pas mal à quelque grenadier de Napoléon , racontant la campagne d'Egypte à un conscrit ; tant la fable et l'histoire sont mêlées dans la vie des hommes extraordinaires!

Erno'd Nigel ou le Noir, dans son poëme sur Plovigh le Débonnaire, décrit le siège de Barcelonne , et c'est encore un ouvrage de chevalerie. Hlovigh ceint l'épée que Karle le Grand portoit h son côté. Les Maures, rangés sur les remparts, défendent la ville; Zadun , leur chef, se dévoue pour lès sauver; il se gjisse le long des murailles pour aller hâter le secours des Sarrazins de Cordoue; il est pris. Mené à Louis, il crie aux siens : «Ouvrez vos portes! m et leur fait en même temps un signe convenu pour les engager à se défendre. La ville est forcée : dans le butin envoyé à Karle se trouvent des cuirasses , de riches habits, des casques ornés de crinières, un cheval parthe avec son harnois et son frein d'or.

L'armure de fer des chevaliers n'est point C comme on l'a cru encore mal à propos) du onzième siècle; elle ne vient ni des Franks , ni des Arabes; elle vient des Perses, de qui

les Romains l'empruntèrent : on a vu la description qu'en fait Ammien Marcellin en parlant du triomphe de Constance à Rome; on retrouve pareillement cette armure dans l'escadron de grosse cavalerie que Constantin culbuta lorsqu'il descendit des Alpes pour aller attaquer Maxence.

Les combats singuliers et les fêtes chevaleresques, la construction de ces monuments appelés got hiques qui virent prier les chevaliers des croisades, coïncident aussi avec Tavénement des rois de la seconde race. Hîovigh le Débonnaire envoie l'évêque Ebbon prêcher la foi chez les Danois. Ebbon amène à Hîovigh , Hérold , roi de ces peuples. Hîovigh se rend à Ingelheim aux bords du Rhin : « Là s'élève sur cent colonnes un

» palais superbe Non loin du

» palais est une île que le Rhin environne de » ses eaux profondes , retraite tapissée d'une)) herbe toujours verte , et que couvre une sombre » forêt;)) chasse superbe où Judith, femme de Hîovigh , magnifiquement parée , monte un noble palefroi.

Béro et Samilon , deux guerriers de nation gothique , combattent en champ clos devant Hîovigh, auprès du château d'Aix , dans un lieu entouré de murailles de marbre, orné de terrasses gazonnées et plantées d'arbres. « Les cham-

» pions , d'une hnute taille , sont montés sur des » coursiers rapides ; tous deux attendent le si- » jTiial qui doit être donné par le roi. J3ans l'a- » rêne paroît Gundold qui se fait

accompai^ner » d'un cercueil, selon son usai^e dans ces < cca-)) sions. » Béro est vaincu: les jeunes Franks l'arrachent à la mort, et Gundold renvoie «son cercueil sous l'appentis d'où il l'avoit tiré.

Miratui' Gundoldus eiiiiii , feretrumque reiuittit Absque onere tectis, vcnerat undc , suum '.

L'architecture dite lombarde, de l'époque des Karlovin^iens eu Italie, n'étoit que l'invasion de l'architecture orientale ou néo-grecque dans l'architecture romaine. Hakem , au huitième siècle, bâtit la mosquée de Cordoue, type primitif del'architecture sarrazine occidentale. Au commencement du neuvième siècle, le palais d'ingelheim avoit des centaines de colonnes, des toitures de formes variées, des milliers de réduits, d'ouvertures et de portes : centum perfijca columjiis..., tectaque multlmoda : mille aditus , reditiis , millenaque claustra domorum. L'église présentoit de grandes portes d'airain et de plus petites

$U> ^ Les savants Bénédictins ne peuvent s'empêcher de

s'écrier dans une note , avec toute la joie naïve de l'érudition : « Gratiae sint Nip;ello qui veterum ritus nobis ediscerit ! »

enrichies d'or : templa Dei.... œrati postes, aurea ostiola. Hérold , sa femme , ses enfants et ses compagnons contemploient avec étonnement le dôme immense de l'église : miratur Heroid , coiijunx miratur, et omnes proies et socii culmina tanta Dei. Voilà donc clairement aux huitième et neuvième siècles les mœurs ,les aventures , les chants, les récits, les champions, les nains, les fêtes , les armes , rarchitecture de l'époque vulgaire de la chevalerie; les voilà en même temps et à la fois, d'une manière spontanée, chez les Maures et chez les chrétiens ; voilà Chariemagne et

le kalife Aroun, Cisher et xlntar, et leurs historiens contemporains, Asmaï et le moine de Saint-Gall.

Les romanciers du douzième siècle qui ont pris Charlemague, Roland et Ogier pour leurs héros, ne se sont donc point trompés historiquement; mais on a eu tort de vojloir faire des chevaliers un corps de chevalerie. Les cérémonies de la réception du chevalier, l'éperon, l'épée, l'accolade, la veille des armes, les grades de page, de damoiseau, de poursuivant, d'écuyer, sont des usages et des institutions militaires qui remplaçoient d'autres usages et d'autres institutions tombés en désuétude , mais ils ne constituoient pas un corps de troupes homogène, discipliné, agissant sous un même chef dans une môme subordination.

Les ordres religieux chevaleresques ont été la

cause de cette confusion d'idées ; ils ont fait supposer une clievalerie historique collective , lorsqu'il n'existoit qu'une chevalerie historique individuelle. Au surplus cette chevalerie individuelle fut délicate, vaillante, généreuse, et garda l'empreinte des deux climats qui la virent éclore; elle eut le vague et la rêverie du ciel noyé des Scandinaves , l'éclat et l'ardeur du ciel pur de l'Arabie. La chevalerie historique produisit en outre une chevalerie romanesque qui se mêla aux réalités, retentit par un extrême écho jusque dans le règne de François I". , où elle donna naissance à Bajard, comme elle avoit enfanté Duguesclin auprès du trône de Charles V. Le héros de Cervantes fut le dernier des chevaliers : tel est l'attrait de ces mœurs du moyeu âge et le prestige du talent, que la satire de la chevalerie en est devenue le panégyrique immortel.

Pour être reçu chevalier, dans l'origine, il falloit être noble de père et de mère, et âgé de vingt et un ans. Si un gentilhomme qui n'étoit pas de parage se faisoit armer chevalier, oti lui tranchoit les éperons dorés sur le fumier. Les fils des rois de France étoient chevaliers sur les fonts de baptême : saint Louis arma ses frères chevaliers ; Duguesclin , second parrain du second fils de Charles V, le duc d'Orléans^

tira son épée et la mit nue dans la main de l'enfant nu : Nudo tradidit ensem nudum, Bayard, sans paour et sans reproiiche, conféra la chevalerie k François 1". Le roi lui dit : « Bayard, mon ami , je veux qu'aujourd'hui sois

» fait chevalier par vos mains Avez ver-

» tueusement, en plusieurs royaumes et piovin-

» ces, combattu contre plusieurs nations

» Je délaisse la France, en laquelle on vous con-

» noh assez Dépêchez- vous. » ■ — Alors

» prit son cpée Bayard et dit : « Sire, autant » vaille que si estois Roland, ou Olivier, Gaude- » froy ou Baudouyn son frère. » — Et pu^.s après si cria haultement , l'espée en la main dextre ; « Tu es bien heureuse d'avoir aujourd'hui à un » si beau et puissant roy donné l'ordre de che- » Valérie. Certes, ma bonne espée , vous serez » moult bien comme relique gardée, et sur tou- » tes aultres honorée; et ne vous porteray ja- » mais, si ce n'est contre Turcs, Sarrazins ou » Mores.» — «Et puis fait deux saults, et après w remit au fourreau son espée. »

Les chevaliers prenoient les titres de don , de sire, de messire et de monseigneur. Ils pouvoient manger à la table du roi ; eux seuls avoient le droit de porter la lance , le haubert , la double cotte de maille, la cotte d'armes, l'or, levair, l'hermine, le petit gris, le velours, lé-

carlate : ils mettoient une girouette sur leur donjon; cette girouette étoit en pointe comme les pennoiis pour les simples chevaliers , carrée comme les bannières pour les clievaliers bannerets. On reconnoissoit de loin le chevalier à son armure : les barrières des lices, les ponts des châteaux s'abaissoient devant lui; les hôtes qui le recevoient poussoient quelquefois le dévouement et le respect jusqu'à lui abandonner leurs femmes. - ■

La dégradation du chevalier félon étoit affreuse : on le faisoit monter sur un échafaud; on y brisoit à ses yeux les pièces de son armure ; son écu , le blason effacé , éloit attaché et traîné à la queue d'une cavale , monture dérogeante : le héraut d'armes accabloit d'injures l'ignoble chevalier. Après avoir récité les vigiles funèbres , le clergé prononçoit les malédictions du psaume 1 08. Trois fois on demandoit le nom du tlégradé , trois fois le héraut d'armes répondoit qu'il ignoroit ce nom et n'avoit devant lui qu'une foi-mentie. On répandoit alors sur la tête du patient un bassin d'eau chaude; on le tiroit en bas de Téchafaud par une corde; il étoit mis sur une civière , transporté k l'église , couvert d'un drap mortuaire, et les prêtres psaimodioient sur lui les prières des morts.

La chevalerie seconféroit sur la brèche, dans

la mine et la tranchée d'une ville assiégée, sur un champ de bataille au moment d'en venir aux mains. Le besoin de soldats s'accroissant à mesure que les nobles périssoient , le serf tut admis à la chevalerie ; des lettres de Philippe de Valois déclarent gentilhomme le fils d'un serf qui avoit été armé chevalier : les François ont toujours attriiiué la noblesse à la charrue et k l'épée, et placé au même rang le laboureur et le soldat. Dans la suite, au milieu des grandes guerres contre les Anglois, on créa tant de cheval liers que ce titre s'avilit. François I". ajouta aux deux classes de chevaliers hannerets et bacheliers, une troisième classe composée de magistrats et de gens de lettres; ils furent appelés cAevaliers es lois. Enfin , il ne resta de la chevalerie qu'un nom honorifique écrit dans les sctes , ou porté par les cadets de familles.

L'éducation militaire m'amène maintenant à parler de l'éducation civile dans les siècles dont nous nous occupons.

ÉDUCATION

L'éducation chez les Perses , les Grecs et les Rotnains, étoit persane, grecque et romaine, je veux dire qu'on enseignoit aux enfants ce qui regarde la patrie; on ne les instruisoit que des

lois, des mœurs, de l'histoire et de la langue de leurs aïeux. Lorsqu'à l'époque d'une civilisation avancée , les Romains se prirent d'admiration pour la Grèce, et vinrent aux écoles

d'Athènes, ce n'étoit que la louable curiosité de quelques patriciens oisifs.

Le monde moderne a présenté un phénomène dont il n'y a aucun exemple dans le monde ancien : les enfants des Barbares se séparèrent de leur race par l'éducation ; confinés dans des collèges, ils apprirent des langues que leurs pères ne parloient point et qui cessoient d'être parlées sur la terre ; ils étudièrent des lois qui n'étoient pas celles de leur nation ; ils ne s'occupèrent que d'une société morte sans rapport avec la société vivante de leur temps. Les vaincus, sortis d'un autre sang et perpétuant le souvenir de ce qu'ils avoient été , renfermèrent avec eux les fils de leurs vainqueurs comme des

otages.

Il se forma au milieu des générations brutes, un peuple d'intelligence hors de la sphère où se mouvoit la communauté matérielle , guerrière et politique. Plus l'esprit autour des écoles étoit simple, grossier, naturel, illettré, plus dans l'intérieur de ces écoles il étoit raffiné , subtil , métaphysique et savant. Les Barbares avoient commencé par égorger les prêtres et

les moines; devenus chrétiens, ils tombèrent à leurs pieds. Ils s'empressèrent de contribuer à la fondation des collèges et des universités : admirant ce qu'ils ne comprenoient pas, ils crurent ne pouvoir accorder aux étudiants trop de privilèges. Une véritable république ayant ses tribunaux, ses coutumes et ses libertés, s'établit pour les enfants au centre même de la monarchie des pères.

L'université de Paris, fille aînée de nos rois, bien qu'elle ne d^cendît pas de Charlemagne, n'étoit pas la seule en Pi-ance;

vingt autres existoient sur son modèle ; celle de Montpellier devint célèbre ; on y professa le droit romain aussitôt que les exemplaires des Pandectes furent devenus moins rares , par la découverte et les copies du manuscrit d'Amalfi. L'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne , le Portugal , possédoient les mêmes corps enseignants. On voit dans les hagiographes et les chroniqueurs que le même écolier, afin d'embrasser les diverses branches des sciences, étudioit successivement à Paris, à Oxford, à Mayence , h Padoue , à Salamanque, à Coïmbre. L'université de Paris avoit une poste à son usage , longtemps avant que Louis XI eût fait un pareil établissement.

On sent quelle activité les institutions uni ver-

sitaires , dégatjjées des lois nationales , dévoient donner aux esprits, combien elles dévoient accroître le trésor commun des idées : or, tout arrive par les idées; elles produisent les faits qui ne leur servent que d'enveloppe.

Une multitude décolletés s'élevèrent auprès des universités. Sous Philippe le Bei qui fonda l'université d'Orléans, on vit s'établir le collège de la reine de Navarre, celui du cardinal Le Mojne, et celui de Montaigu^ archevêque de Narbonne. Depuis le rèi^ne de Philippe de Valois jusqu'à la fin du règne de Charles V, on compte l'érection du collège des Lombards pour les écoliers italiens, des collèges de Tours, de Lisieux, d'Autun , de Vy-lve Maria, tle Mignon ou Grandmont, de Saint -Michel, de Cambrai, d'Aubusson , de Bonnecour , de Tournai , de Bajeux , des Allemands , de Boissy, de Dainville, de Maître-Gervais , de Beauvais. {Hist. de [Univ., T. III, lib. 3. Antiq. de Paris, Très, des Ch.). A

François P^ est dû l'établissement du collège royal , avec les trois chaires de langues hébraïque, grecque et latine : on avoit commencé à enseigner le grec dans l'université de Paris, sous Charles VIII; on y expliquoit alors les dialogues de Platon. Henri II, Charles IX, Henri III, augmentèrent les chaires savantes d'une chaire de philosophie grecque et latine, d'une

chaire de langue arabe et d'une chaire de chirurgie. Louis XIII , Louis XIV et Louis XV, ajoutèrent au collège rojal des chaires pour l'étude du droit canon , pour celle des langues sjriaque . turque et persane, pour l'enseignement de la littérature françoise , de l'astronomie, de la mécanique, de la chimie, de l'anatomie, de l'histoire naturelle , du droit .de la nature et des gens. Le collège desQuatre-Nations rappelle le nom de Mazarin. Tout se formoit par grandes masses ou par grands corps, dans l'ancienne monarchie: clergé, noblesse, tiers-état, magistrature , éducation.

Ces universités et ces collèges furent autant de foyers où s'allumèrent comme des flambeaux les génies dont la lumière pénétra les ténèbres du moyen âge : nuit féconde , puissant chaos dont les flancs portoient un nouvel univers. Lorsque la barbarie envahit la civilisation, elle la fertilise par sa vigueur et sa jeunesse ; quand au contraire la civilisation envahit la barbarie, elle la laisse stérile; c'est tin vieillard auprès d'une jeune épouse: les peuples civilisés de l'ancienne Europe se sont renouvelés dans le lit des sauvages de la Germanie; les peuples sauvages de l'Amérique se sont éteints Jans les bras des peuples civilisés dp l'Europe.

Saint Bernard, Abailard , Scott, Thomas

d'Aquin , Bonaventurc , Albert, Ro^er Bacon, Henry de Gand, Hugues de Saint-Cher, xMexandre de Hallajs , Alain de Fille, Yves de Triguer, Jacques de Voraglnes, Guillaume de Nangis , Jean de Mun, Guillaume Duranty, Jean Adam, Guillaume Pelletier, BarthéJemi Glaunwil et Pierre Bercheur, Albert de Saxe, Froissard, Nicolas Oresne., Jean de Dondis , Nicolas Flamel, Accurse, Bartliole, Gracien, Pierre d'Ailly, Nicolas Clémengis, Jerson, Thomas Connecte, Benoît Gentian, Jean de Courtecuisse, Vincent Ferier, Juvénal des Ursins, Pic de la Mirandole, Chartier,î\Iartuel d'Auvergne, François Vilon et Robert Gaguin , forment la chaîne de ces hommes qui nous amènent des premiers jours du moyen âge au temps de la renaissance des lettres. Leur célébrité fut grande, et les surnoms par lesquels on les distingua prouvent l'admiration naïve de leurs siècles: Albert fut surnommé le Grand, Thomas d'Aquin l'Ange de l'école , Roger Bacon le Docteur admirable, Henry de Gand le Docteur solennel , Henry de Suze la Splendeur du droit, Alexandre de Hallays le Docteur irréfragable, Alain de l'Ille le Docteur universel, Bonaventurc le Docteur séraphique , Scott le Docteur subtil , Gilles de Rome le Docteur très-fondé.

Ces hommes, avec des talents divers, formoient des écoles , avoient des disciples comme

les anciens philosophes de la Grèce. Albert inventa une machine parlante , Roger Bacon découvrit peut-être la poudre ^ , le télescope et le microscope ; Jacques de Dondis composa une horloge céleste ou une sphère mouvante. Saint Thomas d'Aquin est un génie tout- à-fait comparable aux pluy rares génies philosophiques des temps anciens et modernes; il tient de Platon et de Malebranclie pour la spiritualité, d'Aristote et de Descartes pour

la clarté et la logique. Les Scottistes et les Thomistes , les Réalistes et les Nominaux ressuscitèrent les deux sectes de la forme et de l'idée. Vers l'an 1050, les écrits d'Aristote a voient été apportés par les Arabes en Espagne, et de l'Espagne ils passèrent en France : Bérenger, Abailard, Gilbert de la Porée firent revivre la doctrine du Stagyriste; mais, les Pères grecs et latins ayant depuis long -temps frappé d'anathème cette doctrine, un concile, tenu à Paris en 1209, condamna au feu les écrits dans lesquels elle étoit renfermée. L'interdiction dura plus de quatre-vingts ans; on se relâcha ensuite, et en Mil le triomphe d'Aristote fut tel, qu'on n'en-

■^ Connue d'ailleurs à la Chine ainsi que la boussole, l'imprimerie, le gaz, etc.; ces découvertes matérielles dévoient naturellement avoir lieu chez une société à longue vie , comme celle des Chinois.

seigna plus d'autre philosophie que la sienne. Un siècle après, Ramus, qui osa s'élever contre sa logique, lut la victime du fanatisme scolastique. Il iallut attendre Gassendi et Descartes pour triompher du précepteur d'Alexandre.

Duranti , Barthole, Alciat et plus tard Cujas, lurent les lumières du droit. On se fera une idée de l'influence que ces hommes exerçoientsur leur temps, en rappelant les effets de leurs leçons : la classe où Albert le Grand enseignoit, ne suffisant plus à la multitude des auditeurs, il se vit oblige de professer en i lein air, sur la place qui prit le nom de Maître Albert. Foulques écrit à Abailard : « Rome t'envoyoit ses » enfants à instruire; et celle qu'on avoit en-)) tendue enseigner toutes les sciences, mon-

troit, » en te passant ses disciples, que ton savoir « étoit encore supérieur au sien. Ni la distance, » ni la hauteur des montagnes, ni la profon- » deur des vallées, ui la difficulté des chemins » par-semés de dangers et de brigands, ne pou- » voient retenir ceux qui s'empressoient vers toi.)) La jeunesse angloise ne se laissoit effrayer, ui w par la mer placée entre elle et toi , ni par » la ter-reur des tempêtes, et à ton uom seul , » méprisant les périls , elle se précipitoit en » foule. La Bretagne reculée t'envoyoit ses ha- » bitants pour les instruire; ceux de l'Anjou

» venoient te soumettre leur férocité adoucie. » Le Poitou, la Gascogne, l'ibérie, la Norman- » die, la Flandre, les Teutons, les Suédois, ar- » dents à te célébrer, vantoient et proclamoient)) sans relâche ton génie. Et je ne dis rien des » habitants de la ville de Paris et des parties » de la France les plus éloignées comme les » plus rapprochées, tous avides de recevoir tes » leçons, comme si, près de toi seul, ils eussent » pu trouver l'enseigne-ment ^ d

La foule des maîtres et des écoliers de l'Université, étoit telle quand ils alloient en procession à Saint-Denis , que les premiers rangs du cortège entroient dans la basilic^ue de l'abbaje , lorsque les derniers sortoient de l'église des Mathurins de Paris. Appelée à donner son vote sur la question de l'extinction du schisme , l'Université fournit dix mille sufifrr.ges ; elle proposa d'envojer k un enterrement 25,000 écoliers pour en augmenter la pompe. On voit ce grand corps figurer dans toutes les crises politiques de la monarchie , et particulièrement sous les règnes de Charles V, de Charles VI et de Charles VIL Factieux ou fidèle, il làchoit ou rete-noit les flots populaires, tandis que des esprits novateurs

^ Cette élégante traduction est d'une feinme. OEiivres de madame Guizot.

TOME m

élevés à Les leçons , agiloient les questions religieuses, poussoient par la hardiesse de leurs doctrines, par leurs déclamations contre les vices du clergé et des grands , à ces réformes dont Arnaud de Brescia avoit donné l'exemple en Italie, et WicklefF en Angleterre.

Cette vie des Universités et des Collèges occupe une place considérable dans le tableau des mœurs générales, qui me reste à peindre.

MOEURS GÉNÉRALES DES XIP, , XIII'. , ET XIV^ SIÈCLES

L'histoire moderne doit prendre soin de détruire un mensonge , non des chroniqueurs qui sont unanimes sur la corruption des bas siècles, mais de l'ignorance et de l'esprit départi des temps où nous vivons : on s'est iiguré que si le moyen âge étoit barbare, du moins la morale et la religion faisoient le contre-poids de sa barbarie ; on se représente les anciennes familles grossières sans doute, mais assises dans une sainte union à l'àtre domestique

avec toute la simplicité de l'âge d'or. Piien de plus contraire h la vérité.

Les Barbares s'établirent au milieu de la société romaine dépravée par le luxe , dégradée par l'esclavage , pervertie par l'idolâtrie. Les Fraflks, très-peu nombreux relativement à la

population gallo-romaine , ne purent assainir les mœurs ; ils étoient eux-mêmes fort corrompus quand ils entrèrent en Gaule.

C'est une grande erreur que d'attribuer l'innocence à l'état sauvage ; tous les appétits de la nature se développent sans contrôle dans cet état: la civilisation seule enseigne les qualités morales. La profession des armes, qui inspire certaines vertus, ne produit point la tempérance: Sainte- Palaye est obligé de convenir que les chevaliers ne se recommandaient guères par la rigidité des mœurs.

De la société romaine et de la société barbare résulta une double corruption ; on reconnoît trèsbien les vices de l'une et de l'autre sociétés , comme on distingue à leur confluent les eaux de deux fleuves qui s'unissent : la rapine , la cruauté , la brutalité, la luxure animale, étoient frankes ; la bassesse, la lâcheté , la ruse, la turpitude de l'esprit , la débauche raffinée, étaient romaines.

Et ces remarques ne se doivent pas entendre de quelques années, de quelques règnes; elles s'appliquent aux siècles qui précèdent le moyen âge, depuis le règne de Khlovigh jusqu'à celui de Hugues Capet , et aux siècles du moyen âge depuis le règne de Hugues Capet jusqu'à celui de François 1".

Le christianisme chercha, autant qu'il le put,

à guérir la gangrène des temps barbares, mais l'esprit de la religion éloit moins suivi que la lettre ; on croyoit plus à la croix qu'à la parole du Christ; on adoroit au Calvaire; on n'assistoit point au sermon de la Montagne, l.e clergé se déprava comme la foule. Si Ton veut pénétrer à lond l'état intérieur de cette époque , il faut lire les conciles et les chartes d'abolition (lettres de grâce accordées par les rois); là se montrent à nu les plaies de la société. Les conciles reproduisent sans cesse les plaintes contre la licence des mœurs, et la recherche des remèdes à y apporter; les chartes d'abolition gardent les détails des jugements et des crimes qui motivoient les lettres-royaux. Les Gapitulaires de Charlemagne et de ses successeurs sont remplis de dispositions pour la réformation du clergé.

On connoît l'épouvantable histoire du prêtre Anastase enfermé vivant avec un cadavre, par la vengeance de l'évéque Caulin (Grégoire de Tours). Dans les canons ajoutés au premier concile de Tours sousl'épiscopat de saint Perpert, on lit: «11)) nous a été rapporté que des prêtres, ce qui est » horrible {qjLiod iiefas) , établissoient des au- » berges dans les églises , et que le lieu où l'on » ne doit entendre que des prières et des louanges » de Dieu , retentit du bruit des festins, de paroles)) obscènes, de débats et de querelles. »

Baronius, si favorable àla cour de Rome, nomme îe dixième siècle, le siècle de fer; lant il voit de désordres dans l'Eglise. L'illustre et savant Gherbert, avant d'être pape sous le nom de Sylvestre II, etn'étant encore qu'archevêque de Pdieims, disoit: « Déplorable Rome ! tu donnas à nos ancêtres » les lumières les plus éclantes, et maintenant

» tu n'as plus que d'horribles ténèbres Nous

» avons vu Jean Octavien conspirer, au milieu)) de mille prostituées, contre le même Othon M qu'il avoit proclamé empereur. Il est renversé, » et Léon le Néophite lui succède. Othon s'é- » loigne de Rome, et Octavien y rentre; il chasse » Léon, coupe les doigts, les mains et le nez au)) diacre Jean, et, après avoir ôté la vie à beau- » coup de personnages distingués , il périt bientôt

» lui-même Sera-t-il possible de soutenir

» encore qu'une si grande quantité de prêtres de » Dieu , dignes par leur vie et leur mérite d'éclai- » rer l'univers , se doivent soumettre à de tels » monstres , dénués de toute connaissance des » sciences divines et humaines? »

Il nous reste une satire d'Adalbéron , évêque de Laon ; c'est un dialogue entre le poëte et le roi Robert. « Adalbéron représente les juges obli- » gés de porter le capuchon , les évêques dépouil-)) lés réduits à suivre la charrue , et les sièges » épiscopaux, quand ils viennent à vaquer, occu-

» pcs par des mariiiicMs et de.-, pâtres. Un moine » est transformé en soldat; il porte un bonnet » de peau d'ours , sa robe , naj^uères longue , est » écourtée , fendue par devant et par derrière; » à sa ceinture étroite est suspendu un arc, » un carquois, ties tenailles, une épée. 11 n'y)) avoit autrefois parmi les ministres du seigneur » ni bourreaux , ni aubergistes , ni gardeurs de » cochons et de boucs; ils n'alloient point au » marché, public , ils ne faisoient point blanchir » les étoiles. »

Adalbéron , étendant son sujet, remarque que

le noble et le serf ne sont pas soumis h la même

loi, que le noble est entièrement libre. Le roi prend la défense de la condition servile : «Cette)» classe, dit-il, ne possède rien sans l'acheter » par un dur travail. Qui pourroit compter les n peines, les courses et les fatigues qu'ont h sup- » porter les serfs ? 11 ny a aucune fin a leurs » larmes. » Adalbéron répond « que la famille » du seigneur es't divisée en trois classes : l'une n prie, l'antre combat, la troisième travaille. » Adalbéron avoit vu finir la seconde race et commencer la troisième ; il avoit joué un rôle dans les trahisons qui se pratiquent à la chute et au renouvellement des empires. Peut-être avoit-il été lié intimement avec Emma , femme de Lother, quoiqu'il fût évêque ; il étoit d'une

grande famille de Lorraine; il avoit étudié sous Gherbert ; il n'aimoit pas lr.s moines , et il entroit dans la querelle des évêques nobles , contre les religieux plébéiens. On retrouve en lui cette partie de la société intelligente qui ne fut jamais barbare.

Saint Bernard ne montre pas plus d'indulgence aux vices de son siècle ; saint Louis fut obligé de fermer les yeux sur les prostitutions et les désordres qui régnoient dans son armée. Pendant le règne de Philippe le Bel, un concile est convoqué exprès pour remédier au débordement des mœurs. L'an 1351 les prélats et les ordres mendiants exposent leurs mutuels griefs à Avignon, devant Clément VIL Ce pape, favorable aux moines, apostrophé les prélats : « Parlerez-vous d humilité, vous, si vains et si » pompeux dans vos montures et vos équipages? M Parlerez-vous de pauvreté, vous si avides que » tous les bénéfices du monde ne vous suffiroient

» pas? Que dirai-je de votre chasteté? Vous

» haïssez les mendiants, vous leur fermez vos M portes, et vos maisons sont ouvertes à des sy- » cophantes et à des infâmes (lenonibus et truffatorihus).

La simonie étoit générale ; lés prêtres violoient presque partout la règle du célibat; ils vivoient avec des femmes perdues, des conçu-

bines et des chumLiières; un abbé de Noreïs ' 'k avoit dix-huit enfants. En Biscaye on nevouloit que des prêtres qui eussent des commères, c'est-à-dire des femmes supposées léi^itimes.

Pétrarque éerit à l'un de ses amis : « Avignon » est devenu un eniér, la sentine de toutes les » abominations. Les maisons, les palais, leségli- » ses, les chaires du pontife et des cardinaux, » l'air et la terre, tout ost imprégné de rnen- » songe; on traite le monde futur, le jugement » dernier ,^les peines de l'enfer, les

joies du pa- » radis de fable^ absurdes et puériles. » Pétrarque cite à l'appui de ses assertions des anecdotes scandaleuses sur les débauches des cardinaux. Et lui-même, abbé , chaste et iidèle amant de Laure, étoit entouré de bâtards : Ebbe allora un figliuolo naturelle , e , dopa alcunl anni , u?ia J/ifliuola ; ma protesta , che non ostante queste licenze^ egli non amo mai altra che Laura. (Saggi.)

Dans un sermon prononcé devant le pape, en 136i, le docteur Nicolas Orem prouva que l'Ante-Christ ne tarderoit pas à paroitre , par six raisons tirées de la perte de la doctrjne , de l'orgueil des prélats, de la tyrannie des chefs do l'Eglise et de leur aversion pour la vérité.

Les sirvantes, qui n'épargnoient ni les papes, ni les rois, ni les nobles, ne ménageoient pas

plus le clergé que les sermons, « Dis donc, sei- » gneur évêque, tu ne seras jamais sage qu'on)> ne t'ait rendu eunuque. — Ah! faux clergé, » traître, menteur, parjure, débauché! Saint » Pierre n'eut jamais rentes, ni châteaux, ni do- » maines; jamais il ne prononça excommunica- » tion. Il Y a des gens d'église qui ne brillent » que par leur magnificence et qui marient à M leurs neveux les filles qu'ils ont eu de leur » mie. » (Rajnouard , Troubadours.)

« Une vile multitude qui ne combattit ja- » mais enlève aux nobles leur tour et leur chas- » tel : le bouc attaque le loup. » — « Notre évêque » vend une bière mille sous à ses amis décédés.» — C'est le pape qui règne; il rampe aux pieds » du monarque puissant; il accable le roi mal- » heureux. »

Toute la terre féodale se ressembloit ; mêmes censures en Angleterre :

An other abbai is ther bi, For soth a gret nunnerie, etc.

« Auprès d'un abbaye se trouve un couvent de » nonnes, au bord d'une rivière douce comme » du lait. Aux jours d'été les jeunes nonnes » remontent cette rivière en bateaux , et, quand » elles sont loin de l'abbaye, le diable se met tout

» nu , se coucLe sur le rivage et se prépare à na-)» ger, agile. 11 enlève les jeunes moines et revient » chercher les nonnes. Il enseigne à celle-ci une)) oraison : le moine, bien disposé, aura douze » femmes à l'année , et il deviendra bientôt le » père abbé. » Je supprime de grossières obscénités en vieux anglois.

Le credo de Pierre, laboureur (Piter Plowman) , est une satire amèrc contre les moines mendiants :

I fond in a freture a Frère on a benche , etc.

« J'ai rencontré , assis sur un banc , ua » Frère affreux ; il étoit gros comme un ton- » neau ; son visage étoit si plein qu'il avoit » l'air dune vessie remplie de vent , ou d'un sac » suspendu à ses deux joues et à son menton. » G'étoit une véritable oie grasse qui faisoitre- » muer sa chair comme une boue tremblante.»

Les châtelains et les châtelaines chantoient, \ aimoient, se grandissoient , et par moments ne j croyoient pas trop en Dieu. Le vicomte de Beaucaire menace son fils Aucassin de l'enfer, s'il ne se sépare de Nicolette, sa mie. Le damoiseau répond qu'il se soucie fort peu du paradis, rempli de moines fainéants demi-nus,

de vieux prêtres crasseux et d'hermites en haillons. Il veut aller en enfer, oîi les grands rois, les paladins, lesba-

rons , tiennent leur cour plénière ; il y trouvera de belles femmes qui ont aimé des ménestriers et des jongleurs, amisduvinetdela joie. (Le Grand d'Aussi, Rajnouard, HLst. clp Phil. Àug. Gapefi^ue, etc.) Un troubadour demande un pater, pour que Dieu accorde à tous ceux qui aimèrent comme le fils du châtelain d'Aupais, le plaisir qu'il eut une nuit avec Ogine. La dame, comtesse de Die, écrit au troubadour Rambaud, comte d'Orange : « Mon bel ami , viens ce soir » occuper dans ma couche la place de mon » mari. » La comtesse de Die étoit présidente de la cour d'amour. Guillaume , comte de Poitiers, fonda à INiort une maison de débauche , sur le modèle d'une abbaye : chaque religieuse a voit une cellule et formoit des vœux de plaisirs; une prieure et une abbesse gouvernoient la communauté , et les vassaux de Guillaume furent invités à doter richement le monastère. H y avoit des maréchaux de prostituées.

On voit un comte d'Armagnac, Jean V, épouser publiquement sa sœur et vivre avec elle dans son château, en tout honneur de baronnage. Les fureurs lubriques du maréchal de Rais ne sont ignorées de personne.

Ces nobles de la gaie science n'étoient pas toujours si courtois et si damoiseaux qu'ils ne se transformassent en brigands sur les grands

chemins et dans les forêts. Les bourgeois de Laon appelèrent à leur secours Thomas de Coucy, seigneur du château de Marne: Thomas, tout jeune encore, pilloit les pauvres et les pèlmns qui se rendoient à Jérusalem , et qui revenoient de la Terre-Sainte; afin

d'obtenir de l'argent de ses captifs, il les accrochoit de sa propre main testiculis appendehat propriâ aliquotiens manu (Guiberti de vita sua); une rupture s'opérant par le poids du corps, les intestins sortoient à travers l'ouverture. Thomas pendait encore d'autres malheureux par les pouces , et leur mettoit de grosses pierres sur les épaules pour ajouter à leur pesanteur naturelle; il se promenoit en-dessous de ces gibets vivants, et achevoit, à coups de bâton , les victimes qui ne possédoient rien, ou qui refusoient de payer. Ayant un jour jeté un lépreux au fond d'un cachot, le nouveau Cacus fut assiégé dans son antre par tous les lépreux de la contrée.

Un seigneur de Tournemine, assigné dans son manoir d'Auvergne par un huissier appelé . Loup , lui fit couper le poing, disant que jamais loup ne s'étoit présenté à son château sans qu'il n'eût laissé sa pâte clouée à la porte.

Régnault de Pressigny, seigneur de Marans près de La Rochelle, rançonneur de bourgeois, voleur de grands chemins, détrousseur de passauts, se pi ai soit à crever un œil, et à arracher

la barbe à tout moine traversant les terres de sa seigneurie. Quand il envovoit au supplice les malheureux qui refusoient de se racheter, et que ceux-ci en appeloient à la justice du roi , Pressigny, qui apparemment savoit le latin, leur répondoit en équivoquant sur les mots, qu'ils se plaignoient à tort de ne pas mourir dans les règles, quils mouroienty^re aut injuria.

Le moyen âge offre un tableau bizarre qui semble être le produit d'une imagination puissante mais déréglée. Dans l'antiquité , chaque nation sort pour ainsi dire de sa propre source; un esprit primitif, qui pénètre tout et se fait sentir partout , rend homo-

gènes les institutions et les mœurs. La société du moyen âge étoit composée des débris de mille autres sociétés : la civilisation romaine, le paganisme même y avoient laissé des traces; la religion chrétienne y apportoit ses croyances et ses solennités; les Barbares franks, goths , bourguignons, anglo-saxons, danois, normands , retenoient les usages et le caractère propres à leurs races. Tous les genres de propriétés se mêl oient , toutes les espèces de lois se confondoient : l'aleu , le fief, la main-mortable , le Code, le Digeste, les lois salique, gombette, wisigothe , le droit coutumier. Toutes les formes de liberté et de servitude se rencontroient : la liberté

monarchique du roi , la liberté aristocratique du noble, la liberté iudividuello du prêtre, la liberté collective des communes , la liberté privilégiée des villes, de la magistrature, des corps de métiers et des marchands , la liberté représentative de la nation ; l'esclavage romain , le servage barbare, la servitude de l'aubain. De laces spectacles incohérents, ces usages qui se paroissent contredire , qui ne se tiennent que par le lien de la religion. On diroit des peuples divers n'ayant aucun rapport les uns avec les autres , étant seulement convenu? de vivre sous un commun maître autour d'un même autel.

Jusque dans son apparence extérieure, la France ofFroit alors un tableau plus pittoresque et plus national qu elle ne le présente aujourd'hui. Aux monuments nés de notre religion et de nos mœurs , nous avons substitué, par une déplorable affectation de l'architecture bâtarde romaine, des monuments qui ne sont ni en harmonie avec notre ciel , ni appropriés à nos besoins ; froide et servile copie laquelle a porté le mensonge dans nos arts , comme

la calque de la littérature latine a détruit dans notre littérature l'originalité du génie frank. Ce n'étoit pas ainsi qu'imitait le moyen âge; les esprits de ce tempslà admiroient aussi les Grecs et les Romains ; ils recherchoient et étudioient leurs ouvrages ;

mais, au lieu do s'en laisser dominer, ils les maîtrisoient, les façonnoient à leur guise, les rendoient françois et ajouloient h leur beauté par cette métamorphose pleine de création et d'indépendance.

Les premières églises chrétiennes dans l'Occident ne furent que des temples retournés : le culte païen étoit extérieur, la décoration du temple fut extérieure; le culte chrétien étoit intérieur , la décoration de l'église fut intérieure. Les colonnes passèrent du dehors au dedans de l'édifice, comme dans les basiliques où se tinrent les assemblées des fidèles quand ils sortirent des cryptes et des catacombes. Les proportions de l'église surpassèrent en étendue celles du temple, parce que la foule chrétienne s'entassoit sous la voûte de l'église, et que la foule païenne étoit répandue sous le pérjstile du temple. Mais lorsque les chrétiens devinrent les maîtres, ils changèrent cette économie et ornèrent aussi du côté du paysage et du ciel leurs édifices.

L'architecture néogrecque , par une même émancipation de l'esprit humain , se montra en Orient avec le néoplatonisme ; il étoit naturel que les arts suivissent les idées et surtout les idées religieuses auxquelles elles sont appliquées de préférence chez les peuples. Les premiers essais, ou

plutôt les preniic'is jeux do cette architecture, se firent remarquer dans les temples de Daphné, de Balbek, et de Palmyre : elle

se développa en Syrie dans les monuments de Sainte-Hélène; elle devenoit chrétienne à Jérusalem, à l'époque où le néoplatonisme devenoit chrétien au concile de JNicée. Justinien la fit réi^ner en bâtissant , sur les fondements de la Sainte-Sophie romaine de Constance , la Sainte-Sophie néogrecque d'Isidore de Milet. De là elle passa en Italie et déploya son art dans l'église octogone de Saint- Vital à Ràvenne : Charlemagne, au huitième siècle, reproduisit ce monument agrandi à Aix-la-Chapelle. « 11 édifia églises et ab- » bayes en divers lieux, en l'honneur de Dieu et » au profit de son âme. Aucunes en commença » et aucunes en parfit. Entre les autres fonda » l'église de Aix-la-Chapelle, d'œuvre merveil- » leuse, en l'honneur de Notre-Dame Sainte-

» Marie Divers palais commença en

») divers lieux, d'œuvre coûteuse : un en fit au- » près de la cité de Mayence, de lez une ville » qui a nom Tngelheim ; un autre en la cité sur)) le fleuve de Vahalam. Si commanda dans tout » son royaume à tous les évoques et à tous ceux » cl qui les cures appartenoient , que toutes les » églises et toutes les abbayes qui étoient dé- » chues par vieillesse fussent refaites et restau-

» rées : et pour ce que cette chose ne fût mise » en non chaloir, il leur mandoit expressément » par ses messages qu'ils accomplissent ses com- » mandements. »

Trois siècles plus tard, l'architectonique nouvelle aborda une seconde fois aux rivages latins et annonça son retour par l'édification de la cathédrale de Pise. Il y a des erreurs que la voix populaire consacre, et auxquelles la science est obligée de se soumettre : le néogrec en Italie, fut appelé \ architecture lombarde^ et en France \ architecture gothique , et ni les Lombards, ni les

Goths, n'y avoient mis la main: Théodoric même se contenta d'imiter ou de réparer les masses du Forum et du Ghamp-de-Mars.

Tandis que l'architecture néogrecque, infidèle au Parthénon abandonné , s'emparoit des édifices chrétiens , elle envahissoit aussi les édifices mahométans. Les Arabes Xorientalisèrent pour le calife Aroun et les Mille et une Nuits ; ils l'emmenèrent avec eux dans leurs conquêtes; elle arriva de la mosquée du Kaire en Egypte , à celle de Gordoue en Espagne, à peu près au moment ou les exarques de Ravenne l'introduisoient en Italie. Ainsi la puînée de l'ionie parut dans l'Europe occidentale , portant d'une main l'étendart du prophète et de l'autre celui du Ghrist : l'Alhambrah à Grenade , et Saint-Marc

TOME UI

à Venise, témoii^nont de son inconstance et des merveilles de ses caprices. Plus d'ordres distincts, plus d'architraves ou architraves brisées ; au lieu de portique un portail, au lieu de fronton une façade, au lieu de frise, de corniche et d'entablement , une balustrade.

Enfin, avec le treizième siècle, rayonna cette architecture à ogives qui se plut surtout dans les pays de la domination franke, saxonne et germanique : au delà des Pyrénées et des Alpes elle rencontra les préjugés et les chefs-d'œuvre de l'architecture mozarabique, du style bâtard romain , et du primitif dorique de la

Grande- Grèce. L'architecture à ogives fut une conquête des croisades de Philippe Auguste et de saint Louis. .

A la colonnette écourtée, aux grosses colonnes à chapiteaux historiés, succédèrent les minces et longues colonnes en faisceaux , ramifiées à leurs sommets, s'épanouissant en fusées, projetant dans les airs leurs délicates nervures qui devenoient comme la fragile charpente des combles. Au plein ceintre des arches, aux vou£sures en anse de panier, se substituèrent les ogives , arceaux en forme d'arête dont l'origine est peut-être persane et le patron la feuille du mûrier indien , si toutefois l'ogive n'est pas le simple tracé d'un crayon facile. L'ogive ne se

sépare pas tellement du néogrec qu'on ne l'y retrouve comme cent autres traits.

Le cercle , figure géométrique rigoureuse, ne laisse rien à l'arbitraire; l'ellipse, courbe flexible, se renfle ou se redresse au gré de celui qui l'emploie : l'ogive dont le foyer n'est que la rencontre des deux ellipses d'un triangle curviligne, se pouvoit donc élargir et rétrécir depuis le plus court diamètre jusqu'au diamètre le plus long; propriété qui laissoit un jeu immense au goût de l'artiste et qui explique la variété du gothique. Pas un seul monument dans cet ordre ne ressemble à l'autre , et dans chaque monument aucun détail n'est invinciblement symétrique; l'ornement même est quelquefois calculé pour ne pas produire son effet naturel : de petites figures logées dans des niches, ou dans les moulures concentriques des portes, y sont arrangées de manière qu'on les prendroit pour des arabesques , des volutes, des enroulements, des astragales, et non pour des dispositions de la statuaire.

En imitant les constructions sarrazines, les architectes chrétiens îes exhaussèrent et les dilatèrent ; ils plantèrent mosquées sur mosquées, colonnes sur colonnes, galeries sur galeries; ils attachèrent des ailes aux deux côtés du chœur, et des chapelles aux ailes. Partout la ligne spirale

4Ui AIN AL Y SE RAISONJNEE

remplaça la ligne droite; au lieu tlu toit plat ou bomb«'?, se creusa une voûte étroite fermée en cercueil ou en carène de vaisseau; les tours ouvragées dépassèrent en hauteur les minarets.

La chrétienté élevoit à Irais communs au moyen des quêtes et des aumônes, ces cathédrales dont chaque état en particulier n'étoit pas assez riche pour payer la main-d'œuvre, et dont aucune n'est achevée. Dans ces vastes et mystérieux édifices se gravoient en relief ou en creux, comme avec un emporte-pièce, les parures de l'autel, les monogrammes sacrés, les vêtements et les choses à l'usage des ministres : les bannières, les croix de divers agencements, les calices, les ostensoirs, les dais, les chappes , les capuchons , les crosses, les mitres dont les formes se retrouvent dans le gothique, conservoient les symboles du culte en produisant des effets d'art inattendus; assez souvent les gouttières étaient taillées en figures de démons obscènes ou de moines vomissants. Cette architecture du moyen âge offroit un mélange du tragique et du bouffon, du gigantesque et du gracieux, comme les poëmes et les romans de la même époque.

Les plantes de notre sol, les arbres de nos bois, le trèfle et le chêne, décoroient aussi les églises, de même que l'acanthe et le palmier

avoient embelli les temples du pays et du siècle de Périclès. Au dedans une cathédrale étoit une forêt, un labyrinthe dont les mille arcades, à chaque mouvement du spectateur, s'intersectoient, se séparoient, s'enlaçoient de nouveau en chiffres, en cerceaux, en méandres ; cette torêt étoit éclairée par des rosaces à jour incrustées de vitraux peints, qui ressembloient à des soleils brillants de mille couleurs sous la feuillée : en dehors cette même cathédrale avoit l'air d'un mdnument auquel on auroit laissé sa cage, ses arcs-boutans et ses échafauds. Et, afin que les appuis de la nef aérienne n'en déparassent pas la structure, le ciseau les avoit tailladés; on n'y voyoitplus que des arches de ponts, des pyramides, des aiguilles et des statues.

Les ornements qui n'adhéroient pas à l'édifice se marioient à son style : les tombeaux étoient de forme gothique, et la basilique, qui s'élevoit comme un grand catafalque au-dessus d'eux, sembloit s'être moulée sur leur forme. On admire encore à Auch un de ces chœurs en bois de chêne, si commun dans les abbayes et qui répétoient les ornements de l'architecture. Tous les arts du dessin participoient de ce goût fleuri et composite : sur les murs et sur les vitraux étoient peints des paysages, des scènes de la religion et de l'histoire nationale.

Dans les châteaux les armoiries coloiiées , encadrées dans des losanges d'or, formoient des plafonds semblables h ceux des beaux palais du cinque cento de l'Italie. L'écriture même étoit dessinée ; l'hiéroglyphe germanique, substitué au jambage rectilignc romain , s harmonioit avec les écussons et les pierres sépulchrales. Les tours isolées qui servoient de vedettes sur les hauteurs; les donjons enserrés dans les bois , ou suspendus sur la

cime des rochers comme l'aire des vautours ; les ponts pointus et étroits jetés hardiment sur les torrents; les villes fortifiées que l'on rencontroit h chaque pas , et dont les créneaux étoient à lu fois des remparts et des ornements ; les chapelles , les oratoires , les herniitages placés dans les lieux les plus pittoresques au bord des chemins et des eaux ; les beffrois , les flèches des paroisses de campagnes, les abbayes, les monastères, les cathédrales; tous ces édifices que nous ne voyons plus qu'en petit nombre et dont le temps a noirci, obstrué, brisé les dentelles ; tous ces édifices avoient alors l'éclat de la jeunesse ; ils sortoient des mains de l'ouvrier : l'œil , dans la blancheur de leurs pierres , ne perdoit rien de la légèreté de leurs détails, de l'élégance de leurs réseaux, de la variété de leurs guillochis, de leurs gravures, de leurs ciselures, de leurs dé-

coupures, et de toutes les fantaisies d'une imagination libre et inépuisable.

Veut- on savoir à quel point la France étoit couverte de c€s monuments? Les treize volumes de la Gallia christiana , qui n'est pas achevée , donnent mille cinq cents abbayes ou fondations monastiques. Le pouilié général fournit un total de trente mille quatre cent dix-neuf cures, dixhuit mille cinq cent trente-sept chapelles, quatre cent vingt eliapitres ayant églises , deux mille huit cent soixante- douze prieurés, neuX cent trente-et-un maladreries, et le pouilié est fort incomplet. Jacques Cœur comptoit dix-sept cent mille clochers en France, et la Satyre Ménippée reproduit le même calcul.

Ce n'est pas trop de donner un château, chastel, ou chastillon par douze clochers. Tout seigneur qui possédoit trois châteilenies et une ville close, avoit droit de justice : or on comptoit en France

sqixante-dix mille iiefs ou arrière-fiefs , dont trois mille étoient titrés (Voyez plus haut, p. 377). Une moyenne proportionnelle fournit, sur ces soixante-dix mille fiefs, sept mille j ustices haute-sou basses, et suppose par conséquent sept mille villes closes ou. fortifiées : somme totale approximative des monuments (tant églises que chapelles, villes, châteaux, etc.), un million huit cent soixantedouze mille neuf cent vingt-six , sans parler des

basiliques , des monastères renfermés dans les cités, des palais royaux et épiscopaux , des hôtels de ville, des halles publiques, des ponts, des fontaines, des amphitéàtres, aqueducs et temples romains encore existant dansle midi delà France. Voilà certes un sol bien autrement orné qu'il ne l'est aujourd'hui. L'architecture reliejieuse, civile, et militaire gothique, pyramidoit et attiroit de loin les yeux; la moderne architecture civile et la nouvelle architecture militaire appropriée aux nouvelles armes , ont tout rasé: nos monuments se sont abaissés et nivelés comme nos rangs.

Notre temps laissera-t-il des témoins aussi multipliés de son passage que le temps de nos pères? Qui bàtiroit maintenant des églises et des palais dans tous les coins de la France? nous n'avons plus la royauté de race, l'aristocratie héréditaire, les grands corps civils et marchands , la grande propriété territoriale, et la foi qui a remué tant de pierres. Une liberté d'industrie et de raison ne peut élever que des bourses , des magasins , des manufactures , des bazards , des cafés , des guinguettes , dans les villes des maisons économiques, dans les campagnes des chaumières , et partout de petits tombeaux. Dans cinq ou six siècles,

lorsque la religion et la philosophie solderont leurs comptes, lorsqu'elles

supputeront les jours qui leur auront appartenu, que l'une et l'autre dresseront le pouillé de leurs ruines , de quel côté sera la plus large part de vie écoulée, la plus grosse somme de souvenirs?

La population en mouvement autour des édifices du moyen âge est décrite dans les chroniques et peinte dans les vignettes ; elle égaloit presque la population d'aujourd'hui. J'estime, d'après des calculs dont je ne puis insérer les preuves dans une analyse, que la surface du sol françois, tel qu'il existe maintenant, étoit couverte par vingt-cinq millions d'hommes : ce chiffre se déduit des rôles de l'impôt, de 1 a levée des hommes d'armes, du recensement des habitans des villes, et du dénombrement des masses communales quand elles étoient appelées sous leurs bannières.

Le pays étoit riche et bien cultivé; c'est ce que démontrent l'immensité et la variété des taxes royales et seigneuriales que j'ai sommairement indiquées.

Lorsqu'Edouard III, après avoir rendu hommage à Philippe de Valois, retourna en Angleterre « la* reine Philippe de Hainaut le reçut, » disent les chroniques , moult joyeusement et lui » demanda des nouvelles du roi Philippe, son » oncle et de son grand lignage de France :1e roi » son mari lui en recoï'da assez et du grand état

» qu'il avoit trouvé, et des honneurs qui étoient » en France, auxquelles de faire, ni de Tentre- » prendre à faire, nul autre pays

ne s'accompa- » raige. » Il est certain que la guerre quand elle n'extermine pas totalement les peuples, les multiplie; elle influesurlesinstitutionsplusquesurles hommes : la féodalité, qui dut sa naissance et son pouvoir à la guerre, fut renversée par elle sous le règne de Philippe de Valois, du roi Jean, de Charles V, de Charles VI et de Charles VII.

Les diverses classes de la société et les différentes provinces dans le moyen âge, se distinguoient les unes parla forme deshabits, les autres par des modes locales : les populations n'avoient pas cet aspect uniforme qu'une même manière de se vêtir donne à cette heure aux habitans de nos ville et de nos campagnes. La noblesse, leschevaliers, les magistrats, les évêques, le clergé séculier, les religieux de tous les ordres, le pèlerins, les pénitents gris, noirs et blancs, lesliermites, les confréries , les corps de métiers, les bourgeois, les paysans, offroient une variété infinie de costumes; nous voyons encore quelque chose de cela en Italie, Sur ce point il s'en faut rapporter aux arts : que peut faire le peintre de notre vêtement étriqué, de notre petit chapeau rond et de notre chapeau à trois cornes?

. Du douzième au quatorzième siècle, le paysan

et l'homme du peuple portèrent la jaquette ou la casaque grise liée aux flancs par un ceinturon. Le sayon de peau ou \e pélicon , dont est venu le surplis, étoit commun à tous les états. La pelisse fourrée et la robe longue orientale enveloppoient le chevalier, quand il quittoit sou armure ; les manches de cette robe couvroient les mains ; elle ressembloit au cafetan turc d'aujourd'hui : la toque ornée de plumes , le capuchon ou chaperon tenoient lieu du turban. De la robe ample on passa à l'habit étroit, puis on revint à la robe qui fut blasonnée sous Charles V. Les hauts-de-

chausses , si courts et si serrés qu'ils en étoient indécents, s'arrêtoient au milieu de la cuisse; les deux bas de chausses étoient dissemblables; on avoit une jambe d'une couleur et une jambe de l'autre. Il en étoit de même du hoqueton mi-partie noir et blanc, et du chaperon mi -partie bleu et rouge. « Et si étoient leurs robes si étroites à vêtir » et à dépouiller qu'il semblait qu'on les écor- » chat. Les autres avoient leurs robes relevées » sur les reins comme femmes ; si avoient leurs)> chaperons découpés menument tout en tour.)) Et si avoient leur chausse d'un drap et l'autre)) de l'autre. Et leur venoient leurs cornettes et » leurs manches près de terre et sembloient D mieux être jongleurs qu'autres gens. Et pour

» ce ne fut pas merveilles si Dieu voulut corriger)) les méfaits des François par son fléau. » L'étalage du luxe est odieux sans doute au milieu de la misère publique , mais le goût de la parure distingua notre nation alors même qu'elle étoit encore sauvage, dans les bois de la Germanie. Un François met ses plus beaux habits pour marcher h l'échafaud ou à l'ennemi comme pour aller à un festin; ce qui l'excuse c'est qu'il ne tient pas plus à sa vie qu'à son vêtement.

Par-dessus la robe , dans les jours de cérémonie, on attachoit un manteau tantôt court , tantôt long. Le manteau de Richard I". étoit fait d'une étoife à raies, semé de globes et de demi-lunes d'argent, à l'imitation du système céleste (Winisauf). Des colliers pendants servoient également de parure aux hommes et aux femmes.

Les souliers pointus et rembourrés à la poulaine furent longtemps en vogue. L'ouvrier eu découpoit le dessus comme des fenêtres d'église; ils étoient longs de deux pieds pour le noble, ornés k l'extrémité de cornes , de griffes ou de figures grotesques; ils s'allongèrent encore , de sorte qu'il devint impossible de marcher sans en relever la pointe et l'attacher au genou avec une chaîne d'or ou d'argent. Les évêques excommunièrent les souliers à la poulaine et les trai-

tèrent de péché contre nature ; Charles V déclara qu'ils étoient contre les bonnes mœurs , et inventés en dérision du Créateur. En Angleterre, un acte du parlement défendit aux cordonniers de fabriquer des souliers ou des bottines dont la pointe excédât deux pouces. Les larges babouches carrées par le bout remplacèrent la chaussure à bec. Les modes varioient autant que de nos jours; on connoissoit le chevalier ou la dame qui le premier ou la première avoit imaginé une haligote (mode) nouvelle : l'inventeur des souliers à la poulaine éloitle chevalier Robert le Cornu (TV. Malmsbury-y

Les gentilfames usoientsurla peau d'un linge très-fin; elles étoient vêtues de tuniques montantes enveloppant la gorge, armoriées à droite de l'écu de leur mari, à gauche de celui de leur famille. Tantôt elles portoient leurs cheveux ras, lissés sur le front et recouverts d'un petit bonnet entrelacé de rubans; tantôt elles les bàtissoient en pyramide haute de trois pieds; elles y suspendoient ou des barbettes, ou de longs voiles, ou des banderoles de soie tombant jusqu'à terre et voltigeant au gré du vent : au temps de la reine Isabeau, on fut obligé d'élever et d'élargir les portes pour donner passage aux coiffures des châtelaines (Monstrelet). Ces coiffures étoient

soutenues par deux coraes recourbées, charpente de l'édifice : du haut de la corne, du côté droit, descendoit un tissu léger que la jeune femme laissoit ûotter, ou qu'elle ramenoit sur son sein comme une i^uimpe, eu l'entortillant à son bras gauche. Une femme en plein esbatement étaloit des colliers, des bracelets et des bagues; à sa ceinture enrichie d'or, de perles et de pierres précieuses, s'attachoit une escarcelle brodée ; elle galopoit sur un palefroi , portoit un oiseau sur le poing, ou une canne à la main. « Quoi de plus ridicule, dit Pétrarque » dans une lettre adressée au Pape en i3G6, M que de voir les hommes le ventre sanglé! en M bas, de longs souliers pointus; en haut, des » toques chargées de plumes; cheveux tressés)) allant de ci de la par derrière comme la)) queue d'un animal, retapés sur le front avec » des épingles à tête d'ivoire. » Pierre de Blois ajoute qu'il étoit du bel usage de parler avec affectation. Et quelle langue parloit-on ainsi? la langue du Wallace et du roman Rou , de Ville-Hardouin , de Joinville et de Froissart.

Le luxe des habits et des fêtes passoit toute croyance: nous sommes de mesquins personnages auprès de ces barbares des treizième et quatorzième siècles. On vit dans un tournoi mille chevaliers vêtus d'une robe uniforme de

soie nommée cointise , et le lendemain ils parurent avec un accoutrement nouveau aussi magnifique (Mathieu Paris). Un des habits de Richard II, roi d'Angleterre, lui coûta trente mille marcs d'argent (Jvnjglitoii). Jean Arundel avoit cinquante-deux habits complets d'étoffe d'or {Hollingshed Chron.).

Une autre fois, dans un autre tournoi, défilèrent d'abord un à un soixante superbes chevaux richement caparaçonnés, conduits chacun par un écuyer d'honneur et précédés de trompettes et de ménestiiers; vinrent ensuite soixante jeunes dames montées sur des palefrois, superbement vêtues , chacune menant en lesse , avec une chaîne d'argent, un chevalier armé de toutes pièces. La danse et la musique faisoient partie de ces bandors (réjouissances). Le roi, les prélats, les barons, les chevaliers sautoientau son des vielles, des musettes et des chiffonies.

Kux fêtes de Noël arrivoient de grandes mascarades; l'infortuné Charles VI , déguisé en sauvage et enveloppé dans un linceul imprégné de poix , pensa devenir victime d'une de ces folies : quatre chevaliers masqués comme lui furent brûlés.

Les représentations théâtrales commençoient partout : en Angleterre, des marchands drapiers représentèrent la Création ; Adam et Eve étoient

tout nus. Des teinturiers jouèrent le Délucçeila femme de Noé, qui refusoit d'entrer dans l'arche , donnoit un soufflet à son mari. (Hist. de la poésie angi. ; IVharton).

La balle , le mail , le palet , les quilles , les dés afi'oloient tous les esprits : il reste un compte d'Edouard II pour payer à son barbier une somme de cinq schellings, laquelle somme il avoit empruntée de lui pour jouer à croix ou pile.

La chasse étoit le grand déduit de la noblesse: on citoit des meutes de 1600 chiens. On sait que les Gaulois dressoient les chiens à la guerre , et qu'ils les cou ron noient de fleurs. On aban-

donnoit aux roturiers l'usage des fdets. Les chasses royales coûtoient autant que les tournois : une de ces chasses se lie tristement à notre histoire.

Le Prince Noir étoit descendu en Angleterre , menant avec lui le roi Jean son prisonnier. Edouard avoit fait préparer à Londres une réception magnifique telle qu'il feût ordonnée pour un potentat puissant qui le fût venu visiter. Lui-même au milieu des princes de son sang, de ses grands barons , de ses chevaliers, de ses veneurs, de ses fauconniers, de ses pages, des oificicrs de sa couronne, cleshéraults d'armes, des meneurs de destriers, se mit à la tête d'une chasse brillante dans une forêt qui se trouvoit sur le cliemin du roi captif.

Aussitôt que les piqueurs envoyés à la découverte lui annoncèrent l'approche de Jean, il s'avança vers lui à cheval, baissa son chaperon et saluant son hôte malheureux : « Cher cousin, » lui dit-il, soyez le bienvenu dans l'isle d'An- » gleterre. » Jean baissa son chaperon à son tour et rendit à Edouard son salut. « Le roi d'Ansle-

terre, disent les chroniques, fit au roi de France moult grand honneur et révérence, l'invita au vol d'épervier à chasser, à déduire et à prendre tous ses ébattements. w Jean refusa ces plaisirs avec gravité , mais avec courtoisie; sur quoi Edouard le saluant de nouveau, lui dit : « Adieu, » beau cousin ! » et faisant sonner du cor il s'enfonça avec la chasse dans la forêt. Cette générosité un peu fastueuse ne consoloit pas plus le roi Jean, que l'humble petit cheval du prince de Galles; en faisant trop voir la prospérité d'un monarque, elle montroit trop la misère de l'autre.

Quant au repas, on l'annonçoit au son du cor chez les nobles; cela s'appeîoit corner Veau y parce qu'on se la voit les mains avant de se mettre à table. On dînoità neuf heures du matin et l'on soupoit à cinq heures du soir. On étoit assis sur des banques ou bancs, tantôt élevés , tantôt assez bas, et la table montoit et descendoit en proportion. Du banc est venu le mot banquet. Il y avoit des tables d'or et d'argent ciselées ; les taj^les

TOME III

de bois étoient couvertes de nappes doubles appelées doubiiers ; on les plissoit comme rivière ondorante qu'un petit vent frais fait doucement soulever. Les serviettes sont plus modernes. Les fourchettes, que ne connoissoient point les Romains, furent aussi inconnues des François jusque vers la fin du quatorzième siècle; on ne les trouve que sous Charles V.

On mangeoit à peu près tout ce que nous mangeons, et même avec des raffinements que nous ignorons aujourd'hui; la civilisation romaine n'avoit point péri dans la cuisine. Parmi les mets recherchés je trouve le dellegrout y le maupigyrnum y le karumpie. Qu'étoit-ce? On servoit des pâtisseries de formes obscènes , qu'on appeloit de leurs propres noms; les ecclésiastiques, les femmes et les jeunes filles rendoient ces grossièretés innocentes par une pudique ingénuité \ La langue étoit alors toute nue; les

' Alias fin gunt oblongd figura , alias sphericâ et orbiculari , alias triaiigidd qiiadran^ulâque i quœdam ventricolœ sunt .- quœdam pudenda muliebria , aliœ virilia (si diis placet) reprœ-

sentant . adeo degeneravêre boni mores ut etiani christianis obscœna et pudenda in cibis placeant. Sunt etenini quos

saccharatos appellitent. (De re cibariâ ; To. Bruyerino Campegio Lugdunensi auctore , lib. vi, cap. 7, pag. 402, prima editio. IjUgduni, 1560.) - ■

traductions de la Bible de ces temps sont aussi crues et ^lus indécentes que le texte. U Instruction du chevalier Geoffroy Latour-Landrj, gentilhomme angevin à ses filles , donne la mesure de la liberté des enseignements et des mots.

On usoit en abondance de bière, de cidre et de vins de toutes les sortes : il est fait mention du cidre sous la seconde race. Le clairet étoit du vin clarifié mêlé à des épiceries , l'hypocras du vin adouci avec du mie!. Un festin donné par un abbé , en 1310, réunit six mille convives devant trois mille plats.

Les repas royaux étoient mêlés d'intermèdes. Au banquet que Charles V offrit à l'empereur Charles IV, s'avança un vaisseau mû par des ressorts cachés : Godefroi de Bouillon se tenoit sur le pont , entouré de ses chevaliers. Au vaisseau succéda la cité de Jérusalem avec ses tours chargées de Sarrazins; les chrétiens débarquèrent, plantèrent les échelles aux murailles, et la ville sainte fut emportée d'assaut.

Froissart va nous faire encore mieux assister au repas d'un haut baron de son siècle.

« En cet état que je vous dis le comte de Foix » vivoit. Et quand dans sa chambre à mi-nuit » venoit pour souper en la salle, devant lui avoit » douze torches allumées que douze varlets por-

» toient , et icelles douze torclies éloieiit tenues » devant sa table qui donnoient gran(f clarté en » la salle, laquelle salle éloit pleine de chevaliers » et de écuyers ; et toujours étoient à toison tables)) dressées pour souper qui souper vouloit. Nul » ne parloit à lui à sa table si il ne l'apjjeloit.]! » mangeoit par coutume foison de volaille et en » spécial les ailes et les cuisses tant seulement, » et guère aussi ne buvoit. 11 prenoit en toute » menestrandie (musique) grand ébattement, car » bien sy connoissoit. Il faisoit devant lui ses » clercs volontiers chanter chansons, rondeaux et » virelais. Il séoit à table environ deux heures et » aussi il véoit volontiers étranges entremets, et » iceux vus, tantôt les faisoit envoyer par les » tables des chevaliers et des écuyers.

» Brièvement et ce tout considéré et avisé , » avant que je vinsse en sa cour je avois été en n moult de cours de rois, de ducs, de princes, >i de comtes et de hautes danKîs ; mais je n'en » fus oncques en nulle qui mieux me plût ni qui » fût sur le fait d'armes plus réjouie comme celle » du comte de Foix étoit. On véoit en la salle » et es c'iambres et en la cour chevaliers et écuvers .) d'honneur aller et marcher, et d'armes et d'a- » mour les ovoit on parler. Toute honneur étoit » là-dedans trouvée. Nouvelles dequel royaume » ni dequel pays que ce fût là-dedans on y ap-

» prenoit; car de tous pays, pour la vaillance du » seigneur, elles y appleuvoient et venoient. »

Ce comte si célèbre par sa courtoisie n'en avoit

pas moins tué de sa propre main son fils unique :

« Le comte s'enfelonna (s'irrita), et sans mot dire,
M il se partit de sa chambre et s'en vint vers la
» prison où son fils étoit; et tenoit à la maie heure
)) un petit long coutel et dont il appareilloit ses
» ongles et nettoyoit. Il fît ouvrir 1 huis de la pri-
» son et vint à son fils, et tenoit Talemelle (lame)
» de son coutel par la pointe, que il n'y en avoit
» pas hors de ses doigts la longueur de l'épaisseur
» d'un gros tournois. Par mautaient (malheur)
» en boutant ce tant de pointe dans la gorge de
» son fils , il l'asséna ne sçais en quelle veine et
» lui dit : « Ha traitour (traître)! pourc|uoi ne
» manges -tu point? » Et tantôt s'en partit le
» comte sans plus rien dire ni faire et rentra en
» sa chambre. L'enfès (enfant) fut sang mué et
» effrayé de la venue de son père, avecques ce que
» il étoit foible de jeûner et qu'il vit ou sentit la
» pointe du coutel qui le toucha à la gorge, comme
» petit fut en une veine , il se tourna d'autre
» part et là mourut. »

Froissard est à la peine pour excuser le crime de son hôte, et ne réussit qu'à faire un tableau pathétique.

Oii avoit été obligé de frapper la table de lois

somptuaires : ces lois iiaccordoient aux riches que deux services et deux sortes de viande, à l'exception des prélats et des barons qui manûjeoient de tout en toute liberté ; elles nepermettoientla viande aux négociants et aux artisans qu'à un seul repas; pour les autres repas, ils se dévoient sustenter de lait , de beurre et de légumes.

Le carême , d'une rigueur excessive , n'empêchoit pas les réfections clandestines. Une femme avoit assisté nu-pieds à une procession , el faisait la marmiteuse plus que dix. Au sortir de là ^ t hypocrite alla dîner avec son amant , d un quartier d'agneau et dun jambon. La senteur en vint jusquà la rue. On monta en haut. Elle fut prise , et coîidamnée à se promener par la ville avec son quartier à la broche ^ sur l'épaule^ et le jambon pendu au col. (^Brantôme.)

Les voyageurs trouvoient partout des hôtelleries : chevauchant avec messire Espaing de Lyon, maître Jehan Froissard va d'auberge en auberge s'enquéraut de l'histoire des châteaux qu'il aperçoit le long de la route , et que lui raconte le bon chevalier son compagnon. « Et nous » vînmes à Tarbes et nous fûmes tout aise à l'hos- » tel de l'Étoile et y séjournâmes tout séjour , « car c'est une ville trop bien aisée pour séjour- » ner chevaux : de bons foins, de bonnes avoines » et de belle rivière puis vînmes à Orthez.

» Le chevalier descendit à son hôtel et je descendis M à l'hôtel de la Lune. »

On rencontroit sur les chemins des Lasternes ou litières, des mules, des palefrois et des voitures à bœufs : les roues des charrettes étoient à l'antique. Les chemins se distinguoient en chemins péageaux et en sentiers ^ des lois en régioient la largeur : le chemin péageau devoit avoir quatorze pieds {J\lss. Sainte-Palajé) ; les sentiers pouvoient être ombragés, mais il falloit élaguer les arbres le long des voies royales, excepté les arbres d'abris (Capitulaires). Le service des fiefs creusa cette multitude infinie de chemins de traverse dont nos campagnes sont sillonnées.

Les bains chauds étoient d'un usage commun et portoient le nom d'étuves : les Romains nous avoient laissé cet usage qui ne se perdit guères que sous la monarchie absolue, époque où la France devint sale. On crioit dans les rues de Paris sous Philippe Auguste :

Seigneur, voulez-vous vous baigner?

Entrez donc sans délaïer;

Les bains sont chauds, c'est sans mentiir

G'étoit le temps du merveilleux en toute chose : l'aumônier, le moine, le pèlerin, le chevalier, le troubadour avoient toujours à dire ou à chanter des aventures. Le sovr, autour du foyer h bancs,

on écoutoit ou le roman deLaucelot du Lac , ou l'histoire lamentable du châtelain de Coucy, ou l'histoire moins triste de la reinePédauque , « lar- » gement pattée comme sont les oies, et comme » jadis à Toulouse les portoit(les pattes) la reine » Pedauque (Rabelais); » ou l'histoire du gobelin Orton , t>rand nouvelliste qui venoit dans le vent et qui fut tué dans une grosse truie noire (Froissa rt).

La belle Mélusine étoit condamnée à être moitié serpent tous les samedis, et fée les autres jours, à moins qu'un chevalier ne consentît à l'épouser en renonçant à la voir le samedi. Raimondiu, comte de Forez, ayant trouvé Mélusine dans un bois, en fit sa femme; elle eut plusieurs enfants, entre autres un fils qui avoit un œil rouge et un œil bleu : Mélusine bâtit le château de Lusignan. Mais enfin Raimondin s'étant mis en tête devoir sa femme un samedi lorsqu'elle étoit demi-serpent, elle s'envola par une fenêtre et elle demeurera fée jusqu'au jour du jugement dernier. Lorsque le manoir de Lusignan change de maître ou qu'il doit mourir quelqu un de la famille seigneuriale , Mélusine paroît trois jours sur les tours du château , et pousse de grands cris. Telle étoit la Psyché du moyen âge et ce château de Lusignan que Charles Quint admira et dont Brantôme déplore la ruine.

Avec ces contes on écoutoit encore ou le sirvante du trouvère contre un chevalier félon, ou la vie d'un pieux personnage. Ces vies de saints, recueillies par les Boliandistes , n'étoient pas d'une imagination moins brillante que les relations profanes : incantations de sorciers, tours de lutins et de farfadets, courses de loups-garous, esclaves rachetés, attaques de brigands; voyageurs sauvés et qui à cause de leur beauté épousent les filles de leurs hâtes (saint M axi?ne) '^ lumières qui pendant la nuit révèlent au milieu des buissons le tombeau de quelque vierge; châteaux qui paroissent soudainement illuminés (saint Viventius , Maure et Brista).

Saint Deicole s'étoit égaré; il rencontre un berger et le prie de lui enseigner un gîte: « Je n'en » connois pas, dit le berger, si ce n'est dans un lieu » arrosé de fontaines, au domaine du puissant » vassai , Weissart. » — « Peux-tu m'y conduire? » répondit le

saint. » — « Je ne puis laisser mon » troupeau , répliqua le pâtre.)> Deicole fiche son bâton en terre, et quand le pâtre revint, après avoir conduit le saint, il trouve son troupeau couché paisiblement autour du bâton miraculeux. Weissart, terrible châtelnin , menace de faire mutiler Deicole, mais Berthiîde, femme de Weissart a une grande vénération pour le prêtre de Dieu. Deicole entre dans la forteresse ; les serfs

empressés le veulent débarrasser de son ynanteau ; il les remercie, et suspend ce manteau à un rayon de soleil «qui passoit à travers la lucarne d'une tour(l30Il. t. Il, p. 202).

Chercher k dérouler avec nîéthode le tableau des mœurs de ces temps, seroit à la fois tenter l'impossible et mentir à la confusion deces mœurs. Il faut jeter pêle-mêle toutes ces scènes telles qu'elles se succédoient sans ordre ou s'enchevêtroient dans une commune action, dans un même moment : il n'y avoit d'unité que dans le mouvement général qui entrai noit la société vers un perfectionnement éloigné, par la loi naturelle de l'existence humaine.

D'un côté la chevalerie, de l'autre le soulèvement des masses rustiques; tous les dérèglements de la vie dans le clergé et toute l'ardeur de la foi. Les Galois et Galoises , sorte de pénitents d'amour, se chauflbient l'été à de grands feux et se couvroient de fourrures; l'hiver ils ne portoient qu'une cotte simple et ne mettoient dans leurs cheminées que des verdures. Plusieurs transissoient de pur froit et mouroient tout rojdes de lez leurs amyes et aussi leurs amyes de lez eulx en parlant de leurs amourettes ^ Lors de

■" Lalour, hist. du Poitou; Saiute-Palaye, Mém. sur l'anc. chev. , cinquième partie , dans les net. , p. 387.

la f^aiidoisie dArras les hommes et les femmes retirés dans les bois, après avoii' trouvé un certain démon , se livroient à une prostitution générale. Les Turlupins pratiquoient les mêmes désordres.

Des moines libertins se veulent venger d'un évêque réformateur qui venoit de mourir; pendant la nuit ils tirent du cercueil le cadavre du prélat, le dépouillent de son linceul, le fouettent et en sont quittes pour payer chaque année quarante sous d'amende. Les Gordeliers avoient renoncé à toute espèce de propriétés : le pain quotidien qu'ils mangeoient, étoit-il une propriété? Oui, disoient les religieux d'une autre robe; donc le Cordelier qui mange, viole la constitution de son ordre, donc il est en état de péché mortel, par la seule raison qu'il vit et qu'il faut manger pour vivre. L'empereur et les Gibelins se déclarèrent pour les Gordeliers, le pape et les Guelfes contre les Gordeliers, De là une guerre de cent ans, et le comte du Mans, qui fut depuis Philippe de Valois , passe les Alpes pour défendre l'Eglise contre lesVisconti et les Gordeliers ^

On couroit a-u bout du monde, et l'on osoit

"• Spicil. , t. ï, p. 73; Hist. des ouvrages des sav. , an 1700, p. 72; Lett. sur le péché imaginaire , p. 22 et suiv.

à peine, dans le nord de la France, hasarder un voyaij;e d'un monastère à un autre, tant la route (ie, quelques lieues paroissoit longue et périlleuse! Des G^rovagues ou moines errants (pen-

dants des chevaliers errants), cheminant à pied ou chevauchant sur une petite mule, préchoient contre tous les scandales; ils se faisoicnt brûler vifs par les papes auxquels ils reprochoient leurs désordres, et noyer par les princes dont ils attaquoient la tjrajinic. Des gentilshommes s'embusquoient sur les chemins et dévalisoient les passants, tandis que d'autres gentilshommes devenoient en Espagne, en Grèce, en Dalmatie, seigneurs des immortelles cités dont ils ignoroient l'histoire. Cours d'amour où Ion raisonnoit d'après toutes les règles du scottisme et dont des chanoines étoient membres; troubadours et ménestrels vaguant de châteaux en châteaux , déchirant les hommes dans des satires, louant les di'.mcs dans des ballades; bourgeois , divisés en corps de métiers , célébrant des solennités patronales où les saints du paradis étoient mêlés aux divinités de la fable; représentations théâtrales ; fêtçs des fous ou des cornards; messes sacrilèges; soupes grasses mangées sur l'autel ; Vite missa répondu par trois braiments d'âne; barons et chevaliers s'engageant dans des repas mystérieux à porter la

guerre dans un pays, faisant vœu sur un paon ou sur un héron d'accomplir des faits d'armes pour leurs mies; juifs massacrés et se massacrant entre eux , conspirant avec les lépreux pour empoisonner les puits et les fontaines; tribunaux de toutes les sortes, condamnant, en vertu de toutes les espèces de lois, à tQKtes les sortes dç supplices , des accusés de toutes les catégories depuis l'hérésiarque écorché et brûlé vif, jusqu'aux adultères attachés nus l'un à l'autre et promenés au milieu du peuple ; le juge prévaricateur substituant à l'homicide riche condamné un prisonnier innocent; des hommes de lois commençant cette magistrature qui rappela , au milieu d'un peuple léger et frivole, la gravité du sénat romain : pour dernière confusion , pour dernier

contraste, la vieille société civilisée à la manière des anciens, se perpétuant dans les abbayes; les étudiants des universités faisant renaître les disputes philosophiques de la Grèce; le tumulte des écoles d'Athènes et d'Alexandrie, se mêlant au bruit des tournois , des carrousels et des pas d'armes. Placez enfin , au-dessus et en dehors de [cette société si agitée , un autre principe de mouvement, un Tombeau objet de toutes leS tendresses, de tous les regrets, de toutes les espérances, qui

atliroit sans ctsse au delà des mers les rois et les sujets, les vaillants et les coupables; les premiers pour chercher des ennemis, des royaumes, des aventures; les seconds pour accomplir des vœux , expier des crimes , apaiser des remords.

L'Orient, iiialgré le mauvais succès des croisades , resta loni^-temps pour les François le pays de la religion et de la gloire; ils tournoient sans cesse les yeux vers ce beau soleil, vers ces palmes de l'idumée, vers ces plaiiiies de Rama où les inlidèles se reposoient à l'ombre des oliviers plantés par Baudouin , vers ces champs d'Ascalon qui gardoient encore les traces de Godefroi de Bouillon et de Tancrède , de Philippe Auguste et de Couci , de saint Louis et de Sergine, vers cette Jérusalem un moment délivrée , puis retombée dans ses fers, et qui se montroit à eux comme à Jérémie , insultée des passants, noyée dans ses pleurs, privée de son peuple, assise dans la solitude.

Tels furent ces siècles d'imagination et de force qui marchoient avec tout cet attirail au milieu des évéîiements historiques les plus variés, au milieu des hérésies, des schismes, des guerres féodales, civiles et étrangères; ces siècles doublement favorables au génie ou par la solitude

des cloîtres quand on la reclierchoit , ou par le monde le plus étrange et le plus divers quand on le préféroit à la solitude. Pas un seul point de la France où il ne se passât quelque fait nouveau , car chaque seigneurie laïque ou ecclésiastique étoit un petit état qui gravitoit dans son orbite et avoit ses phases ; à dix lieues de distance les coutumes neseressembloient plus. Cet ordre de choses , extrêmement nuisible à la civilisation générale, imprimoit à l'esprit particulier un mouvement extraordinaire; aussi toutes les grandes découvertes appartiennent - elles à ces siècles. Jamais l'individu n'a tant vécu :1e roi revoit l'agrandissement de son empire , le seigneur la conquête du fief de son voisin, le bourgeois l'augmentation de ses privilèges, le marchand de nouvelles routes à son commerce. On ne connoissoitlefondde rien; on n'^avoit rien épuisé; on avoit foi à tout ; on étoit à l'entrée et comme au bord de toutes les espérances , de même qu'un voyageur sur une montagne attend le lever du jour dont il aperçoit l'aurore. On fouilloit le passé ainsi que l'avenir; on découvroit avec la même joie un vieux manuscrit et un nouveau inonde; on marchoit à grands pas vers des destinées ignorées , mais dont on avoit l'instinct, comme on a toute sa vie devant soi

clans la jeunesse. L'enfance de ces siècles fut barbare , leur virilité pleine de passion et d'énergie , et ils ont laissé leur riclie héritage aux âges civilisés qu'ils portèrent dans leur sein fécond.

•It

Teutonique. Ulphilas ^.

MARC. CAP. I

AIWAGCEL.IO THAinH MAIIRU A^4STODEITn. EVANGEMCM PER MARCDM IRCIPIT.

1. Anastodeins ahvag-geljons Jesuis Christ.iiis sunaus Goths.

Initiitm e\>angeln Jesu Christ i Jîlii Dei.

2. Swe gamelith ist in Esaûn praufelau. Sai ik insandja aggilu Sicut scriptum est iti Esaia propheta. Ecce ego mitto angehim

meinana faura thus. Saei gamanweith wig theinana faura thus. meum prœ tibi. Qui parât viam Inani prœ tibi.

Teutonique du serment des peuples de Charles et Louis. An 842.

Oba Karl theu eid then er sine no bruodher Ludliuwige gesuor t^ele istit, ind Ludhuwig min herro then er imo gesuor forbrih chit : obi hina nés iou ven denne nsag, noh ih, noh thero, noh hein thenihes, irrwenden mag vuidhar Karle imo ce folus tine vuirdhit.

Si Charles garde le serment que son frère Louis a juré, et si monseigneur Louis, de son côté , ne le tient , si je ne puis Cen détourner (Louis), et que moi et nul outre ne le puisse, je ne lui donnerai aucune aide contre Charles.

Teutonique de la chanson en f honneur de Louis , fils de Louis le Bègue. An 881.

Elnenkuniag weiz :ch , Regem nnfi ,

Heisset herr Ludwig, Vocatur eionu'nus Ludot-icus ,

Der gerne Golt dienet. Qui lulens Deo servit,

Weil er ihms lolinct. Quippe qui eum prcemiis afficit.

^ Voyez dans ce volume, page 137.

TOME m

ANALYSE RAISONNEE

Tcutoniquc saxon du comnimcevicnt du fiuitiinie siècle

ORAISON nOMlNlTALE.

l'nn fader Ihic arlh in heofnas ;

Sic gelialgud thin noma ;

To cynielli lliin lyc ;

Sic tliin -Nvilla sue is in heofnas and in eortlio ;

l'iin hlaf ofTirvisIlio sel us lo doig^;

And forjjese us seylda urna , sue vie forgefan scyldgiiin iirtim ,

And no inlead usig in custnung ,

Ah gpfrig' usijj' from ifle.

Tcutonique saxon du dixième siècle.

OBilSOIÏ DOMINICALE.

Thu vre Fadcr the eart on Tieofinuin ,

Cum Ihin rie ;

Si lliin -willa on eorthan swa swa on hcofinum ,

Syle us to daeg uni dac-ïlliaulican hlaf;

And forçif us ure gillal, swa swa wu foryifnlh tiiam llie Avilli us agyllalh.

Sueve ou scandinai^e de la plus ancienne fUdda.

r.ap pv inen nv Frigg.

Allz mîc fara tiplr

Al vilia Fn/pruprii'.

Forvilni micla

Qvpp ec mer a fommi flarfoni

\ ip pann inn aUvinna ioliinn.

Da mihi consilium Friçgn !

Si quidem cupio

Invisere Vaslhrudneni :

j^nijitatem mngnam

Profiteoresse mihi contemlcndi lie nniiqui

litteris (mj-steriis) Ctfm omniscio istc gigonle.

Celtùiue.

ORAISON DOJIIiVICAI.E.

F.yen laad rhuvn wylyn y neofoeilodd ,

Santeiddier yr hemvu tan :

De vedy drynas daw :

Guueler dy wollys arryddayar megis agyti y uefi.

Eyn-bara beunydda vul dyro inilicddivu :

Ammaddew ynny eyn deîcdion ; megis agi niaddevu in deled-wir ninaw ;

Agna thowys ni in brofedigaeth :

\amyn gvvaredni ra!ig drug. Amen.

Langue erse.

ORAISON DOMIMCAI.E.

Ar nalhairne ata ar neumh.

Goma beannuigte hainmsa.

Gii deig do Eiogtiachdsa.

Dentar do ïiiolsi air dtalmhuin mar ala air ncamli.

Tabhair dhuinn ar bhfcacha , amhuil mhatinnuid dar bbleiolicamiiniiibii.

Agas na leig ambuadhread sinn.

Achd saor sinn o olc.

Oir is lealta an Rioghaciid an ciimliichd agas an gloir gii scor-raidh. Amen,

FIN DU 1 O W V. T r. O 1 b 1 È M E

Première partie. — Mœurs des barbares

Seconde partie. — Suite des mœurs des barbares. 155

Première race 205

Seconde race 243

Troisième race 289

Hugues Capet 292

Robert . 298

Henri 1" 299

Philippe I" Jb.

Louis VI 305

Louis VJI 311

Pliilippe II 313

Louis YIII 319

Louis IX 320

Philippe lil 322

Philippe IV 324

Louis X 341

Phihppe V 350

Charles lY 357

FÉODALITÉ, CHEVALERIE, ÉDUCATIOiV , MOEURS GÉNÉRALES DES DOUZIÈME , TREIZIÈME ET QUATORZIÈME SIÈCLES.

Féodalité 363

Chevalerie 396

Éducation. . . . • 409

Mœurs générales des douzième, treizième et quatorzième siècles 418

rjK DE LA TABLK DC TOME TROISIEME

ou

RUE DE L'ÉPERON, N

M. D. CGC. XXXI.

HISîOIHE

FHIIiIPPE VI , I>IT DE VAI.OÎS.

De i3u8 à i35o.

Jusqtj'au règne de Philippe de Valois, les con^ tentions entre la France et l'Angleterre n'avoient annoncé rien d'antipathique et de violent; mais sous ce règne elles devinrent une rivalité natio-

nale , et cette rivalité divisa le monde : commencée sur la terre, elle s y perpétua pendant deux siècles pour se prolonger ensuite sur la mer : la terre manqua aux Anglois et non la haine ; ils continuèrent à gronder avec l'Océan contre ces rivages dont nous les avons rejetés.

Les deux peuples se séparèrent sans retour; les liens de parenté et de famille se brisèrent ; l'Angleterre cessa d'être normande. Edouard III bannit des tribunaux la langue Françoise; l'idiome dédaigné du Saxon vaincu fut

TOME IV. l

adopté par les vainqueurs , en inimitié de leur ancienne patrie. Le caractère commerçant des insulaires se développa : leurs laines se convertissoient en trésors aux marchés de la Flandre : elles s'améliorèrent encore par les troupeaux que le duc de Laucasler tira de l'Espagne et du Portui^al : elles devinrent l'aliment des subsides dont Edouard JIl avoit besoin dans la guerre qu'il entretint contre nous. Heureusement la France n'est pas marchandise que i'on troque pour des sacs de laine : à tous les traités de partage du royaume de saint Louis, que le prince anglois fit avec son compère Artevelle , le bravsseur de bière , il ne manqua que la signature de Du Guesclin.

Le mal que fait un injuste ennemi profite à la nation opprimée , et c est une belle loi de la Providence ; les premiers symptômes de l'émancipation nationale éclatèrent dans les Etats réunis à Paris pendant la captivité du roi Jean ; les grandes-compagnies et la jacquerie furent des fléaux qui ajoutèrent néanmoins force au

droit. Partout où les hommes ressaisissent leur indépendance naturelle , cette indépendance, en reprenant ensuite le frein des lois, fait faire un pas à la liberté politique. Quand la pensée a été élargie tie prison , ne fût-ce que pour un moment, elle eu garde le souvenir; les idées

une fois nées ne s'anéantissent plus; elles peuvent être accablées sous les chaînes, mais prisonnières immortelles elles usent les liens de leur captivité.

A mesure que la liberté commune croissoit , le pouvoir régulier croissoit. La justice royale pénétroit dans les justices particulières; les empiétements de la loi ecclésiastique s'arrêtèrent , et il lui fallut subir l'appel comme d'abus. La guerre nationale détruisit , par la composition des grandes armées , les guerres particulières : on pourroit presque dire que la poudre , en changeant la nature des armes , lit sauter en l'air le vieil édifice de la féodalité.

Mais tous ces progrès de la civilisation , toutes ces révolutions dans les esprits, dans les mœurs, dans les lois, ne s'opérèrent que graduellement au milieu de tous les désastres. Il fallut que les François reçussent les trois leçons de Gréci , de Poitiers et d'Azincourt , pour apprendre à délivrer leur patrie. Le règne de Philippe VI , dit de Valois , ouvre cette scène de notre histoire.

SOMMAIRE

La veuve de Charles-Ie-Hel accouche d'une (ille. — Une assemblée de prélats et de seigneurs adjuge la couronne à Philippe de Valois. — Examen des prétentions d'Edouard 111 à la couronne de France. — Premiers actes de l'administration de Philippe. — Recherches des financiers. — Jeanne de France, qui avoit épousé Philij)pe, comte d'Evreux , est proclamée reine de

ISavarre. — La Champagne et la Brie sont abandonnées à Philippe en échange des comtés d'Angouléme et de Morlain avec deux rentes assignées sur le trésor du loi et sur les domaines de la couronne. — Sacre du roi. — Philippe est surnommé le Fortuné. — Louis, comte de Flandre, vient rendre foi et hommage à Philippe , et implorer son secours contre les communes de Flandre. — Guerre de Flandre. — Philippe va piendre l'oritlamme à Saint-Denis. — Couleurs nationales; qu'elles n'ont pas toujouis été les mêmes; leur histoire; que le blanc éloit la couleur des Anglois , et le rouce celle des François jusqu'au règne de Philippe de Valois: à cette époque Eilouard 111 , piélendant à la couronne de France, prit les coideurs IVançoises, et les François abaudoniiérenl ces couleurs lorsqu'ils les virent portées par les Anglois. — L'oritlamme n'éloit dans l'origine que la bannière de saint Denis; elle disp irut sous Charles Vil et fut remplacée par la cornelle blanche. — Victoire de Cassai. — Edouard est sommé de rendre hommage à Pbilippc, comme duc de Guvenne eL comîe de Ponlhieu. — Il vient à Amiens et prête solennellement cet hommage. ^-^ Conflit entre les juridictions seigneuriales el ecclésiastiques. — Discours de Pierre de Cuguières. — Edouard confirme l'hommage qu'il avoit rendu au roi à Amiens. — Projet de croisades — Le pape sonçe à passer eu Italie : le saint-siége à Avignon étoit un bien pour a France, un mal pour la chrélienté. — Le duc de Normandie, fils du roi, âgé de 14 ans, éj)ouse Bonne de Luxemboui'g, fille de Jean , roi de Bohême. — Le projet de croisade échoue. — Histoire du procès de Robert d'Artois, troisième du nom, et de Mahaud, comtesse d'Ariois , sa tanle. — iîoberl , convaincu d'avoir fait forgei- de

faux titres et de s'en être servi , se retire auprès du duc de Brabant. — II refuse de comparoîlre en cour de justice. — Le parle-

ment ie condamne à mort ; le roi commue la peine en un bannissement perpétuel. — Robert, déguisé en marchand, se réfugie en Angleterre. — David Bruce, roi d'Ecosse, cherche un asile auprès de Philij>pe. — Communes de Flandre. — Jacques d'Artevelle. — Edouard , qui chercboit des torts à Philippe et qui méditoit la guerre, intrigue avec Artevelle. — Les deux monarques cherchent des alliés de part et d'autre. — Vœu du héron.

FRAGMENTS

VOEU DU HÉRON

Quoiqu'Edouard nourrît depuis long - temps le dessein d'attaquer la France , la grandeur de l'entreprise , les embarras intérieurs de son gouvernement l'eflVayoient et l'arrêtoient. Peutêtre même ne se fût-il jamais déterminé à prendre les armes , sans les sollicitations de Robert d Artois qui , retiré depuis deux ans eu Angleterre, soufiloit au cœur de l'ambitieux Edouard la haine dont lui , Robert , étoit dévoré : le banni se servit , pour déterminer son hôte , d'un moyen extraordinaire.

A cette époque de nos annales le roman est tellement mêlé à l'histoire et l'histoire au roman , qu'on les peut k peine séparer : de. jeunes bacheliers anglois paroissent à la cour du comte

de HaiiKiut, un œil couvert de drap, ayant voué entre dames de leur pays que jamais ne verroient que d'un œil , jusqu à ce que ils auraient fait aucunes prouesses de leur corps au royaume de France. Messire Gauthier de Miiiiny avoit dit à aucuns de ses plus privés , qu'il avoit promis en Angleterre , devant les dames

et seigneurs , quil seroit le premier qui entrerait en France , et quil y prendrait chastel ou forte ville , et y ferait aucunes apertises d'armes. Souvent les barons et les chevaliers juroient par un s;nnt ou par une dame , au pied d'un rempart ennemi , d'emporter ce rempart dans un certain nombre de jours, dût leur serment leur être funeste ou à leur patrie. Ces faits, attestés par toutes les chroniques, ne diffèrent point de ceux qu'on lit dans les romans; ils rappellent aussi les serments que faisoient les Barbares du Nord , lorsqu'ils se condamnoient à porter une longue barbe ou un anneau de fer , jusqu'à ce qu'ils eussent tué un Romain. La querelle de l'iinglètèrre et de la France dans le ([uatorzièrae siècle, ranima l'esprit chevaleresque ; les deux nations descendirent au champ clos dont elles ne sont plus sorties. Comme les imaginations étoient remplies des chansons des troubadours et des aventures des croisades, les mœurs se teisuirt nt

de ces couleurs et ies reflétèrent. On sent partout , avec la chevalerie historique , l'imitation de la chevalerie romanesque à laquelle la vie de châteaux , les chasses , les tournois , les croyances religieuses et les entreprises d'amour étoient d'ailleurs extrêmement favorables. Il y a tout à la fois quelque chose de vrai et de faux, de naturel et d'artiiiciel dans les mœurs de ces temps , que l'on doit , si l'on peut , saisir et peindre.

Sainte - Palaye regarde donc le vœu du héron comme un fait réel rimé ; alors on chantoit encore l'histoire , comme jadis dans la Grèce : nous avons en vers le combat des Trente et la première Histoire de Du Guesclin. Au commencement de l'automne de l'année i338, et comme dit le poëte historien , lorsque Pété va à déclin , que t oiseau gai a perdu la voix , que les vignes sèchent , que meurent les roses , que les arbres se dépouillent , que les che-

mins se jonchent de feuilhês , Edouard étoit à Londres eri son palais , environné de ducs , de comtes , de pages , de dames , de jeunes filles et de jeunes hommes ; // tenoit la tête inclinée en pensers d'amours. Robert d' Artois , retiré en Angleterre , étoit alié à la chasse , parce quil se souvenoit du très-gentil pays de France dont il étoit banni. Il portoit un petit faucon

qu'il avoit nourri , et tant vola le faucon par rivières , qiiil prit un héron. Robert retourne h Londres , fait rôtir le héron , le met entre deux plats d'argent , s'introduit dans la salle du festin du roi , suivi de deux maîtres de vielle , d'un quistreneus (joueur de guitare), et de deux pucelles , filles de deux marquis ; elles chantaient accompagnées du son des vielles et de la guitare. Robert s'écrie : Ouvrez les rangs; laissez passer les preux que l'amour a surpris : f^oici viande à preux , à ceux qui sont soumis à dames amoureuses qui tant ont

un beau visage Le héroji est le

plus couard des oiseaux ; il a peur de son ombre. Je donnerai le héron à celui d'entre vous qui est le plus poltron ; à mon avis c est Edouard , déshé/ité du noble pajs de la France , dont il et oit l'héritier légitime ,• mais le cœur lui a failli , et pour sa lâcheté il mourra privé de son royaume. Edouard rougit décolère et de mal talent , -fe cœur lui frémit; il jure par le Dieu du Paradis et par sa douce mère , qu'avant que six mois soient passés il défiera le roi de Saint-Denys (Philippe).

Robert jeta un rire et dit tout en basset : A présent fai mon avis (désir) , et par mon héron commencera grant guerre.

Robert reprend le héron toujours entre les

deux plats d'argent ; il traverse la salle du banquet, suivi des deux niéoestriers qui vielloient doucement , du joueur de guitare et des deux danioiselles qui cliantoient ces paroles : « Je » vais à la verdure, car Amour me l'apprend. » Robert présente le héron au comte de Salisbury qui étoit assis de lez amje qui fut gentille et courtoise et de beau maintien ; elle étoit fille du comte Derby, et Salisbury l'aimoit loyalement. Robert prie le comte de Salisbury de jurer sur le héron. Salisbury répondit : « Pourrai-je tenir » un vœu parfaitement? Je sers la dame la plus » belle qui soit au firmament , et si la Vierge » Marie étoit ici , mettant à part sa divinité, je M ne saurois la distinguer de celle que j'aime. Je » l'ai requis d'amour; mais elle se défend; elle me » donne pourtant un gracieux espoir que j'aurai » merci. Je la prie qu'elle me prête un doigt » de sa main et qu'elle le mette sur mon œil)) droit. — Par ma foi , s'écria la dame , j'en » prêterai deux. — Et lui ferma l'œil droit avec » deux doigts. — Est-iî bien clos, belle? dit » le chevalier très-gracieusement. — Oui , ré- » pond-elle. — A donc , s'écria de bouche et » de cœur Salisbury, je veux et promets à Dieu » tout-puissant , et à sa douce mère qui resplen- M dit de beauté, que jamais cet œil ne sera ou- » vert ou par longueur de temps , ou par vent,

» douleur ou martyre, avant que je ne sois entré)) en France , que je n'y aie porté la flamme et » combattu les s^ens de Philippe en aidant » Edouard. A présent advienne qu'advienne. .

» Et quand le quens Salebrin (le

» comte de Salisbury) eut fait son vœu , il de- ^) meura l'œil clos en la cjnei le. »

sommaihe.

Edouard déolare qu'il va prendre les armes pour se faire rendre les lerres saisies autrefois en Guyenne. — Pbilippe emploie les forces destinées pour la croisade à la défense de son rovaume. — Premières hostilités d'une guerre qui devoit durer cent vingt-six ans. — Trêve. — Edouard, pressé par Artevelle , s'embarque à Douvres , arrive à Auvers , où les princes de sa confédération étoient assemblés. — 11 achète de Louis de Bavière le titre de vicaire de 1 empire. — Déclara lion solennelle de guerre. — Exploits de Gauthier de Maunj. — Invasion de la Picardie. — Les deux armées se rencontrent à Viroufosse et se séparent sans combattre. — Chevaliers du Lièvre. — Aitevelle presse le l'oi d'Angleterre de])rendre le titre de roi de France pour dcgacrer la foi des Flamands. — Seconde campagne dans la Guyenne et dans le Hainaut. — Combat naval de l'Ecluse. — La ilotle françoise est détruite.

DE FRAiNCE. M

PERTE DES FRANÇOIS AU COMBAT NAVAL DE LÉCLUSE. GODEMAR DU FAY. CAUSES DES MÉPRISES DANS CES GUERRES DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

Notre perte en hommes fut évaluée à trente mille matelots et soldats : les Génois seuls , au nombre de dix mille, demandèrent et obtinrent la vie. Des trois amiraux qui commandoient la flotte, deux moururent glorieusement.

Cette action navale sembla nous prédire l'avenir. Que de sang françois a coulé sur les flots depuis cette bataille à 1 embouchure de la Meuse jusqu'au combat livré dans les parages du Nil, L'Arabe, du milieu de ses sables, le Flamand du bord de ses marais, ont contemplé nos derniers et nos premiers désastres , nos ma-

rins emportés dans des tourbillons de feu ou abîmés dans les eaux. Le caractère des peuples est quelquefois indépendant de leur .sol et de leur position géoi^raphique; la France, flanquée de deux mers, n'a jamais su régner long- temps sur ces mers. Rome aussi, tille de la terre, ne dut point l'empire à Neptune. Nous n'avons eu de flottes redoutables qu'à de lon^^js intervalles et pour un moment, sous Charlemagne , Louis XIV et Louis XVL Vainqueur dans les actions particulières où nos capitaines se battent comme

dans une atlaire d'honneur , nous succombons dans les actions générales où il faut obéissance el discipline: cet esprit d'insubordination et de jalousie , qui semble attaché à notre pavillon , éclate dès notre premier combat naval entre les amiraux chargés de s'opposer au passage d'Edouard. Nous n'avons point ou presque point participé à ces grandes découvertes qui ont changé la face du globe et les rapports des nations. Dans nos colonies, nous sommes devenus chasseurs, aventuriers, planteurs, jamais marins. Nous n'avons guères paru sur les flots qu'en cheval iei's pour conquérir l'Angleterre et la Palestine, pour donner un monarque à Londres, un roi à Jérusalem , un empereur à Constantinople, un duc à Athènes, et un prince k cette Lacédémone que notre dernier triomplie maritime devoit délivrer à Navarin. Si la Méditerranée paroit nous être plus soumise que l'Océan , c'est que cette mer qui baigne des rivages immortels semble nous être dévolue par le droit de notre gloire.

Personne , dans le premier moment , n'avoit osé apprendre à Philippe la destruction de sa flotte; il n'en fut instruit que par un de ces misérables qui représentoient alors au pied du trône la li-

berté sous le travestissement de l'esclave; hommes qui se sauvoient du mépris par

l'insolence, et à qui l'on permettoit de tout dire parce qu'ils pouvoienL tout souffrir : le fou du roi apprit donc par une bouffonnerie la mort de trente mille François. Philippe ne s'emporta point contre la mémoire de sujets aussi fidèles, et , remettant sa vie entre les mains de Dieu, il songea à la défense du royaume.

Il prévit qu'Edouard attaqueroit Tournay. Cette place avoit pour commandant Godemar du Fa y , écuyer de Tournesis ou gentilhomme de Bourgogne, que Philippe avoit nommé souverain capitaine et régent de tout le pays dépendant de Douay , de Lille et de Tournay. C'étoit un officier brave et expérimenté qui sauva alorsla France pour la perdre au passage de Blanche-Taque; soit qu'il y ait un terme à la fidélité et à l'honneur, soit que les talents s'épuisent, soit que le héros devienne semblable au vulgaire des hommes , quand il ne meurt pas au jour de sa renommée. Philippe augmenta la garnison de Tournay ; il y envoya droite Jleiir de chevalerie ; lui-même rassembla sous les murs d'Arras une brillante armée; il y eut beaucoup de petits faits d'armes et d'aventures. Des méprises déplorables advenoient souvent dans ces rencontres, entre des combattants dont les familles avoient des branches établies en France , dans la Grande-Bretagne et dans les Pays-Bas ; tous ces ennemis

étoientdes François. Les Anglois du quatorzième siècle parloient notre langue, avoient les mêmes mœurs et la même religion que nous ; ils n'étoient pas encore assez éloignés du temps de la conquête pour avoir oublié leur origine ; ils se faisoient gloire d'être Normands , de retrouver sur notre sol leurs aînés. Les provinces que la couronne d'Edouard (lui-même fils d'une

princesse de France) , possédoit en Guyenne et en Picardiemultiplioient ces liens des deux peuples; la baine que nos voisins insulaires ont conçue contre nous n'a commencé qu'avec ces guerres , véritables guerres civiles.

SOMMAIRi:.

Cartel envo_yé par Edouard à Philippe de f^alois , et daté de l'an premier de notre règne de France. — Philippe le refuse comme roi , par écrit, et l'accepte verbalement comme chevalier. — Jeanne de Valois, sœur du roi de France, négocie une Iréve; elle est |.ro]ongée ()endant deux ans. — AtTaire de Bretagne. — Hisloire de cette province. — Le comte de uontfort fait hommage du duché de Bretagne à Edouard. --La cour des pairs adjuge ce duché à Charles de Blois.

FRAGMENTS

(Guerre de Bretagne, les bretons

L'exécution de cet arrêt enveloppa le royaume dans les destinées d'une de ses provinces , ou-

vrit la France aux Anglois , et lui donna dans la personne de Du Guesclin un libérateur.

La Bretagne, jusqu'alors peu connue dans notre histoire , formoit à l'extrémité occidentale de la France un état différent du reste du royaume par le génie , les mœurs et la langue d'une partie de ses habitants. Celte longue presqu'île , d'un aspect sauvage , a quelque chose de singulier : dans ses étroites vallées des rivières non navigables baignent des donjons en ruines , de vieilles abbayes , des huttes couvertes de chaume où les troupeaux vivent pèle - mêle avec les pâtres. Ces vallées sont séparées entre elles ,

ou par des forêts rempHes de houx grands comme des chênes, ou par des bruyères semées de pierres druidiques autour desquelles plane l'oiseau marin , et paissent des vaches maigres avec de petites brebis. Un voyageur à pied peut cheminer plusieurs jours sans apercevoir autre chose que des landes , des grèves , et une mer qui blanchit contre une multitude d'écueils : région solitaire, triste, orageuse ; enveloppée de brouillards , couverte de nuages , où le bruit des vents et des flots est éternel.

Il faut que ce pays et ses habita ns aient frappé de tous temps l'imagination des hommes: les Grecs et les Romains y placèrent les restes

du culte des Druides, l'île dé Sayiie et ses vierges , la barque qui passoit en Albion les âmes des morts au milieu des tempêtes et des tourbillons de feu ;les Franksy trouvèrent Murman, et mirent Roland à la garde de ses marches ; enfin les romanciers du mojen âge en firent le pays des aventures , la patrie d'Artus, d'Yseult aux blanches mains , et de Tristan le Léonois. Sur les bruyères et dans les vallées de la Bretagne, vous rencontrez quelques laboureurs couverts de peaux de chèvre , les cheveux longs , épars et hérissés , ou vous voyez danser au pied d'une croix , au son d'une cornemuse , d'autres paysans portant l'habit gaulois , le sayon , la casaque bigarrée, les larges braies, et parlant la langue celtique.

D'une imagination vive et néanmoins mélancolique , d'une humeur aussi mobile que leur caractère est obstiné, les Bretons se distinguent par leur bravoure, leur franchise, leur fidélité , leur esprit d'indépendance , leur attachement pour la religion , leur

amour pour leur pays. Fiers et susceptibles, sans ambition , et peu faits pour les cours, ils ne sont avides ni d'honneurs, ni de places. lis aiment la gloire, pourvu qu'elle ne gêne en rien la simplicité de leurs habitudes ; ils ne la recherchent qu'autant qu'elle consent à vivre à leur foyer comme un hôte obscur

et complaisant qui partage les goûts de la famille. Dans les lettres les Bretons ont montré de l'instruction , de l'esprit, de l'originalité, de la grâce , de la finesse, témoins Hardouin , Sévigné , Sainte-Foix , Duclos ; ils ont donné à la France le plus grand peintre de mœurs après Molière, Lesage ; ils ont aujourd'hui l'abbé de Lamennais ; dans les sciences , ils revendiquent Descartes,; dans les armes, leurs guerriers ont quelque chose d'à part qui les distingue au premier coup d'œil des autres guerriers : sous Charles V, Du Guesclin et ses compagnons , Clisson , Beaumanoir, Tinteniac; sous Charles VII, Taneguj-Duchastel ; sous Henri III , Lanoue , également respecté des ligueurs et des huguenots; sous Louis XIV, Duguay-Trouin; sous Louis XVI, Lamotte-Piquet et du Coëdic; pendant la révolution, Charette, d'Elbée, La Rochejacquelein et Moreau. Tous ces soldats eurent des traits de ressemblance, et, par un genre d'illustration peu commun , ils furent peut-être encore plus estimés de l'ennemi qu'admirés de leur patrie.

SOMMAIRi:.

Prise de Rennes par Charles de Blois.

FRAGMENTS

SIÈGE DE HENNERON. JEANNE, COMTESSE DE MONTFOKT. AVENTURE DE GAUTHIER DE MAUNY ET DE LA CERDA.

Charles de Blois, dans l'espoir de terminer promptement la ççuerre après la reddition de Renues, se hâta d'investir Ilennebon, la plus forte place de la Bretagne et où Jeanne, comme on Ta dit , s'étoit renfermée. Les assiégeants poussèrent vivement les attaques. La comtesse de Montfort armée de pied en cap chevauchoit de rue en rue, animoit, prioit, gourmandoit les soudoyers, ordonnoitaux femmes de dépaver les cours et les passages , de porter les pierres aux créneaux avec des pots de chaux vive, pour les jeter sur l'ennemi. Cependant le beffroi sonne. Guillaume Cadoudal , qui s'étoit retiré à Hennebon après la prise de Rennes, Yves de Tréziguidy, le sire de Landremans, le châtelain de Guingamp , les deux frères de Guerich, Henri

et Olivier de Spinefort , soutiennent les efforts des assaillants, La comtesse monte au haut d'un donjon pour surveiller le combat : elle s'aperçoit que le camp de Charles est désert , que seigneurs, chevaliers, communiers, étoient tous à l'assaut. Elle descend de la tour, s'élance sur son palefroi , sort par une poterne éloignée avec trois cents lances, et vient mettre le feu aux tentes des ennemis. Ceux-ci , apercevant derrière eux les tourbillons de flammes et de fumée, abandonnent l'escalade et accourent pour éteindre les flammes. La nouvelle Clorinde veut regagner la forteresse, mais la voie au retour lui est fermée ; elle pousse son cheval sur le chemin d' Aurai , tenant à la main l'épée et le flambeau , instruments de sa victoire ; Louis d'Espagne la poursuit sans pouvoir l'atteindre. Recueillie dans les murs d'Aurai, Jeanne rassemble cinq ou six cents aventuriers ; on la croyoit perdue à Hennebon, quand le cinquième jour, au soleil levant, elle reparoît sous les remparts. Elle heurte avec son escadron à la porte d'une des tours , qu'on lui ouvre ; elle rentre dans la ville assiégée , ban-

nières au vent , trompettes sonnantes , à la confusion des soldats émerveillés.

Charles de Blois divise alors son armée : avec le duc de Bourbon et Robert Bertrand, maréchal de France , il court assiéger Aurai , laissant Louis

d'Espagne avec le vicomte de Rohan devant Henncbon.

Louis, de la maison de La Cerda, brave Espagnol qui combattit pour la France sur terre et sur mer, fit venir douze machines de guerre et commença à battre les murailles du château : les habitants et les soudoyers s'épouvantèrent et demandèrent à capituler, L'évêque de Léon, renfermé dans la ville , appela son neveu Henri de Léon qui, après avoir trahi Montfort, servoit dans l'armée du comte de Blois : ils convinrent de la reddition de la place. En vain la comtesse de Montfort conjuroit les assiégés d'attendre, leur promettant qu'avant trois jours ils recevroient le secours d'Angleterre, espérance qu'ellemême n'avoit pas. Elle passa la nuit dans l'inquiétude et les larmes : elle voyoit perdu le fruit de son courage et de ses sacrifices, son mari prisonnier , son fils dépouillé, errant, fugitif; elle se vojoit elle-même livrée à son ennemi , et recevant des fers des mains de celui à qui elle avoit disputé la souveraineté de la Bretagne. Le lendemain l'évêque de Léon fit dire à Henri, son neveu , de s'approcher des portes. Déjà celui-ci s'avançoit pour recevoir la ville au nom de Charles de Blois, lorsque Jeanne , qui regardoit la mer par une fenêtre grillée du château, s'écria dans un transport de joie : «\'oilà le se-

cours ! » Deux fois elle jette le même cri. On monte aux* créneaux, aux donjons, au beffroi; tous les yeux se tournent vers la mer : elle étoit couverte d'une multitude de grands et de petits

vaisseaux qui entroient dans le port à pleines voiles. Le miraculeux secours plonge d'abord la foule dans le silence de l'étonnement, puis elle le salue des plus vives clameurs. L'accommodement est rompu ; i'évêque de Léon seul se retire auprès de Charles de Blois. Mauny débarque avec son armée.

La comtesse fait tapisser des chambres et des salles et préparer un festin à ses hôtes. Elle descend du château , s'avance audevant d'eux à joyeuse chère, et vient baiser messire Gauthier de Maunj et ses compagnons les uns après les autres, deux fois ou trois , comme vaillante dame. Cependant Louis d'Espagne ordonne de redoubler l'attaque : durant toute la nuit qui suivit l'arrivée des Anglois, il frappa les murs avec les plus fortes machines, tandis qu'au dedans on n'entendoit que le bruit de la fête. Le surlendemain Mauny lit une sortie, brisa les engins et incendia une partie du camp françois. L'armée sébranla pour le repousser. Quand Mauny vit venir la chevauchée , que jamais , s'écria-t-il , je ne sois baisé de dame, ni de douce amie, si jamais je rentre en chastel ou forteresse ,

jusque tant que j'aie renversé un de ces venants. Embrassant sa targe, il se précipite l'épée au poing sur les hommes d'armes de La Gerda, les charge, les met en fuite , enjait verser plusieurs les jambes contre monts , et rentre dans la forteresse après avoir accompli son vœu de chevalier,

Louis d'Espagne , n'espérant plus pouvoir emporter Hennebon, leva le siège, rejoignit Charles tle Blois devant Aurai , et s'empara ensuite de Dinan et de Guéraiide. Après avoir saccagé cette dernière ville , il monte sur quelques vaisseaux marchands

qu'il trouve dans le port, et ravage les côtes de la Basse-Bretagne. Descendu auprès de Quimperlé, il s'avance dans les terres. Mauny accourt , forme trois corps de ses troupes , et marche sur les pas de Louis. Inférieur en forces , Louis veut retourner au rivage , et rencontre le premier corps des Anglois qu'il défait; mais, environné par les deux autres corps et par des paysans bretons qui l'assaillent à coups de fronde, il est blessé. Il se débarrasse de la foule, laissant sur la place un neveu qu'il aimoit tendrement j et la plupart de ses soldats. Arrivé presque seul au bord de la mer, il trouve sa flotte entre les mains des archers de Maunv. II se jette dans une barque avec quelques compagnons. Mauny le suit sur la mer, toujours près de le saisir, ne

le pouvant jamais atteindre. Louis s'échoue au port de Rhedon , saute à terre , emprunte de petits chevaux et fuit de nouveau. A peine est-il débarqué que Mauny survient et se met à sa poursuite. La Cerda se sauve enfin dans les murs de Rennes avec la réputation d'un des meilleurs généraux et un des plus aventureux chevaliers de ce siècle.

Mauny regagna ses vaisseaux pour retourner à Hennebon; les vents contraires le forcèrent à faire côte aux environs de la Roche-Prion : Seigneurs , dit-il à ses amis , tout travaillé que Je suis , jirois volontiers assaillir ce fort châtel , si f avais compagnie. Les chevaliers répondirent : Sire, allez-y hardiment et nous vous suivrons jusqiià la mort. Gérard de Maulain, qui défendoit la place, soutient l'assaut; il blesse grièvement Jean de Bouteiller et Mathieu Dufresnoy qui avoient eu le plus de part à l'affaire de Quimperlé.

Or Girard de Maulain avoit un frère, René de Maulain , capitaine d'un autre petit fort , appelé Favet , à une lieu de là : René ,

ayant appris ce qui se passoit à la R.oche-Prion , se met en campagne avec quarante hommes pour secourir son frère , rencontre les chevaliers blessés, les enlève et court les renfermer dans son donjon. Mauny quitte l'assaut pour aller à la recousse ,-,

brûlant de délivrer JBouteiller et Dufresnoy, il essaie d'emporter le fort de Favet : nouveau siège, nouveau combat. Gérard de Maulain sort à son tour de la Roche-Prion, et vient rendre à son frère le service qu'il en avoit reçu. Mauny craint d'être enveloppé, abandonne Favet, et commence sa retraite. Chemiti faisant, il aperçoit un autre castcl au milieu d'une forêt. L'infatigable chevalier l'attaque, l'emporte, et va retrouver dans Hennebon la comtesse de Montfort, qui le festoja, baisa et accola de grand courage.

Cependant Charles de Bl ois avoit pris Auray, Vannes et Carhaix : il assiège de nouveau dans Hennebon sa rivale. La place avoit été fortifiée. Les habitants se moquoieut des machines qui d'abord leur avoient fait tant de peur : à chaque pierre qui par toit des balistes, ils essujoient en gahant sur les créneaux l'endroit où le coup avoit porté. Ils crioient du haut des murs aux assaillants : « Allez cherchez vos compagnons)) qui reposent aux champs de Quimperlé. »

Ces railleries rendoient furieux La Cerda qui , non encore guéri de ses blessures , avoit rejoint Charles de lilois. Louis étoit Espagnol; ses ressentiments ctoient terribles ; il regrettoit amèrement le neveu qu'il avoit perdu à Quimperlé : résolu de se venger, il prie Charles de

Blois, pour seule récompense de ses services, de lui accorder ce qu'il lui demanderoit. Du caractère le plus humain, d'une vertu si éminente qu'il fut honoré comme un saint après sa mort ,

Charles n'aimant pas la guerre , quoique né intrépide, poussé seulement aux combats par l'ambition de sa femme, Charles ne pouvoit devenir le giierdon que Louis alloit requérir : il lui donqe imprudemment sa parole devant une fouie de seigneurs.

Alors Louis d'Espagne lui dit : Je vous prie que vous fassiez ici tantôt venir les deux chevaliers qui sont en votre prison du chastel de Favet. C'est à savoir messire Jean le Bouteiller et messire Hubert Diifresnoj, et me les donniez pour en faire ma volonté. Cest le don que je vous demande. Ils rnont chassé , déconfit et blessé. Ils ont occis monseigneur Alphonse , moji neveu. Si ne m'en sais autrement venger , fors que Je leur ferai les têtes couper devant leurs compagnons qui céans sont renfermés.

Messire Charles , qui de ce fut moult ébahj, lui dit : « Certes , les prisonniers vous donnerai volontiers , puisque demandez les avez , mais ce seroit grand' cruauté et blâme à vous si vous faisiez deux si vadlants homjnes mourir, et auroient nos ennemis cause défaire ainsi aux

Jiôtres , quand tenir les pourraient ; car nous ne savons ce qui peut nous advenir de jour en jour. Pourquoi^ cher sire et bon cousin , je vous prie que vous veuillez être mieux avisé. »

Louis déclara que si Charles ne teuoit pas sa parole, il quitteroit à l'instant son service. La parole d'un chevalier étoit inviolable, et Charles, désespéré , fut obligé d'envoyer chercher les deux prisonniers. Jl se les fit amener dans sa tente, et chercha encore, mais vainement, à détourner Louis de son dessein. •- /

La nouvelle de ce qui se préparoit dans le camp françois parvint aux assiégés : Mauny fut saisi de douleur. 11 assemJjle aussitôt un conseil; les chevaliers délibèrent; ils proposent une chose et puis une autre; il ne savent quel parti prendre pour sau\er Bouteiller et Dufresnoy. Gauthier parle le dernier: « Compagnons y ditil, ce serait grand honneur à nous si nous pouvions délivrer nos frères d'armes. Si nous tentons l'aventure et que nous y succomhioTis , le roi Edouard nous en louera , et ainsi feront tous pruds hommes qui pourront à lavejiir entendre parler de nous. Faisons donc notre devoir , chers seigneurs. On peut bien exposer sa vie pour sauver celle de si vaillants chevaliers. » Alors Mauny explique le projet qu'il a conçu. Tous jurent de l'exécuter.

11 fut résolu qu'une partie de la garnison, commandée par Amaury de Clisson, attaqueroit de front le camp des François, tandis que Mauny , avec une troupe d'hommes choisis, pénétrant par derrière jusqu'aux tentes du duc de Bretagne, enlèveroit Bouteiller et Dufresnoy. On prend les armes. Clisson fait ouvrir la principale porte de la ville avec grands cris et bruits de trompettes, et fond sur les assiégeants : ceux-ci appellent au secours; les François se portent au lieu du combat. Cependant Mauny , sorti par une issue secrète, fait le tour du camp et parvient aux pavillons de Charles de Blois; quelques valets qui les gardoient prennent la fuite. Mauny fouille les tentes, et trouve les prisonniers : il les fait monter sur de vigoureux destriers amenés exprès, s'éloigne à toute bride, rentre dans Hennebon après avoir mis à fin une des plus nobles et des plus touchantes aventures dont* l'amitié , l'honneur et la chevalerie aient conservé la mémoire. On crut que Charles de Blois avoit prêté les mains à l'enlèvement de Bouteiller et de Dufresnoy , car on soupçonne la vertu

d'avoir commis une bonne action , aussi facilement qu'on accuse le vice de s'être rendu coupable d'un crime.

SOMMAIRE

La comtesse de Monlfort envoie des ambassadeurs solliciter de nouveaux secours en Angleterre. — Ils trouvent Edouard occupé de la guerre d'Ecosse. — Caractère et mœurs des Ecossois. — Robert d'Artois descend en Bretagne avec la comlesse de Montfort. — II est blessé dans la ville de Vannes qu'il avoit prise, et vient mourir à Londres. — Descente d'Edouard sur les côte.s du Morbihan. — Suspension d'armes convertie en Irève. ■ — Trêve prolongée pour trois ans et rompue presque aussitôt. — Tournois à l'occasion du mariage du second fils de Philippe de Valois. — Glisson et dix autres chevaliers bretons sont arrêtés sur soupçon de trahison , et mis à mort.

FRAGMENTS

AMOURS DÉDOUARD III ET DE LA COMTESSE DE SALISBURY

Ou n'avoiL point encore vu le sang de la noblesse couler sur l'écliafaud , sang que Louis XI et le cardinal de Richelieu répandirent depuis largement. Les gentiLlioaimes, qui coinposoient alors comme cavaliers la force de l'armée, ressentirent poin' Philippe un éioignement que son adversité seule put vaincre : à Créci ils oublièrent l'affront fait h leur corps , ne virent que Ihonneur et leur roi malheureux; s'ils ne vainquirent pas , ils moururent. Philippe, appliquant la loi comme grand juge

sans expliquer ses motifs, parut un tyran, tandis qu'il n'étoit, dans la lés^islation du temps, qu'un prince sévère. Aujourd'hui les tribunaux peuvent seuls ôter la vie aux coupables , et dans les causes criminelles un roi de France ne s'est réservé que le droit de pardonner.

Un mari outragé fut, comme autrefois dans Rome , l'occasion d'un événement tragique. Le roi d'Angleterre avoit marié Guillaume de Montagu , qui fut depuis le comte de Salisbury, à Catherine, ou Alix , fille de lord Granfton , une des plus belles femmes de son siècle. 11 paraît qu'Edouard fut dès lors frappé de la beauté d'Alix, si l'on en juge par le début du poëme du vœu du héron. Edouard ne pensait point aux combats , mais en pensers d'amours il tenoit le chef enclin. Les soins de la guerre occupèrenf bientôt Edouard : sa passion naissante s'étoit presque éteinte, lorsqu'un événement la réveilla.

Les Ecossois avoient envahi le nord de l'Angleterre. Des chevaliers de Suède et de Norwége, les petits princes des Hébrides et des Orcades, les Higlanders conduits par le roi David Bruce, avaient ravagé le plat pays , insulté Newcastle , et emporté Durham d'assaut.

Edouard , averti de ces dévastations par Jean de Neville qui s'étoit échappé de Newcastle,

ordonne h tons ses vassaux , depuis l'âge de quinze ansjusquà celui de soixante, de prendre les armes, et de venir le trouver sur les frontières du Yorksliire. Après le sac de Durliajii , David avoit marelle le long de la rivière de Thyn, vers le pays de Galles, et s'étoit avoisiné du cbâteau de Salishury, Ce château avoit été donné à Montagu , alors prisonnier en France, en récompense de

ses services. La châtelaine sa femme se trouvoit enfermée dans le manoir, où commandoit Guillaume de Montaau, son neveu.

1, Les Ecossois , ayant passé une nuit au pied du donjon, décampèrent le lendemain sans l'attaquer; mais le jeune Montagu sortit avec quarante cavaliers , tomba sur l'arrière-garde des ennemis, tua et blessa plus de deux cents liommes, se saisit de six-vingt chevaux , chargés du butin fait à Durham , et les conduisit dans ses tours dont il referma les portes. L'armée d'Ecosse revient sur ses pas; le château est escaladé; les assiégés repoussent les assiégeants. La nuit approchant, David ordonne de suspendre i'assautjusqu'au retour du soleil, et de se loger aux environs. « Lors pouvoit-on voir appareiller et frémir et quérir pièce de terre pour loger, les assaillans retraire , les uarvrés rapporter et rappareiller , et les morts rassembler. » Le len-

demain , nouvelle attaque pius furieuse que celle de la veille. «Zrt étoit la comtesse de Salisbury, quon tenolt pour la plus belle dame et la plus sage du royaume d'Angleterre. Icelle com.tesse récovfortoit moult ceux du dedans , et, par le regard d'une telle dame et de son doux admonestement y un homme doit bien valoir deux au besoin. » Le second assaut n'eut pas plus de succès que le premier. Les Ecossois se retirèrent au tomber du jour, résolus de faire un nouvel effort au lever de Faube.

Cependant, les assiégés dans les plus vives alarmes, accablés de fatigues et de blessures, craignoient d'être emportés au dernier assaut. Montagu assemble ses chevaliers pour prendre conseil; il savoit, parla déclaration de quelques prisonniers, qu'Edouard étoit arrivé à Warwich; il auroit désiré finstruire de l'extrémité où il étoit réduit, mais comment sortir du château? Les passages étoient soigneusement gardés. D'ailleurs tous les

chevaliers vouloient rester pour défendre Alix, et, quand ils la regardoient baignée de larmes, aucun d'eux ne se pouvoit résoudre à l'abandonner.

Le jeune châtelain dit à ses compagnons : « Seigneurs , Je vois bie?i votre lojauté et bonne volonté. Je veux, pour l'amour de madame et de vous , mettre mon corps en aventure ,

et faire moi-même le m.essage. De cette parole furent madame la comtesse et les compagTions moult joyeux. »

Montagu , ayant fait ses préparatifs, sortit seul au milieu de la nuit clans le plus grand silence; une pluie abondante qui survint le favorisa ; il passa au travers des gardes ennemies sans être aperçu. Il étoit déjà assez loin , lorsqu'au jour naissant il rencontra deux Ecossois qui conduisoient deux bœufs-et une vache ; il tua les bœufs et biessa les deux soldats : «Allez, dit-il , apprendre à votre roi que Guillaume de Montagu a traversé sou camp , et qu'il va chercher à Warwich le roi d'Angleterre. » Bruce, ne jugeant pas à propos d'attendre Edouard , leva le siège, et se retira.

Edouard arriva à midi à l'endroit même d'où lesEcossois étoient partis quelques heures auparavant : pressé peut-être par une passion mal éteinte, il avoit fait une extrême diligence, atiu de secourir la noble dame, qu'il n'avoit pas vue depuis qu'elle s'étoit mariée au comte de Sali sbury.

Sitôt qu'Alix ouit la venue du roi , elle fit ouvrir toutes les portes du château, et s'avança hors tant richement vêtue , que chacun s'en émerveilloit. Et ne se pouvoit-on lasser de la regarder , et remirer sa grande noblesse avec

la grandç beauté et le gracieux parler et maintien quelle avoit? Quand elle fut venue au roi, elle s'inclina jusqu'à terre en le regrâciant de son secours , et l'emmena au chastel pour le festoyer et l'honorer. Le roi ne se pouvolt tenir de la regarder-^ et bien lui étoit avis quoncques navoit vu si noble, si f risque, ni si belle dame. Si le blessa tantôt une étincelle de fine amour au cœur, qui lui dura par longtemps. Rentrèrent au château main à main , et le mena la dame premièrement en la salle , et puis en sa chambre, qui étoit si noblement parée qu'il appartenoit à telle dame. Et tou Jours regardait le roi la gentille dame si foi t, quelle en devenait toute honteuse. Quand i, eut grande pièce regardée , il s'en alla à une fenêtre pour s' appuyer , et commença fort à penser.

La comtesse ayant tout ordonné pour une fête, revint auprès du roi qu'elle trouva plongé dans la même rêverie; elle attribua cette tristesse au déplaisir qu'il sentoit d'avoir manqué l'ennemi, et chercha à le consoler. « ylh ! chère dame , dit Edouard , autre chose me touche et me git au cœur. Le doux maintien, le parfait sens, la grâce, lagrande noblesse, et la beauté que f ai trouvées en vous, m'ont si fort surpris , qu'il convient que je sois de vous aimé. »> Lors dit la dame :

« Haa l cher sire , ne me veuillez mie moquer^ ni tenter. Je ne pourrais croire que si noble et gentil prince comme vous êtes eût pensé à dés/wfiorer moi et mofi mari, qui est si vaillant chevalier, qui tant vous a servi, et gît pour vous en prison. ^)

Le banquet servi, le roi , après avoir lavé , s'assit à table entre ses chevaliers , dîna peu , et demeura toujours pensif. Après le repas il se retira à l'appartement qu'on lui avoit préparé. Il demeura toute la nuit en grand trouble : tantôt il lui sembloit odieux de chercher à tromper un gentilhomme qui l'avoit servi avec tant de

fidélité ; tantôt amour le contraignait si fort, qu'il surmontait honneur et loyauté. Le lendemain il dit adieu à la comtesse, la conjurant de ne pas prendre de résolution contre lui; elle, le suppliant d'abandonner ses desseins.

Peu de temps après , le comte de Salisburj , échangé contre le comte de Moray, Ecossais, revint en Angleterre. Il étoit tranquille, car il ignoroit la passion du roi , qui n'avoit pas encore éclaté. De retour à Londres, Edouard fit publier un tournois dans l'espoir d'y attirer la comtesse. Il commanda au comte d'amener sa femme à la cour , et le comte promit d'obéir. « Si avez bien entendu, dit l'historien qui nous raconte si agréablement cette aventure, comment le roi

d Angleterre avoit si ardemment aimé et par amour la belle et noble dame, madame Alix comtesse de Salisbury. Amour l'admonestoit nuit et jour, et tellement lui représentoit la beauté et le frisque arroi d'elle , quil ne s'en savoit conseiller et nj fais oit que penser toujours. » La châtelaine, invitée à se rendre au tournois, n'osa refuser dans la crainte de donner à son mari quelque soupçon des desseins du roi. Les fêtes durèrent quinze jours : on y vit briller le roi d'Angleterre lui-même , Guillaume II, comte de Hainaut, Jean de Hainaut son oncle , Robert d xirtois , les comtes Derby, de Salisbury, de Glocester , de Warwich , de Cornouailles et de Sutfolck , et un grand nombre de clievaliers. Joutes, castilles, pas d'armes , danses de toute espèce , surpassèrent ce qu'on avoit vu jusqu'alors. Malheureusement Jean , fils aîné du comte de Beaumont , fut tué dans un dernier combat à la barrière. Alix parut vêtue d'une simple robe au milieu des dames chargées d'atours ; elle n'en étoit que plus belle, et en voulant

éteindre par cette modestie Tamour du monarque, elle l'enflamma.

On croit que ce fut à l'une des danses de ces fêtes qu'Alix laissa tomber Icruban bleu qui rattachoit une espèce d'élégant bas de chausse qu'on portoit alors. Edouard le releva avec vivacité; les

courtisans sourirent; le roi se retourna vers eux en disant : lionni soit qui mal y pense. Quelques années après le roi fit réparer le château de Windsor, que le roi Artlius fit jadis faire et fonder , là où premièrement fut commencée la noble table ronde dont tant de vaillants hommes et chevaliers sortirent et travaillère?it en armes et en prouesses par tout le monde. L'esprit romanesque et l'ignorance des temps donnant crédit à ces fables , Windsor sembla propre à devenir le chef-lieu de l'établissement de l'ordre qu'Edouard vouloit créer en témoignage de sa passion ; il fit bâtir une chapelle dédiée â saint Georges, et institua [ordre de la Jarretière , qui parut aux chevaliers une chose moult honorable et où tout amour se nourriroit : il est resté un des cinq grands ordres de l'Europe. Le monument fragile de la galanterie d'un roi d'Angleterre a résisté à toutes les tempêtes qui ont ébranlé le trône britannique: Cromwell fut un moment tenté de vendre ce qu'il est aujourd'hui, pour l'honneur de porter un cordon emprunté au genou d'une femme. Qu'estce donc que les choses les plus graves de l'histoire, foi des autels, sainteté des mœurs, dignité de l'homme, indépendance, civilisation même, si elles doivent passer plus promptement que les statuts fie la vanité et les chartres d'un caprice?

L'antiquité ignora les femmes dans les fastes des nations, si ce n'est comme épouse, mère et fille; elle mêla peu la société à des foiblesses que le christianisme s'efForçoit d'avertir de ses leçons;

l'antiquité ignora de même ces domesticités décorées de l'aristocratie du moyen âge , et nous les voyons expirer par le retour des peuples à la liberté.

Edouard a été accusé de n'avoir vaincu Alix que par la violence : quoi qu'il en soit le comte de Salisbury crut Alix coupable. Glisson et les seigneurs bretons décapités avoient pris des engagements secrets avec la comtesse de l\(Iontfort et le roi dWngleterre. En témoignage de leur foi, ils avoient envoyé leurs sceaux à Edouard qui les donna en garde au comte de Salisbury. Le comte, profitant de l'occasion pour se venger du séducteur ou du ravisseur de sa femme, montra les sceaux à Philippe, et Philippe fit trancher la tête aux traîtres.

La preuve la plus frappante de l'infidélité des seigneurs bretons , c'est le ressentiment qu'Edouard témoigna de leur supplice. Si Glisson avoit toujours été ferme dans le parti du comte de Blois et de la France , pourquoi Edouard auroit-il été tant ému de sa mort? Il écrivit au pape pour s'en plaindre, qualifiant les condamnés de Nobles attachés à sa personne, il pré-

tendit punir par une* guerre inique une sentence arbitraire; il se déclara le venf^eur de ceux dont il n'étoit pas le roi, le réparateur d'un tort dont il n'étoit pas le juge.

SOJMMAIRi:

Geofroy d'Harcourt, après une querelle avec le maréchal de-Briqiiebcc, passe en Angleferre e(fait hommage à Edouard, comme roi de France, des (erres tpae lui, Geofroy , possé-

- doit en Normandie. — Portrait de Geofroy d'Harcourt, Homme m('diocie dans une haute fortune. — Pliilippe trahi de

toute pail devient sombre et cruel. — 11 fait alliance avec]e roi d£ Gaslille. — Jean de Hninaut, comte de Beaumont, lui revient. — iSouveaux impôts; gabelle. — Finances sous la troisième race depuis Hugues Capet jusqu'à Philippe de Valois.— Nous des chefs de la malt(')le conservés par 1 histoire avec les noms les plus illustres de la chevalerie, pour montrer les larmes des peuples derrière la gloire des armes. — Edouard demande des secours pécuniaires à son parlement qui les lui accorde, moyennant quelques concessions; subsides propices à l'Angleterrre et funestes à la France, qui eontribuoient à la liberté d'un peuple et à l'asservissement de l'auli e. — Hostilités en Guyenne, -r- Prise d'Aiguillon par les Anglois. — Gauthier de Maunj retrouve le tombeau de son père à La Réole. — Prouesses d'Agos dans le château de cette ville. — Reprise des hoslililcs en BreîaEjne. — Quimper est emj)orté d'as-saut. — Le carnage ne cesse que lorsqu'on eut trouvé un enfant à mamelle f/ui tétoit encore sa pauvre jfière morte. — Mort du comte de Monifort. — Portrait de ce seigneur. — Monifort ne manqua point à la fortune , mais la fortune lui manqua et sa femme lui ravit la gloire. — Evé- ^ ç^emeuls de la Flandre.

CHUTE D'ARTEVELLE

Artevelle usé dans les troubles populaires , las peut-être de ses orgies démocratiques qui n'avoient plus pour lui l'attrait de la nouveauté, n'ayant point agi par la conviction d'une opinion forte, mais par l'entraînement d'une petite jalousie plébéienne contre l'inégalité des rangs, Artevelle ne pensoit plus qu'à mettre à l'abri ses trésors; il auroit pu dire à ses fils : « cet or sentil le

sang? » comme Vespasien demandoit à Titus si la pièce de monuoie qu'il lui présentoit sentoit l'impôt dont elle étoit provenue. Mais, pour rire en paix des victimes qu'il avoit faites et du peuple qu'il avoit trompé, il falloit qu Artevelle changeât de position. Il lui restoit deux partis à prendre : s'emparer du pouvoir suprême, ou descendre de sa puissance tribunitienne et se perdre dans la foule. S'emparer du suprême pouvoir demandoit un génie qu'Artevelle n'avoit pas; se démettre de la puissance tribunitienne, Artevelle ne l'osoit. Il n'y a pas sûreté à abdiquer le crime ; cette couronne-là laisse des marques sur le front qui l'a portée; il en faut subir la terrible légitimité.

Artevelle, ne s'arr étant ni à l'un ni à l'autre parti, eut recours à un expédient qui montroit ce qu'il y avoit de vulî^aire dans la nature de cet homme: après avoir déchaîné la foule, il sonprea à lui donner un maître ; mais non l'ancien prince du pays qu'il haïssoit et qu'il croyoit avoir trop outragé. Il arrive souvent qu'un despote populaire, après s'être hvré aux débauches de la liberté, se retire à l'abri sous le joug d'un autre tvraD,pourvuquecetyran soit desonchoix etqu'il ait participé à ses excès : Artevelle jeta les yeux sur Edouard qui avoit trempé dans tous ses complots, servi et approuvé toutes ses fureurs. Plus il étoit ignoble pour un monarque, selon les idées du temps, d'avoir été l'allié et le courtisan d'un niarchand de bière , plus le monarque devoit entrer dans les projets de ce marchand. Artevelle machina de faire le jeune prince de Galles duc des Flamands, comme il avoit fait Edouard roi dés François.

Pour négocier cette atfaire, Edouard débarqua au port de l'Ecluse vers le milieu du mois de juin de l'année 1345; il menoit avec lui son fils et grande foison de barons et de chevaliers. Les

députés de Flandre se rendirent de leur côté à l'Ecluse avec Artevelle; ils ignoroient C(î qu'on devoit traiter dans cette entrevue. On tint conseil à bord du grand vais-eau que mon-

toit le roi d'Angleterre et qui s'appeloit Catherine. Là Artevelle proposa de déshériter le comte Louinhde Flandre et son jeune fils Louis, et de donnewle comté de Flandre sous le nom de duché au prince de Galles, fils d'Edouard.

Il j a dans le cœur de l'homme un fonds de justice qui reparoît toutes les fois que les passions ne sont pas émues. Dans ce moment les députés de Flandre étoient de sang-froid; ils s'indignèrent à cette proposition qui blessoit l'esprit de bonté des uns et le caractère de loyauté des autres. Ils répondirent qu'ils ne pouvoient prendre sur eux une chose aussi pesante qui , au temps à venir, pourrait toucher à leur pays, et qu'il falloit prendre l'avis des Communes de Flandre; et ils se retirèrent.

Artevelle, se laissant devancer à Gand par les députés , commit une de ces fautes qui décident du sort d'un homme : s'il eût parlé le premier, peut-être eût-il entraîné les bourgeois; mais son crédit commençoit à s'afiPaiblir. Un rival dang'ereux, Gérard Denis, chef des tisserands, s'élevoit sur les débris de sa fortune. Soit que ce nouveau tribun fût gagné par l'argent de la France, soit qu'il embrassât un parti généreux par son propre penchant, soit qu'il agît par esprit d'opposition à Artevelle , il ne manquoit jamais de repousser les propositions de ce dernier. Ar-

tevelle sentoit si bien ce que Gérard Denis avoit pour lui de fatal , qu'il étoit résolu de s'en défaire.

Les députés arrivés à Gand convoquent le peuple à la place du marché ; ils rendent compte des conférences de l'Ecluse. Le

peuple, aussi ardent dans le bien que dans le mal , manifeste son mécontentement par ses murmures; alors Gérard Denis prend la parole :

« Bonnes gens, nous avons jusqu'ici combat- » tu pour nos franchises : Artevelle, qui s'en » disoit le défenseur, vous propose aujourd'hui » de les trahir. Mais , si nous ne cessons d'être » libres , à l'instant tout nous accuse. Comment » nous justifierons-nous? Que nous restera-t-il)) de nos sanglantes rébellions ? des crimes et » des chaînes! Cet homme qui vous a entraîné » veut vous livrer à l'Angleterre. Prince pour » prince, n'en avons-nous pas un né de notre » sang, élevé parmi nous, que nous connoissons, » qui nous connoît, qui parle notre langue, pour » lequel nous avons prié, dont nos enfans savent » le nom comme celui de leurs voisins, dont les » pères vécurent et moururent avec les nôtres? » Parce que nous avons réduit nos anciens ^) comtes à être voyageurs, notre pays sera-t-il -» une propriété forfaite, et doit-il demeurer à)) l'Anglois par droit d'aubaine? Ah! pour Dieu,

» si nous voulons un maître, ne soyons pas » trouvés en telle déloyauté de déshériter notre » naturel seigneur, pour donner son lit au pre-)» mier compagnon qui le demande. »

A de semblables discours , Denis et ses partisans ajoutent ce qui devoit agir plus immédiatement sur la foule : depuis neuf ans passés qu'Artevelle gouvernoit la Flandre , il avoit amassé un trésor , tant des forfaitures et des amendes , que des revenus du domaine ; cet amour de l'argent , passion des âmes communes , le perdit.

Artevelle, en quittant Edouard à l'Ecluse, s'étoit rendu à Bruges et ensuite à Ypres, qu'il fit entrer dans ses desseins. De là il revint à Gand. En chevauchant par les rues, accompagné de ses amis et de la garde étrangère qu'Edouard lui avoit donnée , il s'aperçut qu'il se tramoit contre lui quelque chose , car ceux qui avoient coutume de le saluer lui tournoient le dos et rentroient dans leurs maisons. Le peuple murmuroit et disoit : « Voyez celui qui est)) trop grand maître et qui veut ordonner de la » comté de Flandre. » Arrivé à son hôtel , il en fit barricader les portes et les fenêtres , car l'habitude qu'il avoit du peuple lui fit, aux premiers signes, prévoir la tempête. A peine s'étoitii renfermé, que tout le quartier se souleva;

la niiiison du brasseur est entourée et assaillie. Les serviteurs f! Artevelle lui demeurèrent lidèles, ce qui arrive rarement aux malheureux; ils se détendirent bien, tuèrent et blessèrent plusieurs hommes; mais enfin les portes sont brisées, et la loule se répand dans l'intérieur de l'hôtel , en poussant des hurlements. Alors Artevelle paroît h une fenêtre, la tête nue, et en posture de suppliant : « Jjonnes gens, M que vous faut-il ? Qui vous meut? Pourquoi » êtes-vous si troublés sur moi? En quoi puis-je » vous avoir courroucés? » — « Où est le trésor » de Flandre? » s'écrièrent les attroupés. — «Je n'en ai rien pris, dit Artevelle. Revenez » demain, je vous satisferai. » — (*]Noii, non, » vous ne nous échapperez pas ainsi : vous avez » envoyé le trésor en Angleterre , et pour cela » il vous faut mourir. »

A cette menace, Artevelle joignit les mains et commença à pleurer. «Seigneurs, clit-il, je)) suis ce que vous m'avez fait. \ous me jurà- » tes jadis que vous me défendriez contre tout » homme, et maintenant vous prétendez me)) tuer sans raison.

Rappelez-vous le temps passé; » considérez nies courtoisies. Je vous ai gou- » vernés en si grande paix que vous avez eu » toutes choses à souhait , blé , avoine et toutes « autres marchandises. Vous voulez me rendre

» petit guerdon des grands biens que je vous ai » faits. »

Il ne toucha point le peuple par des larmes; c'étoit le cerf pleurant aux veneurs. La foule cria tout d'une voix : « Descendez et ne nous » sermonnez plus de si haut. » Dans ces paroles, Artevelle ouït son arrêt. Il ferme la fenêtre et se veut sauver par une porte de derrière pour se réfugier dans une église voisine ; il espéroit trouver un asile aux pieds de celui dont la miséricorde ne se lasse pas comme la pitié des hommes. Mais déjà plus de quatre cents foicenés remplissoient la maison : Artevelle , tombé au milieu d'eux , est déchiré. Il reçut la mort de la main de Gérard Denis qui paroissoit agir pour une cause meilleure, et qui ne valoit peut être pas mieux que lui. Dans une république , le peuple étant législateur, juge, et souverain , peut faire la loi, prononcer l'arrêt , et l'exécuter ; le massacre par la démocratie est inique , mais légal : Artevelle avoit consenti à un pareil gouvernement.

Edou;^rd apprit à l'Ecluse la tin de celui qui étoit, selon Froissard, son grand ami et son cher compère. Il fit voile pour l'Angleterre, menaçant la Flandre, et se déclarant toujours le vengeur de la mort des traîtres. Il n'avoit pas plus d'envie de se brouiller avec les Flamands

que les Flamands avec lui. Ils allèrent en dépulalion le trouver à Londres. » Chez' sire, lui dirent-ils, vous avez de beaux enfants , fils et filles. Le prince de Galles ne peut manquer d'être encore un grand s ei faneur ^ sans l héritage de Flandre. Et vous avez une

damoiselle à //lie moins aînée, et nous un jeune damoisel, que nous nourrissons et gardons, et qui est héritier de Flandre; si ce pourroit encore bien faire un mariage deux deux. » Ces paroles adoucirent la leinte douleur d'Edouard, et Artavellc lut oublié, comme tous ceux dont la renommée n'est fondée ni sur le génie ni sur la vertu. - . '. ■ ...

SOMMAIRE

Jean , duc de Normandie , fils aîné du roi , marche eu Guyenne , et, après avoir pris Angouléme, vienl meUre le siège devant Aiguillon avec plus de 100,000 hommes. — Résistance des assiégés comaiandés par le comte Derbj.

FRAGMENTS

INVASION DE LA FRANCE PAR EDOUARD

Ce siège fut fatal ; il détermina Edouard à passer en France , et priva Philippe de cent mille hommes qui auroient pu se trouver à la bataille de Gréci. Tout se préparoit alors dans les conseils de Dieu. « Mais, dit le grave historien qui a le » mieux connu nos antiquités, les adversités ad- » venues à la France et les grandes victoires du » roi Edouard ne doivent persuader la justice » de sa querelle, mais être estimées châtiment » des vices des François. La restitution des pertes » et conservation de l'état jusqu'à pré- sent mani- » Testent que ce n'a été ruine. »

Le duc de Normandie avoit fait serment de ne point abandonner le siège d'Aiguillon que la ville ne fût prise , à moins que son

père ne le rappelât. Il lit partir le connétable d'Eu et Tancarville, pour rendre compte à Philippe de la résistance qu'il éprouvoit. Pliilippe retint auprès de lui ces deux seigneurs, et fit dire à son fils de .continuer le siège jusqu'à ce qu'il obligeât la ville à se rendre par la famine, puisqu'il ne la pou voit emporter de force.

Cependant le roi d'Angleterre, instruit de ce

qui se passoit en Guyenne se préparoit à secourir en personne le comte Derbv. 11 assembla, dans le port de Southampton, mille vaisseaux, quatre mille hommes d'armes, dix mille archers, seize mille hommes d'inlanterie légère, dont dix mille étoient Gallois et six mille Irlanduis : il laissa le gouvernement de l'Angleteire aux archevêques deCantorbury et d'York , aux évêques de Lincoln et de Durham , et aux seigneurs de Percy et de Neville; il donna la garde particulière de la reine au comte de Kent, son cousin. Le vent étant devenu favorable, Edouard, vers la tin du mois de juin de l'an 13i6, lit voile avec toute son escadre pour les côtes de Gascogne.

Il avoit auprès de lui , sur son vaisseau, Geofroy d'Harcourt et le jeune prince de Galles qui entroit dans sa quinzième année. Les autres seigneurs embarqués étoient les comtes d'Hereford , de Northampton, d'Anuidel , de Gornouailies. de Warwick, de Huntingdon , de Suflblck et d'Oxford. Parmi les barons et chevaliers , on comptoit Jean Louis et Roger de Beauchamp, Reaauld de Cobham , les sires de Mortimer, de Mowbray, de Roos, de Lucy, de Felton , de Bradestan, de Moulton , de Man, de Basset, de iierkley et de Willoughby, D autres combattants , qui devinrent dans la suite célèbres, Jean Chandos, Fitz-Warren , Pierre

et James d'Audelaj , Roger de Wettevalle, Barthélémy de Burgherst, Richard dePembridge, étoient aussi à bord de la Navée, au simple rang de bacheliers. Il faut encore compter quelques étrangers, Oulphart de Ghisteîle, du pays de Hainaut , et cinq ou six chevaliers d'Allemagne.

Pendant deux jours les vaisseaux firent bonne route vers le port qu'ils cherchoient : s'ils eussent entré dans la Gironde , la France étoit sauvée, et la France devoit être perdue. Celui qui commande à la mer fit cesser le vent par qui la flotte sembloit être favorisée ; il en envoya un autre qui la refoula violemment sur la Cor- Douailles ; on jeta l'ancre. Edouard attendit, implora le retour de la première brise , ne se doutant pas que la tempête qui soulevoit alors son pavillon , le menoit à la victoire.

Nous avons dit que Geofroy d'Harcourt étoit embarqué sur la Nef royale', il n'avoit jamais été d'avis d'attaquer la France du côté de la Guyenne, trop éloignée du centre de notre empire, et défendue, comme province frontière, par une multitude de châteaux ; quelque chose sembloit avoir fait à ce traître la révélation de la colère du ciel : rien de plus intelligent que la vengeance et la haine. Quand Harcourt vit la flotte repoussée aux côtes d'Angleterre, il profita de cet accident pour ébranler la résolution d'Edouard. «Sire,

TOME IV

» lui dit-il , je vous ai toujours conseillé et je vous » conseil le encore de prendre terre en Normandie, » Personne ne s'opposera <i votre descente. De- » puis long- temps les peuples de ce canton

sont » sans armes, et ils n'ont jamais vu la guerre. » Toute la nol)lesse de la province est au siège » devant Aiguillon. Vous trouverez un pays ou-)) vert, rempli de grosses villes non fermées où » vossoldatss'enrichiront pour vingt ans. Je vous ') supplie de m'écouter, et je réponds du succès » sur ma tête.»

L'oreilie du roi s inclina à ce conseil. Edouard ordonne de lever l'ancre; lui-même veut servir de pilote ; il passe avec son vaisseau à la tête de la flotte, et tait tourner la proue vers les côtes de la Normandie. Des calamités de cent années furent le fruit de l'inspiration d'un moment et du changement des vents dans le ciel.

Les François, (|ui tant de fois portèrent le ravage dans les contrées étrangères, alloient à leur tour sentir l'abomination de la conquête: depuis l'invasion des Normands, ils n'avoient point vu les ennemis dans le cœur de leur pays, et voilà qu'après quatre siècles un Normand leur ramenoit la désolation. Les mille vaisseaux anglois parurent devant La Hogue-Saint-Wast en Cotentin. Couvert de ses armes, entouré deses chevaliers, Edouard, monté sur son grand vais-

seau qui précédoit tous les autres, déplojoit au vent les couleurs de l'Angleterre ; eliesétoientblanches alors, et nous portions le rouge. Il aborde sans obstacles, comme Geofroy d'Harcourt le lui avoit prédit, au port de La Hogue, le 12 juillet i346- Près du cap de ce nom , les François, sousle règne de Louis XIV, versèrent leur sang pour remettre un monarque angiois sur le trône de ses pères.

La terre de Saint-Sauveur, qui appartenoit à Geofroy dHarcourt, s'éten doit jusqu'à La Hogue. Du bord des vaisseaux an-

glois, Harcourt découvroit le lieu même de sa naissance, et les rivages remplis des souvenirs de sa jeunesse. En montrant à Edouard le pays qu'il alloit ravager, il pouvoit lui dire : « Voilà la tour de l'église où » j'iii été baptisé; voilà le donjon du château où » j'ai été nourri : là vos soldats pourront désho- » norer le lit de ma mère; ici, déterrer les os de » mes aïeux. »

Quand Geofroy mit le pied sur la grève, comment put-il voir sans être ému les paysans fuir devant lui dans ces mêmes champs où il avoit passé son enfance, par ces mêmes chemins qui le conduisoient au toit paternel ? Un historien représente Rome disant à Manlius Capitohnus ; « Manlius, je t'ai regardé comme le plus cher «de mes fils, quand tu renversas les ennemis » du haut du Capitole; mais puisque tu déchires

>» mon sein, va, malheureux, eL sois précipité » comme ces Gaulois que tu as vaincus. »

La France, percée (le coups, les yeux en pleurs^ enveloppée daus son manteau déchiré, auroit pu crier à Geofroy d'Harcourt : « Faux et traître » chevalier, je t'attends à Créci sur le corps san- » pjlant de ton frère fidèle h sa patrie ! En vain .) tu te repentiras; ton repentir ne durera pas » plus que ton innocence. Traître de nouveau tu » mourras foi-mentie, doublement flétri par ton » crime et par le pardon de ton roi. »

La flotte ayant jeté l'ancre, le débarquement se fit sur un rivage désert, image de ce qu'alloit devenir le sol de notre patrie sous les pas des Anglois. Edouard tomba, dit-on, en mettant le pied sur la grève, comme César en Afrique, comme Guillaume le Bâtard en Angleterre. Le sang lui sortit du nez. Les chevaliers effrayés du présage dirent au roi : « Ghier » Sire, retrayez-vous en

votre nef, et ne venez » mes huy à terre, car voici un petit signe pour » vous. » Edouard répondit joyeusement : » C'est un très-bon signe; cette terre me dé-)) sire.)) Il y a des paroles et des aventures qui sont de tous les conquérants; le même instinct et les mêmes mœuxs distinguent les animaux de proie.

A l'endroit du débarquement, le roi d'Angle-

ïerre arma chevalier son jeune fils le prince de Galles : cette terre de France a la propriété de faire des héros, même parmi ses ennemis. Edouard nomma connétable le comte d'Arundel, et maréchaux Geofroy d'Harcourt et le comte de Warwick.

Le Cotentin forme une presqu'île : Edouard rangea ses soldats, selon la nature du terrain qu'il avoit à parcourir ; divisés en trois corps, deux de ces corps, c'est-à-dire les deux ailes de l'armée commandées par les deux maréchaux , marchoient l'un à droite l'autre à gauche au bord de la mer en balayant les deux rivages de la presqu'île, tandis que le corps de bataille où se trouvoient Edouard, le prince de Galles et le connétable, s'avançoit au centre par le milieu des terres. Chaque soir les deux ailes sereplioient et venoient camper sur les flancs de la chevauchée du roi. Le comte d'Huntingdon , demeuré sur la flotte avec six vingts hommes d'armes et quatre cents archers , avoit ordre de suivre rez les côtes le mouvement des troupes. Par cette belle disposition militaire l'armée d'Edouard , se mouvant sur une seule et longue ligne et embrasant tout devant elle, se déroulait lentement sur la France comme une mer de feu.

Rien n'échappa par mer et par terre aux ravages de ce monarque qui se disoit roi des

François, etqui v(3noit pour régner sur des François : par mer, tous les vaisseaux , depuis le plus grand navire jusqu'à la plus petite barque , furent pris et réunis à la llotte angloise; par terre, toutes les villes et les villaij^es furent saccagés et brûlés, Barfleur succomba la première, et, quoiqu'elle se lût rendue sans coup férir, elle n'en fut pas moins pillée ; elle perdit or, argent et chers joyaux. Il se trouva si grande foison de richesses, que compagnons navoient cure de draps fourrés de vert. Les habitans , enlevés delà ville, furent entassés sur la flotte angloise. Cherboug fut incendié; le château se défendit; Montebourg , Valogne, Carentan furent renversés de fond en comble.

Le corps de bataille ne faisoit pas moins de mal au milieu du pays. Geofroy d Harcourt alloit cji avant de la bataille du roi avec cinq cents armures de fer et deux mille archers , et comme ilconnoissoit bien sa pa trie, c'étoit lui qui traçoitle chemin. 11 trouva le pays gras et plantureux de toutes choses , les granges pleines de bleds et d'avoines ; les maisons pleines de toutes richesses , riches bourgeois , chars , charrettes, chevaux y pourceaux, moutons, bœufs qu'on nourrissoit dans ce pajs-là et les plus beaux biens du monde. Ceux du pays fuy oient devant les Jnglois de tant loin quils en oy oient

parler, et Laissaient leurs maisons et leurs granges toutes pleines. Aiîisi par les Anglais était arse (brûlé) , rohé , gâté et pillé le bon pays de JSarmandie. Saint-Lô, où il y avoit alors des manufactures de drap considérables , périt, et les trois corps de l'armée angloise s'étant réunis s'avancèrent dans la plaine de Caen. C'est par le récit des malheurs de la France , que nous apprenons le curieux détail de sa culture et de son industrie intérieure à cette époque. *

On n'avoit point ignoré à Paris l'armement des Anglois, mais on n'avoit pu deviner sur quel point tomberoit l'orage ; on n'eut pas plus tôt apprit qu'il éclatoit au cœur du royaume, que Philippe se hâta d'envoyer k Caen le comte d'Eu, connétable de France, et le comte de Tancarville , nouvellement arrivés du siège d'Aiguillon. Ils se jetèrent dans la ville , accompagnés de quelques hommes d'armes; ils y trouvèrent Guillaume Bertrand , évoque de Bayeux , qui s'y étoit renfermé avec la noblesse restée au pays. Caen étoit une ville marchande, et peuplée, pleine de riche bourgeois, de nobles dames et de belles églises', mais ses murailles étoient ouvertes en plusieurs endroits et son château, assez fort, ne défendoit la ville que d'un côté. Trois cents Génois, commandés par

le seigneur de Wargny, en f'ormoient toute la garnison. C'étoit déjà un grand progrès en admistration que de pouvoir entretenir, comme Philippe le faisoit alors, cent mille hommes en Gascogne; mais, le système des troupes soldées n'étant pas encore établi , le demeurant du royaume t^e trouvoit sans défense régulière. Le moyen âge qui n'eut point d'armée permanente étoit dans l'état le plus favorable à la liberté, et, par le défaut de lumières, ce fut un* temps de servitude: quand les lumières s'étendirent, les soldats arrivèrent.

La flotte angloise étoit parvenue à l'embouchure de l'Orne , petite rivière qui passe à Caen. Edouard, logé à deux lieues de la ville, s'attendoit à trouver quelque résistance. Le comte de Tancarville vouloit avec raison qu'on se contentât de défendre le pont sur lOrne , le château, le corps de la ville, et qu'on abandonnât les faubourgs, les bourgeois dirent qu'ils se sentoient assez forts pour combattre le roi d'Angleterre en rase campagne. Le conné-

table appuya cette bravade ; et , par tout ce qui suivit, il se fit accuser d'incapacité , de lâcheté ou de trahison. Il avoit jadis reçu des grâces et des présents d'Edouard ; pendant sa captivité en Angleterre, les caresses

de ce prince achevèreut de le rendre suspect : il faut des succès sur le trône, et Philippe ne -connoissoit que des revers; le malheur délie les hommes du serment de fidélité.

Edouard, au soleil levant, prêt à exterminer une cité, entendit la messe ; peu de' temps après, en violant les tombeaux et en massacrant les peuples, il fit faire un magnifique service aux gentilshommes normands décapités pour la félonie de Geofroy d'Harcourt.

Cependant les bourgeois de Caen , rangés en bataille, ne tinrent pas ce quiis avoient promis. Aussitôt qu'ils virent approcher les bannières des Anglois, et qu'ils entendirent siffler les flèches, ils fuirent. Les ennemis entrèrent pêlemêle avec eux dans la ville, car la rivière étoit si basse qu'on la passoit partout à gué. Le connétable se retira à saiweté avec le comte de Tancarville, sous une porte à fentrée du pont , devant l'église de Saint-Pierre. Quelques chevaliers et écuyers se réfugièrent dans le château. Le connétable, monté aux créneaux, aperçut, en regardant le long de la grande rue, les archers anglois tuant les habitants et n'en recevant aucun à merci. Parmi ces soldats il reconnut un chevalier borgne, Thomas HoUand, avec lequel il avoit autrefois contracté amitié dans les guerres de Prusse et de

Grenade. Il l'appela et se rendit à lui avec le comte (!e Taiicarvilie et une vingtaine de chevaliers.

Les habitants, voyant qu'on ne leur faisoit aucun quartier, se barricadèrent et commencèrent à se défenlre; ils jetoient par les fenêtres et du haut des loits, sur les Auglois, des meubles, des briques et des pierres. Les Anglois enionçoient les portes , se i'rajoient un chemin avec le (er et le feu , violoient les femmes au milieu des flammes, et massacroient tout sans distinction d'âge, de sexe et de condition. Chaque maison étoit l'occasion d'un siège où se répétoient les horreurs accomplies dans une ville prise d'assaut. Plus de cinq cents Anglois avoieut péri dans ce tumulte; Edouard, devenu furieux, ordonne qu'on passe tous les François au fil de l'épée, efqu'un vaste incendie couronne l'œuvre. Geofroy d'Harcourt se trouvoit présent lorsque cet ordre fut donné; pour la première fois, il sentit quelques remorris : il représenta au monarque étranger qu'il lui restoit encore un grand pays à traverser et Philippe à combattre; qu'il lui importoit de ménager ses soldats; que les bourgeois de Caen , poussés au désespoir, vendroient chèrement leur vie; que, si au contraire on usoit de miséricorde, il se chargeoit.

lui, d'Htircourt, de réduire la vdle en peu d'heures.

Ce conseil auquel Edouard obtempéra, en épargnant quelcjues maux particuliers, fit un mal général à la France. Au commencement d'une invasion , un exemple de dévouement enflamme les cœurs, les fait palpiter de vertu et de gloire, inspire cet enthousiasme qui rend une nation invincible : les trois cents Spartiates sauvèrent la Grèce aux Thermopyles. Harcourt chevaucha de rue en rue, commandant de par le roi d'Angleterre, que nul, sous peine de la hait, ne fût assez liardi pour mettre le feu aux maisons, violer les femmes, tuer les hommes qui ne feroient point de résistance. Les bourgeois cessèrent aussitôt le combat, et ou-

vrirent leurs portes. Alors commença une espèce de pillage régulier qui dura trois jours. Edouard se réserva sur la part du butin les jojaux, la vaisselle d'argent, la soie, les toiles et les draps. Il acheta de Thomas de Holland, pour la somme de vingt mille nobles , le connétable et le comte de Tancarville. Ces deux seigneurs furent embarqués sur le grand vaisseau de la flotte angloise avec soixante chevaliers prisonniers, et trois cents bourgeois, dont on espéroit tirer rançon quoiqu'ils eussent déjà tout perdu.

Le vaisseau porta à Londres les captifs et les dépouilles les plus précieuses. G'étoit une amorce au reste des Anglois pour accourir au sac de la France.

Caen renlermoit le tombeau de Guillaume le Bâtard; le sol où ce tombeau se trouvoit placé avoit été jadis disputé aux os de ce prince par un bourgeois nommé Ascelin, lequel disoit que ce sol, propriété de son père, lui avoit été ravi contre toute justice par Guillaume vivant. Les enfants des compagnons que Guillaume avoit menés à la conquête de l'Angleterre revenoient conquérir et prolauer ses cendres.

Deux cardinaux légats, qu'Edouard ne voulut point écouter, lurent témoins de la ruine de Caen. On a déjà remarqué, et l'on fera remarquer encore les efforts du saint-siége pour arrêter i'efiusion du sang dans ces guerres cruelles. Rien n'étoit plus touchant que de voir des hommes de miséricorde suivant partout des hommes de sang, essayant de faire tomber les armes de leurs mains, suppliant avant le combat, pleurant après la victoire, toujours rebutés, jamais las, colombes de paix errant de champ de bataille en champ de bataille avec les vautours.

Philippe rassemhloit à Saint-Denis une ar-

mée. Les princes ses vassaux, ses alliés ou ses amis, se liàtoieiiL de se réunir à lui. Le comte (Je Beaumont, Jean de Hainaut, depuis peu réconcilié à la France, accourut avec un grand nombre de chevaliers; le duc de Lorraine amena trois cents lances; les comtes de Savoie, de Salbruges, de Flandre, de Namur, de Blois, toute la noblesse qui ne se trouvoit pas au siège d'Aiguilloîî , se rendirent à Saint-Denis. Jean, roi de Bohême, étoit alors dans ses états : son fils Charles venoit d'être éiu empereur; l'ancien empereur excommunié, Louis de Bavière, inquiétoit le nouvel empereur; le roi de Bohême avoit perdu la vue; tant de raisons paroissoient le devoir retenir en Allemagne; mais quand il reçut les courriers de Philippe, ses ministres le voulurent en vain arrêter. Ce vieux monarque, qui est devenu le modèle de la loyauté, dit à ses barons : « Ah ! ah ! quoique aveugle , je n'ai » mie oublié les chemins de France. Je veux » aller défendre mes chiers amis et les enfants)) de ma fille , que les Angleches veuillent ro-)) ber. » Jean partit en effet avec son fils Charles, et vint trouver Philippe.

Edouard avoit quitté Caen. Les seuls titres des chapitres de nos chroniques donnent une idée de sa marche, des maux que les Anglais firent en Normandie , comment telle ville fut

pillée y comment tout le pcijs fut aise , exilé et robe. Il prit d'abord la route d'Evreux, mais, cette ville étant f'ennée, il ne l'attaqua pas. Il enijorta et incendia Louviers, déjà connue par ses rnanulactures ae drap; de là il s'avança vers Rouen; les comtes d'Evreux et d'Iiarcourt .y commandoient. Geofroy d'Harcourt put voir flotter sur les murs de Rouen la bannière de son frère.

Philippe avoit fait rompre tous les ponts de la SeiiKî depuis Paris jusqu'à Rouen ; lui-môme, descendu de Paris avec hOu armée, se trouvoit à Rouen à l'instant où les Auglois se présentèrent de l'autre côté de la Seine. Edouard passa sans insulter la ville dont la rivière le séparoit; il épioit l'occasion d'entrer en Picardie pour se retirer dans le Pontliieu qui lui apparLenoit. Il remonta la Seine, continuant ses ravages; Philippe marchoit >\iv le bord opposé, réi:,KiMt ses mouvements sur ce;^;x des ennemis : on les suivoit à la trace du sang et à la clarté des embrasements. Ils brûlèrent Pont- le- l'Arche , Vernon , Mantes et le faubourg de Meulan ; des fouriageurs pénétrèrent dans le pays chartruin. L'armée anfiçloise parvint ainsi jusquà Poissy dont le pont avoit été détruit; malheureusement il en restoit encore les piles et les attaches, ce qui facilita son rétabhssement : Philippe arriva à Paris en même

temps qu'Edouard à Poissv. La civilisation des temps modernes a 'ait cesser ces désastres à plaisir de raiicienue guerre, mais les Barbares eux-mêmes avoient rarement mené une invasion avec une aussi complète absence d'humanité que celte course sanglante d'Edouard.

Des partis anglois se répandirent dans les enviions de Poissy. I^e château de Saint-Germainen-Laye, Nanterre, Ruel , Salnt-Cîoud, Neuilly furent réduits en cendres. La nuit à Paris on apercevoit dans le ciel la réverbération des flammes, et le jour, du haut des tours de Notre- Dame, on décoavroit les villages aux grosses fumées qui s'en élevoient. Depuis la descente des premiers Normands , un tel péril n'avoit point approché des Parisiens; comme les citoyens de Lacédémone avant le temps d'Epaminondas, leurs femmes n'a voient point vu les feux d'un camp

ennemi. Aujourd'hui, Paris a reçu l'étranger dans ses murs et Sparte sort de ses ruines. Philippe voulut s'aller mettre à la tête de son armée à Saint-Denis. La foule se jeta à ses pieds. « Haal sire et noble roi, que voulez-vous faire : « Vous voulez laisser la noble cité de Paris. » Les ennemis sont à deux lieux près. Tantôt ^ » seront en cette ville. Quand vous en serez » parti , nous n aurons personne qui nous dé- » fende contre eux. « Le roi répondit : « Bonnes

•» gens , ne craignez pas les Anglais ^ ils ne vous » approcher ont pas de plus près. Je vais à » Saint-Denis devers mes gendarmes , car je » veux chevaucher contre les Anglais et les » combattre. »

Ces paroles calmèrent peu les esprits : les frayeurs du peuple sont presque toujours mêlées de sédition et de folie; d'un côte on ne vouloitpas que le roi s éloignât, parce que Paris étoit sans défense; de l'autre, on se refusoit aux mesures nécessaires pour mettre la ville à l'abri d'un coup de main. Paris n'étoit point encore entouré de remparts, ou ceux qu'avoit élevés Philippe Auguste n'existoient plus : le roi ordonna de faire des retranchements. Il falloit abattre quelques maisons; les propriétaires sy opposèrent : remarquez cette force de la liberté civile, dans un temps où la liberté politique n'étoit rien. Le peuple prend le parti des propriétaires; le roi de Bohême accourt avec cinq cents chevaux pour calmer la sédition : on n'y parvient qu'en abandonnant l'ouvrage.

A ces émeutes, aux mutineries des hommes qui n'ayant rien à perdre se réjouissent des calamités publiques, se mêloient d'autres troubles et d'autres confusions : tout étoit plein de

traîtres payés du prix des rapines d'Edouard; ces traîtres s'augmentoient du troupeau

des foibles, de ces gens sans cœur et sans caractère alliés naturels des méchants, sorte de traîtres que font la peur et l'adversité. Plusieurs conimençoient à croire que le roi d'Angleterre avoit des droits au trône de France, puisqu'il étoit victorieux.

L'intérêt étoit puissant, et grand le spectacle : Edouard à Poissy, au berceau de saint Louis; Philippe à Saint-Denis , au tombeau du même roi; tous deux prêts à s'élancer de ces barrières pour se disputer le sceptre du monarque qui avoit emporté sa couronne dans le ciel.

A en juger par les apparences, le bon droit alloit triompher.- Tant qu'Edouard n'avoit trouvé aucun obstacle, il s'étoit avancé en abîmant le pays; mais il lui fallut songer à la retraite aussitôt que Philippe parut, de même que le loup, dit Mézerai , ajjrès avoir fait grand carnage dans une bergerie, entendant aboyer les mâtins, ne tâche qu'à se retirer dans le bois. La retraite n'étoit pas facile. Edouard n'auroit osé se jeter sur une ville comme Paris, appuyée d'une armée de cent mille hommes. Retourner eji arrière? Il eût été aussitôt poursuivi sur un sol mis à nu. Tenir au premier projet de se cantonner dans le Ponthieu ? La Seine, dont les ponts étoient rompus, barroit le chemin au prince anglois, et même, quand il l'auroit passée,

il se trouveroit- renfermé entre les eaux de cette rivière, celles de l'Oise, le cours de la Somme et l'armée Françoise à Saint-Denis. C'étoit pourtant le seul plan qui présentât quelque chance de succès.

Il y avoit quatre jours qu'Edouard préparoit en secret les matériaux nécessaires au rétablissement du pont de Poissy ; il répandoit le bruit que , ne pouvant traverser la Seine dans l'endroit où il eantonnoit , il tenteroit le passage au-dessus de Paris. Le jour de l'Assomption, il chôma, h l'abbaye des Dames, la fête de la Aierge; il affecta de donner un grand repas; il y présida vêtu d'un habit sans manches, de drap d'écarlate fourré d'hermine, comme auroit pu faire saint Louis tranquille au sein de son royaume et au lieu de sa naissance : ses troupes ;ivoient reçu l'ordre de se mettre en mouvement pour tourner Paris.

Trompé par cette disposition et ces faux rapports, Philippe étoit venu camper au pont d'Antony, afin de couper le chemin aux ennemis. 11 n'eut pas plus tôt quitté Saint -Denis qu'Edouard, exécutant une contre-marche, revint passer la Seine à Poissy sur le pont qui avoit été rétabli avec une diligence merveilleuse. L'avant-garde des Anglois, sous le commandement de Geofroy d'Harcourt, étoit à peine

de l'autre côté de la Seine qu'elle rencontra les milices d'Amiens, conduites par quatre chevaliers de Picardie : Harcourt attaqua ces communes qui se défendirent vaillamment, mais elles furent défaites et leurs bagages pris; douze cents bonnes gens demeurèrent sur la place après avoir affronté les premiers les destructeurs de leur pays. Telles étoient ces communes qui formoient le fond de la véritable nation françoise, et dont notre ancienne histoire, à sa honte éternelle, ne parla jamais que pour les traiter de ribaiidailles et de pédailles.... Ces nobles si hautains étoient-ils plus braves sous leurs corsets et leurs casques de fer, à l'épreuve de la flèche et de la lance , que ces paj'sans armés d'un bâton ou d'un fiuchar, exposés demi-nus à la charge de ces cen-

taures de bronze? Le moment n'étoit pas loin où la poudre allumée à Créci alloit égaliser les périls, niveler les rangs sur le champ de bataille et permettre enfin à la gloire d'inscrire le peuple françois dans ses propres fastes.

Philippe n'apprit qu'au bout de deux jours la levée des tentes angloises : bien qu'il eût en tête un général plus habile que lui , il avoit un grand courage et ne manquoit point de capacité dans la guerre; on ne peut attribuer une partie de ses incroyables fautes et du succès de ses ennemis, qu'à ce vertige d'infidélité

qui avoit saisi une partie de ses sujets ; tant il est vrai que la loi salique n'étoit pas encore évidente à tous les esprits. Il reconnut alors , dit un historien, qu'il ctoit environné de traîtres, lesquels le trompoient par de faux rapports et donnoient avis aux Anglois de toutes ses démarches. Désespéré d'avoir laissé échapper sa proie, il se mit à sa poursuite. 11 envoya, offrir la bataille à Edouard ou dans la plaine de Vaugirard, s'il y vouloit venir, ou entre Pontoise et Franconville, s'il se vouloit arrêter et l'attendre. Edouard fit répondre qu'il n'avoit point de conseil h prendre d'un ennemi : il continua sa route.

Arrivé aux champs de Beauvoisis , il les faucha comme le reste , passa sous les murs de Beauvais , dont il brûla et pilla les faubourç^s; la ville fut couraç^eusement défendue par l'évoque. L'abbaye de Saint-Lucien, fondée par Khildéric , étoit , après Saint-Germain-des- Prés, le plus ancien édifice n^ligieux de la France; Edouard y prit ses quartiers : comme il s'en éloiguoit le lendemain , il vit , en regardant derrière lui , les flammes s'élever des tourelles de ses hôtes; il fit pendre quelques-uns des incendiaires. Il s'étoit ravisé par politique, et avoit commandé de res-

pecter les églises; ordres dérisoires qui ne trompèrent point le ciel et que n'écouta point le soldat.

Ainsi périssoit la patrie, ses cités, ses haîiieaux, les temples de sa religion, les monuments de ses rois. Créci alloit couronner tant de désastres , et terminer la marche triomphale d'Edouard au travers des ruines.

De l'abbaje de Saint-Lucien il vint loger à Milly, de Millj à Grand- Villiers ; il défila devant Dargies, brûla le château et fourragea le pays d'alentour. La ville de Poix fut trouvée sans défense; il n'étoit demeuré dans ses deux châteaux que deux belles damoiselles , filles du seigneur de Poix : elles auroient été déshonorées sans le sire de Basset et Jean Chandos , qui les menèrent au roi d'Angleterre. Les bourgeois de Poix se rachetèrent du pillage pour une somme considérable; mais le lendemain il s'éleva des contestations qui furent suivies du massacre général des habita ns. Enfin Edouard vint camper à Airaines, et il envoya ses maréchaux chercher un passage sur la Somme.

Là auroient dû finir ses succès et commencer ses expiations : Philippe, accouru à marches forcées , étoit prêt à paroître à la tête de cent mille hommes animés, comme leur roi, de la plus juste vengeance.

Les Anglois n'avoient guères plus de trente mille combattants; ils étoient fatigués d'une

longue route, et embarrassés de leur butin : traqués entre la mer, l'armée françoise et la rivière de Somme, dont les ponts étoient rompus ou gardés , ils erojoient toucher au moment de leur perte. Les maréchaux anglois avoient en vain tenté de forcer le pont de Rémy, celui de Long eu Ponthieu, et celui de Péquigny.

JN'yjant pu découvrir aucun passage sur la Somuje, ils vinrent rendre compte à Edouard de leurs iiuitiles recherches. Philippe, dans ce moment entroit à Amiens.

Le roi d'Angleterre, se repentant de ses triomphes , envoya proposer une suspension d'armes ; il ofiroit de rendre ce qu'il avoit pris; mais pouvoit-il rendre la vie aux laboureurs , aux bourgeois paisibles , aux familles innocentes immolées à son ambition? Tant de calamités devoient-elles être regardées comme jeux de rois, qui ne laissent plus de traces quand il plaît à ces rois de les interrompre? Chef et père de la patrie, le monarque, plein de douleur et de ressentiment, refusa tout. Un historien dit que Philippe, en n'acceptant pas les propositions d'Edouard, devint injuste, et se rendit coupable des malheurs de la France : c'est abuser de l'esprit philosophique , et juger de l'événement par le succès, Philippe devoit obtenir pour ses peuples une

réparation solennelle; il ilevoit essayer do donner aux étrangers une leçon durable, en leur apprenant quel seroit leur sort, s'il leur prenoit jamais envie de renouveler ces incursions de brigands. Un ennemi d'aussi mauvaise foi qu'Edouard n'auroit pas plus tôt échappé au péril , qu'il eût recommencé ses ravages. Mais la bataille de Créci fut malheureuse. La fortune ne suit pas toujours la justice; les droits de la seconde ne sont pas moins réels, quoique abandonnée de la première.

Or y le roi ci' Angleterre , dit Froissard , ét.oit moult pensif à Jiraines. Si ouït messe devant le soleil levant , lors fit sonner ses trompettes de délogemeîit. Il traversa le pays de Vimeu et s'approcha d'Abbeville. 11 brûla un gros village aux environs, et vint

gîter n l'hôpital d'Oisemont. Philippe, parti d'Amiens, étoit à une heure de l'après-midi à Airaines. Il y trouva des pourveances de chair en hastées, pain et pâtes en four, vin en tonneaux et en barils , et moult de tables mises que les Aîiglois avaient laissées. Les deux maréchaux d'Edouard , descendus le long de la Somme jusqu'à Saint- Valéry , toujours pour s'enquérir d'un passage, revinrent le soir dire à leur maître qu'ils n'avoient pas été plus heureux qu'auparavant. Si Philippe avoiteu seulement l'avance de quelques heures , ou si le

gué de Blanque-Taque eût été mieux gardé, c'en étoitfait des Aiiglois.

Ce monarque et cette armée, qui avoient causé tant d'épouvante , ressentoient à leur tour la terreur qu'ils avoient inspirée. Perdu de réputation comme général , méprisé comme roi, abhorré comme homme, Edouard aiioit iinir de la fin d'un aventurier et d'un incendiaire. La défaite eu faisoit un chef sans mérite, sans prévoyance, sans courage; le triomphe en fit un capitaine illustre : le succès semble être le génie, un moment sépare la honte de la gloire.

Il étoit nuit ; personne, dans le camp anglois, ne dormoit : ceux-ci regrettoient le butin qu'ils alloient perdre ; ceux-là pleuroient leurs femmes, leurs enfants, leur patrie. Les soldats qui avoient exploré la rivière en faisoient des récits effrajans; d'autres croyoient entendre déjà les clameurs de l'armée françoise laquelle s'étoit promis de ne faire aucun quartier à l'ennemi ; serment que Philippe avoit prononcé dans la colère et qu'il eût rétracté dans la victoire.

Les chefs n'étoient pas en de moindres alarmes : acculé à la mer et retiré sous sa tente comme une bête noire dans sa bauge, Edouard rouloit en silence autour de lui des regards som-

bres qui s'attendrissoient en tombant sur son fils : ce prince adolescent, destiné k devenir le modèle de la chevalerie, ëtoit sans le savoir à la veille de sa renommée et déjh comme tout brillant de l'aurore de cette gloire qui s'alloit lever pour lui. Son armure noire, donnant une bonne grâce particulière à sa haute taille et à sa jeunesse, relevoit encore la blancheur de son teint; car il étoit grand et pâle, tel qu'on a représenté depuis le capitaine Bayard; mais il fut plus beau.

Edouard, pour prendre une dernière résolution, assemble au flambeau sou conseil : inspiré par la mauvaise fortune de la France, il fait amener devant lui des prisonniers du pays de Vimeu et de Pontliieu; il s'informe s'ils ne connoîtroient point un gué au - dessous d'Abbeville, promettant à quiconque indiqueroit ce gué la liberté et celle de vingt autres captifs. Parmi ces malheureux se trou voit un valet , appelé Gobin-Agace : l'histoire a retenu son nom ignoble, comme celui d'un de ces hommes de perdition que la Providence emploie lorsqu'elle veut châtier les empires.

Ce valet déclara qu'il existoit un gué où douze soudoyers pouvoient passer de front à plusieurs endroits, deux fois par jour, à mer basse : le fond de ce gué étoit composé d'un

gravier blanc et dur, d'où lui étoit venu le nom de Blanque-Taque, ou de Blanche-Tache, ou de Blanche-Cayeux. Le valet ajouta qu'on le pouvoit traverser avec des chariots, et que les hommes n'y avoient de l'eau que jusqu'au genou. « Compaiîis ,

s'écria Edouard transporté de joie, » si je trouve vrai ce que tu dis , je te quitterai » ta prison à toi et à tous tes compairrums , et M /e te baillerai cent écus nobles.)> Et Gobin- Agace lui répondit : n Sire y ojle en péril de ma » tête. >»

Aussitôt Edouard ordonne à ses capitaines de se tenir prêts. A minuit, ia trompette sonne; sommiers sont troussés , chars chargés ,• on prend les armes. Au point du jour les Anglois quittent Oi.^i'mont et commencent à défiler; Gobin-Agace servoit de guide; Harcourt étoit à Tavant-garde : deux François marchoient à la tête de la fuite de nos ennemis. Le soleil se levoit lorsqu'on atteignit le gué. Si la joie des Anglois avoit été grande, quand ils s'étoient flattés de franchir la Somme, ils retombèrent dans le désespoir en arrivant sur ses bords : la mer étoit haute; le flux couloit à pleines rives. De l'autre côté du fleuvi',onapercevoit douze mille François rangés en bataille , et commandes par ce brave Godemar du Fay qui avoit si vaillamment défendu Tournai. Philippe, prévoyant que l'en-

nemi découvriroit le gué de Blanche-Taclie , avoit détaché de son armée mille hommes d'armes et six mille archers génois. Ce corps, auquel se réunirent les communes d'Abbeville, passa la Somme à Saint-Seigneur, et descendit à Blanche- Tache.

Quatre longues heures s'écoulèrent avant que le gué devînt praticable. Le monarque anglois donne alors le signal , et commande aux deux maréchaux , Warwick et d'Harcourt , de traverser la Somme , bannière au vent, au nom de Dieu et de saint Georges, les plus bachelereujc et les mieux montés devant. Edouartl, suivi du prince de Galles, se jette dans l'eau l'épée à la main. Les chevaliers François , au bord opposé , baissent la lance, viennent à la rencontre, et reçoivent chaudement l'ennemi. Un

combat s'engage dans le lit même de la rivière. Le péril des Anglois étoit imminent : ils n'avoient plus que deux heures pour accomplir le passage de leurs troupes, chariots et bagages; le flux revenant les eût engloutis. Sur la rive qu'ils quittoient , on commençoit h apercevoir les coureurs de l'armée de Philippe. La nécessité double les forces et le courage des ennemis; leurs archers chassent à coups de flèches les archers génois qui longeoient la rive droite de la Somme.

Harcourt et Warwick atteignent le bord avec quelques escadrons, chargent les François, les culbutent, gagnent un terrain où se forme derrière eux l'armée d'Edouard à mesure qu'elle sort de l'eau. Alors les milices commandées par Du Fay prennent la fuite, et lui-même est obligé de se retirer.

A peine l'ennemi étoit-il passé, que lavantgarde de notre armée entra au campement abandonné des Anglois ; elle s'empara des chariots et prit trois ou quatre cents traînards. On auroit pu exercer des représailles sur ces brûleurs de chaumières : on leur accorda la vie. Philippe arrive , voit Edouard de l'autre côté de la Somme et le veut suivre; mais, déjà montante , la marée nojoit le gué ; il fallut perdre un jour pour rétrograder et traverser la rivière à Abbeville. Edouard effectua le passage le 24 d'août i346, jour de Saint-Barthélémy.

Tel est le récit que Froissard , et plusieurs auteurs après lui , font de la rencontre de Blanche- Tache; mais le continuateur de Nangis et l'auteur anonyme de la chronique de Flandre affirment que'Godemar Du Fay se retira sans combattre. Mézeray ajoute qu'il étoit parent de Geofroy d'Harcourt , et qu'il se vendit à Edouard; il est certain que Philippe voulut dans la suite le faire

pendre comme traître. Mais la colère du roi , excitée par le malheur, et le témoignage de deux historiens qui adoptent tous les bruits populaires ne suffisent pas pour détruire le récit circonstancié de Froissard , pour déshonorer la mémoire d'un vieux capitaine qui avoit donné tant de preuves de courage et de fidélité. Philippe avoit cent mille combattants; si au lieu de douze mille hommes , il en eût envoyé trente mille au gué de Blanche-Tache, nombre égal à celui de l'armée d'Edouard , il est probable que les Anglois étoient perdus.

Edouard , avant passé le gué , rendit grâces à Dieu, fit appeler Gobin-Agace , le délivra avec tous ses compagnons, lui donna les cent nobles promis et un roussin.

L'ennemi alloit entrer dans des plaines ouvertes où les François ne manqueroient pas de l'atteindre; il ne pouvoit vivre que de pillage, et ce pillage retardoit sa marche. Si Edouard pressoit sa retraite avec une armée harassée, devant des troupes fraîches et supérieures en nombre, cette retraite ne tarderoit pas à devenir une fuite; il savoit que les communes de Flandre lui envoyoient un secours de trente mille hommes : ces diverses considérations le déterminèrent à ne rien précipiter , à choisir seulement de fortes positions pour se mettre à

l'abri de Philippe , ou le combattre avec avantaççe.

Dans cette résolution qui annonçoitles vues et les talents d'un capitaine , il désigna , k son premier campement , unehauteur qui domine Créci, village à jamais fameux , au bord de la petite rivière de Maye. Le comté de Ponthieu avoit été donné en dot à Isabelle, fille de Philippe le Bel et mère d'Edouard : le roi d'Angleterre prit à bon augure de se défendre, s'il étoit attaqué, sur

une terre maternelle qui sembioit devoir l'aimer : les hommes se trouvent plus forts quand ils peuvent s'autoriser de quelque chose qui ressemble à la justice.

Pliilippe , qui craignoit de voir encore échapper l'ennemi , ne fit prendre aucun repos à ses troupes ; elles défilèrent sur le pont d'Abbeville. Logé à l'abbaye de Saint-Pierre de cette ville, le roi donna à souper aux princes, dont la plupart firent alors ce que les martyrs chrétiens appeloient le repas libres le dernier repas avant d'aller mourir. Le 2 5 août 1346 , au lever de l'aurore, l'armée françoise toute entière avoit passé la Somme. A sa tête étoient quatre rois , Philippe le Fortuné , roi de France ; Jean l'Aveugle, roi de JJohême ; Charles son fils, élu empereur , dit roi des Romains, et le roi détrôné de Majorque. On y voyoit encore le comte

d'Alençon , frère du roi , qui fut cause de la perte delà bataille; le comte de Blois, son neveu; Louis, comte de Flandre, et son jeune lils; les comtes de Sancerre, d'Auxerre ; Jean de Hainaut, comte de Beauraont ; les ducs de Lorraine et de Savoie, toute la noblesse qui n'étoit pas au siège d'Aiguillon , et parmi les écujers et chevaliers, Harcourt, frère aîné de Geofroy d'Harcourt.

Trompé par un faux rapport en sortant d'Abbeville, Philippe crut que les Anglois avoient abandonné Crée! : il avoit déjà fait deux lieues sur une routeopposée, lorsqu'il appritqu'Edouard gardoit ses premières positions. Il fallut faire halte, changer de chemin, et envoyer reconnoître l'ennemi . Miles Desnoyers , porte - oriflamme, les seigneurs deBeaujeu, d'Aubigny et de Basèle , dit le Moine , furent chargés de cette mission.

L'armée angloise, divisée en trois corps , couvroit la colline de Créci : au sommet de cette colline étoit un bois qu'Edouard avoit fait environner d'un fossé , et dans lequel on avoit enfermé les bagages et les chevaux ; Edouard avoit mis à pied les hommes d'armes , excepté quelque douze cents chevaliers jetés sur les deux ailes de l'infanterie. Le bois formoit un dernier retranchement, lequel n'eût pourtant servi que

d'abattoir et non d'abri aux soudoyers qui s'y seroient retirés , en cas de défaite. La gauche des Anglois étoit couverte par la forêt de Créci , la droite par le village de ce nom, des Ouvrages de terre et des arbres gisants : leur front demeuroit libre, mais étroit, de sorte que l'armée assaillante y devoit perdre l'avantage du nombre.

Les trois corps échelonnés dessinoient trois croissants parallèles sur la colline; chacun de ces corps étoit subdivisé en trois lignes; la première d'archers , la seconde d'infanterie galloise et irlandoise, la troisième d'hommes d'armes ou de cavalerie à pied.

Le premier corps , servant d'avant-garde presqu'au bas de la colHne, comptoit huit cents hommes d'armes, un tiers d'infanterie et deux mille archers : il étoit commandé par le prince de Galles, ayant auprès de lui Gcofroy d'Harcourt, les comtes de Warwick et de Kenfort, Chandos , le sire de Man , et toute la fleur de la chevalerie.

Le deuxième corps, placé au-dessus du premier, étoit fort de huit cents hommes d'armes et de douze cents archers : il avoit pour chefs les comtes de Northampton et d'Arundel.

Le troisième corps couronnoit la colline , sous le commandement immédiat d'Edouard ; il

se composoit »le sept cents hommes d'armes et deux mille archers : c étoit peut-être au centre de ce corps qu'étoierit cachés des machines inconnues.

Ainsi , pour remporter la victoire , Philippe se voyoit forcé de percer, en gravissant une pente, neuf lignes formidables.

Le soir, veille de la bataille, Edouard donna un grand .«ouper à ses comtes et barons : lorsque ceux-ci se furent retirés , il entra dans son oratoire dressé sous une tente , et resta seul à genoux devant l'autel jusqu'à minuit. Sa prière faite , il se jeta sur une peau de brebis, et se releva le 26 à la pointe du jour : il entendit la messe et communia avec le prince de Galles; la plupart de ses gens se confesséren t , et se mirent en état deparoître devant Dieu . Philippe en avoit fait autant à l'abbaye de Saint-Pierre à Abbeville. En ce temps-là, la prière prononcée sous le casque n'étoit point réputée foibiesse; car le chevalier qui élevoit son épée vers le ciel demandoit la victoire et non la vie.

Oraison faite et messe ouïe, les trois corps reprirent leurs places les uns au-dessus des autres ainsi qu'il a été dit , chaque chevalier sous sa bannière formant sur la colline un spectacle magnifique. Edouard monté sur un petit palefroi, un bâton blanc à la main, adextré de ses ma~

TOME IV

réchaux alla tout le pas de racg en ranî^ , admonestant comtes , barons , chevaliers , écujers soudoyers , à garder leur honneur et à bien faire la besogne^ et disoit ces langages en riant si douce-

ment de si liée (joyeuse) chère ^ que les plus timides étoient rassurés en le regardant. Quand il eut ainsi visité ses trois batailles , il se retira à l'heure de haute tierce (environ midi) à celle qu'il commandoit en personne et d'où il pourroit voir tous les événements du combat. L'armée but et mangea par ordre des maréchaux , après quoi les soldats s assirent à terre sans quitter leurs rangs, bacinets et arcs devant eux, attendant l'ennemi.

Le porte-oriflamme , Miles Desnoyers, les seigneurs deBeaujeu, d'Aubigny et de Basèle, envoyés par Philippe à la découverte , trouvèrent les ennemis assis de la sorte , comme des moissonneurs prêts à couper un champ de blé sur une colline; les Anglois aperçurent les chevaliers François et les laissèrent tout examiner à loisir : cette supériorité de sang-froid et de confiance annonçoient déjà de quel côté passeroitla fortune. Edouard avoit surtout défendu, sous quelque prétexte que ce fût, de rompre les fdes. Il comptoit avec raison sur la bouillante ardeur de nos soldats; on avoit déjà appris à nous vaincre par l'excès de notre courage.

Le tumulte et la confusion de notre armée formoit un triste contraste avec le calme et la régularité de l'armée ennemie; nous avions mille intrépides capitaines, pas un général. Dès les premiers mouvements on n'avoit point été d'accord sur l'ordre à tenir. Les arbalétriers génois étoient derrière la cavalerie , à la queue de la colonne : le roi de Bohême représenta qu'on faisoit trop peu de cas de ces étrangers , qu'il connoissoit leur valeur, et qu'eux seuls dévoient être opposés aux archers Anglois. La majesté de ce vieux roi et son expérience dans la guerre persuadèrent Philippe; il fit passer les Génois à la tête des troupes; mais

l'impétueux comte d'Alençon murmura de cette disposition qui l'empêchoit de se trouver le premier sur l'ennemi.

L'armée françoise lorsqu'elle avança versGréci, se trouvoit divisée de la sorte : quinze mille arbalétriers, presque tous Génois, commandés par Charles Grimaldi et Antoine Doria, formoient l'avant-garde ; Charles , comte d'Alençon et frère du roi , suivoit avec quatre mille hommes d'armes; le roi venoit ensuite conduisant le corps de bataille, également composé de cavalerie, où se trouvoient les rois étrangers et la haute noblesse. Le duc de Savoie, nouvellement arrivé avec mille chevaux, menoit l'a rri èregarde con-

jointemenl avfc; le roi de J^ohcmc. Une infanterie innombrable erroil nu hasard dans la campagne, obstruant les chemins et gênant les troupes réççulières. Chariuc Jiomme à cheval ctoit accompagné de trois on quatre fantassins pour le servir, comme de nos jours dans les corps de Mameloucks: nous devions aux guerres des Croisades celte organisalion de la cavalerie, l'usage de l'arbalète et de 1 habit long.

On vit revenir les quatre chevaliers envoyés îi la découverte. Philippe leur cria : « Quelles » nouvelles? » Jls se regardèrent les uns les autres sans répondre ; aucun n'osoit prendre la parole. Philippe ordonna au moine de Basèle de s'expliquer. Ce chevalier, suisse ou champenois, étoit au service du roi de Bohême, et passoit pour un des capitaines les plus expérimentés de l'armée. Sire , dit-il , nous avons chevauché; si nous avons vu et, considéré le. convenant des Ànglois. Si conseille, ma partie, et sauf toujours le meilleur conseil , que vous laissiez toutes vos gens ici arrêter sur les champs et loger pour cette Journée. Car ainçois (avant) c/ue tes derniers puissent venir, et vos batailles sojent ordonnées

il sera tard: si seront vos î^'ctis lassés et travaillés et sans arroj , et trouveriez vos ennemis frais et nouveaux. Si pouvez le matin vos batailles ordonner plus mûrement

et mieux , et par plus gruTid loisir udviser vos ennemis , et par quel côté on les pourra combattre ,• car sojez sûrs quils vous attendront.

Jamais avis plus salutaire n'avoit été donné : depuis plusieurs jours l'armée faisoit des marches forcées; elle avoit passé la nuit à déEler dans Abbeville, elle venoit de faire six lieues au trot de la cavalerie; elle étoit hors d'haleine, accablée de fatigue et de chaleur (on étoit dans les jours les plus chauds de l'été) ; elle n'avoit pris aucune nourriture; enfin un orage qui grondoit encore avoit trempé hommes et chevaux, mouillé les armes, et rendu les arcs des Génois presque inutiles.

Philippe sentit la sagesse de ce conseil ; il ordonna de suspendre la marche de l'armée; les deux maréchaux deMontmorency et Saint-Venant coururent de toute part criant : Bannières arrêtez l au nom de Dieu et de saint Denis. Mœurs , usages et langage qui montrent que Dieu étoit dans ce temps le seul souverain maître, et que les maréchaux de France remplissoient des fonctions aujourd'hui laissées aux officiers inférieurs.

Les Génois s'arrêtèrent , déposèrent leurs arbalètes et commencèrent à préparer leurs étapes; mais le comte d'Alençou, (jui les suivoit

avec sa cavalerie , ou n'entendit point l'ordre, ou n'y voulut point obéir. La jeunesse qui l'entouroit se regardoit comme insultée parce que les Génois dévoient découvrir l'ennemi avant elle; elle jura qu'elle ne feroit halte que quand les pieds de derrière de

ses chevaux tomheroient dans les pas des étrangers qui laisoient la tête de la colonne. Le comte d'Aleiiçon trouve les Génois occupés de leur nourriture , les traite de lâches et les force de continuer leur chemin. Les derniers corps de l'armée ne veulent point rester en demeure ; un mouvement général entraîne le roi et les maréchaux , malgré leurs efforts. Les communiers dont tous les champs étoient couverts entre Abbeville et Créci , entendant la voix des chefs , et voyant se hâter la cavalerie, croient que Ton en est venu aux mains : ils brandissent leurs diverses armes et crient tous à la fois : A la mort! à la mort l Chaque seigneur se précipite avec ses vassaux pour arriver le premier. Cent vingt mille hommes se heurtent , se poussent, se pressent dans un étroit espace ,; une éclipse frappe l'imagination , un orage augmente le désordre , et l'on arrive au milieu des torrents de pluie, au bruit du tonnerre , au cri répété à la mort! à la mort! en face de l'ennenji.

Les Anglois se lèvent en silence : les archers placés à la première ligne font seuls un pas en avant ; l'infanterie irlandoise et galloise au second rang tire sa large et courte épée, et les hommes d'armes au troisième rang dressent tous leurs lances si droites , quelles semblaient un petit bois.

Si Philippe n'avoit pu arrêter son armée lorsqu'elle n'étoit pas encore sur le champ de bataille , cela lui fut bien moins possible devant les Anglois : la vue de l'ennemi produisit sur lui ce qu'elle produit sur tous les François , l'ardeur du combat et la fureur guerrière. Les voilà, s'écria - t -il , ces brigands gui ont occis mes pauvres peuples , gâté , ardé et exilé la France. Allons , messeigneurs , barons , chevaliers , écujers et bons hommes des communes , vengeons nos injures , oublions haines et rancunes pas-

sées s'il j" en a entre nous , et, courtois sans orgueil, portoîis-nous en cette bataille comme frères et parents.

Quoiqu'il fût déjà trois heures de l'après-midi (26 août 1846), le signal est donné aux arbalétriers génois de commencer l'attaque : secrètement offensés des paroles outrageantes du frère duroi,ils demandent un moment de repos; ils représentent qu'ils sont accablés de fatigue et de faim , que la pluie a détendu les cordes de leurs arbalètes

et qu'ils iie sont mie ordonnés pour faire grand exploit de bataille. Ces paroles étant rapportées au comte d'Alençon ; il s'écrie : On se doit bien charger de telle ribaudaille qui faille au besoin ! et il marche sur eux. Obligés d'aller au combat , les Génois commencèrent ixjuper moult épouvantablement pour les Anglois ébahir. Trois fois ils recommencèrent à crier; s'arrêtant entre chaque cri , puis courant vers l'ennemi. Au troisième cri, ils lancent leurs flèches, qui tombent sans effet.

Les archers anglois découvrent leurs arcs qu'ils avoient tenus dans leur étui pendant la pluie, courbent ces arcs jusqu'aux erapennons des flèches, et en décochent à la lois un si grand nombre qu'elles ressenibloient , disent les historiens, à de la neige ou à une grande ondée descendant sur les Génois. Ces Italiens se renversent sur les hommes d'armes du comte d'Alençon; Grimaldi et Doria se font tuer en essayant de rallier leurs gens.

Philippe aperçut l'échauFourrée, et toujours poursuivi de l'idée de trahison , il s'écrie : « Tuez , tuez cette ribaudaille qui nous em- 1) pêche le chemin. » Le comte d'Alençon fait sonner la charge , et passe avec sa cavalerie sur le ventre des Génois : percés des flèches angloises , foulés aux pieds par nos hommes

(l'armes , ils coupent les cordes de leurs arbalètes , et se dispersent dans toutes les directions; les archers ennemis tirent dans le plus épais de cette mêlée, et les cavaliers tombent abattus de loin avec leurs chevaux.

Le comte d'Alençon s'ouvre un passage à travers les archers Génois en fuite et les archers anglois avançant , heurte la seconde ligne des troupes commandées par le jeune fils d'Edouard, perce encore cette infanterie, et se trouve en face des chevaliers du prince de Galles, qui le chargent à leur tour. Le comte de Flandre , avec son fils le dauphin Viennois et le duc de Lorraine, se détachant du corps de bataille françois , accourent au partage de la gloire et des périls du comte d'Alençon. Les lances se croisent; les épées remplacent les lances brisées. Tous ces rois, comtes, ducs, barons et chevaliers, au lieu de donner ensemble, combattent les uns après les autres» L'indépendance barbare dominoit encore tous les esprits avec les idées romanesques; on ne cherchoit qu'à se faire une renommée particulière de vaillance, sans s'inquiéter du succès général ; jamais on ne vit phis de courage et moins d'habileté. La sérénité étoit revenue dans le ciel , mais au désavantage des François, carilsavoientle vent et le soleil au

visage. A mesure qu'ils trébuchoient, ils étoient égorf^és ci terre par les Gallois et les Irlandois.

Philippe, apercevant le comte d'Alençon au plus épais de la seconde division des Anglois . est saisi de crainte pour son frère. 11 se tourne vers ses gens et leur dit : Allons ! et s'ébranle avec le corps de bataille. Aussitôt la seconde division ennemie descend de la colline, afin de soutenir le prince de Galles et d'arrêter le roi de France. La bataille se ranime.

Le prince de Galles , assailli par le comte d'Alençon , est au moment de succomber ; Warwich et Geofroy d'Harcourt, qui avoient la garde du fils d'Edouard , envoient demander du secours à son père, a Si, dit Edouard au messager, mon fils est-il jnort , ou à terre, ou blessé fju il ne puisse s'aider? Le chevalier répondit : Nennj, sire, si Dieu plaît. Le roi dit: Or, retournez devers lui et devers ceux qui vous ont envoyé i et leur dites de par moi quils ne rnenvoyent meshuj quérir pour adventure qui leur advienne tant que mon fils soit en vie , et leur dites que Je leur mande qu'ils laissent à fenfant gagner ses éperons. Je veux, si Dieu l'a ordonné, que la Journée soit sienne. »

Cette réponse où la naïveté chevaleresque se mêle à la fermeté d'uo vieux Romain , ra-

nima le courage des deux maréchaux anglois. Harcourt devoit être puni de la victoire qu'il remportoit sur sa patrie, ainsi qu'il arrive à ceux qui s'obstinent à ces longues vengeances qui n'appartiennent qu'à Dieu. On avoit dit à Geofroy que la bannière du comte son frère avoit été vue; il le cliercboit pour le sauver; mais le comte n'avoit point voulu survivre à la honte du triomphe de Geofroy : il s'étoit fait tuer par les ennemis de la France.

Le roi de Bohême étoit à l'arrière -garde avec le duc de Savoie. On lui rendit compte des événements : Et où est monseigneur Charles, rnonjîls'^ dit-il. On lui répondit qu'il combattoit vaillamment, en criant , Je suis roi de ^So/iez/îe / qu'il avoit déjà reçu trois blessures.

Le vieux roi , transporté de paternité et de courage , presse le duc de Savoie de marcher au secours de leurs amis; le duc part avec l'arrière-garde. On n'alloit point assez vite au gré du mo-

narque aveugle qui disoit à ses chevaliers : « Compagnons , nous sommes nés en une même » terre, sous un même soleil , élevés et nourris » à même destinée , aussi vous proteste de ne » vous laisser aujourd'hui tant que la vie me)) durera. » Quand on fut prêt à joindre l'ennemi , il dit à sa suiie : « Seigneurs , vous êtes

mes amis, je vous recjuiers que vous me meniez si avant que je puisse férir un coup cVêpée. » Les chevaliers répocdirent que volontiers ils le feraient. Et à donc, afin quils ne le perdissent dans la presse , ils lièrent son cheval aux freins de leurs cJievaux et mirent le roi tout devant , pour mieux accomplir son désir , et ainsi s en allèrent ensemble sur leurs ennemis.

Le roi de Bohême , conduit par ses chevaliers, pénétra jusqu au prince de Galles : ces deux héros, dont l'un commençoit et dont l'autre finissoit sa carrière, essayèrent plusieurs passades de lance, pour illustrer à jamais leurs premiers et leurs derniers coups. La foule sépara ces deux champions, si différents d'âge et d'avenir, si ressemblant de noblesse, de générosité et de vaillance. Le roi de Bohême alla si avant quil férit un coup de son épée , voire plus de quatre et recombattit moult vigoureusement , et aussi firent ceux de sa compagnie ; et si avant s'j boutèrent sur les Anglais, que tous j demeurèrent, et furent le lendemain trouvés sur la place autour de leur seigneur et tous leurs chevaux liés ensemble. Vrai miracle de fidélité et d'honneur. Les muses, qui sortoient alors du long sommeil de la barbarie, s'empressèrent à leur réveil tl'immortaliser le vieux roi aveugle; Pétrarque le chanta , et le jeune Edouard prit sa

devise qui devint celle des princes de Galles : c'étoit trois plumes d'Autruche avec ces mots tudesques écrits à l'entour in

riech, je sers: il n'appartenoit qu'à la France d'avoir de pareils serviteurs.

Cependant le combat continuoit; mais, le comte d'Alençon et le comte de Flandre ayant été tués, les hommes d'armes de ces princes commencèrent à plier : le frère de Philippe expioit par une fin digne de sa race les malheurs dont il étoit la cause première.

Tout à coup nos soldats croient entendre éclater la foudre , et se sentent frappés d'une mort invisible : Dieu lui-même paroît se déclarer en faveur de leurs ennemis et lancer le tonnerre au milieu de la bataille. Pour la première fois le bruit du canon frappoit l'oreille des François; ils frémirent; ils eurent linstinct des victoires nouvelles qu'ils dévoient obtenir un jour par cette arme; un nuage de fumée , déchiré par des feux rapides, couvroit leur gloire et leur malheur. Cette obscurité guerrière devoit envelopper désormais ces hauts faits, ces grands combats, ce spectacle de sang qui plaisoient tant au soleil et aux chevaliers.

Edouard avoit placé six pièces de canon sur la colline : la poudre étoit déjà connue , mais on ne l'avoit point encore employée dans

une bataille. La guerre antique et la guerre moderne, le eénie de Du Guesclin et celui de Turenne se rencontrèrent aux champs de Créci. La lance, la flèche et le boulet atteignent à la fois le chevalet le cavalier; l'orillamme, l'étendard rojal, les bannières diverses, hachés par le sabre, sont aussi traversés par ces blocs de fer qui percent aujourd'hui les drapeaux. De si grands monceaux d'armes, de cadavres et de chevaux s'élèvent, que ce qui est en-

core vivant reste assiégé , bloqué et immobile dans ces barricades mortes. >• .

Tout expire, rois, princes, chevaliers, hommes d'armes, communiers. Au milieu de ce massacre , Philippe ne cherchoit lui - même que le coup qui devoit mettre fin à sa vie. Dès la première charge son cheval avoit été tué sous lui : on vit tomber le monarque , un cri s'éleva : « Sauvez le roi ! » Dernière ressource des François , dernier sentiment qui les animoit quand ils avoient tout perdu. Ce cri d'honneur, de dévouement, de tendresse et de douleur, fut entendu des ennemis; il augmenta chez eux l'espoir de la victoire. Jean de Hainaut, qui étoit auprès de Philippe, parvint à grand' peine à le faire monter sur un autre cheval. Il l'engage vainement à se retirer ; Philippe, voulant toujours secourir son frère déjà abattu, s'en-

fonce, sans rien écouter, dans les bataillons ennemis; il reçoit deux blessures, l'une à la gorge, l'autre à la cuisse. Déjà le soleil étoit couché : le roi s'obstinoit à mourir pour les François morts pour lui ; Jean de Hainaut fut obligé de lui faire violence. Il saisit le cheval du monarque par le frein, et entraînant Philippe : « Sire , s'écria-t-il , retrajez-vous ; il est temps , » ne vous perdez mie si simplement. Si vous M avez perdu à cette fois , vous recouvrerez à » une autre. »

La nuit pluvieuse et obscure favorisa la retraite de Philippe. Ce prince , entré sur le champ de bataille avec cent vingt mille hommes, en sortoit avec cinq chevaliers : Jean de Hainaut, Charles de Montmorency, les sires de BeaujGU, d'Aubigny et de Montsault. 11 arriva au château de Broyé ; les portes en étoient fermées. On appela le commandant ; celui-ci vmt sur les créneaux, et dit : Qui est-ce Ih, qui appelle à cette heure? » Le roi ré-

pondit : « Ouvrez : c'est la fortune de la France. » Parole plus belle que celle de César dans la tempête, confiance magnanime honorable au sujet comme au monarque, et qui peint la grandeur de fun et de l'autre dans cette monarcliie de saint Louis. Du château de Broyé, Philippe se rendit à Amiens.

11 y a voit déjà deux heures qu'il lai soit nuit; les Auglois ne se tenoient pas encore assurés du triomphe ; il n'apprirent toute leur victoire que par le silence qu'elle répandit sur le champ de bataille. Inquiets de ne plus rien entendre, ils allumèrent des falots, et entrevirent à cette pâle lueur les immenses funérailles dont ils étoient entourés. Quelques mouvements muets indiquoient des restes d'une vie sans intelligence; quelques blessés, sans parole et sans cri, élevoient la tête ou les bras au-dessus des régions de la mort : scène indéfinie et formidable entre la résurrection et le néant.

Edouard, qui pendant toute cette journée n'avoit pas même mis son casque, descendit alors de la colline vers le prince de Galles, et lui dit en le serrant dans ses bras : « Dieu vous doins (donne) persévérance , vous êtes mon fils. » Le prince s'inclina et s'humilia en honorant son père. Les luminaires élevés par les soldats éclairoieut ces enjbrassements au milieu de tant de jeunes hommes privés pour jamais des caresses paternelles. Le fils et le petit-fils de la fille de Philippe le Bel avoient dans leurs veines de ce sang François qui souilloit leurs pieds; ils pouvoient aller raconter à leur mère, qui vivoit encore, ce qu'ils a voient vu dans la

vaste chambre ardente où gi soient les corps de ses parens et de ses amis.

Quand vint le jour, il faisoit un brouillard si épais qu'on voyoit à peine à quelques pas devant soi. Les communes de Rouen et de Beauvais, une ajitre troupe commandée par les délégués de l'archevêque de Rouen et du grand-prieur de France, mille lances conduites parle duc deLorraine, ignorant ce qui s'étoit passé, s'avançoient au secours de Philippe. Les Anglois plantèrent sur un lieu élevé les bannières tombées entre leurs mains: Attirés par ces enseignes de la patrie, les François venoient se ranger autour d'elles , et ils étoient égorgés; le duc de Lorraine, l'arclievèque de Rouen et le grand-prieur de Fiance, périrent avec leurs gens.

Edouard voulut connoître l'étendue de son succès : Regnault de Gobham et Richard de Stanfort furent dépêchés pour compter les morts, avec trois hérauts pour reconnoître les armoiries, et deux clercs pour écrire les noms : ils revinrent le soir apportant le rôle funèbre.

Dans ces fastes de l'honneur, on trouvoit inscrits, selon Froissard, onze cents chefs (!e princes, quatre-vingts bannerets, douze cent chevaliers d'un écu (servant de leur seule personne), et trente mille hommes d'autres gens. Quelques historiens disent qu'il périt trente mille hommes

TOME IV

le jour (leia bataille, et soixante mille le lendemain ; exagération visible : on oublie toujours dans ces calculs des anciennes batailles le temps matériel qu'il falloit pour tuer quand on n'employoit pas les machines de guerre , et alors surtout qu'on ignoroit cette artillerie des temps modernes qui emporte des files de

soldats à la fois. Trente mille Anglois (car il faut compter presque pour rien Tefiet des six pièces de canon tirant un moment vers le soir, et vraisemblablement mal servies) , trente mille Anglois auroient tué quatre-vingt mille François dans cinq ou six heures à coups de flèches, de lances et d'épées; et c'est ne pas assez, dire, car la division de l'armée ennemie, commandée par Edouard en personne , ne fut pas même engagée. Une lettre de Michel Northburgh, témoin occulaire, nous a été conservée par Robert d Avesbury, dans son histoire d'Edouard III \ Cette lettre réduit le nombre des hommes d'armes tués le jour de la bataille, à quinze cent quarante-deux, sans y comprendre communes et pédailles (gens de pied) , et le lendemain à deux mille et plus. JNorthburgh nomme, ainsi qu'il suit, les principaux chefs tués dans les diverses actions : « Furent

^ "Voyez cette lettre clans l'excellente édition de Froissard par M, Buchoii.

t) morts le roi de Bohême, le duc de Lorraine, le » comte d'Alençon, le comte de Flandre, le comte » d'Harcourt etses deux fils (particularité remar-)) quable), le comte d'Aumale, le comte de Ne- M vers et son frère le seigneur de Thouars, » l'archevêque de Sens , l'archevêque de Nîmes, » le haut-prieur de l'hôpital de France, le comte » de Savoie, le seigneur de Morles, le seigneur » de Guyes , le sire de Saint-Venant (maréchal) , 5) le sire de Rosingburgh, six comtes d'Allema- » gne, et tout plein d'autres comtes et barons » et autres gens et seigneurs dont on ne peut en- » core savoir les noms. Et Philippe de Valois , et » le marquis qui est appelé l'élu des Romains » (Charles de Luxembourg-, élu roi des Ro- » mains), échappèrent wasvès (blessés). » Cette lettre

est datée devant Calais, le quatrième jour de septembre , neuf jours seulement après la bataille.

A ces illustres morts il faut ajouter le roi de Majorque, le comte de Blois, neveu du roi de France, les comtes de Sancerre et d'Auxerre, le duc de Bourbon et les deux chefs des Génois, Grimaldi et Doria.

Les corps de ces seigneurs ayant été relevés par ordre d'Edouard , il les fit inhumer en terre sainte au monastère de Mainteney près Créci. Knington et Walsingham assurent que les

Anglois ne perdirent qu'un écuyer, trois chevaliers et irès-peu de soldais : la victoire ne compte pas ses morts ; qui triomphe n'a rien perdu.

La içrande aristocratie françoise a éprouvé trois grandes défaites par les Anglois, Gréci , l'oitiers, Azincourt, comme la grande aristocratie romaine perdit contre les Carthaginois les batailles de la Trébie , de Thrasymène et de Cannes. Ces désastres qui nous ôtèrent du sang, non de la gloire, tournèrent eu dernier résultat au profit de notre civilisation et de nos libertés. Il lut ouvert au champ de Créci une blessure dans le sein de la haute noblesse de France; blessure qui élargie à Poitiers, Azincourt, et à JNicopolis, épuiia le corps aristocratique. Bientôt parut , après les déroutes de Philippe de Valois et de Jean son fils , une noblesse dont on n'avoit presque point entendu parler et qui succéda à la première, de même que la seconde noblesse franke s'étoit montrée après l'échec de Lother a la bataille de Fontenaj. On avoit méprisé la pauvreté des gentilshommes de province; on fut heureux de trouver leur épée : les Charny , les Ribaumont , les Du Guesclin , les Latrémoille , les Boucicault , les Saintré, furent sui-

vis des Pothon et des La Hire , et perpétuèrent cette race héroïque jusqu'à

Bayard et au capitaine La Noue. Cette chevalerie seconde, non moins illustre, substituée aux grands barons , forma la transition entre l'armée aristocratique et l'armée plébéienne. Du Guesclin commença l'art militaire moderne et la discipline ; La Jacquerie et les grandes-compat^nies apprirent aux paysans qu'ils se pouvoient battre aussi bien que leurs seigneurs. Le ban et l'arrière-ban remplacèrent peu à peu la levée en masse des vassaux; ce ban et cet arrière-ban devinrent inutiles, quand les troupes régulières s'établirent sous le règne de Charles VIL La royauté, ainsi que l'armée nationale, accrut sa force de l'affoibhssement même du corps aristocratique-militaire : l'ancienne constitution de l'état s'altéra dans sa partie virtuelle, et la société marcha, par ce qui sembloit un malheur, vers ce degré de civilisation où nous la voyons aujourd'hui. On peut dire que la couronne de France et la nation françoise furent trouvées sous les morts du champ de bataille de Créci.

La dernière apparition des robles comme soldats eut iieu h la bataille d'ivri , dans ce corps de deux mille gentilshommes armés à cru depuis la tête jusqu'aux pieds. Vers la fin du règne de Henri IV la fureur des duels aftbiblit ce qui restoit de la seconde aristocratie. Enfin sous Louis XIII et sous Louis XIV les gen-

tilshomnies ou servirent dans des corps privilégiés réputés nobles, ou devinrent les oiiîciers de l'armée nationale. Dans cette nouvelle position ilsnemanquèrent point à leur renom : les batailles livrées parCondé etparTurenne attestent que si le gentilhomme avoit changé de fortune , il n'avoit pas dégénéré de valeur. Aux champs de Clostercamp et à ceux de Fontenoi , sous

Louis XY , dans la guerre d'Amérique sous Louis XVI, la France n'eut point ci rougir des d Assas et des Lalajette. Quand , au commencement de la révolution , il ne resta plus au pauvre gentilhomme , redevenu Frank, que son épée , il l'alla porter aux pieds de ceux qui, selon ses idées, avoient le droit d'en requérir le service ; il laissa la victoire pour le malheur. Si ce fut une faute, ce fut celle de l'honneur; et puisque la noblesse devoit périr, mieux valoit qu'elle trouvât sa fin dans le principe même qui lui avoit donné la vie. Peu après éclatèrent les merveilles de l'armée plébéienne. Aujourd'hui si la France parvient à généraliser le système des gardes nationales , elle détruira celui des armées permanentes ; elle rétablira les anciennes levées en masse des communes ; les convocations du ban et de î'arrièreban plébéiens remplaceront les convocations du ban et de l'arrière-ban nobles ; la démocratie fera ce qu'a voit fait l'aristocratie. Les

hammes tournent dans un cercîe, et reproduisent incessamment les rliêmes institutions dans un autre esprit, et sous des noms divers.

T'Jùlippe, arrivé à Amiens, essaie iuulileineut de rassembler de tK)uveaux soldais pour livrer tiiie seconde baLaille. — Il veut faire pendre Godemar Du Fav et il est (Jélournë de ce dessein par Jean de Hainaut. — Geofrov d'Harcourt vient, la tenaille an cou , se jeter aux pieds de l'hili[)pe, qui lui pardonne. — Edouard met - le siège devant Calais; le duc de Normandie lève celui d'Aiguillon. — Les Anglois de la Gujenne envahissent tout le pays jusqu'à la Loire. — Continuation de la guerre en Bretagne. — Héroïsme de Geofioy du Pontblanc dans Lannion. — Charles de IJlois esl fait prisonnier au siège de la Roche-de-Rien. — Mort du vicomte de Rohan , des seigneurs de Chateaubriand et de Roje, des sires de

Laval, de Tonrnemine, de Rieu , de Boisboissel , de Machecou, de Rosterner, de Loheac et de la Jaille. — Bataille de PSeville, ou David Bruce, roi d'Ecosse, est fait prisonnier parla reine d'Angleterre. — Accroissement des taxes. — Augmentation et alléralion des monnoies. — Multitude de pensions assignées sur le trésor en qualité de fiefs. — Aventure de Louis de Maie, comte de Flandre, fils de Louis, tué à la bataille do Gréci. — Gauthier de Maunj obtient un sauf-conduit pour traverser la France et se rendre de la Guyenne au camp d Edouard qui assiègeoit Calais. — Caractère du temps : la foi religieuse se fait sentir dans la foi politique; ce n'est])as la civilisation intellectuelle de l'espèce; mais la civilisation de l'individu. La politesse du haut rang fait disparoitre la barbarie , et le fanatisme de l'honneur chevaleresque tient, lieu de la vertu du citoyen. — Philippe marche au secouis de Calais qui ressentoit les horreurs de !a famine. — Joie des Calaisiens lorsque , du haut de leurs lem parts , ils aperçoivent l'armée de Philippe marchant la nuit en ordre de bataille au clair dé la lune. — Leur doideur, quand elle fé- Joigne sans les avoir pu secourir,

REDDITION DE CALAIS

Les habitants de la ville abandonnée aperçurent du haut de leurs remparts la retraite du roi , ils poussèrent un cri comme des enfants délaissés par leur père : « Ils étoient en si grande douleur » et détresse que le plus fort d'entre eux se » pouvoit à peine soutenir. » Convaincus quil n'y avoit plus de secours à attendre, ils allèrent trouver Jean de Vienne, et le prièrent d'ouvrir des négociations avec Edouard.

Le gouverneur monte aux créneaux des murs de la ville, et lait signe aux ennemis fju'il désiroit pourparler; de quoi le roi d'Angleterre étant instruit, il envoya Gauthier de Mauny et sire Basset ouïr les propositions de Jean de Vienne. Quand ils lurent k portée de la voix : « Chers seigneurs , s'écria le vieux capi- » taine, vous êtes moult vaillants chevaliers en » fait d'armes. Vous savez que le roi de France, » que nous tenons à seigneur, nous a ici envoyés » pour garder cette ville et châtel: nous avons/ait » ce que nous avons pu. Or, tout secours nous a » manqué. Nous n avons plus de quoi vivre , il "^faudra que nous mourrions tous de fiim, si

)j le gentil roi, votre seigneur, n'a merci de nous. » Laquelle chose lui veuillez prier en pitié ,)) et quil nous laisse aller tout ainsi que nous » sommes.

» — /e«7z, répondit Gauthier de Mauny,ce n'est » mie Ceîitente de monseigneur le roi que vous » vous en pi^ssiez aller ainsi. Son intention est » que vous vous mettiez tous à sa pure volonté, M pour rançonner ceux qu il lui plaira , ou pour » vousjaire mourir. »

Le gouverneur repartit : « Gauthier, ce se- » roit trop dure chose pour nous. Nous sommes •» céans un petit nombre de chevaliers et écujers » qui lojalement avons servi le roi de France , » notre souverain sire , comme vous feriez le » votre en pareil cas. Nous avons enduré maint » mal et mésaise ; mais nous sommes résolus à » souffrir ce quonques gendarmes ne soujfri- » rent , plutôt que de consentir que le plus petit M garçon de la ville eût autre mal que le plus » grand de nous. Nous vous prions donc par

» votre humilité d'aller devers le roi d' Arigle- » terre. Nous espérons en lui tant de gentil- » lesse, quà la grâce de Dieu son propos chan- M géra. »

Les deux chevaliers anglois retournèrent vers leur maître, et lui rapportèrent les paroles du gouverneur. Edouard irrité de la longue résistance de

la place, et remémorant les avantages que les Iia- Litantsde Calais avoieiit obtenus sur les Anglois dans les combats de mer , vouloit tous les mettre à mort. Mauny , aussi généreux qu'il étoit brave, osa représenter au roi que, pour avoir été loyaux serviteurs envers leur prince, ces François ne méritoient pas d'être ainsi traités; <jue Philippe, quand il prendroit quelque ville, pourroit user de représailles. «Enfin, ajouta-t-il, vous pom-- » riez bien, monseigneur, avoir tort ; car vous » nous donnez un très-mauvais exemple. » Les barons et les chevaliers anglois qui étoient présents lurent de l'opinion de Gauthier. « Eh >i bien! seigneurs, s'écria Edouard, yc ne veux » mie être seul contre vous tous. Sire Gau- M thier, allez dire au capitaine de Calais qu'il)) me livre six des plus notables bourgeois » de la ville; qu'ils vierment la tête nue, les » pieds déchaussés , la hart cou , les clefs de la » ville et du château dans leurs mains , je ferai » deux à ma volonté , je prendrai le reste à » merci. »

Mauny porta cette réponse à Jean de Vienne qui étoit resté appuyé aux créneaux. Jean pria Mauny de l'attendre pendant qu'il alloit instruire les bourgeois de la proposition d'Edouard. Il fait sonner le beffroi ; hommes , femmes , enfants , vieillards , se rassemblent aux halles.

Le gouverneur leur raconte ce qu il a fait, et quelle est la dernière volonté du roi d'Angleterre.

Un silence profond règne d'abord dans l'assemblée : tons les jeux cberchent les six victimes qui doivent racheter de leur sang la vie du reste des citoyens. Bientôt les sanglots éclatent dans cette foule à moitié consumée par la faim ; « lors commencèrent à plorer toute manière M de gens , et à mener tel deuil quil nest si)) dur cœur qui nen eût pitié, et mêmement » mes sire Jehan {^ le vieux gouverneur) en lar-)) moyoit tendrement. » Il falloit une prompte réponse , le temps accordé s'écouloit ; un homme se lève ; le lecteur l'a déjà nommé : Eustache de Saint-Pierre. Sa grande fortune , la considération dont il jouissoit le rendoient notable, et lui donnoient les conditions requises pour mourir. L'histoire nous a transmis son discours , paroles saintes auxquelles on ne doit changer : « Seigneurs , grands et petits , grand'pitié et » grand méclief serait de laisser mourir un » tel peuple qui cj est , par famine ou autre- » ment , quand on j peut trouver aucun » moyen , et seroit grand aumône et grand!- » grâce envers Notre Seigneur qui de tel mé- » chef les pourroit garder. J'ai si grande es- » pérance d'avoir pardon de Notre Seigneur,

» si je meurs pour ce peuple sauver, que je » veux être le premier, et mettrai volontiers » eîi chemise à nud chef et la hart au cou , en » la merci du roi d'Angleterre. »

« Quand sire Eustache eut dit ces paroles , » chacun alla l'adorer de pitié , et plusieurs » hommes et femmes sejetoient à ses pieds en » plorant tendrement. »

La vertu est contagieuse commo le vice : il peine Kustache eut-il cessé de parler, que Jean d'Aire, qui avoit deux belles demoi-

selles à filles , déclara qu'/7 feroit compagnie à son compère. Jacques et Pierre de Wissant, frères, dirent à leur tour qu'ils feroient compagnie à leurs cousins, Eustache de Saint-Pierre et Jean d'Aire ; aussi magnanimes qu'Eustache dans leur sacrifice , car s'ils n'en eurent pas la première pensée, ils se dévouoient à une mort dont lui seul devoit recueillir l'honneur. En effet les noms de Jean d'Aire , de Pierre et de Jacques de Wissant sont presque ignorés, et tout le monde sait celui d'Eustache de Saint-Pierre, Et c est pour cela que parmi les six victimes , les deux seules qui n'ont pas de désignation dans nos chroniques doivent être réputées les plus illustres; tout François doit leur tenir compte de l'oubli de l'histoire; tout François doit rendre un tribut d'hommages à ces

immortels sans noms, comme Jes anciens élevoient des autels aux dieux inconnus.

Les annales de Calais assurent que les deux derniers candidats pour la mort furent tirés au sort parmi plus de cent qui se proposèrent après les quatre premiers . et un écrivain conjecture que ce grand nombre de concurrents est peutêtre ce qui a empêché les noms des deux derniers bourgeois de parvenir jusqu'à nous; ils se seront perdus dans la gloire commune de ces Décius. Une autre version, sans autorité, veut qu'Edouard eût demandé huit personnes, quatre chevaliers et quatre bourgeois.

Récemment blesse, accablé par les ans, les infirmités, la douleur et la fatigue, Jean de Vienne, se pouvant à peine soutenir, monte sur une petite haquenée et escorte les six bourgeois jusqu'aux portes de la ville. Ceux-ci marchoient en chemise, la tête et les pieds nus, la hart au cou, ainsi que l'avoit exigé Edouard, et tels que les prêtres , à cette époque , s'avançoient suivis du peuple

dans les calamités publiques, pour offrir- un sacrifice expiatoire. Eustache et ses compagnons porloient les clefs de la ville; K chacun en tenait une poignée. Les femmes et » les enfants d'iceux tordaient leurs mains et » criaient à haute voix très-amèrement. Ainsi » vinrent eux jusquà la porte , convoqués en

» plaintes , en cris et pleurs : » spectacle que n'avoit point vu le monde depuis le jour où Régulus sortit de Rome pour retourner à Carthage. Le gouverneur remit Eustaclie de Saint-Pierre, Jean d'Aire, Pierre et Jacques de Wissant elles deux inconnus entre les mains du sire de Mauny, Jes recommandant à sa courtoisie : « Messire » Gauthier, je vous délivre , comme capitaine y> de Calais , par le consentement du pauvre

» peuple de cette ville, ces six bourgeois

» Si vous prie , gentil sire , que vous veuillez » prier pour eux au roi d'Angleterre , que ces » bonjies gens ne soient mis à morts. »

yï donc fut la barrière ouverte, et les six bourgeois furent conduits à Edouard à travers le camp ennemi. Selon Thomas de La Moore et Knightou , le gouverneur de Calais accompagna , avec une partie de la garnison, les prisonniers, et remit lui-même les clefs de la ville au roi d'Angleterre. Les comtes , les barons et les chevaliers qui environnoient le roi d'Angleterre, saisis d'admiration au récit de Gauthier de Mauny, invitoient par un murmure Edouard à égaler la générosité de ces citoyens. Le monarque demeure inflexible; «// » se tint tout coi et regarda moult f elle ment » (cruellement) les bourgeois , car moult haïs- » soit les habitans de Calais pour les grands

» dommages et contraires qu'au temps passe » sur mer lui avoientfaits . »

li ordonna de couper la tête aux prisonniers. (^ Ah l gentil sire , s'écria Gauthier de Maunj,

» veuillez refreiner cotre courage Si vous

» n avez pitié de ces gens, toutes autres gens » diront que ce sera grande cruauté , que vous ft fassiez mourir ces honnêtes bourgeois qui se » sont mis en votre merci pour les autres » sauver. »

« A ce point grigna (grinça) le roi les dents » et dit : Messire Gauthier, souffrez-vous (tai- » sez-vous), et il ordonna de faire venir le coupe- » tête. »

La reine d'Angleterre se trouvoit alors dans le camp ; elle étoit enceinte et elle pleuroit si tendrement de pitié quelle ne se pouvoit soutenir. Si se jeta à genoux par- devant le roi son seig7ieur, et dit : a Ah! gentil sire , depuis que » je repassai la mer en grand péril. Je ne vous » ai rien requis id demandé. Or vous priois-je)) humblement que , pour le fils de sainte Marie » et pour l'amour de moi, vous veuillez avoir » de ces six hommes merci. »

Le roi attendit un petit à parler, et regarda la bonne dame sa femme qui pleuroit à genoux moult tendrement. Si lui arnoUia le cœur et si dit : « Ah ! dame , faimerois trop mieux que

» vous fussiez autre part que cj Tenez , Je

» uous les donne : si en faites votre plaisir. » La bonne dame dit : « Monseigneur, très-grands » merci es. »

Lors se leva la reine et fit lever les six bourgeois et leur 6 toit les chevesi'tres (cordes) d' entour leur cou , et les emmena avec elle dans sa chambre et les fit revêtir et donner à dîner toute aise et puis donna à chacun six nobles et les fit coîiduire hors de lost à sauveté.

Edouard prit possession de Calais. Ll j chevaucha à grand' gloire avec les barons et les chevaliers avec si grand foison de menestriers , de trompes , de tambours , de chalumeaux et de musettes que ce seroit merveille à recorder. On ne retint dans la ville que trois François , un prêtre et deux autres anciens hommes bons coutumiers des lois et ordonnances de Calais; et fut pour enseigner les héritages , voulant le roi. repeupler la ville de purs Jnglois. Ce fut grand pitié quand les grands bourgeois et les nobles bourgeoises et leurs beaux enfants furent contraints de guerpir (quitter) leurs beaux hôtels , leurs héritages, leurs meubles et leurs avoirs ^ car rien n'emportèrent.

On croit lire une page de l'histoire des plus beaux temps de la république romaine, placée par aventure et comme par méprise , au milieu

de l'histoire de la chevalerie. Les vertus civiles d'Eustache de Saint-Pierre, de Jean d'Aire et des deux Agissant contrastent avec les vertus militaires des Ribaomont, des Charny et des Mauny : deux sociétés opposées se présentent ensemble, et toutes les deux font honneur à l'espèce humaine.

Calais fut repeuplé d'Anglois. Edouard y établit trente - six familles bourgeoises des plus riches, et trois cents autres personnes de moindre état. Les franchises accordées à cette ville y attirèrent une foule d'habitants. Edouard donna les meilleures maisons de

la cité à quelques-uns de ses chevaliers, tels que Mauny, Gobham , Stanfort et Barthélémy de Burghersh : la reine Philippe eut , pour sa part, l'héritage de Jean d'Aire. Quelques François obtinrent aussi des propriétés à Calais. Eustache de Saint-Pierre rentra dans la possession d'une partie de ses biens, et obtint de plus une pension considérable.

Un esprit de dénigrement se répandit parmi nous vers la fin du dernier siècle; on se plaisoit à rabaisser les actions héroïques ; de même qu'on ne vouloit plus de la religion de nos aïeux , on étoit incrédule à leur gloire. On n'eut pas plus tôt découvert qu'Eustache de Saint - Pierre a voit reçu une pension d'E-

douard , qu'on triompha de cette découverte ; on remarqua que les historiens anglois gardoient le silence sur les faits racontés par Froissard au sujet de la reddition de Calais , et Ton voulut douter de ces faits. Mais n'avoiton pas vu tout le siècle d'Auguste se taire sur Gicéron? Les largesses d'Edouard pour Eustache de Saint-Pierre, ne sont-elles pas un nouvel hommage rendu au dévouement de ce grand citoyen? L'estime qu'il inspira aux ennemis de la France doit -elle diminuer celle que nous lui devons? Mallieur à qui va chercher dans la vie privée d'un homme des raisons de moins admirer ses actions publiques : A coup sûr, ce ravaleur des vertus ne fera jamais lui-même des actions dignes d'être racontées.

Une injustice de la même nature avoit commencée plus tôt pour Philippe de Valois : Froissard et le continuateur de Nangis

avoient assuré que les habitans de Calais errèrent dans la France sans récompense et sans asile, en mendiant le pain de la charité. Philippe ne fut point coupable de cette ingratitude ; deux ordonnances de ce roi, et d'autres ordonnances de Jean et de Charles, ses successeurs immédiats, accordent aux Calaisiens des places, des privilèges et des propriétés. L'ordonnance du 8 septembre 1347 mentionne une concession

remarquable ; Philippe livre aux Calaisiens chassés de leurs foyers , tous les biens et héritages qui pourroient lui échoir par quelque raison que ce fût; ainsi le monarque donnoit à ses sujets ses propres biens en échange des biens qu'ils avoient perdus : ce talion qu'il s'imposoit, non pour le crime, mais pour le malheur, est dans un esprit touchant d'égalité et de justice. Calais ne devoit être rendu à la France qu'en 1 558 , par François de Guise , homme destiné à faire disparoitre la dernière trace des maux qu'Edouard avoit faits à la France, et à en commencer de nouveaux.

SOMMAIKi:.

Trêves continuées <i diverses reprises jusqu'à la mort de Philippe. — F.imineet peste générale. — Massacre des juifs. — Flagellans. — Tentative sur Calais. — Combat singulier d'Edouard et d'EusIache de Ribaumont. — Le daupliin d'Auvergne abandonne ses étals à Philippe : le Roussillon , la Cerdagne et la seigneurie de Montpellier lui avoient déjà été cédés par Jacques , i oi de Majorque. — Le pape achète Avignon de la reine Jeanne de Naples. — Philippe épouse en secondes noces Blanche, fille de Philippe, roi de Navarre, qu'il avoil d'abord destinée à son fils Jean, duc de Normandie , devenu veuf. — Philip]>e meurt comme Louis XII , victime de sa])assion pour la jeune reine qui , prolongeant sa vie

jusqu'à un âge Irés-avanct-, vit la désolation de la France commencer sous !e roi Jean, finir sons Charles V cl recommencer sous Charles VI.

FRAGMENTS

IMORT DU II 01.

Philippe, étant sur son lit de mort, fit appeler ses fils , le duc de Normandie et le duc d'Orléans. Dans ce moment où toutes les illusions s'évanouissent , où il ne reste que le souvenir du bien ou du mal qu'on a fait, le roi protesta de son bon droit dans la guerre qu'il avoit été obligé de soutenir, et de ses titres légitimes Il la couronne. « Mon fils, dit-il au duc » de Normandie qui fut son successeur, défen- » dez donc courageusement la France après ma M mort. 11 arrive quelquefois, comme j'en ai fait » l'expérience, que ceux qui combattent pour » une chose juste éprouvent des revers, mais)) ils doivent mettre leur espoir en Dieu, qui ne » permet pas que le règne de liniquité soit)) durable. Aimez -vous mes fils, maintenez la » justice et soulagez les peuples. »

Un roi qui craint que ses revers ne le fassent regarder comme coupable, qui se croit obligé de prouver à son successeur la justice de ses droits malgré le peu de succès de ses armes , eût également confessé l'injustice de ces mêmes droits et les châtiments mérités d'une ambition cri-

minelle. Et cette confession , à qui étoit-elle faite, à qui rappeloit-elle les voies impénétrables de la Providence? à ce roi Jean que l'adversité marquoit déjà de sou sceau, adversité qui néanmoins ne devoit pas perdre la France, car Dieu ne permet pas que le règne de l'iniquité soit durable.

Le premier des Valois alla , le 22 août i35o , porter sa cause aux pieds de celui qui donne et retire les royaumes à sa volonté , laquelle n'est autre que le pouvoir éternel et l'infaillible justice.

jEAir II.

Depuis son avènement à la couronne jusqu'à la bataille de Poitiers.

De i35o à i356-

Philippe VI, dit de Valois, lai.ssa le sceptre à son fils Jean , second du nom , car on compte un fils de Louis X , Jean ï , qui ne vécut que cinq jours : Louis XVII, enfant, a pareillement été placé au nombre de nos monarques. La loi salique étoit en ce point d'accord avec le caractère national : en France , l'innocence et le malheur n'excluent pas de la couronne.

Jean avait reçu une éducation aussi bonne que celle de son père avoit été négligée ; il aima ei.

protéi^ea les lettres autant qu(? Philippe les méprisoit : c'est h ses ordres que nous devons les premières traductions de Tite-Live, de Salluste, de i^ucain, et des commentaires de César. Il chercha et récompensa le mérite; il sentoit par le cœur ce qu'il ne vojoit pas par l'esprit. 11 eut h la fois ces défauts et ces qualités propres à perdre les empires : l'impétuosité de caractère et l'irrésolution d'esprit; le courage qui ne consulte que l'honneur, et la magnanimité qui sacrifie tout à l'accomplissement de sa parole. Dans un temps où la justice étoit en France la liberté, il protégea la justice. En amitié, il n'y eut point d'homme plus fidèle, mais on pardonne rarement aux rois d'avoir des amis ou de n'eu avoir pas.

A Reims , le 26 septembre 1 350 , Jean se para de la couronne qui devoit orner son cercueil à Londres. Le jour de son sacre, il arma chevaliers des princes et des gentilshommes qui ne dévoient plus remettre dans le fourreau l'épée qu'ils prirent de sa main. La pompe fut superbe; la dépense prodigieuse ; chaque nouveau chevalier reçut, selon l'usage, aux irais du roi, les habits de la cérémonie : fourrures précieuses , double tenture d or et de soie. Par s s'émut à l'aspect de son monarque. Les rues furent tapissées; les artisans divisés en corps de métiers,

Ai

les uns à pied , les autres à cheval , étoient vêtus d'une manière uniforme, mais différente pour chaque confrérie. Les fêtes durèrent huit jours: une exécution sanglante met fin à ces joies funestes.

Jean fait décapiter le comte d'Eu, connétable de France, nouvellement revenu sur parole, de sa prison d'Angleterre. Il futnjdit, mais sans preuves, que le connétable trahissoit sa patrie k l'exemple de tant de François.

SOMMAIIIE.

La trêve conclue avec l'Angleterre sous le régne précédent est confirmée par les soins du pape ; elle est prorogée à diverses reprises pendant trois années. — Néanmoins les hostilités ne cessent jamais tout-à-fait da*nsla Guyenne el dans la Bretagne. — Combat des trente. — Création de l'ordre de l'Etoile. — Surprise du château de Guines par Edouard qui disoit que les trêves étoient marchandes. — Recherches inutiles par la chambre des comptes des malversations financières. — Jean, pris pour juge dans une querelle d'honneur entre le duc de Brunsvich et le duc

de Lancaster. — Mort du pape Clément VI. — Premier crime du roi de Navarre.

FRAGMENTS

DU ROI DE NAVARRE

Le troisième fléau de sa patrie , Charles le Mauvais , monte sur la scène après Robert d'Ar

lois, déjà disparu, etGeofroy d'Harcourt qui va disparoître. Il étoit , comme ou l'a déjà dit , fils de J-eanne, fille de Louis le Hutin , reine de Navarre , et de Philippe , comte d'Evreux, prince du sang : par l'héritage maternel , il possédoit un état important vers les Pyrénées; par l'héritage paternel des terres, des villes, des châteaux en Normandie. S#pui8sance saccrut encore : il devint gendre du roi qui lui donna pour accordée, en attendant mariage, sa fille Jeanne, âgée de huit ans. Plus Charles s'approchoit du trône, plus il sembloit l'envier et le haïr. Si la loi salique avoit été rejetée, le roi de Navarre eût eu à ce t-.ône des prétentions mieux fondées que celles d'Edouard , puisqu'il étoit fils d'une tille de Louis le Hutin , et qu'Edouard ne descendoit que d'une fille de Philippe le Bel. C'est ce qui fit qu'Edouard ne secourut Charles qu'autant qu'il le faliutpour désoler la France, pas assez pour le faire triompher,

Charles le Mauvais mérita son nom : esprit inquiet, àme noire, impuissant dans les forfaits comme dans les débauches, ses qualités étoient avortées comme ses vices. L'histoire parle de sa beauté, de sa libéralité , de son éloquence , de sa bravoure , et

cela ne le conduisit à rien : les monstres adorés au bord du Nil portoient aussi une parure.

Son caractère est tout à part au milieu descaractères de sou siècle ; Charles étoit moins un clievalier^ qu'un de ces petits tyrans alors oppresseurs des républiques de l'Italie: il naquit, comme Marcel , pour ces troubles civils qui alloient annoncer l'apparition delà nation dans ses propres affaires, et une révolution dans les mœurs.

La charge de connétable de France avoit été donnée après l'exécution du comte d'Eu à Charles d'Espagne, frère de Louis d'Espagne. Ce jeune étranger, connu sous le nom de La Cerda, est le premier de cette race de favoris qui s'attacha aux Valois comme unebranchcbâtarde de leur famille. On accusa La Cerda d'avoir poussé Jean à un acte de rigueur, afin de s'emparer des dépouilles de la victime. Que cette accusation fût fondée ou non, Charles d'Espagne devint odieux aussitôt qu'il eut pris i'épée de connétable. On pardonne quelquefois à celui qui verse le sang, jamais à celui qui en reçoit le prix.

SOMMAIRE

Charles le Mauvais , jaloux de La Cercla , le fait assassiner. — Il passe de l'assassinat à la trahison, se lie avec l'Angleterre et entraîne dans ses projets le comte d'ilarcourl et Louis son frère. — Tiailc honteux pour le roi Jean , conclu à Mantes, et])ardon solennel accordé au roi de Navarre. — Celui-ci biouille de nouveau. — Autre traité conclu à Valognes presque aussi honteux que celui de Mantes. — La Iréve avec l'Angleterre expire. — Edouard aborde à Calais et entre pour la première fois en France par la porte dont il teiioit les clefs. — II retourne en Angleterre, ra])pelé

par une invasion des Ecossois. — Charles le Mauvais séduit Charles le dauphin , âgé de dix-sept ans, et qui devint Charles le Sage. — 11 l'engage h fuir de la cour sous prétexte que le roi Jean lui préféroit ses autres fils. — Le dauphin, saisi de remords, révèle le secret à son père. — Jean , bien qu'il eût accordé de nouvelles lettres de grâce au roi de Navarre, se détermine à se vençer de lui. — Convocation des États,

FRAGMENTS

LES TROIS ÉTATS

En moins de cinquante ans, depuis la première convocation régulière des Etats jusqu'à la convocation de ces Etats sous le roi Jean, les principes politiques se développèrent avec une force et une clarté qu'il auroit été impossible de prévoir. Si le royaume eût été un corps compacte; si des vassaux n'avoient pas exercé la souveraineté dans les provinces par eux

possédées; si une guerre d'invasion n'avoit pas détourné lesesprits de la politique, il est probable que les Trois-Etats se fussent fondés comme le parlement d'Angleterre. Les Etats de 1355 et ceux qui les suivirent eurent des idées beaucoup plus nettes des droits d'une nation, que le parlement britannique n'en avoit alors. On ne sait où des bourgeois à peine émancipés, où des prélats et des seigneurs féodaux avoient pu puiser des notions aussi claires du gouvernement représentatif au milieu des préjugés du temps, de l'obscurité et du cbaos des lois : la promptitude de l'esprit francois supplée à l'expérience des siècles.

Il est vrai que des malheurs, ces puissants maîtres de la race humaine, hâtèrent le développement de la vérité politique sous le règne de Jean et pendant la régence de son fils. Un grand fait se présente partout dans l'histoire : jamais les peuples ne sont entrés en jouissance de leurs droits, qu'en passant au travers des maux inhérents aux révolutions combattues. Ces révolutions sont en vain accomplies au fond des mœurs; envain elles sont devenues inévitables comme les productions naturelles du temps; les chefs des empires refusent de reconnoître que le moment est venu. Les intérêts particuliers font résistance aux intérêts généraux; la

lutte commence et devient plus ou moins sanglante selon le mouvement des passions, le caractère des individus, les hasards et les accidents de la lortune. Déplorons les calamités que tout changement amène, mais apprenons de l'histoire qu'elles sont des nécessités auxquelles les hommes ne se peuvent soustraire. Quand les révolutions s'accompliront-elles sans ellbrts et sans injustices? Quand les lumières seront-elles assez répandues, la civilisation assez complète pour que peuples et rois se cèdent mutuellement ce qu'ils ne doivent se dénier ni se, ravir? C'est le secret de Dieu. '

Les Etats de la lanj^ue d'Oile , c'est-à-dire du pays coutumier dans lequel on reconnoissoit pourtant le Lyonnois , quoique pays de droit écrit , s'assemblèrent dans la grand'chambre du parlement, à Paris, le 2 décembre de l'année 1 355. L'archevêque de Rouen , Pierre de Laforest , chancelier de France, ouvrit l'assemblée par un discours qu'il prononça au nom du roi ; il exposa les besoins du royaume; il déclara que le roi étoit prêt à abandonner l'altération des monnoies, si les Etats trouvoientle moyen de

remplacer cette sorte de taxe par un subside équivalent. Fixez au règne des Valois la naissance de l'impôt.

Jean de Craon, archevêque de Reims, au nom

du Clergé ; Gauthier de Brieiine, duc d'Athènes, au nom de la JNoblesse ; Etienne Marcel , prévôt des marchands de Paris , au nom du Tiers-État, protestèrent de leiir dévouement et de leur fidélité au roi. Ils demandèrent la permission de se retirer, afin de délibérer entre eux sur les subsides à accorder et sur la réforme des abus.

Leur première déclaration fut ainsi conçue : aucun règlement n'aura force de loi qu'autant qu'il sera approuvé des trois Ordres ; l'Ordre qui aura refusé son consentement ne sera pas lié par le vote des deux autres. Cette déclaration rend tout à coup le Tiers-Etat l'égal du Clergé et de la Noblesse. La liberté dépasse déjà la limite de la monarchie constitutionnelle; car la majorité absolue des suffrages est reconnue aujourd'hui bastante à l'achèvement de la loi : par le décret des Etats il suilîsoit d'un Ordre corrompu ou factieux pour arrêter le mouvement du corps politique.

Il n'est pas dit que le roi fût appelé à donner sa sanction à ce décret constituant des États de 1355; ainsi le principe du pouvoir de la couronne, tel que nous l'admettons maintenant, étoit ignoré ; mais cela est moins étonnant que la force acquise du Tiers-Etat : il n'y avoit pas deux siècles qu'il étoit encore esclave, et il n'y avoit pas deux siècles que le roi n'étoit rien

au milieu des grands vassaux. La liberté revient aux sociétés par tous les canaux, comme le sang remonte au cœur par toutes les veines.

Ce point obtenu on le paya au roi Jean d'un vote qui mit à sa disposition trente mille hommes d'armes , ce qui devoit composer un corps de quatre-vingt-dix mille combattants : on ne comptoit point dans ce nombre les Communes, infanterie de l'armée. Un impôt sur le sel , un autre de huit deniers sur toutes les choses vendues , excepté sur les ventes d'héritages, dévoient, pendant l'espace d'une année, fournir une somme de cinquante mille livres par jour, somme jugée équipollente k l'entretien des trente mille hommes d'armes. Les Etats se réservoient le choix des personnes commises à la levée et à la régie de l'imposition dont personne, pas même le roi et la famille royale, ne dévoient être exempts.

Le roi rendit, le 28 décembre 1355, une ordonnance conforme à la délibération des Etats. Il promettoit de ne point toucher à l'argent levé pour la guerre, de le laisser distribuer aux hommes d armes, par une commission (les députés des Etats , ce qui livroit le pouvoir exécutif au pouvoir législatif. Le roi s'engageoit en outre h fabriquer des monnoies fortes et stables , à renoncer dans les

voyages , pour lui , sa maison et les grandsofficiers de bouche et de guerre, aux réquisitions de blé, de vin, de vivres, de charrettes , de chevaux , que les paysans étoient obligés de fournir. Défense à tout créancier de transporter sa dette à une personne privilégiée ou plus puissante que lui. Ordre à toute juridiction de ressortir aux juges ordinaires. Nombre des sergents restreint comme abusif, et injonction auxdits sergents de rien exiger au delà de leur salaire. Commerce interdit à tout juge et officier judiciaire dans quelque espèce de tribunal que ce fût. Toutes les ordonnances en faveur des laboureurs confirmées.

Quant aux choses militaires, le roi baiiloit parole de ne plus convoquer l'arrière- ban sans une nécessité évidente, et d'après l'avis des Etats, si faire se pouvoit. Les fausses montres étoient défendues sous des peines rigoureuses : les chevaux dévoient être marqués pour être reconnus dans les revues, et à fin que la solde ne fût pas payée à un homme d'armes deux ou trois fois pour le même cheval. Les capitaines étoient rendus responsables des désordres commis par leurs soldats. Les troupes ne pouvoient s'arrêter plus d'un jour dans les villes sur leur passage; si elles y demeuroientplus long-temps, on seroit libre de leur refuser l'étape, et de les contrain-

dre à passer outre. Le roi s'obligeoit enfin à ne conclure ni paix, ni trêve, que d'accord avec une commission des trois Ordres des Etats. ' Telle fut cette ordonnance que Ton a comparée , sous certains rapports, à la grande Charte de cet autre roi Jean d'Angleterre , première source de la liberté britannique : par les choses que cette ordonnance défend, on apprend ce qui avoit été permis. Mais les Etats de 1 355 devançoient en principes politiques et administratifs les lumières de leur siècle ; ils changeoient la nature de la monarchie. Aussi ne resla-t-il rien, pour le moment, de ces essais salutaires; les temps et les malheurs firent avorter, dans un sol encore mal préparé , ces germes d'une civilisation trop hâtive.

SOMMAIRE

Le roi va à Roueu arrêter de sa j)ropre main le roi de Navarre dans un banquet. — Il fait exéculer devant lui le comte d'Harcourt, le seigneur de Graville, Maubué de IMainant et Olivier Doublet. — Le roi de INavarre, lait prisonnier, est conduit à la tour du Louvre ou au château Gaillard , et de là au Châtelet.

BATAILLE DE POITIERS

Les fautes du roi sont frappantes : sa colère l'aveugle , et passe plus vite que sa bonté qui revint trop tôt pour épargner le seul coupable qu'il eût fallu punir; il se croit sûr de sa justice, et il est arrêté au milieu de l'exécution par sa miséricorde; il viole assez les lois pour faire haïr la couronne, pas assez pour la sauver; il prouva qu'un honnête homme ne peut devenir un mauvais roi , et qu'après tout il n'est pas si aisé d'être un tyran. Les erreurs qui, comme celles de Jean , sont sensibles donnent aux esprits vulgaires l'occasion d'étaler des lieux communs de morale, et aux méchants un sujet de triomphe : les clameurs furent universelles ; Philippe de Navarre, frère de Charles, et Geofroy d'Harcourt, le fameux traître pardonné , oncle du comte décapité, soulèvent la Normandie; ils se livrent au roi d'Angleterre, le reconnoissent pour roi de France , jurent de le seconder dans la conquête de ce royaume, et lui font hommage de leurs domaines. Edouard , de son côté , agit comme il avoit fait autrefois à la mort des seigneurs bretons; il envoie à toutes les cours delà

TOME IV

chrétienté un manifeste , déclarant : u Que Jes gentilshommes décapités ou emprisonnés par Jean, se disant roi de France, avoient été traîtreusement frappés: qu'ils n'avoient fait aucun traité avec lui, et qu'au contraire lui, Edouard, avoit toujours regardé le roi de Navarre et ses amis comme les ennemis de l'An-

gleterre. » Geofroy d'JIarcourt étoit-il l'ennemi d'Edouard ? Pour appuyer ce manifeste, le duc de Lancastre descendit en Normandie; les Anglois, réunis aux Navarrois , formèrent une armée de quarante mille hommes d'armes, sans compter les gens de pied. Jean s'avança contre les alliés qui venoient de prendre et de raser Verneud au Perche; les Anglois se retirèrent dans les forêts de l'Aigle, et Jean mit le siège devant Breteuil qui n'ouvrit ses portes qu'après deux mois de résistance.

Jean , de retour à Paris , apprend que le prince de Galles, après avoir ravagé l'Auvergne, le Limousin et le Berri , s'approchoit de la Touraine : il fait aussitôt le serment de marcher à lui et de le combattre partout où il le rencontrera. Il convoque barons , grands vassaux , seigneurs , gentilshommes et chevaliers de son royaume, ordonnant qu'aucun d'eux ne se dispense de se trouver au rendez-vous sur les marches de Blois et de Tours.

On s'assemble dans les plaines de Chartres : Craon , Boucicault et l'Hermite de Ghaumont se portent en avant avec trois cents hommes d'armes pour reconnoître et harceler l'ennemi.

Le prince Noir avoit eu d'abord le dessein de rejoindre dans le Perche l'armée du duc de Lancastre ; mais trouvant les passages de la Loire gardés , et apprenant que Philippe réunissoit des forces considérables, il reprit le chemin de Bordeaux par la Touraine et le Poitou: il perdit quelque temps au château de Romorantin dans lequel Boucicault, Craon et l'Hermite de Chaamont s'étoient renfermés, à la suite d une affaire d'avant - poste : c'est le premier siège , comme Créci fut la première bataille , où l'on se soit servi de canon. Le prince de Galles avoit donc du canon dans son armée? 11 ne l'employa pourtant pas à la bataille de Poitiers; nos grands barons dédaignèrent aussi d'en fiaire usage à la ba-

taille d'Azincourt, quoiqu'ils eussent avec eux une artillerie formidable pour le temps. La valeur chevaleresque méprisoit les armes qui pouvoient être également celles du lâche et du brave.

Le prince de Galles, en s'arrêtant devant Romorantin , avoit commis une faute qui le devoit perdre : ce fut cette faute qui le couvrit de gloire et la France de deuil ; elle laissa à Jean le temps

d'atleiiRire l'armée angloise qui (n'eut été ce siège imprudent) lût rentrée en Guyenne sans coup férir.

}je& François franchirent la Loire sur différents points.

Le prince Noir commençoit à majiquer de vivres; il avoit fait un détour pour éviter Poitiers, resté fidèle à la France. Ce mouvement permit au roi qui suivoit la ligne la plus courte, de se porter en avant des Anglois.

Or, ceux-ci envoyèrent à la découverte deux cents armures de fer « tous montés sur fleur de coursiers » et commandés par le captai de Buch. Elles tombèrent dans les troupes du roi et virent la campagne couverte d'hommes d'armes : elles fondirent sur les traîueurs. Le bruit de l'attaque parvint l\ Jean au moment même où il alloit entrer dans Poitiers : il retourna sur ses pas avec legrosde son armée. "'

Les coureurs anglois, ayant rejoint le prince de Galles, lui racontèrent ce qu'ils avoient appris et combien l'armée ffançoise étoit nombreuse. Il répondit : « Or, il nous faut savoir à présent » comment nous la combattrons à notre avan- » tage.)) Il prit poste sur un terrain de difficile accès; Philippe de son côté s'arrêta : la nuit vint et couvrit les deux camps.

Le lendemain dimanche, 18 septembre, Fe

roi fit chanter une messe dans sa tente et communia avec ses quatre tilsj, Charles, Louis, Jean, Philippe, et les seigneurs des fleurs de lis, comme on appeloit alors les princes du sang.

Quand cela fut fait, Jean assembla son conseil : il proposa d'attaquer l'ennemi, et le conseil fut de l'avis du roi.

Les historiens ont blâmé cette résolution ; mais ils n'ont considéré ni les circonstances, ni les mœurs. Sans doute il eût été plus sûr d'atfarner les Anglois et de les forcer h se rendre ; mais il étoit aussi très-possible et plus héroïque de les vaincre. Si l'on n'eut pas perdu un jour ; si le duc d'Orléans ne se fût pas retiré avec un tiers de l'armée à l'abord de l'engagement; il est probable que le prince de Galles eût succombé. Et quel juste sujet de ressentiment le roi n'avoit-il pas contre les Angloisi Dans ces temps, d'ailleurs, les batailles n'étoient pas des calculs; elles étoient le fruit du hasard, ou d'une impulsion guerrière; elles n'avoient presque jamais de grands résultats; elles ne changeoient pas la face des empires: c'étoit des actions où l'on décidoit non de l'existence, mais de l'honneur des nations. Aussi les princes s' envoy oient-ils des cartels pour se rencontrer en tel lieu convenu, comme de simples chevaliers s'appeloient en. champs clos. Des hérauts

f34 HISTOIRE

d'armes portoient ces défis. « Vous irez à Troyes , » dit le comte de Bukinçjham aux deux hérauts » d'armes qu'il envoya au duc de Bourgogne , » sous le règne de Charles V, vous parlerez aux » seigneurs , et leur direz que nous sommes sor- » tis d'Angleterre pour faire faits d'armes , et]h » où nous les croyons trou-

ver nous les deman- » dons; et pour ce que nous savons qu'une partie » de la fleur de lis et de la chevalerie françoise » repose là - dedans, nous sommes venus h ce » chemin, et s'ils veulent rien dire, ils nous » trouveront sur les champs. »

On poussoit si loin quelquefois cette délicatesse du point d'honneur entre deux armées, qu'on se refusoit à prendre l'avantage du terrain. Souvent les généraux et les rois faisoient serment de combattre leur ennemi partout où ils le trouveroient, comme les dieux d'Homère juroient par eux-mêmes de faire des choses qui n'étoient pas toujours raisonnables, ou plutôt comme les vieux Germains s'engageoient à porter une longue barbe ou un anneau de fer jusqu'à ce qu'ils eussent abattu un Romain. Deux nations ainsi descendues dans la lice ne pouvoient pas plus refuser !e combat, qu'un homme de cœur ne se peut dispenser de tirer l'épée quand il a reçu un affront.

Il fut donc résolu , dans le conseil du roi , de

marcher droit à l'ennemi. Aussitôt les ordres sont donnés : les cors de chasse et les trompettes sonnent haut et clair; les ménestriers jouent de leurs instruments , les soldats s'apprêtent; les seigneurs déploient leurs bannières; les chevaliers montent à cheval et viennent se ranger k l'endroit où l'étendard des lis et l'oriflamme flottoient au vent.On voyoit courir les chevaucheurs, les poursuivants, les hérauts d'armes, les pages, les varlets avec la casaque, le blason et la devise de leurs maîtres. Partout brilloient belles cuirasses, riches armoiries, lances, écus, heaumes et pennons ; là se trouvoit toute la fleur de la France , car nul chevalier ni écuyer n'avoit osé demeurer au manoir. On entendoit, au milieu des fanfares, de la voix des chefs, du hennissement des chevaux , retentir les cris d'armes des différents seigneurs : Mont-

morency au premier chrétien, Châtillon au noble duc, Montjoie au blanc épervier , Montjoie Bourgogne , Bourbon notre-dame. Tous ces cris étoient dominés par le cri de France, Montjoie Saint-Denis, par des complaintes en l'honneur de la Vierge, et par la chanson de Roland.

Des vassaux , tête nue , sous la bannière de leur paroisse, et portant des colobes et des tabards (espèce de chemises sans manches et de manteau court) ; des barons en chaperons, en robes longues

et fourrées, marchant sous les couleurs de leurs dames; une infanterie en pelicon ou jaquette, armée d'arcs, d'arbalètes, de bâtons ferrés et de fauchards; une cavalerie couverte de fer et portant le bacinet et la lance; des évêquesen cottes (le mailles et en mitre; des aumôniers, des confesseurs; des croix, des images de saints, de nouvelles et d'anciennes machines de guerre; toute cette armée , enfin , présentoit aux feux du soleil un spectacle aussi extraordinaire que brillant et varié.

Les troupes réunies formoient plus de soixante mille combattants : on y voyoit le frère et les quatre fds du roi, la plupart des seigneurs des fleurs de lis, d'illustres commandants étrangers, trois mille chevaliers portant bannières. Tous ces guerriers avoieiit à leur tête le roi, qui, s il n'é toit pas le plus grandcapitaine de son royaume, en étoit du moins les plus brave soldat et le premier chevalier.

L'armée fut divisée en trois corps ou trois bataille s, coxwme on parloit alors, par l'avis du connétable Jean de Brienne et les deux maréchaux d'Audeneham et Clermont. Le duc d'Orléans, frère du roi, avant sous lui trente-six bannières et deux cents

pcnnons, commandoitla première bataille; la seconde avoit pour chef le dauphin Charles , duc de Normandie , qui fut Charles

le Sage ; ses deux frères Louis et Jean marchoient avec lui : les trois princes étoient sous la garde des sires de Saint- Venant , de Landas , de Vondenay et de Gervolles, dit l'Archi-Prêtre, depuis célèbre aventurier. Le roi menoit la troisième bataille avec Philippe, le plus jeune de ses fils , tige de la seconde maison de Bourgogne.

Ces trois corps, qui auroient pu envelopper l'ennemi en tournant la position du prince de Galles, furent disposés sur une ligne oblique, un peu en arrière les uns des autres. L'aile gauche, la pUis avancée vers l'ennemi, et sous les ordres du duc d'Orléans, n'étoit séparée des Anglois que par un monticule, dont on négligea de s'emparer; le dauphin commandoit au centre, et le roi , à l'aile droite, la réserve. On jugera de la science militaire de ce temps, quand on saura que ces dispositions se faisoient avant d'avoir reconnu le terrain occupé par le prince de Galles.

Tandis que l'armée françoise se mettoit en bataille, le roi envoya Eustache de Ribaumont, Jean de Landas et Richard de Beaujeu examiner le camp du Chevalier qui avoit gagné ses éperons à Créci. Cependant Philippe, monté sur un cheval blanc , parcouroit les lignes et disoit : « Quand vous êtes dans vos bonnes villes , vous

» menacez les An^lois , et désirez avoir le » bacinet en la tête devant eux. Or, y êtes-vous; » je vous les montre : si leur veuillez remon- » trer leurs maltalents , et contre-venger les » dommages qu'ils vous ont laits. « L'armée répondit d'une commune voix : « Sire, Dieu y)) ait part. »

Les trois chevaliers envoyés à la découverte revinrent, et rendirent compte au roi de ce qu'ils avoient observé.

L'ennemi s'étoit retranché au milieu d'une vigne, sur une petite hauteur, auprès d'un village appelé Maupertuis; pour aller à lui, il n'y avoit qu'un chemin creux bordé de deux haies épaisses, et si étroit qu'à peine trois cavaliers y pouvoient passer de front : le prince de Galles avoit embusqué des archers derrière ces haies. Parvenu au bout du défilé, on trouvoit l'armée angloise composée en tout de deux mille hommes d armes, de quatre mille archers et de quinze cents aventuriers. Il n'y avoit guère sur ces sept à huit mille hommes que trois mille Anglois, le reste étoit François et Gascons.

Le prince avoit fait mettre pied à terre à sa cavalerie qui ne pouvoit agir dans le lieu où elle se trouvoit : le tout formoit , sur la pente de la colline , un corps d'infanterie pesamment

armé , retranché parmi des buissons et des vignes, couvert sur son front par des archers rangés en forme de herse. Cette disposition étoit l'ouvrage de James d'Audeley, chevalier d'une grande expérience.

Si le roi Jean avoit avec lui la fleur de la chevalerie de France, le prince Noir avoit pour compagnons les plus vaillants guerriers de l'Angleterre et de la Guyenne ; entre les premiers, on remarquoit Jean lord Chandos , les comtes de Warwick et de Suffolk , Richard Stanfort , James d'Audeley et Pierre, son frère, sire Basset et plusieurs autres ; entre les seconds on comptoit le captai de Buch , Jean de Chaumont, les sires de Lesparre, de Rozem, de Montferrant, de Landuras , de Prumes , deBourguenze , d'Aubrecicourt et de Ghistelles : c'est toujours nommer des François.

Ribaumont ayant peint au roi la position des ennemis, Jean lui demanda comment on les devoit attaquer. « Tous à pied, repondit » Ribaumont, excepté trois cents armures de » fer choisies entre les plus habiles et les plus » chevalereuses ; elles entreront dans le chemin » creux pour rompre les archers. Elles seront » suivies du reste des hommes d'armes à pied » pour donner sur les hommes d'armes anglois » qui sont en bataille sur la hauteur au bout du

» défilé, et pour Jes combattre tle la main h la M main. »

Jean suivit cet avis qui lui plaisoit par sa hardiesse : mieux conseillé il auroit fait attaquer les archers à dos et les eût chassés des deux haies avant de s'engatrer dans le défilé. Les maréchaux, d'après le plan adopté, désignèrent les trois cents cavaliers qui dévoient ouvrir le chemin. Le reste des hommes d'armes fut démonté ; on leur ordonna d'ôler leurs éperons, de tailler leurs piques, et de les réduire à cinq pieds de long , pour s'en servir avec plus de facilité dans la mêlée. Un corps d'Allemands , commandé par les comtes de Nidau , de Nassau et deSaarbruck, demeura à cheval afin de soutenir, en cas de besoin , les trois cents hommes d'armes k l'attaque du défilé. Le roi accompagné de vingt chevaliers, se mit au milieu de ces Allemands pour voir de plus près le commencement de l'action. Tout étant ainsi disposé, on donne le signal du combat.

Déjà les trois cents hommes d'armes avoient embrassé leurs targes, quand voici venir un cavalier qui demande à parler au roi : on reconnut le cardinal de Périgord. Le pape ne cessoit de travailler à la réconciliation de la France et de r Angleterre; les deux cardinaux d'Urgel et de Périgord avaient été envoyés vers les deux armées

pour les engager à la paix et traiter de la liberté du roi de Navarre. Le cardinal de Périgord ne s'étoit point rebuté du mauvais succès de ses premières tentatives, et, s'attachant aux pas des princes rivaux, il étoit arrivé à l'instant même où ils alloient vider leur querelle.

Il court vers le roi de France ; aussitôt qu'il l'aperçoit, il descend de cheval, s'incline et s'écrie en joignant les mains : «Très-cher sire, » vous avez ici toute la fleur de la chevalerie de » votre royaume , réunie contre un petit nombre » d'ennemis. Si vous pouvez en obtenir ce que 1' vous désirez sans combattre, vous épargnerez » le sang chrétien et la vie de vos sujets. Vous M savez que Dieu tient dans sa main le sort des » armes; je vous conjure , au nom de ce Dieu et)) de la charité , de me permettre d'aller vers le » prince de Galles lui représenter son péril et » l'avantage de la paix. »

Le roi répondit : « Il nous plaît que cela soit amsi , mais retournez vite. »

Le cardinal chevauche au camp anglois : au nom de la religion , les barrières des deux armées s'abaissent et laissent passer son ministre: il trouva le fils d'Edouard au milieu de ses chevaliers , couvert de son armure noire , et portant la devise des princes de Galles, prise de l'écusson du vieux roi de Bohême : présage qui promettoit à

Poitiers le destin de Gréci. « Certes, beau-fils, lui dit l'envoyé du pape , « si vous aviez exa- » miné l'armée du roi de France , vous me » permettriez d'essayer de conclure avec lui un » traité.» Le prince répondit: «J'entendrai k tout, fors à la perte démon honneur et de celui de mes chevaliers. » Le cardinal répliqua :

«Beau-fds, » vous dites bien. » Et il retourna en toute hâte au camp francois.

. Il supplia le roi de suspendre l'attaque jusqu'au lendemain : « Vos ennemis, disoit - il , » ne peuvent échapper. Accordez-leur quelques » instants pour apercevoir leur péril. » Jean s'y refus'a* d'abord sur l'avis de la plus grande partie de son conseil ; mais , par respect pour le saint-siége , il consentit enfin à ce délai qui donna le temps aux Anglois de se retrancher, ralentit l'ardeur du soldat et'fut la principale cause de la perte de la bataille.

Le roi fit dresser une belle tente de couleur vermeille dans l'endroit même où il se trouvoit. Les troupes déposèrent leurs armes, à l'exception du corps commandé par le connétable et par les deux maréchaux.

Le cardinal, retourné au camp anglois et revenu ensuite au camp François , rapporta au roi les propositions du prince de Galles; celui-ci offroit de rendre les prisonniers qu'il avoit faits,

les villes et châteaux qu'il avoit pris depuis trois années; il s'engageoit pendant sept ans à ne point porter les armes contre la France: Villani ajoute qu'il conseutoit à payer deux cent mille nobles ou écus d'or pour les dégâts commis par son armée. Le prince demandoit en mariage une fille du roi , et , pour dot de cette princesse , le seul duché d'Angoulême; enfin il réclamoit la liberté de Charles le Mauvais , et s'engageoit à faire consentir Edouard aux conditions du traité.

Jean , que les historiens représentent comme un téméraire , n'avoit déjà été que trop modéré en accordant aux Anglois une suspension d'armes; il alloit donner une nouvelle preuve de son

esprit conciliant en acceptant les olFres du prince Noir, lorsque Renaud de Chauveau , évêque de Ghâlons, se leva dans le conseil.

« Sire , dit-il , s'il m'en souvient bien , le roi)) d'Angleterre, son fds, et son frère le duc de » Lancastre , vous ont à plusieurs reprises in- » suite, et ont rempli votre royaume de meur- » très et de ruines. Sur terre, ils ont humilié » votre père Philippe et massacré votre noblesse; » sur mer ils ont assailli vos vaisseaux et brûlé vos » ports comme des pirates. Quelle vengeance en » avez-vous tirée? Quoi 1 pour prix de ces brigan- » dages, vous donneriez votre tille à des mains » teintes du sang françois? Dieu vous livre votre

» principal ennemi, ces orgueilleux Anglois,)) ces Gascons infidèles , ces lâches qui viennent » d'égorger les pâtres et les laboureurs , ces in-)) ccndiaires qui ont porté la flamme dans les » hameaux qui fument encore , et vous les lais- » seriez échapper ! Et croyez-vous qu'ils soient » de bonne foi dans ce qu'ils vous proposent? » Ne connaissez- vous pas leur perfidie? Sous -» le prétexte de faire ratifier les conditions par » le monarque anglois, ils gagneront du temps; » Edouard refusera de confirmer le traité con- » clu. Cependant le duc de Lancastre, qui ra- » vage le Perche avec son armée, aura rejoint » le prince de Galles; alors la victoire passera » peut-être à vos ennemis. Dieu vous préserve » de plus grands malheurs! Je demande qu'au- » cun délai ne soit accordé, et que votre ven- » geance cesse d'être suspendue par des pro- » positions insidieuses, et par les lenteurs de » votre conseil. »

Ce discours, dont le prélat soutint la vigueur la pique à la main , fit bouillonner dans le sein du roi l'ardeur guerrière, les barons crièrent : Aux armes! « Allez, dit Jean au cardinal, allez si- » gnifier au prince de Galles qu'il ait à se rendre » prisonnier lui et cent de ses principaux cheva- » liers. A cette condition , je laisserai passer son » armée. » Le prince , au ouïr de ces paroles

qui lui furent rapportées par le cardinal, répondit : « Mes clievaliers ne seront pris que les » aimes à la main. Quant à moi , quelque chose » qu'il arrive, l'Angleterre n'aura pas à payer ma » rançon. »

Ces pourparlers occupèrent toute la journée du dimanche. Pendant la tenue du conseil, divers chevalier des deux armées chevauchèrent le long des batailles. Dans une de ces courses, le maréchal de Giermont rencontra Jean Chandos : ils -portoient tous les deux dans leurs armes le même emblème ; c'étoit une dame vêtue d'une robe bleue, au milieu des rayons d'un soleil. « Chandos, dit le maréchal, depuis M quand avez-vous pris ma devise ?» — « Et » vous la mienne ? répliqua Chandos. » — « Si » nos gens, reprit Clermont, n'étoient au mo-)) ment déjouer des mains, je vous prouverois » tout à l'heure que vous ne devez pas porter » cette devise. » — « Eh ! s'écria Chandos , de- » main nous nous retrouverons, et je vous prou- » verai que la dame bleus esL plutôt mienne que » vôtre. » Cette querelle de chevalerie coûta la vie au maréchal qui fut tué par Chandos.

La nuit étoit venue : Les François , abondamment pourvus de vivres, se fiant dans leur nombre et leur valeur, la passèrent à dormir; les Anglois manquant de tout, veillèrent et se

retranchèrent : autour de leur camp et devant leurs archers, ils creusèrent des iossés profonds , qu'ils revêtirent de palissades; dans la partie la plus foible de leur poste, ils se couvrirent avec leurs bagages et leurs chariots. Le prince de Galles commanda d'apporter le butin enlevé ; il en fit faire trois monceaux entre son camp et celui des François, et l'on y mit le feu. Ce sacrifice ne laissa plus rien à regretter aux Anglois, tandis que les tourbillous de flammes et de fumée qui s'éle\ oient la veille d'une bataille, dans les ténèbres, servirent à masquer les travaux de l'ennemi et à étonner nos soldats.

Le soleil qui devoit éclairer un jour si funeste à notre patrie se leva , et trouva les cœurs bercés de fausses espérances (1 9 septembre 1 356). Les François se rangèrent dans le même ordre que le jour précédent; les Anglois changèrent quelque chose à leurs dispositions : Instruits, on ne sait comment, de la manière dont ils seroient attaqués, ils placèrent au front de leur ligne un certain nombre de cavaliers pour soutenir le choc des maréchaux; ils cnchèrenl en outre trois cents hommes d'armes et trois cents archers à cheval derrière une petite colline, au revers de laquelle s'étendoit le corps commandé paf le dauphin et ses deux frères. Ces six cents hommes avoient ordre, aussitôt qu'ils verroient l'action engagée,

de tourner le mamelon et de prendre ea flanc les troupes du dauphin. Le cardinal de Périgord reparut, mais on lui fit dire de la part des François de se retirer. Il passa alors chez le prince de Galles, dont il étoit sujet comme natif" de Guyenne. « Beau-fils, lui dit-il, faites » ce que vous pourrez, il vous faut combattre! »

Le prince répondit : « J'y compte ainsi que mes » chevaliers, Dieu veuille aider au droit. » Le cardinal alla rejoindre l'autre légat au haut d une colline , d'où ils élevèrent leurs mains vers le Dieu de paix , taudis que dan^ la plaine on invoquoit celui des armées.

Au milieu de ses compagnons d'armes, le prince Noir leur tint ce discours :

« Seigneurs, si nous ne sommes qu'un petit » nombre contre l'armée puissante de nos en- M nemis, il ne faut pas laisser satloiblir notre » courage. Ce n'est pas le soldat, c'est Dieu qui » donne la victoire. Si nous sommes vainqueurs, M notre triomphe en sera plus éclatant; :i nous » devons mourir, j'ai un père et deux frères, » vous , vous avez des amis qui nous vengeront; » ainsi ne songez qu'à bien combattre. S'il plait » à Dieu, vous me verrez aujourd'hui bon che- » valier. »

Le prince de Galles garda auprès de lui Ghandos qui cependant courut au choc des

maréchaux de France ; il desiroit aussi retenir d'Audeley, mais celui-ci avoit fait vœu de combattre au premier rang, dans toute affaire où le roi d'Angleterre ou l'un de ses fils, se trouveroit en personne : Le prince de Galles lui permit donc d'accomplir son vœu ,^ et il s'alla placer au front de la ligne , parmi les hommes d'armes qui soutenoient les archers.

Les François élèvent le cri d'armes. A ce signal, les deux maréchaux de France, les comtes d'Audeneham et de Clermont entrent dans le défilé à la tête des trois cents cavaliers commandés pour fraver le chemin. A peine sontils engagés entre les deux haies qui bordent le chemin , que les archers retranchés derrière,

font pleuvoir sur eux une grêle de flèches. Ces flèches longues, barbues, dentelées, lancées i\ bout portant par un ennemi invisible, frappent dans l'épais bataillon. Les chevaux percés d'outre en outre, élira jés et rendus furieux par la douleur, hennissent, ronflent, se cabrent, refusent d'avancer, se tournent décote, trébuchent et tombent sous leurs maitres. Les derniers rangs essaient de passer sur les premiers rangs abattus , se renversent et augmentent le péril et la confusion. Cependant les deux maréchaux, avec quelques chevaliers, surmontent les obstacles et parviennent au front de

l'armée angloise : là ils trouvent une nouvelle ligne d'archers et sire James d'Audelev à la tête de ses hommes d'armes. Ces braves maréchaux sortis presque seuls du défilé, ne peuvent soutenir un combat trop inégal : Clermont meurt de la main de Cliandos; d'Audeneham porté à terre par d'Audelej, est forcé de se rendre.

Bientôt le bruit de cette défaite se répand. Les cavaliers arrêtés au milieu du défilé entre leurs premiers rangs abattus et les hommes d'armes à pied qui les suivent, ne pouvant ni avancer, ni reculer, restent immobiles, exposés aux flèches qui les transpercent et les clouent à leurs chevaux; des cris et des rugissements sortent de l'horrible mêlée. Les hommes d'armes, qui déjà pénétvoient dans le chemin, se replient sur le corps commandé par le dauphin Charles. Au même moment, les six cents cavaliers anglois cachés au revers de la colline, sortent de leur embuscade et viennent prendre à dos ce même corps. La terreur s'empare des soudojers; les hommes d'armes démontés se dispersent. Les seigneurs de Landas, deVondenay, de Saint- Venant , qui avoient la garde des trois fils du roi, jugeant trop vite la bataille perdue,

les forcent de s'éloigner. Landas et Yondenay, après avoir laissé les jeunes princes entre les mains de Saint -Venant , revinrent avec de

l'Angle, Saintré et Cervelles, se ranger auprès du roi.

Les troupes du dauphin s'étant débandées , celles du duc d'Orléans prirent lâchement la fuite avec leur chef. 11 ne resta sur le champ de bataille que l'escadron de cavalerie allemande et la division conduite par le roi , "à laquelle se joignirent plusieurs chevaliers qui n'avoient pu se résoudre h abandonner leur maître.

Instruit de la déroute des deux premiers corps françois, le prince de Galles ordonne à ses hommes d'armes de remonter à cheval. Jean Chandos dit au prince : «Sire, chevauchons avant;)) la journée est vôtre ; Dieu sera aujourd'hui M dans votre main; marchons au roi de France. » Je sais bien que par vaillance, il ne fuira » point, ainsi il nous demeurera.» Le prince répondit : « Allons, Jean! vous ne me verrez 1) d'aujourd'hui retourner en arrière. » Il crie aussitôt à sa bannière: « Bannière, chevauchez » avant! au nom de Dieu et de saint Georges!» et il descend de la colline avec toute son armée.

i.eroi, faisant seirer les rangs, marche aux Anglois qui sortoient (hi défdé pour l'attaquer : il se faisoit remarquer au milieu des siens par sa haute taille , son air martial et par les fleurs de lis d'or semées sur sa cotte d'armes : il éLoit

à pied comme le reste de ses chevaliers et tenoit à la main une hache h deux tranchants; arme des vieux Franks. A ses côtés étoit son fils, le jeune Philippe, à peine âgé de quatorze ans, comme le

lionceau auprès du lion. Tous les historiens conviennent que «i la quatrième partie de notre armée avoit combattu comme son roi , elle auroit remporté la victoire. Le choc fut rude : d'un côté c'étoit le prince INoir environné de Chandos , du captai de Buch , fameux rival de Du Guesclin, de d'Audeley, d'Aubrecicourt , des comtes de Warwich et de SufFolk , maréchaux d'Angleterre; de l'autre, le roi Jean accompagné de Jacques de Bouriion et de Pierre de Bourbon , père de ce Louis II de Bourbon , dont les vertus annoncèrent celles de Henri IV; des deux princes d'Artois, fils d'un traître et tous deux fidèles; des comte- de Saarbruck, de Nidau et de Nassau , tous trois Allemands et dignes d'être François; de Guichard de Beaujeu , de Guillaume de Nesle, de Guillaume de Montagu , de Richard de l'Angle , des sires de Chambly, de la Heuse, de Pons, de Tancarville, de Laval, de Damp-Marie, de La Tour, d'Humières , d'Urfé , de Duras , de Gaucher de Brienne, connétable de France et duc d'Athènes, double titre qui lui imposoit l'obligation de tomber avec gloire; de l'évêque de Châlons. qui

mourut le casque en tête comme Adhémar sur les murs de Jérusalem ; de Geofroj de Charny, le vaillant porte-oriflamme, d'Eustache de Ribaumont, si célèbre par la couronne de perles qu'Edouard lui donna devant Calais; de Lafayette et de La Rochefoucauld , noms que les armes ont cédé aux lettres; enfin de Jean de Saintré, réputé le plus brave chevalier de son temps et dont les romans gaulois ont consacré le nom.

La cavalerie allemande soutint bien la première charge; mais elle lâcha pied après avoir perdu les comtes de Saarbruck , de Kidau et de Nassau, qui la commandoient. Les chevaliers françoisdes diverses provinces, rangés avec leurs écuyers autour des

bannières de leurs suzerains , combattoient tantôt par pelotons séparés, tantôt mêlés et confondus. Le prince de Galles avec Chandos attaqua la division du connétable ; et le captai de Buch, avec les maréchaux d'Angleterre , se trouva en face du roi.

Jean le vit approcher avec une joie intrépide : abandonné des deux tiers de ses soldats, il ne lui vint pas même un moment la pensée de reculer ; résolu qu'il étoit de sauver l'honneur françois , s'il ne pouvoit sauver la France. Nos hommes d'armes avant raccourci leurs piques, le roi ne put les faire remonter à

cheval comme le prince de Galles avoit fait remonter les siens. Les Anglois étoient en outre accompagnés d'archers qui décidèrent de la victoire, en perçant de loin des fantassins pesants , qui ne pouvoient joindre leurs légers ennemis. L'armée angloise tout à cheval, se ruoit avec de grands cris sur l'armée françoise tout à pied. Les flots des combattons étoient poussés vers Poitiers, et ce fut près de cette ville que se fit le plus grand carnage. Les habitans , craignant que les vainqueurs n'entrassent pêle-mêle avec les vaincus refusèrent d'ouvrir leurs portes.

Déjà les plus braves avoient été tués; le bruit diminuoit sur le champ de bataille; les rangs s'éclaircissoient à vue d'œil ; les chevaliers tomboient les uns après les autres , comme une ibrêt dont on coupe les grands arbres. Charny, haussant l'oriflamme, luttoit encore contre une foule d'ennemis qui la lui vouloient arracher. Jean, la tête nue (son casque étoit tombé dans le mouvement du combat), blessé deux fois au visage, présentoit son front sanglant à l'ennemi. Incapable de crainte pour lui-même, il s'attendrit sur son jeune fils, déjà blessé en parant les coups qu'on portoit à son père; il voulut éloigner l'enfant royal, et le confia à quelques seigneurs; mais Philippe échappa aux mains

de ses gardes, et revint auprès de Jean, malgré ses ordres. N'ayant pas assez de force pour frapper, il veiiloit aux jours du monarque en lui criant : « Mon pore, prenez garde : à droite, à » gwuclie, derrière vous, » k mesure qu'il voyoit approch< r un ennemi.

Les cris avoient cessé. Charny, étendu aux pieds du roi , serroit flans ses bras roidis par la mort l'oriflamme qu'il n'avait pas abandonné; il n'y avoii plus que les fleurs de lis \ debout sur le champ de bataille : la France toute entière n'étoit plus que dans son roi. Jean ten.'isnt sa haclie des deux mains, défendant sa patrie, son fds , sa couronne et l'oriflamme, immoloit quiconque l'osoit approcher. 11 n'avoit autour de lui que quelques chevaliers abattus et percés de coups , qui se ranimoient dans la poussièj'e à la voix de leur souverain , faisoient un dernier effort, et retomboient pour ne plus se relever. Mille ennemis essayoient de saisir le roi vivant et lui disoient : « Sire, rendez-vous! » Jean, épuise de fatigue et perdant son sang, n'écoutoit rien et vouîoit mourir.

Un chevalier fend la foule , écarte les sodats, s'approche respectueusement du roi et lui parlant en fryngois : « Sire, au nom de Dieu, » rendez- vous 1 » Le roi, frappé du son de cette voix , baisse sa hache, et dit : o A qui

DE F RAIS CE. IIS

» me rendrai -je? A qui? où est mon cousin M le prince de Galles? si je le voyois, je parle- » rois. » — « Il n'est pas ici , répondit le che- » valier, mais rendez- vous à moi et je vous mè- » nerai vers lui. » — « Qui êtes-vous, repart le M roi? » — « Sire , je suis Denis

de Morbec, che-)) valier d'Artois. Je sers le roi d'Angleterre parce » que j'ai été obligé de quitter mon pays pour » avoir tué un homme. »

Jean ôta son gant de la main droite et le jeta au chevalier, en lui disant : « Je me rends » à vous. M Du moins le roi de France ne remit son épée qu'à un François.

On ne voyoit plus ni bannières, ni pennons de notre armée dans les champs de Poitiers. Le prince de Galles ignoroit encore toute sa gloire: Chandos lui conseilla de planter sa bannière sur un buisson , pour ralHir ses troupes et se reposer. On dressa une petite tente rouge : le prince y entra. Les officiers de sa chambre lui détachèrent son casque et lui présentèrent h boire; les trompettes sonnèrent le rappel. Les chevaliers anglois et gascons accourent, amenant avec eux un nombre prodigieux de prisonniers; il y avoit tel soldat qui à lui seul en avoit jusqu'à dix : on les traita avec une générosité extraordinaire: la plupart furent renvoyés sur parole , et .^ur la simple

promesse d'une rançon qu'on eut soin de ne pas rendre assez forte pour les ruiner.

Les deux maréchaux d'Angleterre arrivèrent auprès du fils d'Edouard , qui leur demanda des nouvelles du roi de France. «Sire, répon- » dirent- ils, nous ne savons ce qu'il est devenu, M mais il faut qu'il soit mort ou pris, car il n'a » pas quitté l'iiost. » Chandos avoit déjà jugé que Jean, par vaillance, ne fuiroit point; Warwicli déclare qu'il est mort ou pris, car il n'a pas cessé de combattre ; nous allons voir le prince de Galles proclamer Jean le plus brave gentilhomme de son armée : un monarque françois, dont la valeur est si hautement reconnue même de ses ennemis,

peut être vaincu sans cesser de régner ; les rois chevelus ne perdirent que sur la pourpre la couronne qu'ils avoient reçue sur un bouclier.

Le prince Noir dit à Warwich et à Cobham : « Allez, je vous prie, et chevauchez si » loin, que vous me puissiez apprendre nouvelle » du roi de France. » Warwich et Cobham partirent , et tout en chevauchant montèrent sur un tertre, afin de regarder autour d'eux. Ils découvrirent une troupe d'hommes qui marchoieut lentement et s'arrêtoient à chaque pas. Les deux barons descendirent aussitôt de la colline et piquèrent de ce côté. Ils sécrièrent

en approchant de la troupe : « Qu'est-ce cj 1 » On leur répondit : « C'est le roi de France qui » est pris : il y a plus de dix clievaliers et écujers » qui se le disputent. »

Jean , au milieu de ces soldats , menant son fils par la main , étoit exposé au plus grand péri! : les Anglois et les Gascons s'a rra choient tour à tour la proie ; ils i'avoient enlevée à Denis de Morbec. Chacun crioit en parlant du roi : « Je l'ai pris; je l'ai pris. » Jean disoit : « Menez moi courtoisement et mon fils aussi , w devant le prince de Galles, mon cousin. Ne » vous querellez point pour ma prise ; car je » suis assez grand seigneur pour vous faire tous » riches, o Ces paroles apaisoient un moment les hommes d'armes; mais ils n'avoient pas fait un pas qu'ils recommençoient leur contention. Warwich et Cobham se jettent dans la foule, écartent les soldats, leur défendent sous peine de vie d'approcher du roi , descendent de cheval , saluent le monarque et son fils, et les mènent k la tente du prince de Galles.

Déjà averti de l'approche du roi , le fils d'Edouard sortit pour recevoir le grand prisonnier, s'inclina devant lui jusqu'à terre, l'accueillit de paroles courtoises, le pria d'entrer dans sa tente , commanda d'apporter le vin et les épices, « et les présenta lui-même à

Jean, et à sou fils, disent 1-es Chroniques , en signe de fort grand amour. » Ainsi sont écrites au ciel les défaites et les victoires ; ainsi s'élèvent et tombent les empires! Huit siècles auparavant, le premier roi frank triompha des Visigoths presqu'au même lieu où Jean devint prisonnier des Anglois, et Charnj succomba en défendant l'oriflamme dans les champs où, quatre cents ans après lui , Larochejaquelein devoit mourir pour le drapeau blanc.

La nuit venue, le prince Woir fit dresser dans sa tente une table abondamment servie , où s'assireut avec le roi et son fils, les plus illustres prisonniers, Jacques de Bourbon, Jean d'Artois, les comtes de Tancarville, d'Estampes , deDamp- Marie, de Graviile et le seigneur de Parthenay. Les autres barons et chevaliers français , compagnons des périls et des malheurs de leur maître , étoient placés à d'autres tables. Le prince de Galles servoit lui-même ses hôtes; il refusa constamment de partager le repas du roi , disant qu'il n'étoit pas assez présomptueux pour s'asseoir à la table d un si grand prince et d'un si vaillant homme. « Cher sire, disoit-il à Jean , » ne vous laissez abattre, si Dieu n'a pas voulu M faire aujourd'hui ce que vous désiriez , mon- » seigneur mon père vous traitera avec tous ies » honneurs que vous méritez , et traitera avec

» vous à des conditions si raisonnables , que » vous en demeurerez pour toujours amis. Vous » devez certainement vous réjouir, quoique la M journée n'ait pas été vôtre , car vous avez ac- » quis le haut renom de |:rouesse ; vous avez » surpassé tous ceux de votre côté. Je ne dis » mie cela, cher sire, pour vous consoler, car » tous mes chevaliers qui ont vu le combat » s'accordent à vous en donner le prix et la » couronne. »

Jusque-là , Jean avoit supporté son malheur avec magnanimité; aucune plainte n'étoit sortie de sa bouche , aucune marque de loiblesse n avoit trahi l'homme; mais quand il se vit traiter avec cette générosité; quand il vit ces mêmes ennemis qui lui refusoient sur le trône le titre de roi de France , le reconnoître pour roi dans les fers ; alors il i^e sentit réellement vaincu. Des larmes s'échappèrent de ses yeux et lavèrent les traces de sang qui restoient sur son visage. Au banquet de la captivité le roi très-chrétien put dire comme le saint roi : Mes pleurs se sont mêlés au vin de rrm coupe.

Le reste des prisonniers se prit à pleurer en voyant pleurer le roi : le iestin lut un moment suspendu. Les guerriers François, si bons jutïes en nobles actions , regardoient avec un murmure d'admiration leur vainqueur, à peine âgé de vingt-

six ans. « Quel monarque il promet à sa patrie, 1) disoient-ils , s'il peut vivre et persévérer dans » sa fortune! »

Les paroles des malheureux sont prophétiques : si le prince de Galles entendit celles de ses prisonniers , il put avoir , à la vue des inconstances du sort , un pressentiment de ses propres destinées. Ce prince vécut peu de jours. Son fils qui monta sur le trône d'Angleterre, trahi par ces mêmes nobles qui avoient combattu à

Poitiers , obbgé de recourir à la protection de l'héritier du roi Jean , déposé par un parlement ingrat, enfermé dans une tour, son fils, dis-je , condamné à mourir de faim, lutta plusieurs jours contre la mort , désirant en vain à son dernier soupir les miettes de ce repas que son père , victorieux , servit à un monarque infortuné. La gloire même du vainqueur de Poitiers a péri dans les champs où elle jeta une si vive lumière. ' -

Au-dessus de l'ancienne abbaye de Nouille et du village de Beauvoir en Poitou , sur le haut d'une colline couverte de joncs marins, on croit trouver les vestiges d'un vieux camp. Vers le milieu de ce camp , on remarque l'ouverture d'un puits à demi comblé : c'est tout ce qui atteste le passage d'un héros. Le village de Maupertuis a disparu ; personne dans le pays ne se souvient

qu'il ait existé. Par une autre bizarrerie du sort, le lien où Ion voit les traces du camp anglois s'appelle aujourd'hui Gartbage ; comme si la fortune , pour se jouer des hommes , s'étoit plu à effacer un nom fameux par un nom plus fameux encore, une ruine par une ruine, une vanité par une vanité ^

^ Voyez sur ce mot de Carthage I'Essai de dissertation SUR LE CAMPUS VocLADE\sis, dans les dissertations de Lebœuf. Voyez encore les vies des capitaines illustres au moyen âge , par M. Mazas. On trouve dans ce consciencieux ouvrage des renseignements sur la bataille de Créci , de Poitiers et d'Azincourt. J'ai dans mon récit corrigé les noms propres misérablement estropiés par nos historiens qui ont suivi Froissard et les chroniques de Flandi-e. L'édition de Froissard, par M. Buchon , m'a beaucoup servi pour ces corrections , bien que je n'adopte pas entièrement toutes les lectures. J'ai reçu aussi de Poitiers, sur la bataille de ce nom , des plans et des documents

JEAN II

De i356 à i364.

Lia France paroît perdue; ses finances sont épuisées; ses armées se changent en troupes de brigands qui la déchirent; ses peuples se soulèvent; ses Etats attaquent le trône laissé vide par la captivité du roi ; un prince du sang , échappé de prison . vient mêler aux violences de l'étranger les discordes domestiques; il donne du poison à l'héritier de la couronne captive : des traîtres dans l'Eglise et dans la Noblesse , des factieux dans le.

Tiers-État; au dedans les séditions et les crimes du tribunat , au dehors les horreurs de l'anarchie civile et militaire ; et pour seul remède à tant de maux un prince à peine âgé de dix-huit ans, que son projet de fuite avec le roi de Navarre et sa conduite à la bataille de Poitiers n'avoient fait estimer ni des François, ni des ennemis. Qui auroit pu croire que cet enfant étoit Charles le Sage, sauveur de son peuple, et l'un des plus utiles rois qui aient gouverné les hommes ?

Mais Charles V n'étoit que la tête; il lui falloit un bras, et Dieu avoit en même temps formé ce bras. Tandis que le dauphin se retiroit obscurément de Poitiers, méprisé des vainqueurs, un pauvre gentilhomme aussi inconnu que lui, combattoit pour Charles de Blois dans les bruyères de la Bretagne. Sans beauté , sans grâce, sans fortune, d'un esprit si peu ouvert, qu'on ne lui avoit jamais pu apprendre à lire, ce gentilhomme, demi -paysan, n'avoit rien en apparence de ce qui annonce les héros, hors la valeur. Nos chroniques, qui en parlent pour la première fois à cette

époque, l'appellent un certain jeune bachelier. C'étoit pourtant là Du Guesclin , le premier grand capitaine que l'Europe eût vu depuis !es jours de Rome , et £ue nos aïeux nommoient le bon connétable:^

tant ce sol de France est fécond! tant notre patrie a de ressources dans le malheur !

Charles et Du Guesclin viennent ensemble et l'un pour l'autre, et tous les deux pour la nation; d'autant plus illustres que tout est entraves à leurs victoires. Lorsque Dieu envoie les exécuteurs de sa vengeance , le monde est aplani devant eux; ils ont des succès extraordinaires avec des talents médiocres ; aucun adversaire habile ne leur dispute le triomphe, tout s'arrange pour que leurs fautes mêmes servent à augmenter leur puissance. Le ciel, afin de les seconder , assied sur tous les trônes la folie et la stupidité; pas un général dans les camps, pas un ministre dans les conseils. Ces exterminateurs obtiennent la soumission du peuple , au nom des calamités dont ils sont sortis , et de la terreur que ces calamités ont inspirée. Traînant après eux un troupeau d'esclaves armés , déshonorés par cent victoires , la torche à la main, les pieds dans le sang, ils vont au bout de la terre comme des hommes ivres, poussés par Dieu qui fait leur force , et qu'ils renient.

Mais lorsque la Providence, au contraire, veut relever un royaume et non l'abattre; lorsqu'elle emploie des serviteurs et non des ennemis ; lors qu'elle destine à ces serviteurs une vraie gloire et non une épouvantable renommée , loin de ieuu

rendre la route facile , elle leur oppose des obstacles dignes de leurs vertus. C'est ainsi que 1 on peut toujours distinguer le Fléau

du Sauveur, l'homme envoyé pour détruire et l'homme venu pour réparjer. Le premier paroît dans l'absence des talents et du génie ; le second lencontre à chaque pas d'habiles adversaires capables de balancer ses succès; l'un n'a rien contre lui, est maître de tout , se sert pour réussir de moyens immenses; l'autre a tout contre lui, n'est maître de rien , n'a entre les mains que les plus foibles ressources. Le dauphin se mesure avec Edouard, monarque puissant, heureux guerrier, souverain d'un royaume florissant , et de la moitié de la France; il lutte contre Charles le Mauvais, prince qui donnoit par ses crimes de l'importance à ses artifices, contre Marcel , Le Coq et Peequigny, triumvirat redoutable par la triple alliance du pouvoir populaire, aristocratique et religieux. Du Guesdin combat le prince de Galles , Chandos , le captai de Buch , rivaux qui le surpassoient en renommée et 1 égaloient en mérite. Sans argent, sans crédit, c'est en vendant les joyaux de sa femme qu'il fait vivre ses compagnons d'armes. Tantôt il n'a pour soldats que des chevaliers braves, mais indoc;il('s, et des paysans indisciplines; tantôt son armée est composée d'un ramas de

Lrigands qui ne lesuivent que par le miracle de sa gloire. Et cependant le prince et le sujet viennent à bout de leur œuvre; ils battent l'étranger, rétablissent l'ordre, font refleurir les lois, les lettres, le commerce et l'agriculture. Tous deux , après avoir brillé ensemble sur la scène du monde, en sortent tous deux presque en même temps : le Bon Connétable va dormir à Saint- Denis aux pieds de Charles le Sage. Réveillés de nos jours dans leurs tombeaux , toujours liés par la même destinée, ils se sont revus après une nuit de quatre siècles : les cendres du roi qui avoit arraché aux Anglois notre terre natale ont été jetées au vent , et des mains françoises ont brisé le cercueil de Du Guesclin ; arche sainte devant qui tomboient les remparts ennemis.

Paris, après la bataille de Poitiers, reçut le jeune Charles avec des honneurs et des respects; soit que les hommes ne se puissent d'abord empêcher de saluer le malheur comme leur maître, soit qu'ils cherchent à s'acquitter vite envers lui, afin de s'en éloigner ensuite sans remords , et de mettre à l'aise leur ingratitude. Le dauphin avoit été nommé par sou père lieutenant général du royaume, quelque temps avant la bataille de Poitiers. Ce fut en cette qualité qu'il gouverna la France jusqu'à sa majorité, époque à laquelle il prit le titre de régent, que personne ne lui cou-

testa. Le premier soin de Charles fut de convoquer les Etats qui , dans leur dernière session , s'étoient ajournés au mois de novembre. Ils se réunirent dans la chambre du parlement.

Huit cents députés composoient toute l'assemblée de la langue d'Oyl : la Noblesse étoit présidée par le duc d'Orléans , frère du roi ; le Clergé, par Jean de Craon , archevêque de Reims, et le Tiers-Etat, par Etienne Marcel, prévôt des marchands. Le chancelier prononça le discours d'ouverture : il engagea les députés à s'occuper des besoins de la France, et de la délivrance du roi. Les Ordres s'assemblèrent séparément, nommèrent une commission composée de cinquante membres pris dans les trois Ordres, et choisis parmi les députés les plus opposés au prince. Cette commission devoit travailler à un projet de réforme générale.

Les bases de ce plan arrêtées, on pria le dauphin de se rendre aux cordeîiers , où les Etats s'étoient transportés. Ils voulurent obliger le jeune prince de tenir secret ce qu'ils avoient à lui dire; il s'y refusa.

Alors l'évêquç de Laon , Robert le Coq , se leva, et prit la parole: il rejeta les malheurs publics sur les flatteurs et les

conseillers dont le roi Jean s'étoit entouré; il présenta une liste de proscription de vingt-deux personnes , requé-

rant que leur procès leur fût fait ; il proposa la formation d'une commission tirée du sein des Etats, pour surveiller les différentes branches de l'administration; enfin, il demanda que Charles ne pût prendre aucune mesure sans l'avis d'un conseil également choisi parmi les députés : l'évêque termina son discours en sollicitant la liberté du roi de Navarre., A ce prix , les Etats offroient la levée de trente mille hommes d'armes, une imposition d'un dixième et demi, ou de trois vingtièmes, sur les biens de la Noblesse et du Clergé. Le Tiers -Etat s'engageoit à équiper et à payer par chaque dix feux un homme d'armes.

On est étonné de voir un corps qui n avoit encore aucune expérience marcher si directement à son but , et suivre d'un pas ferme les routes que l'on a depuis suivies.

Ces Etats de 1356 (5 février) , et ceux de 1357 (7 octobre), se trouvèrent à peu près dans la même position que l'assemblée législative en i792. La France, à ces deux époques, avoit à résister à une guerre étrangère , tandis qu'elle s'occupait intérieurement de la réforme de ses lois, et qu'une grande révolution politique s'opéroit. La même cause donnée amena quelquesuns des mêmes efiets : les Etats de 1356, par cet instinct naturel qui pousse les agrégations d'hommes comme les individus à profiter des

circonstances, se constituèrent: déjà ils avoient fait un grand pas depuis les précédentes sessions; ils en firent un bien plus considérable après la bataille de Poitiers.

Mais la pression des armes étrangères, les résistances locales , les divisions intérieures, corrompirent ces éléments, et produisirent quelque chose des crimes dont nous avons été témoins en 1793. Des tribuns s'élevèrent : Marcel, Robert Le Coq et Pecquigny, exaltèrent les passions de la multitude. Marcel, devenu le maître, disposoit à son gré de ces rois demi-nus, abrutis par la misère, vrais sauvages au milieu de la civilisation , mais sauvages dégradés de la noblesse des bois , et n'ayant que l'orgueil des haillons.

Le roi de Navarre , délivré de sa prison d'Arleux en Pailleul par Jean de Pecquigny, gouverneur d'Artois (1 357) , accourut à Paris et vint augmenter la discorde. Il harangua le peuple convoqué dans le Pré aux Clercs. Il y eut des espèces d'assemblées du Forum aux Halles et à Saint-Jacques de l'Hôpital , où Marcel, Consac , échevin , Jean de Dormans , chancelier du duché de Normandie, et le dauphin lui-même, prononcèrent des discours devant le peuple qui passoit d'une opinion à l'autre , en écoutant tour à tour les orateurs. On n'a pas même vu

cela en 1 793 ; le peuple , qui prit alors une part si active aux événements, ne délibéra jamais en masse, et ne contraignit point les principaux personnages de l'état à venir plaider leur cause devant lui : la Convention même rejeta l'appel au peuple.

Paris devint un moment, en 1 357, une espèce de démocratie ancienne, au milieu de la féodalité. On inventa des couleurs nationales; on prit le chaperon mi-partie de drap rouge et pers (bleu verdâtre) , avec des fermails d'argent émaillé, portant cette inscription : A bonne fin. On ouvrit les prisons sur la demande du roi de Navarre qui donna lui-même la liste des criminels que l'on devoit relâcher, à savoir : « Larrons, » meurtriers y voleurs de

grands chemins^ faux- » moîinojeurs , faussaires ^ coupables de viol^ » ravisseurs de femmes , perturbateurs du re- » pas public , assassins , sorciers , sorcières , et » empoisonneurs. » Tout cela fut suivi de massacres. Le roi ne périt point dans ces troubles, car il étoit prisonnier des Anglois ; mais l'héritier du trône fut exposé au danger le plus imminent.

Et qu'on ne dise pas que mettre un roi en jugement étoit une idée qui ne pouvoit venir alors; tout au contraire , c'étoit une idée naturelle aux anciens temps.

Le dix-huitième article du testament de. Char-

lemagne contient cette disposition remarquable: « Si quelques-uns de nos petits-fils nés ou h naître)) sont accusés , ordonnons qu'on ne leur rase » pas la tête , qu'on ne leur crève pas les yeux , >; qu'on ne leur coupe pas un membre, ou qu'on » ne les condamne pas h mort , sans bonne dis- » cussion et sans examen ^ » C'est Charlemagne qui parle ainsi , et dont les petits-fils nés ou à naître dévoient être des rois !

Sous sonfils, LouisleDébonnaire,uneassemblée uationalejugea et condamna Bernard, roi d'Italie; une autre assemblée força ce même empereur, Louis, à descendre du trône , comme une autre assemblée l'y fit remonter. Peu de temps avantl'avénement de la branche des Valois à la couronne, le parlement d'Angleterre avoit ôté la couronne à Edouard II , père d'Edouard III. L'esprit des deux premiers ordres des Etats du moyen âge , tendoit à établir un droit de suprématie sur l'autorité royale : l'Eglise romaine délioit les

'* De nepotibus verô nostris , scilicet liliis prasdictolum filiorum nostrorum, qui ex eis vel jam nati sunt vel adhue nascituri aunt , placuit nobis praecipere ut nullus eoruui per quaslibet occasiones quemlibet ex illis apud se accusatum sine justâ discussione atque examinatione aut occidere , aut membrîs mancare , aut exciecare, aut invitum tondere faciat, (Capitul. Baluz. , tora. I , j)aç;. 446.)

lÊ*^

sujets du serment de fidélité , et les conciles généraux privoient les papes delà tiare; les grands vassaux regardoient les rois comme leurs pairs; ce principe d'égalité n'a voit besoin que de la force et du malheur pour produire sa conséquence naturelle. Croit-on , par exemple , que Charles le Mauvais qui avoit empoisonné le dauphin, qui avoit formé le dessein d'enlever le roi Jean , de l'enfermer dans une tour et de l'y tuer , se fût fait scrupule de juger ce même monarque? Les diètes d'Allemagne conservoient le principe de l'élection à l'empire , et ces diètes déposoient les empereurs. Une assemblée de notables adjugea en France la régence d'abord , ensuite la couronne , à Philippe de Valois : on est bi jn près de retirer le sceptre lorsqu'on le donne.

Quant aux Communes, celles de Flandre tenoient leurs princes en tutelle; les Communes d'Angleterre avoient eu voix dans l'arrêt qui condamna Edouard II ; elles eurent voix encore dans la déposition de Richard IL Les Communes de France en 1355, 1356 et 1357, constituèrent les Etats sans s'embarrasser des privilèges de la royauté, sans demander la sanction du prince pour rétablir l'indépendance.

Le droit divin n étoit point encore passé en principe : les rois disoient bien qu'ils ne tenoient

leur pouvoir que do Dieu et de leur épée , mais c'étoit toujours en repoussant les prétentions de quelque puissance étrangère, non en combattant une autorité nationale. Jean Petit, sous Charles VI , soutint publiquement à propos du meurtre du duc d'Orléans, la doctrine du régicide. A la (in du seizième siècle , le parlement de Paris commença le procès criminel de Henri IJf. Mariana ressuscita la doctrine de Jean Petit avant que Milton I établit dans la cause de Charles 1". 11 faut donc reconnoître que le principe abstrait de l'inviolabilité de la personne du souverain , principe si sacré, si salutaire , appartient à cette monarchie constitutionnelle que liguorance passionnée se figure être contraire au pouvoir comme à la sûreté des rois; il faut reconnoître que l'aristocratie et la théocratie avoient jugé, déposé et tué des souverains avant que la démocratie imitât cer exemple.

La trêve qui suivit la bataille de Poitiers , au lieu d'être favorable à hi France et aux travaux des Etats , augmenta !a confusion.

Les troupes nationales et étrangères dont on n'ayoit plus besoin, et que Ion ne pou voit solder, se débandèrent; elles élurent des chefs, et formèrent ces grandes-compagnies qui désolèrent la France. Une de ces compagnies, qui se surnomma societa dell acquisto , ravagea

la Provence, et iit trembler le pape dans Avignon. Après ces premières compagnies parurenl les routiers et les tard -venus qui battirent Jacques de Bourbon à Brignais (1361), lequel mourut de

ses blessures , ainsi que son fils Pierre : le jeune comte de Forez fut tué dans l'action. Arnaud de Cervolles, surnommé l'Archiprètre , le chevalier Verd, le petit Meschin, Aymèrigot Téte-Noire, et plusieurs autres rappeîoient, par leurs faits d'armes, dans les gorges des vallées qu'ils occupoient, dans les châteaux dont ils s'étoient emparés, tout ce que les romans nous racontent des mécréants et des enchanteurs.

Un autre fléau avait éclaté, la Jacquerie. Les paysans se révoltèrent contre les gentilshommes auxquels ils avoient rendu le nom de Jacques Bonhomme y que les gentilshommes leur avoient d'abord donné : ils accusoient , ce qui étoit vrai , une partie de la noblesse d'avoir fui à Poitiers , de sorte que leur insurrection venoit à la fois du sentiment de l'oppression qu'ils avoient subie, delà soif d'indépendance qu'ils ressentoient, du désir de venger le roi, et d'un mouvement patriotique contre l'invasion étrangère. Ils combattirent les bandes angloises avec un courage qui eût plus tôt délivré la France , s'ils eussent été imités. Le soulèvement des paysans du BeauYoisis , du Soissonnois et de la Picardie

TOME IV

sif^iiale la naissance de la monarchie des Etats, comme le soulèvement des laboureurs de la Vendée marque la fin de cette monarchie. Au milieu des épouvantables cruautés de la Jacquerie, Guillaume Caillet, Guillaume Lalouette et le valet de ferme de celui-ci , le Grand-Ferré ^ lurent pourtant des héros.

Les paysans, tant ceux qui s'étoient soulevés que ceux qui étoient restés chez eux , avoient fortifié leurs villages et placé des sentinelles dans les clochers de leurs paroisses : à l'approche de l'ennemi, ces sentinelles tintoient la campane ou donnoient l'alarme avec un cornet; aussitôt les laboureurs répandus sur les champs se réfugioient dans léglise. Les riverains de la Loire se retiroient la nuit dans des bateaux qu'ils arrêtoient au milieu du fleuve. A Paris, on défendit de sonner les cloches, excepte celle du coiwre-feu (1358) depuis les vêpres chantées jusqu'au grand jour du lendemain ^ afin que les bourgeois en faction ne fussent distraits par aucun bruit. Les chemins se couvrirent d'herbe, les monastères furent abandonnés; les sillons laissés en friche ne servirent plus que de camps aux différentes troupes de brigands, de Jacques, de soudoyers anglois , navarrois , frauçois , qui s'y succédoient comme des hordes d'Arabes passant dans le désert :

on ne reconnoissoit l'existence des hommes dans ces solitudes , qu'à la fumée des incendies qui s'élevoit des hameaux. Nous avons encore les complaintes latines que l'on chantoit sur les malheurs de ces temps, et ce couplet pour les Bonshommes :

Jacques Bonshommes , Cessez , cessez , gens d'armes et piétons , De piller et manger le bonhomme , Qui de long-temps Jacques Bonhomme Se nomme.

Voilà ce que firent les Jacques , les compagnons , les bourgeois de Paris : la France leur fut redevable du commencement d'une infanterie nationale qui remplaça l'infanterie féodale des Communes, joint à ce sentiment d'indépendance naturel à la force armée; force tyrannique quand elle triomphe régulièrement, libératrice quand elle naît spontanément dans le sein d'un peuple opprimé.

La France ne fut point délivrée de la conquête, sous Charles V, par l'énergie des masses populaires comme dans la dernière révolution, mais par la sagesse de la couronne; aussi la délivrance fut-elle plus lente. Il ne resta de l'insurrection parisienne que les fossés creusés et les remparts élevés en moins de deux ans par les bourgeois ,

dans un nionn^sit do ten'cnr panique excilcc par iVlarcol.

. La révolulion politique produite par les Etats de 1 356 et 1 357 ne passa point les murs de Paris. Paris ne donnait pas alors le mouvement au royaume; Paris n'étoit point la capitale de la France, c'étoit celle des domaines du roi: grande Commune qui agissoit spontanément , que les autres Communes n'imitoient pas, et dont elles savoient à peine le nom : Saint-Denis en France, en raison de sa célébrité religieuse, étoit beaucoup plus connu que Paris. Dans le pays de la langue d'Oc et même de la langue d'Oyl , il y avoit des villes qui égaloient en richesses et surpassoient en beauté cette boueuse Lutècc dont Philippe Auguste avoit à peine fait paver quelques rues.

Des germes de liberté politique se trouvèrent donc perdus au milieu de la monarchie féodale qui, bien qu'ébranlée dans ses institutions, étoit encore toute-puissante par ses mœurs. iVussi, après les Etats de 1356 et 1357, voit-on le pouvoir à peine né de ces Etats décroître. La couronne, qui les avoit convoqués pour se défendre, en eut peur : leur retour dans des temps de calamités , ne parut phis qu'un signal de détresse , et leur souvenir se lia à celui des malheurs qu'ils navoient pas faits, et qu'on ne leur laissoit pas

le temps de réparer. Le Parlement, dans leur abseuce , usurpa le pouvoir politique qui leur échappoit , particulièrement le droit de doléanceet desanctionde l'impôt. Quoiqu'il en soit, c'est cette monarchie des trois Etats substituée k la monarchie Féodale, qui nous a transmis la monarchie constitutionnelle , après la courte apparition de la monarchie Absolue de Louis XIV et de Louis XV.

La paix fut conclue entre le Régent et le roi de Navarre, en iSSg. La même année, la trêve avec l'Angleterre expira. On se battit, on négocia pour la délivrance du roi Jean. Un projet honteux de traité fut proposé, et rejeté par les trois Ordres des Etats. Guillaume de Dormans, avocat général , du haut du perron de marbre de la Cour, lut le traité au peuple assemblé; le peuple s'écria que ledit traité nétoit point passable ni faisable , et que toute la nation étoit résolue de faire bonne guerre au roi angiois.

Advint enfin le traité de paix de Brétigny, signé à Brétigny-lez-Chartres, le 8 mai 1360. Une observation qui me semble avoir échappé aux historiens doit être faite : Jean, en cédant tant de provinces à Edouard, ne cédoit pourtant presque rien des domaines de son royaume proprement dit. C'étoit des seigneurs indépen-

dants, les La Marche, les Cominges, les Périgord, les Châtillon, les Foix, les Armagnacs, les Albrets , qui cliangeoient seulement de seigneur, qui, ne reconnoissant jamais que la couronne de France eût eu le droit de leur donner un autre suzerain , en appelèrent sous Charles V à cette couronne , et secouèrent le joug étranger. Ainsi ce démembrement de la monarchie féodale ne se pourroit comparer en aucune manière au démembrement de la monarchie compacte et constitutionnelle d'aujourd'hui.

Le roi Jean revint en France , après quatre ans un mois et six jours de captivité, le 25 octobre 1360; il assista à un tournois à Saint-Omer, vint prier à Saint-Denis, ce qui valoit mieux , et fit son entrée dans Paris le i 3 décembre. Il marchoit sous un drap d'or soutenu par quatre lances ; des fontaines de vin couloient dans les rues tapissées : le peuple françois admire le malheur comme la gloire.

A cette époque, Du Guesclin s'attacha au service de la France. Il commençoit à devenir fameux. « Vous verrez (lecteur) une âme forte)) nourrie dans le fer, pétrie sous des palmes, » dans laquelle Mars fit école long-temps. La » Bretagne en fut l'essai, l'Anglois son boute-

» hors, la Castille son chef-d'œuvre; dont les » actions n'étoient que hérauts de sa gloire, » les défaveurs, théâtres élevés à sa constance , » le cercueil , embassenient d'un immortel tro- » phée. » (J^ie de Du Guesclin.)

La France avoit perdu des provinces par le traité de Brétigny ; elle reçut, en compensation de cette perte, un présent qui lui devint funeste : Philippe de Rouvre, âgé de quinze ans, dernier duc de la première maison de Bourgogne qui avoit subsisté trois cent trente années depuis Robert de France, premier duc, fils du roi Robert, et pelit-fils de Hugues Gapet, mourut au château de Rouvre vers les fêtes de Pâques, en 1362. Le duché et une partie du comté de Bourgogne, et tout ce qui provenoit de l'héritage direct d'Eudes IV , échut au roi Jean , fils de Jeanne de Bourgogne, sœur d'Eudes. Jean avoit d'abord réuni cette riche succession cl la couronne; s'il eût maintenu cette réunion^ il auroit évité bien desmalheurs à sa race; mais il donna l'investiture du duché de Bourgogne à son quatrième fils Philippe, premier duc de la se-

conde maison de Bourgogne : «Pour reconnoître, » disent les lettres datées de Germiny le 6 sep- » tembre 1363, le zèle que Philippe lui avoit » témoigné à lui Jean , en s'exposa nt à la mort » et combattant intrépidement à ses côtés à la

M bataille de Poitiers, où ce iils si cher avoit été)> blessé et fait prisonnier avec lui. » Ces mêmes lettres instituent le duc de Bourgogne, premier pair de France. Jean régularisa le guet ou la garde nationale à Paris, et retourna en Angleterre pour mourir.

Se voulut-il donner lui-même en otage au lieu de son fils, le duc d'Anjou , qui avoit faussé sa foi? Gela est Lien dans son caractère. Retourna-t-il à Londres afin de satisfaire une passion, causa joci? dit le continuateur de Nangis. Auroit-il été le rival d'Edouard auprès de la comtesse de Salisbury? Edouard avoit cinquante ans; la comtesse n'étoit plus jeune; Jean lui-même étoit âgé de quarante-quatre ans. Les personnages qui avoient figuré sous Philippe de \ alois vieillissoient; un grand nombre d entre eux avoient déjà quitté la scène, un monde nouveau s'élevoit; le prince Noir, qui ne fut jamais populaire eu Angleterre , étoit devenu prince souverain d'Aquitaine ; on entrevoyoit déjà dans Charles régent , Charles le Sage; Du Guesclin faisoit oublier le héros de Poitiers. Jean termina-t-il sa tragique histoire par un roman? On peut tout croire des hommes. Jean mourut le 8 avril de l'année 1364 : quatre mille torches et quatre mille cierges éclairèrent ses funérailles dans l'église de Saint-Paul à Londres : c'étoit moins de

flambeaux que les Auglois n en avoient allumés pour voir les morts sur le champ de bataille de Gréci.Le corps du roi Jean fut

rapporté en France et enterré auprès du grand autel de l'abbaje de Saint-Denis, le 6 de mai de la même année 1 364. En dehors du règne de Jean remarquons la république de Nicolas Rienzi à Rome , et la condamnation de Marin Falieri, doge de Venise. De temps en temps les principes populaires se faisoient jour , comme les volcans à travers les ma.sses qui pèsent sur eux.

CHARI.ES V.

De i364à i380.

Une seule qualité doit être relevée dans Charles V, parmi celles qu'il possédoit : la connoissance des hommes et l'intelligence nécessaire pour les apprécier. Il se servit de ce qu'il y avoit de supérieur autour de lui, sans être obligé d'atteindre lui-même à une grande supériorité. A n'en citer que deux exemples, il choisit pour ses armées Bertrand Du Guesclin et Bureau de Larivière pour ses conseils. Les défauts mêmes de Charles V lui furent utiles; la foiblesse de son corps, le condamnant à la retraite, favorisa le développement de son esprit. Du Guesclin délivra

la France des grandes-compai^nies en les menant en Espagne. Les guerres du prince de Transtamare et de Pierre le Cruel se mêlèrent aux guerres de la France, et amenèrent des révolutions où le prince Noir et Du Guesclin augmentèrent leur renommée. En Bretagne Clisson avoit paru, Charles de Blois avoit été tué k la bataille d' Au rai.

Les grands barons de la Gascogne se soulevèrent contre les Anglois qui les avoient opprimés. Charles V lit sommer le prince Noir de se rendre à Paris pour oujt droict sur les dictes com-

plaintes et griefs émeus de par vous à faire sur vostre peuple qui clame à avoir et à oujr ressort en nostre cour et à ce nj êtes point de faulte. Un valet de l'autel du roi porta à Londres une lettre de Charles V qui dénonçoit la guerre h Edouard : celui-ci ne pouvoit en croire ses yeux; lui et ses ministres examinèrent à diverses reprises les sceaux attachés à cette déclaration inattendue. Edouard, endormi sur les lauriers de la victoire, ne s'étoit aperçu ni de la fuite des ans, ni des changements survenus autour de lui , ni de ce renouvellement de la race humaine au milieu de laquelle restent quelques hommes du passé que l'on ne comprend plus , et qui ne comprennent rien. L'astre du vainqueur de Créci pàlissoit : sa gloire d'un autre siècle

ne touchoit plus une jeunesse qui, avec d'autres passions, découvroit un autre avenir. Le lecteur de l'histoire est comme l'homme qui avance dans la vie, et qui voit tomber un à un ses contemporains et ses amis ; à mesure qu'il tourne les pages, les personnages disparoissent; un feuillet sépare les siècles , comme une pelletée de terre les générations.

Chandos n'étoit plus; le prince de Galles étoit mourant. Edouard fit une tentative pour aborder en France , dans le dessein de secourir Thouars , la dernière place qui lui restât en Poitou : cette fois la mer méconnut sa tête blanchie et le repoussa ; le vent de la fortune enfloit d'autres voiles. Le prince de Galles, transporté à Londres, expira âgé de quarante-six ans , au palais de Westminster. Il laissoit un fils, le malheureux Richard II, à qui l'on disputa jusqu'à la légitimité de sa naissance. Edouard III ne tarda pas à suivre le prince Noir dans la tombe : ce n'étoit plus le brillant chevalier de la comtesse de Salisburj ; c'étoit l'esclave

d'une courtisane qui le vola sur son lit de mort , et lui arracha l'anneau qu'il |>0rtoit au doigt (i 377).

On peut remarquer en 1371 , la naissance, de Jean de Bourgogne et de Louis . duc d'Orléans : ainsi se forme la chaîne des pro-

spêrilés et des calamités des empires. Le grand scliime d'Occident éclata en 1379 ynti la mort de Grégoire Xi, et la double élection d'Urbain VI et de Clément VJI. Charles V adhéra h ce dernier pape, et l'Université suivit le même parti. Des troubles commencèrent en Flandre : le duc de Bretagne, tenant ferme ùr l'alliance angloise, vit la noblesse de son duché se soulever contre lui. Enfin Du (incsclin, après avoir éprouvé une disgrâce de cour, et remis peut-être l'épée de connétable à Charles V, ce qui n'est pas prouvé, alla mourir devant Castel-JVeufde Randan. On sait que les clefs de la ville furent remises h son cercueil ; il respiroit encore cependant , lorsqu'elles furent apportées. Dans le testament de Du Guesclin , et dans le codicile de ce testament , daté du 9 et du iO juillet 1 380, il prend le titre de connétable de France. Bertrand dit à Olivier de Clisson , son compagnon: « Messire Olivier, je sens que la ^) mort m'approche de près, et ne vous puis dire » beaucoup de choses. Vous direz au roi que je » suis bien marrj que je ne lui ai fait plus long- » temps service , de plus fidèle n'eussé-je pu , et, » si Dieu m'en eût donné le temps, j'avois bon ^> espoir de lui vuider son royaume de ses ennew mis d'Angleterre. Il a de bons serviteurs qui s'y <» emploieront de mêmes effets que moi ; et vous,

» messire Olivier, pour ie premier. Je vous prie M de reprendre l'ëpée qu'il me commit, quand » il me donna l'épée de connétable, et la lui » rendre; il sçaura bien eu disposer et Taire élec- » tion de personne digne. Je lui recommande ma » femme et mon frère , et adieu , je n'en puis » plus. » Du Guesclin n'écrivoit pas, mais il savoit signer. J'ai vu sa signature, Bertrand ,'à\\ bas de quelques dispositions de famille.

Charles V ne survécut à Du Guesclin que de deux miois et quatre jours; il mourut au château de Beauté-sur-Marne , le 1 6 septembre à midi, de fan 1380. Ce prince disoit des rois : « Je ne les trouve heureux que parce qu'ils » peuvent faire du bien : » mot qui peint toute » sa vie.

Le règne de Charles V fut un règne de réparation, et de recomposition de la monarchie. L'art militaire fit des progrès considérables sous le Bon Connétable, Bayard, dans sa jeunesse, Turenne, dans son âge mur. Une sagesse obstinée renferma Charles V dans son palais; il se souvenoit de Créci et de Poitiers; il vouloit confier le sort de la France, non à l'impétuosité, mais à la patience du courage françois. Il laissa le royaume ouvert à toutes les courses d'Edouard qui promena ses troupes de Bordeaux h. Calais et de Calais à Bordeaux, tant qu'il voulut. JNos

soldats voyoient avec dépit, du haut des remparts où on les tenoit confinés , ces courses ; mais les Anglois perdoient toujours quelques places, les provinces cédées se fatiguoient du joug étranger ; les anciens grands vassaux de la couronne portoient leurs plaintes aux pieds de Charles V qui , la main appuyée sur le cœur de la France et sentant la vie revenir, parloit en maître.

CHARZiES VI.

De i380 à i4'i2.

La minorité de Charles VI fut en proie aux déprédations et aux rivalités des trois oncles paternels et tuteurs de ce prince , les ducs d'Anjou , de Berry et de Bourgogne : le duc de Bourbon , homme estimable , ne put presque rien pour contre-balancer les maux d'une administration sans talent et sans justice.

Soulèvement de Rouen et de Paris ; Juifs, fermiers et receveurs, pillés et massacrés; Etats où Ion entend parler du peuple et de la nation; guerre civile en Bretagne: désordres occasionnés par le schisme : tel est le prologue de la tragédie dont le premier acte s'ouvre à la folie de Charles VI. Le vertueux avocat général

Jean Desmarets fut traîné à l'écliafaud comme complice des séditions auxquelles il avoit au contraire opposé l'autorité de sa vertu.

«Maître Jean, lui disoit-on , en le menant » au supplice , criez merci au roi à fin qu'il vous » pardonne. » Desmarets répondit : « J'ai servi » au roi Philippe son grand aïeul, au roi Jean » et au roi Charles, son père, bien etlojaument; » ne oncques ces trois rois ne me sçurent que » demander , et aussi ne feroit cestuy s'il avoit » connoissance d'homme : à Dieu seul veux » crier merci. » Paroles magnanimes s'il en fut jamais.

Les exécutions nocturnes, commencées sous ce règne, continuèrent; on ne dérobe pas l'iniquité en la cachant.

Les corps étoient jetés dans la Seine avec cet écriteau : « Laissez passer la justice du roi. » Avertissement à la Loire en 1793, pour laisser passer la justice du peuple, hes assassinats juri-

diques datent du gouvernement des Valois : on marchoit vers la monarchie absolue.

Jean, fils du duc de Bourgogne, fut marié à Marguerite de Hainaut, et Charles VI, âgé de 17 ans, épousa Isabeau , fille d'Etienne, duc de Bavière, âgée de 14 ans. 11 Y a des noms qui sont à eux seuls l'arrêt des destinées (1 385) ; « Il est d'usage en France, dit Froissart , que quel-

» que clame, comme fille de liaut seigneur que ce M soit, qu'il convient qu'elle soit regardée et avisée)) toute nue par les dames pour savoir si elle est w propre et Ibrmée pour porter enfants. » Du moins les flancs de cette femme qui devoit être si souvent regardée toute ?iue, dévoient porter Charles VIL

Grand projet de descente en Angleterre (i 386), quinze cents vaisseaux rassemblés au port de l'Ecluse; cinquante mille chevaux destinés à être embarqués; des munitions de guerre et de bouche, parmi lesquelles on remarque des barils de jaunes d'œufs cuits et piles comme rie la farine. Une ville de bois de trois mille pas de diamètre, munie de tours et de retranchements, étoit composée de pièces de rapport qui se démontoient et remontoient à volonté; elle pouvoit contenir une armée : nous n'avons pas aujourd'hui, dans notre état perfectionné d'industrie, l'idée d'un ouvrage aussi gigantesque de menuiserie et de charpenterie ; il est évident, par les boiseries qui nous restent du moyen âge, que l'art du menuisier étoit poussé beaucoup plus loin que de nos jours. Les vaisseaux de la flotte étoieut ornés de sculpture et de peinture; les mâts couverts d'or et d'argent ; magnificence qui

rappelle la flotte de Cléopàtre. La haute aristocratie étoit descendue du plus haut point de sa puissance au

plus haut degré de sa richesse; elle a voit abouti au luxe, comme tout pouvoir, et par conséquent sa force déclinoit : les petits hommes qui faisoient ces grands préparatifs furent écrasés dessous. Les intrigues et les passions du duc de Berrv, ïes vols de toutes les espèces d'agents, le retour de la mauvaise saison, empêchèrent la France de reporter en Angleterre les maux que celle-ci lui avoit faits, et ce fut en vain que les propriétaires furent taxés à la valeur du quart de leur revenu pour une inutile parade (1 386).

Ces princes de la première maison de Valois étoientdes esprits fastueux, bornés et ingouvernables : ilsavoient rempli leur maison de cette foule de valets décorés , sangsues du peuple et plaies des cours. Cette noble tourbe jouissoit d'immunités abusives; il n'y avoit pas de surnuméraire de garde-robe qui, en attendant l'exercice de ses fonctions, ne fût exempt des charges publiques.

Le 1^^ janvier de cette année 1386 vit la fin du roi de Navarre, homme qui aimoit le crime de la même ardeur qu'il aimoit la débauche : s'il eût connu un moyen d'en ranimer le goût dans son cœur , il s'en seroit servi comme il se servoit du linceul imprégné d'esprit-de-vin , où il se faisoit coudre pour rappeler ses forces épuisées avec les femmes , et dans lequel il fut brûlé.

li faut placer à l'année 1386 le duel judiciaire de Jean de Carrouges et de Jacques Legris. La dame de Carrouges piétendoit avoir été violée dans le donjon de son château par Jacques Legris, gentilhomme du comte d'Alençon. « Jac- » quet, Jacquet, dit-elle à Legris , vous n'avez » pas bien fait de m'avoir vergondée , mais » le hlâme n'en demeurera pas sur moi , si Dieu » donne que monseigneur mon mari retourne.» îl étoit alors en Ecosse. Legris fut tué. Carrouges passa en Afrique pour combattre les Maures, et ne revint plus.

En 1 387 eut lieu l'aventure d'Olivier de Clisson et du duc de Bretagne, aventure racontée partout, et dernièrement encore par un historien qui ne me laisse plus rien à dire (M. de Barante). Bavala n sauva à son maître un crime et des remords» Clisson paya une amende de cent mille livres, et livra quatre places au duc ; ainsi les nobles avoient encore des places fortifiées à eux. Les seigneurs de Laval et de Chateaubriand furent caution de l'amende. En 1387, Charles VI, devenu majeur, prit les rênes du gouvernement.

En 1389 on célébra un service solennel à Saint-Denis, pour le repos de l'âme de Du Guesclin. L'évêque d'Auxerre fit l'éloge du Bon Connétable : la première oraison funèbre fut prononcée pour Du Guesclin , la dernière pour le grand

Condé, car, après Bossuet, il ne faut compter personne ; nouveau genre d'éloquence inspirée par la gloire de nos armes , et noblement épuisée entre les cercueils de deux grands capitaines.

L'Europe trembla au nom de cette puissance ottomane qui bientôt, maîtresse de Constantinople , alloit opprimer l'ancienne patrie de la civilisation, et qui expire aujourd'hui en rendant la liberté à la Grèce.

Bajazet annonçoit qu'il passeroit en Occident, et feroit manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre, h Rome; réaction des croisades, comme les croisades elles-mêmes étoient la réaction du premier débordement des nations islamistes sur les pays chrétiens. La guerre d'extermination n'a cessé entre les peuples du Christ et de Mahomet, que quand le principe religieux s'est af-Foibli chez ces deux peuples.

Marchèrent au secours de Sigisraond, roi de Hongrie, dix mille François, parmi lesquels on comptoit mille chevaliers et mille écuyers des plus grandes familles de France, commandés par les plus grands seigneurs , ayant à leur tête Jean de Nevers, prince qui fut le second duc de Bour< gogne : pour faire tant de mal à la France, il alloit conquérir dans les prisons de Bajazet le surnom de Jean Sans-Peur. La bataille de Nicopolis perdue contribua , comme je l'ai déjà re-

marqué , avec les batailles de Crcci , de PoiLicrs et d'Azincourt, à la dislocation de l'arniée aristocratique , et à rétablissement de l'armée nationale. Quand le duc de Bourgogne sortit des cachots de Bajazet , Bajazet entra dans la cage de Tamerlan. Les grandes invasions étoient maintecfent en Asie

Le duc de Touraine , devenu depuis duc d'Orléans, épousa Valentine de Milan, fille de Galeas Visconti. IMerre dc.Craon, favori duc de Touraine , fut disgracié pour avoir révélé à Valentine de

Milan une infidélité de son mari. Craon était l'ennemi du connétable Clisson , et parent du duc de Bretagne.

Isabeau commençoit à manifester son penchant au luxe et h la galanterie : la cour d'amour fut instituée sur le modèle des cours de justice. Parmi les officiers de cette cour , on trouve avec les princes du sang et les plus anciens gentilshommes de la France des docteurs en théologie, des grands-vicaires, des chapelains, des curés et des chanoines. C'est à cette époque que les romanciers ont placé les aventures du petit Jehan de Saintré. Les plus terribles vérités n'interrompirent point ces fictions ; on voit marcher tantôt séparé> , tantôt confondus , dans ce siècle, les forfaits et les amours, les fêtes et les massacres, l'histoire et le roman , tous les désor-

dres d'un monde réel et d'un monde fictif: l'imagination entroit dans les crimes, les crimes dans l'imagination. Les fureurs du schisme et l'invasion des Anglois compliquèrent les querelles des Bourguignons et des Armagnacs.

En 1392 , le duc de Touraine obtint le duclié d'Orléans, en échange de celui de Touraine.

Craon assassine le connétable de Clisson, le jour de la fête du Saint-Sacrement 1392 : Clisson ne mourut pas de ses blessures. Charles VI voulut tirer vengeance de Craon réfugié auprès du duc de Bretagne. L'armée eut ordre de se mettre en marche. Dans la forêt du Mans, une espèce de fantôme enveloppé d'un linceul, la tête et les pieds nus , se précipite d'entre deux arbres sur la bride du cheval de Charles VI, disant « Roi, ne chei'ciuche plus avant-, retourne, car tu es trahi. » Le spectre rentre dans la forêt sans être poursuivi. Charles frémissant, et les traits altérés , continue

sa route. Un page qui portoit la lance du roi la laissa tomber sur le casque d'un autre page : à ce bruit le roi sort de sa stupéfaction, tire son épée , fond sur les pages en s'écriant: «Avant! avant sur ces traîtres ! » Le duc d'Orléans accourt; Charles se jette sur lui g « Fujez , beau neveu d'Orléans, lui crie le duc de)) Bourgogne , monseigneur vous veut occire ;

» haro ! le î^rand mesclief , monseigneur est tout » dévoyé ! Dieu ! qu'on le prenne. » Le roi ne tua ni ne blessa personne, quoiqu'en ait dit Monstrelet. 11 fut ramené au Mans sur une charrette à hcêufs. Les oncles du roi, le duc dclierry et le duc de Bourgogne, prirent en main le gouvernement. Larivière,Lemercier, MontaiguetLe Î3ègues de Vilaines, ministres de Charles, eurent ordre de se retirer ; le connétable de Glisson fuit en Bretagne après que le duc de Berry l'eut menacé de lui crever le seul œil qui lui restât. Benoît, le pape de Rome, prétendit que Dieu nvoit ôté le jugement au roi , parce qu'il avoit soutenu l'anti-papc d'Avignon; Clément, le pape d'Avignon , soutenoit que le roi avoit perdu l'esprit, parcequ'il n'avoit pas détruit l'anti-pape de Rome. Le peuple franrois plaignit le jeune monarque et pria pour lui , tandis que les grands se réjouissoient de pouvoir conduire à leur gré les affaires de l'état. Georges III, dans une monarchie constitutionnelle, a été privé plusieurs années d'intelligence, et c'est l'époque la plus i^lorieuse de la monarchie angloise; Charles VI , dans une monarchie absolue , resta à peu près le même nombre d'années dans un état d'insanité , et C'est l'époque la plus désastreuse de la monarchie françoise : dans la monarchie constitutionnelle la raison nationale prend la place de îa

ïaison du roi; dans la monarchie absolue lu iolie de la cour succède à la folie royale.

Le parlement , toutes les chambres assemblées (1392), confirma l'édit de Charles V, qui fixe à quatorze ans la majorité des rois. La tutelle des enfants de France fut mise entre les mains de la reine et de Louis de Bavière, frère de la reine; des lettres de régence furent accordées quelque temps après au duc d'Orléans, ffère du roi. Il y avoit un conseil de tutelle de douze personnes ; il n'y avoit point de conseil de régence assigné. Charles VI fit son testament, et il vécut , après avoir lui-même disposé de tout comme s'il étoit mort.

Et c'est de ce roi mort que l'on entend parler ensuite comme père d'enfants qui naissent au hasard , comme ayant été sur le point d'être brûlé dans un bal masqué où cet insensé figuroit déguisé en sauvage; comme niant qu'il eût été roi , comme effaçant avec fureur son nom et ses armes; priant qu'on éloignât de lui tout instrument avec lequel il eût pu blesser quelqu'un, disant qu'il aimoit mieux mourir que de faire du mal à personne; conjurant au nom de Jésus-Christ ceux qui pouvoient être coupables de ses souffrances de ne le plus tourmenter et de hâter sa fin ; s'écriant à l'aspect de la reine « Quelle est cette femme? Qiion m en délwrel »

et recevant, dans son lit trompé, la fille d'un maichand de chevaux que cette reine lui envojoit pour la remplacer: ombre auguste, malheureuse et plaintive, autour de laquelle s'agiloit un monde réel de sang et de fêtes 1 spectre royal dont on empruntoit la main glacée pour signer des ordres de destruction , et qui , in-

nocent des actes revêtus de son nom à la lumière du soleil , revenoit la nuit parmi les vivants pour gémir sur les maux de son peuple! Quel témoin nous reste-t-il de cette infirmité d'un monarque que ne purent guérir un magicien de Guyenne , avec son livre, Simagorad, et deux moines qui furent les premiers criminels assistés à la mort par des confesseurs ? Quel monument durable atteste, au milieu de nous, les calamités d'un règne qui s'écoula entre l'apparition d'un fantôme et celle d'une bergère? Une amère dérision de la destinée des empires et de la fortune des hommes : un jeu de cartes.

Sous l'année 1395 on remarque l'ordonnance qui donne des confesseurs aux condamnés; mais le sacrement de l'eucharistie leur étoit encore refusé dans le dernier siècle. Plusieurs conciles avoient réprouvé cette rigueur, incompatible en efifet avec la charité chrétienne et avec le principe moral d'une religion qui fait du repentir l'innocence. ' ^ r- ; — . . •

Les prisonniers envoyés à l'écliafaud s'arrêtoient deux fois en chemin ; dans la cour des Filles-Dieu , ils baisoient le crucifix , recevoient l'eau bénite, buvoient un peu de vin , et mangeoient trois morceaux de pain : cela s'appeloit le dernier morceau du patient. Sauvai remarque que cet usage ressemble au repas que les Juives faisoient aux personnes condamnées k mort, et au vin de myrrhe que les Juifs présentèrent à Jésus-Christ. Ne seroit-ce pas plutôt un souvenir du dernier repas des martyrs, le repas libre? Les exécutions avoient presque toujours lieu le dimanche et jours de fête. Les cordeliers assistèrent d'abord les criminels , et eurent pour successeurs les docteurs en théologie de la maison de Sorbonne : sublime fonction du prêtre, qui commença en 1 395 par l'édit d'un roi de France malheureux , et qui devoit don-

ner, en i 793, un dernier consolateur à un roi de France encore plus infortuné.

L'usage étoit aussi d'offrir du vin aux juges qui assisloient à la mort du condamné, l'exécuteur des hautes œuvres faisoit les avances du prix de ce vin. Une somme de 12 liv. 6 deniers, fut allouée au bourreau en 1477, par le prévôt de Paris, pour avoir fourni du pain, des poires et douze pintes de vin à MM. du parlement et officiers du roi, étant au grenier de la

salle, pendant que le duc de Nemours (Armagnac) se conlessoit.

La dernière année du quatorzième siècle vit deux papes renonces , deux rois jugés et déposés par deux assemblées nationales : le roi d'Angleterre Richard II , et Venceslas , empereur d'Allemagne. Venceslas , ivrogne et débauché , se soucioit si peu de lempire qu'il vendit aux habitans de Nuremberg, après sa déposition, un droit de souveraineté qu'il avoit conservé sur eux pour quelques pipes de vin. Louis d'Anjou manqua son expédition sur Naples. Le duc de Bourbon voulut surprendre Bordeaux et Bayonne pendant les troubles qu'amenèrent la déposition de Richard II; il ne réussit pas, et la cour de France, ne pouvant dépouiller Henri de Lancastre, s'arrangea avec lui.

Les querelles des maisons d'Orléans et de Bourgogne éclatent. 11 y a quelque chose de plus grand dans la maison de Bourgogne, quelque chose de plus attachant dans celle d'Orléans ; on se range malgré soi de son parti; on lui pardonne la foiblesse de ses mœurs en faveur de son goût pour les arts , de sa fidélité au malheur et de son héroïsme. Par sa branche illégitime, on passe de

Dunois aux Longueville; par sa branche légitime, on arrive de Valentine de Milan k Louis XII et à François I".

Lepremier attentat vint de la maison de Bourgogne. Jean Sans-Peur, qui avoit succédé à son père Philippe le Hardi, fait assassiner le duc d'Orléans le 23 novembre 1407. Les deux princes s'étoient juré dans le conseil du roi une amitié inviolable; ils avoiejit pris les épices et bu du vfn ; ils s'étoient embrassés en se quittant ; ils avoient communié ensemble; le duc de Bourgogne avoit promis de dîner chez le duc d'Orléans qui l'avoit invité : il n'alla pourtant point chercher au repas des morts, où il l'envoya le lendemain , son convive de Dieu à la sainte table, et son hôte au festin des hommes.

Le duc de Bourgogne nia d'abord son crime , et s'en vanta ensuite : dernière xessource de ceux qui sont trop coupables pour n'être pas convaincus , et trop puissans pour être punis. Le peuple détestoit le duc d'Orléans et chansonna sa mort : les forfaits n'inspirent d'horreur que dans les sociétés en repos; dans les révolutions, ils font partie de ces révolutions mêmes desquelles ils sont le drame et le spectacle.

Le bruit de l'assassinat s'étant répandu dans Paris, la reine épouvantée se fit porter en l'hôtel de Saint-Pol ; la femme adultère se mit sous la protection de la royale folie. Bientôt elle est obligée de fuir devant le duc de Bourgogne, et emmène à Tours le roi malade. Valentine de

Milan succombe à sa douleur, sans avoir pu obtenir justice. On l'accusa de sortilèges ; les sortilèges de Vaientine étoient ses grâces : cette Italienne apportant dans notre rude climat, dans la

France barbare , des mœurs polies et le goût des arts, dut paraître une magicienne ; on l'auroit brûlée pour sa beauté , comme on brûla Jeanne d'Arc pour sa gloire.

Le traité de Chartres donna tout pouvoir au duc de Bourgogne ; on trancha la tête au sire de Montaigu , administrateur des finances , ce qui ne remédia à rien ; on convoqua une assemblée pour réformer l'état, et l'état ne tut point réi'ormé. Les princes mécontents prirent les armes contre le duc de Bourgogne. Le duc d'Orléans, lils du duc assassiné, avoit épousé en secondes noces Bonne d'Armagnac, fille du comte Bernard d'Armagnac, d'où le parti du duc d'Orléans, conduit par le comte Bernard , prit le nom (^Armagnac. Ou traite inutilement à Bicêtre; on se prépare de nouveau à la guerre. Les Armagnacs assiègent Paris; le duc de Bourgogne arrive avec une armée, et eu fait lever le siège. A travers tous ces maux, la vieille guerre desAnglois se ranime.

Une sédition éclate dans Paris: les palais du roi etdudauphni sont forcés; la faction des bouchers prend le chaperon blanc; le duc de Bourgogne

perd son pouvoir et se retire. On négocie à Arras.

Le roi d'Angleterre descend en France. La bataille d'Azincourt perdue renouvelle tous les malheurs de Créci et de Poitiers. Paris est livré aux Bourguignons, après avoir été gouverné par les Armagnacs : les prisons sont forcées, les prisonniers massacrés. Les Anglois s'emparent de Rouen, et Henri V prend le titre de roi de France.

Un traité de paix est conclu à Ponceau entre le duc de Bourgogne et ledauphin (1419). Vaine espérance I les inimitiés

étoient trop vives : Jean Sans-Peur est assassiné sur le pont de Montereau.

Le nouveau duc de Bourgogne , Philippe le Bon, s'allie aux Anglois pour venger son père. Henri V épouse Catherine de France, et Charles VI le reconnoît pour son héritier au préjudice du dauphin. Deux ans après. la signature du traité de Troyes , Henri V meurt à Vincennes et Charles VI à Paris.

Le duc de Bedford , revenant des funérailles de Henri V, roi d'Angleterre, ordonne celles de Charles VI , roi de France : cette course entre deux cercueils , entre le cercueil du plus glorieux comme du plus heureux des monarques , et le cercueil du plus obscur comme du plus misérable des souverains, est une leçon aussi sérieuse que philosophique. Qui en profitera? personne.

CHARI.ES VII

De 1422 à i/|Gi.

Le dauphin se trouvoit à Espally , château situé en Vellay, d'autres disent k Mehun-sur-Yèvre» en Berri, lorsqu'il apprit la mort de son père. Proclamé roi par le petit nombre de fidèles qui l'environnoient, il s'habille de ,noir et entend la messe dans la chapelle du château ; puis on déploie la bannière aux lleurs de lis d'or. Une douzaine de serviteurs crient j.Voè7/ et voilà un roi de France.

Richemont , Dunois, Xaintrailles, La Hire, soutiennent l'honneur Irançois sans pouvoir arracher la France aux étrangers : Jeanne paroît , et la patrie est sauvée ^.

Quelque chose de miraculeux dans le malheur comme dans la prospérité se mêle à l'histoire de ces temps : une vision extraordinaire avoit ôté la raison à Charles VI; des révélations mystérieuses arment le bras de la Pucelle; le royaume de France est enlevé à la race de saint Louis par

^ Voir les détails sur Jeanne d'Arc et sa mission , tom. XXI de cette édition, pag. 436 et suiv. Mélanges littéraires. . ; ,

une cause surnaturelle; il lui est rendu par un prodige.

On trouve dans le caractère de Jeanne d'Arc la naïveté de la paysanne, la foiblesse de la femme^ l'inspiration de la sainte, le courage de l'héroïne.

Lorsqu'elle eut conduit Charles VII à Reims et l'eut fait sacrer, elle voulut retourner garder les troupeaux de son père; on la retint: elle tomba aux mains des Bourguignons dans une sortie vigoureuse qu'elle fit à la tête de la garnison de Compiègne. Le duc de Bedford ordonna de chanter un Te Deum , et crut que la France entière étoit à lui. Les Bourguignons vendirent la Pucelle aux Anglois pour une somme de dix mille francs. Elle fut transportée à Rouen dans une cage de fer , et emprisonnée dans la grosse tour du château. Son procès commença : l'évêque de Beauvais et un chanoine de Beauvais conduisirent la procédure. « Cette fille si simple, disent les historiens , que tout au plus savoit-elle son Pater et son Ave, ne se troubla pas un instant, et fit souvent des réponses sublimes. » Condamnée à être brûlée vive comme sorcière , la sentence fut exécutée le 30 mai 1431.

Un bûcher avoit été élevé sur la place du Vieux-Marché à Rouen , en face de deux échafauds où se tenoient des juges séculiers et ecclé-

«iastiques, ou plutôt les assassins dans les deux lois: Jeanne étoit vêtue d'un habit de femme, coiffée d'une mitre, où étoient écrits ces mots : apostate, relapse, idolâtre, hérétique. Jeanne n'avoit pourtant servi que les autels de son pays. Deux dominicains la soutenoient ; elle étoit garrottée : les Anglois avoient fait lier par leurs bourreaux ces mains que n'avoient pu enchaîner leurs soldats.

Jeanne prononça à genoux une courte prière , se recommanda à Dieu, à la pitié des assistans, et parla généreusement de son Roi qui l'oublioit. Les juges, le peuple, le bourreau , et jusqu'à l'évêque de Beauvais pleuroient.

La condamnée demanda un crucifix; un Anglois rompit un hâton dont il fit une croix : Jeanne la prit comme elle put, la baisa, la pressa contre son sein, et monta sur le bûcher : Bajard voulut expirer penché sur le pommeau de son épée, qui formoit une croix de fer.

Le second confesseur de la Pucelle, rachetoit par ses vertus l'infamie du premier; il étoit auprès de sa pénitente. Comme on avoit voulu la donner en spectacle au peuple , le bûcher étoit très-éievé, ce qui rendit le supplice plus douloureux et plus long. Lorsque Jeanne sentit que la flamme l'allorit atteindre , elle invita le frère Martin à se retirer avec un autre

religieux, son assistant, La douleur arracha quelques cris à cette pauvre jeune et glorieuse fille. Les An gl ois étoient rassurés; ils n'entendoient plus cette voix que sur le champ du martyre. Le dernier mot que Jeanne prononça au milieu des flammes

fut Jésus '^ nom du consolateur des affligés et du Dieu de la patrie.

Quand on présuma que la Pucelle étoit expirée, on écarta les tisons ardents afin que chacun la vit : tout étoit consumé , hors le cœur qui se trouva entier.

Trois grands poètes ont chanté Jeanne, Shakespeare, Voltaire et Schiller. La Pucelle, dans Shakespeare, est une sorcière qui a des démons à ses ordres; dans Schiller c'est une femme divine inspirée du Ciel , qui doit sa force à son innocence et qui perd cette force lorsqu'elle éprouve une passion. La Pucelle de Shakespeare renie son père , simple berger; elle se déclare grosse pour retarder son supplice; tantôt elle dit que c'est Alençon qui a eu son amour, tantôt que c'est René, roi de Naples , qui a triomphé de sa vertu ^ mais Shakespeare, malgré son sang anglois, prête à la Pucelle des sentiments héroïques. 11 lui fait dire à Charles VI i qui hésite à attaquer l'ennemi : « Commandez la victoire, et la victoire » est à vous. » Quand elle est prise , elle

TOME IV

s'écrie : « L'heure est donc venue où la France » doit couvrir d'un voile son superbe panache, » et laisser tomber sa tête dans le giron de » l'Ant^lelerre ! » Lorsque rhéroine est condamnée, elle prononce ces paroles : « Jeanne d'Arc ■» vécut chaste et sans reproche dans ses pen- » sées. Son sang pur, que vos mains bar-

bares » versent injustement, criera vengeance contre » vous aux portes du Ciel \ »

Schiller, dans son admirable tragédie, met ces mots dans la bouche de Jeanne inspirée : « Ce royaume doit-il tomber? Cette contrée » glorieuse, la plus belle que le soleil éclaire » dans sa course, pourroit-elle porter des chaî-

M nés? Eh quoi! nous n'aurions plus de

!) roi à nousl de souverain né sur notre sol! Le ') Roi qui ne meurt jamais disparoîtroit de no-

» tre pays! L'étranger qui veut régner

)) sur nous, pourroit-il aimer une terre où ne » reposent pas les dépouilles de ses ancêtres? » Notre langage pourroit-il être entendu de son » cœur ? A-t-ii passé ses premières années au » milieu d'une jeunesse Françoise, et peut-il être » le père de nos enfants? »

Et Voltaire, le pofite francois, entre le poëte anglois et le poëte allemand , que fait-il dire à

■• OEuvies tle Shakspeare , rollect. Guizot.

la Pucelle? Recormoissons-îe , à l'honneur du temps où nous vivons, ce crime du génie, cette débauche du talent ne seroit plus possible aujourd'hui; Voltaire seroit forcé d'être François, par ses sentimens comme par sa gloire. Avant l'établissement de nos nouvelles institutions , nous n'avions que des mœurs privées; nous avons maintenant des mœurs publiques, et, partout où celles-ci existent, les grandes insultes à la patrie ne peuvent avoir lieu :]a liberté est la sauvegarde de ces renommées nationales

qui appartiennent à tous les citoyens. Au surplus Voltaire historien et philosophe est juste, autantque Voltaire poète et impie est inique ^

Le traité d'Arras réconcilia le roi de France et le duc de Bourgogne ; Paris ouvrit ses portes au maréchal de l'Isle-Adam (1 436) , et Charles VII, un an après, y fit son entrée solennelle. Une trêve avoit été conclue entre la France et l'Angleterre; elle expira en 1448.

Charles VII et ses généraux reprennent toute la Normandie , la Guyenne et Bordeaux. Les Anglois sont chassés de France où, après une si longue occupation et tant de malheurs, ils ne conservent que Calais, première conquête

■" Théâtre allemand , collect. Ladvocat ; voir VJEssai sur les mœurs.

d'Edouard III (1449,1450,1451,1452,1453).

Taibot, le dernier des héros de cet âge dans les rangs anglois, avoit été tué à la bataille de Gastillon.

Alors vivoit Agnès Sorel, dame de beauté, qui régnoit sur le roi et le poussoit à la gloire. Charles VII eut trois lilles d'Agnès Sorel , Charlotte , Marguerite et Jeanne : iMonstrelet assure que ce monarque n'entretint jamais qu'un commerce d'àme et de pensées avec sa maîtresse (144 , 1446).

Le dauphin (Louis Xî), cantonné dans le Dauphiné pendant quinze ans, tantôt en révolte ouverte, tantôt en conspiration se-

crète contre son père, se retire auprès du duc de Bourgogne, où il demeure six ans (1456).

Procès fait au duc d'Alenoon, prince du sang. I! est condamné à mort; la peine est commuée en une prison d'où Louis XI le délivra pour l'y remettre encore, parce qu'il conspira de nouveau.

Rivalité des maisons d'Yorck et de Lancastre en Angleterre. Révolutions et guerres de la rose blanche et de la rose rouge (1 457, 1 458 , 1 459, 1460, 1461).

Charles VII se laisse mourir de faim dans la crainte d'être empoisonné par son fils. Il expire à M-eun, en Berry, le 22 juillet 1461. On a dit

ingénieusement qu'il n'avoit été que le témoin des merveilles de son règne.

Charles VII étoit ingrat, insouciant et léger; défauts qui lui furent utiles dans la mauvaise fortune, parce qu'en la sentant moins il eut l'air de la dominer.

Vingt années de malheurs mûrirent les esprits et leur communiquèrent une activité prodigieuse. Les lois , l'administration, l'art militaire, les sciences, les lettres s'éclairèrent des besoins d'une société tourmentée par tous les fléaux de la guerre civile et de la guerre étrangère. La puissance populaire s'accrut de tout ce que perdit la puissance aristocratique; en même temps que la royauté contestée , que la couronne attaquée dans son hérédité, consacrèrent leurs droits légitimes, en étant obligées de recourir à ceux mêmes de la nation.

Les grandes scènes et les grandes causes ne se jugent ni ne se plaident devant les peuples, sans que de nouvelles idées ne s'introduisent dans les masses, et que le cercle de l'esprit humain ne s'élargisse. Aussi voyons-nous sous Charles VI et Charles VII les mouvements populaires succéder aux mouvements aristocratiques, et des excès d'une autre nature se commettre ; des massacres de prêtres et de nobles dans les prisons annoncent la renaissancedespassions plébéiennes. L'augmen-

tatioii de la moyenne propriété ;raccroissenieiiE des cités et de leur population ; le progrès du droit civil; la destruction matérielle du corps des nobles ; la multiplication des cadets de famille qui presque tous privés d'héritage , n'avoient plus la ressource de vivre commensaux de leurs aînés et se perdoient par misère dans la roture: voilà les principales causes qui amenèrent pendant les règnes de Charles VI et de Charles Vil une des grandes transformationsde la monarchie. Sous Charles VII expirèrent les lois de la féodalité dont il ne demeura que les habitudes. La conquête étrangère ayant obligé à la défense commune, on se donna naturellement au chef militaire autour duquel on s'étoit rassemblé ; or, cela n'arrive jamais sans que des libertés périssent. L'impôt levé pour la solde des compagnies régulières ne fut point et ne put être consenti par la nation , pendant les troubles de l'état ; il resta de ces troubles , à la couronne , un impôt non voté et une armée permanente , les deux pivots de la monarchie absolue. Les mœurs devinrent demi-chevaleresques, demi-soldatesques; le chevalier se métamorphosa en cavalier et \e pédaille en fantassin. Les frères Bureau fondèrent l'artillerie : tout le monde à cette

époque , bourgeois et gens déplume , avoit porté les armes. ' p.oboy.u.'<>n

Charles VII institua le conseil d'état qui devint le conseil exécutii". Le parlement ne faisant plus partie du conseil du roi, vit mieux les limites de ses fonctions judiciaires , en même temps qu'il garda les fonctions politiques dont il s'étoit emparé; car, vers la fin du quatorzième siècle, les Etats avoient presque cessé d'être convoqués.

L'histoire des idées commence à se mêler à l'histoire des faits. Les spectacles modernes prennent naissance, ou du moins, étant déjà nés , ils se développent. Aux combats d'animaux , aux mimes delà première et de la seconde races, succédèrent , sous la troisième, les troubadours et trouvères, les jongleurs, les mènestriers, l'associatioji de la Mère folle, les Cotifrères de la passioti, les En fans sans -souci , les Coqueluchiers , les Cornards , les Moralités jouées par les clercs de la Bazoche, la Royauté des fous par les écoliers, et enfin les Mystères , plaisirs grossiers sans doute , enfance de l'art où tout se trouvoit confondu, musique, daase , allégorie, comédie, tragédie, mais scènes pleines de mouvement et de vie , et dont nous aurions tiré une littérature bien plus originale et bien plus féconde, si notre génie sous LouisXIV ne s'étoit fait grec et latin. Les Erifans sans-souci jouoient particulièrement la comédie ; leur chef

s'appeloit le prince des sots , et portoit un capuchon surmonté de deux oreilles d'àne. Les Cornai ds avoient pour cheïY abbé des Comards. Je ne sais si l'on a jamais remarqué que les premières éditions de la Mer des histoires et chroniques de France sont ornées de très-belles majuscules et de vignettes qui représentent \eprince des sots , et des scènes peu chastes. Le mariage, chez les

anciens, n'a jamais été comme chez les modernes , et surtout comme chez les François , un sujet de raillerie; cela tient à ce que les femmes n'étoient pas mêlées à la société antique ainsi qu'elles le sont à la société nouvelle. La comédie naissante n'épargna ni les choses, ni les personnes; elle fut licencieuse à l'exemple des mœurs qu'elle avoit sous les jeux, hardie de même que les guerres civiles au milieu desquelles elle surgit. La tragédie prit son plus grand essor pendant les troubles de la Fronde.

La fureur de ces spectacles devint si grande que tout le monde voulut être acteur; des princes, des militaires, des magistrats, des évêques se faisoient agréger à ces troupes comiques dont la profession étoit libre. L'esprit passoit par degré des plaisirs matériels à ceux de l'intelligence. Le christianisme ayant porté la morale dans les passions , avoit combiné et modifié ces passions d'une manière toute nouvelle ; le génie pouvoit

fouiller cette mine, non encore exploitée, dont les filons étoient inépuisables.

Du point où la société étoit parvenue sous Charles Vif, il étoit loisible d'arriver également à la monarchie libre ou k la monarchie absolue : on voit très-bien le point d'intersection et d'embranchement des deux routes; mais la liberté s'arrêta et laissa marcher le pouvoir. La cause en est qu'après la confusion des guerres civiles et étrangères, qu'après les désordres de la féodalité, le penchant des choses étoit vers l'unité du principe gouvernemental. La monarchie en ascension devoit monter au plus haut point de sa puissance; il falloit qu'eu écrasant totalement la tyrannie de l'aristocratie , elle eût commencé à faire sentir la sienne, avant que la liberté pût régner à son tour. Ainsi se sont succédés en France , dans un ordre régulier, l'aristocratie, la mo-

narchie et la république, le noble, le roi et le peuple : tous les trois, ayant abusé de la puissance , ont enfin consenti à vivre en paix dans un gouvernement composé de leurs trois éléments.

OUIS XI

De i4(m à i483.

Louis XI vint i'aire l'essai de la monarchie absolue sur le cadavre palpiltant de la féodalité. Ce prince tout h part, placé entre le moyen âge qui mouroit et les temps modernes qui naissoient , tenoit d'une main la vieille liberté noble sur l'écliafaud, de l'autre jetoit â l'eau dans un sac la jeune liberté bourgeoise : et pourtant celle-ci l'aimoit, parce qu'en immolant l'aristocratie il flattoit la passion démocratique, l'égalité.

Ce personnage, unique dans nos annales, ne semble point appartenir à la série des rois frauçois : tyran justicier aux mœurs basses , chéri et méprisé de la populace; faisant décapiter le connétable, et emprisonner les pies et les geais instruits à dire par les Parisiens : « Larrofi, va ^> dehors ; va, Perrette; » esprit matois opérant de grandes choses avec de petites gens; transformant ses valets en hérauts d'armes, ses barbiers en ministres , le grand-prévôt en compère, et deux bourreaux , dont l'un étoit gai et l'autre triste, en compagnons ; regagnant par sa dextérité ce qu'il perdoit par son caractère ; réparant

comme roi les fautes qui lui échappoient comme homme; brave chevalier k vingt ans, et pusillanime vieillard ; expirant en-

touré de gibets , de cages de fer , de chausses-trappes , de broches , de chaînes appelées]e5jillettes du roi, d'hermites, d'empiriques, d'astrologues; mourant après avoir créé l'administration , les manufactures , les chemins , les postes ; après avoir rendu permanents les offices de judicature , fortifié le royaume par sa politique et ses armes , et vu descendre au tombeau ses rivaux et ses ennemis, Edouard d'Angleterre, Galéas de Milan , Jean d'Arragon , Charles de Bourgogne , et jusqu'à l'héritière de ce duc; tant il y avoit quelque chose de fatal attaché à la personne d'un prince qui , -p^r gentille industrie , empoisonna son frère, le duc de Guyenne, lorsqu'il j^ pensait le moins, priant la Vierge, sa bonne dame, sa petite maîtresse , sa grande amie, de lui obtenir son pardon. (Brantôme.)

Louis XI fit bien autre chose par geiitille industrie : « Le barbare, après le traité (de Con- M flans) , fit jeter dans la rivière plusieurs bour- » geois de Paris, soupçonnés d'être partisans » de son ennemi. On les lioit deux à deux dans

» un sac

)) Les grandes âmes choisissent hardiment des

» favoris illustres, et des ministres approuvés. » Louis XJ n'eut guère pour ses confidens)) et pour SCS ministres que des hommes nés » dans la fange, et dont le cœur étoit au- » dessous de leur état. Il j a peu de tyrans » qui aient fait mourir plus de citoyens par w les mains des bourreaux, et par des supplices » plus recherchés. Les chroniques du temps » comptent qiiatre mille sujets exécutés sous son

» règne, en public ou en secret

» Le roi voulut que le duc de Nemours fût » interrogé dans sa cage de fer, qu'il y subît la » question et qu'il y reçût son arrêt. On le con- » fessa ensuite dans une salle tendue de noir. . .

» On mit sous l'échafaud dans les halles de » Paris les jeunes enfants du duc , pour recevoir » sur eux le sang de leur père. Ils en sortirent V tout couverts; et en cet état on les conduisit » à la Bastille dans des cachots faits en forme de » hottes , où la gêne que leur corps éprouvoit » étoit un continuel snpplice. On leur arrachoit

M les dents à plusieurs intervalles

» Sous Louis XI pas un grand

)) homme. Il avilit la nation. Il n'y eut nullo » vertu : l'obéissance tint lieu de tout et le peuple » fut enfin tranquille, comme les forçats le sont » dans une galère. » (Foliaire.)

L'hésitation étoit dans lesmanières de Louis XI, non dans sa tète où, comme il le disoit, il portait tout son conseil. Ses lettres font foi de cette vérité; il écrivoit à saint Pierre, grand-sénéchal: « Monsieur le grand-sénéchal, je vous prie que » remontriez à M. de Saint-André que je veux » être servi à mon profit et non pas à l'avarice, » tant que la guerre dure; et s'il ne veut faire » par beau, faites-lui faire par force et empoi- M gnez ses prisonniers, et les mettez au Lutin

» comme les autres

» Monsieur le grand-sénéchal , je suis bien es- » bahi que les capitaines et M. de Saint- André, » ni autres, ne trouvent bon

l'ordonnance que je » fais, que tout soit au butin; car, par ce moyen, » ils auront tous ces prisonniers les plus gros » pour un rien qui vaille; c'est ce que je de- » mande, afin qu'ils tuent une autre fois tout,)) et qu'ils ne prennent plus prisonniers, ni che- » vaux, ni 'bagage, et jamais nous ne perdrons

» bataille

» Je vous prie, dites à M. de Saint André qu'il » ne vous fasse point du floquet, ni du rétif; car o c'est la première désobéissance que j'aie jamais » eu de capitaine. S'il fait semblant de désobéir, » mettez-lui vous-même la main sur la tête et » lui ôtez par force les prisonniers, et je vous » jure que je lui ôterai bientôt la tête de dessus

» les épaules; mais je crois que le traître ne » désobéira pas, car il n'a le pouvoir, m

Il mandoit au chef de la justice : « Chancelier,)) vous avez refusé de sceller les lettres de mon)) maître d'hôtel Boutilas, je sais bien à l'appétit » de qui vous le faites.... Vous souvienne, beau » sire, de la journée que vous prîtes avec les » bretons et les dépêchez sur votre vie. »

Nediroit-on pas un homme de la Convention? C'est qu'en effet Louis XI étoit l'homme de la terreur pour la féodalité.

L'idée des chaînes et des tortures étoit si fortement empreinte dans l'esprit de Louis, que, fatigué des disputes des nominaux et des réalistes, il fit enchaîner et enclouer dans les bibliothèques les gros ouvrages des premiers, à fin qu'on ne les pût lire. Et ce même homme protégea contre l'université et le parlement les

premiers imprimeurs venus d'Allemagne que l'on prenoit pour des sorciers; l'imprimerie, ce puissant agent de la liberté, fut élevée en France par un tjTan,

Les caprices mêmes de Louis XI avoient le caractère de la domination; il tenoit prisonnier Woifang Poulhain, homme de confiance de Marie de Bourgogne; il consentoit à le mettre à rançon, pourvu qu'on ajoutât au prix convenu les meutes renommées du seigneur de Bossu.

Le Bossu ne vouloit point, du tout céder ses chiens : après maints courriers expédiés des deux côtés, les chiens furent envoyés au roi qui les garda, sans relâcher Poulhain; il ne lui rendit la liberté que quand on ne la demanda plus.

Ce prince avoit quelque chose des juifs de son temps : il prêtoit sur bons nantissements de provinces et de places , à des souverains de famille qui avoient besoin d'argent. Jean dMrragon lui engagea les comtés de Cerdagne et de Rousillon pour trois cent mille écus d'or, et Marguerite d'Anjou lui avoit hypothéqué la ville de Calais pour une somme de vingt mille écus. Marguerite étoif, femme de Henri VI, roi d'Angleterre, prisonnier dans la Tour de Londres, après avoir été roi de France dans son berceau ; elle étoit fille du bon roi René qui ne régna guère, mais qui faisoit de vers et des tableaux , qui rédigeoit des lois pour les tournois, qui avoit pour emblème une chaufferette et qui diminuoit les impôts toutes les fois que la tramontane soufiloit sur la Provence. René ne ressembloit pas beaucoup h Louis.

La politique de Louis XI a été l'objet du blâme général des historiens : tous ont dit qu'il avoit manqué pour le dauphin le ma-

riage de Marie de Bourgogne , héritière de Charles le Téméraire, et celui de Jeanne, fdle de Ferdinand et

d'Isabelle ; que s'il eût consenti au premier mariage, les Pays-Bas réunis à la France n'auroient poinl produit ces longues guerres qui firent couler tant de sang ; que s'il avoit donné les mains au second mariage , c'est-à-dire à celui du dauphin et de Jeanne, fdle de Ferdinand et d'Isabelle, Jeanne n'eût point épousé Philippe, fils de Maximilien et de Marie de Bourgogne, et ne seroit point devenu la mère de Charles-Quint. Par le premier mariage , le dauphin (Charles VIII), auroit annexé les Pays-Bas, l'Artois, la Bourgogne, la Franche-Comté, à la monarchie de saint Louis; par le second ses enfants seroient devenus maîtres des royaumes des Espagnes et bientôt des Amériques.

Ce n'est point ainsi qu'il faut juger la politique de Louis XI : le but de ce prince ne fut jamais d'agrandir son royaume au dehors, mais d'abattre la monarchie féodale pour constituer la monarchie absolue. Loin de désirer des conquêtes il refusa l'investiture du royaume de Naples et repoussa les avances de Gènes. « Les » Génois se donnent à moi , disoit-il , et moi je » les donne au diable. » Mais il acheta les droits éventuels de la maison dePenthièvresurla Bretagne , et toutes les fois qu'il trouvoit à se nantir pour an peu d'argent de quelque bonne vilie dans l'intérieur de ses états, il n'y faisoit faute.

Les seigneurs appauvris brocantoient alors leurs plus célèbres manoirs , et Louis XI , comme un regrattier de vieilles gloires , maquignonnoit à bas prix la marchandise qu'il ne revendoit plus.

Le constant travail de la vie de Louis XI et l'idée fixe qui le domina , furent l'abaissement de la haute aristocratie et la centrali-

sation du pouvoir dans sa personne : ce qu'il fit en bien et en mal vient de cette préoccupation. S'il déclara qiiil ne serait donné aucun office s'il n'étoit vacant par mort , résignation ou forfaiture , principe de l'inamovibilité des juges , ce ne fut pas pour ajouter de l'indépendance à la loi , mais pour lui communiquer de la force : il savoit très-bien violer les règlements, changer les juges pour son compte , et nommer lâes commissions executives. S'il abolit la pragmatique-sanction , ce ne fut pas pour favoriser la cour de Rome, mais en haine de tout ce qui portoit un caractère de liberté. S'il créa les parlements de Bordeaux et de Dijon , et s'il fit de nouvelles divisions de territoire , ce ne fut point par un esprit d'équité et d'ordre général ; mais c'est qu'il vouloit détruire l'esprit de province et avoir partout des gens du roi. S'il songea à établir l'uniformité des coutumes et l'égalité des poids et mesures, ce ne fut point pour faire dispa-

roître ces inconvéniens de la barbarie, mais pour attaquer les autorités seigneuriales. S'il établit les cent gentilshommes au bec de corbin , origine des gardes du corps; s'il prit des Suisses à sa solde et y joignit un corps de dix mille hommes d'infanterie française, ce n'e^t pas qu'il eût en vue de créer une armée nationale , c'est qu'il formoit une garde pour sa personne. Quand il s'humilioit devant Edouard IV et le duc de Bourgogne , ce n'étoit point par une méconnoissance de sa grandeur; mais pour obtenir le loisir de poursuivre dans l'intérieur de la France les seigneurs

puissants. Il harcela sans relâche le duc de Bretagne; il attachoit bien plus d'importance à la conquête des états de ce duc qu'à celle de ceux du duc de Bourgogne , parce qu il nevouloit pas avoir derrière lui une principauté indépendante ; porte toujours ouverte sur son royaume par où l'ennemi pouvoit toujours entrer. 11 fit ou laissa empoisonner son frère, le duc de Guyenne , parce qu'il ne vouloit pas plus d'apanagistes que de grands vassaux : l'apanage étoit en effet une sorte de démembrement.

Cette suite d'idées le mena à négliger le mariage du Dauphin et de Marie de Bourgogne. Le dauphin étoit un enfant de huit ans, laid et mal conformé; Marie étoit une belle princesse de vingt ans; elle eût été obligée d'attendre,

dans une espèce de veuvage de dix ans, la croissance dun avorton dont les dix-huit ans auroient peut-être dédaigné ses trente années^ Louis XI avoit trop de jugement pour ne pas calculer ce qui pouvoit arriver pendant la durée de ces longues fiançailles sans noces , dont le moindre accident pouvoit rompre les foibles liens. Il détestoit en outre les Flamands, et les Flamands le détestoient ; l'esprit de liberté qui régnoit depuis trois siècles dans ces communes manufacturières, étoit antipathique à son génie. Les comtes de Flandre étoient plutôt les sujets des Flamands, que les Flamands n'étoient leurs sujets. C'est dans ce pays resserré, ancien berceau des Franks, que s'est maintenu jusqu'à nos jours ce feu d'indépendance et de courage qui animoit les compagnons de Khlovigh.

Qu'auroit fait Louis Xt, tuteur de son fils, de ces bourgeois qui firent exécuter sous les yeux de Marie de Bourgogne ses deux ministres, Hymbercourt et Hugonet? Elever des échafauds , c'étoit attenter aux droits de Louis XL II trouva plus sûr et plus court de

s'emparer du duché de Bourgogne qui revenoit naturellement à la couronne à la mort de Charles le Téméraire , les apanages ne passant point aux filles. Il s'empara des villes sur la Somme, et de plusieurs villes dans l'Artois sur lesquelles il avoit

des prétentions assez fondées; mais, pour éteindre le droit de suzeraineté que l'Artois avoit sur la ville de Boulogne, il transporta et conféra cette suzeraineté à la sainte Vierge, sa petite maîtresse , sa grande amie.

Par le mariage du Dauphin et de Marie de Bourgogne , il se seroit commis avec le corps germanique : la Franche - Comté , le Luxembourg, le Hainaut et !a Hollande relevoicnt de l'empire; or Louis XI ne vouloit de querelles que quand il se crojoit sûr du succès. Toutes ces considérations le portèrent à préférer le certain à l'incertain , h prendre ce qu'il pouvoit garder, à laisser ce qui présentoit des chances périlleuses. 11 ne favorisa pas davantage l'union de Charles d'Angoulême, de la maison d'Orléans, avec l'héritière de Charles le Téméraire, parce que c'eût été rétablir sous un autre nom la puissance des ducs de Bourgogne. Mais s'il rejeta le mariage du Dauphin avec Marie, il rechercha le mariage de ce même Dauphin avec Marguerite , fille de Marie et de Maximilien , parce que d'un côté il y avoit proportion d'âge, et que de l'autre on gratifioit Marguerite des comtés d'Artois et de Bourgogne ; or cette dot n'oflfroit aucune matière à contestation avec la Flandre et lEmpire. Ce mariage n'eut pas lieu , parce que la dame de Beaujeu, qui suivit la po-

Jitique de sou père, prêtera pour sou ueveu Charles VIII l'héritière de Bretagne.

En tout, Louis XI étoit ce qu'il falloit qu'il fût pour accomplir son œuvre. Né à une époque sociale où rien n'étoit achevé et où tout étoit commencé, il eut une forme monstrueuse, indéfinie, toute particulière à lui, et qui tenoit des deux tyrannies entre lesquelles il paroissoit. Une preuve de son énergie sous cette enveloppe , c'est qu'il craignoit la mort et l'enfer, et que pourtant il surmontoit cette irayeur quand il s'agissoit de commettre un crime. Il est vrai qu'il espéroit tromper Dieu comme les hommes ; il avoit des amulettes et des reliques pour toutes les sortes de forfaits. Louis XI vint en son lieu et en son temps : il y a une si grande force dans cet à-propos, que le plus vaste génie hors de sa place peut être frappé d'impuissance, et que l'esprit le plus rétréci , dans telle position donnée, peut bouleverser le monde.

Louis XI, vers la fin de sa vie, s enferma au Plessis-lez-Tours , dévoré de peur et d'ennui. Il se traînoit d'un bout à l'autre d'une longue galerie, ayant sous les yeux pour toute récréation, quand il regardoit par les fenêtres, le paysage, des grilles de fer, des chaînes, et des avenues de gibets qui menoient à son château : pour seul promeneur dans ces avenues, paroissoit Tristan

le grand-prévôt, compère de Louis. Des combats de chats et de rats, des dansesde jeunes paysans et de jeunes paysannes qui venoient figurer dans les donjons du Plessis le bonheur et l'innocence champêtres, servoient à dérider le front du tyran. Puis il buvoit du sang de petits enfants, pour se redonner de la jeunesse; remède qui sembloit tout- it -fait approprie au tempt-rament du malade. On faisoit sur lui, disent les chroniques, de terribles et de merveilleuses médecines. Enfin il fallut mourir. Louis XI porta le premier le titre de Roi Très- Chrétien, et les protestants jetèrent

au vent ses cendres : les excès de la liberté religieuse et politique profanèrent la tombe de celui qui avoit abusé du pouvoir et de la religion.

Les principaux conseillers de ce roi furent Philippe de Comines, homme complaisant, qui a laissé des Mémoires hardis; et Jean du Lude, homme encore plus souple, que son maître appeloit Jeaîi des habiletés.

Louis XI laissa deux fdles et un fils légitimes, la dame de Beaujeu, Anne duchesse d Orléans et Charles VIII. Ce vilain homme fit aussi subir à des femmes le despotisme de ses caresses. Il eut de Marguerite de Sassenage une fille qui , mariée à Aymar de Poitiers, fut l'aïeule de la belle Piane de Poitiers.

Quand Louis XI disparoît, l'Europe féodale tombe; Coustantinople est pris; les lettres renaissent; l'imprimerie est inventée, l'Amérique, au moment d'être découverte ; la grandeur de la maison d'Autriche se fait pressentir parle mariage de l'héritière de Bourgogne avec Maximilien. Henri VIII, Léon X, François I"., Charles-Quint, Luther avec la Réformation, ne sont pas loin : vous êtes au bord d'un nouvel univers.

CHARLES VZII.

De i483 à 1498.

Du Haillant ne veut pas que Charles VIII soit fils de Louis XI, ou du moins qu'il soit fils de la reine Charlotte de Savoie: il avoitouï dire cela. A ce compte, une foule de rois n'auroient pas été fils de leur prétendu père, car -ces histoires d'enfants supposés sont renouvelées de règne en règne dans tous les pays. Au surplus l'adultère est toujours un crime, et dans la famille particu-

lière des princes l'infidélité des femmes est afl3.igeante ; mais dans la famille générale des peuples , peu importeroit (n'étoit la violation du droit et le désordre moral) d'où viendroit le royal enfant : s'il devoit à une fiction légale les avantages de l'hérédité et les qualités d'un grand

homme, alors, souverain de droit et de fait, il emprunteroit à la naissance et au génie une double légitimité. Mais Charles Vlll étoit bien tils de Louis XL

Ce dernier, par un trait remarquable de sa politique , avoit réglé qu'Anne de France , dame de Beaujeu , sa fille, seroit chargée du gouvernement de la personne du roi. Louis XI s'étoit souvenu des abus delà régence sous Charles VL Les Etats de Tours de 1 484 confirmèrent Anne dans ce gouvernement , malgré 1 opposition du duc d'Orléans qui s'étoit adressé au parlement de Paris, lequel déclina sa compétence et renvoya l'affaire aux Etats. Us nommèrent un conseil de dix personnes où dévoient assister les princes du sang. Le point le plus élevé de la monarchie des états se trouve sous le règne de Charles VIII et de Louis XII.

Charles VITl fait mettre en liberté Charles d'Armagnac , Irère de Jean , tué à Lectoure. Tous les Armagnacs sont rendus à la liberté ou rétablis dans leurs biens. Laudois, favori de François II, duc de Bretagne, est pendu.

HenriVil d'Angleterre défait ettueRichardlIL Henri VII, de la branche de Lancastre, épousa Elisabeth d'Yorck, et confondit les droits des deux maisons qui s'étoient si long-temps disputé

Le duc d'Orléans, mécontent de la cour, s'étoit retiré en Bretagne : il commence, aidé des Bretons et d'une troupe d'Anglois , une courte guerre civile. li est défait et prisa la bataille de Saint-Aubin , que gagna Louis II, sire de La Trémoïlie (1488).

Charles YIII épouse, en 1491 , Anne, héritière du duché de Bretagne ; Marguerite , fille de Maximilien , qu'il avoit fiancée et ensuite renvoyée à son père, est mariée h. l'infant d'Espagne, dont elle eut Charles-Quint.

L'an 1492 chute de Grenade, fin delà domination des Maures en Espagne , et découverte de l'Amérique par Christophe Colomb.

Expédition de Charles VIII en Italie. Jusqu'alors l'Italie n'avoit vu les François que comme des espèces d'aventuriers : aussitôt que les rois de France eurent brisé le dernier anneau de la chaîne féodale , ils purent marcher hors de leur pays à la tête de leur nation. Les droits de Charles VIII sur la souveraineté de Naplesétoient la cession qui lui en avoit été faite par Charles d'Anjou, héritier de son oncle René. Charles VIII arrivé à Rome (1494) y trouva un empire aussi chimérique que le royaume qu'il prétendoit conquérir : André Paléologue, héritier de l'empire de Constantinople qu'il n'avoit pas, céda ses prétentions au roi de France, et le pape Alexan-

dre VI livra à Charles, Zizim , frère de Bajazet, exilé dans les états du saint-siége. Charles VIII entra dans Naples le 21 février 1 495 avec les ornements impériaux, soit qu'il les portât comme empereur d'Occident ou comme empereur d'Orient. Uneli^ue conclue à Venise entre le pape, l'empereur, le roi d'Arragon, Hen-

ri Vil, roi d'Ani^leterre, Ludovic Sforce et les Vénitiens, oblige Charles VIII à évacuer l'Italie. Les François repassent les Alpes après avoir vaincu à Fornoue. On admira le service de l'artillerie françoise; pour la première fois une armée régulière de notre nation se montra dans la belle contrée où elle devoit un jour acquérir tant de gloire.

Charles VIII expire au château d'Amboise le 7 avril 1498 : son fils le Dauphin étoit mort âgé de trois ans. Une branche collatérale monte sur le trône,

« Charles VIII , petit homme de corps et peu » entendu, dit Comines, étoit si bon qu'il n'est » point possible de voir meilleure créature. »

Z.OVIS XII

De 1498 à i5i5.

Louis XII a obtenu le plus beau surnom des rois de France : il fut tout d'une voix appelé le Père du peuple. Et ici le mot peuple a une grande valeur, et annonce une révolution : ce n'est point un mot banal appliqué à une foule depuis long-temps gouvernée par un maître; c'est un mot nouvellement introduit dans la langue pour désigner une jeune nation affranchie, formée des débris des serfs et des corvéables de la féodalité. Elle ouvroit les temps modernes , cette nation ; elle avoit la force et l'éclat qu'elle eut dans sa première métamorphose , lorsque les Franks, transformés en François , entrèrent dans les siècles du moyen âge.

Louis XU étoit arrière- petit -fils de ce Louis, duc d'Orléans, par qui le sang italien commença à couler dans les veines de nos monarques et à leur communiquer le goût des arts : race légère et romanesque , mais élégante, brave, intelligente, et qui mêla la civilisation à la chevalerie. On ne sauroit trop rappeler le mot de Louis XII en parvenant au

trône : « Le roi de France ne venge pas les » querelles du duc d'Orléans (1498). »

Louis XII épousa la veuve de Charles VIIL La Bretagne fut le dernier grand fief revenu à la couronne. Ainsi périt la monarchie féodale : commencée par le démembrement successif des provinces du royaume, elle finit par la réunion successive de ces provinces au royaume, comme les fleuves sortis de la mer retournent k la mer. Il restoit encore une soumission pour les comtés de Flandre et d'Artois , possédés par l'archiduc d'Autriche; mais ce n'étoit plus qu'un vain hommage auquel ni celui qui le rendoit , ni celui qui le recevoit, n'attachoit aucune idée d'obéissance ou de supériorité. Les lambeaux de la monarchie féodale , traînèrent assez long-temps dans la monarchie absolue, de même que l'on voit aujourd'hui des débris du despotisme impérial flotter parmi les libertés constitutionnelles. Le passé se prolonge dans l'avenir, et une nation ne peut ni ne doit se séparer de ses tombeaux.

La cour de l'Echiquier en Normandie fut érigée en parlement : ainsi tomboient tour h tour les pièces de la vieille armure gothique.

Louis XII porta la guerre en Italie : aussitôt que nos querelles cessèrent au dedans, elles commencèrent au dehors; il falJoit une nouvelle

issue à l'humeur guerrière de la France. Louis XU prétendoit au ducîié de Milan par les droits de Valentine de Milan son aïeule , et au royaume de Naples par les droits de la maison d'Anjou, Dominoient alors à Rome les abominables Borgia : César Borgia , le héros de Machiavel; Alexandre VI avec sa fille triplement incestueuse, nommée Lucrèce, comme pour offrir à Rome un contraste fameux avec l'antique pudeur romaine. Le Milanois fut conquis dans l'espace de vingt jours , le royaume de Naples en moins de quatre mois ; ce royaume fut occupé de concert avec Ferdinand le Catholique. Bientôt les François et les Espagnols se brouillent pour le partage de cet état (i 500, 1 501 , 1 502). D'Aubigny perd la bataille de Seminare, le vendredi 21 avril , et le vendredi , 28 du même mois, le duc de Nemours est vaincu et tué à Cérignole par Gonzalve de Cordoue , dit le grand capitaine. La maison d'Armagnac finit en la personne du duc de Nemours, et ce duc de Nemours n'étoit rien moins que le dernier descendant de Khlovigh : reste étrange au commencement du seizième siècle ! Le parlement d'Aix avoit été créé en 1501.

Cependant Charles-Quint étoit né (1500).

Alexandre meurt (18 août 1 503). Après Pie III, qui n'occupa le siège pontifical que vingt-cinq

jours, vient Jules II, dont le nom annonce et le rétine des arts, et une révolution dans le genre d'influence que la cour de Rome exerça sur le monde chrétien. Cette cour cessa d'être plébéienne, et, par une double erreur, elle s'attacha au pouvoir aristocratique lorsqu'il expiroit. L'ère politique du christianisme déclinoit.

Les Etats de Tours de 1506 vous montrent ces assemblées parvennes à leur dernier point de perfection, séparées de la mai^istrature parlementaire et du pouvoir exécutif". Louis XII les ouvre dans une séance royale , environné des princes du sang et de toute sa cour, ayant à sa droite le chancelier de France : c'est la forme même dans laquelle commencent aujourd'hui les sessions législatives, et ce qui montre que les grands de la cour ne faisoient point ou ne faisoient plus partie des Etats.

La ligue de Cambrai formée contre les Vénitiens se dissipe, comme toutes ces coalitions où des princes ennemis se réunissent dans un intérêt momentané.

Henri VII d'Anglettre meurt, et est remplacé sur le trône par Henri VIII (1 509 et 1510).

Jules H se ligue contre les François en Italie avec Ferdinand, Henri VIII et .les Suisses. Le dernier des chevaliers François, Bajard , digne de clore l'époque de la chevalerie, se signale à

Saint-Félix et à la journée de la Bastide (1511). Concile général de Pise , où Jules II est cité par Louis XII. Concile de Latran en opposition au concile de Pise.

Bataille de Ravenne gagnée le jour de Pâques, 11 avril 1512, sur les confédérés par le duc de Nemours, le chevalier Bayard, Louis d'Arce et Lautrec. Le duc de Nemours achète la victoire de sa vie, il est tué âgé seulement de vingttrois ans. Ce jeune prince étoit Gaston de Foix, fils de Marie, sœur de Louis XII, pour lequel le comté de Nemours avoit été érigé en duchépairie (1507). Il ne le faut pas confondre avec Armagnac, duc de Nemours, le dernier des Mérovingiens dont on a parlé.

Le Milanois est perdu pour Louis XII qui ne conserve en Italie que quelques places, avec le château de Milan. Le concile de Pise est transféré à Milan, ensuite à Lyon. Jules II frappe d'interdit le royaume de France et la ville de Lyon en particulier : méprise de temps ; ces foudres , comme la féodalité, étoient épuisés; les vieilles mœurs n'étoient plus que des usages.

Ferdinand s'empare du royaume de Navarre; Maximilien Sforce reprend la souveraineté du Milanois, les Médicis celle de Florence. L'empereur Maximilien I". veut se faire pape. La reine, Anne de Bretagne, meurt. Jules II la swit

dans la tombe. Léon X lui succède. Louis XII reprend le Milanois, et le perd enfin h la bataille de Novare, La France est attaquée par Maximilien, Henri VllI et les Suisses. Tout s'arran^e au moyen de plusieurs mariages, les uns projetés, les autres accomplis. Louis XII épouse Marie, sœur de Henri YIll , dans les bras de laquelle il trouva la mort. Le comte d'Angouléme, qui devint François I", aima Marie et s'en éloigna de peur de perdre une couronne. Ce calcul n'étoit guère de son âge et de son caractère; aussi ne céda-t-il qu'au conseil de Orignaux , ou de Gouflier, ou tle Duprat (1 51 2, 1 51 3,'i 5 1 4, 1 51 5.) Louis XII décède le 1". janvier 1515 à l'hôtel desTournellesàParis. Il réduisitles impôts de plus de moitié; il avoit une alïection tendre pour ses sujets, qui la lui rendirent, malgré ses fautes dans la politique extérieure; il voulut toutes les franchises dont on pouvoit jouir sous la monarchie d'alors. Il est convenable de remarquer qu'à cette époque, et jusqu'à celle où nous vivons , les peuples régloient leur haine ou leur amour sur le plus ou le moins de taxes dont ils se trouvoient chargés. Aujourd'hui que l'espèce humaine a gagné en intelligence et en civilisation, les nations attachent moins leurs affec-

tions à ces intérêts tout matériels : elles accorderoient plus volontiers le nom de père au souverain qui accroîtroit

leurs libertés , qu'à celui qui épargneroit leur argent.

FRAMÇOIS Z

De i5i5 à i547-

François P'.étoit arrière-petit-filsdeLouisd'Orléans et de Valentine de Milan. Trois ^générations avoient déjà changé le monde; soixante ans delà découverte de la presse, quoique no»n libre, avoient produit un mouvement considérable dans les esprits. Les controverses de Luther prêt à paroitre , ou ne se fussent pas propagées avec la même rapidité , ou auroient été étouffées, si la presse ne s'était trouvée là tout juste à point pour les répandre.

François I". rentre en Italie (1 51 5), Le 1 4 de septembre il livre aux Suisses, à Marignan , ce combat que Trivulce appela le combat des géants : ce fut la première grande victoire remportée par les François depuis leurs défaites à Créci , Poitiers et Azincourt. Cette bataille n'avoit plus aucun des caractères de ces premières batailles ; elle étoit à celles-ci ce que les batailles de la révolution ont été à celle de Marignan. Le sénat de Venise déclara , par un décret, que François \". et tous les princes de sa race seroient nobles vénitiens ; décret que

TOME IV

Louis XVllI demanda à elFacer de sa main , lorsqu'il reçut l'ordre de quitter Vérone. Commencement de la vénalité des charges , qui amène l'inamovibilité des iusres.

Ferdinand, roid'Arraqon par lui-même, roi de Castille par sa femme Isabelle, roi de Grenade par conquête, roi de Navarre par usurpation, héritier de trois bâtards couronnés, meurt, et Charles-Quint monte sur le trône.

Le traité de Fribourg produit entre la France et les Suisses cette paix nommée perpétuelle , qui ne laissa plus à ceux-ci que l'honneur de verser leur sang pour les François (1516).

Concordat entre Léon X et François 1"., auquel s'opposèrent le clergé , l'université et le parlement, comme attentatoire aux libertés de l'Eglise nationale. Luther, cette même année (1517), s'éleva contre les Indulgences prêchées eu Allemagne. Henri VIII étoit sur le trône; il alloit porter un autre coup k la foi catholique dont il se constitua d'abord le défenseur. En 1 521 , Ignace de Lojola fut blessé dans le château de Pampelune que les François tenoient assiégé : Loyola fut pour les Réformés ce que saint Dominique avoit été pour les Albigeois; mais la Saint-Barthélemjne détruisit point le protestantisme, et les Croisés exterminèreut les Albigeois.

Charles-Quint est élu empereur après la mort de Maximilien : son concurrent étoit François I". (1519). Alors la France se trouva enveloppée par les possessions de la maison d'Autriche : î'Espaqne , conquérante en Amérique et dans les Indes , disoit que le

soleil ne se couchoit pas sur ses élats. La découverte de l'Amérique produisit une révolution dans le commerce , la propriété et les finances de l'ancien monde. L'introduction de l'or du Mexique et du Pérou baissa le prix des métaux, éleva celui des denrées et de la main-d'œuvre , fit changer de main la propriété foncière, créa une propriété inconnue jusqu'alors, celle des capitalistes, dont les Lombards et les Juifs avoient donné la première idée. Avec les capitalistes naquit la population industrielle et la constitution artificielle des fonds publics. Une fois entrée dans cette route , la société se renouvela sous le rapport des finances comme elle s'étoit renouvelée sous les rapports moraux et politiques.

Aux aventures des Croisades succédèrent des aventures d'outre-mer d'une toute autre importance; le globe s'agrandit, le sj'stème des colonies modernes commença, îa marine militaire et marchande s'accrut de toute l'étendue d'un océan sans rivages. La petite mer intérieure de l'ancien monde ne resta plus qu'un bassin de peu d'impor-

tance, depuis que les richesses des Indes arrivoient en Europe par le cap desTempêtes. A trois années de distance 1 heureux Charles-Quint triomphoit de Montezume à Mexico, et de François 1". à Pavie.

Mais ce qui fit avancer les autres peuples vers Tindépendance et la civilisation , enchaîna les nations soumises au sceptre de Philippe IT ; les Amériques, l'Espai^ne et les Pajs-Bas perdirent leurs libertés pour des siècles. Ces champs de JaFlandre, où les-Comm unes avoient si long-temps combattu])Our leur émanci-

pation , ne furent plus ensanglantés que par des échatauds ou par les batailles que s'y livrèrent les maisons de France et d'Autriche.

L'entrevue de François I". et de Henri VIÎ, près de Gui nés , appelée le camp du drap d'or , lut une dernière parade des temps féodaux , un simulacre des tournois, des cours plénières, de ces anciennes mœurs déjà assez passées pour n être plus que des spectacles (1520).

Le duc de Bouillon déclara la guerre à l'empereur : celui-ci crut que le duc étoit secrètement appuyé de France : commencement des guerres entre Charles- Quint et François i"'^ Le Milanois est perdu de nouveau; Léon X, qui a donné son nom à son siècle, meurt. 11 écrivoit à Raphaël : « \ons rendrez

» mon pontificat à jamais célèbre. » Il prophétisoit. Malheureusement la renaissance des arts tomba presqu'au moment de la Réformation dont la rigidité proscrivoit les arts. Si l'ardeur religieuse des siècles qui élevèrent les monumens gothiques , avoit encore existé au temps des Michel-Ange et des Raphaël , de combien d'autres chefs-d'œuvres Rome , déjà si riche , seroit ornée l

A Léon X succède Adrien VII, qui laissa la tiare à- Clément VII , autre Médicis (1 521).

Prise de Rhodes par Soliman II (1 522).

Le connétable de Bourbon que persécutoit la duchesse d'Angoulême, passe au service de Charles-Quint. Le marquis de Villane, sollicité par l'empereur de prêter son palais au connétable , répondit : « Je ne puis rien refuser à » votre majesté, mais si le duc de Bourbon loge » dans ma maison , j'y mettrai le feu aussitôt » qu'il en sera sorti, comme lieu infecté par la)) trahison, et

ne pouvant plus être habité d'un » homme d'honneur. » Seul traître que les Bourbons aient jamais compté dans leur race.

Le capitaine Bayard est tué dans la retraite de Rebecque (1524). « Il fut tiré ung coup de hac-)) quebouze, dont la pierre le vint frapper au » travers des rains,et luy rompit tout le gros)» os de l'eschine. (^uand il sentit le coup , se

prinL à crier Jésus ! Et puis disl : Hélas ! mon Dieu , je suis mort ! Si print son espée par la poignée et baisa la croisée, en signe de la croix, et en disant tout liault : Miserere mei , Deus, secundiim misericordiam iuarn; devint incontinent tout hlesme, comme failly des esperitz, et cuyda tomber : mais il eut encore le cueur de prendre l'arson de la selle; et demoura en cest estât jusques à ce que ung jeune gentil homme, son maistre d'hostel , luy ayda h. descendre, et le mit soubz ung

arbre Ses povres

serviteurs domestiques estoient tous transsiz, entre lesquelz estoit son povre maistre d'hostel , qui ne l'abandonna jamais; et se confessa le bon chevalier h luy, par faulte de pçestre. Le povre gentil homme fbndoit en larmes, voyant son bon maistre si mortellement navré, que nul remède en sa vie n'y avoit; mais tant doulcement le reconfortoit icelluy bon chevalier, en luy disant : Jacques, mon amy, laisse ton deuil; c'est le vouloir de Dieu de m'oster de ce monde; je y ay la sienne grâce longuement demouré , et y ay receu des biens et des honneurs plus que h moy n'appartient : tout le regret que j'ay à mourir , c'est que je n'ay pas » si bien fait mon devoir que je devoys. »

Le connétable de Bourbon , du parti des enne-

mis, se présenta pour consoler Bayard : « Mon- » seigneur, lui dit le capitaine, ne faut avoir)) pitié de moi , mais de vous qui êtes armé contre » votre roi, votre pays et votre foi. » Bourbon insista, et parla de bons chirurgiens; Bayard répliqua : « Je cognois que je suis blessé à mort.)) Je prends la mort en gré et n'y ai aucune » desplaisance. » Le connétable s'en alla les larmes aux yeux et s'écria nt : « Bien heureux le » prince qui a ung tel serviteur, et ne scait la » France qu elle a perdu aujourd'huy. »

Le marquis de Pescaire (Fernand- François d'Avaloz) dit : « Plust à Dieu, gentil seigneur » de Bayard, qu'il m'eust cousté une quarte de)i mon sang, sans mort recevoir, je ne deusse » manger chair de deux ans, et je vous tiensisse » en santé mon prisonnier. »

Bataille de Pavie 14 février 1525. On ne retrouve plus l'original du fameux billet : Tout est perdu fors rhonneur ; mais la France, quil'auroit écrit, le tient pour authentique. Jean , pris à Poitiers , fut servi à table par son vainqueur, et traité à Londres comme un monarque triomphant; François I". fut transféré rudement dans les prisons de Madrid : les chevaliers que le monarque françois vouloit faire revivre , n'étoient plus. Au reste, les états de Bourgogne, en 15'26, ne se crurent pas liés par le traité de

Madrid qui délachoit, sans leur consentement, la Bour£^o_-qne de la France; les Etats de Paris, en 1359, refusèrent de ratifier le traité négocié pour la délivrance du roi Jean : il n'y a de permanent que l'indépendance des peuples , toutes les fois qu'elle est appelée à parler seule.

L'année de la captivité de François 1*'., prisonnier, vit Albert , mart^rave de Brandebourg, grand-maître de l'Ordre Teutonique , embrasser le lutliérianisme et s'emparer des provinces de l'ordre. Les descendants d'Albert sont devenus rois de Prusse.

Le traité de Cambrai, en 1629, termina les guerres d'Italie entre François I". et Charles- Quint. La J3retagne est réunie U la France par une ordonnance expressse. Avant ledit du domaine de 1 566 , nos rois pouvoient librement disposer de leurs biens patrimoniaux; ces biens ne devenoient inaliénables que par leur réunion au domaine, doù il faut distinguer deux choses dans l'ancien droit commun de la troisième race : la propriété particulière du prince , la propriété générale de la couronne.

François P\ fonde l'infanterie francoise : elle remplaça les fantassins allemands à notre solde. Cette infanterie fut d'abord formée sur le modèle des légions romaiiies, et divisée en corps de six mille hommes. On en revint à la division

par bandes de cinq ou six cents hommes, origine de nos régiments. Henri , frère puîné de François dauphin, épouse h Marseille Catherine de Médicis (1532, 1533).

Le schisme d'Angleterre éclate en 1534, à propos du divorce de Henri VHI , pour épouser Anne deBoulen. Cette année même, 1534, ^^^ doctrines de Calvin se glissoient en France sous la protection de Marguerite, reine de Navarre, sœur de François I".; et cette année encore Ignace de Loyola fonda la société de Jésus : quand les idées des peuples sont mûres pour un changement, il arrive que les princes se trouvent faits pour les développer. Nouvelle guerre entre la France et l'Espagne, à propos de la décapitation , par François Sforce , de l'envoyé de France à Milan,

Charles-Quint, revenu triomphant de son expédition d'Afrique, est battu eu Provence et en Picardie.

Henri devient dauphin par la mort de François , son frère aîné , empoisonné. Les anabaptistes sont dispersés par le supplice de Jean de Leyde , à Munster (1536). Charles-Quint est ajourné à la cour des pairs de France, comme vassal rebelle, ainsi que l'avoit été le prince Noir; ridicule résurrection des droits périmés de la monarchie féodale (1 537).

Charles-Quint traverse la France (1 539) pour

aller apaiser des troubles survenus dans cette ville de Gand , berceau des tribuns et asile des rois.

L'ordonnance de Villers-Coterets (ISSg) commande l'abréviation des procès, le non-empiètement des tribunaux ecclésiastiques sur les justices ordinaires et la rédaction en françois des actes publics. On s'est étonné que cette ordonnance n'ait pas été rendue plus tôt : il falloit bien attendre la langue ; elle ne commença à être assez débrouillée pour être convenablement intelligible que sous le règne de François P'.Si, dès l'an 1281, l'empereur Rodolphe obligea d'écrire les actes impériaux en langue vulgaire, c'est que l'allemand étoit une langue mère parlée de tout temps par un peuple qui l'entendoit. La langue françoise n'étoil qu'un patois né principalement des langues romane et latine; des siècles s'écoulèrent avant qu'elle devînt une langue générale dans toute l'étendue delà monarcliie. Edouard III put défendre l'usage du jaigon normand dans les tribunaux d'Angleterre, parce qu'il trouva derrière ce jargon l'anglois , ou le bas allemand conservé par les Saxons conquis.

La procédure criminelle , devenue presque publique, cesse de l'être sous le chancelier Poyet.

On commence à voir paroître les noms fameux dans les règnes suivants : le cardinal de Lorraine et son frère, le premier duc de Guise,

le connétable Anne de Montmorenci et Catherine de Médicis(1540).

François 1". établit de nouvelles relations extérieures. Il envoie des ambassadeurs à Soliman II, à Constantinople, et en reçoit de Gustave-Wa sa , roi de Suède : ce prince célèbre par son courage et ses aventures, rendit la Suède luthérienne et devint le chef militaire des protestants (1542).

En i 544 bataille de Cérisoles gagnée par les François.

En 1 545 premières exterminations des guerres de religion en France; exécution des villes huguenotes de Cabrières et de Mérindol.

Les deux chefs du schisme , Luther et Henri VIII, meurent , le premier en 1546 , et le second en 1547 : François P'., qui commença la persécution contre les huguenots , suivit deux mois après dans la tombe le tyran des libertés politiques et le fondateur des libertés religieuses de l'Angleterre (1 ". mars 1547).

Charles-Quint se traîna neuf ans sur la terre après son rival :il abdiqua en 1556, se retira au monastère de Saint-Just , dans l'Estramadure , et célébra vivant ses propres funérailles : enveloppé d'un linceul, couché dans une bière, il chanta, du fond de son cercueil, l'office des morts, que les religieux célébroient autour de

lui. « C'étoit l'homme pour lequel , dit Montes- » quieu , le monde s'étendit, et l'on vit paroître » un monde nouveau, » Ce monde nouveau donna la mort k FrançoivS 1". : toute la destinée de Charles-Quint pesa sur celle du monarque françois. Importuné jusque dans ses derniers jours des rivalités de ses maîtresses et de celles des maîtresses de son fils, François I*'. mourut en chrétien qui reconnoît sa fragilité; Charles- Quint s'en alla comme un ambitieux qui se revêt du froc et du cercueil , dépité de n'avoir pu se parer de la dépouille du monde. Les foiblesses du monarque espagnol ne furent pas apparentes comme celles du monarque françois, dont la galanterie étoit aussi éclatante que la valeur : un inceste mystérieux qui, dans les ombres d'uncloître, donna naissance à un héros, a été reproché à Charles-Quint : ses désordres avoient quelque chose de sérieux , de secret et de profond comme lui.

11 y a des époques où la société se renouvelle, où des catastrophes imprévues, des hasards heureux ou malheureux, des découvertes inattendues déterminent un changement préparé de longue main dans le gouvernement, les lois, les mœurs et les idées. Cette révolution , qui paroît subite, n'est que le travail continu de la civilisation croissante, que le résultat delà marche

de cette civilisation vers le perfectionnement nécessaire, efTicient, attaché à la nature humaine. Dans les révolutions, même en apparence rétrogrades, il y a un pas de fait, une lumière acquise pour aveindre quelque vérité. Les conséquences ne se font pas immédiatement remarquer en jaillissant du principe qui les produit; ce n'est guère qu'après une cinquantaine d'années qu'on

aperçoit les transformations opérées chez les peuples par des événements déjà vieux d'un demi-siècle.

Ainsi , lorsque François P^ monta sur le trône, la découverte de l'Amérique, la prise de Gonstantinople par les Turcs, l'invention de l'imprimerie, toutes ces choses qui avoient précédé le règne' de ce roi, commençoient à agir en étendant le domaine de l'homme phy- •sique et moral. Des mers inconnues à braver, de nouveaux mondes à explorer , offroient des objets dignes de leurs efi'orts à l'esprit chevaleresque et religieux qui régnoit encore, aux lettres, aux sciences et aux arts qui renaissoient , aux gouvernements et au commerce qui cherchoient de nouvelles sources de puissance et de richesses. L'imprimerie sembloit en même temps avoir été trouvée tout exprès pour multiplier et répandre les trésors que les Grecs chassés de leur patrie avoient apportés dans l'Occident.

Les courses transalpines de Charles VllI et de Louis XII avoient fait passer dans les Gaules ce goût des élcî^ances de la vie, perdu depuis lonG;-t(nnps. INlilan , Florence, Sienne, virent rcparoître ces noms qu'ils avoient bien connus au temps do la conquête des Normands et de Charles d'Anjou : les la Palice , les Nemours, les Lautrec , les Vicilieville, ne trouvèrent plus, comme leurs pères , une terre demi-barbare ; mais une terre classique où le génie d'Auguste s'étoit réveillé, où, comme les vieux Romains, ils adoucirent leurs rudes vertus à la voix des arts accourus une seconde Ibis de la Grèce. Quand Bayard acquéroit le haut renom de proues e, c'étoit au milieu de l'Italie moderne, de l'Italie dans toute la fraîclieur de la civilisation renouvelée; c'étoit au milieu de ces palais bâtis par Bramante, Michel-Ange etPalladio, de ces

palais dont les murs étoient couverts des tableaux récemment sortis des mains des plus grands maîtres; c'étoit à l'époque où l'on déterroit les statues et les monuments de l'antiquité; tandis que les Gonzalve de Cordoue , les Trivulce , les Pescaire, les Strozzi combattoient , ■ que les artistes se faisoient justice de leurs rivaux à coups de poignards , que les aventures de Roméo et de Juliette se répétoient dans toutes les familles, que l'Arioste et le Tasse alloient

chanter cette chevalerie dont Bayard ëtoit le dernier modèle.

Les guerres de François I". , de Charles-Quint et de Henri YIII mêlèrent les peuples , et les idées se multiplièrent. Des armées régulières, connues en Europe depuis la fin du règne de Charles VII, firent disparoître le reste des milices féodales. Les braves de tous les pays se rencontrèrent dans ces troupes disciplinées ; Bayard put combattre tels fils de Pizarre et de Fernand Cortès qui avoient vu tomber les empires du Pérou et du Mexique. Ces infidèles, que les chevaliers alloient avec saint Louis chercher au fond de la Palestine , maîtres de Constantinople et devenus nos alliés , intervenoient dans notre politique ; leur prince envoyoit le renégat grec Barberousse combattre pour le pape et le roi très-chrétien sur les côtes de la Provence.

Tout changea donc dans la France; les vêtements mômes s'altérèrent ; il se fit des anciennes et des nouvelles mœurs un mélange unique. La langue naissante fut écrite avec esprit, finesse et naïveté par la sœur de François I". , la reine de Navarre, par François I". lui-même qui faisoit des vers aussi bien que Marot, par Rabelais, Amyot, les deux Marot et les auteurs de Mémoires. L'étude des classiques, celle des lois romaines, l'érudition

générale iurent poussées avec ardeur; les arts acquirent une perfection qu'ils n'ont jamais surpassée depuis en France. La peinture, éclatante en Italie, fut transplantée dans nos forêts et nos châteaux gothiques; ceux-ci virent leurs tourelles et leurs créneaux se couronner des ordres de la Grèce. Anne de MontmorencV, qui disoit ses patenôtres, ornoit Ecouen de chefs-d'œuvre; le Primatice embellissoit Fontainebleau; François P'. , qui se faisoit armer chevalier comme au temps de Richard Cœur-de-Lion , assistoit à la mort de Léonard de Vinci, et recevoit le dernier soupir de ce grand peintre; et, auprès de tout cela , le connétable de Bourbon dont les soldats, comme ceux d'Alaric, se préparoient à saccager Rome, ce connétable qui devoit mourir d'un coup de canon tiré peut-être par le graveur Benvenuto Scenelli , représentoit dans ses terres de France la puissance, la vie et les mœurs d'un ancien grand vassal de la couronne.

François P'. , qui ne fut pas un grand homme, mais auquel le surnom de grand roi est néanmoins resté, ce père des lettres qui voulut rompre toutes les Presses dans son royaume, attira les femmes à la cour. Cette cour, lettrée, galante et militaire, mêloit les faits d'armes aux amours. Alors commença le règne de ces favorites qui furent une des calamités de l'an-

cienne monarchie. De toutes ces maîtresses , une seule, Agnès Sorçl, a été utile au prince et à la patrie.

Une aventure, choisie entre mille, suffira pour faire connoître la haute société sous François P^ Brantôme , qui avec un autre genre de talent imite souvent Froissard , est en cette matière le conteur parlait : « J'en ay ouy conter d'une » autre du temps du

roy François P^ , de ce)) beau escuyer GruiFy, qui estoit un es-cuyer de » l'escurye dudit roy, et mourut à Naples au)) voyage de M. de Lautrec , et d'une très-grande » dame de la cour , qui en devint très-amou- » reuse ; aussi étoit-il très-beau , et ne l'appe- » loit-on ordinairement que le beau Gruffy, dont » j'en ai veu le pourtrait qui le monstre tel.

j) Elle attira un jour un sien valet de cham- » bre en qui elle se fioit, pourtant inconnu, et » non veu dans sa chambre, qui luy vint dire un » jour, luy bien habillé, qui sentoit sou gen- » til-homme , qu'une très-belle et honeste dame » se recommandoit à lui, et qu'elle en estoit si)) amoureuse, qu'elle en désiroit fort l'accoin-)) tance plus que d'homme de la cour; mais par » tel si , qu'elle ne vouloit pour tout le bien du » monde qu'il la vist et la connust; mais qu'à w l'heure du coucher , et qu'un chacun de la cour » seroit retiré, il le viendroit quérir et prendre

TOME IV

en un certain lieu qu'il luy diroit , et de là il le mèneroit chez cette dame ; mais par tel pact) aussi, qu'il luj vouloit boucher les yeux avec) un beau mouchoir blanc , comme un trom-) pette qu'on mène en ville ennemie , afin qu'il) ne pust voir ny recon-noistre le lieu , ny la chambre , là où il le mèneroit , et le tiendroit toujours par les mains , afin de ne deffaire ledit mouchoir; car ainsi lui avoit commandé sa maîtresse pour ne vouloir estre connue de luy jusques à quelque temps certain et

préfix qu'il luy dit et promit

Par-tant le messager se départit d'avec Grufiy, qui fut en peine et en songe, luy ayant grand sujet de penser que ce fust quelque partie jouée de quelque ennemy de cour, pour lui donner quelque venue, ou de mort , ou de charité envers le roy. Songeoit aussi quelle dame ce pouvoit être, ou grande, ou moyenne, ou petite, ou belle, ou laide, qui plus luy faschoit (encore que tous chats sont gris la nuit). Par quoy, après en avoir conféré à un de ses compagnons des plus privez, il résolut de tenter la risque; et que , pour l'amour d une grande , qu'il présumoit bien estre , il ne falloit rien craindre et appréhender : par quoy le lendem.ain que le roy, les reynes , les dames et tous et toutes celles de la cour se furent

» retirez pour se coucher, ne faillit de se trouver » au lieu que le messager l'avoit assigné, qui ne » faillit aussitost à l'y venir trouver avec un se- » cond, pour luy aidera faire le guet, si l'autre)) n'estoit point suivy de page, ny laquais, ny » valet, ny gentilhomme. Aussitost qu'il le vid, » luy dit seulement : Allons, monsieur-, madame » vous attend. Soudain il le banda et le mena)) par lieux estroits, obscurs, travers et inconnus; » de sorte que l'autre luy dit franchement qu'il)) ne sçavoit là où il le menoit : puis, il entra » dans la chambre de la dame, qui estoit si M sombre et si obscure , qu'il ne pouvoit rien » voir ny connoistre , non plus que dans un » four.

)) Bien la trouva-t-il très-bien parfumée , qui

» lui fit espérer quelque chose de bon ;

M et après le mena par la main, luy

» ayant osté le mouchoir, au lit de la dame , qui

» l'attendoit; et se mit auprès d'elle

» où il n'y trouva rien que très-exquis,

» tant à sa peau qu'à son Ht et son linge, qu'il » tastonnoit avec les mains ; et ainsi passa la » nuict joyeusement avec cette belle dame, que

» j'ay bien ouy nommer.

n Mais rien ne luy faschoit, disoit-il , sinon que)' jamais n'en sceut tirer aucune parole.

« 11 n'avoit garde : car il parloit assez souvent

» à elle le jour, comme aux autres dames; et pour 1) ce, l'cust connue aussitost. De folastreries, de » mignardises, de caresses, elle n'y esparsjnoit » aucune : tant il y a qu'il se trouva Ijien.

» Le lendemain matin, à la pointe du jour , » le messager ne faillit de le venir e5veiller,etle]e- » ver et liabiller, le bander et le retourner au)> lieu où il l'avoit pris, et de luy dire adieu jusqu'au retour, qui seroit bien tost.

» Le beau Gruffy, après l'avoir remercié cent » fois, luy dit adieu, et qu'il seroit toujours •» prest de retourner ; ce qu'il fit: et la feste en)) dura un bon mois , au bout duquel fallut h » Gruffy partir pour son voyage de Naples, qui M prit congé de sa dame, et luy dit adieu à •» grand regret, sans en tirer d'elle aucun parler M seulement de boucbe, sinon soupirs et lar-)) mes, qu'il lui sentoit

couler des yeux. Tant il » y a qu'il partit d'avec sans la connoistre uulle- » ment , n'y s'en apercevoir. »

Il faut maintenant trouver place pour la Réformation au milieu de ces mœurs licencieuses et légères : elle avoit la prétention de reproduire le premier cliristianisme chez les chrétiens vieillis, comme François I". vouloit ressusciter la chevalerie parmi les porteurs de mousquets et d'arquebuses.

La Réformation est l'événement le plus impor-

tant (le cette époque; elle ouvre les siècles modernes, et les sépare du siècle indéterminé qui suivit la disparition du moyen âge.

Jusqu'alors on avoit souvent vu des hérésies dans l'Eglise lutine, mais peu durables, et elles n'avolent jamais altéré l'ordre politique. Le protestantisme devint, dès son origine , une affaire d'état, et divisit- sans retour la cité. Les métamorphoses opérées dans les lois et dans les mœurs doivent nécessairement amener des changements dans la religion; il étoit impossible que l'extérieur de l'édifice changeât , sans que les bases mêmes de cet édifice ne fussent ébranlées.

La Réformation réveilla les idées de l'antique égalité , porta l'homme à s'enquérir, à chercher, à apprendre. Ce fut, à proprement parler, la vérité philosophique qui , revêtue d'une forme chrétienne, attaqua la vérité religieuse. La Réformation servit puissamment à transformer une société toute militaire en une société civile et industrielle ; ce bien est immense , mais ce bien a été mêlé de beaucoup de mal , et l'impartiahté historique ne permet pas de le taire.

Le christianisme commença chez les hommes par les classes plébéiennes , pauvres et ignorantes. Jésus-Christ appela les petits , et ils allèrent à leur maître. La foi monta peu à peu dans les hauts rangs, et s'assit enfin sur le trône impérial. Le

(•hristiaiiisme étoit alors catholique ou universel ; la religion dite catholiqnc p.irtit d'en bas pour arriver aux ^^oniiïntés socia'es ; nous avons vu que la papauté n'étoit que le tribunal des peuples, lorsque l'âge politique du christianisme tut arrivé.

Le protestantisme .suivit une route opposée: il s'introduisit par la tête du corps po4itique , par les princes et les nobles, par les prêtres et les magistrats , par les savants et les gens de lettres , et il descendit lentement dans les conditions inférieures; les deux emj)reintes de ces dçux origines sont restées distinctes dans les deux communions.

La communion réformée n'a jamais été aussi populaire que le culte catholique; deraceprincière et patricienne, elle ne sympathise pas avec la foule. Equitable et moral, le protestantisme e.-t exact dans ses devoirs , mais sa bonté tient plus de la raison que de la tendresse; il vêtit celui qui est nu , mais il ne le réchauffe pas dans son sein; il ouvre des asiles à la misère, mais il ne vit pas et ne pleure pas avec elle dans ses réduits les plus abjects; il soulage l'infortune, mais il ny compatit pas. Le moine et le curé sont les compagnons du pauvre : pauvres comme lui, ils ont pour leurs compagnons les entrailles de Jésus-Christ; les haillons, la paille, les plaies,

les cachots, ne leur inspirent ni déi^oûts , ni répugnance ; la charité en a parfumé l'indigence et le malheur. Le prêtre catholique est le successeur des douze hommes du peuple qui prêchèrent Jésus-Christ ressuscité ; il bénit le corps du mendiant expiré, comme la dépouille sacrée d'un être aimé de Dieu et ressuscité à l'éternelle vie. Le pasteur protestant abandonne le nécessiteux sur son lit de mort; pour lui les tombeaux ne sont point une religion , car il ne croit pas à ces lieux expiatoires où les prières d'un ami vont délivrer une âme souffrante : dans ce monde il ne se précipite point au milieu du feu , de la peste ; il garde pour sa famille particulière ces soins affectueux que le prêtre de Rome prodigue à .la grande famille humaine.

Sous le rapport religieux la Réformation conduit insensiblement à l'indifférence ou à l'absence complète de foi : la raison en est que l'indépendance de l'esprit aboutit à deux abîmes : le doute ou l'incrédulité.

Et par une réaction naturelle la Réformation , en se montrant au monde, ressuscita le fanatisme catholique qui s'éteignoit : elle pourroit donc être accusée d'avoir été la cause indirecte des horreurs de la Saint-Barthélémy, des fureurs de la ligue , de l'assassinat de Henri IV, des massacres d'Irlande , de la révocation de l'édit de

Nantes et des dragonnades. Le protestantisme crioit à l'intolérance de Rome , tout en égorgeant les catholiques en France, en jetant au vent les cendres des morts, en allumant les bûchers de Sirven à Genève , en se souillant des violences de Munster, en dictant les lois atroces qui ont accablé les Irlandois h peine au-

jourd'hui délivrés après deux siècles d'oppression. Que prétendoit la Réf'ormation relativement au dogme et à la discipline? Elle pensoit bien raisonner en niant quelques mystères de la foi catholique , en même temps qu'elle en retenoit d'autres tout aussi difficiles k comprendre. Elle attaquoit les abus de la cour de Rome? Mais ces abus ne se seroient-ils pas détruits par le progrès de la civilisation ? Ne s'élevoit-on pas de toutes parts, et depuis longtemps, contre ces abus? Erasme, Rabelais, et tant d'autres , ne commençoient-ils pas h remarquer et à faire sentir, sans le secours de Luther, les vices que le pouvoir non contrôlé et la grossièreté du moyen âge avoient introduits dans l'Eglise? Les rois n'avoient-ils pas secoué le joug des papes? Le long schisme du quatorzième siècle n'avoit-il pas attiré les yeux même de la foule sur l'ambition du gouvernement pontifical? Les magistrats ne faisoient-ils pas lacérer et brûler les bulleç?

La Réformation, pénétrée de l'esprit de son

fondateur, moine envieux et barbare, se déclara ennemie des arts. En retranchant l'imagination des facultés de l'homme , elle coupa les ailes au génie et le mit à pied. Elle éclata au sujet de quelques aumônes destinées à élever au monde chrétien la basilique de Saint-Pierre : les Grecs auroient-ils refusé les secours demandés à leur piété pour bâtir un temple à Minerve ?

Si la Réformation, à son origine, eût obtenu un plein succès, elle auroit établi, du moins pendant quelque temps , une autre espèce de barbarie : traitant de superstition la pompe des autels, d'idolâtrie- les chefs-d'œuvre de la sculpture, de l'architecture et de la peinture, elle tendoit à faire disparoître la haute éloquence et la grande poésie >, à détériorer le goût par la répudiation des modèles, à introduire quelque chose de sec , de froid, de poin-

tilleux dans l'esprit, à substituer une société guindée et toute matérielle à une société aisée et toute intellectuelle, à mettre les machines et le mouvement d'une roue en place des mains et d'une opération mentale. Ces vérités se confirment par l'observation d'un fait.

Dans les diverses branches de la religion réformée , cette communion s'est plus ou moins rapprochée du beau , selon qu'elle s'est plus ou moins éloignée de la religion catholique. Eu

Angleterre où la hiérarchie ecclésiastique s'est inaintenue , les lettres ont eu leur siècle classique. Le lutlîérianismt.' conserve des étincelles (l'imagination que cherche à éteindre le calvinisme, et ainsi de suite en descendant jusqu'au quaker c{ui voudroit réduire la vie sociale a la grossièreté des manières et à la pratique des métiers.

Shakspeare , selon toutes les probabilités , étoit catholique; Milton a visiblement imité quelques parties des poëmes de Saint-Avite et de Masenius; Klopstock a emprunté la plupart des croyances romaines. De nos jours en Allemagne, la haute imagination ne s'est manifestée que quand l'esprit du protestantisme s'est afFoibli et dénaturé : les Goethe et les Schiller ont retrouvé leur génie en traitant des sujets catholiques; Rousseau et madame de Staël font une illustre exception à la règle; mais étoient-ils protestans à la manière des premiers disciples de Calvin ? C'est à Rome que les peintres , les architectes et les sculpteurs des cultes dissidents viennent aujourd'hui chercher des inspirations que la tolérance universelle leur permet de recueillir. L'Europe, que dis-je? le monde est couvert de monuments de la reli-

gion catholique. On lui doit cette architecture gothique qui rivalise par les détails et qui efface par la gran-

(leur les monuments de la Grèce. 11 y a trois siècles que îe protestantisme est né; ii est puissant eu Angleterre, en Allemagne, en Amérique; il est pratiqué par des millions. d'hommes : qu'a-t-il élevé? Il vous montrera les ruines qu'il a faites; , parmi lesquelles il a planté quelques jardins , ou établi quelques manufactures. Rebelle à l'autorité des traditions, à l'expérience des âges, à l'antique sagesse des vieillards, le protestantisme se détacha du passé pour planter une société sans racines. Avouant pour père un moine allemand du seizième siècle, le réformé renonça à la magnifique généalogie qui fait remonter le catholique par une suite de saints et de grands hommes jusqu'à Jésus-Christ , de là jusqu'aux patriarches et au berceau de l'univers. Le siècle protestant dénia à sa première heure toute parenté avec le siècle de ce Léon , protecteur du monde civilisé contre Attila , et avec le siècle de cet autre Léon qui , mettant fin au monde barbare , embellit la société lorsqu'il n étoit plus nécessaire de la défendre.

Si la Réformation rétrécissoit le génie dans l'éloquence , la poésie et les arts , elle comprimoit les grands cœurs à la guerre : l'héroïsme est l'imagination dans l'ordre militaire. Le catholicisme avoit produit les chevaliers ; le protestan-

tisme lit des capitaines, braves et vertueux comme La Noue, mais sans élan; souvent cruels à iroid, et austères moins de mœurs que d'esprit : les Ghàtillon furent toujours efl'acés parles Guise. Le seul guerrier de mouvement et de vie que les protes-

tants comptassent parmi eux, Henri IV, leur échappa. La Réformation ébaucha Gustave Adolphe, Charles XII et Frédéric; elle n'auroit pas fait Bonaparte, de même qu'elle avorta de TilloLson et du ministre Glaude et n'enfanta point Fénélon et Bossuet, de même qu'elle éleva Inicjo Jones et Webb, et ne créa point Raphaël et Michel-Ange,

On a dit que le protestantisme avoit été favorable à la liberté politique, et avoit émancipé les nations. Les faits parlent-ils comme les personnes?

Il est certain qu'à sa naissance la Réformation fut républicaine, mais dans le sens aristocratique, parce que ses premiers disciples furent des gentilshommes. Les calvinistes rêvèrent pour la France une espèce de gouvernement à principautés fédérales, qui l'auroient fait ressembler à l'empire germanique : chose étrange! on auroit vu renaître la féodalité par le protestantisme. Les nobles se précipitèrent par instinct dans ce culte nouveau , et à travers lequel s'exhaloit jusqu'à eux une sorte de réminiscence de leur pou-

voir évanoui. Mais , cette première ferveur passée , Jes peuples ne recueillirent du protestantisme aucune liberté politique.

Jetez lesyeux sur le nord de l'Europe , dans les pays où la Réformation est née, où elle s'est maintenue, vous verrez partout l'unique volonté d'un maître : la Suède, la Prusse, la Saxe sont restées sous la monarchie absolue; le Danemarct est devenu un despotisme légal. Le protestantisme échoua dans les pays républicains; il ne put envahir Gènes , et à peine obtint-il à Venise et à Ferrare une petite église secrète qui mourut : les arts et le beau

soleil du midi lui étoient mortels. Eu Suisse, il ne réussit que dans les cantons aristocratiques, analogues à sa nature, et encore avec une grande effusion de sang. Les cantons populaires ou démocratiques, Schwitz, Ury et Underwald , berceau de la liberté helvétique, le repoussèrent. En Angleterre il n'a point été le véhicule de la constitution, formée bien avant le seizième siècle dans le giron de la foi catholique. Quand la Grande-Bretagne se sépara de la cour de Rome, le parlement avoit déjà jugé et déposé des rois , les trois pouvoirs étoient distincts ; l'impôt et l'armée ne se levoient que du consentement des lords et des communes : la monarchie représentative étoit trouvée et marchoit ; le temps, la civilisation, les lumières croissantes y

aiiroient ajouté les ressorts qui lui manquoient encore, tout aussi bien sous l'influence du culte catlioliqueque sous l'empire du culte protestant. Le peuple Aniçlois fut si loin d'obetnir une extension de ses libertés par le renversement de la religion de ses pères, que jamais le sénat de Tibère ne lut plus vil que le parlement de Henri VTII : ce parlement alla jusqu à décréter que la seule volonté du tyran fondateur de l'église anglicane avoit force de loi. L'Angleterre fut-elle plus libre sous le sceptre d'Elisabeth que sous celui de Marie? La vérité est que le protestantisme n'a rien changé aux institutions : Vd où il a trouvé une monarchie représentative ou des républiques aristocratiques, comme en Angleterre et en Suisse, il les a adoptées; là où il a rencontré des gouvernements militaires, comme dans le nord de l'Europe , il s'en est accommodé et les a même rendus plus absolus. Si lescoloniesangloisesontformé la république plébéienne des États-Unis, elles n'ont point dû leur émancipation au protestantisme;

ce ne sont point des guerres religieuses qui les ont délivrées; elles se sont révoltées contre l'oppression de la mère-patrie protestante comme elles. Le]\îaryland, état catholique et très-peuplé, lit cause commune avec les autres états, et aujourd'hui la plupart des états de l'Ouest sont catho-

liques; les progrès de cette communion dans ce pays de liberté passent toute croyance, parce qu'elle s'y est rajeunie dans son élément naturel populaire , tandis que les autres communions y meurent dans une indifférence profonde. Enfin, auprès de cette grande république des colonies angloises protestantes, viennent de s'élever les grandes républiques des colonies espagnoles catholiques : certes celles-ci , pour arriver à findépendance , ont eu bien d'autres obstacles à surmonter que les colonies anglo-américaines , nourries au gouvernement représentatif, avant d'avoir rompu le foible lien qui les attachoit au sein maternel.

Une seule république s'est formée en Europe à l'aide du protestantisme; la république de la Hollande; mais il faut remarquer quela Hollande appartenoit à ces Communes industrielles des Pays-Bas qui pendant plus de quatre siècles luttèrent pour secouer lejoug de leurs princes, et s'administrèrent en forme de républiques municipales , toutes zélées catholiques qu'elles étoient. Philippe H et les princes de ia maison d'Autriche ne purent étouffer dans la Belgique cet esprit d'indépendance; et ce sont des prêtres catholiques qui viennent aujourd'hui même de la rendre à l'état républicain.

Il faut conclure de l'étroite investigation des

faits que le protestantisme n'a point afiranchi les peuples : il a apporté aux hommes la liberté philosophique , non la liberté politique ; or la première liberté n'a conquis nulle part la seconde, si ce n'est en France, vraie patrie de la catholicité. Comment arrive-t-il que l'Allemagne, très-philosophique de sa nature et déjà armée du protestantisme, n'ait pas fait un pas vers la liberté politique dans le dix-huitième siècle, tandis que la France, très-peu philosophique de tempérament et sous le joug du catholicisme, ait gagné dans le même siècle toutes ses libertés?

Descartes, fondateur du doute raisonné, auteur de la méthode et des méditations , destructeur du dogmatisme scolastique, Descartes qui soutenoit que pour atteindre à la vérité il falloit se défaire de toutes les opinions reçues , Descartes fut toléré à Rome, pensionné du cardinal de Mazarin et persécuté par les théologiens de la Hollande.

L'homme de théorie méprise souverainement la pratique : de la hauteur de sa doctrine jugeant les choses et les peuples, méditant sur les lois générales de la société, portant la hardiesse de ses recherches jusque dans les mystères de la nature divine, il se sent et se croit indépendant, parce qu'il na que le corps d'enchaîné.

Penser tout et ne faire rien , c'est à la fois le caractère et la vertu du génie philosophique : ce génie désire le bonheur du genre humain; le spectacle de la liberté le charme, mais peu lui importe de le voir par les fenêtres d'une prison. Comme Soorate, le protestantisme a été un accoucheur d'esprits ; malheureusement les intelligences qu'il a mises au jour n'ont été jusqu'ici que de belles esclaves.

Au surplus, la plupart de ces réflexions sur la religion réformée ne se doivent appliquer qu'au passé : aujourd'hui les protestants , p^s plus que les catholiques , ne sont ce qu'ils ont été; les premiers ont gagné en imagination, eu poésie, en éloquence, en raison, en liberté, en vraie piété, ce que les seconds ont perdu. Les antipathies entre les diverses communions n'existent plus ; les enfants du Christ , de quelque lignée qu'ils proviennent , se sont resserrés au pied du Calvaire , souche commune de la famille. Les désordres et l'ambition de la cour romaine ont cessé; il n'est plus resté au Vatican que la vertu des premiers évéques, la protection des arts et la majesté des souvenirs. Tout tend à recomposer l'unité catholique; avec quelques concessions de part et d'autre, l'accord seroit bientôt fait. Je répéterai ce que j'ai déjà dit dans cet ouvrage : Pour jeter un nouvel éclat,

le christianisme n'attend qu'un génie supérieur venu à son heure et dans sa place. La relitrjon chrétienne entre dans une ère nouvelle; comme les institutions et les mœurs, elle subit la troisième transformation; elle cesse d'être politique; elle devient philosophique sans cesser d'être divine; son cercle llexible n'étend avec les lumières et les libertés, tandis que la croix marque à jamais son centre immobile.

HENRI II

De i547 à i55y.

Les douze années du régne d'Henri II ne furent que l'avant-scène de cette nouvelle société qui se forma sous les derniers Valois, et qui ne ressemble plus à la société commencée sous Louis XI et achevée sous François 1". Comme événements vous remarquerez : la bataille de Saint-Quentin perdue par le maréchal de Saint-André ; la levée du siège de Metz défendu par le duc de Guise; la prise de Thionville et de Calais par ce même prince , ce qui mit fin aux conquêtes d'Edouard III, et constitua nos frontières militaires; la ligue pour la défense de la liberté germanique entre Henri II, l'électeur de Saxe et le marquis de Brandebourg. La paix de Cateau-Gambrésis, ouvrage du connétable de

Montmorency, fit perdre à Henri U les avantages qu'il commençoit ii reprendre sur les armes espagnoles.

Les autres événements sont : le mariage de Jeanne d'Albret , héritière de Navarre , avec Antoine de Bourbon , père de Henri IV; le mariage de Marie Stuart avec François, dauphin; l'avènement de Marie au trône d'Angleterre, laquelle rétablit un moment la religion catholique et laissa sa couronne à une autre femme, la fameuse Elisabeth; l'abdication et la mort de Charles-Quint.

Dans l'intérieur de la France, la persécution contre les réformés s'étendit et se régularisa par l'intervention de la loi : L'édit d'Escouen les punit de mort , avec défense d amoindrir la peine. Henri U fit arrêter (1559) cinq conseillers du parlement de Paris, accusés d'être fauteurs d'hérésie : parmi ces conseillers se trouvoient Louis Faur et Anne Dubourg , qui osèrent reprocher à Henri ses adultères , attaquer les vices de la cour de Rome, et annoncer que la puissance des clefs penchoit vers sa ruine. L'estrapade , ou les baptêmes de feu consistoient à suspendre un protes-

tant au-dessus d'un bûcher, aie plongera différentes reprises dans la flamme en abaissant et en relevant la corde : Henri H et Diane de Poitiers assistèrent au spectacle de

ce supplice, comme passe-temps. L'amiral de Goligny paroissoit; les trois factions des Montmorency , des Cliàtillon et des Guise s'organisoient. Alors que l'esprit humain avoit un instrument pour multiplier la parole et répandre la pensée dans les masses; quand tout se pénétroit de lumière et d'intelligence, la monarchie, prête à vaincre les dernières libertés aristocratiques, se donnoit par tous les abus et par tous les vices l'avant -goût du pouvoir absolu.

Henri II mourut d'une blessure à l'œil qu'il reçut de Montgomery dans une joute , et le règne de ce prince s'ouvrit par le duel de Jarnac et de la Châtaigneraie.

FRANÇOIS II

De i55g à i56o.

Les régnes de François II, de Charles IX, d'Henri III, et une partie du règne d'Henri IV, jusqu'à la reddition de Paris , ne forment qu'un seul drame dont les principales figures sont , pour les femmes : Catherine de Médicis , Marguerite de Valois, Marie Stuart, Jeanne d'Albret , la duchesse de Nemours , madame de Montpensier , madame d'Aumale , madame de Noirmoutiers , Gabrielie d'Estrées et quelques

autres; pour les hommes , parmi les princes, les prélats et les guerriers : les deux premiers Guises, François cle Guise et le car-

dinal de Lorraine; la seconde génération des Guises, Henri dit le Balafré , le cardinal de Guise et le duc de Mayenne; le duc de INemours, le connétable Anne de Montmorency, l'amiral de Coligny et les Cliàtiiîons; les princes du sang, Antoine roi de Navarre, son fils Henri de Béarn, et les deux princes de Condé; pour les magistrats : L'Hôpital, le premier Mole, Harlay, Brisson, de Thou.

Dans le second plan du tableau, les personnaees sont : les filles d'honneur de Catherine de Médicis, les mignons de Henri HI et de son frère le duc d'Alençon , les satellites des Guises ; Maugiron , Saint-JVîégrin , Joyeuse, d'Espernon, Bussy; les grands massacreurs de la Saint- Barthélémy , Maurevert, Besme, Conconnas, Thomas, le parfumeur de Catherine de Médicis, sans oublier Poltrot, Jacques Clément, et enfin Ravaillac qui ferma plus tard la liste de ces assassins.

Les gens de lettres et les savants ne doivent point être oubliés dans cette scène , parce que chacun d'eux y joue un rôle selon la religion qu'il professoit : Jean de Bellai , cardinal ; Mel.ancthon, Beauvais , gouverneur de Henri IV;

Jean Calvin, Charles Etienne, Etienne Jodelle, Charles Dumoulin, Henri d'Oysel , Pierre Ramus, du Tillet, Belleforets, Jean de Montluc, évoque de Valence ; Pibrac , Ronsard , Saint-Gelais, Amiot , Bodin , Charron , Cujas, Fauchet , Garnier, du Haillan , Lipse, de Mesme, Miron , Montaigne, Nicot , d'Ossat , Passerai, Pitou, Scaliger, de Serres. Alors le Tasse racontoit à l'Italie la gloire des anciens chevaliers, à laquelle Cervantes alloit donner une autre espèce d'immortalité en Espagne; le Camoëns chantoit l'Orient retrouvé ; le Génie du mojen âge, apparu sur la terre avec le Dante, descendoit glorieux dans la tombe avec Shakespeare; T} cho-i3rahé , tout en abandonnant le vrai système du monde dé-

voilé par Copernic, acquéroit le titre de restaurateur de l'Astronomie dans ces régions dont les Romains n'avoient entendu parler que comme la patrie inconnue des Barbares destructeurs de leur empire.

Sur les trônes étrangers , les personnages à remarquer sont, Sixte V, Elisabeth et Philippe II. Des quatre rois qui gouvernèrent la France dans ces troubles , François II , Charles IX , Henri III et Henri IV, le premier n'est célèbre que par la beauté et les malheurs de sa veuve, cette Marie Stuart qui transmit à son fils un nom funeste et un sang d'échafaud.

Le gouvernement , sous François II , tomba aux mains des oncles maternels de ee jeune monarque, François de Guise et le cardinal de Lorraine. Le cardinal avoit des liaisons intimes avec Galherine de Médicis : « Un de mes amis » non huguenot , dit l'Estoile , m'a conté qu'étant M couché avec un valet de chambre du cardinal M dans une chambre, qui entroit en celle de la » reine-mère , il vit sur le minuit ledit cardinal » avec une robe de nuit seulement sur ses épau- » les , qui passoit pour aller voir la reine, et que » son ami lui dit, que s'il avenoit jamais de par- » 1er de ce qu'il avoit vu , il en perdroit la vie. »

Le connétable de Montmorency et la duchesse de Valentinois voient tomber leur crédit. Antoine de Bourbon et le cardinal son frère sont envoyés en Espagne sous le prétexte d'y conduire Elisabeth de France à Philippe IL La conspiration d'Amboise contre les Guise éclate ; elle étoit dirigée secrètement par le prince de Condé.

Édit de Romorentin par lequel les évêques sont investis de la connoissance du crime d'hérésiCi L'Hôpital fut malheureusement l'auteur de cet édit; il ne le rédigea que pour empêcher l'étalilissement de l'Inquisition.

Convocation des Etats à Orléans, où sont mandés le roi de Navarre et le prince de

Gondé; le prince de Condé est arrêté comme chef d'une conspiration nouvelle; il est jugé, condamné à perdre la tête, et délivré par la mort de François II (1 559, 1 560).

CHAB.I.ES IX.

De i56o à iS-j^.

Les États d'Orléans de 1560 se voulurent séparer à la mort du roi , disant que leurs pouvoirs étoient expirés; ils furent retenus d'après le principe que le mort saisit le vif et que l'autorité royale ne meurt point. Ils rendirent l'ordonnance sur les matières ecclésiastiques, le règlement de la justice, et les substitutions réduites à deux degrés. Les ordonnances ou décrets des Etats lioient si peu l'autorité royale, que Charles IX révoqua par sa déclaration de Chartres , 1 562 , l'article i ". de l'ordonnance d'Orléans qui rétablissoit la pragmatique.

Catherine de Médicis, sans être régente du royaume sous la minorité de Charles IX, jouit d'une autorité qui se prolongea pendant tout le règne de ce prince et de celui d'Henri III. On a tant de fois peint le caractère de cette femme, qu'il ne présente plus qu'un lieu commun usé; une seule remarque reste à faire : Catherine étoit

Italienne, fille d'une famille marchande élevée à la principauté dans une république ; elle étoit accoutumée aux orages populaires, aux factions, aux intrigues, aux empoisonnements, aux coups de poignards; elle n'avoit et ne pouvoit avoir aucun des préjugés de l'aristocratie et de la monarchie françoise, cette morgue des grands, ce mépris des petits, ces prétentions de "droit divin, cet amour du pouvoii- absolu en tant qu'il étoit le monopole d'une race; elle ne connoissoit pas nos lois et s'en soucioit peu: elle vouloit faire passer la couronne à sa fille. Elle étoit incrédule et superstitieuse ainsi que les Italiens de son temps; elle n'avoit en sa qualité d'incrédule aucune aversion contre les protestants; elle les fit massacrer par politique. Enfin , si on la suit dans toutes ses démarches, on s'aperçoit qu'elle ne vit jamais dans le vaste royaume dont elle étoit souveraine qu'une Florence agrandie, que les émeutes de sa petite république, que les soulèvements d'un quartier de sa ville natale contre un autre quartier, la querelle des Pazzi et des Médicis dans la lutte des Guises et des Châtillons.

Triumvirat du duc de Guise, du connétable de Montmorency et du maréchal Saint-André. Le roi de Navarre fortifie ce triumvirat. Colloque de Poissy, où le cardinal de Lorraine

plaida pour les catholiques, et Théodose de Bèze pour les huguenots. Le prince de Condé est absout par arrêt du parlement de la conjuration d'Aniboise, au fond de laquelle il étoit pourtant. Marie Stuart retourne en Ecosse. Elle eut un secret pressentiment de ses adversités.

u Icelle n'étant quasi, par manière de dire, que » née, et étant aux mamelles tettant, les Anelois » vindrent assaillir l'Ecosse et fallut que sa mère » l'allàt cacher par crainte de cette furie de terre

» en terre d'Ecosse Et ce nonobstant la

» fallut mettre sur les vaisseaux et l'exposer aux)) vagues, orages et vents de la mer; alla passer

» en France pour sa plus grande seureté

» La maie fortune la laissa et la bonne la prit » par la main. » [Brantôme.^

Ce ne fut pas pour long-temps. Veuve de François II , il lui fallut retourner dans une contrée demi-sauvage le cœur plein de l'image du jeune époux qu'elle avoit perdu ; elle portoit le deuil en blanc, chantoit les élégies qu'elle composoit elle-même, en s'accompagnant du luth :

Si je suis en repos ,

Someillant sur ma couche ,

J'oy qu'il me lient propos ,

Je le sens qui me touche :

En labeur , en recoy ,

Toujours est près de moy. " '■-

Elle s'embarqua à Calais dans les premiers jours de septembre 1561 , au commencement du printemps ; elle vit périr un vaisseau en sortant du port. Appuyée sur la poupe de sa galère , et les yeux

attachés au rivage , elle fondit en larmes quand la terre s'éloigna; elle demeura cinq heures entières dans cette attitude, répétant sans cesse: Adieu, France! adieu , France ! Lorsque la nuit fut venue : « Adieu donc , ma chère France, que je perds » de vue, redisoit- elle, je ne vous verrai ja- » mais plus. » Elle refusa de descendre dans la chambre de la galère; on étendit un tapis sur le château de poupe ; elle s'y coucha sans prendre aucune nourriture. Elle commanda au timonier de l'éveiller au point du jour, si l'on apercevoit encore lescôtes de France. En effet, la terre restoit visible au lever de l'aurore, et Marie Stuart la salua de ces derniers mots : Adieu la France ! cela est /ait : adieu la France ! Je pense ne vous voir jamais plus. (Brantôme.) Une autre exilée , plus malheureuse encore , a pu prononcer les mêmes paroles en allant demander un abri au palais solitaire de Marie Stuart.

Premier édit en faveur des huguenots ; le parlement refuse d'abord de l'enregistrer. Première guerre civile à la suite du massacre de Vassy. Le prince de Gondé, déclaré chef des protes-

taiiLs, s'empare de la ville d'Orléans. Rouen tombe au pouvoir des huguenots : Antoine, roi de Navarre , père de Henri IV , blessé devant cette place, le 16 octobre 1562, meurt, par intempérance, des suites de cette blessure; il avoit été protestant et s'étoit lait catholique. Jeanne d'Aîbret, sa femme, de catholique qu'elle avoit été, s'étoit changée en huguenote très-forte , dit Brantôme.

Bataille de Dreux que perdent les huguenots. Les deux généraux des deux armées furent faits prisonniers, le prince de Condé, chef de l'armée protestante , et le connétable de Montmorency , chef de l'armée catholique. Le maréchal de Saint-André

fut tué. Le duc de Guise décida la victoire, et le soir partagea son lit avec le prince de Condé son prisonnier : le prince de Condé ne put dormir; le duc de Guise ne fit qu'un somme (1562).

Le duc de Guise est assassiné devant Orléans, par Poltrot. Il est probable que l'amiral de Coligny connut les projets du meurtrier. Les dernières paroles de Guise à Poltrot, bien que connues de tous , ne doivent jamais être omises ; il les faut redire en vers pour rappeler à la fois la mémoire de deux grands hommes :

De? Dieux que nous servons connois la différence : Le tien t'a commandé le meurtre et la vengeance ■■,

Le mien, lorsque ton bras vient de m'assassiner. M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

François de Guise fut supérieur à son fiîs Henri, quoique non appelé à jouer un aussi grand rôle : il faut remonter jusqu'aux Romains pour retrouver cette hérédité de gloire et de génie dans une même famille. C'est ici le point le plus élevé de la seconde aristocratie ; elle jeta en expirant autant d'éclat que la première; elle étoit moins morale, mais plus civilisée et plus intelligente.

Le 1 9 mars 1 563 , première paix entre les catholiques et les huguenots. Ceux-ci donnent Iss premiers l'exemple d'appeler les étrangers à leur secours; ils livrent aux Anglois le Havrede-Grâce qui est repris par Charles IX. Clôture du concile de Trente : ses décrets de police et de réformation ne furent point reçus dans le royaume.

En 1564, l'ordonnance du château de Roussillon , en Dauphiné , fixa le commencement de l'année au 1". janvier. L'année s'ouvroit auparavant le Samedi-Saint, après Vêpres , ce qui, par la

mobilité de ce jour, produisoit des aberrations chronologiques. La société moderne étant née du christianisme, l'année en avoit pris l'ère; elle renaissoit avec le Christ.

L'histoire des monuments et des arts veut que l'on parle des premiers travaux de 1564, pour la construction du palais des Tuileries; élégante architecture que gâtent les ouvrages lourds dont elle a été élargie et écrasée.

C'est en 1565 qu'eut lieu à Bayonne l'entrevue du roi et de Catherine de Médicis avec Isabelle de France, femme de Philippe II, et le duc d'Albe. On a dit que le massacre des chefs huguenots fut confirmé dans cette entrevue, après avoir été conçu au concile de Trente en 1 563 , par le cardinal Charles de Lorraine. La reine, en levant des troupes après le voyage de Bajonne , alarma les protestants régnicoles et étrangers, fit naître la deuxième guerre civile en France, et commencer les troubles des Pays-Bas.

On remarque à peine dans ces temps l'abandon du siège de Malte par les Turcs; de même que, sous Louis XIV, on ne fait guères attention au siège de Candie que par la mort du héros de la Fronde. Pourtant les Infidèles étoient plus formidables que jamais, mais l'esprit des Croisades n'existoit plus. D'Aubusson, risle-Adam et La Valette , représentans de la chevalerie , étoien t comme ces rois sans états, non sans gloire, qui survivent à leur puissance.

Une première ordonnance de Moulins réunit et assimile les domaines possédés par le roi aux

domaines de la couronne. Autre ordonnance de Moulins pour la réformation de la justice : elle fait encore aujourd'hui le fond du droit commun dans le nouveau Code (1566).

L'association des gueux, pour s'opposer à l'établissement de l'inquisition , soulève les Pays- Bas. Le prince d'Orange fuit; l'année d'après, le duc d'Albe fait trancher la tête au comte de Horn et au comte d'Aiguemont.

La bataille de Saint-Denis signala la seconde guerre civile. Le connétable , Anne de Montmorency commandoit l'armée royale; l'armée protestante marchoit sous la conduite du prince de Gondé et de l'amiral de Coligny. Le connénétable reçut huit blessures, et cassa du pommeau de son épée les dents de Jacques Stuart , qui lui tira le dernier coup de pistolet : il avoit vécu sous quatre rois, et étoit âgé de soixantequatorze ans. C'est ce connétable, homme borné, grossier et rigide, qui fait en partie la gloire nationale des Montmorency. Cette maison étoit un débris de la première aristocratie resté au milieu de la seconde (i 567).

Yoici une anecdote qui peint l'homme et les temps : le connétable , grand rahroueur de personnes , étoit à Bordeaux ; Strozzi lui demanda la permission de dépecer un vaisseau de trois cents tonneaux , appelé le M ont- Real , qu'il

disoit vieux, pour en chauffer les t^ardes du roi. Le connétable y conseutit; les jurats de la ville et les conseillers de la cour réclamèrent , disant que le vaisseau étoit bon et pouvoit encore servir.

((Et , (jui êtes-vous , messieurs les sots , s'écria » le connétable , qui me voulez contrôUer et me » remonstrer? Vous êtes d'habiles veaux d'estre » si hardis d'en parler. Si je faisois bien,

j'en- » voy erois tout à cette heure dépecer vos maisons , » au lieu du navire. »

Brantôme, dans un transport d'admiraiton , » s'écrie : « Qui furent estonnez , ce furent ces » galands qui tous rougirent de honte. Et le » navire fut défait dans une après-dînée , qu'on » ne vit jamais si grande diligence de soldats et » goujats. »

A qui appartenoit le vaisseau ? A l'état ou à des particuliers? Voilà les idées qu'on avoit alors de la propriété publique on privée , de l'autorité des lois et des magistrats. On sent dans les paroles du connétable le mélange des deux époque, l'insolence aristocratique et le despotisme monarchique.

Seconde paix de 1568 , apelée la petite paix, suivie immédiatement de la troisième guerre civile. Aventures et mort tragique de don Carlos et d'Elisabeth de France. La reine Elisabeth fait

arrêter Marie Sluyrt , réfugiée en Angleterre. Le chancelier de VHôpital se retire de la cour.

Bataille de Jarnac , gagnée le 13 mars 1569 , par le duc d'Anjou depuis Henri lîl , sur Louis J, prince de Condé, tué après le combat par Moutesquiou. L'amiral de Coligny et le prince de Béarn (Henri IV), déclaré clief du parti, rassurent les huguenots.

Bataille de Montcontour , du 3 octobre de la même année , perdue par l'amiral Coligny. Troisième paix conclue à Saint Germain , au mois d'août 1570. En 1571 , le mariage de Henri de Bourbon , prince de Béarn, est proposé avec Marguerite , vSœur de Charles IX et de Henri HL

Ces batailles de nos guerres civiles religieuses , qui firent tant de bruit, disparoissent aujourd'hui entre les grandes batailles de

l'aristocratie sous la féodalité , presque toutes perdues contre les étrangers, et les grandes batailles de la démocratie pendant la révolution , presque toutes gagnées sur les étrangers. ■■■■' io^n •

De l'époque des Valois il ne reste qu'une seule bataille dont le souvenir soit européen, c'est celui delà bataille de Lépante : là se retrouvèrent en présence iles deux religions qui, depuis neuf siècles, n'avoient pu terminer leur

TOME IV

querelle. La Grèce esclave vit du moins humilier ses tyrans; elle put avoir un pressentiment du dernier combat naval qui lui devoit rendre à Navarin la liberté qu'elle avoit jadis conquise à Salami ne.

L'année 1572, sortie des entrailles du temps toute sanglante , garda et n'essuya point le sang de l'enfantement maternel. Jeanne d'Albret, reine de Navarre, vient à Paris marier son fils Henri avec Marguerite de Valois. L'a-

mirai de Goligny et les seigneurs protestants s'y rendent pour assister à ces noces et pour conférer de la guerre des Pays-Bas. La reine de Navarre meurt peut-être empoisonnée:

« Reine, n'ayant de femme que le sexe, i'àme » entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux » affaires, le cœur invincible aux adversités. » {D'Aubi^ié.) "" • >^;' ' ■

'• «Le roi l'appeloit sa grand'tante , son tout,

» sa mieux aimc-e Le soir, en se retirant ,

» fl dit à la reine sa mère, en riant: Et puis, » madame, que vous en semble? joué-je pas bien » mon rollet? » (LEstoile.)

Henri, roi de Navarre, épouse Marguerite de Valois. « Après que le roi eut fait la Saint-Bar- » thélemy, il disoit en riant et en jurant Dieu 1) à sa manière accoutumée, et avec des paroles » que la pudeur oblige de taire, que sa grosse

» Marigot, en se mariant, avait pris tous ses re- » belles huguenots à la pipée. » (VEstoile.)

Maurevert blesse l'amiral d'un coup d'arquebuse; les huguenots sont massacrés le jour de la Saint-Barthélémy.

Coligny est tué le premier : « Besme , Hauste- » fort , Kattain , trouvent l'admirai sur pied en » l'appréhension de la mort ; les admoneste d'a-)) voir pitié de sa vieillesse; se sentant leurs es- » pées glacées dans son corps , il prolonge sa » vie, embrasse la lenestre pour n'être pas jeté » en bas, où tombé il assouvit les yeux du fils » dont il avait fait tuer le père.» (Tavnnnes.)

Le même historien ajoute : « Le roi de Navarre » et le prince de. Coudé sont menés au roi. Il » leur propose la messe ou la mort , menace » le prince de Condé qui ne se pouvoit feindre. » La résolution de tuer seulement les chefs est)) enfreinte : plusieurs femmes et enfants tués » à la furie populaire; il demeure deux mille » maî-sacrés. »

Tavannes avoit voulu que le massacre ne tombât que sur les chefs des huguenots , et que Cou gagnât la bataille dans Paris, soutenant ce que cette exécution devoit être nette de » toute répréhension , ayant été faite par con- » trainte, enfilée d'un acci-

dent à l'autre ; que les » enfants, ces princes et maréchaux de France

» (le roi de Navarre, le prince de Gondé , les ma- » réchaux de Montmorency et de Banville), et » pauvres])ersonnes, et no dévoient pas pâtir » pour les coupables les j(3unes princes inno-

» cents »

Le maréchal de Retz niaintenoit le contraire; il disoit : ((Qu'il lalloit tout tuer; que ces jeunes » princes nourris en la religion , cruellement » offensés de la mort de leur oncle et de leurs » amis s'en ressentiroient; qu'il ne Talloit point » offenser à demi ; qu'en ces desseins extraordi- » naires il ("alloit considérer premièrement s'il » estoit nécessaire, contraint ou juste; les ayant M jugez tels, il ne f'alloit rien laisser qui peust » causer la ruine du but de paix où l'on tendoit; » que, s'il étoit juste en un chef, il l'estoit en » tous; puisque des])arties joinctes dépendoit » l'elFet principal de 1 action, il les falloit couper, » à ce que les racines ne restassent ; aussi , s'il » n'estoit juste, il falloit s'en tlistraire du tout, » et n'entreprendre rien; au contraire que si on » rompoit les lois, il falloit les violer entière- » ment pour sa seureté, le péché étant aussi M grand pour peu que pour beaucoup. L'opinion)) du sieur de Tavanues subsista pour être plus » juste, et que l'on croyoit celle du maréchal de » Retz ambitieuse des états qu'il vouloit faire » à son profit. »

Voilà la doctrine des assassinats nettement exposée ; elle ne date pas de nos jours.

Depuis le massacre de la Saint-Barthélemj \ Charles IX parut tout changé, et disoit-on quon ne lui voyait plus au visage cette douceur quon avoit accoutumé de lui voir. (Brantôme.)

Cette exécrable journée ne fit que des martyrs; elle donna aux idées philosophiques un avantage qu'ellesne perdirent plus sur les idées religieuses, et en rendant les catholiques odieux elle augmenta la force des protestants. En i 573 une quatrième guerre civile éclata par le soulèvement de la ville de Montauban. Le sénéchal de Périgord, André de Bourdeille , écrivoit au duc d'Alençon , le i 3 mars 1 574 : « Si le roi , la reine et vous ne

■• Je ne donne presqu'aucun détail sur la Saint-Barthélémy , en voici la raison : Bonaparte avoit fait transporter à Paris les archives du Vatican ; immense et précieux trésor qui, bien fouillé, pourroit changer en grande partie l'histoiie moderne. Quoi qu'il en soit, quelques recherches dans ce dépôt sur l'époque de la Saint -Barthélémy m'ont mis en possession des dépêches de Salviati , alors chargé d'affaires de la cour de Rome à Paris. Ces dépêches tantôt en chair, tantôt chiffrées avec la traduction interlinéaire ^ sont d'un grand intérêt. Je les publierai peut-être un jour en y joignant, par forme d'introduction, l'histoire complète de !a Saint-Barthélemv.

» pourvoyez aux troubles de l'état autrement » que par le passé , je crains de vous voir aussi « petits compagnons que moi. »

Le siège lut mis devant La Rocbelle par le duc d'Anjou. Quatrième paix , avantageuse aux huguenots. Le duc d'Anjou (depuis Henri III) alla prendre la couronne de Pologne, et raconter dans les forêts de la Lithuanie, k son médecin Miron , les meurtres

dont la pensée l'empêchoit de dormir : «Je vous ai fait venir ici pour vous » faire part de mes inquiétudes et agitations de M cette nuit, qui ont troublé mon repos, en re- » pensant à l'exécution delà Saint-Bartliélemy.» En quittant la France, le duc d'Anjou avoit été moins poursuivi du souvenir de ses crimes que de celui de ses amours ; il écrivoit avec son sang à Marie de Clèves , première femme de Henri I"., prince de Condé.

Dans l'année 1 574 se forma le parti des politiques ou des centres, qui l'emportèrent à l'a fin comme dans toutes les révolutions, parce que c'est celui des hommes raisonnables , et que la raison est une des conditions de l'existence sociale. Les politiques avoient pour chefs le duc d'Alençon et les Montmorency : la faction la plus foibîe, celle des huguenots, s'attacha naturellement aux politiques. La Mole et Coconas furent décapités pour intrigues; le premier éloit aimé de la

reine Marguerite, le second d'Henriette deClèves, duchesse de Nevers.

Charles IX languissoit depuis deux années; il se félicitoit de n'avoir point de fils, de crainte que ce fils n'eût été aussi malheureux que lui. Ayant appris un soulèvement des Princes: «Au » moins , dit-il , s'ils eussent attendu ma mort; » c'est trop m'en vouloir. » Il mourut au château de Vincennes, le 30 mai 1574. Deux jours avant qu'il expirât, les médecins avoient fait retirer toutes les personnes de sa chambre, « hor- » mis trois, savoir La Tour, Saint-Pris et sa nour- » rice , que S. M. aimoit beaucoup , encore qu'elle M lût huguenote. Comme elle se fut mise sur un)i cofire, elle commençoit à sommeiller ; ayant en- » tendu le roi se plaindre, pleurer et soupirer, » s'approche tout doucement du lit, et., tirant sa » custode, le roi coijimença à lui dire, jetant un »

grand soupir et larmoyant si fort que les san- » glots lui coupoient la parole : Ah ! ma nourrice, w ma mie , ma nourrice , que de sang et que de » meurtres ! ydlh ! que fui suivi un méchant cou- » seil. Oh ! mon Dieu! pardonne-les moi , s'il te

» plaît Queferai-je ? je suis perdu, je le vois

» bieîi. Alors la nourrice lui dit : Sire, les meur- » très soyent sur ceux qui vous les oiit ïait faire; » mais de vous, Sire, vous n'en pouvez mais, et » puisque vous n'y prêtez pas consentement et en

» avez regret, croyez que Dieu ne vous les impu- » tera jamais et les couvrira du manteau de la » justice de son fds , auquel seul faut qu'ajiez » votre recours; mais pour l'honneur de Dieu, que)» V. M, cesse de larmoyer. Et sur cela lui ayant » été quérir un mouclioir pour ce que le sien étoit » tout mouillé de larmes, après que S. M. l'eut » pris de sa main , lui fit signe qu'elle s'en allât » et le laissât reposer. »

Ce roi qui tiroit par les fenêtres de son palais sur ses sujets huguenots, ce monarque catholique se reprochant ses meurtres, rendant l'âme au milieu des remords en vomissant son sang, en poussant des sanglots, en versant des torrents de larmes, ahandonné de tout le monde, seulement secouru et consolé par une nourrice huguenote I N'y aura-t-il pas quelque pitié pour ce monarque de vingt-trois ans, né avec des talents heureux, le goût des lettres et des arts, un caractère naturellement généreux , qu'une exécrable mère s'étoit plu à dépraver par tous les abus de la débauche et de la puissance? Charles IX avoit dit à Ronsard, dans des vers dont Ronsard auroit dû imiter le naturel et l'élégance :

Tous deux éc;alement nous portons des couronnes, Mais roi je la reçois , poëte , tu la donnes.

Heureux si ce prince n'avoit jamais reçu une couronne doublement souillée de son propre sang et de celui des François, ornement de tête incommode pour s'endormir sur l'oreiller de la mort.

Le corps de Charles IX fut porté sans pompe à Saint -Denis, accompagné par quelques archers de la garde , par quatre gentilshommes de la chambre et par Brantôme , raconteur cjaiique qui mouloit les vices des grands comme on prend l'empreinte du visage des morts.

HENRI III

De 1674 à iSSg.

Aussitôt que Henri IH apprit le décès de son frère, il s'évade de la Pologne comme d'une prison , se dérobe k la couronne des Jagellon qu'il trouvoit trop légère et vient se faire écraser sous celle de saint Louis. « Quand » on lui mit la couronne sur la têle (à son)) sacre à Reims , le 15 février 1574) , il dit assez » haut qu'elle le blessoit ; et lui coula pour » deux fois, comme si elle eût voulu tomber. » (TJEstoile.)

On avoit conseillé à Henri HI , à Vienne et à Venise, de conclure la paix avec les huguenots ; il

n'écouta point ce conseil ; il détestoit , à l'égal des uns des autres, les protestants et les Guises; le règne des mignons commença (1574).

La première génération des Guise finit cette année même avec le cardinal de Lorraine (26 décembre 1574). « Le jour de sa mort , et la nuit » suivante, s'éleva en Avignon, à Paris , et quasi » par toute la France , un vent si impétueux , » que de mémoire d'homme il n'en avoit été ouj » un tel. Les catholiques lorrains disoient que la » véhémence de cet orage portoit indice du cour-)) roux de Dieu sur la France , d'un si Lon , si » grand et si sage prélat ; et les huguenots , au » contraire, que c'estoit le sabbat des diables qui)) s'assembloient pour le venir quérir; qu'il faisoit » bon mourir ce jour-là pour ce qu'ils étoient » bien empêchés. Ils disoieut encore que, pen- » dant sa maladie, quand on pensoit lui par- » 1er de Dieu , il n'avoit en la bouche que des

)) vilainies ,

» dont l'archevêque de Reims, son neveu, le » voyant tenir tel langage, avoit dit, en sériant: M Je ne vois rien en mon oncle pour en déses-)) pérer, et qu'il avoit encore toutes ses paroles » et actions naturelles. » (L EsLolle.) Catherine le crut voir après sa mort.

Le duc d'Aleuçon se met à la tête des mécontents et Elisabeth lui envoie des secours. Lesdi-

guiéres conduit les protestants du Dauphiné , en place de Montbrun pris et décapité. Ce partisan avoit coutume de dire que le jeu et les armes rendent les hommes égaux (1 575).

Henri , roi de Navarre , s'échappe de la cour , et devient le chef des huguenots; il abjure la religion catholique qu'il avoit embrassée de force. Cinquième paix ou cinquième édit de pacification , qui accorde aux protestants l'exercice public de leur religio-n : il leur donnoit, dans les huit parlements du royaume, des chambres miparties; il légitimoit les enfants des prêtres et des moines mariés, et réhabilitoit, par une confusion injurieuse, la mémoire de l'Amiral, de La Mole et de Coconnas. C'étoit une grande conquête des opinions nouvelles sur les anciennes opinions, et un étrange, mais naturel résultat de la Saint-Barthélemj; ce résultat ne fut pas durable , parce que la révolution n'étoit pas descendue dans les classes populaires. Le cinquième édit de pacification amena une réaction qui fut la Ligue.

L'idée delà Ligue avoit été conçue par le génie des Guises; elle étoit venue au cardinal de Lorraine au concile de Trente : la mort de François de Guise l'avoit fait abandonner; elle fut reprise par le Balafré. Le» gentilshommes de Picardie et les magistrats de Péroné signèrent, en

i 576 , une confédération ; c'est la première pièce officielle de la Ligue.

Les gentilshommes du Béarn , de la Guyenne, du Poitou, du Dauphiné , de la Bourgogne , étant devenus les capitaines etl'armée des protestants, les gentilshommes de la Picardie et des autres provinces devinrent les capitaines et l'armée des catholiques. Henri III, inspiré par sa mère qui prenoit des révolutions pour des intrigues , crut déjouer les projets des Guises, en se dé-

clarant le chef delà Ligue ; il s'associoit à une faction qui le détestoit . et dont son nom légalisa les fureurs.

Sousla Ligue le peuple ne marchoit point à la tète de ses affaires ; il étoit à la suite desgrands; il n'avoit point l'ormé un gouvernement à part, il avoit pris ce qui étoit; seulement il se faisoit servir par le parlement et avoit transformé ses curés en tribuns. Quand Mayenne le jugeoit à propos, il ordonnoit de pendre qui de droit, parmi le peuple et les Seize, Comité du Salut Public de ce temps.

Au surplus la Ligue , quels que furent ses crimes, sauva la religion catholique en France, dans ce sens qu'elle donna des soldats et un chef à de vieux principes et de vieilles idées, qu'attaquoient des principes nouveaux et des idées nouvelles. La royauté se trouvoit combattue et par la Ligue qui vouloit changer la dynastie,

et par les protestants qui tendoient à dénaturer la constitution de l'état : ce double assaut qui devoit emporter la couronne la sauva , lorsque Henri IV, abandonnant les protestants dont il protégea le culte, se réunit aux catholiques auxquels il donna un roi.

Sixième édit de pacification moins favorable que le cinquième (1577).

A cette année se rapporte l'expédition de dom Sébastien en Afrique. Ce prince , que quelques montagnards du Portugal attendent peut-être eucore , périt«dans un combat contre le roi de Maroc. Camoëns , étendu sur son lit de mort , à peine nourri des aumônes qu'un fidèle esclave javanois alloit mendier pour lui dans les rues de Lisbonne, s'écria, en apprenant le sort de son roi

: « La patrie est perdue ; mais du moins je meurs avec elle ! » Et le Tasse , presque aussi infortuné que le Camoëns, féliciloit dans de beaux vers Vasco de Gama , d'avoir été chanté par le noble génie dont le vol glorieux avoit dépassé celui des vaisseaux qui retrouvèrent les réscions de l'aurore.

Combien auprès du grand navigateur , du grand roi portugais et de deux grands poètes, semblent ignobles et petits ces mignons de la fortune, et ces princes si peu dignes de leur haut rang ! G'éloit alors que les duellistes Caylus ,

Maugiron et Livarot , se l)attoient contre d Entragues, Riberac et Schomberg; qu'Henri IIJ faisoit élever à Caylus , JMaugiron et Saint- Mesgrin, des statues et des tombeaux que n'avoient pas dom Sébastien dans les déserts de l'Afrique , Gama sur les rives de l'Inde , les chantres de la Jérusalem et desLusiades au bord du Tage et du Tibre,

« Or , pour célébrer la mémoire de Caylus,)) et Maugiron, à cause des rares et détestables » paillardises et blasphèmes estant en eux , » Henry de Valois les leit superbement eslever » en marbre blanc , posez sur une base, à l'en- » tour de laquelle estoient plusieurs descrip- » lions comme de personnages généreux , dont » ceux du siècle sçavoient bien le contraire, et w les catholiques estoient fort faschez qu il souil- » lastun lieu sainct(qui estoit l'église de Sainct- » Paul à Paris) des efligies de tels libertine et » renieurs de Dieu. » (f^ie et mort de Henry de Falois.)

Le duc d'Alençon, devenu duc d Anjou, appelé par les catholiques des Pays-Bas , s'y montre indigne de la j-ouverainetè qu'on lui vouloit déférer : i< Prince, disoit le roi de Navarre, depuis M

Henri 1\ , qui a si peu de courage , le cœur » si double et si malin , le corps si mal basti. » Marguerite de Valois , qui l'avoit beaucoup aimé,

déclaroit que si r infidélité et oit bannie de la terre , il la pourrait repeupler (1 578).

L'ordre du Saint-Esprit, créé en 1579 , ou plutôt renouvelé de l'ordre du Saint-Esprit ou du Droit-Désir de Louis d'Anjou , fut d'abord assez mal accueilli. Henri III , élu roi de Pologne le jour de la Pentecôte , et parvenu à la couronne de France l'anniversaire du même jour, institua son ordre en mémoire de ce double avènement. On a dit que cet ordre avoit une origine plus mystérieuse, indiquée dans l'entrelacement des chiffres. Ces chiffres, prétendoit-on ,désignoient les mignons du roi et sa maîtresse , Marguerite sa sœur. Selon Brantôme, l'ordre ne se devoit pas soutenir , parce qu'// étoit allé en cuisine , ayant été donné à Gombaut , premier maître d'hôtel du roi. Les réflexions que nous avons faites à propos de Ja chevalerie de hi Jarretière , s'appliquent également à la chevalerie du Saint- Esprit. Les traces du sang de Louis XVI sont effacées sur le pavé de Paris , les cendres de Napoléon sont cachées sous le roc d'une île déserte, et le ruban d'Henri ÎÏI a reparu dans ce palais de Catherine de Médicis , devant lequel tomba la tête du roi martyr et où reposa celle du vainqueur de l'Europe ; enfin , il couvre encore dans le château des Stuarts le sein de l'exilé , qui, en abdiquant la couronne (comme je fai

déjà dit dans l'avant-propos de ces Etudes), a vraisemblablement fait abdiquer avec lui tous ces rois, Lirands vassaux du pas-

sé sous la suzeraineté des Capets.

Une ordonnance rétrograde, rendue eu conséquence des cahiers présentés par les Etals de Blois de 1576, porte que les «roturiers et non- » nobles achetant fiels nobles, ne seront pour ce » anoblis ni mis au degré des nobles.» La Noblesse sapercevoit que ses rangs étoient envahis. Comme il arrive toujours à la veille des grandes révolutions, on vouloit ressaisir par les actes du pouvoir ce que le temps avoit enlevé.

Le Portugal tombe aux mains de Philippe II , après la mort du cardinal Henri qui avoit succède à dom Sebastien. Elisabeth , reine d'Angleterre, flatte le duc d'Anjou de l'espoir de l'épouser. Les états de Hollande ôtent la souveraineté des Pays-Bas à Philippe II, et la confèrent au duc d'Anjou. La comté de Joyeuse et la baronnie d'Espernon sont érigées en duchéspairies pour les deux favoris de Henri III , qui dépensa 1,200 mille ecus aux noces du duc de Joyeuse, en lui en promettant 400 mille autres. Les tailles , élevées à 32 millions , dépassoient de 23 millions celles du dernier règne (1 580, 1 581). Le calendrier grégorien est réfermé (1 582). Le duc d'Anjou , jaloux du prince d'Orange ,

se veut emparer d'Anvers : les François sont repoussés par les bourgeois ; quatre cents gentilshom mes et douze een ts solda Ls périren t da ns cette échauilburée. Méprisé et abandonné, le prince françois se retira à Termonde. « Deux jours » après ce désastre, comme on discouroit de la » mort du comte de vSaint-Aii^nan, }>rave oflicier » et fort fidèle à son service, lequel s'étolt nojt* » en cette occasion : je crois, dit-il, que qui auw roit pu prendre le loisir de contempler k cette M heure Saint-Aignan, on

lui auroit vu faire une)) plaisante cjrimace. Ce disoit-ii , parce que le » comte avoit coutume d'en faire. » Ainsi étoient payés le sang et les services. Le duc d'Anjou mourut l'année suivante à l'âge de trente ans. Par cette mort, le roi de Navarre devenoit héritier delà couronne, lienri 111 n'ayaiit point d'enfants.

Le duc de Guise saisit cette occasion pour mettre en mouvement la Ligue, dont il est déclaré le chef; il s'agissoit, selon lui, d'éloigner du trône un prince hérétique ; Guise convoitoit cette couronne et ne l'osa prendre. Le prince d'Orange est assassiné h Delft , par Balthasar Gérard; les Pays-Bas se veulent donner à Henri m qui les refuse; la France, par une destinée constante , manque encore l'occasion de porter ses frontières aux rives du Rhin. (1584.)

Le cardinal de Bourbon, dans un manifeste,

TOME IV

prend le titre de premier prince du sang, el demande que la couronne soit maintenue dans la branche catholique : le pape et presque tous les princes de l'Europe appuient cette déclaration, qui venoit à la suite d'un traité fait avec le roi d'Espagne pour le soutien de la Ligue, l.e roi reste passif au milieu de ces désordres; la Ligue commence la guerre pour son propre compte contre les huguenots.

Sixte-Quint, qui rappeloitles grands pontifes des temps passés , a voit succédé à Grégoire XIII : il désapprouve la Ligue et ex-

communie néanmoins le roi de Navarre, qu'il déclare indigne de succéder à la couronne. Henri IV en appelle au parlement et au concile général , et fait afficher cet appel jusqu'aux portes du Vatican. Les Seize commencent à gouverner Paris. Guerre des trois Henris, Henri III, Henri, roi de Navarre , Henri , duc de Guise (1 585 , 1 586).

Marie Stuart, après dix-neuf ans de captivité , a la tête tranchée au château de Fotheringuay , le 18 février 1587. Les couronnes n'étoient pas inviolables. « La veille de sa mort, elle beut sur » la fin du souper, à tous ses gens, leur com- » mandant de la piéger. A quoy obéissants.. » ils se mirent à genouil , et meslant leurs lar- » mes avecques leur vin, beuvent à leur mais- » tresse. » Le jour de la mort , « elle commanda

» à Tune de ses filles de lui bander les yeux du M mouchoir qu'elle avoit expressément dédié pour » cet effect. Bandée , elle s'agenouille , s'acou- » doyant sur un billot, estimant devoir être exé- » cutée avecques uneespée à la Françoise, mais le » bourreau, assisté de ses satellites , luy fit met- » tre la tête sur ce billot, et la luy coupa avec » une doloire. » (Pasquier.) Quelles que fussent les années d'Elisabetb et de Marie , il est probable qu'une rivalité de femme et une supériorité de talent et de beauté coûtèrent la vie à la dernière.

Les Seize songent à s'emparer de la personne du roi et à le faire descendre du trône. La Sorbonne rend un arrêt dans lequel il étoit dit que l'on pouvoit ôter le gouvernement au prince que l'on ne trouvoit pas tel qu'il falloit, comme on ôte X administration au tuteur qu on av oit pour suspect. Les doctrines des temps de l'ancienne monarchie respectoient-elles davantage la majesté des rois et le droit divin que les doctrines delà monarchie consti-

tutionnelle? Henri III se consoloit en recevant l'ordre de la Jarretière et en établissant les Feuillants à Paris.

Henri de Navarre gagne la bataille de Contras, où le duc de Joyeuse est tué de sang-froid, comme François de Guise devant Orléans, le prince de Condé à Jarnac, le maréchal de Saint- André à Dreux , le connétable de Montmorency

à Saint-Denis. Le Béarnois , au lieu de proliter de sa victoire , retourne auprès de Corisandre. Maintefois ce prince joiia sa couronne contre ses amours, et ce sont peut-être ses foiblesses, unies à sa vaillance et à ses malheurs, qui l'ont rendu si populaire.

Henri I"., prince de Condé , meurt empoisonné à Saint- Jean d'Angelv; Charlotte de la Trémoïlle , sa femme, accusée de l'empoisonnement, fut déclarée innocente huit ans après par arrêt du parlement , sur l'ordre exprès de Henri IV. La veuve de Condé, demeurée grosse, accoucha d'un fds qui fut Henri H du nom, et aïeul du grand Condé. Cette race héroïque étoit comme une flamme toujours prête à s'éteindre : elle s'est enfin évanouie.

An i 588 : Journée des barricades.

Les Seize s'étant concertés avec le duc de Mayenne, en l'absence du duc de Guise qui se tenoit éloigné de Paris dans la crainte d'être surpris par le Roi, avoient résolu de s'emparer de la Bastille après avoir tué, s'ils le pouvoient, le chevalier du Guet, le premier orésident, le chanceher, le procureur général, MM. de Guesle et d'Espesses, et quelques autres, llscomptoient se saisir de l'Arsenal , au moyen d'un fondeur gagné à leur parti, et qui

leur en ouvriroit les portes. Des commissaires et des sergents, feignant

et

de mener de nuit des prisonniers, étoient chargés d'occuper le grand elle petit Cliâtelet. Une autre bande de conjurés setenoit prête à se jeter dans leTemple, l'Hôtel de Ville et le Palais de Justice, à l'heure où l'on avoit coutume d'en permettre l'entrée au public. Quant au Louvre, il devoitêtre assiégé et bloqué à la fois par les rues y aboutissant : les gardes égorgés , on arrêteroit le Roi.

Dans le conseil secret où l'on dressoit le plan de cette insurrection des ligueurs, un des conjurés représenta qu'il y avoit à Paris beaucoup de voleurs, et six ou sept mille ouvriers à qui l'on ne pouvoit faire part de l'entreprise ; que ceux-ci s'étant mis une fois à piller, et grossissant comme une boule de neige, feroient avorter le dessein. D'après cette observation qui parut juste, on s'arrêta à l'idée d'élever des barricades : elles consistoient à tendre des chaînes à l'entrée des rues, et à placer contre ces chaînes des tonneaux remplis de terre. Les barricades formées, on ne permettroit à personne de les franchir sans prononcer le mot d'ordre, et sans montrer une marque convenue. Quatre mille hommes seulement auroient l'entrée des retranchements , pour aller au Louvre attaquer les gardes du Roi et aux postes où se trouvoient les forces militaires. La noblesse logée en divers quartiers de la ville étant égorgée avec les politiques et les

suspects, ou crieroit : vive la messe! tous les hons catholiques prendroient les armes, et le même jour les villes de la Ligue iaii-

teroient Paris. Aussitôt qu'on se seroit rendu maître de Henri , on tueroit les membres du conseil ; on donneroit d'autres ministres au roi , en épargnant sa personne, à charge à lui de ne se mêler dorénavant d'aucune affaire.

Henri HI averti de ces menées n'en voulut rien croire , trompé par Villequier qui lui répétoit que le peuple l'aimoit trop pour rien entreprendre contre sa couronne. La Bruyère , La Chapelle, Rolland, Le Clerc, Crucé, Compan , principaux chefs des Seize , se réunirent de nouveau dans la maison de Santeuil, auprès de Saint-Gervais. Nicolas Poulain qui redisoit tout au Roi, s'y trouvoit aussi; on lut une lettre du duc de Guise qui promettoit merveille. La Chapelle déploya une grande carte de gros papier, où Paris et ses faubourgs étoient figurés : les seize quartiers de la capitale furent réunis en cinq quartiers qui eurent chacun pour chef un colonel et un capitaine. Le dénombrement fait, on trouva que l'on pouvoit promettre au duc de Guise trente mille hommes bien armés.

Le Balafré envoya de son côté des capitaines expérimentés qui se cachèrent dans Paris ; la porte Saint -Denis, dont il avoit les clefs,

devoit être livrée à d'Aurnale qui sintroduiroit dans la capitale la nuit du dimanche de Quasimodo , avec cinquante cavaliers ; le duc «i'Espernon faisoit pour le Roi la ronde militaire, depuis dix heures du soir jusqu'à quatre heures du matin : deux de ses gens, vendus aux ligueurs , s'étoient chargés de le dépêcher.

Incrédule comme la foiblesse qui redoute d'agir, Henri auroit pu vingt fois faire arrêter Le Clerc et ses complices, dans les conciliabules que lui indiquoit Nicolas Poulain; mais il avoit fini

par soupçonner ce fidèle serviteur d'être attaché au parti des huguenots et intéressé à grossir le mal : la pusillanimité prend en haine celui qui lui montre le danger.

Le Roi ne trouva rien de mieux à faire , au milieu de ces périls, que d'aller paisiblement à Saint-Germain conduire le duc d'Espernon , et de revenir huit jours après. Madame de Montpensier avertit les Seize que la mine étoit éventée, et qu'elle avoit prié Henri HI de recevoir le duc de Guise, son frère, qui viendroit seul se justifier auprès de sa majesté des projets dont on l'accusoit à tort. Henri interdit au duc de Guise l'entrée de Paris; l'ordre fut mal donné ou mal exécuté , et l'on ne trouva pas quelques écus au trésor pour faire partir un courrier. A travers ces mille complots ,

madame de Montpcnsier avoit remarqué que Je Roi s'alloit promener presque sans escorte au bois de Vincennes; vite elle conçoit le projet de l'enlever, de mettre cet enlèvement sur le compte des huguenots , et de procéder au massacre des politiques. Le coup manqua , toujours par les révélations de Poulain. Le duc de Guise vint à Paris malgré la défense du Roi, rassuré qu'il étoit par Catherine de Médicis qui lui promettoit d'arranger tout à son avantage. La reinemère , négligée de son fils, vouloit reprendre son empire en brouillant les affaires et les intérêts. L'entrée du Balafré à Paris fut un triomphe; la foule se précipita sur ses pas , criant : vive Guise ! vive le pilier de l'Église! baisant ses habits , et lui faisant toucher des chapelets comme un saint. De toutes les fenêtres les femmes lui jetoient des feuillages et des fleurs. Louise de THospital-Vitry, montée sur une boutique dans la rue Saint-Honoré, baissa son masque et s'écria : Bon prince ,

puisque tu es ici , nous som- » mes tous sauvés. Le chef de la Ligue alla descendre à l'hôtel de Soissons , chez la reine-mère. Catherine fut troublée; mais, bientôt raffermie, elle conduisit son hôte chez le roi. Elle étoit portée dans sa chaise, et le duc marchoit à pied auprès d'elle : arrivés au Louvre, ils trouvèrent la garde doublée, les Suisses rangés en haie, les

archers dans les salles , les gentilshommes dans les chambres. Dans ce moment même Henri III délibéroit s'il ne feroit pas tuer son ennemi à ses pieds : Alphonse Corse , dit Ornano, avoit été mandé , et se proposoit pour exécuteur des hautes œuvres du roi. Le duc de Guise entre avec Catherine dans le cabinet du monarque qui lui reproche d'avoir violé ses ordres. Le duc balbutie quelques excuses, profite d'un moment d'hésitation de Henri et se retire sans être arrêté. Une seconde entrevue eut lieu h l'hôtel de Soissons ; mais alors Guise étoit gardé par le peuple.

Cependant le roi fait entrer , le jeudi 4 mai , quatre mille Suisses dans Paris. Le peuple les vit défiler en silence et paroissoit assez tranquille ; lorsqu'un rodomont de cour , c'est l'expression de Pasquier , se croyant assuré de la victoire , dit tout haut : qu'il nj avoit femme de bien qui ne passât par la discrétion d'un Suisse. Ce mot prononcé sur le pont Saint-Michel produit l'explosion , comme l'étincelle qui tombe sur de la poudre : dans un moment les rues sont dépavées, les pierres portées aux fenêtres, les chaînes tendues , renforcées de meubles , de planches , de solives, de tonneaux pleins de terre ; le tocsin sonne, les troupes royales laissées sans ordre sont renfermées dans les retranchemens et les dernières barricades poussées jusqu'aux guichets du Louvre.

Le duc de Guise ne parut point dans les premières heures : retiré dans son hôtel il se ménageoit des moyens de retraite. Lorsqu'il apprit le plein succès de l'insurrection, il se montra; on crie : Vive Guise! et lui^ baissant son grand chapeau, disoit: mes amis , cest assez; messieurs , cest trop; criez vive le roi. Le poste des Suisses au Marché-Neuf, attaqué à coups de pierres et d'arquebuses, eut une trentaine d hommes tués et blessés. Ces étrangers, dontle sortétoit de jouer un si triste rôle dans nos troubles domestiques ,nese défendirent point; ils tendoient les mains \x la foule , montroient leurs chapelets et crioient : Bons Catholiques , comme ils auroient crié aux dernières barricades : Bons libéraux l Le ducdeGuiseles délivra;il permitaux soldatsdu roi de se retirer, faisant ouvrir les barrières qui se refermoientderrièreeux.Desnégociationsentamées par Catherine n'aboutirent h. rien. Les prédicateurs déclarèrent qu'iiyî:z//o/^ aller prendre frère Henri de I^alois dans son Louvre. Sept ou huit cents écoliers et trois ou quatre cents moines se proposoient d'assaillir le palais du côté de Paris, tandis qu'une quinzaine de mille hommes mcnaçoient de l'investir du côté de la campagne. Le roi , n'ayant pas un moment à perdre , sortit à pied tenant une baguette à la main. Arrivé aux Tuileries où étoient les écuries, il monta à che-

val avec ceux de sa suite qui eurent moyen dj monter] Du-Jialde le botta et lui mettant son éperon à l'envers : « Cest tout un , dit le roi ,

» /e ne vais pas voir ma maîtresse. »

Etant à cheval , il se retourna vers la ville, et jura de ny rentrer que par la brèche. Une vit plus Paris que des hauteurs de Saint-Cloud , et n'y rentra jamais.

Un gardeur de troupeau , devenu pape , faisoit alors réparer Saint-Jean-de-Latran et relevoit le grand obélisque des Pharaons : ses courriers lui annoncent que le duc de Guise est entré presque seul dans Paris ; il s'écrie : 6 l'imprudent I Bientôt il apprend que Henri a laissé échapper sa proie, et il s'écrie : 6 le pauvre homme! Henri séjourna à Chartres; il y reçut en députation une procession de pénitents. « A la tête paroissoit un » hommes à grande barbe sale et crasseuse , cou- » vert d'un cilice et par-dessus un large bau- » drier, d'où pendoit un sabre recourbé. D'une » vieille trompette rouiilée il tiroit par intervalle

» des sons aigres et discordans.

» Après eux venoit frère Ange de Joyeuse

» il représentoit le Sauveur montant au Calvaire. » Il s'étoit laissé lier et peindre sur la figure des M gouttes de sang qui sembloient découler de sa » tête couronnée d'épines. Il paroissoit ne traîner u qu'avec peine une longue croix de carton

» peinte, et se laissoit tomber par intervalles,)) poussant des gémissemens lamentables. »

L'histoire vivante a rapetissé ces faits de l'histoire morte, si fameux autrefois. Qu'est-ce en effet que la journée des barricades, que la Saint- Barthélémy même, auprès de ces grandes insurrections du 7 octobre 1789, du 1 2 août 1792, des massacres du 2 , du 3 et du 4 septembre de la même année, de l'assassinat de Louis XVI, de sa sœur et de sa femme, et, enfin, de tout le règne de la Terreur? Et, comme je m'occupois de ces barricades qui chassèrent un roi de Paris, d'autres barricades faisoient disparoître en

quelques heures trois générations de rois. L'histoire n'attend plus l'historien; il trace une ligne, elle emporte un monde.

La journée des barricades ne produisit rien , parce qu'elle ne fut point le mouvement d'un peuple cherchant à conquérir sa liberté; l'indépendance politique n'étoit point encore un besoin commun. Le duc de Guise n'essayoit point une subversion pour le bien de tous, il convoitoit seulement une couronne; il méprisoit les Parisiens tout en les caressant, et n'osoit trop s'y fier. Il agissoit si peu dans un cercle d'idées nouvelles, que sa famille avoit répandu des pamphlets qui la faisoient descendre de Lother , duc de Lorraine; il en résultoit que la race des Capets n'a-

voit d'autre droit que l'usurpation; que les Lorrains étoient les légitimes héritiers du trône, comme derniers rejetons de la lignée CarlovJngienne. Cette fable venoit un peu tard. Les Guises représentoient le passé ; ils luttoient dans un intérêt personnel contre les huguenots , révolutionnaires de l'époque , qui représentoient l'avenir; or, on ne fait point de révolution avec le passé.

Les peuples, de leur côté, ne regardoient le duc de Guise que comme le chef d'une sainte ligue, accouru pour les débarrasser des édits bursaux , des mignons et des réformés ; ils n'étendoient pas leur vue plus loin : le duc de Guise leur paroissoit d'une nature supérieure à la leur, un homme fait pour être leur maître en place et lieu de leur tyran. Si la Sorbonne, si les curés , si les moines prêchoient la désobéissance à Henri III et les principes du tjrannicide, c'est que l'Eglise romaine n'avoit jamais admis le pouvoir absolu des rois; elle avoit toujours soutenu qu'on les pouvoit déposer en certain cas et pour certaine prévarication. Ainsi tout s'opéroit sans une de ces grandes convictions de doctrine politique , sans cette foi k l'indépendance , qui renversent

tout ; il y avoit matière à trouble ; il n'y avoit pas matière à transformation , parce que rien n'étoit assez édifié,

rien assez détruit. L'instinct de liberté ne s'étoit pas encore changé en raison ; les éléments d'un ordre social fermentoient encore da ns les ténèbres du chaos; la création commeuçoit, mais la lumière n'éloit pas faite.

Ptléme insuflisance dans les hommes; ils n'étoient assez complets ni en défauts, ni en qualités, ni en vices, ni en vertus pour produire un changement radical dans l'état. A la journée des barricades, Henri de Valois et Henri de Guise restèrent au-dessous de leur position; l'un faillit de cœur, l'autre de crime. La partie fut remise aux états de Blois.

Profondément dissimulé comme les esprits de peu d'étendue, le Balafré se servoit, avec le pape, avec le roi d'Espagne, avec le duc de Lorraine , avec le cardinal de Bourbon , d'un langage diflerent approprié à chacun; il cachoit bien ses desseins, et, quand tout étoit mûr pour agir , il temporisoit , et ne se pouvoit résoudre ii faire le dernier pas. Plus d'orgueil que d'audace, plus de présomption que de génie , plus de mépris pour le roi que d'ardeur pour la royauté, voilà ce qui apparoît dans la conduite du 'duc de Guise. H intriguoit à cheval comme Catherine dans son lit. Libertin sans amour, ainsi que la plupart des hommes de son temps , il ne rapportoit du commerce des fem-

mes qu lin corps afFoibli et des passions lapelissées; il avoit toute une religion et toute une nation derrière lui , et des coups de poignard tirent le dénoûment d'une tragédie qui sembloit devoir finir par des batailles , la chute d'un trône et le changement d'une race.

La journée des barricades , si infructueuse , lui resta cependant à grand honneur dans son parti. « Mais quels miracles avons-nous veu depuis » dix -huit mois qu'il a fait à l'aide de Dieu. » Qui est-ce qui peut parler de la journée des » barricades sans grande admiration , voyant un » si grand peuple , qui jamais n a sorty des » portes de sa ville pour porter armes , ayant » veu à l'ouverture de sa boutique les escadrons » royaux, tous armez, dressez par toutes les)) grandes et fortes places de la ville , se barri- » cader en si grande diligence, qu'il rembarra » tous ces escadrons jusque dans le Louvre sans » grande effusion de sang?» {Oraison fujièbre des duc et cardinal de Guise*)

La ressemblance des éloges et des mots avec ce que nous lisons tous les jours , donne seule quelque prix à ce passage oublié dans un pamphlet de la Ligue.

Catherine qui, sans égard à la loi salique, vouloit faire tomber la couronne à sa fdle, mariée au duc de Lorraine, hâta h Rouen (1 1 juil-

let 1688) l'édit d'union. Cet édit rétablissoit la paix , en accordant d'immenses avantages à la Ligue, en entassant les honneurs et les charges sur le duc de Guise, et en excluant tout prince non catholique de la couronne : le roi le signa en pleurant. Alors Philippe 11 d'Espagne perdoit son invincible armada , comme Henri III de France perdoit son honneur. Mais ce qui advint lit voir que, de la part de Henri, il entroit dans cet abandon de toute dignité, moins de lâcheté que de vengeance. Les Etats se dévoient assembler à Blois au mois d'octobre , pour sanctionner l'édit

d'union. Guise et Henri méditoient, chacun dans leur cœur, d'y terminer leur querelle.

Le roi se mit d'abord en mesure d'agir, en congédiant ses ministres Bellièvre, Cheverny, Villeroi, Pinart etBrulart; il nomma à leur place Montholon , Ruzé et Revol. On fit peu d'attention à ce changement qui ne laissoit pourtant dans le conseil aucun homme capable, par sa position ou son expérience, de s'opposer au dessein d'un maître. La reine-mère arriva malade au château de Blois , avec son fils. Les Etats s'ouvrirent le 16 d'octobre (1588). Les députés étant entrés et la porte fermée , le duc de Guise, assis en sa chaire , habillé d'un habit de satin blanc , la cape retroussée à la bigearre , perçant de ses jeux toute l'épaisseur de l'assemblée j

pour reconnoitre et distinguer ses serviteurs , et dun seul élancement de sa vue les fortifier en l'espérance de C avancement de ses desseins , de sa fortune et de sa grandeur, et leur dire sans parler^ je vous vois , se leva, et après avoir fait une révérence, suivi de deux cents gentilshommes et capitaines des gardes , alla guérir le roi , lequel entra plein de majesté , portant S071 grand ordre au col. (Mathieu.)

K La harangue du roi, prononcée avec une grande éloquence et majesté , ne fut guères agréable à ceux de la Ligue ; le duc de Guise en changea de couleur et perdit contenance , et le cardinal encore plus , qui suscita le clergé à en aller faire grande plainte à Sa Majesté. » (L'Estoile.) Le roi tut obligé de faire des changements à son discours , avant de le livrer au public. Lorsqu'il le corrigeoit, survint un orage noir qui obligea de recourir à des flambeaux: sur quoi « on dit que Henri venoit de faire son » tes-

tament et celui de la France . et qu'on » avoit allumé des torches funèbres pour voir » rendre au roi son dernier soupir. »

Les députés des trois Ordres étoient presque tous du parti Guise. Henri , dans les lettres qu'il adressa aux souverains étrangers, pour se justifier du meurtre des deux frères, assure : «Qu'en » l'assemblée des trois Etats, ils n'ont épargné

TOME IV

» aucuns moyens par le ministère ile plusieurs » auxquels ils auroient pratiqué par les pro- » vinces de faire tomber les élections, pour ôter » toute autorité et obéissance à Sa Majesté, et la M rendre odieuse à ses sujets. »

Voici quel étoitle plan du duc de Guise: offrir au roi sa démission do lieutenant général du royaume, demander k se retirer afin d'obtenir des Etats l'épée de conuétable; alors, devenu maître de toutes les forces du royaume, déposer Valois et l'enfermer dans un couvent. Le cardinal de Guise juroit qu'il nevoulolt pas mourir avant d'avoir mis et tenu la tête de ce tyran entre ses jambes ^ pour lui Jaire la couronne avec la pointe d'un poignard. G'étoit un propos de famille : M"", de Montpensier portoit , suspendus à sou côté , des ciseaux à' or pour faire, disoit-elle, la couronne mofiachale à Henri, quand il seroit confiné dans un cloître. Cette femme ne pardonna jamais à Henri III ou des faveurs offertes et dédaignées, ou quelques paroles échappées à ce monarque sur des infirmités secrètes. Ces petits détails seroient peu

digues de la gravité des fastes de l'espèce humaine, si en France Ihistoire de l'amour-propre n'étoit trop souvent liée à celle des crimes ^

* Les moqueries tl Henii III pouvoieut avoir aussi

Toutes les batteries étoient dressées pour briser le sceptre dans les mains de Henri de Navarre, héritier légitime , mais protestant. Le duc de Guise faisoit très-peu de cas du Béarnois, par un souvenir de jeunesse et de l'humble condition où il l'avoit vu. « La veille de la Tous- » saint (1572), dit L'Estoile, le roi de Navarre » jouoit avec le duc de Guise à la paume , où le » peu de compte qu'on faisoit de ce petit pri- » sonnier de roitelet , qu'on galopoit à tous » propos de paroles et brocards, comme on eût » fait un simple page ou laquais de cour, faisoit » bien mal au cœur à beaucoup d'iionnestes » hommes, qui les regardoient jouer. »

Reste à savoir si les Etats auroient adjugé la couronne au duc de Guise; la reine-mère la vouloit faire passer à la branche aînée de Lorraine; le vieux cardinal de Bourbon revendiquoit de prétendus droits , et Philippe II mêloit

pour objet quelque imperfection visible. Lorsque madame de Montpensicr apprit l'assassinat de ce prince, elle dit à ses femmes: « Hè bien que t^ous en semble? n Ma léte ne tient-elle pas bien à cette heure? il ni est » avis quelle ne branle plus comme elle branlait aupa- » ravant. > ■ > Ne pourroit-on pas conchire de ces paroles de madame de Montpensier qu'elle avoit un liocliement de tête , qu'elle faisoit allusion à quelque raillerie de Henri III?

ses intrigues et ses armes y toutes ces prétentions et à toutes ces discordes.

Quoi qu'il en soit, Henri III, poussé à bout, se réveille pour la vengeance : il se conduisit avec une profondeur de dissimulation, qui ne semhloit plus possible dans une àme aussi énervée et un homme aussi avili.

Il commença parhabituer le cardinal de Guise à venir fréquemment au château, sous le prétexte de lui parler du maréchal de Matignon. Le roi vouloit maintenir ce maréchal en sa charge de lieutenant génerai en Guyenne; le cardinal de Guise qui désiroit obtenir cette charge pour lui-même, poussoit les Etats à demander le rappel de Matignon. Le roi flattoit doublement les passions du cardinal, en s'adressant à lui pour modérer les Etats, et en lui laissant l'espérance d'obtenir la place qu'il ambitionuoit.

Henri feignit ensuite un redoublement de ferveur; il fit construire au-dessus de sa chambre de petites cellules, afin d'y loger des capucins, résolu qu'il étoit, disoit-il , de quitter le monde et de se livrer à la solitude. Jin un temps oicil s'agissoit de sa vie et de sa couronne , il paroissoit à vue presque privé de mouvement et de sentiment. Il écrivit de sa propre main un mémoire pour faire dépêcher des parements d'autel et autres ornements d'église aux capucins. Le «lue de

Guise fut tellement trompé à ces marques d'une imbécile foiblesse, qu'il ne vouloit croire à aucun projet du roi : // est trop poltron ^ disoit-il h la princesse de Lorraine; // Ji'oseroit, disoit-il à la reine- mère, qui sembloit l'avertir, en conseillant peut-être sa mort.

Henri régla d'avance tout ce qu'il feroit dans la semaine de Noël, semaine qu'il avoit fixée pour la catastrophe, y compris le vendredi , jour auquel il annonçoit un pèlerinage à Notre-Dame de Cléry. Les plus zélés serviteurs de ce prince, le voyant bc livrer à ces soins et le croyant sincère, désespéroient de sa sûreté. De même que le duc de Guise recevoit de continuels renseignements des desseins du roi, Henri ne cessoit d'être averti des machinations du duc de Guise • le duc d'Espernon lui en mandoit les détails dans ses lettres , et, ce qu'il y a de plus étrange, le duc de Mayenne et le duc d'Aumale étoient au nombre des dénonciateurs ; l'un dépêcha à Blois un gentilhomme, et le second sa femme pour instruire le roi de tout. On ne sauroit douter de ce fait , puisque Henri HI le relate dans sa déclaration publique du mois de février 1589 contre le duc de Mayenne : il affirme que ce duc lui avoit fait dire que, s'il ne venoit pas lui-même révéler le crime projeté de son frère, c'est qu'étant à Lyon il craignoit de ne

pouvoir arriver assez tôt; ce fait est enoore eonfirmé par le tliic de Nevers clans son traité de la prise des armes. Et pourtant , malgré la déclaration d'Henri lll , la Ligue, taute de mieux, mit Mayenne à sa tête. Ce même Mayenne avoit refusé d'entrer dans les complots contre la vie du roi, notamment dans celui qui devoit être exécuté le jour du service funèbre de la reine d'Ecosse, et il avoit voulu une fois se battre contre son frère , le duc de Guise.

Quant à la duchesse d'Aumale , elle s'étoit engagée, dès la naissance de la Ligue, à avertir le roi de tout ce qui se trameroit contre lui ; malheureusement Villequier, qui trahissoit Henri HI , avoit souvent reçu les confidences de cette femme. Le 10 de novembre 15^8, elle écrivit ù la reine-mère ; Catherine envoya cher-

cher son fils qui lui dépêcha Mirou son médecin pour prendre ses ordres. « Dites au roi , répon- » dit-elle, que je le prie de descendre dans mon » cabinet, pour ce que j'ai chose à lui dire qui » importe à sa vie, h son honneur et à son état. » Le roi descendit accompagné d'un de ses familiers et de Miron. Catherine et son fds se retirèrent dans l'embrasure d'une fenêtre. Quand le roi sortit, les deux témoins , qui se tenoient à l'écart à l'autre bout du cabinet, entendirent la reine-mère prononcer distinctement ces pa-

rôles: « Monsieur mon fils, il s'en faut dépê- » cher; c'est trop long-temps attendre; mais » donnez si bon ordre que vous ne soyez plus » trompé comme vous le fûtes aux barricades de » Paris. » D'autres ont cru que Catherine ignora le projet de Henri, et qu'elle s'y seroit opposée par ce système de contre -poids qu'elle employoit pour conserver son autorité, au milieu des factions; mais il faut préférer à cette version le récit d'un témoin auriculaire (Miron).

On remarqua que le duc, qui avoit eu connoissance de la conférence , se promena plus de deux heures à pas agités, en donnant des marques d'impatience, au milieu des pages et des laquais, sur la terrasse du donjon du château, appelée la Perche-au-Breton.

Ce château de Blois étoit joint à la ville par un chemin pratiqué dans le roc ; vaste édifice où étoit empreinte la main de divers siècles, depuis les bâtisses féodales des Cbàti lions et la tour du Château-Renaud, jusqu'aux ouvrages demi-grecs et demi-gothiques de Louis XII , de François l". et de ses successeurs : c'est là qu'eut lieu une des catastrophes les plus tiagiques de l'histoire.

Trois jours avant le Balafré avoit invité à souper le cardinal son frère, l'archevêque de Lyon, le président de Neuilly , La Chapelle-Marteau, prévôt des marchands de Paris , et Mendreville ,

tous (le sa faction. Le duc ,par un de ces pressentiments vaçques qui avertissent du péril , avoit quelqu'intention de faire un voyage h Orléans; il dit à ses convives qu'on l'avertissoit d'une entreprise du roi sur sa personne , et il leur demanda conseil.

L'archevêque de Ljon s'éleva avec force contre tout projet de retraite; c'étoit selon lui manquer une occasion qui ne ne retrouveroit jamais, après avoir eu le bonheur d'avoir fait convoquer les États , et d'y avoir réuni tant de membres de la Sainte-Union; il soutint que le duc de Guise disposoit du Tiers-Etat, du Clergé et de plus du tiers des membres de la Noblesse. Le président de Neuilly étoit tout alarmé; la Chaj)elle-Marteau prétendoit qu'il n'y avoit rien à craindre ; mais Meudreville déclara , en jurant , que l'archevêque de Lyon parloit du roi comme d'un prince sensé et bien conseillé; mais que le roi étoit un fou, qu'il agiroit en fou; qu'il n'auroit ni appréhension, ni prévoyance; que s'il avoit conçu un dessein , il l'exécuteroit mal ou bien. Qu'ainsi il se falloit lever en force devant lui, ou qu'autrement il n'y avoit nulle sûreté.

Le duc de Guise trouva que Mendreville avoit plus raison qu'eux tous, mais il ajouta : « Mes » affaires sont réduites en tels termes, que quand M je verrois entrer la mort parla fenêtre, je ne

» voudrois pas sortir par la porte pour la fuir. » Le roi , de son côté , avoit assemblé son conseil , composé des seigneurs de Rieux, d'Alphonse Ornauo et des secrétaires d'état. « Il y a long-)) temps, leur dit-il, que je suis sous la tu- » telle de messieurs de Guibe. J'ai eu dix mille » arguments de me méfier d'eux, mais je

n'en » ai jamais eu tant que depuis l'ouverture des » Etats. Je suis résolu d'en tirer raison, mais non » par la voie ordinaire de justice, car M. de » Guise a tant de pouvoir dans ce lieu , que si je » lui faisois faire son procès, lui-même le feroit » à ses juges. Je suis résolu de le faire tuer pré- » sentement dans ma chambre; il est temps que » je sois seul roi : qui a compagnon a maître. » {Pasquier^. Le roi ayant cessé de parler, un ou deux membres du conseil proposèrent l'emprisonnement légal et le procès en forme; tous les autres furent d'une opinion contraire, soutenant qu'en matière de crime de lèsemajesté la punition devoit précéder le jugement.

Le roi confirma cette opinion ; k Mettre le » Guisnrd en prison, dit-il, ce seroit mettre » dans les filets le sanglier qui seroit plus puis- » santque nos cordes. » {L'Estoile.)

On délibéra sur le jour où le coup seroit frappé; le roi déclara qu'il feroit tuer le duc de

vt..

Guise au souper que l'archevêque de Lyon lui dieyoit donner, le dimanche avant la Saint- Thomas. Ensuite, l'exécution lut retardée jusqu'au mercredi suivant, jour même de la Saint- Thomas, et enfin renvoyée au 23, avant-veille de Noël. . . .

Le 22 , le duc de Guise , se mettant à table pour dîner, trouva sous sa serviette un billet ainsi conçu : « Donnez-vous de s^arde, on est » sur le point de vous jouer un mauvais tour. » Il écrivit au bas au crayon : on noseroit; et il jeta le billet sous la table. Le même jour, le duc d'Elbeul lui dit qu'on attenteroit le lendemtain

à sa vie. « Je vois bien, mon cousin, ré- » pondit le Balafré , que vous avez regardé votre » almanacli, car tous les almanachs de cette » année sont farcis de telles menaces, » (L' Estoile).

Le roi avoit annoncé qu'il iroit le lendemain 23 à la Noue, maison de campagne au bout d'une longue allée sur le bord de la forêt de Blois, à fin de passer la veille de Noël en prières. Rassuré par le projet de ce prétendu voyage, le cardinal de Guise pressa son frère de partir pour Orléans, disant qu'il étoit assez fort, lui cardinal, pour enlever Henri et le conduire à Paris. Une fois remis aux mains des Parisiens, les Etats Vauroient déposé comme inca-

pable de régner, puis confiné dans un château avec une pension de deux cent mille écus; le duc de Guise eût été proclamé roi à sa place : c'étoit le dernier plan , car les plans varioient. Catherine avoit elle-même songé à priver son fils de la couronne , mais en lui donnant dans sa retraite des femmes au lieu d'or, comme chaînes plus sûres; elle eût alors demandé le trône pour le duc de Lorraine, son petit-fils par sa fille. Deux grands conspirateurs cherchoient donc à se devancer pour s'arracher mutuellement le pouvoir et la vie; leurs complots respectifs étoient connus de l'un et de l'autre : le plus dissimulé l'emporta sur le plus vain.

Le 22, le roi, après avoir soupe, se retira dans sa chambre vers les sept heures; il donna l'ordre à Liancourt, premier écujer, de faire avancer un carrosse à la porte de la galerie des Cerfs, le lendemain matin, 23 décembre , à quatre heures, toujours sous prétexte d'aller à la Noue. En même temps, il envoya le sieur de Marie inviter le cardinal de Guise à se rendre au château à six heures, parce qu'il désiroit lui parler avant de partir. Le maréchal d'Auraont, les sieurs de Rambouillet, de Main tenon, d'O, le colo-

nel Alphonse Orna no, quelques autres seigneurs et gens du conseil, les quarante-cinq gentilshom-

mes ordinaires , furent requis de se trouver à la même heure dans la chambre du roi.

A neuf heures du soir le roi mande Larchant, capitaine des gardes-du-corps; il lui enjoint de se tenir le lendemain, à sept heures du matin, avec quelqwes-uns des gardes, sur le passage du duc de Guise quand celui-ci viendroit au conseil; Larchant et les siens présenteroient à ce prince une supplique tendant k les faire payer de leurs appointements. Aussitôt que le duc seroit entré dans la chambre du conseil qui formoit l'antichambre de la chambre du roi, Larchant se saisiroit de l'escalier et de la porte, ne laisseroit ni entrer, ni sortir, ni passer personne. Vingt autres gardes seroient placés par lui Larchant à l'escalier du vieux cabinet, d'où l'on descendoit à la galerie des Cerfs.

Tout étaiit disposé de la sorte, Henri rentra dans son cabinet avec de Termes; c'étoit Roger de Saint-Lary de Belgarde , si connu depuis. A minuit Valois lui dit : « Mon fils , allez vous cou- » cher , et dites à Duhalde qu'il ne faille de » m'esveiller à quatre heures, et vous trouvez ici » à pareille heure. Le roi prend son bougeoir V et s'en va dormir avec la reine. » {Miron.)

Le duc de Guise veilloit alors auprès de Charlotte de Beaune , petite-fille de Semblançai, mariée d'abord au seigneur de Sauve, et en secondes

noces à François de la Tiémoille, marquis de Noirmoutiers. Aussi belle que volage, elle alloit, selon l'expression libre du La-

boureur, coucher d'un parti chez lautre. Liée jadis avec le duc d'Alençon et le roi de Navarre, les secrets qu'elle déroboit au plaisir, elle les redisoit à Catherine de Médicis et au duc de Guise. Cette fois elle essaya de l'éclairer sur les dangers qu'il couroit; elle le conjura de fuir, mais il crut moins à ses conseils qu'à ses caresses , et il resta : il ne rentra chez lui qu'il quatre heures du matin ; on lui remit cinq billets t|ui tous l'admonestoient de se précautionner contre le roi. Le duc mit ces billets sous son chevet. Le Jeune, son chirurgien, et beaucoup d'autres clients qui l'environnoient, le supplioient de tenir compte de cet avis : « Ce ne » seroit jamais fini, répondit- il; dormons, et » vous, allez coucher. » (MiroTi.)

Le 23 , à quatre heures du matin , Duhalde vint heurter à la porte de la chambre de la reine; la dame de Piolant, première femme de chambre, accourt au bruit : « Qui est]h ? » dit- » elle. — «C'est Duhalde, répond celui-ci; •>y dites au roi qu'il est quatre heures. » — « Il dort » et la reine aussi , » répliqua la dame de Piolant. — « Eveillez-le, dit Duhalde, ou je heurterai si » fort que je les réveillerai tous deux. »

Le roi ne dormoit point , ses inquiétudes

étoicnttrop vives. Ayant appris la venue de Duhalde, il demande ses bottines, sa robe de chambre et son bougeoir; il se lève, et, laissant la reine tout émue , se rend dans son cabinet où l'attendoient déjà de Termes et Duhalde. Il prend les clefs des cellules destinées aux capucins; il monte éclairé par de Termes qui portoit le bougeoir devant lui ; il ouvre une cellule et y enferme Duhalde élira jé ; il redescend; et, à mesure que les qua-

rante-cinq gentilshommes de sa garde se présentent , il les conduit aux cellules dans lesquelles il les incarcère un ■4 un , comme Duhalde. Les personnages convoqués au conseil commencoient d'arriver au cabinet du roi ; on y pénétroit à travers un passage étroit et oblique quHenri avoit fait pratiquer exprès dans un coin de sa chambre à coucher, laquelle précédoit ce cabinet. La porte ordinaire de la chambre avoit été bouchée. Lorsque les ministres et les seigneurs sont entrés, le roi va mettre en liberté ses prisonniers, les ramène en silence dans sa chambre, leur recommandant de ne faire aucun bruit , à cause de la rei«e-mère qui étoit malade et logée au-dessous.

Ces précautions prises, le roi revient au conseil , et redit aux assimilants ce qu'd leur avoit déjà dit sur la nécessité cù il se trouvoit réduit de prévenir les complots du duc de Guise. Le

maréchal d'Aumont hésitoit , parce que le roi avoit promis et juré le 4 décembre , sur le saint sacrement de l'autel , parfaite réconciliation et amitié avec le duc de Guise : «Mon cousin, lui »avoit-il dit , croyez- vous que j'aje l'àme si » meschante que de vous vouloir mal ? au con- » traire, je déclare qu'il n'y a personne en mon » royaume que j'ayme mieux que vous , et à qui » je sois plus tenu , comme je le feray paroistre

» par bons efiétcs d'icy à peu de temps

» Cet a théiste Henri de Valois cacheta

» sa trahison avec une cire du corps de Notre » Seigneur Jésus-Christ. » (^ Vie et mort de Henri » de Valois.)

On calma les scrupules du maréchal d'Aumont, en s' efforçant de lui prouver que le duc de Guise avoit manqué le premier à sa

parole.

Le roi passa du cabinet du conseil dans la chambre où étoient assemblés les gentilshommes , et il leur parla de la sorte :

« Il n y a aucun de vous qui ne soit obligé de » reconnoître combien est grand l'honneur qu'il » a reçu <le moi, ayant fait choix de vos person- » nés sur toute la noblesse de mon royaume, pour ') confier la mienne à leur valeur, vigilance et » fidélité. Vous avez été mes obligés , maintenant » je veux être le vôtre en une urgente occasion , » où il y va de mon honneur,. de mon état et de

» ma vie. Vous savez tous les insultes que j'ai » reçues du duc de Guise, lesquelles j'ai souilertes , » jusqu'à faire douter de ma puissance et de mon » courage, pensant par ma douceur allentir ou » arrêter le cours de cette violente et furieuse » ambition. 11 est résolu de faire son dernier » effort sur ma personne, pour dis- poser après de M ma couronne et de ma vie. J'en suis réduit à » telle extrémité, qu'il faut que je meure ou qu'il » meure, et que ce soit ce matin. Ne voulez-vous » pas me servir et me venger?»

Tous ensemble s'écrièrent qu'ils étoient prêts à tuer le rebelle; et Sariac , gentilhomme gascon, frappant de sa main la poitrine du roi , lui dit : Cap de Diou , sire, iou lou bous rendis mort !

Henri les pria de modérer, les témoignages de leur zèle , de peur d'éveiller la reine-mère. « Voyons, dit-il ensuite; qui de vous a des poignards? » Huit d'entre eux en avoient : le poignard de Sariac étoit d'Ecosse. Ces huit gentilshommes, pourvus de l'arme des assassins, furent particulièrement choisis pour demeurer

dans la chambre et porter les premiers coups; le roi leur adjoignit un autre garde nommé Loignac , qui n'avoit qu'une épée. Douze autres des quarante-cinq furent placés dans le vieux cabinet où le roi devoit mander le duc ; ils reçurent l'ordre

de le tuer ou de l'achever de tuer à coups d'épée , lorsqu'il lèveroit la portière de velours pour entrer dans le cabinet. Le reste des gardes prit poste k la montée qui conimuniquoit du cabinet à la galerie des Cerfs. Nambu, huissier de la chambre , ne devoit laisser entrer ni sortir personne que par le commandement exprès du roi. Le maréchal d'Aumont s'assit au conseil pour s'assurer du cardinal de Guise et de l'archevêque de Lyon , après la mort du duc.

Le roi se retira dans un appartement qui avoit vue sur les jardins, ayant tout ordonné avec le sang-froid d'un général qui va donner une bataille décisive ; il ne s'agissoit que d'un assassinat et de la mort d'un homme; mais cet homme étoit le duc de Guise. Henri , demeuré seul , ne garda pas cette tranquillité; il alloit, venoit, ne pou voit demeurer en place , se présentoit à la porte de son cabinet. Plein d'intérêt et de pitié pour les meurtriers , il les invitoit à bien se prémunir contre le courage et la force de cet autre fleuri qu ils étoient chargés d'immoler. « Il est «grand et puissant, leur disoit-il ; s'il vous » endommageoit j'en serois marry. » On lui vint apprendre que le cardinal de Guise étoit entré au conseil ; mais son frère n'arrivoit pas, et le roi étoit cruellement travaillé de ce retard.

TOME IV

Le duc (Jormoit; il cherchoit dans le sommeil le renouvellement de ses forces épuisées aux voluptés de cette même nuit qui vit préparer sa mort : il alloit entrer dans une nuit plus longue où il auroit le temps de se reposer , prêt à tomber qu'il étoit des bras d'une femme entre les mains de Dieu. Ses valets de chambre ne l'éveillèrent qu'à huit heures, en lui disant que le roi étoit pr«*s de partir. Il se lève à la hâte, revêt un pourpoint de satin gris, et sort pour se rendre au conseil.

Arrivé sur la terrasse du château , il est accosté par un gentilhomme d'Auvergne nommé La Salle, qui le supplie de ne passer outre: «]Mon bon ami, lui répond - il , il y a longtemps que je suis guéri d'appréhensions. » Quatre ou cinq pas plus loin , il rencontre un Picard appelé d'Aubencourt qui cherche à le retenir; il le traite de sot. Ce matin même il avoit reçu neuf billets qui lui annonroient son sort; et il avoit dit , eu mettant le dernier dans sa poche : « Voilà le neuvième. » Au pied de l'escalier du château, le capitaine Larchant lui présenta, comme il en étoit convenu avec le roi, une requête, afin d'obtenir le paiement des gardes ; et c'étoit ces mêmes gardes qui alloient assassiner celui dont ils imploroient la bonté : on profitoit du généreux caractère du duc pour lui ôter les

soupçons qu*il eût pu concevoir à la vue des soldats.

Arrivé dans la chambre du conseil , il parut cependant étonné de la présence du maréchal d'Aumont, car on ne devoit traiter que de matières de finances. Il s'assit, et dit un moment après : « J'ai froid, le cœur me fait mal , quon » fasse du feu. » Quelques gouttes de sang lui churent du nez et quelques larmes des yeux,

affoiblissement qu'on attribua plutôt à une débauche qu'à un pressentiment. S'étant établi devant le feu, il laissa tomber son mouchoir, et mit le pied dessus comme par mégarde. Fontenai ou Mortefontaine, trésorier de l'épargne, le releva; sur quoi le duc de Guise pria Fontenai de le porter à Péricart, son secrétaire, pour en avoir un autre, et de dire en même temps à ce secrétaire de le venir promptement trouver. « C'étoit , » comme plusieurs ont cru, dit Pasquier, afin » d'avertir ses amis du danger où il pensoit » être.» Saint-Prix, premier valet de chambre du roi, présenta au duc quelques fruits secs qu'il avoit demandés au moment de sa défaillance.

Henri ayant appris l'arrivée du duc de Guise , envoya Pvévol l'inviter à lui venir parler dans le vieux cabinet. L'huissier de la chambre, Nambu, refusa , d'après sa consigne , le passage à Révol ; celui-ci revint vers son maître avec un visage

effan'; : « Mon Dieu! qu'avez-vous ? dit le roi; » qu'y a-t-il ? Que vous êtes pâle ! Vous me » gâterez tout. Frottez vos joues; frottez vos)) joues, Révol. » La cause du retour de Révol expliquée, Henri ouvre la porte du cabinet, ordonne à Nambu de laisser passer Révol.

Marillac, maître des requêtes, rapportoit une allaire des gabelles, quand Révol parut dans la salle du conseil. « Monsieur, dit-il au duc de » Guise, le roi vous demande; il est en son » vieux cabinet, » et Révol se retire. Le duc de Guise se lève, enferme quelques fruits secs dans un drageoir , répand le reste sur le tapis en disant : « Qui en veut ? » 11 jette sur ses épaules son manteau , qu'il tourne, comme en bellebumeur, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; il le retrousse sous son bras gauche, met ses gants, tenant son drageoir de la main du bras qui relevoit son manteau.

«Adieu, messieurs,» dit-il aux membres du conseil , et il heurte aux huis de la chambre du roi. Nambu les lui ouvre, sort incontinent, tire et ferme la porte après lui.

Guise salue les gardes qui étoient dans la chambre ; les gardes se lèvent , s'inclinent et accompagnent le duc comme par respect. Un d'eux lui marcha sur le pied : étoit-ce le dernier avertissement d'un ami ?

Guise traverse la chambre: comme il entroit

dans le corridor étroit et oblique qui menoit à la porte du vieux cabinet , il prend sa barbe de la main droite , se retourne à demi pour regarder les gentilshommes qui le suivoient. Montléry, l'aîné , qui étoit près de la cheminée , crut que le duc vouloit reculer pour se mettre sur la défensive : il s'élance, le saisit par le bras, et lui enfonçant le poignard dans le sein , s'écrie : « Traître , tu en mourras, m EfTranats se jette à ses jambes , Sainte-Malines lui porte un autre grand coup de poignard de la gorge dans la poitrine ; Loignac lui enfonce l'épée dans les reins.

Le duc , à tous ces coups , disoit : « Eh ! mes amis ! Eh ! mes amis ! » Frappé du stylet de Sariac par derrière , il s'écrie à haute voix : « Miséricorde ! » « Et , bien qu'il eût son épée » engagée dans son manteau et les jambes sai- » sies , il ne laisse pourtant de les entraîner, » tant il étoit puissant, d'un bout de la cham- » bre k l'autre, w II marchoit les bras tendus , les yeux éteints , la bouche ouverte , comme déjà mort. Un des assassins ne fit que le toucher et il tomba sur le lit du roi : jamais lit plus honteux ne vit mourir tant de gloire. Le cardinal de Guise , assis au conseil avec l'archevêque de Lyon, entendit la voix de son frère , qui crioit merci à Dieu : « Ah 1 dit-il , on tue

)) mon frère. » 11 recule sa chaise pour se lever; mais le maréchal d'Aumont, la main sur son épée : « Ne bougez pas , morbleu , Monsieur! » le roi a affaire de vous. » L'archevêque de Lyon, joignant les mains, s'écria : « Notre vie est entre les mains de Dieu et du roi. » Le cardinal et l'archevêque furent d'abord enfermés dans les cellules des capucins , et de là transférés à la tour de Moulins.

Henri , informé que la chose étoit faite , sortit de son cabinet pour voir la victime : il lui donna un coup de pied au visage, comme le duc de Guise en avoit donné un à l'amiral de Coligny , lors du massacre de la Saint- Barthélémy. 11 contempla un moment le Lorrain , et dit : ((Mon Dieu , qu'il est grand ! il » paroît encore plus grand mort que vivant. » {UEstoile.) « De rechef, il le poussa du pied et » parlant à Loignac : Te semble-t-il qu'il soit mort , Loignac ? Alors Loignac , le prenant par la teste , répondit à Henri de Valois : Je croy qu'ouy : car il a la couleur de mort, sire. Ainsi, Henri de Valois, traistre, couard et poltron , fait

mourir ce magnanime prince

Et croy que si M. de Guise

eût seulement respiré , lorsqu'il le poussa du pied, il fût tombé de frayeur auprès de luy. » (yie et mort de Henri III.)

Les courtisans abondoient en moqueries , insultant à l'homme qu'ils avoient flatté; ils l'appeloient le beau roi de Paris , nom que lui avoit donné Henri.

L'un des secrétaires d'état , Beaulieu , eut ordre de fouiller le duc : il lui trouva autour du bras une petite clef attachée à des chaînons d'or, dans les poches de son haut-de-chausse une bourse qui contenoit douze écus d'or, et un billet sur lequel étoient écrits ces mots de la main du duc : « Pour entretenir la guerre en France, il faut 700 mille livres tous les mois. » Un cœur de diamants fut pris par d'Entragues à son doigt (Miron). « Les quarante-cinq lui ôtèrent son » épée , ses pendants d'oreille et anneaux fort » précieux qu'il avoit aux doigts (F^ie et mort d'Henri IIP).)) Beaulieu ayant achevé sa recherche et s'apercevant que l'illustre massacré respiroit encore . « Monsieur , lui dit-il , cependant qu'il » vous reste un peu de vie , demandez pardon à » Dieu et au roi. » G'ëtoit le roi qui auroit dû demander pardon à Dieu et au duc de Guise ; l'homme le lui eut accordé. « Alors le prince » de Lorraine , sans pouvoir parler , jelant un » grand et profond soupir comme d'une voix » enrouée , il rendit l'âme, fut couvert d'un man- » teau gris , et au-dessus mis une croix de paille. » (Miron.)

On trouve dans un pamphlet du temps une nnecdote peu connue. Il est»*dit que le roi ajant fait arrêter les principaux seigneurs catlioliques commanda de les amener en sa présence, leur montra le corps du duc de Guise, et leur dit : « Messieurs, voili» votre Roi de Paris habillé

» comme i! le mérite Cela faict, Ton

» ameine le jeune prince de Ginville (Joinville) , » auquel semblablement le roi monstre le corps » mort estendu sur la place, du dict sieur de » Guise : laquelle veiie saisit tellement le cœur »

du jeune prince , qu'il cuida tomber pasmé » sur le corps de son père, quand le Pvoi le » retint, et à l'instant le jeune prince ne pouy> vant baiser son père, pOur lui dire le dernier » adieu, commence à vomir une infinité de pa-)) rôles injurieuses contre les massacreurs de son » père : occasion que le Roi commanda que l'on » lemistà mort, ce qui eût été exécuté, si Charles » Monsieur, présent, qui ayme naturellement le » dit prince de Ginville , ne se fût jeté à ge- » noux devant le roy, le priant de lui vouloir » donner en garde ledict prince, à la charge de » le représenter quand il en seroit requis.» {Les cruautés sanguinaires exercées envers feu monseigneur le cardinal de Guise , etc.)

Deux heures après, le corps du duc de Guise fut livré à Richelieu, prévôt de France, aïeul

de ce cardinal qui n'épargna pas les grands , mais qui les fit mourir par la main du bourreau.

Le lendemain , le cardinal de Guise fut tué dans la tour du Moulin à coups de hallebarde. Il se mit à genoux, se couvrit la lête, et dit aux meurtriers : « Faites votre commission. » Ils étoient quatre au salaire de cent écus , chaque : Les bons des Septembriseurs étoient de cinq francs : le prix de main-d'œuvre avoit baissé. Le cardinal de Guise étoit plus méchant, avoit plus de résolution et autant de courage et d'ambition que le duc, mais il l'avoit mise au service de son aîné. Quinze jours auparavant, la duchesse de Guise étoit allée à Paris pour y faire ses couches; elle y avoit été suivie de madame de Montpensier.

Richelieu , accomjDagné de ses archers , se transporta dans la salle du Tiers-Etat , se saisit du président de Neuilly, de Marteau, prévôt des marchands, de Compans et de Cotteblanche, échevins

de Paris; mais il n avoit point reçu l'ordre de faire sauter l'assemblée par les fenêtres.

Henri avoit épuisé ce qui lui restoit de vigueur dans l'assassinat des deux frères : il n'appela point son armée de Poitou pour marcher immédiatement sur Paris, et ne se saisit point

d'Orléans. Quand il alla voir sa mère après le meurtre , et qu'il lui dit : « Madame , je suis 1) maintenant seul roi, je n'ai plus de compa- » gnon. » Elle lui répondit : « Que pensez-vous •» avoir Tait? Avez-vous donné ordre à l'assurance)) des villes? C'est bien coupé, mon fils, mais il » faut coudre. » Catherine étoit mourante, elle expira le 5 de janvier 1589, « à Blois, où elle » étoit adorée et révérée comme la Junon de la » cour. Elle n'eut pas plus tôt rendu le dernier » soupir, qu'on n'en fit pas plus de compte que » d'une chèvre morte.» (L'JEstoile.)

Le jour et le lendemain de la mort des Guises, Henri III fit arrêter le cardinal de Bourbon, la duchesse de Nemours, le duc de Nemours son fils, le prince de Joinville, le duc d'Elbeuf et l'archevêque de Lyon; les autres seigneurs de la Ligue, qui se trouvoient à Blois, se sauvèrent de vitesse. Toutes les boutiques furent fermées; il tomba des torrents de pluie. Les corps du duc et du cardinal de Guise, transportés dans une des salles basses du château , furent découpés par le maître des hautes -œuvres, puis brûlés en lambeaux pendant la nuit, et leurs cendres enfin jetées dans le fleuve. Un roi de France couchoit au-dessus de cette boucherie; il pouvoit entendre les coups de hache qui dépeçoient les corps de ses grands sujets, et sentir

l'odeur de la chair des victimes. Selon une autre version beaucoup moins authentique que celle de Miron et de l'Estoile, les

corps des deux frères auroient été mis dans de la chaux vive. Madame de Montpensier attendoit à Paris le moine qui devoit sortir de ses bras , pour aller planter son couteau dans le ventre de Henri III, comme le duc de Guise étoit sorti des bras de madame de Noirmoutiers , pour tomber sous le poignard des gardes de ce monarque.

En 1807, revenant de la Terre-Sainte, je passai à Blois, et visitai le château; il étoit rempli de prisonniers de guerre. Ce fut un soldat polonois qui me montra la salle des Etats, la chambre où le duc de Guise avoit été assassiné, et sur le pavé de laquelle on avoit cru voir longtemps des traces de sang. Qu'étoit devenu Henri Hî, roi de Pologne? Où étoit alors la race des monarques françois? Où est aujourd'hui celui qui avoit poussé ses soldats au delà de la Vistule, celui qui, changeant la face de l'Europe, avoit fait oublier les plus grandes époques de notre histoire ? La Loire a roulé les cendres du duc de Guise h cet Océan qui emprisonne celles de Napoléon de Vautre côté de la terre. Ainsi les siècles se vont effaçant les uns les autres. Il ne reste que Dieu pour rendre compte de toutes ces vanités des sociétés humaines.

J48 AJNALYSE RAISOJNJNEE

Lorsque la nouvelle de la mort des deux trères parvint dans la capitale, le premier moment fut delà stupeur et de l'effroi; mais bientôt les ligueurs se soulèvent; le duc d'Aumale, créé gouverneur de Paris, fait fouiller les maisons des royaux et des politiques, et emprisonner les suspects. Le prédicateur Lincestre déclare que le vilain Hérocle (anagramme du nom Henri de Valois) n'étoit plus roi des François. Il oblige ses auditeurs à jurer de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang, d employer jusqu'à la dernière obole de leur bourse pour venger la mort des

Princes. Le premier président deHarlay :'toit assis devant la cliaire ; Lincestre l'apostrophant, lui crie : « Levez la main, monsieur le » président; levez-la bien haut; encore plus haut)) afin que le peuple la voye. »

Le peuple arracha partout les armoiries du roi, les brisa, les foula aux pieds, les jeta dans le ruisseau, et détruisit les beaux monuments élevés dans l'église de Saint-Paul , à Saint-Mesgrin, Caylus et Maugiron. Le parlement presque tout entier fut mis à la Bastille et à la Conciergerie par Bussy Le Clerc. On obligea le président Brisson à tenir audience, Edouard Mole, conseiller en la cour, à remplir les fonctions de procureur général , Jean Lernaître et Louis d'Orléans à accepter la place d'avocats du roi. Brisson

déposa le 21 janvier, devant deux notaires, une protestation secrète contre tout ce qu'il pourroit être obligé de faire ou de dire contre les intérêts du roi; précaution et pressentiment d'un homme loible qui ne se sentoit pas capable de remplir tous ses devoirs, et qui cependant se sentoit le courage de mourir.

Un héraut, dépêché par Henri aux Parisiens, fut renvojé sans réponse et avec ignominie. La faculté de théologie (c'est-à-dire , selon le sieur de l'Estoile, huit ou dix soupiers et marmitons) déclara les sujets déliés du serment de fidélité et d'obéissance à Henri de Valois, naguères roi.

Primàm qubd populus hujiL'i regni solutus est et liberatus a sacramento Jîdelitatis et obedientiœ prœfato Henrico régi prœstito. Deinde, etc.

Sur la requête de la duchesse douairière de Guise, le parlement rendit un arrêt dans la forme suivante :

Arrests de la court souveraine des pairs de France , donnez contre les meurtriers et assassinateurs de messieurs les cardinal et duc de Gujse.

« Veu par la court, toutes les chambres as-)) semblées , la requeste à elle présentée par » dame Catherine de Clèves , duchesse douai-

rière de Guyse, tant en son nom que comme tutrice naturelle de ses enfans mineurs : contenant que le feu seigneur, duc de Gujse, pair et grand maistre de France, son mary, estoit fils d'un prince qui a remply toute la terre du renom de ses vertus, si utiles à la France, que l'ayant estendue du côté d'AUemaigne , par la conservation de Metz, il l'a rejointe du côté de l'Angleterre à la grande mer, son ancienne borne , par la prise de Calais , et d'un autre endroit, il l'a délivrée de la terreur d'une place par avant réputée inexpugnable parla ruine de Tliionville, Puis ayant heureusement travaillé à purger ce royaume du venin contagieux de l'hérésie qui l'avoit quasi tout infecté, et se voyant prest d'en venir à bout, il fut proditoirement meurtry et assassiné par les ennemys de Dieu et de son église, délaissant trois enfans qui se sont toujours montrés vrais héritiers des vertus de leur père, même de son zèle ardent en la religion catholique , apostolique et romaine

Ceux qui veulent toujours continuer la dissolution de leur première vie et préparer le chemin à la domination des hérétiques, n'en peuvent imaginer un plus propre moyen que le massacre des princes qui s'estoient toujours

)) montrez les plus affectionnez au soulagement » du peuple et à la conservation de la pure reli- » gion catholique. Pour l'exécution duquel des- » seing ayant rejuré ledit d'union , et renou- »

vellé les autres promesses d'assurance tant par » sermens solennels que par toutes autres simu- » lotions de bienveillance , voires jusques à se » dewouer par imprécations pleines d'horreur, » après avoir prins la sainte Eucharistie. Enfin , » le vingt-troisième décembre, le duc de Guyse, » qui estoit assis au conseil, ayant esté mandé de » la part du roy, et s'étant levé et acheminé » pour y aller seul, nud, et sans autres armes » que Fespée nec avec sa qualité, comme celui)) qui ne se fût jamais défié d'une si indigne per- » fidie , est cruellement massacré par plusieurs)) meurtriers, expressément disposés à cet efFect.

» La suppliante désireroit en reformer de l'or- » donnance d'icelle, requéroit à cette cause com- » mission de la dicte court luy estre octroyée » pour informer des faicts susdits, circonstances » et dépendances , et ce , par tels des conseillers » de la dicte court qu'il lui plairoit commettre » pour l'information veue et rapportée estre dé- » crétée contre ceux qui se trouveroient chargez)) et coupables et autrement procéder comme » de raison. Oy sur ce le procureur général qui

» l'auroit requis. Et tout considéré la dicte court, » toutes les chambres assemblées, a ordonné et)) ordonne commission d'icelle estre délivrée à » la dicte suppliante.»

Cet arrél. fait revivre le pouvoir souverain de la cour des pairs même sur un roi , et ce roi est le roi légitime, le roi de France ; l'information doit être faite contre ceux qui se trouveront chargés et coupables ; ces coupables sont les assassins, et leur chef Henri de Valois : enfin le parlement se prétend la cour des pairs : voilà l'aristocratie entière ressuscitée, appuvée de la fougue populaire

et recommençant sa vie d'un moment par le jugement d'un roi : qu'a fait de plus la démocratie de 1 793?

D'un autre côté, Henri III , en faisant mourir les deux Guises , avoit agi selon les principes de la monarchie d'alors : toute justice émanoit du roi ;,le roi étoit le souverain juge ; il étoit aussi le pouvoir constituant ; il étoit aussi le pouvoir exécutif ; il faisoit la loi et l'appliquoit ; il portoit le glaive et la main de justice; il avoit droit de prononcer farrêt et de frapper ; un meurtre de sa part pouvoit être inique, mais il étoit légal. Le despotisme est fondé sur les mêmes principes que la démocratie : les spoliations et les massacres sont légaux par le peuple souverain ; les confiscations et les assas-

sinats sont également légaux par le monarque absolu.

Vous voyez ici face à face l'ancienne aristocratie et l'ancienne monarchie avec tous leurs principes et tous leurs inconvénients.

Un service solennel fut fait à Notre-Dame pour le duc et le cardinal de Guise. On exposoit partout leurs portraits ou leurs images en cire, percés de grands poignards. Passoient et repassoient des processions où hommes et femmes , garçons et filles, marchoient pêle-mêle et deminus d'église en église. «. Ce Lon religieux de » chevalier d'Aumale s'y trouvoit ordinairement, » jetant au travers d'une sarbacane des dragées » musquées aux demoiselles auxquelles il don- » noit des collations; auxquelles la sainte Beuve)) n'étoit oubliée , qui seulement couverte d'une M fine toile et d'un point coupé à la gorge se >) laissa une fois mener par-dessous le bras au tra- » vers de l'église de Saint-Jean et muguetter au » scandale de plusieurs.» (VEstoile.)

Mais rien ne fut plus remarquable qu'une procession générale des petits enfants des deux sexes au nombre de cent mille, portant des cierges ardents qu'ils éteignoient sous leurs pieds , eu disant : « Dieu permette qu'en bref la race des » Valois soit entièrement éteinte. »

Les prédicateurs redoubloient d'invectives

TOME ly

contre le roi. « Ce teigneux , disoit le docteur » Boucher, est toujours coifië à la turque, d'un » turban, lequel on ne lui a jamais vu ôter, » même en communiant pour faire honneur à » Jésus-Christ; et quand ce malheureux hjpo- » crite sembloit d'aller contre les Reîtres , il » avoit un habit d'allemand fourré et des cro- » chets d'argent qui signifioient la bonne intel-)) ligence et accord qui étoient entre lui et ces » diables noirsen pistoletés ; bref, c'est un Turc » par la tête , un Allemand par le corps , une M harpie par les mains, un Anglois par la jarre- » tière , un Polonois par les pieds , et un vrai dia- » ble en i'âme. »

Lincestre, curé de Saint-Gervais, déclara, le mercredi des Cendres , qu'il ne prêcheroit point l'Evangiie, mais qu'il prêcheroit «la vie, ges- » tes et faits abominables de ce perfide tyran

» Henri de Valois Il tira de sa poche un

M des chandeliers du roi que les Seize avoient)) dérobé aux capucins , et auquel il y avoit des » sat3'res engravés, lesquels il

affirmoit être les » démons du roi, et que ce tyran adoroit pour ses » dieux.)j (^TJ Estoile.)

Henri \\\ avoit été un des massacreurs de la Saint-Barthélémy; il étoit religieux jusqu'à la superstition; il aimoit les moines; il en avoit établi d'une nouvelle sorte à Paris , les Feuil-

laiits; il passoit une partie de sa vie à visiter les églises, à faire des processions et des pèlerinages pieds nus, en habits de pénitent. Il étoit grand ennemi des réformés; il avoit gagné contre eux , avec beaucoup de vaillance , les deux batailles de Jarnac et de Montcontour ; enfin il s'étoit déclaré le clief de la Ligue : rien de tout cela ne lui valut , parce qu'il avoit contre lui la haine des prêtres qui lui préféroient les Guises. La manière dont ils parvinrent à lui enlever l'opinion populaire, est un chef-d'œuvre d'industrie et de calomnie.: prédications , libelles , gravures, tout fut employé. Dans une oraison funèbre du duc de Guise, Muldrac de Seulis compare Henri de Valois au mauvais riche, « lequel Henri , dit-il, nous avons vu non-seu- » lement estre habillé de pourpre et d'escarlate, » mais avec ses mignons , habillés de mesme et » encore plus richement que lui , mener une vie » dissolue, danser tout nud avec une femme ^ » publique qu'il a fait exprès venir de loing » pays. »

((Il n'étoit plus question , dit un autre écrit, » parlant du roi et du duc d'Espernon , il n'étoit » plus question que de vivre selon la sensualité ; » chassant la vertu bien arrière d'eux , aujour-

^ Je change le mot du texte.

» d'hui (cil secrel iiéaDlmoins) ils usoient d'une » sorte de libertinage ^ et demain d'un autre :)) ores se Taisant servir à table

dans le cabinet par » des icmmes toutes nues, et par après faisans » un nouveau mesuage. »

De méchantes gravures représentoient la Loire roulant des noyés avec cette explication : fip^ure des cruautés que Henry de Valois avait exécutées contre les gens de bien qui ne trouvaient bons ses mauvais déportements. Dans une autre gravure, on voyoit une grande main marquée de trois (leurs de lis, saisissant par les clieveux avec des doigts crochus une religieuse à genoux devant un crucifix. L'in script-ion portoit : Figure de la Vierge religieuse , violée à Paissj par Henry de Valais.

Une autre main, se glissant à travers des barreaux , s'étendoit sur une croix enrichie de diamants et couchée sur un coussin de velours; on lisoit an-dessous de l'image : Pourtraict du sacrilège fait par Henri de Valois en la Sainte- Chapelle à Paris. Ce prince étoit accusé d'avoir dit, en regardant la couronne d'épines de la Sainte-Chapelle : « Jésus -Christ avoit la tête » bien grosse. »

Le duc de Mayenne, pressé par sa sœur la du-

"* Je change encore le mot du texte.

chesse de Montpensier, étoit arrivé à Paris : le conseil de l'union le déclara lieutenant général de l'état royal et couronne de France. Paris, bien différent alors de ce qu'il étoit sous le roi Jean auK temps féodaux, commençoit à prendre sur la France compacte et nationalisée cet ascendant qu'il a conservé : le reste du royaume catholique limita et se révolta contre l'autorité de Henri III.

Ce prince avoit fait à Blois la clôture des Etats le 16 janvier 1589; de là, après avoir manqué Orléans, il s'étoit retiré à Tours

presque sans troupes. Il appela auprès de lui les membres fugitifs du parlement de Paris, de la chambre des comptes et de la cour des aides , et il entama des négociations avec le roi de Navarre.

Le Béarnois, pendant la tenue des Etats de Blois , avoit présidé rassemblée des églises réformées à La Rochelle ; il faisoit la guerre en Poitou et dans la Saintonge , ayant en tête le duc de Nevers qui commandoit les troupes royales : par le conseil de Mornay, il publia un manifeste qui tendoit à le raprocher de Henri III et de la nation ; on y trouve ses sentiments , son caractère et son style : « Plut à Dieu que je n'eusse jamais » été capitaine , puisque mon apprentissage de- « voit se faire aux dépens de la France ! Je suis » prêt à demander au roi, monseigneur, la paix.

» le repos de son royaume et le mien On

» m'a souvent sommé de changer de religion ;

» mais comment? la dague à la gorge

» ... Si vous désirez simplement mon salut, je M vous remercie : si vous ne désirez ma conversion » que par la crainte que vous avez qu'un jour je » ne vous contraigne, vous avez tort. »

Le roi de France craignoit de se joindre au roi de Navarre ; sa répugnance auroit été fondée en politique, s'il eût été le chef de l'opinion catholique , mais c'étoit le duc de Mayenne qui étoit alors à la tête de cette opinion, comme frère et successeur du duc de Guise. Néanmoins l'accord fut fait entre les deux rois par l'entremise de Diane, légitimée de France , sœur naturelle de Henri III : on stipula une trêve d'un an avec clause de déclarer conjointement la guerre au duc de Mayenne. Le duc se présenta avec une

armée et fut sur le point d'enlever Henri dans la ville qui lui servoit d'asile. L'entrevue de Henri III et du Béarnois eut lieu au Plessis-lez-Tours , le dernier jour du mois d'avril 1589. Le roi de France attendoit le roi de Navarre dans les jardins du château de Louis XI. Il n'y avoit alors ni chausses-trappes, ni broches, ni grilles de fer, ni gibets, mais une grande foule de capitaines et de soldats curieux de ce spectacle d'union au milieu des haines si vives qui divisoient la France.

Le Béarnois arriva : « de toute sa troupe , nul » n'avoit de manteau et de panache que lui ; » tous avoient l'écharpe , et lui vêtu en soldat , » le pourpoint usé sur les épaules et aux côtés)) de porter la cuirasse. Le haut-de-cliausse de » velours feuille morte, le manteau d'écarlate, » le chapeau gris avec un grand panache blanc. »

Les deux Henri se virent long-temps sans se pouvoir approcher à cause de la foule. Enfin , le premier Bourbon se jeta aux pieds du dernier Valois , qui le releva et l'embrassa en l'appelant son frère.

Henri de Navarre écrivit à Mornay : « La glace » a été rompue, non sans nombre d'avertisse- » ments que , si j'y allois , j'étois mort : j'ai passé M l'eau en me recommandant à Dieu. » C'étoit à peu près la position du duc de Guise à Blois, mais la confiance du Balafré vint du mépris et du désespoir, et celle du Béarnois d'une conscience sans reproche.

Les rois s'avancèrent vers Paris. La réunion de l'armée protestante et de l'armée catholique , sous le même étendard , changea la nature des événements. Jusque-là il avoit été possible que ces guerres civiles religieuses devinssent une véritable révolution :

tant que les réformés eurent un drapeau h part , leur marche vers l'avenir et l'indépendance de leurs principes pou-

voient amener un changement dans la constitution de l'état ; mais aussitôt que les catholiques et les huguenots se rangèrent sous un commun chef, l'esprit aristocratique républicain se perdit; la monarchie triompha; les troubles de la France ne furent plus qu'une vulgaire question de personnes et des malheurs stériles.

Divers petits combats eurent lieu. Les soldats de l'armée de Mayenne Ibrçoient les prêtres de baptiser les veaux , les moutons, les cochons, et de leur donner les noms de carpes, de brochets et de barbots.

Henri , excommunié par le pape , reçut la nouvelle de cette excommunication à Etampes. « Le remède h cela , lui dit le Béarnois , c'est de M vaincre et vous serez absous. » Un gentilhomme envoyé de la part du roi à madame de Montpensier lui déclara , de la part de son maître, qu'elle entretenoit le feu de la sédition , et que si elle tomboit jamais dans les mains du roi il la feroit brûler vive. Elle répondit : «Le feu est pour les sodomites comme » lui.)) Les rois vinrent asseoir leurs camps devant Paris ; leurs armées réunies , en y comprenant les dix mille Suisses amenés par Sancy, s'élevoient à plus de quarante milles hommes. Henri HI prit son logement à Saint -Cloud dans la maison de Gondy. Contemplant la capitale de

la France du haut des collines , il disoit : « Paris, tête trop grosse pour le corps, tu as besoin d'une » saignée pour te guérir. » {D'Avila.) Jacques Clément mit fin à ses menaces et à ses espé-

rances; il tua le roi d'un coup de couteau à Saint-Cloud, le i". août 1689. «^ous pouvez juger, monsieur, » écrit un témoin oculaire , quel étoit ce piteux » et misérable spectacle de voir d'un côté le roi » ensanglanté tenant ses boyaux entre ses mains,)) de l'autre ses bons serviteurs qui arrivoient à)) la file, pleurant , criant, se déconfortant. » (Lettre de LaGuesle.)

Charles de Valois, fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, comte d'Auvergne et duc d'Angoulême, avoit rencontré Jacques Clément en allant chez le roi : « Je trouvai ce » monstre de moine , dit - il dans ses trop courts » Mémoires, que la nature avoit fait de si mau-)) vaise mine, que c'éîoit un visage de démon » plutôt que de forme humaine. »

La sœur du duc de Guise , la fière Montpensier, n'avoit pas craint de se livrer à ce démon pour lui mettre le poignard à la main.

Henri fit dresser un autel vis-à-vis de son lit, son chapelain y dit la messe; au moment des élévations Henri prononça ces paroles : « Sel-)) neur Dieu , si tu connois que ma vie soit utile » et profitable à mon peuple et à mon état, con-

» serve-moi et me prolonge mes jours, sinon » prends mon corps et sauve mon âme; ta vo- » Ion té soit faite. » (Certificat de plusieurs seigneurs.)

Le roi de Navarre arriva, Henri III lui tendit la main : « Mon frère, lui dit-il, vous voyez » comme vos ennemis et les miens m'ont traité, » // faut que vous preniez garde quils ne vous)) en fassent autant. » Henri déclara que le roi de Navarre étoit son lé-

gitime successeur; il invita les seigneurs présents à le reconnoître.

(f Je ne regrette point d'avoir peu vécu, puis- » que je meurs en Dieu; je sais que la dernière)) heure de ma vie sera la première de mes féli- » cités; mais je plains ceux qui me survivent,

» mes bons et fidèles serviteurs

y> Je vous conjure tous par l'inviolable fidélité » que vous devez h votre patrie, et par les cendres)) de vos pères, que vous demeuriez fermes et » constants défenseurs de la liberté commune, » et que vous ne posiez les armes que vous)) n'ayez entièrement nettoyé le royaume des » perturbateurs du repos public; et d'autant)) que la division seule sape les fondeiiients de)) cette monarchie , avisez d'être unis et conjoints » en une même volonté. Je sais, et j'en puis » répondre, que le roi de Navarre mon beau-

» frère, légitime successeur de cette couronne, M est assez instruit ès-lois de bien régner, pour » hien savoir commander choses raisonnables; » et je me promets que vous n'ignorez pas la M juste obéissance que vous lui devez. Remettez » les différends de la religion à la convocation » des Etats du royaume, et apprenez de moi, V que la piété est un devoir de l'homme envers » Dieu, sur lequel le bras de la chair n'a point » de puissance : adieu , mes amis , convertissez » vos pleurs en oraisons, et priez pour moi. » {Histoire des derniers troubles, livre V.) Henri III expira le mercredi 2 août , deux heures après minuit, ayant pardonné à ceux quitwoient pourchassé sa blessure. (Certificat des seigneurs.)

S'il y avoit douleur à Saint-Cloud, il y avoit joie à Paris : maudit ici, béni là; admiré dans un parti, ravalé dans l'autre; grand

ou petit personnage en deçà ou au delà d'une limite et d'un jour, traîné du mausolée à l'égout, ou transporté de l'égout au mausolée; tel est le sort de tout homme qui s'est fait un nom dans les temps de factions. Les véritables paroles de Henri III sur son lit de mort furent graves et courageuses, les ligueurs lui prêtèrent d'autres discours; ainsi les révolutionnaires falsifièrent les mémoires de Cléry, et mirent dans la bouche

(le Louis XVI à l'échalaud des expressions ignobles. On vendoit dans les rues de Paris, en i 589 , les propos lamentables de Henri de Kalois : « 0 Satan , tu m'as vers(3 au commence-

)) ment de bon vin

w Déjà ma sentence est prononcée, mon sépul- » cre et tombeau jà prest et appareillé aux té- » nèbres, pour me recevoir h cause de mes)) péchés. Où est maintenant la grandeur de M mes richesses? la multitude de mes barons et » gentilshommes? Où sont mes gendarmes et)> l'ordre de mes armées? Où est l'appareil de)) mes délices? Où sont mes chiens de chasse? » Où sont mes chcvau-légers? Où sont mes » oiseaux, si bien chantants? Où sont mes » grandes salles si richement pejntes et tapissées?

M 0 mes péchés et délices, me rendez-vous ce

)) que vous m'aviez promis? Oh! qui sera

M mon loyal ami! mon léable secours à. ce mien » dernier besoin, à cette étroite heure de ma

» départie! Je suis tourmenté très-

» àprement par la véhémente chaleur du feu, » par la irès-iurieuse rigueur du froid, par les 1) ténèbres, fumée, grand' faim,

grand' soif,)) puantise, par horrible vision des diables, et » leurs cris perpétuels et épouvantables, et par w le ver de ma méchante et malheureuse con-

» science Mes mains mollettes, qui

» pour chasser le froid et l'ardeur du soleil » étoient jadis couvertes de gants, et mes bras » beaux et jolis ornés de bracelets , mes pieds » semblablement, en somme tout mon corps » endure tourment. Je suis laid, vilain, passible, » pesant, obscur; choses tristes, déconfortées, me

» sont exhibées et représentées

» En tourments demeurerai et en privation éter- » nelle de la vision de Dieu. »

Les ligueurs faisoient de Henri JII un ennemi de Dieu, etles révolutionnaires {'aisoientdeLouisXVI un ennemi de la liberté.

L'effet de la mort de Henri dans le camp des deux rois étoit représenté aux Parisiens avec un mélange d'exaltation, de raillerie et de vérité propre à agir sur la foule. « Les nouvelles de » cette prompte mort furent incontinent semées » par tout le camp, et d'Espernon de se contrister)) et pleurer comme un veau, et messieurs de la » garde de se regarder l'un et l'autre les bras » croisés, et les politiques qui avoient fuit saler » leur états pour les mieux conserver_, de demeu- » rer étonnés, etles Suisses de boire , et ceux qui » pensent de succéder à la couronne, de rire en » cœur, et faire bonne mine et mauvais jeu,)) maudissant les ligueurs et encore plus le pauvre » jacobin , qui tout mort est tiré à quatre chevaux

» et brûlé par après. Je vous laisse à penser » le mal qu'il enduroit, étant traité ainsi après » sa mort. Son âme cependant ne laisse de mon-)) ter au ciel avec les bienheureux ; de celle de » Henri de Valois, je m'en rapporte à ce qui en » est. » (Discours vérilnhle de l'étrange et subite mort de Henri de Valois.)

Lorsque madame de Montpensier reçut la première nouvelle de l'assassinat, elle sauta au cou du messager : « Ah ! mon ami, soyez le bienve- » nu ! Mais est-il vrai au moins? ce méchant , ce » perfide , ce tjran est-il mort ? Dieu que vous » me lailes aise ! Je ne suis marrie que d'une » chose , c'est qu'il n'ait su avant de mourir que)) c est moi qui l'ai fait faire.» Elle courut chez madame de Nemours sa mère, monta avec elle en carrosse , et s'en alla de rue eu rue distribuant des écharpes vertes , couleur d'une espèce de deuil dérisoire consacré aux foux : «Bonne nouvelle, «mes amis, s'écrioit-elle, bonne nouvelle! le » tyran est mort, il n'y a plus de Henri de Va- » lois en France.» {IJEstoile.)

Madame de Nemours, du haut des degrés du grand hôtel des Cordeliers , harangua le peuple. On fit des feux de joie; les prédicateurs canonisèrent Jacques Clément; on publia les actes du Martyre de frère Jacques Clément de tordre de saint Dominique. On vendoit à la

foule le portrait du moine, avec des vers dignes du héros :

Un jeune jacobin , nommé Jacques Clément, Dans le bourg de Saint-Cloud, une lettre présente A Henri de Valois , et vertueusement Un couteau fort pointu dans l'estomac lui plante.

Sixte-Quint en plein consistoire déclara que le régicide Jacques Clément étoit comparable pour le salut du monde, à l'Incarnation et à la Résurrection, et que le courage du religieux jaco-

bin surpassoit celui d'Eléazar et de Judith. Ce pape avoit trop peu de conviction politique , et trop de génie pour être sincère clans ces comparaisons sacrilèges , mais il lui importoit d'encourager des fanatiques prêts à tuer des rois au nom du pouvoir papal. Le parlement de Toulouse ordonna qu'une procession solennelle auroit lieu tous les ans, le jour de l'assassinat du roi. (Dupleix.)

Au reste jamais coup de poignard n'a produit plus grand effet et révolution plus subite ; il dispersa une armée formidable qui assiégeoit Paris; il coupa une branche sur l'arbre de saint Louis, et fit pousser un autre rameau royal : une couronne catholique tomba sur la tête d'un prince huguenot, lequel prince, abandonnant le protestantisme, priva les religionnaires

de leur chef, et anéantit celte espèce d avenir qui pouvoit naître de la Uéformation.

Coligny, le coimétaljle de Montmorency, le maréchal de Saint-André, François de Guise et i(! premier cardinal de Guise, les deux Condés , Henri de Guise, et le cardinal son frère, Catherine de Médicis, n'étoient plus : ainsi les personnai^c^s les plus remarquables sous les régnes de Henri 11 , de François II, de Charles IX, de Henri Ul, disparoisseut avant et avec le dernier prince de cette race. Le rè^çne des Valois finit à Saint-Cloud, le 2 août 1589; celui des liour- Lons y commença le même jour , pour y finir le 31 juillet 1830. ' ■ ; ':'

Maintenant il est essentiel de dérouler de suite le tableau des mœurs depuis Henri II iu^qu'à Henri lY, parce qu'il oflre des choses qu'on n'avoit point encore vues en France, et qu'on ne reverra jamais. Les orgies sanglantes de la république révolution-

naire ne reparoi tront pas davantage: les mœurs, aux deux époques, étoient symptomatiques de faits épuisés. i ^^

La débauche et la cruauté sont les deux caractères distinctifs de l'ère des Valois.

A îa Saint-Barthélémy, sans parler du meurtre général , un nommé Thomas, se vantoit d'avoir massacré quatre-vingts huguenots dans un seul jour. Coconnas épouvanta Charles ÏX lui-même

par son récit : il avoit racheté trente huguenots des mains du peuple , et les avoit tués à petits coups de stjlet , après leur avoir fait abjurer leur foi sous promesse de la vie. Le parfumeur de Catherine de Méciicis , « homme » confit en toutes sortes de cruautés et de mé- » chancetés , alloit aux prisons poignarder les » huguenots , et ne vivoit que de meurtres , bri- » gandages et empoisonnements. »

On entretenolt des assassins à gages comme des domestiques : les Guises en avoient , les Châtillons en avoient , les rois en avoient : tous ceux qui les pouvoient payer en avoient, et ces assassins connus n'étoient point ou étoient rarement punis. Charles .IX, son frère (roi de Pologne et depuis, Henri Itl) Henri, roi de Navarre, et le bâtard d'Ansoulême, étant allés dîner chez Nantouillet, prévôt de Paris, lui volèrent sa vaisselle d'argent. Ce jour-là même Nantouillet avoit caché chez lui quatre coupe-jarrets pour commettre un meurtre qu'ils exécutèrent : ces cjuatre hommes, entendant le fracas que faisoient les rois et se croyant découverts, furent au moment de sortir de leur repaire le pistolet à la main.

Marguerite de Valois fit poignarder dans son lit Du Gouast, favori de Henri HI.

Outre les assassins à gages, on s'attachoit des braves qui se provoquoient entre eux, et qui res-

TOME iV

suscitèrent les gladiateurs guulois; ces jeunes gentilshommes, qui s'attachoient à des maîtres, passoient les jours dans les salles basses du Louvre à tirer des armes, ou dans la campagne k franchir des fossés, à manier le pistolet et la dague. Les amis se lioient par des serments terribles : quand un ami faisoit une absence , l'ami restant prenoit le deuil , laissoit croître sa barbe , se refusoit à tous plaisirs , et paroissoit plongé dans une mélancolie profonde. Les femmes eniroient dans ces associations romanesques : au signal de sa maîtresse, il se falloit précipiter dans une rivière sans savoir nager, se livrer aux bêtes féroces, ou se déchiqueter avec un poignard.

On jouoit avec la mort; Henri III portoit un long chapelet dont les grains étoient des têtes de mort, et qu'il appeloit]e Jouet de ses grandes \ haquejiées. Il avoit encore de petites têtes de j mort peintes sur les rubans de ses souliers. Sion l'eût cru on auroit transformé le bois de Boulogne en un cimetière , qui seroit devenu ce qu'est aujourd'hui le cimetière de l'Est. Marguerite de Valois et la duchesse de Nevers se firent apporter i les têtes de Coconas et de La Mole, leurs amants décapités; elles les baisèrent, les

embaumèrent et les baignèrent de leurs larmes. Villequier tue sa femme , parce qu'elle ne se vouloit pas prostituer 5 Henri III, Simierstue son frère, cheva-

lier de Malte, que sa femme aimoit. Baleins condamne à mort dans son château un jeune homme qui avoit séduit sa sœur : la sentence est rédigée par un prétendu greffier, dans une moquerie de cour de justice; Baleins prononce l'arrêt, et l'exécute. Le soldat corse San-Pietro étrangle Vanina , sa femme ; m^enacé d'un jugement , il vient à la cour , et dit : Qu'importe au roi, qu importe à la France la bonne ou la mauvaise intelligence de Pierre avec sa femme ? Pierre reste estimé et impuni.

Tous les jours il y avoit des rencontres de cent contre cent, de deux cents contre deux cents, comme au moyen âge de l'Italie , à tous propos des duels d'un contre uu , de deux contre deux , de quatre contre quatre ; ceux de Caylus , de Maugiron , d'Antragues, de Riberac, de Schomberg et de Livarot sont entre les plus connus.

Bussy d'Amboise avoit aimé Marguerite de Valois qui ne s'en cache pas dans ses Mémoires. Attaché au duc d'Anjou, Bussy insultoit incessamment les mignons du roi. « Entrant dans la » chambre du roi avec cette belle façon qui lui » étoit naturelle, le roi lui dit qu'il vouloit qu'il

» s'accordât avec Caylus » BuvSsy

lui répond : « Sire , s'il vous plaît que je le baise , » j'y suis tout disposé. » Et , accommodant les

gestes avec la parole, lui fit une embrassade à la paiitalone. « (Marguerite de f^alois.)

Bussy avoit une intrigue avec la femme de Charles de Chambres, comte de Montsoreau, grand-veneur du duc d'Anjou ; il en parloit dans une lettre qu'il écrivoit à ce prince, lui disant qu'il tenoit dans ses filets la biche du qrand-veneur. Le duc d'Anjou montra cette lettre à Henri 111 qui , haïssant Bussy , la communiqua au mari offensé. Montsoreau contraignit sa femme de donner un rendez-vous à Bussy au château de Constancières, et l'y fit assassiner. I3ussy, gouverneur d'Anjou, étoit abbé deBourgueil, et son messager d'amour étoit le lieutenant criminel de Saumur. « Telle fut la fin du capitaine Bussy, d'un courage y> invincible , haut à la main, fier et audacieux ;

» aussi vaillant que son épce

» mais vicieux et peu craignant Dieu; ce qui » causa son malheur, n'étant parvenu à la moitié » de ses jours comme il advient aux hommes » de sang tel que lui. » Bussy, grand massacreur à la Saint-Earthélemy , égorgea ce jour-là Antoine de Clermont, son parent, avec lequel il avoit un procès. « Tous ces spadassins, dit » L'Estoile, ne croyoient en Dieu que sous béné- » fice d'inventaire. »

Le vicomte de Turenne, qui fut depuis le

maréchal de Bouillon, ayant pour second Jean de Gontaut , baron de Salignac , se battit sur la grève d'Agen , contre Jean de Durfort de Duras- Rauzan , et Jacques de Duras , son frère. Le vicomte de Turenne reçut traîtreusement dixsept blessures. Rauzan fut accusé d'avoir porté une cotte de mailles sous ses vête-

ments, ou d'avoir aposté dix ou douze hommes qui assaillirent pendant le combat le vicomte de Turenne.

Comme dans les proscriptions romaines, on tuoit pour confisquer les biens , sans jugement et sans qu'il y eût des vaincus et des vainqueurs. « En ce temps , la bonne dame » Catherine, en faveur de son mignon de Retz, » qui vouîoit avoir la terre ds Versailles , fit)) étrangler aux prisons Loménie , secrétaire du «roi, auquel ladite terre appartenoit , et fit » mourir encore quelques autres pour récom-)) penser ses serviteurs de confiscations. » {L'Estoile.) '**

Cette cruauté des mœurs privées se retrouvoit à la guerre : Alphonse Ornano, fils du Corse San Pietro , exécutoit lui-même les sentences de mort qu'il prononçoit contre ses soldats. CJn de ses neveux, ayant manqué à quelque devoir militaire , vint pour dîner avec son oncle : Alphonse se lève, le poignarde, demande à laver ses mains , et se remet à table.

Montluc , du parti citholique , dit dans ses mémoires : « Je recouvrai deux bourreaux , les- » quels on appela depuis mes laquais, parce » qu'ils étoient souvent avec moi. On pouvoit » connoître par où j'avois passé , car, par les ar- » bres sur les chemins, on trouvoit les ensei- » gnes. » — Il apprenoit à ses enfants à être » tels que lui , et à se baigner dans le sang , dont » l'aîné ne s'épargna pas h la Saint-Barthélémy.» Cet homme farouche fut blessé à l'assaut de Rabasteins d'une arquebusade qui lui perça les deux joues et lui enleva une partie du nez ; il cacha sous un masque , le reste de sa vie , ces traits déchirés à la guise de ses

victimes; il eut l'intention de finir ses jours dans un hermitage au haut des Pyrénées, comme les ours.

Son rival de férocité chez les calvinistes étoit le baron des Adrets: « au regard farou- » che, au nez aquilin , au visage maigre et dé- » charné , et marqué de taches de sang noir, » (De Thou.) A Montbrisson il s'amusoit à faire sauter du haut d'une tour les prisonniers qu il avoit faits. Un d entre eux hésite: ïl prend deux fois son élan ; des Adrets s'écrie: « Cest trop de deux fois. — Je vous le donne en dix , » répond le prisonnier. On reconnoît le soldat françois.

La ville de Niort est surprise par les Réibrmés.

« Passant toute barbarie et cruauté, après avoir » prins tous les prestres de la ville , et voyant » que l'un d'iceux, pour quelque tourment qu'ils » lui fissent, nevouloitse divertir de sa religion, » le prindrent , et, après l'avoir lié comme bour- » reaux , l'ouvrirent tout vif par le ventre, en la » présence des autres prestres , et luy tirent tirer M par leurs goujats les parties nobles, desquelles » ils en battoieut la face des autres, h fin de les

M intimider et leur faire renier Dieu

» Ils exercèrent la plus grande cruauté

)) qu'on sçauroit excogiter en la personne d'une » femme qui mesprisoit leurs cruautez, laquelle » ayant veu tuer son mary qui combattoit pour » la foy catholique, et les voulant reprendre des » cruautez qu'ils commettoient , ils la prindrent » et lièrent, et l'ayant menacée de la faire mou-

» rir, si elle ne vouloit renier la messe

)) Ces bourreaux, voyant sa constance,

» excogitèrent une mort de laquelle les diables)) mêmes ne sçauroient adviser, qui est qu'ils luy » emplirent par la nature le ventre de poudre à » canon et y mirent le feu, la faisant, par ce » moyen , crever et jaillir les boyaux , la laissant » mourir en un tel martyre. »

Le connétable de Montmorency rendoit le mal pour le mal : h On disoit aux armées qu'il » se falloit garder des patenôtres de M. le eon-

» nétable, car en les disant ou murmurant, » il disoit : Allez - moi prendre un tel ; at- » tachez celui-1^ à un arbre; faites passer celui- » Ik par les picques tout à cette heure, ou les » harquebusez tous devant moy ; taillez-moj en » pièces tous ces marauts qui ont voulu tenir ce » clocher contre le roj ; bruslez-moi ce village; » boutez-moy le feu partout k un quart de lieue » à la ronde. »

Les mœurs de Henri III et de sa cour ne ressemblent en rien à ce que nous avons vu jusqu'ici dans 1 histoire de France; on retrouve avec étonnement au milieu de la société moderne une espèce d'Elagabale chrétien. Les petits chiens, les perroquets , les habillements de femmes, les mignons, les processions de pénitents, remplis- .«ent avec les duels, les assassinats et les faits d'armes , les pages de ce règne d'un monarque si loin des rois féodaux.

« Henri \i\faisoit joutes , ballets et tournois, et force mascarades, où il se trouvoit ordinairement habillé en femme , ouvroit son pourpoint et décou\>roit sa gorge , y purtoit un collier de

perles et trois collets de toile , deux à fraise et un renversé , ainsi que lors les portoient les dames de la cour. »

Dans un festin somptueux ies femmes, vêtues en habits d'hommes, firent le service, et dans

un autre festin les plus belles et honnêtes de la cour, étant à moitié nues et ayant leurs cheveux épars comme épousées , furent employées à faire le service.

« Nonobstant toutes les affaires de la guerre)) et de la rébellion , que le roi avoit sur les bras , » il alloit ordinairement en coche avec la reine, M son épouse , par les rues et les maisons de Pa- » ris, prendre les petits chiens qui leur plaisoient; » alloient aussi par tous les monastères des fem- » mes, aux environs de Paris, faire pareilles » quêtes de petits chiens, au grand regret des » dames qui les avoient , se faisoient lire la gram- » maire et apprendre à décliner. »

«Le nom de mignon, dit L'Estoile, com- » mença alors à trotter par la bouche du » peuple (1576), à qui ils étoient fort odieux, » tant pour leurs façons de faire badines et » hautaines, que par leurs accoustremens eft'é- » minés et les dons immenses qu'ils rece- » voient du roy : ces beaux mignons portoient M les cheveux longuets, frisés et refrisés, re- » montans par-dessus leurs petits bonnets de » velours, comme font les femmes, et leurs » fraises de chemises de toile d'atour empesées, » et longues de demi-pied , de façon que voir » leur tête dessus leurs fraises, il sembloit que ce >) fût le chef de saint Jean en un plat. »

Thomas Arthus nous représente Henri III couché dans un lit large et spacieux, se plaignant qu'on le réveille trop tôt à midi , ayant un linge et un masque sur le visage, des gants dans les mains, prenant un bouillon et se replongeant dans son lit. Dans une chambre voisine , Gaylus, Saint-Mescrrin et Maueriron se font friser, et achèvent la toilette la plus correcte : on leur arrache le poil des sourcils , on leur met des dents, on leur peint le visage, on passe un temps énorme à les habiller et à les parfumer. Ils partent pour se rendre dans la chambre de Henri m, «branlant tellement le corps, la tête et » les jambes , que je croyois à tout propos qu'ils » dussent tomber de leur long.... Ils trouvoient » cette façon-là de marcher plus belle que pas » une autre. »

Henri embrassoit ses favoris devant tout le monde; il leur mettoit des colliers et des pendants d'oreille : il passoit les jours avec eux dans des appartements secrets; la nuit il couchoit avec eux dans une vaste salle, autour de laquelle étoient des lits séparés par une petite cloison , comme dans un dortoir; le favori du jour partageoit la couche de son roi. Ce fut dans cette chambre commune que Saint-Luc essaya de réveiller les remords dans lame de son maître , en lui parlant dans le tuyau d'une sarbacane.

Les femmes jouoient un rôle principal dans toutes ces intrigues : Catherine de Médicis avoit entretenu un commerce intime avec le premier cardinal de Guise, comme nièce de deux papes (Léon X et Clément Vil) disoient les huguenots. Elle fut accusée d'avoir corrompu à dessein son fds Charles IX : « Au lieu de teindre cette

w royale jeunesse en toute vertu elle

)) laisse approcher de sa personne des maîtres » de jurements et de blasphèmes, des mo- » queurs de toute religion; elle le fait solliciter)) par des pourvoyeurs , qu'elle pose comme en)) sentinelle à î'entour de lui-même; perd tel- » lement toute honte, qu'elle lui sert de pour- » voyeuse ^ {^Discours merveilleux). » On prétendit qu'elle avoit essayé d'empoisonner l'armée du prince de Coudé toute entière.

Madame de la Bourdaisière , aïeule de Gabrielle , remplissoit la cour de ses aventures : « Aussi belle en ses vieux jours, dit Brantôme, » que l'on eût dit qu'elle eût été en ses jeunes)) ans , si bien que ses cinq fdles qui ont été des)> belles, ne l'efFaçoient en rien. »

La jeune duchesse de Nevers ne conserva pas long-temps le souvenir de la fin tragique de Coconas; elle fut surprise dans d'autres rendez-

^ Je change le mot du texte.

vous, ce qui donna lieu au titre d'un des prétendus ouvrages de l'ingénieuse satire intitulée: Bibliothèque de madame de Montpensier. Ce titre étoit : La manière d arpenter les prés brièvement, par madame de Nevers.

J'ai déjà parlé de la belle de Sauve, femme en secondes noces de François de la Trémoïlle, marquis de Noirmoutiers.

Anne d'Estrées, marquise de Cœuvres, fille de madame La Bourdaisière et mère de Gabrielle, avoit quitté son mari pour s'attacher au marquis d'Allègre. Elle fut massacrée dans Issoire , lorsque cette ville fut prise d'assaut par les catholiques, le 28 mai

1577: son corps dépouillé apprit une singulière parure de ces temps de libertinage.

De plus hautes dames, telles que la duchesse de Guise, entretenoient des liaisons qui se terminoient presque toujours par des meurtres. Saint-Mesgrin fut assassiné à onze heures du soir, en sortant du Louvre, par une trent line d'hommes, à la tête desquels on crut reconnoitre le duc de Mayenne. La nouvelle en étant parvenue en Gascogne au roi de Navarre, il dit : « Je sais » bon gré au duc de Guise, mon cousin , de » n'avoir pu souffrir qu'un mignon de couchette » le déshonorât; c'est ainsi qu'il faudroit accou- » trer tous ces petits galants de la cour, qui se

» mêlent d'approcher les princesses pour les » muguetter. » (VEstoile.)

Marguerite de Valois se consoloit à Usson de la perte de ses grandeurs, et des malheurs du royaume : par lu seule vue de ^ivoire de son bras, selon le père La Coste, elle avoit triomphé du marquis de Caniilac qui la gardoit dans ce château. Elle faisoit semblant d'aimer la femme de Caniilac. « Le bon du jeu, dit d'Au-)) bigné, fut qu'aussitôt que son mari (Caniilac) » eut le dos tourné pour aller à Paris, Margue-)) rite la dépouilla de ses beaux joyaux, la ren- » voya comme une péteuse avec tous ses gardes, » et se rendit dame et maîtresse de la place. Le » marquis se trouva bête, et servit de risée au » roi de Navarre. »

Marguerite pleuroit les objets de son attachement lorsqu'elle les avoit perdus, faisoit des vers h leur mémoire, et déclaroit qu'elle leur seroit toujours fidèle :

Atys, de qui la perte attriste mes années; Atys, digne des vœux de tant d'âmes bien nées, Que j'avois élevé pour montrer aux hu-

mains Une œuvre de mes mains !

Si je cesse d'aimer, qu'on cesse de prétendre ; Je ne veux désormais être prise, ni prendre.

Et dès le soir même Marguerite étoit prise, et

mentoit à son amour et à sa muse. La Mole ayant été décapité, elle soupira ses regrets au beau Hyacinthe. «Le pauvre diable d'Aubiac, » en allant à la potence , au lieu de se souvenir)> de son âme et de son salut, baisoit un man- » chon de velours raz bleu qui lui restoit des » bienfaits de sa dame. » Aubiac , en voyant Marguerite pour la première f"ois,avoit dit : « Je » voudrois avoir été aimé delle^,k peine d'être » pendu quelque temps après. » Martigues portoit aux combats et aux assauts un petit chien que lui avoit donné Marguerite. D'Aubigné prétend que Marguerite uvoit fait faire à L'sson les lits de ses dames extrêmement haut, « afin » de ne plus s'écorcher^ comme souloit, les » épaules en s'y fourrant à quatre pieds pour » y chercher Pominy , m fils d'un chaudronnier d'Auvei'giie, et qui, d'enfant de chœur qu'il étoit, devint secrétaire de Marguerite. Le même historien la prostitue dès l'âge de onze ans à d'Antragues et à Charin; il la livre à ses deux frères, François, duc d'Alençon, et Henri IlL Mais il ne faut pas croire entièrement d'Aubigné , huguenot, hargneux, ambitieux, mécontent , d'un esprit caustique : Pibrac et Brantôme ne parlent pas comme lui.

■• Le texte est plus franc.

Marguerite n'aimoit point Henri IV, qu'elle trouvoit sale. « Elle recevoit Champvallon dans » un lit éclairé avec des flam-

beaux, entre deux » linceuls de taffetas noir. » Elle avoit écouté M. de Mayenne, « bon compagnon gros et gras, » et voluptueux comme elle, et ce grand dé- » goûté de vicomte de Turenne, et ce vieux » rufian de Pibraç , dont elle montroit les let- » très pour rire à Henri IV; et ce petit chicon » de valet de Provence, Date, qu'avec six aulnes » d'étoile elle avoit anobli dans Usson ; et ce)) bec -jaune de Bajaumont » , dernier amant delà longue liste qu'avoit commencée d'Antragues , et qu'avoient continuée , avec les favoris déjà cités, le duc de Guise, Saint-Luc et Bussy,

Au milieu de ces débordements, il faut donner place à la rigide façon d'être des Réformés et à la vie austère de ces magistrats catholiques qui ressembloient à des Romains du temps de Gincinnatus , transportés à la cour d'Elagabale. Duplessis-Mornay étoit l'exemple du parti protestant. Sa vertu lui conféroit le droit d'avertir Henri IV de ses foiblesses : sur le champ de bataille de Coutras , au moment où l'action alloit commencer, il représente au jeune roi de Navarre qu'il a porté le trouble dans une honnête famille par une liaison criminelle; qu'il doit k son armée la réparation publique de ce

scandale , et à Dieu, devant lequel il va peut-être paroître , l'humble aveu de sa faute. Henri se confesse au ministre Chandieu , et dit aux seigneurs de sa cour qui l'en veulent détourner: <c On ne peut trop s'humilier devant Dieu, ni trop » braver les hommes.» il tombe ensuite à genoux avec ses soldats protestants; le pasteur prononce la prière. Joyeuse, à la tête. de l'armée catholique , les voit et s'écrie : a Le roi de Navarre a » peur. — Ne le prenez pas là , répond Lavar-)) din; ils ne prient jamais sans

qu'ils soient » résolus de vaincre ou de mourir. » Joyeuse perdit la bataille et la vie.

Mornay, comme Sully, resta fidèle k sa religion lorsque Henri IV l'abjura : outragé par un jeune gentilhomme , il en demanda justice à Henri IV qui lui répondit : «Monsieur Duples- » sis, j'ai une extrême déplaisir, de l'injure que » vous avez reçue , à laquelle je participe comme » roi et comme votre ami. Pour le premier, je » vous en ferai justice et à moi aussi; si je ne » portois que le second titre , vous n'en avez nul » (1 ; qui l'épée fût plus prête à dégainer, ni qui » y portât sa vie plus gaiement que moi. » Sous Louis 111 , Mornay toujours considéré . mais tom')é dans la disgrâce et obligé de renoncera son gouvernement de Saumur , vouloit quitter la France: « On gravera sur mon tombeau , di-

w soit-il , en terre étrangère : Ci-gît qui , âgé » de soixante-treize ans , après en avoir em- » ployé sans reproche quarante-six au service » de deux grands rois, fut contraint de cher- » cher son sépulcre hors de sa patrie. »

Les magistrats catholiques oflroient encore des mœurs plus graves et plus saintes. Pendant plusieurs siècles ils ne reçurent ni présents, ni visites, ni lettres, ni messages relativement au procès. Il leur étoit défendu de boire et de manger avec les plaideurs ; on ne leur pouvoit parler qu'à l'audience; le commerce leur étoit interdit; i)s ne paroissoient jamais à la cour que par ordre du roi. La justice fut d'abord gratuite; les conseillers au parlement recevoient cinq sous Parisiis par jour , le premier président mille livres par an , les trois autres présidents cinq cents livres ; on y ajoutoit un manteau d'hiver et un manteau d'été. Il falloit trente ans d'exercice pour obtenir, à titre de pension, la continuation d'un si modique traitement. Lorsque ces magistrats n'étoient

point de service , ils n'étoient point payés , et retournoient enseigner le droit dans leurs écoles. Sous Charles \I,le parlement étoit si pauvre , que le greffier ne put dresser le procès-verbal de quelques fêtes données à Paris, parce qu'il n'avoit pas de parchemin, et que sa cour n'avoit pas d'argent pour en ache-

1er. Toutes les dépenses du parlement de Paris, vers le 14^ siècle, s'élevoieut à la somme de onze mille livres, monnoie de ce temps.

Quant à la science, ces anciens magistrats la considéroient comme une partie de leurs devoirs, et depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, leur vie n'étoit qu'une longue étude. «L'an 1545, » dit Henri deMesmes, lils du premier président » de Mesmes, je fus envoyé à Toulouse pour » étudier en lois avec mon précepteur et mon » frère sous la conduite d'un vieux gentil- » homme tout])lanc , qui avoit voyagé long- » temps par le monde. Nous étions debout à » quatre heures, et, ayant prié Dieu, allions à » cinq heures aux études, nos gros livres sous .) le bras, nos éciitoires et nos chandeliers à » la main. »

De Thon rencontra Charles de Lamoignon à Valence où Cujas expliquoit Papinien ; il accompagna en Italie Paul de Foix et Arnauld d'Ossat. De Foix se faisoit lire en soupant à à l'auberge, et pour se délasser, quelques pages d'Aristote et de Cicéron dans leur langue originale, ou les sommaires de Cujas sur le Digeste : de Thou étoit l'auditoire, et de Chœsne, qui devint président à Chartres, le lecteur. Le chancelier d'Aguesseau raconte à peu près la même chose de 1 éducation que lui donna son père :

« Mon père nous menoit presque toujours avec » lui dans ses fréquents voyages ; son carrosse » (Jevenoit une espèce de classe où nous avions le M bonheur de travailler sous un aussi ç^rand maî-)) tre. Après la prière des voyageurs, par laquelle M ma mère commençoit toujours sa marche , » nous expliquions les auteurs grecs et latins. . .

» La règle ordinaire de mon

» père et de ma mère étoit de réserver, pour » l'exercice continuel de leur charité, la dîme de)) tout ce qu'ils recevoient. Ils regardoient les)) pauvres comme leurs enfants, de sorte que, » s'ils avoient dix mille francs à placer , ils n'en » plaçoient que huit, et en donnoieut deux aux » pauvres, qu'ils regardoient comme leur propre » sang, par une adoption sainte et glorieuse » pour eux, qui mettoit Jé.^us-Christ même au M nombre de leurs enfants. Mais les calamités » publiques et particulières augmentoient pres- » que toujours la part des pauvres , bien au delà » de cette proportion. »

A la mort d'un des ancêtres de de Thou , le parlement déclara que non-seulement il assisteroit aux obsèques de son piésident, mais qu'il en pleureroit la perte aussi long-temps que la justice régneroit dans les tribunaux ; déclaration qui fut inscrite sur les registres. En 1588, les litières et les carrosses commençoient h être

en usage à la cour ; la présidente de Thou n'alloit jamais par la ville qu'en croupe derrière un domestique , pour servir de règle et d'exemple aux autres femmes.

On remarque, sous le règne des Valois, un Chresticn de Lamoignon : il en est de certaines familles comme de certains hommes; elles sont long-temps i^i chercher leur génie , et restent inconnues jusqu'à ce qu'elles l'aient trouvé. Les Lamoignons, de braves et obscurs chevaliers qu'ils étoient, devinrent des magistrats illustres; mais ils semblèrent retenir quelque chose de leur première destinée; la robe ne fut que leur cotte d'armes : la Providence réserva à Malesherbes un champ de bataille, un combat glorieux, et la mort par le glaive. Le Chrestien de Lamoignon du seizième siècle avoit étudié sous Cujas , comme son père Charles sous Aîciate ; il vécut au milieu des guerres civiles. Entre autres aventures, il revint de Bourges à Paris , déguisé en mendiant ; il entra dans sa maison comme Ulysse , en demandant l'aumône ; il y fut reçu avec des larmes de joie par ses frères et ses sœurs. Bâville n'étoit d'abord qu'une petite gentilhommière contenant h peine deux ou trois chambres à donner aux étrangers ; dans la plus grande, on mettoit quatre lits. Dans la suite Bàville devint un château où se rassembloit la meilleure et la plus

illustre société : madame de Sévigné y reiicontroit, dans un» bibliothèque célèbre, « le » père Rapin, et Bourdaloue dont l'esprit étoit » charmant et d'une facilité fort aimable. »

Une anecdote fait connoître la simplicité des mœurs de ces anciens magistrats : « Claude » de Bullion, dit le président de Lamoignon » dans ses Mémoires , avoit été nourri avec feu » mon père. Il aimoit i"» me conter comment » on les portoit tous deux sur un même âne, » dans des paniers, l'un d'un côté, l'autre de » l'autre, et qu'on mettoit un pain du côté de)) mon père, parce qu'il étoit plus léger que lui,)) pour faire le contre-poids. »

Le premier président Le Maître stipuloit dans les baux de ses fermiers : «Qu'aux veilles des » quatre bonnes fêtes de l'année et au temps des » vendanges , ils seroient tenus de lui amener M une charrette couverte, avec de bonne paille » fraîche dedans , pour y asseoir Marie Sapi , sa » femme, et sa fille Geneviève, comme aussi de » lui amener un ânon et une ànesse pour mon- » ture de leur chambrière, pendant que lui, » premier président, marcheroit devant, sur sa » mule, accompagné de son clerc, qui iroit à » ses cotés. »

Ces hommes si simples, si doctes, si intègres , qui s'avançoie«t au milieu des généra tions^

nouvelles comme les oracles du passé, étoient encore des juges intrépides; non-seulement ils étoient les gardiens des lois , mais ils en étoient les soldats et savoient mourir pour elles.

Brantôme, parlant du chancelier de L Hôpital : « C'étoit un autre censeur Caton , celui-là, et » qui savoit très -bien censurer et corriger le » monde corrompu. 11 en avoit du moins toute M l'apparence avec sa grande barbe blanche , son » visage pâle, sa façon grave, qu'on eût dit à le » voir que c'étoit un vrai portraitde saint Jérôme.

)) 11 ne falloit pas se jouer avec ce grand juge » et rude magis- trat; si étoit-il pourtant doux

» quelquciois , là où il voyoit de la raison

» Gesbelles-lettreshurnaineslui rabattoientbeau- » coup de sa rigueur de justice. 11 étoit grand » orateur et fort disert, grand

historien, et sur- » tout très-divin poëte latin , comme plusieurs de » ses œuvres l'ont manifesté tel. »

L'Hôpital, peu aimé de la cour et disgracié, se retira pauvre '.ans une petite mais îu de campagne auprès d'Etampes. On l'accusoit de modération en religion et en politi(jue : des assassins lui furent dépêch?s loi's du massacre de la Saint- Barthélémy. Ses domestiques s'emprcssoient de fermer les portes de sa maison : «Non, non, » dit-il, si la petite porte n'est bastante pour » les faire entrer, ouvrez la grande.»

La veuve du duc de Guise sauva la fille du du chancelier , en la cachant dans sa maison; il dut lui-même son salut aux prières de la duchesse de Savoie. Nous avons son testament en latin; Brantôme le donne en François.

« Ceux, dit l'Hôpital, qui m'avoient chassé » prenoient une couverture de religion , et eux- » mêmes étoient sans pitié et sans religion; » mais je vous puis assurer qu'il n'y avoit » rien qui les émût davantage que ce qu'ils » pensoient , que tant que je serois en charge, » il ne leur seroit permis de rompre les édits » du roi, ni de piller ses finances et celles de ses » sujets.

» Au reste , il y a près de cinq ans que je

» mène ici la vie de Laërte , et ne

» veux point rafraîchir la mémoire des choses » que j'ai souftertes en ce département de la » cour. »

Les murs de sa maison tomboient; il avoit de la peine à nourrir ses vieux serviteurs et sa nombreuse famille; il se consoloit comme Cicéron , avec les muses. Mais il avoit désiré voir les peuples rétablis dans leur liberté, et il mourut lorsque les ca-

davres des victimes du fanatisme n'avoient pas encore été mangés des vers, ou dévorés par les poissons et les corbeaux.

Après la journée des barricades, le duc de Guise alla avec sa suite visiter le premier présisident Achille de Harlay : « Il se pourmenoit » dans son jardin , lequel s'étonna si peu de leur « venue, qu'il ne daigna pas seulement tour- » ner la tête , ni discontinuer sa pourmenade » commencée, laquelle achevée qu'elle fut et » étant au bout de son allée, il retourna, et en)) tournant il vit le duc de Guise qui venoit)) à lui; alors ce grave magistrat levant la voix, » lui dit : c'est grand'pitié quand le valet chasse » le maître. Au reste mon âme est h. Dieu , mon)) cœur est à mon roi , et mon corps est entre les » mains des meschants : qu'on en fasse ce que » l'on voudra. » Le mépris de la vertu écrasoit l'orgueil de l'ambition.

Mathieu Mole, pendant les troubles de la Fronde, répondoit à des menaces : « Six piedsde » terre feront toujours raison du plus grand » homme du monde. »

Ici se termine la peinture des mœurs du seizième siècle; avec celle des siècles féodaux, elle compose toute la galerie des tableaux de notre ancien édifice monarchique.

Au surplus riiistoire , qui dit le bien comme le mal , doit reconnoître aujourd'hui que les Valois n'ont point été traités avec impartialité. C'est de leur règne qu'il faut dater le

perfectionnement des lois administratives, civiles et criminelles; on en compte quarante-six sous le règne si court de François II, cent quatre-vingt-huit sous le règne de Charles IX, et trois

cent trente sous celui de Henri III : les plus remarquables furent l'ouvrage du chancelier de l'Hôpital.

Le siècle des arts en France est celui de François I". en descendant jusqu'à Louis XIII , nullement le siècle de Louis XIV : le petit palais des Tuileries, le vieux Louvre, une partie de Fontainebleau et d'Anet , la chapelle des Valois à Saint-Denis, le palais du Luxembourg , sont ou étoient pour le goût fort au-dessus des ouvrages du grand roi.

La race des Valois fut une race lettrée , spirituelle , protectrice des arts, qu'elle sentoit bien. Nous lui devons nos plus beaux monumens : jamais , dans aucun pays et à aucune époque , l'application de la statuaire k l'architectonique n'a été poussée plus loin qu'en France au seizième siècle : Athènes n'offre rien de supérieur aux cariatides du Louvre. Louis XIV regardoit les artistes comme des ouvriers, François I". comme des amis. Louis XIV , plus véritable souverain que les Valois, leur fut inférieur en intelligence et en courage. Autour de François II, de Charles IX, de Henri III, on aperçoit encore

les restes indépendants do l'aristocratie; autour de Louis le Grand, les descendants des fiers seigneurs de la Lieçue ne sont plus que des courtisans, troquant l'orgueil de leur indépendance contre la vanité de leurs noms , mettant leur honneur à servir , ne tirant plus l'épée que dans la cause d'un maître. Henri IV lui-même a quelque chose de moins royâ\ et de moins noble que les princes dont il reçut la couronne : tous ensemble sont efFacés par les Guises, véritables rois de ces temps.

La vérité religieuse, sous le règne des derniers Valois, lutta corps à corps avec la vérité philosophique et la terrassa ; il y eut choc entre le passé et l'avenir : le passé triompha , parce qu'il mit les Guises à sa tête.

HENRI IV

■'" De i589 à 1610.

Henrd III étant mort , l'armée se divisa. Une partie des catholiques resta attachée à Henri IV; une autre, souslaconduitedeVitryetd'Espernon, l'abandonna. Henri IV, obligé de lever le siège de Paris, se retira ii Dieppe pour recevoir des secours qu'il attendoit d'Elisabeth. Il étoit alors dans cet état de dénûment qu'il peint à Sully ;

«Mes chemises sont toutes déchirées, mon pour- » point troué au coude, et depuis deux jours je » soupe et dîne chez les uns et chez les autres. »

Les membres de son conseil étoient d'avis qu'il s'embarquât pour l'Angleterre; Biron s'y opposa: « Sortir de France , s'écria-t-il en colère , seule- » ment pour vingt-quatre heures, c'est s'en ban- » nir pour jamais ! » Mézerai lui prête un rude et éloquent discours.

Combat d'Arqués et du faubourg de Dieppe. Henri IV y reçut maint coup d'épée et en rendit autant; il disoit en frappant ce que disoient les rois très -chrétiens en touchant les écrouelles : « Le roi te touche, Dieu te guérisse. » Le champ de batailleinspiroitle-Béarnois; sa vaillance étoit son génie. A la terrible prise de Ca-

hors où il se battit cinq jours entiers dans les rues , blessé en divers endroits , conjuré par ses soldats de se retirer : «Ma retraite hors de cette ville, leur ré- » pondit-il, sans l'avoir assurée à mon parti , sera » la retraite de ma vie hors de mon corps. »

A Goutras, il dit aux officiers qui se trouvoient devant lui au moment de la charge : « A quartier, » ne m'offusquez pas , je veux paroître. » Il dit encore au prince de Gondé et au comte de Soissons : « Vous êtr\s du sang de Bourbon ; vive Dieu ! » je vous ferai voir que je suis votre aîné ! »

Attaqué à la fois par le baron de Frinct et par

Château-Renaud , Frontenac abattit le premier d'un coup de sabre , et Henri, saisissant le second au corps, lui crie : « Rends-toi , Philistin. »

Dans une chaude afîaire qu'il eut prèsd'Yvetot avec les ducs de Parme et de Mayenne, il leur tua trois mille hommes. Tout couvert de sang et de sueur, après le combat, il disoit aux capitaines qui l'environnoient : « Vive Dieu ! si je » perds le royaume de France, je suis en posses- » sion de celui d'Yvetot. »

A Ivry, le grand fait d'armes de sa vie, ses mots prirent le caractère élevé de sa gloire. On lui parloit de se ménager une retraite : « Point)) d'autre retraite, répondit-il brusquement, que » le champ de bataille. »

Schomberg lui demanda le paiement de ses troupes : « Jamais homme de cœur, s'écrie Henri,)) n'a demandé de l'argent la veille d'uneba taille.» Le lendemain se repentant de ce mot dur : « Mon- » sieur de Schomberg, cette journée sera peut- » être la

dernière de ma vie , je ne veux emporter •n l'honneur d'un brave, je déclare donc que je » vous reconnois pour homme de bien et inca- » pable de faire aucune lâcheté: embrassez-moi.» — « Sire , repartit Schomberg , Votre Majesté me » blessa l'autre jour, aujourd'hui elle me tue.» Schomberg se fit tuer auprès du roi.

Au moment d'aller à la charge, le Béarnois

se tournant vers les siens : « Gardez Lien vos » rangs; si vous perdez vos enseignes, cornettes » ou guidons, ce panache blanc que vous voyez » en mon armet vous en servira tant que j'aurai » goutte de sang; suivez -le; vous le trouverez » toujours au chemin del'honneur et de la gloire. »

L'officier qui portoit l'étendard royal ayant reçu un coup de feu dans l'œil , se retire de la mêlée , les troupes royales commencent à fuir. Henri les arrête et leur crie : « Tournez visage , » sinon pour combattre, du moins pour me voir » mourir. »

Quand il fut paisible maître de la couronne, il montra un jour au maréchal d'Estrées un des gardes qui marchoit à la portière de son carrosse : « Voilà , lui dit-il , le soldat qui m'a blessé)) à la journée d'Aumale. m

Le vieux cardinal de Bourbon , que l'on appelait Charles X, mourut dans sa prison de Fontenay en Poitou ; il n'aimoit pas les ligueurs dont il étoit alors le prétendu roi; il disoit : «Le roi de Navarre, mon neveu, fera sa for- » tune, et tandis que je suis avec eux c'est tou- » jours un Bourbon qu'ils reconnoissent. »

Henri IV, vainqueur de tous ses ennemis, s'approcha de Paris dont il ferma les avenues. Ce siège est fameux par les dernières folies de la Sainte-Union , par une effroyable famine

et par la générosité du Béarnois. La satire Ménippée a décrit la grande procession , qu'elle place à l'ouverture de la Ligue, mais qui est de l'année 1590. Les ingénieux auteurs ont seulement ajouté aux moines et au clergé les principaux personnages de ce drame tragicomique.

(c La procession fut telle. Ledit docteur Roze , » quittant sa capeluche rectorale , prit sa robe » de maître ès-arts avec le camail et le lochet, » et un liausse-col dessus, la barbe et la tête ra- » sées tout de Irais, l'épée au côté et une pertui- » sane sur l'épaule. Les curés Hamilton, Boucher » et Lincestre, un petit plus bizarrement ar-)) mes, i'aisoient le premier rang, et devant eux >' marchoient trois moynetons et novices, leurs » robes troussées, ayant chacun le casque en » tête dessous leur capuchon , et une rondache » pendue au col , où étoient peintes les armoi-)) ries et devises desdits seigneurs. Maître Julian » Pelletier, curé de Saint-Jacques, marchoit à » côté, tantôt devant, tantôt derrière, habillé » de violet, en gendarme scholastique, la cou-)) ronne et la barbe faites de frais, une brigan- » dine sur le dos, avec l'épée et le poignard, et » une hallebarde sur l'épaule gauche, en forme « de sergent de bande, qui suoit , poussoit et w^haletoit pour mettre chacun en rang et ordon-

» naiice. Puis suivoient de trois en trois cin- » quante ou soixante religieux, tant cordeliers » que jacobins, carmes , capucins, minimes, » bons-hommes, Teuillants et autres, tous cou- » verts avec leurs capuchons et habits agrafés, » armés k l'antique catholique , sur 1(3 modèle » des Epîtres de saint Paul ; entre autres il y » avoit six capucins, ayant chacun un morion » en tète, et au-dessus une plume de coq, re- » vêtus de cottes de mailles, l'épée ceinte au » côté par-dessus leurs habits ; lun portant une »

lance, l'autre une croix, l'un un épieu , l'autre M une harquebuseet l'autre une arbaleste, le tout » rouillé par humilité catholique; les autres, » presque tous, avoient des piques qu'ils bran- » loient souvent par faute de meilleur passe- » temps, hormis un feuillant boiteux , qui, armé » tout à crud , se faisoit faire place avec une » épée à deux mains et une hache d'armes à sa » ceinture, son bréviaire pendu par-derrière, et » le faisoit bon voir sur un pied faisant le mou- » linet devant les dames. A la queue il y avoit » trois minimes, tous d'une parure, sçavoir est, » ayant sur leurs habits chacun un plastron à » corroyés et le derrière découvert, la salade en » tête, l'épée et pistolet à la ceinture , et chacun » une harquebuse à croc sans fourchette ; der- » rièreétoit le prieur desjacobinsenfortbon point,

» traînant une hallebarde gauchère, et armé à » la légère en morte-paye; je n'y vis ni cliar- » treux, ni célestinsqui s'étoicnt excusés sur le » commerce. Mais tout cela marclioit en moult » belle ordonnance catholique, apostolique et » romaine, et sembloient les anciens crane- » quiniers de France. Ils voulurent, en passant, » faire une salve ou escoupeterie; mais le légat » leur défendit, de peur qu'il ne lui mésadvint , » ou à quelqu'un des siens , comme au cardinal » Cajetan. Après ces beaux pères marchoient » les quatre mendiants, qui avoient multiplié)) en plusieurs ordres, tant ecclésiastiques que » séculiers; puis les Seize quatre à quatre, réduits » au nombre des apôtres, et habillés de même » comme on les joue à la Fête-Dieu. Après eux » marchoient les prévôts des marchands et éche- » vins, bigarrés de diverses couleurs ; puis la cour » de parlement , telle quelle ; les gardes ita-)) liennes , espagnoles et wallonnes de M. le » lieutenant; puis les cent gentilshommes de » frais gradués par la Sainte-Union, et après eux » quelques vétérinaires de la confrérie de saint » Eloy.

Suivoient après M. de Lyon , tout dou-)) cernent; le cardinal de Pellevé, tout basse- » ment; et après eux M. le légat, vrai miroir » de parfaite beauté, et devant lui marchoit le » doyen de Sorbonne , avec la croix, où peu-

w doientles bulles du pouvoir. Item venoit ma- » dame de Nemours , représentant la reine- » mère, ou grande-mère (iiidubio) du roi futur, » et lui portoit la queue mademoiselle de M La Rue, fille de noble et discrète personne » M. de La Rue , ci-devant tailleur d'habits » sur le pont Saint-Michel , et maintenant \\n » des cent gentilshommes et conseillers d'état M de l'Union ; et là suivoient madame la douai- » rière de Montpensier, avec son écharpe vert**, » fort sale d'usage, et madame la lieutenante de M l'état et couronne de France, suivie de mes- » dames de Blin et de Russy Le Clerc. Alors » s'avançoit et faisoit voir M. le lieutenant , et » devant lui deux raassiers fourrés d'hermines,)» et à ses flancs deux Wallons portant hoquetons)) noirs, tout parsemés de croix de Lorraine » rouges. »

Cesburlesques misères aidèrent quelque temps le peuple à supporter la faim, qui bientôt se fit sentir dans toute son horreur. Après s'être nourri de tous les animaux, chats, chiens et autres , et des peaux de ces animaux , après avoir dévoré des enfants, on en vint à moudre des os de morts dont on fit de la poussière et non de la farine : ce pain conservoit sa vertu, quiconque en mangeoit mouroil. Ma dame de Montpensier refusa d'échanger, avec

TOME IV

des joyaux de la valeur de plus de deux mille éeus, un petit chien qu'elle se réservoit comme sa dernière ressource. Trente mille personnes succombèrent ; les rues étoient ionchées de cadavres; les demi-vivants se traînoient parmi. Des prostitutions impuissantes payées de quelques alimens vils à des mains décharnées, avoient lieu dans ces cimetières sans fosses, La vie de l'homme rampoit h peine ainsi, avec des couleuvres, sur les corps gissants.

« M. de Nemours , sortant de sa maison pour » aller visiter quelques postes vers les murailles)) de la ville, rencontra un homme , qui d'un air » effaré lui dit : Où allez-vous, M. le gouverneur?)) n'allez plus outre dans cette rue , j'en viens et)) i'ai trouvé une femme demi-morte, ayant à » son cou un serpent entortillé , et autour d'elle » plusieurs bêtes envenimées. » (L'£stoile.)

Pendant ce temps, Henri IV laissoit ses soldats monter au bout de leurs piques des vivres aux Parisiens; il faisoit relâcher des villageois qui avoient amené des charrettes de pain à une doterne, il leur distribuoit quelque argent et leur disoit : « Allez en paix; le Béarnois est pauvre, » s'il avoit davantage il vous le donneroit. » Et le Béarnois négocioit, attendoit le duc de Parme , oublioit ses soucis avec l'abbêsse de Montmartre, commençoit une passion nouvelle avec Gabrielle

rl'Estrées , se déguisoit en paysan pour l'aller voir à Cœuvres au milieu de tous les périls.

Le duc de Parme oblige Henri IV d'abandonner le blocus de Paris. Sixte-Quint meurt fatigué de la Ligue. Grégoire XIV, qui le remplace, publie des lettres monitoriales contre Henri. Le chevalier d'Aumale est tué dans Saint-Denis qu'il avoit voulu sur-

prendre, La Noue est tué pareillement devant le château de Lamballe en combattant pour le roi : « Grand homme de guerre, M disoit Henri , et plus grand homme de bien, u Le duc de Mercœur faisoit la guerre en Bretagne pour son propre compte et d'accord avec Philippe II. Le jeune duc de Guise, fils du Balafré, s'échappe de sa prison : les Seize lui veulent faire épouser l'infante d'Espagne et lui livrer la couronne. Brisson , Larcher et Tardif sont pendus par les ligueurs. Le duc de Majeone revient h Paris et fait pendre à son tour quatre des Seize. Là finit l'autorité de ce comité de sûreté de la Ligue : il lî'avoit été ni sans audace ni sans génie, mais la multitude des puissances supérieures à la sienne l'empêchèrent d'agir. Les membres de ce comité au lieu d'accomplir leurs projets ouvertement, tel qu'un pouvoir reconnu, furent obligés d'agir en secret comme des conspirateurs, ce qui les rapetissa. Ils ne tendoient point à la liberté; ils visoient au changement de dynastie;

Us ne tirent jilds rien après les supplices de leurs lonipagnons : la potence les déshonora.

Le duc de Parme rentre en France pour faire lever le siéi^e de Rouen, et il réussit. Le vieux maréchal de Biron est tué à la bataille d'Eperiiay. Le ciuc de Parme meurt dans les Pavs-Bas : grand capitaine qui fixa l'art moderne de la guerre. Le duc d'Espernon , sentant que les affaires du Béarnois s'amélioroient , revient à la cour ou plutôt au camp , car alors le Louvre de Henri IV étoit une tente. (1590,1591,1592.)

Etats de la Ligue convoqués à Paris, ruinés par le ridicule et par les prétentions des divers candidats à la couronne. Les Espa-

gnols demandoient l'abolition de la loi salique, afin de faire tomber le sceptre à leur infante. Le parlement rend un arrêt en faveur de la loi salique, et rempoite la victoire sur les Etats. Le duc de Mayenne, mécontent des Espagnols, ouvre des conférences à Surêne avec les catholiques. Henri abjure dans l'église de Saint-Denis, le 25 juillet 1593, et se fait ensuite sacrer à Chartres; on y rapiéceta son pourpoint pour une somme de quelques deniers, dont le reçu existe encore : ces lambeaux-là n'alloient pas mal au manteau royal tout neuf du Béarnois.

Henri lY se trouva dès sa naissance et par les hasards de sa vie à la tête de la Réformation et

fies idées nouvelles, mais la Réf'ormation étoit en minorité contre l'ancien culte et les vieilles idées. Les François catholiques rejetoient un roi protestant malgré son titre héréditaire; ils en avoient le droit, comme les Angîois protestants eurent le droit de repousser un roi catholique. La Ligue , coupable envers le dernier des Valois , étoit innocente envers le premier des Bourbons, à moins de soutenir que les nations ne sont aptes à maintenir le culte qu'elles ont choisi, et les institutions qui leur conviennent. Le péril étoit imminent : les Etats illégalement convoqués sans doute, mais redoutables, car tout corps politique dans un moment de crise a une force prodigieuse , l'Espagne appuyée de la cour de Rome et des préjugés populaires, étoient prêts en s'alliant au prince Lorrain à disposer du trône. L'héritier légitime ne se pouvoit détendre qu'avec des soldats étrangers, triste ressource pour un roi national ; les protestants qui l'appuyoient étoient en petit nombre et plutôt inclinés à Taristocratie qu'à la monarchie; les catholiques attachés à sa personne ne le suivoient que parce qu'il avoit promis de se taire instruire dans leur reli-

gion. Il ne restoit donc évidemment à Henri IV qu'un seul parti à prendre, celui d'abjurer : ce fut une atiaire entre lui et sa con-

science; s'il vit la vérité du côté où il voyoit la couronne, il eut raison de changer d'autel. Il est fâcheux seulement qu il écrive à Gabrielle à propos de son abjuration : « C'est dimanche que M je ferai le saut périlleux. »

Une fois réuni au clergé et aux grandes masses populaires, il n'eut plus qu'à marchander un à un les capitaines qui commandoient dans les villes. Les gentilshommes s'étoient emparés des forteresses et des cités, ainsi qu'au commencement de la race capétienne; on auroit vu renaître les seigneuries, si les mœurs avoient été les mêmes et si le temps n'eût marché. Henri IV reprit plusieurs châteaux, comme Louis le Gros, et acheta les autres. L'esprit aristocratique expiroit. Paris ouvrit ses portes à Bourbon le 22 mars 1594. Le pouvoir absolu qui commençoit supprima tous les écrits du temps, et en défendit, sous peine de la vie, l'impression et la vente: François I". avoit senti le premier instinct contre la liberté de la presse; Henri IV eu conçut la première raison.

En 1594, Jean Châtel blesse Henri IV d'un coup de couteau à la lèvre et les jésuites sont bannis de France. En 1595, rencontre de Fontaine-Françoise, une des plus furieuses qui fut jamais. Henri combattit tête nue avec toute la verve d'un jeune soldat. Il écrivit h sa sœur :

<c Feu s'ea iaut que vous u'ayiez élé mon Ii<^ri- » tière. » ^

Le roi est absous par le pape. Le duc de Mayenne se soumet (1596). Lorsque Henri entra dans Paris, la seule vengeance qu'il exerça contre madame de Montpensier, fut de jouer aux cartes avec elle; la seule vengeance qu'il tira de son frère le duc de Mayenne, replet eL lourd, fut de le faire marcher vite dans un jardin. Édit de Nantes. Traité de Vervins (1598). Mariage de Henri avec Marie de Médicis, la première année du dix-septième siècle. Comment n'étoit-on pas las des Médicis?

Conspiration du maréchal de Biron. Mort d'Elisabeth , reine d'Angleterre. Le premier Stuart , Jacques J"., arrive à la couronne de la Grande-Bretagne à l'époque où le premier Bourbon venoit de s'asseoir sur le trône de France. Etablissement des manufactures de soie, de tapisserie, de faïence, de verrerie. Colonisation du Canada. On ne croyoit faire que du commerce et l'on faisoit de la politique ; la propriété industrielle vit de liberté, et , en accroissant l'aisance, elle accroît les lumières. Henri IV, qui tentoit partout des passions, qui ne fut écouté ni de M'°^ de Guercheville , ni de Catherine de Rohan, ni de la duchesse de Mantoue, ni de Marguerite de Montmorency, vit le prince

de Condé, mari de la dernière, se retirer avec elle à Bruxelles. 01 prince de Condé étoit-U fils de Henri IV, par Charlotte de La Trémoille, accusée d'avoir empoisonné son mari pour cacher une grossesse? On prétend que Marguerite de Montmorency, pressée par Henri IV, lui avoit dit : « Méchant , vous voulez séduire ^ la femme » de votre fds, car vous savez bien que vous m'a- » vcz dit qu'il l'étoit. » {Mémoires pour servir à [histoire de France.)

Henri IV, ou dans le dessein de poursuivre l'objet de sa nouvelle passion , ou pour réaliser un projet de république chrétienne , alloit porter la guerre dans les Pays-Bas, sous le prétexte

de la succession de Clèves et de Juliers , lorsqu'il fut arrêté par un de ces envoyés secrets de la mort qui mettent la main sur lesrois(I4mai 161 0).Ges hommes surgissent soudainement et s'abîment aussitôt dans les supplices : rien ne les précède, rien ne les suit ; isolés de tout , ils ne sont suspendus dans ce monde que par leur poignard; ils ont l'existence môme et la propriété d'un glaive; on ne les entrevoit un moment qu'à la lueur du coup qu'ils frappent. Ravaillac étoit bien près de Jacques Clément : c'est un fait unique dans l'histoire que le dernier roi d'une race et le

' Ce n'est [jas la franchise du texte.

premier roi d'une autre aient été assassinés de la même façon , chacun d'eux par un seul homme au milieu de leurs gardes et de leur cour, dans l'espace de moins de vingt-un ans. Le même fanatisme anima les deux assassins; mais l'un immola un prince catholique , l'autre un prince qu'il crojoit protestant. Clément fut l'instrument d'une ambition personnelle, Ravaillac , comme Louvel , l'aveugle mandataire d'une opinion.

J'ai fait observer plusieurs fois que la seconde aristocratie vint finir à Arques , à ïvry , k Fontaine-Françoise , comme la première à Créci , à Poitiers et à Azincourt. Elle disparut de fait et de droit , car Henri IV publia un édit , en vertu duquel la profession militaire n'anobUssoit plus. Tout homme d'armes sous Louis XII étoit gentilhomme , ainsi que tout bourgeois qui avoit acquis un fief noble et le desservoit militairement. Le 258^ article de l'ordonnance de Blois , de 1 579 , avoit détruit la noblesse résultant du fief. Louis XV, en 1750, rétablit la noblesse acquise au prix du sang ; mais le coup étoit porté. Henri IV, ce soldat , avoit voulu que les armes restassent en roture : L'armée devenue plébéienne laissa à la gloire le soin de l'anoblir.

On s'est fait une fausee idée de la manière dont les Bourbons parvinrent au trône. D'un côté on n'a vu que les massacres de la Saint-

Barthélémy, que les fureurs de la Ligue, que les iuLriiTues de Catherine de Médicis , que les dé- Lauclies de lleurilll, que l'ambition des princes de Lorraine; de l'autre côté on n'a aperçu que la bravoure, lesprit et la loyauté de Henri IV ; on a cru que tous les partis avoient été fidèles à leurs doctrines , qu'ils avoient constamment suivi leurs drapeaux respectifs, que les services avoient été récompensés, lesinjurespunies, qu'enlin chacun avoit été rétribué selon ses œuvres : telle n'est point la vérité historique. Tout se passa comme de nos jours; on céda à des nécessités , à des intérêts créés par le temps ; le vainqueur d'ivry ne monta point sur le trône botté et éperonné en sortant de la bataille: il capitula avec ses ennemis ; et ses amis n'eurent souvent pour toute récompense que l'honneur d'avoir partagé sa mauvaise fortune.

Brissac , La Châtre et Bois-Dauphin , maréchaux de la Ligue, lurent confirmés dans leur dignité ; ils avoient tous vendu quelque chose. Laverdin, Villars , Balagni , Yilleroi, jouirent de la faveur d'Henri IV. Par l'article lo de ledit de Folembrai , les dettes mêmes du duc de Mayenne sont payées et déclarées dettes de la couronne. Le Béarnois étoit ingrat et gascon , oubliant beaucoup et tenant peu. « Montez, dit la duchesse de Rohan dans son ingénieuse sa-

w tire apologétique, montez les degrés, entrez » jusque dans son anti- chambre : Vous oyrez M les gentiJs-liommes qui diront

: J'ai mis ma vie » tant de fois pour son service , je l'ai tant de » temps suivi, j'ai été blessé , j'ai été prisonnier; » j'y ai perdu mon fils , mon frère ou mou pa- « rent : au partir de là , il ne me connoît plus; » il me rabroue si je lui demande la moindre

)) récompense Ses effets parlent et

» disent en bon langage- Mes amis, ofiensez-moi, » je vous aimerai : servez-moi , je vous haïrai. » Henri laissa mourir de faim le fidèle boux-geois qui avoit favorisé sa fuite, lorsque lui Henri étoit à Paris prisonnier de Charles IX. A la ii^ort de Henri HI, Henri IV avoit dit à Armand de Gontaud , baron de Biron : Cest à cette heure quil faut que vous mettiez la main droite à ma couronne ; venez-moi servir de père et d'ami contre ces gens qui îï aiment ni vous , ni moi. Henri auroit dû garder la mémoire de ces paroles ; il auroit dû se souvenir que Charles de Gontaud, fds d'Armand, avoit été son compagnon d'armes , que la tête de celui qui avoit mis la main droite à sa couronne avoit été emportée d'un . boulet de canon : ce n'étoit pas au Béarliois à joindre la tête du fils à la tête du père. Le grand - maître des échafauds , Richelieu , désapprouvoit celui de Biron comme inutile.

Mais la bravoure de Henri lY, son esprit , ses mots heureux et quelquefois magnanimes , son talent oratoire, ses lettres pleines d'originalité , de vivacité et de feu ; ses malheurs, ses aventures , ses amours , le feront éternellement vivre : sa fin tragique n'a pas peu contribué à sa renommée; disparoître à propos de la vie, est une condition de la gloire. Henri IV étoit encore un fort bon administrateur : il montra son habileté à faire vivre en paix des liommes qui se détestoient, particulièrement ses ministres,

hommes de capacité, mais antipathiques les uns aux autres , et sortis de partis divers. Les Bourbons n'ont compté que cinq rois dans leur courte monarchie absolue ; sur ces cinq rois, ils ont eu deux grands princes et un martyr. Ce sang n étoit pas stérile.

Au surplus tout le siècle de Louis XIV se tut sur l'aïeul des Bourbons. Le Grand Rpi ne permettoitd'autrebruit quelesien. x\. peine retrouvet-on le nom de Henri IV dans un pamphlet de la Fronde qui établit un dialogue entre le Roi de Bronze et la Samaritaine; l'ouvrage de Péréfixe étoit oublié. Un poëte qui a tant fait de renommées avec la sienne, A^oltaire a ressuscité le vainqueur d'Ivrv : le génie a le beau privilège de distribuer la gloire.

Depuis le commencement de la troisième

race jusqu'aux Valois, il n'y avoit point eu en France de guerre civile, proprement dite. Les guerres féodales étoient des guerres de souverain à souverain, car les seigneurs étoient de véritables princes indépendants. Si la moitié de la France prit les armes contre 1 autre sous Charles V, Charles VI et Charles VII, c'est que la France étoit partagée entre deux souverains, le roi de France et le roi d'Angleterre. Une guerre civile s'alluma sous Louis XI et sous Charles VIII , mais ne dura qu'un moment. Malheureusement ce fut la religion qui donna naissance aux longues guerres civiles de la Ligue. Toutefois ces espèces de guerres qui causent de grands maux à l'espèce sont favorables à l'individu; elles mettent en valeur les qualités personnelles ; jamais il n'apparoît à la fois autant d'hommes remarquables que pendant les discordes intestines des peuples. Presque toujours les temps qui suivent ces discordes sont des temps d'éclat, de prospérité, de progrès; comme de riches moissons s'élèvent sur des champs engraissés.

Quelques faits principaux constituent la révolution de l'époque que nous venons de parcourir.

La seconde aristocratie perd le reste de sa puissance; les gentilshommes ne vont plus être

que les ofliciers cîo l'armée démocratique prête à se former sous Louis XIII et Louis XIV.

La monarchie des Etats finit avec les Valois; elle ne se montre un moment sous Louis Xlll que pour rendre le dernier soupir.

La monarchie Parlementaire atteint le plus haut degré de son pouvoir, et vient expirer, par abus de sa force, dans les démêlés de la Fronde.

La monarchie Absolue monte donc en effet sur le trône avec le premier Bourbon; il ne restoit plus à cette monarchie qu'à renverser quelques obstacles que balaya Richelieu.

Les Etats pendant les guerres civiles ne répondirent point à ce qu'on devoit attendre d'un aussi grand corps, soit qu'il repoussât, soit qu'il adoptât les nouvelles opinions ; ce qui prouve qu'ils n'étoient point entrés dans les mœurs ou dans les libertés du pays." Ces Etats firent des actes remarquables de législation civile et administrative , mais ils ne montrèrent aucun génie politique ; ils furent maîtrisés par les caractères individuels. Quand l'ordre reparut sous Henri IV, l'esprit humain après avoir remué tant d'idées, après avoir passé à travers tant de crimes , s'étoit agrandi , mais le gouvernement s'étoit resserré. Le Parlement, rival victorieux de la représentation nationale, rendoit des arrêts politiques , disposoit de la

régence , refusoit ou ordonnoit l'impôt ; il y avoit deux pouvoirs législatifs. Les savants, les gens de lettres, les écrivains attachés de préférence à la rohe , faisoient opposition à l'autorité des trois Ordres. Les Etats de la Ligue achevèrent de déconsidérer des assemblées qui , luttant sans cesse contre les abus de la féodalité, de la couronne , du parlement et du peuple, n'avoient jamais pu contenir le despotisme royal , refréner les injustices aristocratiques , arrêter les empiètemens de la magistrature , enchaîner les violences populaires.

L'Edit de Nantes constitua l'état civil et religieux dçs protestants; ils obtinrent un culte public, des consistoires, des écoles, des revenus, et jusqu'à des forces militaires pour protéger leurs établissements. Les quatre-vingt-douze articles généraux de ledit, et les cinquante-six articles particuliers reproduisoient à peu près les dispositions de l'édit de Poitiers, et des conventions de Flex et de Bergerac. Un codicile secret permettoit aux calvinistes de garder quelques places de sûreté pendant huit ans.

Ces concessions n'étoient malheureusement qnoctrofées ; Henri IV les respecta , mais Richelieu et Louis XIV pensèrent que ce qui étoit accordé se pouvoit reprendre. Les protestants soutinrent trois guerres contre Louis XIIL

Le duc de Rohan , leur chef, appela les Ani;iois à leur secours; ils lurent battus; La Rochelle tomba, et Louis XIV, après une longue série de séductions et de persécutions, révoqua l'Edit de Nantes en 1(368.

A compter depuis la conjuration d'Amboise , 1 560, jusqu'à la publication del édit de Nantes, en i 599, s'écoulèrent trente-neut

années de massacres, de guerres civiles et étrangères , entremêlées de quelques moments de paix; c'est à peu près la période qu'a parcourue notre dernière Révolution. Ce temps de la Saint-Barthélémy et de la Ligue est le temps de la terreur religieuse, d'où sortit la monarchie Absolue, comme le despotisme militaire sortit de la terreur politique de 1793. 11 ne coula guères moins de sang François dans les guerres et les massacres du seizième siècle que dans les massacres et les guerres de la Révolution. « Durant ces M guerres (de la Ligue) sont morts prématuré- » ment, et avant le temps, plus de deux mil- » lions de personnes, tant de mort violente que » de nécessité et pauvreté , par famine et autre- » ment. » {La vie et déportements de Henri le Béarnais.)

Un capital immense fut dissipé; les dettes de l'état se trouvèrent monter, sous Henri IV, à trois cent trente millions de la monnoie de ce

temps , sans parler de toutes les autres sommes absorbées et non constituées en dettes publiques , comme ou le va voir par les autorités suivantes : « Le pauvre peuple avoit été tellement pillé , » vexé , saccagé , rançonné et subsldié sans au- » cune relâche, ni moyen de respirer, qu'il ne » lui restoit plus aucune facilité de vivre, étant » comme désespéré et résolu de quitter le pays » de sa naissance pour aller vivre en terre étrange ; » car, depuis ledit temps, la ville de Paris et » pays circonvoisins avoient fourni trente -six M millions de livres , outre autre somme de » soixante millions de livres ou environ , qui » avoient été fournis par le clergé de France, » sans les dons, emprunts et subsides levés extraor- » dinairement, tant sur ladite ville que sur les » autres pays et provinces du royaume : somme » suffisante non-seulement pour conserver l'état » de la France , mais aussi , avec la

terreur de » l'ancien nom des François, en rendre le nom » formidable à tous les autres princes , potentats » et nations. » (Vie et mort de Henri de Vcdois.)

Dans les pays qu'ils occupoient, les huguenots détruisirent les monuments catholiques et s'emparèrent des biens du clergé. Beaucoup de prêtres se marièrent, et restèrent néanmoins catholiques; leurs mariages furent sanctionnés par

TOME IV

la cour de Rome et leurs enfants légitimés. La cour, de son côté , ne se fit faute des biens ecclésiastiques.

« Son règne (de Charles IX) a aussi esté » taché d'avoir esté soubs lui les ecclésiastiques » fort vexez, tant de lui que des huguenots : les » huguenots les avoient persécutez de meurtres , » massacres, et expolié leurs églises de leurs » sainctes reliques; et lui avoir exigé de grandes » décimes, et aliéné et vendu le fonds et tem- » pore! de l'Eglise, de laquelle vendition il tira » grand argent. » (BraTitome.)

Les députés du clergé de France , assemblés à Melun , représentèrent à Henri III, « qu'en plu- « sieurs archevêchés et évêchés il n'y avoit aucun M pasteur ; et quant aux autres abbayes et aux au- » très grands bénéfices étant aussi sans pasteurs, » le nombre en étoit quasi infini , mêmement » que de cent, trente-cinq diocèses qu'il y a en » Languedoc et en Guyenne , par non-résidence » d'évêques et par maladie des autres , et prin- » cipa-

lement par faute d'évêques pourvus en » titre , on avoit été quelques années sans y faire » le Saint-Chrème, tellement qu'il étoit tous les » jours besoin l'aller mendier de là les monts en » Espagne. Au surplus nu! roi par avant lui » (Henri III) n'avoit été cause de tant d'œcono- 1) mats, constitutions de pensions pour les fem-

» mes (voire la plus grande partie courtisanes), » et autres personnes laïques, sur les biens de » l'Eglise , et , qui pis est , il soufFroit trafiquer » des bénéfices , vendre , engager et hypothéquer M le domaine de Dieu. Faisant autoriser etjusti- » fier ces choses par jugement et lois publiques » en son grand conseil , où de l'argent provenu » de la vente d un évéché ont été acquittées les » dettes du vendeur, et en son conseil même une » abbaye y auroit été adjugée k une dame, » comme lui ayant été baillée en don , avec décla- » ration qu'après son décès ses héritiers en joui- » roient par égale portion. » (V^ie et mort de Henri de Valois.)

Ces choses , que les catholiques reprochoient amèrement à Henri III, ils les approuvoient dans Charles IX.

La vente, saisie et jouissance des biens de l'Eglise par des laïques, étoient accompagnées delà saisie, jouissance et vente des biens des particuliers, comme dans la Révolution. Plusieurs édits et déclarations ordonnent la confiscation des biens des huguenots. Le parlement, en 1589, rendit un arrêt pour faire procéder à la vente

des biens de ceux de la Jiouvelle opinion

Afin qu'on ne soit pas privé du fruit et secours espéré des saisies et ventes des biens et héritage de ceux de la nouvelle opinion.

Uti règlement du duc de Mayenne de la même année exige le serment à l'Union Catholique par le clergé, la noblesse, le tiers-état, les habitants des villes et des campagnes, etc. Ce serment doit être prêté dans la quinzaine du jour de la publication du règlement. L'article 9 porte : « Après la dite quinzaine passée, sera procédé » à la saisie des biens , meubles et immeubles » de tous ceux qui se trouveront refusant ou » délaiant faire ledit serment, soit ecclésias- » tique, noble ou du tiers-état, et si, dans un » mois après ladite saisie, ils ne le voudroient » faire ou n'auroient proposé excuse valable de V leur absence et légitime empêchement, seront » tenus et réputés pour ennemis de Dieu et de » l'état , et passé outre à la vente des dits » meubles , etc. »

On voit que les massacres, les injustices, les spoliations ne sont pas, comme on l'a cru , particuliers à nos temps révolutionnaires. Les Terroristes delà Saint-Barthélémy et de la Ligue étoient des aristocrates nobles , des rois , des princes, des gentilshommes, Charles IX, Henri III, le duc de Guise, Tavannes, Clermont, Coconas, La Mole, Bussid'Ambûise,Saint-Mesgrin ettant d'autres : non-seulement, ils lâchèrent les bourgeois de Paris sur les huguenots , mais ils trempèrent euxmêmes leurs mains dans le sang. Les Septembri-

seurs et les Terroristes de 1 792 et de 1 793 étoient des démocrates plébéiens : au delà des meurtres individuels qu'ils commirent, ils inventèrent le meurtre légal, effroyable crime qui fit désespérer de Dieu; car si la justice de la terre peut jamais être armée du fer de l'assassin, où est la justice du ciel? Que reste-t-il aux hommes?

La Terreur de la Saint-Barthélémy et de la Ligue fut approuvée par la grande majorité de la nation; on regarda aussi cette Ter-

reur comme nécessaire. On ne trouve pas contre Charles IX , qui nous fait tant d'horreur aujourd'hui, un seul écrit de ses contemporains catholiques ; il est loué au contraire de presque tous les hommes de mérite de cette époque , Du Tillet, Brantôme, Ronsard, tandis que Henri III est accablé d'outrages.

J'ai souvent cité les pamphlets de la Ligue, parce qu'on y suit mieux le mouvement des opinions. C'est la première fois que la presse a joué un rôle important dans les troubles politiques; par son moyen, la pensée étoit devenue, ainsi que de nos jours, un élément social, un fait qui se mêloit aux autres faits et leur donnoit une nouvelle vie. La plume étoit aussi active que l'épée; comme chacun avoit liberté entière dans son parti et n'étoit proscrit que dans l'autre, il y avoit réellement liberté de la

presse. Les imaginations audacieuses de Rabelais, le Traité de la Servitude volontaire de la Boétie, les Essais de Montaigne, la Sagesse de Charron, la République de Rodin, les écrits polémiques, le traité où Mariana va jusqu'à défendre le régicide, prouvent qu'on osa tout examiner. Comme la succession à la couronne étoit contestée, les catholiques , en se divisant à ce sujet , examinèrent hardiment les principes de la monarchie, et les protestants rêvèrent la république aristocratique. La liberté politique et religieuse eurent un moment pleine licence, en s'appuyant à la liberté de la presse, leur compagne ou plutôt leur mère. Mais cet horizon , qui s'ouvrit un moment dans l'esprit humain, se referma tout à coup. La réaction qui suit l'action , quand l'action n'est pas consommée , précipita la France sous le joug.

En résumé, les guerres civiles religieuses du seizième siècle, qui ont duré trente-neuf ans, ont engendré les massacres de la Saint-Barthélémy, ont versé le sang de plus de deux millions de François, ont dévoré près de trois milliards de notre monnoie actuelle, ont produit la saisie et la vente des biens de l'Eglise et des particuliers, ont fait périr deux rois de mort violente, Henri III et Henri IV, et commencé le procès criminel du premier de ces rois. La vérité religieuse quand elle

est faussée ne se' livre à pas moins d'excès que la vérité politique lorsqu'elle a dépassé le but.

Maintenant je vais cesser de raconter les faits et les mœurs qui n'ont plus rien de caractéristique et de pittoresque. Les mœurs du dix-septième siècle, non les opinions, étoient à peu près celles qui précédèrent immédiatement l'époque révolutionnaire. Les François qui parlèrent la langue de Louis XIII , de Louis XIV et de Louis XV sont si près de nous qu'il semble que nous les ayons vus vivants : il n'y a pas long-temps que sont morts des vieillards qui avoient connu Fontenelle ; Fontenelle étoit né en 1657, et d'Espernon étoit mort en 1642, La veuve du duc d'Angoulême , fils naturel de Charles IX, ne trépassa que le 1 0 août 1715. Quelques réflexions générales sur les quatre règnes de la monarchie Absolue termineront cette analyse raisomiée de notre histoire.

I.OUIS XIIX, IiOUIS XIV, XiOUIS XV ET I.OUIS XVI

De i6io à 1793.

Le parlement conféra la régence et la tutelle de Louis XIII h Marie de Médicis. Sully (1611) se retire de la cour : il avoit payé deux cents

millions de dettes sur trente-cinq millions de revenu, et il laissa trente millions dans la Bastille. On ne sait pas que ce riî^ide et fastueux protestant, ministre habile d'ailleurs, qui vivoit dans sa retraite comme un dernier grand baron de l'aristocratie, déridoit ses graves loisirs en écrivant sur l'ancienne cour des Mémoires aussi orduriers que ceux de Brantôme.

Le duc de Mayenne meurt : il n'entra jamais bien dans la Ligue et dans les complots de son frère , mais il avoit plus de bon sens que le Balafré, et cet esprit commun qui convient aux affaires.

ConcJni , marquis d'Ancre, et sa femme gouvernent Marie de Médicis. Brouilleries de cour; retraite des princes; petites guerres civiles mêlées de protestantisme (1614). Derniers États généraux du 17 octobre 1614. Le premier vote des Communes de France, lorsqu'elles furent appelées aux Etats par Philippe le Bel , pour s'opposer aux empiétements de BonifaceVII, fut ainsi conçu : « Qu'il plaise au seigneur roi de garder » la souveraine franchise de son royaume, qui » est telle que dans le temporel le roi ne recon-

» noît souverain en terre, fors que Dieu. » Le dernier vote des Communes aux États de 1614 fut celui-ci :

« Le roi est supplié d'ordonner que les sei-

» gneurs soient tenus d'affranchir dans leurs » fiefs tous les serfs. »

Le premier vote du Tiers-Etat sortant de la longue servitude de la monarchie Féodale , est une réclamation pour la liberté du roi ; son dernier vote, au moment où il rentre dans l'esclavage de la monarchie Absolue, est une réclamation en faveur de la liberté du peuple : c'est bien naître et bien mourir. J'ai dit pourquoi la monarchie des Etats ne se put établir en France.

Richelieu , dont le génie, heureusement pour lui, n'étoit deviné de personne, est fait secrétaire d'état par la protection du maréchal d'Ancre.

Ce maréchal (1617) est arrêté par Vitrj, et massacré par le peuple. Sa femme, qui eut la tète tranchée, dit le mot fameux que Voltaire a un peu arrangé. Les biens du maréchal d'Ancre sont donnés à Luynes , favori de Louis XIIL Luynes avoit fait son chemin auprès du roi en élevant des pies-grièches. Mésintelligence entre Louis XIII et sa mère.

(1 621) Guerre religieuse renouvelée par Rohan et Soubise. Les idées politiques s'étoient débrouillées dans la tête des protestants; ils vouloient faire de la France une république divisée en huit cercles.

Richelieu, devenu cardinal, entre au conseil (1 624). Le maréchal de Luynes l'avoit protégé

après le maréchal d'Ancre. Sa souplesse fit sa fortune , son orgueil sa gloire. Henriette de France, sœur de Louis XIII, épouse Charles P'., roi d'Angleterre (1625).

L'an 1626 voit commencer les cabales contre le cardinal de Richelieu encouragées par Gaston , frère du roi, qui perdoit ses amis, et fuyoit toujours. Richelieu abaisse h la fois les grands, les huguenots et la maison d'Autriche. Tragique histoire du duc de Montmorency et de Cinq-Mars.

Toutes les libertés meurent à la Fois, la liberté politique dans les Etats congédiés , la liberté religieuse par la prise de la Rochelle ; caria force huguenote demeura anéantie , et l'Edit de Nantes ne fut que la conséquence de la disparition du pouvoir matériel des protestans. La liberté littéraire périt à son tour : on avoit passé de fécole naïve, simple, originale d'Amiot , de Rabelais , de Marot, de Montaigne, à l'école artificielle et boursoufflée de Ronsard. Malherbe rentra dans la première route :les sujets étrangers à nos mœurs et à nos croyances furent choisis de préférence. Alors s'éleva l'Académie françoise, haute cour du classique qui fit comparoître devant elle, comme premier accusé , le génie de Corneille. Racine vint ensuite imposer aux lettres le despotisme de ses chefs-d'œuvre, comme Louis XÏV le joug de sa grandeur h

la politique. Sous l'oppression de l'admiration , Chapelain , Coras , Leclerc , Saint - Aniand , maintenoient en vain dans leurs ouvrages persécutés l'indépendance de la langue et de la pensée : ils expiroient pour la liberté de mal dire sous le vers de Boileau , en appelant de la servitude de leur siècle à la postérité délivrée.

Ils eurent raison de réclamer contre la règle étroite et la proscription des sujets nationaux; ils eurent tort d'être de méchants poètes.

Le premier ministre mourut détesté et admiré, la même année que la veuve de Henri IV mourut à Cologne dans la dernière misère. Pendant le règne du cardinal de Richelieu , on voit se traîner quelques hommes du passé et s'avancer quelques hommes de l'avenir : Guise et d'Espernon, Turenne, le jeune Villars et le jeune Condé. D'Espernonestle seul favori quisoitjamaisdevenu un personnage par une imperturbable morgue de médiocrité : à force de vivre et d'insulter, ce bourgeois avoit fini par faire croire qu'il étoit un grand seigneur. Il ne paroît pas tout-à-fait innocent de l'assassinat de Henri IV. Les sujets, comme le chef suprême , incli noient au despotisme; on arrivoit peu à peu à l'admiration du pouvoir.

Louis XIII, mort en i643, ("ut placé entre Henri IV et Louis XIV , comme Louis le jeune

entre Philippe-Auguste et saint Louis. Il fut aussi intrépide que son père, et n'eut rien de la grandeur de son fils. Il n'y a qu'une seule chose et qu'un seul homme dans le règne de Louis Xlll, Richelieu. Il apparoît comme la monarchie Absolue personnifiée, venant mettre à mort la vieille monarchie Aristocratique. Ce Génie du despotisme s'évanouit, et laisse en sa place Louis XIV chargé de ses pleins-pouvoirs.

Le parlement de Paris donna la régence et la tutelle à Anne d'Autriche, comme il l'avoit donnée à Marie deMédicis en 1 610 ; il achevoit son usurpation législative.

La monarchie Parlementaire , survivante à la monarchie des Etats, atteignit sous la minorité de Louis XIV le faîte de sa puissance : elle démena ses guerres; on se battit en son honneur; ses arrêts servoieut de bourre à ses canons. Dans son règne d'un moment elle eut pour magistrat Mathieu Mole, pour prélat le cardinal de Retz, pour héroïne la duchesse de Longueville, pour héros populaire le fils d'un bâtard de Henri IV, et pour généraux Condé et Turenne. Mais cette monarchie neutre , qui n'étoit ni la monarchie Absolue , ni la monarchie tempérée des Etats , cette monarchie qui paroissoit entre l'une et l'autre, qui ne vouloit ni la servitude, ni la liberté, qui n'aspiroit qu'au renversement

d'un ministre fia et habile, cette monarchie à la suite de quelques princes brouillons et factieux , passa vite. Louis XIV devenu majeur entra au parlement avec un fouet, sceptre et symbole delà monarchie Absolue, et les François furent mis à l'attache pour cent cinquante ans.

Auprès de la comédie de Mazarin se jouoit la tragédiedeCharlesI"',etMazarinreconnut humblement le Protecteur. La monarchie des Etats avoit commencé en France et en Angleterre presqu'au même moment dans les siècles barbares; elle aboutit presqu'au même moment dans le dix-septième siècle, en Angleterre à la monarchie Représentative, en France à la monarchie Absolue. La réforme religieuse que tenta Henri VIII réussit, et la réforme religieuse qu'essayèrent les huguenots avorta : de cette différence de fortune dans la vérité religieuse, naquit peutêtre la différence de position dans la vérité politique. Les guerres parlementaires de la Grande- Bretagne furent les dernières convulsions de l'arbitraire anglois expirant; les guerres de lu Fronde, les derniers ef-

forts de findépendance françoise mourante : l'Angleterre passa à la liberté avec un front sévère, la France, au despotisme en riant.

Le traité des Pyrénées met fin à la guerre entre la France et l'Espagne, et stipule le mariage de

Louis XIV et de l'infante Marie-Thérèse (1 059). Restauration do Charles II en 1660. Mariage de Louis XIV dans la même année. Mort de Mazarin en 1661 : homme habile, patient , insensible à l'injure , et qui regretta la vie. Arrestation de Fouquet. Commencement de l'élévation de Colbert. Louis XIV sort de l'ombre à la mort de Mazarin. Conquête de la Flandre. Louvois étoit ministre de la guerre ; Turenne , Condé , Créqui , Grammont , Luxembourg , étoient généraux et capitaines (1 667).

Conquête de la Franche-Comté. Tri pie alliance entre l'Angleterre, la Suède et la Hollande. Paix entre la France et l'Espagne. La France garde les conquêtes de la Flandre et rend la Franche-Comté. Conversion de Turenne, qui cède à Y exposition de la foi de Bossuet; grands noms (1668).

Suppression des chambres mi-parties dans les parlemens établis par l'Edit de Nantes. Troubles au sujet de l'affaire de Jansenius. Prise de Candie par les Turcs. Le duc de Beaufort , roi des halles ou de la Fronde , est tué dans une sortie. Edit qui permet le commerce k la noblesse (1 669).

Mort de madame Henriette immortalisée par Bossuet. La France s'allie secrètement à l'Angleterre. Louis XIV se vouloit venger des Hollandois qui avoient interrompu ses succès contre

les Espagnols. Il étoit en outre choqué de la liberté des gazettiers républicains , acharnés contre son gouvernement et sa per-

sonne. Il entre en Hollande et en fait la conquête. Guillaume III devient stathouder , et commence à balancer la fortune du Grand Roi.

Les guerres continuèrent pendant tout le règne de Louis XIV, et la dernièra, celle de 1701 , la plus juste dans son principe et la plus malheureuse dans ses résultats , laissa pourtant à la maison de France la succession de la maison d'Espasçne : le royaume y gagna de n'avoir plus besoin de se défendre du côté des Pyrénées, et de pouvoir porter toutes ses forces sur les frontières de l'est et du nord.

Louis XIV a rendu fameux le premier règne de la monarchie Absolue, par sa protection des lettres et des arts , par ses conquêtes , son administration, ses fêtes, ses galanteries; car, dans l'histoire du despotisme , la magnificence et les foiblesses du prince deviennent des affaires d'état. Voltaire n'a rien laissé à dire à la gloire du siècle de Louis XIV. Un auteur moderne, sévère sur tout le reste, a rendu justice à l'administration de Louis-le-Grand : seulement il reproche à ce roi ce qu'il faîloit reprocher à tous les rois ses prédécesseurs , et ce qui découloit de la législation romaine. Nous n'entendons plus

aujourd'hui l'esclavage; nous ne concevons plus comment un homme pouvoit être la propriété d'un autre homme; et néanmoins les sages, les philosophes , les hommes les plus libres et les plus éclairés de l'antiquité , le concevoient et le trouvoient juste. Nous ne comprenons plus comment un juge pouvoit accepter les biens de l'accusé qu'il avoit jugé et condamné; et pourtant, sous Louis XIV , les magistrats les plus intègres le comprenoient et le

trouvoient naturel. Aujourd'hui même en Angleterre où la confiscation existe , les biens confisqués pour crime de haute trahison seroient encore distribués entre les délateurs et les favoris de la cour. Nous nous demandons comment un prince pouvoit avoir une maîtresse en titre que venoient idolâtrer l'honneur, le génie et la vertu ; on entroit dans cette idée au dix-septième siècle : Bossuet se chargeoit de réconcilier Louis XIV et madame de Montespan. Le Grand Roi, dans la démence de son orgueil , osa imposer en pensée à la France, comme monarques légitimes, ses bâtards adultérins légitimés.Sous certains rapports généraux nous valons mieux, hommes de notre siècle, ou plutôt notre temps vaut mieux que les hommes et le temps qui nous ont précédé, et cela tout naturellement par le progrès de la raison et de la civilisation ; mais nous sommes injustes quand nous jugeons

nos devanciers par des lumières qu'ils ne pouvoient avoir, et par des idées qui n'étoient pas encore nées.

Tout devint individuel sous Louis XIV. Le peuple disparut comme aux temps féodaux : on eût dit d'une nouvelle conquête , d'une nouvelle irruption des Barbares, et ce n'étoit que l'invasion d'un seul homme. Observons néanmoins une différence : le nom du peuple ne se rencontre nulle part dans la monarchie de Hugues Gapet , parce que le peuple n'existoit pas ; il n'y avoit que des serfs; la nation, militaire et religieuse , consistoit dans la noblesse et le clergé. Sous Louis XIV le peuple étoit créé ; il se perdoit seulement dans l'arbitraire, ce qui fait qu'il se retrouva au moment où ses chaînes se rompirent.

Quand la lutte de l'aristocratie avec la couronne finit, la lutte de la démocratie avec cette même couronne commença. La royauté, qui avoit favorisé 3e peuple afin de se débarrasser des

grands , s'aperçut qu'elle avoit élevé un autre rival moins tracassier , mais plus formidable. Le combat s'établit sur le terrain de l'égalité. Il y eut monarchie absolue sous Louis XIV, parce que la liberté aristocratique étoit morte et que l'égalité démocratique vivoit à peine : dans

TOME IV. 2S

fabseiice de]a libellé et de l'égalité , l'une moissonnée , l'autre encore en germe, il y eut despotisme et il nepouvoity avoir que cela.

La monarchie Absolue naquit le jour où l'hérédité royale dans la famille capétienne s'établit ; lette monarchie mit sept siècles à croître au travers des transformations sociales : comme toute institution qui ne tombe pas fortuitement dans sa marche, elle monta, degré à degré, à son apogée. Le despotisme de Louis XIV fut un fait progressif naturel , venu à point, dans son temps, dans son lieu, un résultat inévitable des opinions et des mœurs à cette époque , un anneau de la chaîne qui servoit à joindre le principe répudié de la liberté au principe non encore adopté de l'égalité. Il falloit enfin que la royauté s'usât comme laristocratie ; que Ton sentît les abus du gouvernement d'un seul, comme on avoit senti l'oppression du gouvernement de plusieurs. Du moins ce fut une chance heureuse pour la France d'avoir produit, dans ce moment même , un roi capable de remplir avec éclat cette période obligée d'asservissement: l'héritier de Richelieu et l'élève de Mazarin fut en rapport de caractère avec l'autorité absolue qui lui échéoit ;

l'homme et le temps se corroborèrent. Le siècle de Louis XIV fut le superbe catafalque de nos libertés, éclairé par mille flam-

beaux de la gloire , que tenoit à l'en tour un cortège de grands hommes.

Les troubles de la minorité de Louis XIV, mêlés à des victoires sur l'étranger, achevèrent de former des généraux et de créer une armée régulière; élément indispensable du despotisme civilisé: ainsi les troubles, les victoires et les habiles capitaines de la République préparèrent tout pour la domination de Buonaparte. Aux deux époques on étoit las de révolutions , et Ton avoit des moyens de conquêtes. Louis XÎV, comme Napoléon , chacun avec la différence de son temps et de son génie , substituèrent l'ordre à la liberté.

L'Homme d'une Epoque ou d'un siècle, eut pourtant un avantage sur l'Homme Fastique ou de tous les siècles.

La Féodalité ou la monarchie militaire Noble perdit ses principales batailles, mais les étrangers ne purent garder les provinces qu'ils avoient occupées dans notre patrie, et ils en furent successivement chassés : l'Empire ou la monarchie militaire Plébéienne fit des conquêtes immenses, mais elle fut forcée de les abandonner, et nos soldats, en se retirant, entraînèrent deux fois avec eux les étrangers à Paris : la monarchie royale Absolue n'alla pas loin chercher ses combats, mais le fruit de ses victoires nous est

resté; notre indépendance vit encore à l'abri dans le cercle de remparts qu'elle a tracé autour de nous. A quoi cela a-t-il tenu? à l'esprit positif du Grand Roi et à la longueur du règne de ce prince. Louis chercha à donner à notre territoire ses bornçs naturelles; on a trouvé dans les papiers de son administration des

projets pour reculer la frontière de la France jusqu'au Rhin et pour s'emparer de l'Egypte ; on a même un mémoire de Léibnitz à ce sujet. Si Louis XI V eût complètement réussi, il ne nous resteroit plus aujourd'hui aucune cause de guerre étrangère. nw ■ :^

Mais si les conquêtes de la monarchie militaire Plébéienne n'ont point été annexées à notre sol comme les conquêtes de la monarchie royale Absolue, elles ont eu un effet moral que n'ont pas eu les profits tout matériels des envahissemeus de Louis XIV. Nos armées, comme celles d'Alexandre, ont semé les lumières chez les peuples où notre drapeau s'est promené : l'Europe est devenue françoise sous les pas de Napoléon, comme l'Asie devint grecque dans la course d'Alexandre.

Louis XIV eut quelque chose de Dioclétien, sans en avoir les mœurs et la philosophie ; il établit comme lui le faste de l'Orient à sa cour, éleva comme lui des monuments, et fut conime

lui grand administrateur. L'attention qu'il donnoit i\ l'agriculture s'étendoit sur les autres parties de l'état : il chercha jusque dans les pays étrangers les hommes qui pouvoient faire fleurir le commerce et les manufactures. Maguifiquement occupé de ses plaisirs, il travailloit néanmoins avec ses ministres; laborieux, il entroit jusque dans les moindres détails. Le plus petit bourgeois lui pouvoit soumettre des plans et obtenir audience de lui : de la même main dont il protégeoit les arts et faisoit céder l'Europe h nos armes , il corrigeoit les Lois, et introduisoit l'unité dans les Coutumes.

La monarchie Absolue n'étoit pas un état de privilège pour les individus : on se figure que la classe mitoyenne étoit éloignée de tout , que les emplois n'appartenoient qu'aux nobles; rien de plus

faux que cette idée. Toutes les carrières étoient ouvertes aux François : l'Eglise, la magistrature et le commerce étoient presqu exclusivement le partage des plébéiens. La plus haute dignité civile , celle du chancelier, étoit roturière. Les bourgeois parvenoient aux premières places militaires et administratives. Louis XIV surtout ne fit aucune distinction dans ses choix : Fabert, Gassion , Vauban même et Gatinat furent maréchaux de France; Colbert et Louvois étoient

ce que , plus tard, on appela i m pertinemment des hommes de peu. Eu i^énéi al , dans toute l'ancienne monarchie, les familles nobles ne fournissoient pas les ministres. « Le chance- » lier Voisin, dit Saint-Simon, avoit essentiel- » lement la plus parfaite qualité, sans laquelle » nul ne pouvoit entrer et n'est jamais entré » dans le conseil de Louis XIV^ en tout son » règne , qui est la pleine et parfaite roture , si » l'on en excepte le seul duc de Beauvilliers. » Les ambassadeurs du Grand Roi n'étoient pas tous choisis parmi les grands seigneurs. La plupart des évêques (et quels évêques, Bossuet et Massillon !) sortoient des rangs médiocres ou tout-à-fait populaires.

Mais cette jalousie de la bourgeoisie contre la noblesse , qui a éclaté avec tant de violence au moment de la Révolution, ne venoit pas de l'inégalité des emplois; elle venoit de l'inégalité de la considération. Il n'y avoit si mince hobereau qui n'eût le privilège d'insulte ou de mépris envers le bourgeois, jusqu'à ce point de lui refuser de croiser l'épée : ce nom de gentilhomme dominoit tout. Il étoit impossible qu'à mesure que les lumières descendoient dans les classes mitoyennes, on ne se révoltât pas contre des pré-

tentions d'une supériorité devenue sans droits. Ce ne sont point les Nobles que

l'on a persécutés dans la Révolution; ce ne sont point leurs immunités d'eux-mêmes abandonnées, que ion a voulu détruire en eux : c'est une opinion que l'on a immolée dans leur personne; opinion contre laquelle la France entière se soulèveroit encore, si l'on essayoit de la faire renaître.

Louis XIV révéla à la France le secret de sa force; il prouva qu'elle se pouvoit rire des ligues de l'Europe jalouse. Ce prince eut une t'ois huit cent mille hommes sous les armes , onze mille soldats de marine, cent soixante mille matelots, mille élèves de la marine , cent quatre-vingt-dixhuit vaisseaux de soixante canons et trente galères armées. Les étrangers, qui cherchoient à rabaisser notre gloire , dévoient ce qu'ils étoient à notre génie. En Angleterre, en Allemagne, en Italie, en Espagne, partout on reconnoît qu'on a suivi les Edits de Louis XIV pour la justice, ses règlements pour la marine et le commerce , ses ordonnances pour l'armée , ses institutions pour la police des chemins et des villes; tout jusqu'à nos mœurs et à nos habits, fut servilement copié. Tel pays qui se vantoit de ses établissements publics en avoit emprunté l'idée à notre nation; on ne pouvoit faire un pas chez les étrangers sans retrouver la France mutilée.

A ce beau côté de Louis XIV , il j a un vilain revers. Ce prince qui fit notre patrie pour l'administration , la force extérieure , les lettres et les arts à peu près ce qu'elle est demeurée, écrasa le reste des libertés publiques, viola les privilèges des provinces et des cités, posa sa volonté pour règle, enrichit ses courtisans de

confiscations odieuses. Il ne lui vint pas même en pensée que la liberté, la propriété, la vie d'un de ses sujets, ne fussent pas à lui.

Dans les idées du temps, ou plutôt dans les idées formées par Louis XIV, cela ne cboquoit point. Les esprits les plus frondeurs, comme Saint-Simon qui n'aimoit pas son maitre et qui met à nu ses foiblesses, ne songeoient guère plus au peuple que le souverain.

Mais ce que l'on ne sentoit point alors, les générations suivantes le sentirent ; l'impression du despotisme resta , et quand Louis XIV eut cessé de vivre, on en voulut à ce roi d'avoir usurpé k son profit la dignité de la nation.

Ce prince fit encore un mal irréparable à sa famille : l'éducation orientale qu'il établit pour ses enfants , cette séparation complète de l'enfant du trône des enfants de la patrie, rendirent étranger à l'esprit du siècle, aux peuples sur lesquels il devoit régner, l'héritier de la couronne. Henri IV couroit pieds nus et tête nue avec les

petits paysans, sur les montagnes du Béarn. Le gouverneur qui montroit au jeune Louis XV la foule assemblée sous les fenêtres de son palais, lui disoit: «Sire, tout ce peuple est à vous. » Cela explique les temps , les hommes et les destinées.

Cependant comme la pensée sociale ne rétrograde point , Lien que les faits rebroussent souvent vers le passé , un contre-poids s étoit formé par les lumières de l'intelligence , aux principes de l'absolu de Louis XIV. Au moment où l'ancien droit politique intérieur de la France s'anéantit, le droit public extérieur des nations se fonda : les publicistes parurent, Grotius à leur tête. Le cardinal de Richelieu , en abaissant la maison d'Autriche , donna

naissance au système de la balance européenne , système maintenu par Mazarin. Les relations diplomatiques se régularisèrent, et des traités confirmèrent l'existence des gouvernementspopulaires qui s'étoient aûranchis les armes à la main. Locke et Descartes avoient appris à raisonner; Corneille avoit exhumé les vertus républicaines.

Pascal osa écrire : « Ce chien est à jnoi , n disoient ces pauvres enfants; c'est ma place au » soleil : voilà le commencement et fi mage de- » l'usurpation de toute la terre. »

Pascal avoit dit encore : «Trois degrés d'élé-

» vation du pôle renversent toute la jurispru- » dence. Un méridien décide de la vérité, ou de » peu d'années de possession. Les lois ionda- » mentales changent, le droit a ses époques; » plaisante justice qu'une-rivière ou une mon- » tagne borne; vérité au deçà des Pyrénées, er- » reur au delà!» -

Ajoutez à ces incursions de la pensée dans des régions encore inconnues , les efTets de la Révolution de l'Angleterre et de l'Emancipation de la Hollande, qui avoient mis en circulation des idées directement opposées aux prmcipes du gouvernement de Louis XIV.

Enfin l'esprit même de l'administration et l'instinct de grandeur de ce prince favorisoient la marche progressive de l'esprit humain. Il fut question d'établir l'uniformité des poids et mesures , d'abolir les coutumes provinciales , de réformer le code civil et criminel , d'arriver à l'égale répartition de l'impôt. Tous les projets pour les embellissements de Paris avoient été discutés; on

vouloit achever le Louvre, faire venir des eaux, découvrir les quais de la Cité, etc. La liberté de la chaire, alors la seule inviolable , avoit donné un asile à la liberté politique, et même, sous un certain rapport, à l'indépendance religieuse. Massillon dit tout sur la souveraineté du peuple; dans le Télémaque les

leçons ne manquent pas ; Bossuet s'étoit occupé sérieusement de la réunion de l'Eglise protestante à l'Eglise romaine : il n'étoit pas éloigné de consentir au mariage des prêtres, ce qui eût amené un changement obligé dans la confession auriculaire et la communion fréquente; tant la société s'avance vers son but, la liberté, à l'insu même et contre les desseins des hommes qui composent cette société 1

Les souvenirs des fureurs de la Ligue et les brouilleries de la Fronde avoient favorisé l'établissement de la monarchie Absolue; les souvenirs du despotisme de Louis XIV, quand ce grand prince s'alla reposer à Saint-Denis, rendirent plus amers les regrets de l'indépendance nationale. La vieille monarchie avoit traversé six siècles et demi avec ses libertés féodales et aristocratiques , pour venir tomber aux pieds du trentième fils de Hugues Capet. Combien l'état formé par Louis XiV a-t-il duré? cent quarante années. Après le tombeau de ce monarque, on n'aperçoit plus que deux monuments de la monarchie Absolue : l'oreiller des débauches de Louis XV et le billot de Louis XVI.

Le siècle de Louis XV, précédé des grandeurs et des désastres du siècle de Louis XIV, et suivi des destructions et de la gloire du siècle de la

Révolution, disparoît (crasé entre ses pères et ses fils. Le peuple n'eut pas plus tôt chanté un Te Dcum pour la mort de Louis, et insulté le cercueil de ce prince immortel, que le Réî^ent, Philippe d'Orléans, yjrit les rênes de l'empire. Le cardinal Dubois fut son digne ministre : la corruption du règne d'Henri III reparut.

A cette vieille corruption de mœurs se mêla cette corruption nouvelle qui s'opère par les révolutions subites des fortunes, et que nous devons au moderne système de finances. La dette de l'état étoit de deux milliards soixante-deux millions, quatre milliards et plus de notre monnoie actuelle. Le duc de Saint-Simon proposa la -banqueroute sanctionnée par les Etats généraux lesquels seroient appelés à la sanction dr» ce vol : le Régent ne voulut ni de la banqueroute, ni du retour des Etats. On refondit les monnoies ; on raya trois cent trente-sept millions de créances vicieuses: Law se chargea d'éteindre le reste de la dette au moyen de sa banque, qui ne fut composée d'abord que de douze cents actions de 'trois mille francs chacune. Law est parmi nous le fondateur du crédit public et de la ruine publique. Son système ingénieux et savant noftVoit, en dernier résultat, comme tout capital fictif, qu'un jeu où

l'on veiioit perdre son or et sa terre contre du papier \

Voltaire et Montesquieu étoient nés et publioient leurs premiers ouvrages ; ainsi tout étoit préparé pour le changement des mœurs, de la religion et des lois, La bigoterie des dernières années de Louis XIV, la fatigue des querelles tliéologiques , l'ennui de la vieille cour de Saint-Cyr, enfin cette lassitude du passé et cette avidité de l'avenir, naturelles aux nations légères, précipitèrent iesFrançois dans un ordre de choses tout différent de celui

qui finissoit. Louis XV respira dans son berceau l'air infecté de la Régence; il se trouva chargé, avec un caractère indécis et la plus insurmontable des passions, de l'énorme poids d'une monarchie absolue ; son esprit ne lui servoit qu'à voir ses fautes et ses vices, comme un flambeau dans un abîme.

Le parlement avoit cassé le testament de Louis XIV, etl'édit de 1717 ôta aux princes légitimés la qualité de prince du sang.

Après la mort du Régent, le duc de Bourbon, premier ministre, marie Louis XV à la fille de Stanislas Lekzinski, roi détrôné de Pologne, espèce d'augure pour la postérité de cette reine.

^ Voyez sur le système (ie Law une excellente bro chure de M. Thieis.

L'abbé Flcury, précepteur du roi, devient premier ministre après le duc de J3ourbon , et reçoit le chapeau de cardinal : ce vieux prêtre rendit des forces à la France épuisée, en la laissant se rétablir d'elle-même à l'aide de son tempérament robuste : chose que tout le monde a dit.

Deux guerres avec l'Autriche; le vainqueur de Denain reparut sur les champs de bataille à l'âge de quatre-vingt-trois ans. En apprenant la mort du maréchal de Berwich, tué d'un coup de canon, il s'écria avec humeur : « Cet homme a toujours » été heureux!» Frédéric et Marie-Thérèse paroissent sur la scène.

Le cardinal de Fleury meurt , et le roi gouverne par lui-même. Il tombe malade à Metz ; s'il fût mort , il eût été pleuré : la France le surnommoit le Bien - Aimé. Bataille de Fontenoy. Le Prétendant descend en Ecosse, remporte deux victoires, et ne marche pas sur Londres : le temps des Stuarts étoit accompli. Tandis que

la France couroit à sa ruine, l'Angleterre parvenoit au plus haut point de sa puissance. Paix d'Aix-la-Chapelle. Querelles parlementaires et jansénistes. Billets de cont'ession. Conflit de l'archevêque de Paris, Beaumont, et des administrateurs de l'Hôtel-Dieu. Damiens attente à la vie du roi.

La guerre recommence entre la France et l'An-

gleterre au sujet des limites du Canada. Pour la première fois on lit le nom de Washington dans le récit d'un obscur combat donné dans les forêts, vers le fort Duquesne , entre quelques sauvages , quelques François et quelques Anglois (1754). Quel est le commis à Versailles, et le pourvoyeur du Parc-aux-Cerfs ', quel est surtout l'homme de Gourou d'Académie, qui auroit voulu changer à cette époque son nom contre celui de ce planteur américain? A cette même époque, l'enfant qui devoit un jour tendre sa main secourable à Washington, venoit de naître. Que d'espérances attachées à ce berceau! C'étoit celui de Louis XVI.

Le duc de Choiseul fut chargé du département des Affaires Etrangères , en remplacement de l'abbé de Bernis né de ses chansons et fds de ses vers si profondément oubliés. Homme habile , courtisan adroit , quoique hautain et léger, le duc de Choiseul obtint son avancement politique de madame de Pompadour qui nommoit les ministres , les évêques et les généraux. Cette femme que Marie- Thérèse affola , en l'appelant son amie , précipita la France dans la guerre honteuse et fatale de 1757.

Le duc de Choiseul est l'auteur du Pacte de famille ; on lui doit la création des corps de l'ar-

tillerie et du génie : l'expulsion des jésuites de toute la chrétienté catholique fut en partie son ouvrage. Quand on chassa les jésuites , leur existence n'étoit plus dangereuse à l'état ; on punit le passé dans le présent; cela arrive souvent parmi les hommes; les Lettres Provinciales avoient ôté à la Compagnie de Jésus sa force morale. Et pourtant Pascal n'est qu'un calomniateur de génie : il nous a laissé un mensonge immortel.

Après la mort de madame de Pompadour, le duc de Choiseul ne voulut point accepter la protection de madame du Barry ; il étoit entretenu dans ce scrupule par la duchesse de Grammont, sa sœur, et par madame de Beauvau. Les grandes dames de la cour, qui avoient accepté un tabouret chez madame de Pompadour, se scandalisoient de la même faveur offerte chez madame du Barry. Louis XV leur sembloit nirmquer à ce qu'il devoit à leur naissance, en leur fnisant l'injure de ne pas choisir dans leurs rangs ses courtisanes ; la nouvelle maîtresse du prince parut un outrage aux droits d'un noble sang, précisément parce qu elle étoit à sa place. Le chancelier de France Meaupeou, le duc d'Aiguillon et l'abbé Terray se servirent de ma^Iame du Barry pour faire renvoyer le duc de Choiseul. Cette femme dégradée n'étoit pas méchante; elle avoit

îa bonté du vice banal ; sans ambition et sans intrigue, elle eût volontiers servi le premier ministre, si celui-ci n'avoit guindé son orgueil. Maupeou venoit d'attaquer la monarchie Parlementaire qui s'avisoit de vouloir revivre; le duc de Choiseul fut enveloppé dans la disgrâce des magistrats : relégué à Chanteloup (1 770) , il y languit dans un exil insolent qui accusoit la foiblesse et la rapide décadence de la monarchie Absolue. La duchesse de Choi-

seul, la duchesse de Grammont et la comtesse du Barry ont vécu assez, la première pour réclamer son illustre ami, l'abbé Barthélémy, dans les temps révolutionnaires; la seconde pour monter intrépidement à l'échafaud; la troisième pour porter au même échafaud la foiblesse de sa vie, et lutter avec le bourreau en face des Tricoteuses ; Parques ivres et basses que pouvoit allécher le sang de Marie-Antoinette , mais qui auroient dû respecter celui de mademoiselle Lange.

Le règne de Louis XV finit par l'exil des parlements , le procès de La Chalolais, la mort du grand Dauphin , le mariage de son fi!s aine et de l'archiduchesse d'Autriche, et le partage de la Pologne; différentes espèces de calamités. Louis XV trépassa le 10 mai i774 dans la soixante-cinquième année de son âge.

Le règne de ce prince est l'époque la plus

déploral)le de notre histoire : quand on en clierclie les personnages, on est réduit à fouiller les antichambres du duc de Choiseul , les garde-robes des Ponipadour et des du Barry , noms qu'on ne sait comment élever à la dignité de 1 histoire. La société entière se décomposa : les hommes d'état devinrent des hommes de lettres, les gens de lettres des hommes d'état, les grands seigneurs des banquiers, les fermiers généraux de grands seigneurs. Les modes étoient aussi ridicules que les arts étoient de mauvais goût; on peignoit des bergères en paniers dans les salons où les colonels brodoienl. Tout étoit dérangé dans les esprits et dans les mœurs, signe certain d'une révolution prochaine. Les magistrats rougissoient de porter la robe et tournoient en moquerie la gravité de leurs pères; les prêtres en chaire évitoient le nom de Jésus-

Christ et ne parloient plus que du Législateur des ChrétieJis: les ministres tomijoient les uns sur les autres ; le pouvoir glissoit de toutes les mains ; le suprême bo7i ton étoit d'être anglois à la cour, prussien à l'armée , tout enfin, excepté françois. Ce que l'on disoit, ce que l'on faisoit, n'étoit qu'une suite d'inconséquences : on prétendoit garder des abbés commendataires, et l'on ne vouloit plus de religion; nul ne pouvoit être oiiicier s'il n'étoit gentilhomme, et

DE L'HISTOIRE I)E FRANCE. 451 Ton déblatéroit contre la noblesse.; on introduisoit l'égaliié dans les salons, et les coups de bâton dans les camps.

La société avoit quelque chose de puéril comme la société romaine au moment de l'invasion des Barbares : au lieu de taire des vers dans un cloître, on en faisoit dans les boudoirs : avec un quatrain on étoit illustre. L'intrigue élevoit et renversoit chaque jour les ministres : ces créatures éphémères qui apportoient dans le gouvernement leur ineptie, y apportoient encore un esprit antipathique à celles qui les avoient précéde^es; de Va ce changement continuel de système , de projets , de vues. Ces nains politiques étoient suivis d'une nuée de commis, de laquais, de flatteurs, de comédiens, de maîtresses. Tous ces êtres d'un moment se hâtoient de sucer le sang du misérable, et s'abimoient bientôt devant une autre génération d'insectes, aussi fugitive et dévorante que la première.

Tandis que le peuple perdoit à la fois ses mœurs et son ignorance, sourde au bruit d'une vaste monarchie qui rouloit en bas, la cour se plongeoit plus que jamais dans un despotisme qu'elle n'avoit plus la force d'exercer. Au lieu d'élargir ses plans, d'élever

ses pensées en progression relative à laccroissement des lumières, elle rétrécissoit ses préjugés , ne savoit ni se soumettra

au mouvement des choses , ni s'y opposer avec vigueur. Cette misérable politique qui fait qu'un gouvernement se resserre quand l'esprit public s'étend, est remarquable en toutes révolutions : c'est vouloir inscrire un grand cercle dans une petite circonférence; le résultat est certain. La tolérance s'accroît, et les prêtres font juger et exécuter un jeune homme qui , dans une orgie , avoit insulté un crucifix; le peuple se montre incliné à la résistance, et tantôt on lui cède mal à propos, tantôt on le contraint imprudemment; l'esprit de liberté paroît , et on multiplie les lettres de cachet. A voir le monarque endormi dans la volupté, des courtisans corrompus , des ministres méchants ou imbéciles; des pbilosoplioses, les uns sapant la religion , les autres l'état ; des nobles , ou ignorants , ou atteints des vices du jour; des ecclésiastiques , h. Paris la honte de leur Ordre, dans les provinces pleins de préjugés, on eût dit une foule de manœuvres empressés à démolir un grand édifice.

Comme pourtant ce peuple françois ne peut jamais être tout-à-fait obscur, il gagnoit encore la batail'e de Fontenov. Pour empêcher la prescription contre la gloire, d'Assas, aux champs de Clostercamp , s'écrioit : « A nx>i , Auvergne , c'est » l'ennemi ! « Pour maintenir nos droits au sçénie

Montesquieu, Voltaire, Bufîbn et les deux Rousseau écrivoient. Et c'est d'ici qu'il faut prendre la grande vue du dix-huitième siècle, tout pitoyable qu'il paroît au premier coup d'oeil. Les diverses classes de la société étoient également corrompues ;

la cour et la ville , les gens de lettres, les économistes et les encyclopédistes, les grands seigneurs et les gentilshommes , les financiers et les bourgeois se ressembloient , témoins les Mémoires qu'ils nous ont laissés. Mais ce seroit assigner de trop petites causes à la Révolution que de les chercher dans cette vie d'hommes à bonnes fortunes , dan cette vie de théâtres, d'intrigues galantes et littéraires, unie aux coups d'état sur le parlement et aux colères d'un despotisme en décrépitude. Cet abâtardissement de la nation contribua sans doute à diminuer les obstacles que devoit rencontrer la Révolution , mais il n'étoit point la cause efficiente de cette Révolution , il n'en étoit que la cause auxiliaire.

La civilisation avoit marché depuis six siècles; une foule de préjugés étoient détruits, mille institutions oppressives battues en ruine: La France avoit successivement recueilli quelque chose des libertés aristocratiques féodales, du mouvement communal , de l'impulsion des croisades, de rétablissement des Etats, delà luttedes juridictions ecclésiastiques et seigneuriales , du

long Schisme , des découvertes du seizième siècle, de la Réformation , de l'indépendance de la pensée pendant les troubles de la Ligue et les brouilleries de la Fronde, des écrits de quelques génies hardis, de l'émancipation des Pays-Bas et de la révolution d'Angleterre. La presse Lien qu'enchaînée, conserva le dépôt de ces souvenirs sous la monarchie absolue de Louis XIV; la liberté dormit, mais elle ne dérogea pas, et cette antique liberté, comme l'antique noblesse, a repris ses droits en reprenant son épée.Les générations du corps et celles de l'esprit conservent le caractère de leurs origines respectives. Tout ce que produit le corps, meurt comme lui; tout ce que produit l'esprit , est impérissable comme

l'esprit même. Toutes les idées ne sont pas encore engendrées; mais quand elles naissent c'est pour vivre sans lin, et elles deviennent le trésor commun de la race humaine.

On touchoit à l'époque où l'on alloit voir paroître cette liberté nouvelle, fdle de la raison, qui devoit remplacer l'ancienne liberté, fille des mœurs. Il arriva que la corruption même de la Régence et du siècle de Louis XV, ne détruisit point les principes de la liberté que nous avons recueillie, parce que cette liberté n'a point sa source dans l'innocence du cœur, mais dans les lumières de Tesprit.

Au dix -huitième siècle, les affaires firent silence, pour laisser le champ de bataille aux idées. Soixante ans d'un ignoble repos , donnèrent à la pensée le loisir de se développer, de monter et de descendre dans les diverses classes de la société, depuis l'homme du palais jusqu'à l'habitant de la chaumière. Les mœurs afFoiblies se trouvèrent ainsi calculées (comme je viens de le remarquer) pour ne plus offrir de résistance à l'esprit, ce qu'elles font souvent quand elles sont jeunes et vigoureuses.

Montesquieu , Rousseau , Raynal même et Diderot, à travers leurs déclamations, fixoient l'attention de la foule sur les droits de la liberté politique. On commençoit à mieux connoître l'Angleterre et l'on comparoit les deux gouvernements, Voltaire accomplissoit une révolution dans les idées religieuses. Si l'irréligion étoit poussée jusqu'à l'outrage , si elle prenoit un caractère sophistique et étroit, elle menoit néanmoins à ce dégagement des préjugés qui devoit faire revenir au véritable christianisme. La srrande existence

de ce siècle est celle de Voltaire. Tous les souverains écrivoient à cet homme illustre et étoient ^httés de recevoir un mot de sa main : Ferney étoit la cour européenne. Cet hommage universel, rendu au génie qui sapoit à coups redoublés les fondements de la société alors existante.

étoit caractéristique tle la Irunsforiuation prochaine de cette société. Et pourtant il est vrai que si Louis XV eût fait la moindre caresse au flatteur do madame de Pompadour, que s'il l'eût traité comme Louis XIV traitoit Racine, Voltaire eût abdiqué le sceptre ; il eût troqué sa puissance contre une distinction d'antichambre, de même que Cromwell fut au moment d'échanger ce qu'il est aujourd'hui dans l'histoire, pour la jarretière d'Alix de Salisbury : ce sont là les mystères des vanités humaines.

Tel fut l'œuvre inaperçu de soixante années, tel fut un résultat en apparence si dissemblable à sa cause , qu'au moment où la Révolution éclata , on fut étonné que tant de Ibiblesse , d'asservissement , de folie , eût déposé tant de force , de liberté et de raison dans les cahiers des trois Etats; c'est qu'on vojoit là le travail des lumières de l'esprit , et non celui de la corruption des mœurs. Catilina et les jeunes patriciens ses complices méditèrent au milieu de leurs débauches le renversement de la liberté romaine; les jeunes nobles de France sortirenL des bras des courtisanes de haute ou basse compagnie, pour parler à notre tribune à pei»^ ouverte le langage des hommes libres.

Louis XVI avoit commencé l'application des théories inventées , sous le règne de son aïeul ,

par les Économistes et les Encyclopédistes. Ce prince honnête homme rétablit les parlements, supprima les corvées , améliora le sort des protestants ; enfin le secours qu'il prêta à la révolution d'Amérique, (secours injuste selon le droit privé des nations, mais utile à l'espèce humaine en général), acheva de développer en France les principes de la liberté. La monarchie Parlementaire , réveillée à la fin de la monarchie Absolue , rappelle la monarchie des Etats; et la monarchie des Etat?. remet à son tour à la monarchie constitutionnelle les pouvoirs qu'elle avoit reçus héréditairement des États de 1355 et 1356. Alors le roi martyr quitte le monde.

C'est entre les fonts baptismaux de Clovis et l'échafaud de Louis XYI qu'il faut placer le grand empire chrétien des François. La même religion étoit debout aux deux barrières qui marquent les deux extrémités de cette longue arène. «(Doux Sicambre , incline le col , » adore ce que tu as brûlé , brûles ce que tu as » adoré)» , dit le prêtre qui administroità Clovis le baptême d'eau, «Fils de saint Louis, montez " ^u ciel » , dit le prêtre qui assistoit Louis XVI ^n haptême de sang. *

Le vieux monde fut submergé. Quand les flots

de l'anarchie se retirèrent , Napoléon parut à l'en trée d'un nouvel univers, comme ces Géants que l'histoire profane et sacrée nous peint au berceau de la société , et qui se montrèrent h la terre après le déluge.

FIN m TOME Ol'A IRIÈME.

DANS CE VOLUME

Pages.

Philippe VI , dit de Valois i

Fragments. — Vœu du He'ron 5

Fragments. — Perte des François au combat naval de l'Ecluse. Godemar du Fay. Causes des méprises dans ces guerres du quatorzième siècle. . 1 1 Fragments. — Guerre de Bretagne. Les Bretons. . 14 Fragments. — Siège de Hennebon. Jeanne , comtesse de Montfort. Aventure de Gauthier de Mauny

et de La Cerda 18

Fragments. — Amours d'Edouard III et de la comtesse de Salisbury 28

Fragments. — Chute d'Artevelle 39

Fragments. — Invasion de la France par Edouard. 47

Fragments. — Reddition de Calais 104

Fragments. — Mort du roi 110

.Tean II , depuis son avènement à la couronne jusqu'à la bataille de Poitiers 117

Pages.

Fragiuents. — Du roi de Naxari'c 119

Fragmeiils. — Les Trois Etats 122

Fragments. — Bataille de Poitiers 129

Jean II 165

Charles V 185

Charles YI 190

Charles VII 206

Louis XI 218

Charles VIII 231

Louis XII 235

François I" * 241

Henri II 274

François II 276

Charles IX 280

Henri III 297

Henri IV 394

Louis XIII, Louis XIV, Louis XV et Louis XVI. 423

FIN OF. LA TABLK l)C TOME QUATRIEME

mi

ÛG Chateaubriand, François

311 Auguste René C6 Etudes

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/tudesoudiscour03chatuoft. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.